

31275/C

0 3 5

~~11 + 11~~
~~11~~



~~11 - 11~~

0 - 5.





88155

M Œ U R S
DES SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MŒURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, près la rue
Pavée, à la Fleur de Lys.

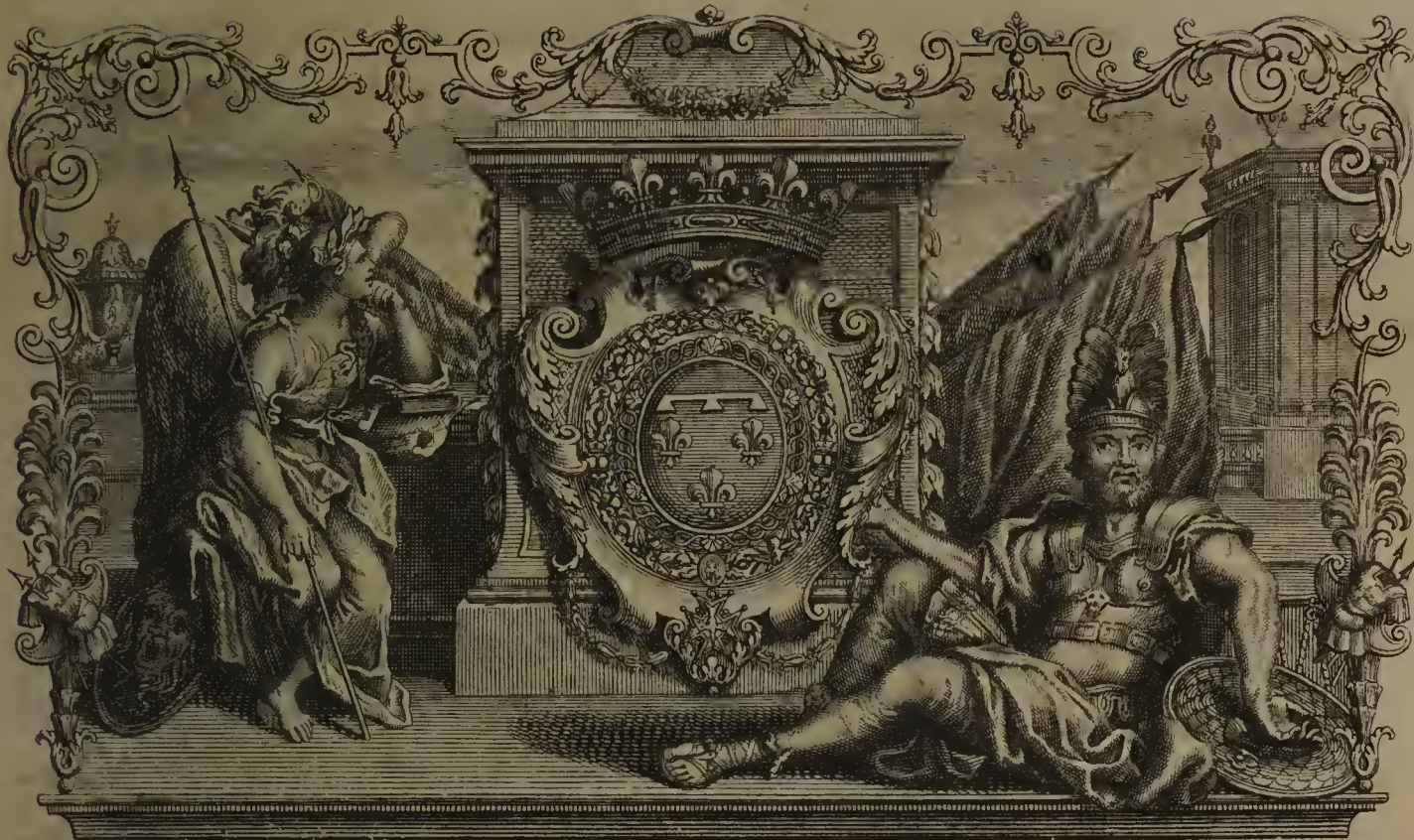
Chez { CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée
du Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel,
au Phœnix.

MDCCLXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Handwritten text in a non-Latin script, likely Indic, including what appears to be a title and several lines of text. The script is very faint and difficult to decipher.





J. B. Sotin Sculp.

*A Son Altesse Sérénissime
Monseigneur le Duc d'Orléans,
Premier Prince du Sang.*



onseigneur,

*L'Ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir à
VÔTRE ALTESSE SERENISSIME,
est une peinture des Mœurs des Peuples du nou-
a ij*

E P I T R E.

veau-Monde. Ces Mœurs, & le parallele que j'en fais avec celles des premiers temps, ne présentent que des dehors sauvages, & des Coutumes barbares, qui sont bien éloignées de la politesse de nôtre siecle & de nôtre Nation. Quel coup d'œil pour un Prince spirituel, d'un goût fin & délicat, dont les manieres ne respirent que la douceur, la bonté, l'humanité ?

Ce coup d'œil néanmoins, quelque rebutant qu'il paroisse d'abord, devient agréable par son contraste, & par son opposition : Il a ses beautés & ses graces, comme les ombres dans un tableau, ou comme l'aspect de certains paisages, dans lesquels ce que la nature a d'affreux se trouve adouci par un plaisir qui se répand jusques sur l'horreur même, & qui naît de la nouveauté du spectacle.

Mais quelque chose de plus utile encore, MONSEIGNEUR, & de plus digne de vos regards, c'est que sous ces apparences incultes & grossieres, vous verrez par-tout chez ces Peuples un amour pour la Patrie gravé dans les cœurs, une passion naturelle pour la gloire, une grandeur d'ame, non seulement à l'épreuve du péril, mais même au-dessus du malheur; un secret

E P I T R E.

impénétrable dans leurs deliberations ; & , quand il s'agit d'exécuter , un mépris de la mort né avec eux , & fortifié par l'éducation. Toutes ces qualités , MONSEIGNEUR , dont vous trouverez le principe en vous-même , n'échapperont certainement ni à votre pénétration , ni à vos éloges.

C'est par la connoissance des hommes que l'Auguste Prince de qui vous tenez le jour , est devenu , si j'ose le dire , supérieur à l'homme même ; il connoissoit à fond nos Voisins & les Peuples les plus reculés : il avoit étudié les principes de leur Gouvernement , leurs mœurs , leurs maximes , leurs usages , le caractère dominant de chaque Nation ; & entrant ensuite dans le détail des hommes , il voyoit ces ressorts si imperceptibles & si cachés , qui les font mouvoir ; n'ayant besoin pour les gouverner que de la ressource qu'il trouvoit dans leurs cœurs , il faisoit servir leurs vertus , leurs talents , leurs vûes particulières , leurs passions , leurs défauts même à l'accomplissement de ses desseins , & à l'avantage de l'Etat.

Vous commencez , MONSEIGNEUR , par les mêmes voyes qui l'ont conduit à tant de gloire. On remarque en vous le même désir d'apprendre & de connoître , même discernement , même amour

E P I T R E.

pour les Lettres humaines, & pour les beaux Arts; jusques dans ses amusemens heroïques, vous retracez ce Prince Auguste; & vous développez le génie que vous avez reçu de lui. Pénétré comme lui d'un respect & d'une tendresse sans bornes pour le Roy, on vous voit, assidu sur ses pas, faire toute vôtre joye de lui plaire, toute vôtre gloire de lui obéir, & recueillir, en l'imitant, le fruit des exemples & des leçons qu'il a reçues de vôtre illustre Pere. Vous mettez à profit le bruit de la Cour & le silence du Cabinet, on Vous y voit attaché sur un Livre, vous plaire par un goût secret à lire les actions des grands Hommes, & mettre déjà du rapport entr'eux & Vous par vos sentimens.

C'est un de ces momens de retraite, MONSIEUR, que j'ose vous demander pour mon Ouvrage. Je me flatte de vous y offrir un spectacle qui sera suivant vôtre cœur; c'est celui de la Religion que vous respectez & que vous aimez; Vous la verrez, MONSIEUR, sortir pure des mains de Dieu, défigurée ensuite par l'obscurité des siècles, & par la corruption des hommes, mais triompher pourtant de l'une & de l'autre, & trouver dans leurs erreurs même de quoi prouver son existence, sa verité, son unité. Puisse, MON-

E P I T R E.

SEIGNEUR, cette Religion, qui est aujourd'hui le principe de toutes vos actions, leur donner toujours un nouvel éclat, un nouveau mérite, & attirer sur Vous toute sorte de prospérités. Ce sont les vœux que formera toute sa vie, celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, Jos. Fr. LAFITAU,
de la Compagnie de Jesus.

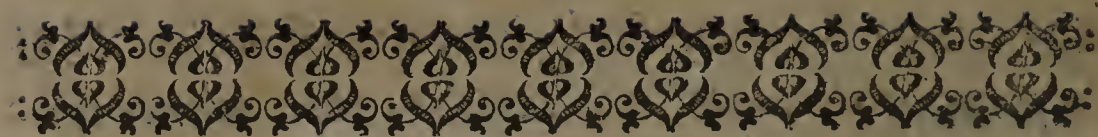


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Tome.

I.	D ESSEIN & plan de l'Ouvrage.	pag. 1
II.	D e l'Origine des Peuples de l'Amerique.	27
III.	Idée & caractere des Sauvages en general.	103
IV.	De la Religion.	108
V.	Du Gouvernement Politique.	456
VI.	Des Mariages & de l'Education.	535.

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.

EXPLICATION



EXPLICATION

DES PLANCHES ET FIGURES
Contenuës dans le premier Tome.

FRONTISPICE.

LE Frontispice représente une personne en attitude d'écrire, & actuellement occupée à faire la comparaison entre plusieurs monumens de l'Antiquité, Pyramides, Obelisques, Figures Panthées, Médailles, Auteurs anciens, & entre plusieurs Relations, Cartes, Voyages, & autres curiosités de l'Amérique au milieu desquelles elle est assise. Deux Génies rapprochent ces monumens les uns des autres, lui aident à faire cette comparaison, en lui faisant sentir le rapport qu'ils peuvent avoir ensemble. Mais le temps à qui il appartient de faire connoître toutes choses, & de les découvrir à la longue, lui rend ce rapport encore plus sensible en la rappelant à la source de tout, & lui faisant comme toucher au doigt la connexion qu'ont tous ces monumens avec la première origine des hommes, avec le fond de nôtre Religion, & avec tout le système de révélation faite à nos premiers Peres après leur peché, & ce qu'il lui montre dans une espece de vision mystérieuse.

CARTE DE L'AMERIQUE.

pag. 27.

PLANCHE I.

pag. 94.

Fig. 1. Fable de l'origine des hommes selon les Iroquois.

2. Antique représentant Harpocrate, ayant une Tortuë entre ses pieds, tiré du *Museum Romanum*, de la *Chausse*. sect. 2. Tab. 27.

3. Venus de Pausanias selon l'idée du Graveur. Il est probable que celle dont parle Pausanias étoit symbolique comme la Diane d'Ephèse.

4. Main hieroglyphique où la Tortuë est le symbole de la Terre, ainsi que l'explique le Pere Kirker, *Oedip. Egypt. tom. 2. pag. 451. part. 2.*

5. Le Dieu Vichnou metamorphosé en Tortuë, tel qu'il est adoré dans les Temples des grandes Indes.

6. Dragon engendré d'une Tortuë, & couvert d'une écaille de

b

E X P L I C A T I O N

Tortuë, pris du Livre de Kirker, intitulé, *China illustrata*, pag. 137. *Fig. F.* On y a ajouté une Sphere pour donner une intelligence plus claire de la fable Chinoise.

Les deux Planches suivantes représentent les principales Nations Barbares de l'Amérique. On en a pris les Figures dans les plus anciens Auteurs des Relations.

P L A N C H E II.

pag. 133.

Fig. 1. Hurons & Iroquois, homme & femme. 2. Algonquin & Algonquine. 3. Eskimaux, homme & femme. 4. Peuples du Groenland & de la Nouvelle-Zemble.

P L A N C H E III.

pag. 105.

Fig. 1. Caraïbes des Antilles, homme & femme. 2. Acephales de l'Amérique Meridionale. 3. Bresiliens. 4. Floridiens. 5. Virginiens.

d P L A N C H E IV. Origine & progresz de l'Idolatrie. pag. 108.

Fig. 1. Commencement de l'Idolatrie représenté dans les pierres amoncelées : dans les pierres Cubiques, Pyramidales, Coniques : dans les Hermès ou Termes de bois ou de pierre, & dans les arbres chargés de dons, de Guirlandes, de Festons & de Couronnes

Progresz de l'Idolatrie dans les Figures symboliques & Panthées.

Fig. 2. Diane d'Éphèse. *La Chaussée. Mus. Rom. sect. 2. Tab. 11.*

3. Isis Mammosa entourée des Symboles des quatre Elémens. *La Chaussée sect. 1. Tab. 34.*

4. Déesse de Syrie. *Montfaucon. tom. 1. part. 1. Pl. 5. pag. 18 Fig. 2.*

5. Figure Panthée de la Fortune ou de la jeune Isis avec ses Symboles, tenant une corne d'abondance, d'où sortent en buste Osiris & la vieille Isis, Types de nos premiers Peres. *La Chaussée. Mus. Rom. sect. 2. Tab. 24.*

6. *Diana triformis*, symbole de la Trinité. *La Chaussée. sect. 2. Tab. 14.*

7. Idole des Indes & du Japon, autre symbole de la Très-Sainte Trinité. *Kirker. Chin. Illustr. pag. 138. & Oedip Egypt. tom. 1. p. 410.*

P L A N C H E V. Figures symboliques de l'Antiquité, parallèles à celles des Indiens.

pag. 140

Fig. 1. Isis assise sur une fleur de Lotos. *La Chaussée. Mus. Rom. sect. 1. Tab. 23.*

2. Pussa ou Isis symbolique des Chinois, assise sur une plante en forme d'Heliotrope. *Kirker. Chin. Illustr. pag. 141.*

3. Figure symbolique du Soleil, tirée d'un Antique trouvé à Rome dans la voye Appienne, expliqué par Tristan. *Commentaires historiques. tom. 3. p. 121.*

4. Autre Image de Pussa ou de l'Isis des Chinois. *Kirker. Chin. Illustr. p. 140. Le même Pere Kirker au tome 1. de son Oedipe pag. 416.*

DES PLANCHES ET FIGURES.

dit que c'est une figure du Dieu Amida des Japonois, parallele à Harpocrate.

P L A N C H E VI. Culte de Vesta, ou du feu sacré. p. 167.

Fig. 1. Temple, Autel, feu de Vesta, & Vestales actuellement occupées aux fonctions de leur ministere. *Thomas Hyde Relligio Veter. Persarum. cap. 7. Tab. 4. Fig. 1.*

2. Temple des Gaures ou Guebres descendans des anciens Persans. *Thom. Hyde. cap. 29. Tab. 8.*

3. Temple de Natchez à la Louisiane dont il est parlé, pag. 167.

4. Médaille de Faustine, où Vesta est représentée par le feu sacré qui brûle sur son autel. *Juste Lyse. tom. 3. de Vestâ & Vestalib. pag. 602. Col. 2.*

P L A N C H E VII. Sacrifices.

pag. 180.

1. Sacrifice des premiers nez chez les Floridiens, expliqué à la pag. 181.

2. Sacrifice de la dépouille d'un cerf, à la Floride. 3. Caraïbe offrant la Cassave & l'Ouicou, à un poteau érigé en titre ou symbole de la Divinité.

Dans les Planches 8. & 9. sont représentés les Instrumens de Musique de la premiere Antiquité, mis en parallele avec ceux des Ameriquains.

P L A N C H E VIII.

pag. 212.

Fig. 1. Sistre d'Anubis changé en Sphère par Kirker. *Obelisc. Pamph. p. 294.* 2. Vrai Sistre d'Anubis dans Boissard & dans Montfaucon, & tel qu'on le voit dans la Planche 9. Fig. 1. 3. Sistre commun & ordinaire. *Oiselinus in Thesaur. Num. Tab. 117.* 4. Maraca ou Sistre des Bresiliens. 5. Chichikoué ou Sistre des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. 6. Tortuë ou Sistre des Iroquois, Hurons & Sauvages Septentrionaux, parallele à la Lyre d'Apollon. 7. Rhombe des Lamas tiré de Kirker. *Chin. Illustr. Fig. 4. pag. 67.* 8. Rhombe ou Sistre quarté, tiré du monument que j'ai fait graver dans la Planche 9. Fig. 2. 9. Sistre des Anciens qu'on voit plus en petit dans la Figure 12. de cette même Planche entre les mains d'Isis. 10. Jouët d'enfant parallele aux Sistres des Anciens & des Ameriquains. 11. Rhombe de Clatra qu'on voit entre les mains de la Déesse, Fig. 13. de cette même Planche. 12. Monument tiré de l'*Harpocrate de Cuperus*, pag. 35. où l'on voit Osiris, Harpocrate, & Isis, tenant de la main gauche un Sistre, semblable à celui de la Figure 9. 13. Monument entier de la Déesse Clatra, tel que l'a représenté Spon *in Miscell. Erudit. Antiquit. sect. 3. p. 87.* 14. La même Déesse Clatra déguisée dans Montfaucon, tom. 1. Planche 53. p. 106. J'aurois encore fait graver une Médaille de Commode, si j'avois eu de la place; elle est dans Du Choul. *Religion des anciens Romains*, pag. 307. On y voit un Egyptien tenant un Rhombe com-

E X P L I C A T I O N

me-celui de l'Anubis. *Fig. 1. Planche 9.* La Figure du Rhombe est elliptique & très-parfaite.

P L A N C H E I X.

pag. 216.

Fig. 1. Anubis tenant le Rhombe. *Boissard tom. 4. Planche 78. Montfaucon. Antiquité expliquée, tom 2. Planche 128. pag. 14. Fig. 1.*
2. Ceremonie de Religion concernant un enfant au berceau. On y voit un Prêtre d'Isis & deux hommes, dont l'un tient un Rhombe où sont gravées les Figures du Soleil & de la Lune, dont on a donné la Figure plus en grand dans la *Planche 8. num. 8.* Ce monument est tiré de Jean Alstorphe. *de Lectis Veterum, pag. 85.*
3. & 4. Antiques où sont représentés des Tortuës entieres parmi les symboles de Mercure. *Montfaucon. tom. 1. part. 1. Planche 72. pag. 139. Fig. 3. 4. 6.*

5. Médaille où l'on voit une Tortuë entiere derriere la teste d'une Muse. *Montfaucon. tom. 1. part. 1. Planche 59. pag. 114. n. 10.*

6. Mercure Gaulois ayant une Tortuë entiere à ses pieds. *Montfaucon. tom. 2. Planche 189. pag. 418.* *7.* Huron Jongleur ou Devin, parallele au Mercure Gaulois, tiré du *Frontispice du grand Voyage des Hurons du Frere Sagard Recollet.*

Les Planches *10. & 11.* représentent plusieurs figures de Serpens symboliques.

P L A N C H E X.

pag. 228.

Fig. 1. Cette figure est un monument antique, qui est à Rome dans le Palais Matthei, & qui nous est donné par Kirker. *Obelisc. Pamphil. p. 226. Fig. 4.* On y voit l'Osiris des Heliopolitains debout, tenant de la main droite un bâton surmonté de la figure d'un homme, & de la gauche un bouquet à trois fleurs. A ses pieds sont deux oiseaux. Isis son épouse ayant une couronne sur la tête, sort de terre à mi-corps, avec deux de ses enfans, dont l'un est représenté comme Argus, ayant le corps tout parsemé d'yeux. Ces trois Figures sont entourées de deux serpens. On ne peut expliquer ces symboles que par des conjectures; mais il me paroît bien probable qu'elles font allusion à l'origine des hommes.

Fig. 2. Le Dieu Taurus, Apis ou Serapis, dont les cornes forment un Globe, où sont peints Osiris & Isis sous la forme de moitié hommes & moitié serpens. *Kirker. Obelisc. Pamphil. pag. 261. Mensa Isaiaca Oedipi Aegyptiaci. tom. 3. pag. 78.* Apis n'a point ici la Croix Hermetique pendue au col, mais plusieurs Auteurs disent, ainsi que je l'ai remarqué, que Serapis avoit cette Croix pendue au col, ou gravée sur la poitrine.

3. Médaille très-curieuse de Julien l'Apostat. Elle se trouve dans le Thrésor d'Oiselius, *Tab. 47. Médaille 7.* & représente Isis & Osiris sous la forme de moitié hommes & moitié serpens, tenant un vase d'où sort un serpent, sous lequel est figuré leur fils Horus.

DES PLANCHES ET FIGURES.

4. Monument tiré des Recherches de Spon, *Dissert. 31. pag. 539.* Il nous met sous les yeux Esculape & Hygeïa, ainsi que le porte l'Inscription ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ ΣΩΤΗΡΙ ΚΑΙ ΥΓΕΙΑ. Esculape y est sous la forme d'un serpent avec la tête d'homme. Hygeïa tient de la main gauche une torche, & de la droite un vase dans lequel elle présente à boire ou à manger à Esculape. Ces deux Divinités ont le boisseau sur la tête à la façon des Divinités Egyptiennes, & il est très-probable, ainsi que le conjecture M. Spon, que c'étoient chez eux Isis & Serapis, c'est-à-dire, la jeune Isis & Horus son fils. Hygeïa étoit la Déesse de la santé, & la même que la Dea Salus, ou la bonne Déesse des Romains.

5. Isis & Osiris se voyent encore ici avec la fleur de Lotus sur la tête, mais sous la figure entière de serpens, à l'exception néanmoins d'Isis qui a un sein de femme, ce qui lui a fait donner le nom d'*Isis Mammosa*. La Médaille est dans Spanheim, *Dissert. 6. pag. 306.*

6. 7. 8. & 10. Médailles des Crétois faisant allusion aux Orgies de Jupiter Sabazius. Dans la première des quatre sont deux serpens entortillés par en bas, & sur lesquels on voit un Jupiter debout, tenant un foudre d'une main, & un Aigle de l'autre; avec ces paroles, ΚΤΔΑΣ ΚΡΗΤΑΚΧΑΣ. Dans la quatrième, n. 10. qui est le revers de la première, est représenté le panier des Orgies appelé *Cytha* avec le Serpent initié. *Beger, de num. Serpenti. Cretenf. pag. 5.* La seconde, n. 7. est la plus curieuse; car elle représente en même temps le panier des Orgies, le serpent & Erycthon enfant, tel qu'Antigone Carystien rapporte qu'il fut trouvé dans le panier de Pallas par les filles de Cecrops. Cette Médaille est de Gordien Pie, frappée à Magnésie, Ville Asiatique & Colonie des Crétois. Elle est dans Spanheim, *Dissert. 9. p. 655.* Il y en a encore une autre plus magnifique dans Tristan, *Comment. hist. tom. 2. p. 196.* frappée aussi à Magnésie sous l'Empire de Caracalla. On y voit le panier des Orgies avec un Serpent, ou, comme dit Tristan, un Autel surmonté d'une pomme de pin: au-dessus de l'Autel est une espèce de Table sur laquelle est assis Erycthon, si ce n'est le Jupiter Sabazius; trois Corybantes armés, & dansant la Pyrrhique; occupent le reste de la Médaille, autour de laquelle on lit, ΕΠ. Μ. ΑΔΔΟΥ ΕΠΙΚΡΑΤΟΥΤΟ, & dans l'Exergue, ΜΑΓΝΗΤΩΝ.

8. Médaille d'Auguste frappée en Crète selon l'opinion d'Albert Rubenius. La Victoire tenant d'une main une palme, & de l'autre une couronne, s'y montre debout sur le panier des Orgies, entre deux serpens entortillés, qui s'élevent jusqu'à elle. *Beger, de num. Serp. Cretenf. pag. 7.*

9. Revers d'une Médaille de Lucius Verus dans les Recherches de Spon, *Dissert. 31. p. 525.* Elle représente Esculape sous la figure

E X P L I C A T I O N

d'un Serpent à tête d'homme. On voit ailleurs d'autres figures semblables d'Osiris & d'Esculape. Il y en a deux Médailles frappées à Nicomédie, dans Spanheim, *Dijert. 4. pag. 216.*

I I. Médaille d'Antonin Pie. *Medaglioni Di Carpegna. p. 56.* Elle représente Cerés ou Cybèle dans son char traîné par des serpens, avec l'Inscription, ☉ EA Δ H M H T P.

P L A N C H E X I.

pag. 233.

Fig. 1. Hercule tuant un monstre, moitié homme & moitié serpent. *Montfaucon. tom. 1. Fig. 2. Pl. 127. pag. 210.* Dans Patin, de *Num. Imp. p. 206.* on trouve une Médaille d'Hadrien approchante, c'est une Minerve qui combat un Triton ou un monstre, moitié homme & moitié serpent.

2. Ce monument est pris de Spon, *in Miscell. Erudit. Antiq. set. 9. p. 306. Tor. 1.* & se trouve dans l'Antiq. Expliq. de Montfaucon. *Tom. 1. Pl. 132. p. 218. Fig. 5. M.* Spon conjecture qu'on y voit Circé avec la coupe enchanteresse, l'arbre du jardin des Hesperides, & Hercule tenant le Cerbere enchaîné. Pour peu qu'on veuille comparer toutes ces figures ensemble, on pourroit peut-être conjecturer qu'elles ont rapport à la chute de nos premiers Peres, & à la réparation du Genre Humain. Il est peut-être plus probable que cette femme qui tient une boîte, & non pas une coupe, est Pandore la premiere de toutes les femmes. L'arbre gardé par un Dragon, est une figure de l'arbre du fruit défendu conservé dans le Paradis Terrestre. Le Dragon est le Type de celui qui séduisit Eve. J'ai déjà dit ce que signifioit Hercule domptant le Cerbere, & comment il étoit la figure du Libérateur victorieux du peché & de l'Enfer.

3. Agathe du Cabinet du Roy très-singuliere, prise de l'Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres. *Tom. 1. pag. 273.* On y reconnoît Jupiter avec son manteau, tenant un foudre d'une main, & appuyant son pied gauche élevé sur un rocher, le long duquel on voit la Chèvre Amalthée; Minerve d'un autre côté armée d'un casque, mais sans Egide, & vêtue d'une robe longue, semble montrer du doigt ou le serpent qui est à ses pieds, ou un sep de Vigne, mariée à un arbre qui s'éleve entre ces deux Divinités, & sur lequel on distingue des raisins, & deux oiseaux trop petits pour pouvoir être discernés, mais qui sont, selon les apparences, l'Aigle consacrée à Jupiter, & le Hibou connu pour l'oiseau de Minerve. Au bas dans une espece d'Exergue, sont gravés deux Chevaux & deux Lions, & un Taureau dont il ne paroît que la tête posée ou Tarée de front, pour m'expliquer en termes de Blason. Mais ce qui rend cette Agathe plus précieuse, c'est l'Inscription Hébraïque gravée tout autour de la pierre sur le biseau. On y lit ces paroles du Chap. 3. de la Genese. *La femme considéra que le fruit de cet arbre étoit bon à manger, qu'il étoit beau & agréable à la vûe.*

DES PLANCHES ET FIGURES.

M. Oudinet sçavant Académicien, qui avoit communiqué à l'Académie des Inscriptions & des belles Lettres cette Agathe en 1705. dit qu'il y avoit environ 20. ans qu'elle avoit été donnée au Roy après avoir été un temps immemorial dans une des plus anciennes Eglises de France, où elle passoit pour être la description du Paradis Terrestre, & l'histoire du peché d'Adam.

L'Académie qui ne jugea pas à propos de prendre Jupiter pour Adam, & Minerve pour Eve, convint sans peine de l'Antiquité & de l'autenticité du monument : mais elle jugea à propos de s'inscrire en faux contre la Légende, laquelle examinée de près, lui parut être d'un Hébreu très-moderne d'un caractère rabinique, peu correct & d'un mauvais burin. Et après avoir examiné différens sentimens sur ce que pouvoit signifier ce monument, ce qu'elle jugea plus vrai-semblable, fut qu'il regardoit simplement le culte de Jupiter & de Minerve à Athenes.

Sans blesser le respect qui est dû à un Corps aussi Illustre que l'est celui de M M. les Académiciens, on pourroit peut-être trouver quelque explication assez naturelle, & un rapport assez sensible des paroles écrites sur le contour avec la gravûre du dedans, & dans ce cas on auroit peut-être de la peine à recourir à la falsification du monument, en disant que cette Inscription a été gravée long-temps après coup.

Supposons néanmoins que la gravûre est assez moderne, il reste toujours quelque difficulté ; car est-il probable que ceux qui ont été capables de mettre l'Inscription Hébraïque, ayent été d'une ignorance assez crasse pour ne pas connoître un Jupiter & une Minerve dans un temps où il restoit encore beaucoup de monumens du Paganisme ? Est-il rien qui les déterminât à les prendre pour Adam & Eve ; & devoient-ils juger qu'un orme sur lequel s'appuye une vigne, fût l'arbre du fruit défendu ? Non sans doute, & il est bien plus raisonnable de croire que n'ignorant pas la fable, ils ont prétendu que les fables même du Paganisme faisoient allusion aux vérités de nôtre Religion, & que celle-ci en particulier avoit un rapport essentiel avec l'origine des hommes, avec la faute de nos premiers Peres & la réparation du Genre Humain.

J'expliquerois tout en effet dans ce sens. L'Exergue auquel on n'a pas fait assez d'attention, me détermine presque à cette explication. Il représente l'âge d'or ou l'état d'innocence, dans lequel les animaux les plus insociables, vivoient ensemble en pleine paix & sans se nuire. Il peut aussi représenter cet état d'union morale, où la grace du Redempteur devoit mettre les hommes, que la révolte des passions rendoit plus intraitables que les bêtes les plus incompatibles. L'Exergue ne peut gueres être expliqué autrement.

Cela étant, pour venir maintenant au corps de la Médaille ou de

E X P L I C A T I O N

la gravûre , soit que l'on prenne Jupiter pour l'Estre supérieur , & Minerve pour la Sageſſe incréée , soit qu'on regarde Jupiter comme le Jupiter des Orgies de Crète , ainsi que la Chèvre Amalthée semble le désigner , & qui étoit le même que le Bacchus Sabazius ou l'Apollon Horus , & qu'on considère dans Minerve Rhée ou Dictynne , c'est-à-dire , la Vierge féconde qui devoit écraser la tête du Serpent infernal , on trouvera dans la Médaille la faute de nos premiers Peres , désignée dans l'arbre où le Serpent leur persuada de porter la main , & cette faute réparée dans le dessein de l'Incarnation , & dans la personne de ceux qui devoient y contribuer le plus , qui sont le Libérateur & sa sainte Mere , dont Jupiter & Minerve sont ici les Types. Ce qui paroîtra d'autant mieux fondé , que dans Arnobe il se trouve une Minerve qu'il fait mere de Jupiter.

J'ai déjà fait voir dans les anciens noms de Minerve , p. 245. les rapports qu'elle a avec l'une & l'autre Até , ou pour mieux dire avec l'une & l'autre Eve. J'ajouterais seulement qu'on voit une Médaille de Minerve avec le nom AΘE dans Thevet *Cosm. Univ. Liv. 48.* & qu'Heyschius donne le nom d'*Ada* à la Junon Uranie , qui est la même que Venus Uranie , que la Déesse de Syrie , & que Minerve. On trouve aussi sur une Médaille le nom *Eva* à côté d'une tête de Minerve , au revers de laquelle est une Cybèle. Beger qui donne cette Médaille parmi celles du Peloponèse , *Thresor de Brand. tom. 1. p. 443.* après avoir dit que cette Médaille a été frappée à Eva Ville de l'Arcadie , & qui peut être avoir pris son nom de l'Evasme des Bacchantes ; dit ensuite ces paroles : *Cum primâ mortalium matre id coincidit , quid autem hæc ad Arcades ? Id inquit Dulodorus quod Bacchus , si Clementi Alexandrino fides ; Evam enim , per quam non errori modo , sed ipsi morti via patefacta est , in Orgiis invocatam , ejus verbis apud Eusebium de preparatione Evangelicâ patet.*

4. Figure mystérieuse de la Divinité. *Montfaucon. tom. 1. part. 2. Pl. 215. p. 378. Fig. 1.*

5 Pallas avec son Egide. Additions de Gronovius aux pierres précieuses de Leonardo Agostini , *Planche 1.*

La Planche 12. concerne la jeune Isis ou la Vierge féconde.

P L A N C H E X I I.

pag. 236.

La 1. Figure est prise du *Tome 3. de l'Oedipe de Kirker , p. 500.* Elle représente la jeune Isis , tenant dans une espèce de cadre ou de tableau l'image d'Horus Apollon son fils avec les symboles qui conviennent au Libérateur , ainsi que nous l'expliquerons plus bas à la Planche 16.

La Figure 2. est très-singulière. Elle est tirée des Médaillons de Carpegne , *pag. 70.* & représente la même Isis allaitant le Dieu Apis ou Serapis. On peut dire aussi que c'est Cora ou Proserpine allaitant

DES PLANCHES ET FIGURES.

allaitant le Dieu Taurus, c'est-à-dire, Bacchus sous la forme d'un Taureau.

3. 6. & 7. Figures de la jeune Isis allaitant son fils. La première de ces trois est dans les Recherches de Spon. *Dissert. 28. pag. 465.* La seconde est dans Beger. *Thef. Brand. tom. 2. pag. 301.* La troisième est une Médaille d'Hadrien dans l'Harpocrate de Cuperus, *pag. 51.*

La 4^e & la 5^e Figure sont deux Monumens de l'Antiquité des plus magnifiques dans leur genre, & qui font le mieux à mon système. La première des deux est dans Montfaucon, qui l'a mise au nombre des Abraxas, *Tom. 2. Planche 158. pag. 366.* Ce Pere se contente de dire que c'est une Isis. Il est vrai que c'est une Isis, mais l'Isis de l'Astronomie ancienne des Egyptiens, des Persans & des Indiens: l'Isis Constellation, l'Erigoné ou la Vierge du Zodiaque. L'Etoile qu'elle a sur le devant du front, détermine à la reconnoître pour telle. Elle tient trois épys de la main gauche. Elle en a trois autres à ses pieds dans un vase. De la main droite elle soutient Horus son fils qu'elle allaite. Dans l'Exergue on lit le nom de Jao qui est le même nom chez les Anciens que le Jehova chez les Hebreux. Ces Figures étant trop nuës, la bienveillance m'a obligé de les faire revêtir, ainsi que beaucoup d'autres.

La 4^e figure nous fait voir une Lampe antique dédiée à la Diane d'Ephèse, qui est la même que la jeune Isis. Le Tableau votif qui est ajouté à cette Lampe, donne une explication plus claire de ce qui concerne cette Déesse des Asiatiques, & est une des preuves des plus authentiques de la distinction des deux Isis, & de la fécondité de la seconde, quoique Vierge. On y voit dans une gallerie Osiris & Isis l'ancienne. que je crois être nos premiers peres Adam & Eve. Osiris est distingué par le Boisseau, & Isis l'ancienne par la fleur de Lotos. La jeune Isis y est remarquable par le Croissant qu'elle a sur la tête, qui fait voir qu'elle est la même qui est marquée sous la Figure symbolique de la Diane d'Ephèse qu'on voit sur la Lampe même. A côté d'elle est son fils Horus. Dans ces quatre personnes est exprimé ce qu'il y a de plus essentiel dans la Religion. Les deux premières ont causé la perte du Genre Humain, & les deux autres ont été l'objet des vœux de tous les siècles, parce que c'étoit en elles qu'il devoit être réparé. Cette Lampe est tirée de Montfaucon, *Tom. 5. part. 2. Pl. 169. pag. 220.*

Je pouvois encore faire graver ici trois Médailles très-curieuses, mais j'y ai fait attention un peu trop tard.

La première est dans Patin, *pag. 289.* représentant Cybèle, la Diane d'Ephèse, & Apis sous la forme d'un Taureau. On comprend assez ce que signifie cette Médaille après ce que j'en ai dit; & M. Patin se trompe en prenant Cybèle pour un Génie qui pré-

E X P L I C A T I O N

fénte un Taureau pour le sacrifice ; car Cybèle avec sa tête couronnée de tours, est très-distinguée

La seconde est une Médaille de Trajan, elle est dans Tristan ; *Comment. Hist. tom. 1. pag. 409.* On y voit une Dictynne nue, appuyée contre un rocher, tenant un enfant entre ses bras, & acostée de deux Corybantes armés, avec le mot *Dictynna* qui se lit tout entier au haut de la Médaille. Dictynne est la Diane des Crétois, & jamais la fable ne parle de Dictynne que comme d'une Vierge. Cependant la Médaille nous fait voir qu'elle est la même que la *Rhea*, ou la Mere des Dieux des Crétois, dont on voit aussi une Médaille de Decius dans Seguin. *Select. Num. Imp. pag. 188.* & que j'aurois aussi fait graver pour montrer le rapport de l'une & de l'autre. On doit donc conclure que la *Rhea* des Crétois n'est pas la vieille Cybèle, mais la jeune qui étoit Vierge & féconde tout ensemble. On doit conclure aussi par conséquent que le Jupiter des Orgies Crétoises étant fils d'une Vierge, ne peut être que le Type du Libérateur.

La troisième Médaille est de Julia Soæmias mere d'Elagabale, elle est dans Tristan, *Tome 2. pag. 363.* Venus Uranie ou Celeste, laquelle est toujours Vierge selon les Anciens, y est représentée avec son fils, à qui elle représente un Globe surmonté d'une figure du Soleil.

La P L A N C H E X I I I. est distribuée en deux sujets. *pag. 250.*

Le 1. nous met devant les yeux l'idée des Anciens & des Indiens de l'une & de l'autre Inde au sujet des Eclýpses & les cérémonies de Religion usitées en ces Occasions. Le second est tiré de l'Apocalypse. Le rapport qu'il a avec le premier sujet, est expliqué à la *pag. 251.*

La P L A N C H E X I V. est distribuée en deux sujets. *pag. 302.*

Le premier représente les épreuves d'un Capitaine chez les Caraïbes, & le second celles d'un Chef ou Capitaine, expliquées à la *pag. 297. & suiv.*

P L A N C H E X V. *pag. 344.*

Initiation finale d'un Devin Caraïbe.

Les deux Planches suivantes se rapportent au symbole de la Croix chez les Anciens avant la venue de Jesus-Christ.

P L A N C H E X V I. *pag. 442.*

I. Toute cette premiere ligne représente les différentes Figures de Croix qui se trouvent sur les Obelisques, excepté la seconde, qui est un caractère Chinois, lequel signifie le nombre de dix. *Kirker,*

DES PLANCHES ET FIGURES.

Obelisc. Pamp. pag. 306. Le caractère Chinois & aussi pris la même *pag. 233.*

2. Quatre Figures de Divinités Egyptiennes tenant la Croix à la main, prises de la Table Isiaque qu'on trouve dans l'Oedipe de Kirker. *Tome 3. pag. 78.*

3. Monument Egyptien tiré de Paul Lucas, *Tom. 2. Liv. 4. pag. 130.* Ce monument est singulier. Horus Apollon y est assis tenant l'Equerre & le Lituë. Isis est debout derrière lui tenant la Croix Hermetique de la main droite; devant eux est un Egyptien qui paroît les invoquer. Au sommet est un Symbole de la Divinité représentée par un Globe aîlé, entouré d'un serpent à deux têtes mal formées, tout près desquelles on voit pendre deux Croix très bien marquées.

4. Main hieroglyphyque du Cabinet de sainte Geneviève. Elle se trouve aussi dans Frideric Adolphe Lampe, *de Cymbalis Veter. pag. 150.* Cet Auteur prétend que ce sont des Cymbales, dont la poignée est une Croix très bien exprimée.

5. Prêtre Egyptien tenant une Croix. *La Chaussée, Mus. Rom. Scit. Tab. 36.*

6. Croix Hermetique ou Isiaque du Père Ath. Kirker, expliquée dans le sens de ce Père, *Tom. 2. de l'Oedipe. part. 2. pag. 24.*

P L A N C H E X V I I.

pag. 444.

1. Horus Apollon avec ses symboles Hieroglyphyques, qui sont une longue Croix surmontée d'une tête d'Eprevier symbole de la Divinité, avec l'Equerre symbole de la Royauté & de la Justice, & le Lituë ou Bâton augural, symbole du Sacerdoce. Cette Figure est prise de la Table Isiaque.

2. Prêtre Egyptien tenant un Autel tiré des Pierres de Leonardo Agostini, de l'Edition de Gronovius, *Pl. 39.*

3. Table du même Autel, détaillée plus en grand dans le même Auteur, *Pl. 38.* & où l'on voit les dons qui y sont offerts, savoir une corbeille au milieu, dans laquelle sont des fruits ou des pains en pyramide, deux gerbes de bled inclinées l'une vers l'autre, deux phioles à bec, contenant quelque liqueur, & surmontées d'une Croix. Dans le bas on voit une petite Coupe à anse pour boire la liqueur contenue dans les phioles.

4. Deux Autels tirés de la bordure de la Table Isiaque, sur lesquels sont représentés deux vases sacrés surmontés d'une Croix. La liqueur coule du premier dans deux vases Nilotiques, un Egyptien aiant un genou en terre, tient à la main une coupe Nilotique qu'il semble tenir prête pour prendre de cette liqueur, ou pour faire une libation. Le second est exposé, ce semble, à la veneration entre deux bouquets de fleurs.

E X P L I C A T I O N

5. Vestale avec un collier de pierres précieuses , auquel est attaché une Médaille , où les pierres précieuses sont disposées de manière qu'elles forment une Croix. C'est un Antique qu'on voit dans *Juste Lipse , Tom. 3. de Vestâ & Vest. pag. 621.* Il ne reste que les vestiges des pierres du collier , & la Vestale est sans tête , mais le Graveur a jugé à propos d'y en mettre une de sa façon.

6. Figure de Jupiter-Ammon sous la figure d'un Belier , ayant un serpent sur la tête , & une Croix Hermetique au col sous la forme du T. *Spon , in Misc. Erud. Ant. Sect. 9. pag. 306. Tor. 8.*

7. Canopus sur un Griffon , qui tient sa patte élevée sur un Bouclier sur lequel est une Croix. *Gemme di Leonardo Agosino , Tab. 205.*

8. Ptolomée Dionysus sous la forme d'un Bacchus , dont le Thyrsé est formé en Croix. *Foy Vaillant de Num Ptolem , p. 146.* Il se trouve dans le même Auteur , *pag. 162.* une Médaille plus petite du même Prince , semblable à la première.

9. Bacchante prise d'une Urne cineraire qui se trouve dans *Spon. In Misc. Erud. Ant. Sect. 2. tom. 1. pag. 29.* Cette Bacchante tient à la main droite une Médaille dans laquelle est gravée une Croix Isiaque.

Les Figures , *Num. 10. 11. 12. 13.* sont des Figures où l'on voit Astarté Déesse de Syrie , une longue Croix à la main. La Médaille , *Num. 10.* & d'Elagabale avec les paroles , *Colonia Aurelia Pia Metropolis Sidoniorum.* La Déesse y est représentée debout dans un Temple à quatre Colomnes , tenant une longue Croix à la main , au pied de laquelle est un homme en petit , & au côté gauche une Colonne sur laquelle est une Victoire , dans la main gauche de laquelle , on voit une palme , & à la droite une Couronne qu'elle porte sur la tête de la Déesse. Dans l'Exergue est un Autel & un coquillage mal formé , de ceux qui ont rendu Tyr & Sidon si célèbres par le commerce des laines teintes en pourpre. *Vaillant , in Num. Imper. tom. 2. p. 126.* La Médaille , *Num. 4.* est de Julia Mammæa , avec l'Inscription *Nervia Trajana Alexandriana.* Elle a été frappée à Bostre en Arabie , comme il paroît par l'Exergue. Astarté s'y tient debout dans un Temple semblable à celui de la Médaille précédente ; elle tient d'une main une grande Croix , & de l'autre une Corne d'abondance : à ses pieds sont deux Centaures enfant deux Conques marines , semblables à celles qu'on peint entre les mains des Tritons. *Vaillant , tom. 2. pag. 187.* La Médaille , *Num. 13.* est de Salonina , avec l'Inscription *Colonia Julia Augusta felix.* Elle a été frappée à Berite , ainsi que l'Exergue le porte. Astarté y est peinte sous la forme d'une femme debout sur une prouë de vaisseau ; d'une main elle relève sa robe , & de l'autre elle tient une longue Croix ; une Victoire sur une Colonne étend

DES PLANCHES ET FIGURES.

une Couronne sur sa tête. Cette Médaille a été mal prise par le Graveur, elle est mieux dans Vaillant, *Tom. 2. pag. 353.*

La Médaille, *Num. 12.* est d'autant plus curieuse, qu'elle est frappée assez long-temps avant la Naissance de Jesus-Christ, comme le marque l'Ere Grecque qui s'y voit. Astarté y est debout sur une Galere. De sa main droite coule une rosée, symbole des biens qu'elle répandoit sur les hommes; de sa gauche qu'elle passe derrière le dos, elle tient une longue Croix pommetée & des mieux marquées. Cette Médaille est d'Alexandre second Roy de Syrie. Elle est dans Beger. *Thef. Brand. tom. 2. p. 24.* M. Vaillant dans son Histoire des Rois de Syrie, a deux Médailles semblables de Demetrius second. Dans la première Astarté, le Boisséau sur la tête, se tient debout étendant la main droite, & soutenant de la gauche une longue Croix. On y lit ces paroles sur le côté droit, Β Α. Δ Η. qui sont les initiales des mots. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΗΡΙΟΥ. *pag. 272.* La seconde est à la *pag. 278.* La Déesse tête nue, est debout sur une galere, étendant le bras droit, & tenant une Croix de la main gauche qui est passée derrière son dos. Derrière elle sont gravés quelques caractères Syriaques ou Phéniciens.

14. Médaille d'Auguste représentant le Bonnet du Souverain Pontife de la Déesse des Sidoniens, & un Sympule; elle est frappée à Accis. Les quatre Lettres qui y sont gravées, sont les initiales des mots *Colonia Julia Gemella Accitana.* Vaillant, *Tom. 2. pag. 2.* Il y a encore d'autres Médailles semblables avec différentes Inscriptions.

Je n'oublierai pas de dire qu'il y a dans Trifan, *Tom. 2. pag. 338.* une Médaille d'Elagabale, où l'on voit la jeune Isis, ou, comme il dit, la Déesse de Syrie, qui tient d'une main un Sifre, & de l'autre une Croix Israëque que Kirker appelle *Anfata.* L'Auteur fait la réflexion que cette Croix & le cercle qui la tient, est le caractère Astronomique de la Planete de Venus, laquelle est la troisième place qu'on avoit assignée dans le Ciel à la Vierge féconde, ce qui marque que Venus-Uranie & la Déesse de Syrie sont la même Divinité. Cet Auteur passant ensuite à la considération de cette Croix, tombe dans la pensée de Marsile Ficin, & croit qu'elle fait allusion au Mystere de nôtre Rédemption.

J'aurois pû encore faire graver des Etendarts Romains, au sommet desquels on voit des Croix très-bien formées, que Tertullien fait remarquer lui-même aux Gentils, ennemis de la Croix.

EXPLICATION DES PLANCHES ET FIGURES.

PLANCHE XVIII.

pag. 522

Dances Iroquoises, appellées *Te-Iennomniakoua* & de l'*Achonront*, expliquées à la page qui y répond.

PLANCHE XIX.

pag. 572.

I. Cerémonies du Mariage. Deux femmes portant le bois de Mariage dans la Cabane du mari. B. Femme qui se promene dans le Village, portant son enfant dans un berceau derriere le dos.

Fin de l'Explication des Planches & Figures du premier Tome.



M Œ U R S
DES SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMPS.

Dessin & Plan de l'Ouvrage.



DEPUIS plus de deux siècles que l'Amérique a été découverte, & que la plupart des Puissances maritimes de l'Europe y ont établi de nombreuses Colonies, beaucoup de Voyageurs nous ont peint le caractère & les mœurs des Américains, & quantité de Sçavans se sont appliquez avec soin

Tome I.

A

à chercher dans les ténèbres de l'Antiquité des traces de l'origine de ces Peuples.

Mais quelque exactitude que nous supposions aux Voyageurs qui ont publié leurs mémoires là-dessus, il seroit difficile qu'ils eussent tout recueilli, & qu'il n'y eut pas encore à glaner après eux. On a acquis par la suite des temps des connoissances qu'ils n'avoient pas, & qu'ils ne pouvoient pas avoir; de sorte que sans leur faire tort, on peut entreprendre de travailler sur ce sujet, & se flatter de dire quelque chose de plus détaillé, de plus curieux, & qui même ait la grace de la nouveauté.

Quant aux Sçavans qui ont traité de cette matière, leurs Differtations n'ayant été faites que sur des Mémoires imparfaits & superficiels, ne pouvoient être que défectueuses; leurs conjectures sont si vagues & si incertaines, qu'elles font naître plus de doutes qu'elles n'en éclaircissent; & les rapports qu'ils prétendent trouver entre les Langues Barbares & les Langues Sçavantes qui leur sont connues, sont fondez sur des mots si estropiés, qu'on n'en peut tirer que des conséquences fausses.

Pendant cinq ans que j'ai passé dans une Mission des Sauvages du Canada, j'ai voulu m'instruire à fonds du génie & des usages de ces Peuples, & j'y ai sur-tout profité des lumieres & des connoissances d'un ancien Missionnaire Jesuite, nommé le Pere Julien Garnier *, qui s'étant consacré aux Missions

* Le P. Julien Garnier Jesuite Missionnaire du Canada, est frere du R. P. Dom Julien Garnier Religieux Benedictin, connu par les Ouvrages qu'il a donnez au Public.

de son Noviciat , y a passé plus de 60. ans , & acheve de s'y consommer dans les exercices d'un saint zele & d'une vie très-austere. Il a sçû assez bien la Langue Algonquine qui est la plus étendueë de l'Amerique Septentrionale : mais il possède sur-tout en perfection la Huronne & les cinq Dialectes des Iroquois , parmi lesquels il a presque toujourns vécu ; c'est , dis-je, dans le commerce de ce vertueux Missionnaire avec qui j'étois très-étroitement lié , que j'ai comme puisé tout ce que j'ai à dire ici des Sauvages.

J'ai lû aussi les Relations qui ont été données au Public en divers temps par differens Auteurs , & en particulier par les Missionnaires qui ont consacré ces Missions par leurs travaux Apostoliques , dont quelques-uns même ont été assez heureux pour répandre leur sang dans les cruels tourmens que leur ont fait souffrir les Barbares , au salut desquels ils s'étoient dévoüez.

Je ne me suis pas contenté de connoître le caractere des Sauvages , & de m'informer de leurs coutumes & de leurs pratiques , j'ai cherché dans ces pratiques & dans ces coutumes des vestiges de l'Antiquité la plus reculée ; j'ai lû avec soin ceux des Auteurs les plus anciens qui ont traité des Mœurs , des Loix , & des Usages des Peuples dont ils avoient quelque connoissance ; j'ai fait la comparaison de ces Mœurs les unes avec les autres , & j'avouë que si les Auteurs anciens m'ont donné des lumieres pour appuyer quelques conjectures heureuses touchant les Sauvages , les Coutumes des Sauvages

4 MOËURS DES SAUVAGES

m'ont donné des lumières pour entendre plus facilement, & pour expliquer plusieurs choses qui sont dans les Auteurs anciens. Peut-être qu'en mettant mes pensées au jour, je donnerai à ceux qui sont consommés dans la lecture de ces Auteurs, quelques ouvertures qu'ils pourront approfondir : peut-être aurai-je été assez heureux pour découvrir quelques veines d'une mine qui deviendra riche entre leurs mains. Je souhaite que s'élevant au-dessus de moi, ils voyent encore plus loin, & qu'ils veuillent donner une forme exacte, une juste étendue à bien des choses que je ne fais qu'effleurer & toucher en passant. Quelques-unes de mes conjectures paroîtront légères en elles-mêmes, mais peut-être que réunies ensemble elles feront un tout, dont les parties se soutiendront par les liaisons qu'elles ont entre elles.

La science des Mœurs & des Coûtumes des différens Peuples a quelque chose de si utile & de si intéressant, qu'Homère a cru devoir en faire le sujet d'un Poëme entier. Le but en est de faire connoître la sagesse d'Ulysse son Heros, lequel après le siège de Troye se voyant sans cesse éloigné d'Ithaque sa patrie par la colere de Neptune, profite des différentes erreurs de ses Navigations pour s'instruire des Mœurs des Nations, où les vents irrités l'obligent d'aborder, & pour prendre de chacune ce qu'elle a de bon & de louable.

Ce n'est pas en effet une vaine curiosité & une connoissance stérile que doivent se proposer les Voyageurs qui donnent des Relations au Public,

& ceux qui aiment à les lire. On ne doit étudier les mœurs que pour former les mœurs, & il se trouve par-tout quelque chose dont on peut tirer avantage.

Le zèle de Religion qui oblige un Missionnaire à passer au-delà des Mers, doit aussi lui servir de motif, & diriger sa plume, lorsque dans son loisir il travaille à mettre au jour les Découvertes qu'il y a faites, & les connoissances qu'il y a acquises. C'est-là la fin d'un Ouvrier Evangelique, c'est aussi celle à laquelle j'ai tâché de rapporter toute mon étude & tout mon travail.

J'ai vû avec une extrême peine dans la plûpart des Relations, que ceux qui ont écrit des mœurs des Peuples Barbares, nous les ont peints comme gens qui n'avoient aucun sentiment de Religion, aucune connoissance de la Divinité, aucun objet à qui ils rendissent quelque culte : comme gens qui n'avoient ni loix, ni police extérieure, ni forme de gouvernement ; en un mot comme gens qui n'avoient presque de l'homme que la figure. C'est une faute qu'ont faite des Missionnaires même & des gens de bien, qui ont écrit d'une part avec trop de précipitation de choses qu'ils ne connoissoient pas assez, & qui de l'autre ne prévoyoient pas les conséquences fâcheuses qu'on pouvoit tirer d'un sentiment aussi défavorable à la Religion. Car quoique ces Auteurs se soient contredits dans leurs Ouvrages, & qu'en même temps qu'ils disent que ces Barbares n'ont ni culte ni divinité qu'ils adorent, ils disent aussi des choses qui supposent une divinité &

un culte réglé, ainsi que M. Bayle l'a observé lui-même; il en résulte néanmoins qu'on se prévient d'abord de cette première proposition, & qu'on s'accoutume à se former une idée des Sauvages & des Barbares qui ne les distingue gueres des bêtes.

Or quel argument ne fournit-on point par-là aux Athées? Une des plus fortes preuves que nous aions contre eux de la nécessité & de l'existence d'une Religion, c'est le consentement unanime de tous les Peuples à reconnoître un Etre supérieur, & à l'honorer en quelque manière, qui fasse connoître qu'on sent sa supériorité, & le besoin qu'on a de recourir à lui. Mais cet argument tombe, s'il est vrai qu'il y ait une multitude de Nations diverses, abruties jusqu'à ce point, qu'elles n'aient aucune idée d'un Dieu, ni aucuns devoirs établis pour lui rendre le culte qui lui est dû; car de-là l'Athée semble raisonner juste, en concluant que s'il y a un monde presque entier de Nations qui n'ont point de Religion, la Religion qui se trouve chez les autres, est l'Ouvrage de la Prudence Humaine, & un artifice des Législateurs qui l'ont inventée pour conduire les Peuples par la Crainte mère de la Superstition.

Pour rendre donc à la Religion tout l'avantage qu'elle peut tirer d'une preuve aussi forte que l'est celle du consentement unanime de tous les Peuples, & pour ôter aux Athées tout moyen de l'attaquer par cet endroit. Il est nécessaire de détruire la fautive idée que ces Auteurs ont donnée des Sauvages, puisque cette idée seule est le fondement d'un préjugé si désavantageux.

Je sçais que dans ces derniers temps on a voulu infirmer cette preuve du consentement unanime des Peuples à reconnoître une Divinité , comme si ce consentement unanime pouvoit être susceptible d'erreur : mais les sophismes & les subtilités de quelque particulier qui n'a point de Religion, ou dont la Religion est fort suspecte , ne peuvent pas ébranler une vérité qui a été reconnüe par les Payens même , qui a été reçüe de tout temps sans contradiction , & qu'on peut supposer comme un principe.

Il n'est donc question que de prouver cette unanimité de sentimens dans toutes les Nations , en montrant qu'en effet il n'en est point de si barbare qui n'ait une Religion , & qui n'ait des mœurs. Or je me flatte de rendre la chose si sensible qu'on n'en pourra douter , à moins de vouloir s'aveugler au milieu de la lumiere.

Non seulement les Peuples qu'on appelle Barbares , ont une Religion ; mais cette Religion a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps , avec ce qu'on appelloit dans l'Antiquité les Orgyes de Bacchus & de la Mere des Dieux , les mysteres d'Isis & d'Osiris , qu'on sent d'abord à cette ressemblance que ce sont par-tout & les mêmes principes & le même fonds.

En matiere de Religion nous n'avons rien dans l'Antiquité profane de plus ancien que ces Mysteres & ces Orgyes qui composoient toute la Religion des Phrygiens , des Egyptiens & des premiers Crétois , lesquels se regardoient eux-mêmes comme

les premiers Peuples du monde, & les premiers Auteurs de ce culte des Dieux, qui de chez eux avoient passé à toutes les Nations, & s'étoit répandu partout l'Univers.

- Mais comme entre les Auteurs de cette Religion & ceux qui en ont écrit, il s'est écoulé plusieurs siècles de ténèbres & d'obscurité : que ces Ecrivains n'ont paru que dans le temps de sa corruption ; & après qu'elle a été altérée par une multitude de fables sans nombre, il leur a été impossible de remonter jusqu'au temps de son origine ; ils nous ont fait d'Isis & d'Osiris, de Bacchus & de Cerès, & de quantité d'autres, des Législateurs particuliers dont on a fixé les époques comme on a voulu ; & ces époques dans l'idée commune, sont non seulement beaucoup postérieures à la Création du monde, mais même au Déluge.

Comme l'idée de cette Religion ne nous est venue que du temps de sa corruption, elle n'a jamais dû paroître que comme une Religion monstrueuse. En effet elle est enveloppée de toutes les ténèbres de l'Idolâtrie & de toutes les horreurs de la magie, sources fécondes des plus grands crimes, des plus pitoyables égaremens de l'esprit, & des plus grands desordres du cœur.

Cette corruption cependant, quelque énorme qu'elle soit, n'est pas si générale, qu'on ne trouve dans le fonds de cette Religion corrompue des principes contradictoirement opposés à la corruption, des principes d'une morale étroite qui demandent une vertu austère, ennemie du désordre, & qui
supposent

supposent une Religion sainte dans son origine ; sainte avant qu'elle ait été corrompue ; car il n'est pas naturel de penser que la pureté de la morale soit née de la corruption & du vice ; au lieu qu'il n'est que trop naturel de voir le vice & la corruption gâter & altérer les choses les plus saintes.

Il se trouve outre cela dans cette Religion de la premiere Gentilité une si grande ressemblance entre plusieurs points de créance que la foy nous enseigne , & qui supposent une révélation ; une telle conformité dans le culte avec celui de la Religion véritable , qu'il semble que presque tout l'essentiel a été pris dans le même fonds.

On ne peut nier cette ressemblance & cette conformité. On trouve , par exemple , des vestiges du Mystere de la très-sainte Trinité* dans les mysteres d'Isis ; dans les Ouvrages de Platon , dans les Religions des Indes , du Japon & des Mexiquains : on décou-

* Saint Justin , S. Clement d'Alexandrie , Eusebe de Cesarée , S. Augustin & plusieurs autres Peres de l'Eglise , ont cru voir dans les Ouvrages de Platon quelque connoissance assez distincte du Mystere de la très-sainte Trinité. Ce Philosophe avoit puisé cette connoissance dans les Livres de Mercure Trismegiste , dans les entretiens qu'il avoit eus avec les Prêtres Egyptiens , & dans la science des Mysteres où il s'étoit fait initier. Ceux qui prétendent avoir une intelligence plus parfaite de la science Hieroglyphique des Isiaques , croient y voir ce Mystere compris sous di-

vers symboles , Cluverius l'a remarqué dans les Divinités des anciens Germains. Les Sçavans qui ont écrit sur les Religions des Indes Orientales , disent aussi qu'il est figuré dans les trois principales Divinités de ce pais-là , Bruma , Vichnou & Routren. Il y a dans le Japon une Idole à trois têtes qui semble exprimer le même Mystere. Acosta assure qu'on en trouvoit des vestiges encore plus marquez au Pérou. Il fait mention en particulier d'une Idole nommée *Tangatanga* , ce qui signifie , dit-il , un en trois , & trois en un , signification qui paroît être une exposition claire & abrégée de ce Mystere.

vre plusieurs autres traits semblables dans la Mythologie payenne, ainsi que je le ferai voir dans la suite.

Pour ce qui est du culte, les saints Peres ont été eux-même frappez d'y voir cette ressemblance, non seulement avec ce qu'il y avoit d'essentiel dans la Loy Mosaique, mais encore avec presque tous les Sacremens de la Religion Chrétienne, & ils n'ont trouvé à cela d'autre réponse, si ce n'est de dire que le Démon avoit toujourn affecté d'être le singe de la Divinité, & de se faire rendre le même culte que rendent à Dieu ses véritables Adorateurs. Ceux qui dans ces derniers temps ont parlé des Religions répanduës dans les Indes Orientales & Occidentales, ont montré cette conformité en suivant l'explication des saints Peres. Acosta en particulier, s'est trop étendu sur cette idée.

Cette conformité, & le peu de connoissance qu'on a des premiers siècles dont il ne reste aucuns monumens de l'Antiquité profane qui ne soient postérieurs aux Livres de Moïse, ont fait dire que les Religions du Paganisme fondées par des Législateurs particuliers, avoient presque tout tiré de la Loy Mosaique; & un des plus grands hommes de nôtre siècle a poussé la chose si loin, qu'il a entrepris d'expliquer toute la Mythologie payenne quant à la partie historique, & d'en rapporter tous les Dieux & toutes les Déeses à Moïse & à Sephora son épouse.

Je n'ignore point le respect qu'on doit au caractère & à la profonde érudition de l'Auteur de ce sentiment: mais quelque bonne intention qu'il ait eu,

& quelque avantage qu'il prétende en retirer contre l'impiété, en montrant que tous les Dieux de l'Antiquité n'étoient que des figures de Moïse, qui faisoit profession lui-même d'être un des plus humbles serviteurs du Dieu que nous servons ; il me semble que ce sentiment donne beaucoup de prise pour attaquer la Religion, favorise les Athées, & ceux qui peuvent prétendre que la Religion n'est qu'une invention purement humaine, & l'ouvrage de la politique.

Car s'il est vrai que toutes les Religions aient copié Moïse, s'il est lui-même le type de toutes leurs Divinités, & le sujet de toutes les fables de la Mythologie ; il sera vrai aussi qu'avant Moïse, toute la Gentilité aura été sans Religion & sans Dieux. Il sera vrai de dire que pendant plus de 3000. ans, le monde, si l'on en excepte ce peu de Patriarches dont est sorti le Peuple choisi, aura vécu dans ce parfait abrutissement que les Auteurs Payens supposent aux hommes avant le temps d'Isis & d'Osiris, de Jupiter & de Junon, de Cadmus & de Cecrops qui commencerent à les policer ; au lieu qu'ils vivoient auparavant comme des bêtes. Il sera vrai de dire que des Législateurs posterieurs à Moïse, profitant de son exemple, se seront servis de la foiblesse des hommes & de leur ignorance, pour les tenir en bride par une crainte servile pour des Dieux imaginaires qui n'auront rien au-dessus de l'homme, si c'est à Moïse que se rapportent tous ces Dieux : & qui est-ce qui garantira que Moïse lui-même n'a pas imposé aux Hébreux, s'il a été facile aux autres

Législateurs prophanes de séduire toute la Gentilité?

Huet De-
monstr. E-
vang. Init.
Proposit. 4.
&c.

Si ce sentiment étoit pris à la rigueur, de manière qu'en effet les Pheniciens, les Egyptiens, les Perses, les Indiens, les Peuples de la Thrace, de la Germanie, des Gaules, de l'Iberie, de l'Amérique même, mais sur-tout les Grecs & les Romains, eussent fait leur Divinité de Moïse, & bâti leur Religion sur le modèle de la sienne, il ne seroit rien de plus aisé que de le détruire par l'Écriture & par les Livres même de Moïse. Qu'on les lise, on y verra une Religion formée chez tous les Peuples dont il parle; en particulier chez les Egyptiens & chez les Chananéens avec qui il a eu plus de rapport. On y verra une Religion déjà altérée & corrompue chez ces mêmes Peuples. Quelle Idole éleverent les Israélites dans le désert, pendant que Moïse s'entretenoit avec Dieu, & recevoit la Loy de ses mains? Qu'étoit le Veau d'or, si ce n'est le Symbole d'Isis & une de ces Divinités monstrueuses de l'Égypte déjà Idolâtre, qui engagea Dieu à retirer son Peuple de ce País de malediction où il auroit pû se corrompre? Ce n'est pas seulement au temps de Moïse qu'il y avoit une Religion, & que cette Religion étoit altérée chez les Nations. Du temps d'Abraham, la Chaldée étoit sans doute infectée de l'Idolatrie lorsque Dieu lui commanda d'en sortir. Peut-être le Monde l'étoit-il déjà, lorsque Dieu se déterminâ à le noyer par un Déluge.

L'étude que j'ai fait de la Mythologie Payenne,

m'a ouvert un chemin à un autre système, & m'a fait remonter beaucoup au-delà des temps de Moïse, pour appliquer à nos premiers Peres Adam & Eve tout ce que l'Auteur, dont je viens de parler, a appliqué à Moïse & à Sephora. Ce système qui paroîtra nouveau, quoiqu'il ne dût pourtant pas le paroître, me semble assez bien soutenu; & quoique je n'aye pas donné toute l'étenduë que je pouvois à mes conjectures, je me persuade qu'on les trouvera assez folides, & que d'autres personnes plus capables pourront y en ajouter d'autres qui fortifieront les miennes.

Je ne vois point qu'il puisse naître aucun inconvénient de ce système, ni qu'on en puisse tirer aucune consequence désavantageuse à la Religion. Dès qu'il s'agit de Religion, je fais profession d'être si peu attaché à mes idées, que je suis prêt de retracter, & que je retracte d'avance toutes les conjectures dont on pourroit abuser, ou qu'on pourroit prendre dans un mauvais sens.

Mais bien loin de prévoir quelque inconvénient de ce système, il me semble que j'y vois un avantage solide pour la Religion, & qu'il ôte aux Athées tout prétexte de dire qu'elle soit l'ouvrage des hommes.

Car si nos premiers Peres sont l'objet principal de la Mythologie Payenne quant à la partie historique, ils sont les premiers Législateurs, les premiers Propagateurs de la Religion. Ainsi le Paganisme concourt avec les Livres saints à nous démontrer que la Religion vient d'une même source.

Dans ce systême, on voit une Religion pure & sainte en elle-même & dans son principe : une Religion émanée de Dieu qui la donna à nos premiers Peres. Il ne peut y avoir en effet qu'une Religion, & cette Religion étant pour les hommes, doit avoir commencé avec eux, & doit subsister autant qu'eux. C'est ce que la Foy nous enseigne, & que la raison nous dicte.

Dans ce systême, on voit dès la création de l'homme une Religion & un culte formé & public, consistant en beaucoup de traditions, de principes de vertu, d'observances & de cérémonies légales, ainsi que le comporte avec soi l'idée même de Religion & de la condition des hommes. Peut-on en effet s'imaginer que les hommes nez pour la société, aient vécu plusieurs siècles sans culte public, & sans d'autres obligations que celles que pouvoit imposer à un chacun sa dévotion particulière? Cela n'est point probable. La Religion étant certainement le lien le plus fort, & qui peut le plus contribuer à les unir.

Il est facile dans ce systême de concevoir comment cette Religion ayant été donnée à nos premiers Peres, doit avoir passé de générations en générations comme une espece d'héritage commun à tous, & s'être ainsi répandue par-tout, au lieu qu'on ne peut se persuader qu'avec beaucoup de peine, qu'une Religion qui seroit née quelques siècles après le Déluge, & dont on devoit l'invention à un Peuple particulier, tel que seroient les Egyptiens, eut pû passer chez toutes les Nations, sans en excepter

aucune , après que ces Nations auroient été séparées les unes des autres , comme elles le sont aujourd'hui , divisées d'intérêt & d'inclination , plus portées à se faire du mal , qu'à se communiquer ce qu'elles pourroient avoir eu de bon.

Il est facile de concevoir dans ce système , comment cette Religion pure & simple dans son origine , a pu s'altérer & se corrompre par la suite des temps ; l'ignorance & les passions étant des sources qui empoisonnent les meilleures choses , & d'où naissent infailliblement le dérèglement & le désordre. Nous en avons un exemple subsistant dans les Religions des Indes. Ces Religions sont toutes Hiéroglyphiques : cela est encore manifeste ; cependant combien de fables grossières a inventé l'ignorance pour expliquer des Symboles dont ils ne sçavent plus la signification ? Elles ont quantité de maximes qui portent à une morale très-austère ; cependant quel alliage n'y trouve-t'on point de ces maximes avec la plus grande corruption de mœurs , autorisée par l'exemple des Divinités ?

Il est aisé d'expliquer dans ce système , comment , malgré l'altération de la Religion , malgré les changemens qui s'y sont faits chez les différens Peuples du monde , il s'y trouve néanmoins par-tout une certaine uniformité dans des fables qui ont rapport à la Vérité , dans certains points de la morale , & dans plusieurs observances légales , qui supposent des Principes semblables à ceux de la véritable Religion , & dont on peut tirer des argumens très-forts contre ceux qui l'ont altérée ?

J'y trouve enfin un dernier avantage : c'est que de la maniere dont j'explique la Mythologie Payenne & la Théologie Symbolique, je rapporte les Symboles & les Hieroglyphes à la Divinité, aux principes de nôtre Religion, & non pas à une explication du Monde Physique, telle que l'ont donnée des Philosophes Payens dans les derniers temps du Paganisme, explications qui peuvent favoriser l'impiété, & donner du crédit à un Atheïsme raffiné.

Les Athées peuvent objecter contre mes conjectures leur nouveauté, & dire que dans les explications que je donne de la Mythologie Payenne, j'établis un systême sur une matiere très-obscur en elle-même. Je pourrois m'inscrire en faux contre cette nouveauté prétenduë, que je trouve fondée sur les Auteurs que je cite, & sur des conjectures très-probables. Il est vrai que je n'ai garde de donner mes conjectures pour des démonstrations. Néanmoins, quoique simples conjectures, elles ne laissent pas de faire un argument très-fort & une espece de conviction, si on veut les réunir toutes sous un même point de vûë. Mais eux-mêmes, quel fondement ont-ils pour établir leur sentiment ? Il n'est point de Législateur des temps connus, qu'ils puissent citer comme premier Auteur d'une Religion, avant lequel on ne démontre qu'il y avoit une Religion reçûë. Il y en avoit une avant Numa chez les Romains. Moïse, dont les Ecrits sont antérieurs à tout autre Ouvrage que nous ayions, fait voir une Religion établie depuis l'origine du monde, ils sont donc obligez d'avoir recours aux Législateurs des Nations

Nations qui vivoient dans ces siècles d'obscurité, dont on ne peut fixer aucune époque, & qu'on regarde comme les temps de la fable, de qui par conséquent ils ne peuvent rapporter aucun fait, ni rien dire d'assuré : à ces Législateurs que les Peuples ont regardé comme leurs premiers Fondateurs, que les Auteurs anciens appellent pour cette raison Autochthones, c'est-à-dire engendrez du limon de la terre, & que l'Antiquité payenne nous représente d'une manière symbolique sous la figure de moitié hommes & moitié serpens. Cela suffit-il pour fonder leur opinion ? non sans doute, mais cela soutient parfaitement bien la mienne ; car ces deux qualités ne peuvent manifestement convenir qu'à nos premiers Peres, ainsi que je l'explique.

Ce n'est pas seulement dans l'Article de la Religion que je fais voir que les Peuples de l'Amérique, regardez comme des Barbares, en ont une ; on en verra plusieurs traits singuliers & curieux dans les autres Articles de leur Gouvernement, de leurs Mariages, de leurs Guerres, de leur Médecine, de leur Mort, Deuil & Sepulture ; de manière qu'il semble qu'autrefois & dans les premiers temps, la Religion influoit en tout.

La matière des Mœurs est une matière vaste qui embrasse tout dans son étendue ; qui renferme bien des choses disparates, & lesquelles ont très-peu de rapport entre elles : c'est pourquoy il a

été très-difficile de les rassembler sous un point de vûë. Le parallèle continuel que je fais des Mœurs des Américains avec celles des Anciens, a encore augmenté beaucoup la difficulté. Je n'ai pas laissé néanmoins d'y donner un certain ordre par la division que j'ai faite, en réduisant les principales choses sous certains titres, tels que la Table des Matieres les presente. Mais comme la plûpart de ces titres embrassent eux-mêmes beaucoup de matiere, j'ai tâché de garder une certaine méthode, en chaînant les choses de telle maniere, qu'elles se trouvent dans l'ordre qu'elles doivent naturellement avoir; & leur donnant une telle liaison, qu'elles paroissent suivre l'une de l'autre.

Je n'ai point jugé à propos de les diviser en Chapitres, en Sections & en Paragraphes pour ne point trop couper le fil de mon discours. Cependant pour soulager le Lecteur, qui est souvent bien aise de s'arrêter à quelque point fixe, quand la longueur l'ennuie, j'ai mis quelques titres à la marge qui peuvent lui servir comme d'entrepôt. Dans la description des Mœurs des Américains, le parallèle avec les Anciens est toujours soutenu, parce qu'il n'y a pas un seul trait des mœurs de ceux-là qui n'ait son exemple dans l'Antiquité. Quelques Articles qui concernent les Mœurs des Anciens, font naître incidemment une espece de Dissertation, lorsque ce qu'ils ont d'obscur ou de curieux, demande qu'on les développe. On trou-

vera peut-être quelques-unes de ces Dissertations un peu longues. J'ai fait ce que j'ai pû pour ne pas trop m'étendre : mais j'ai crû ou que je ne devois pas entamer une matiere, ou que je devois l'éclaircir. On sera dédommagé de la longueur si la découverte paroît nouvelle, & si la conjecture ou la preuve sont solides.

Je commence par l'Article de l'Origine de ces Peuples ; j'y examine si l'Amerique a été connue des Anciens ? comment & par où elle a pû être peuplée ? en quel temps elle a pû l'être ? & quelles peuvent être les Nations qui s'y sont transplantées ? On ne peut avoir sur ce dernier point en particulier que des conjectures assez vagues dont j'apporte les raisons. Aussi mon dessein n'est-il pas de démêler tous ces Peuples Barbares pour rapporter chacun d'eux à un Peuple connu dans l'Antiquité. Mais, quoiqu'on pût apporter des conjectures assez probables de quelques-uns en particulier, ainsi que je le fais voir dans l'exemple des Iroquois & des Hurons, cette connoissance me paroît peu nécessaire ; & il suffit de montrer dans tout le détail des Mœurs des Amériquains une si grande uniformité avec les Mœurs des premiers Peuples, qu'on en puisse inférer qu'ils sortent tous d'une même tige.

Après un caractère des Sauvages qui en donne une idée generale, j'entre dans le détail des Mœurs par l'Article de la Religion : j'y examine par ordre quel est l'objet de leur culte ; en quoi ce culte

consiste ; quelle en est la fin : & je finis par le jugement qu'on doit porter des vestiges de Judaïsme & de Christianisme , qu'ont trouvé en Amerique ceux qui en ont fait la premiere découverte. En tout cela , la Mythologie est tellement mêlée , qu'elle y fait un systême entier , où j'espere qu'on verra avec plaisir ce que j'y dis de la Theologie Symbolique des Payens , du Sabaisme , du Polythéisme , du culte de Vesta , des particularités des Sacrifices , des Ministres des Dieux, des Mysteres , des Initiations, de la Theurgie & de la Divination ; de l'Immortalité de l'Ame , & de son Etat après la mort.

Je fais succéder à l'Article de la Religion celui du Gouvernement Politique. De toutes les formes de Gouvernement , celle qui m'a paru la plus curieuse , est celle des Hurons & des Iroquois , parce qu'elle est la plus conforme à celle des anciens Crétois & des Lacedémoniens , qui avoient eux-mêmes conservé le plus long-temps les Loix & les Usages qu'ils avoient reçûs de la premiere Antiquité. Quoique cette forme de Gouvernement Olygarchique soit particuliere , la maniere de traiter les affaires est presque generale dans tous les Etats des Peuples Barbares : la nature des affaires presque la même , aussi-bien que leurs assemblées publiques , leurs festins & leurs danses.

Considerant ensuite les Sauvages plus en particulier , je parle de leurs Mariages , des Loix &

des Cerémonies qu'ils y observent ; de leur divorce, de l'éducation des enfans, & de leur jeunesse. La Religion peut en retirer un avantage ; car je crois y prouver assez bien , contre ce que plusieurs Auteurs ont avancé , qu'il y a eu de tout temps des Loix que les hommes ont respectées , des cérémonies qu'ils ont pratiquées , des degrez de consanguinité qu'ils ont prohibez. L'exemple d'Abraham que j'apporte , me paroît démonstratif pour détruire l'erreur où nous ont jetté les Auteurs prophanes , en disant que c'étoit une Loy chez les Egyptiens que les freres épousassent leurs sœurs. J'explique les causes de cette erreur par rapport à quelques autres Peuples particuliers , & je finis par la comparaison de l'éducation des Sauvages , avec ce qu'on trouve dans l'Antiquité de l'éducation dure des Crétois, des Lacedémoniens & des Perses.

De-là passant à leurs occupations, je renferme sous ce titre general plusieurs matieres. Je parcours d'abord les occupations des hommes chez eux & dans leur domestique. J'y parle de leurs Villages, de leurs cabanes, de leurs habillemens & de leurs ornemens ; je traite ensuite de celles des femmes, qui semblent nées dans ces pais-là pour le travail, & qui ont la peine de l'Agriculture & de tous les soins du ménage. On trouve encore ici plusieurs traits de l'Antiquité, qui ne sont pas indifferens touchant la maniere de s'habiller, de s'orner, de mettre les peaux en œuvre, de se

peindre avec des couleurs inéfaçables , & d'autres qui font passageres ; touchant la premiere nourriture des Anciens , & la maniere de la préparer. J'y ai joint quelques recherches sur le Tabac & sur le Sucre , par rapport aux connoissances qu'en ont eu les Anciens , & les vestiges que nous en trouvons dans les Auteurs.

Les occupations des Sauvages au dehors , sont la Guerre, leurs Ambassades, leur Commerce, leur Chasse & leur Pêche.

La Guerre a pour tous les Sauvages des attraits si singuliers , qu'ils semblent naître & vivre pour elle ; elle est de toutes leurs passions celle dont ils font le plus de parade. L'Article que j'en ai fait est fort long , parce que j'y ai inferé celui de leurs Voyages & de tout l'attirail de leurs courses. J'entame cette matiere par les motifs qui leur rendent la Guerre comme nécessaire. J'explique la maniere dont la Guerre se chante & se déclare, les préparatifs par terre ou par eau. Je parle ensuite de leurs armes, de l'ordre qu'ils gardent dans leur route, des précautions qu'ils observent en Pais Ennemi, de leur Campemens, de leurs Evolutions militaires, de la méthode qu'ils ont pour attaquer ou se défendre, soit en campagne, soit au siège des Places. Le reste roule sur le retour des Guerriers après leur victoire, leur conduite envers leurs prisonniers dans leur marche, la réception cruelle qu'on leur fait dans tous les Villages où ils arri-

vent , la description des affreux supplices que souffrent ceux qu'on a condamnez à mort , & les avantages de l'adoption de ceux à qui on juge à propos de donner la vie. Il y a plusieurs traits d'antiquité répandus dans tout cet Article , qui répondent à la variété de la matière , & qui paroîtront d'autant plus recherchés , qu'ils rapprocheront plus sensiblement des usages des temps les plus reculez , dont on ne voit plus que quelques traces dans les Auteurs les plus anciens. Je mets dans ce nombre ce que je dis du Symbole de l'Enrollement , de la première Navigation des Anciens , de la connoissance des Astres & de la supputation des Temps ; de la Science des Vestiges , de la manière de s'orienter , de faire du feu , & plusieurs autres traits que le Lecteur y pourra remarquer.

Je ne traite dans les Articles de leurs Ambassades , de leur Commerce , de leur chasse & de leur Pêche , que ce qui peut avoir du rapport à l'Antiquité. Le reste est trop connu , & se trouve dans un trop grand nombre de Voyageurs. Je me suis arrêté avec plaisir à donner une longue Description du Calumet de Paix , à cause de la comparaison que j'en fais avec le Caducée de Mercure. J'ai rapproché pour cela des morceaux des Auteurs anciens que je crois assez peu connus , & qui feront voir une grande ressemblance.

Les occupations nécessaires sont suivies de celles qui sont de divertissement. Les unes sont de

pur divertissement, & les autres d'un divertissement mêlé d'exercice. Dans l'ordre des premiers, il est parlé d'un jeu, qui a fourni la matière à plusieurs Dissertations des Sçavans. Je trouve dans l'ordre des seconds quelques jeux & quelques exercices de la Spheristique & de la Gymnastique des Anciens.

L'ordre naturel me conduit ensuite à parler de leurs Maladies, de leur Médecine, de leur Mort, de leur Sépulture & de leur Deüil.

Je distingue deux sortes de Médecine pour leurs maladies; l'une naturelle, & l'autre qui ne l'est pas, ou qu'on doit supposer ne pas l'être. C'est cette Médecine qui étoit en usage dans les premiers temps, & qui se faisoit par la voye de la Divination. Je parle de toutes les deux, & toutes les deux ont des choses dignes de remarque; la dernière sur-tout contient un point d'Antiquité qui mérite de l'attention.

L'Article de la Mort, de la Sépulture & du Deüil, appartient à la Religion, & me paroît une preuve convainquante de l'idée qu'ont eu toutes les Nations de l'Immortalité de l'Ame: c'est dans ce point que je trouve les Américains encore plus conformes aux mœurs des premiers temps, que dans tout le reste. Tout y est remarquable, leur manière d'habiller les morts, de les laver, de les oindre, de les loüer & de les pleurer. Leurs differens usages concernant la Sépulture, leurs Nœnies, leurs Festins, leurs Jeux funéraires,

neraires , leurs Idées sur ce qui reste dans le Tombeau après la mort ; les devoirs qu'ils ont coûtume d'y rendre aux défunts , & les Loix établies pour le Deüil. Je termine cet Article par une Fête generale des morts , que les Hurons & les Iroquois avoient coûtume de célébrer de 12 en 12 ans ou environ , & qu'ils célèbrent encore aux transports de leurs Villages. Cétte Fête a quelque chose de curieux & de surprenant en même temps.

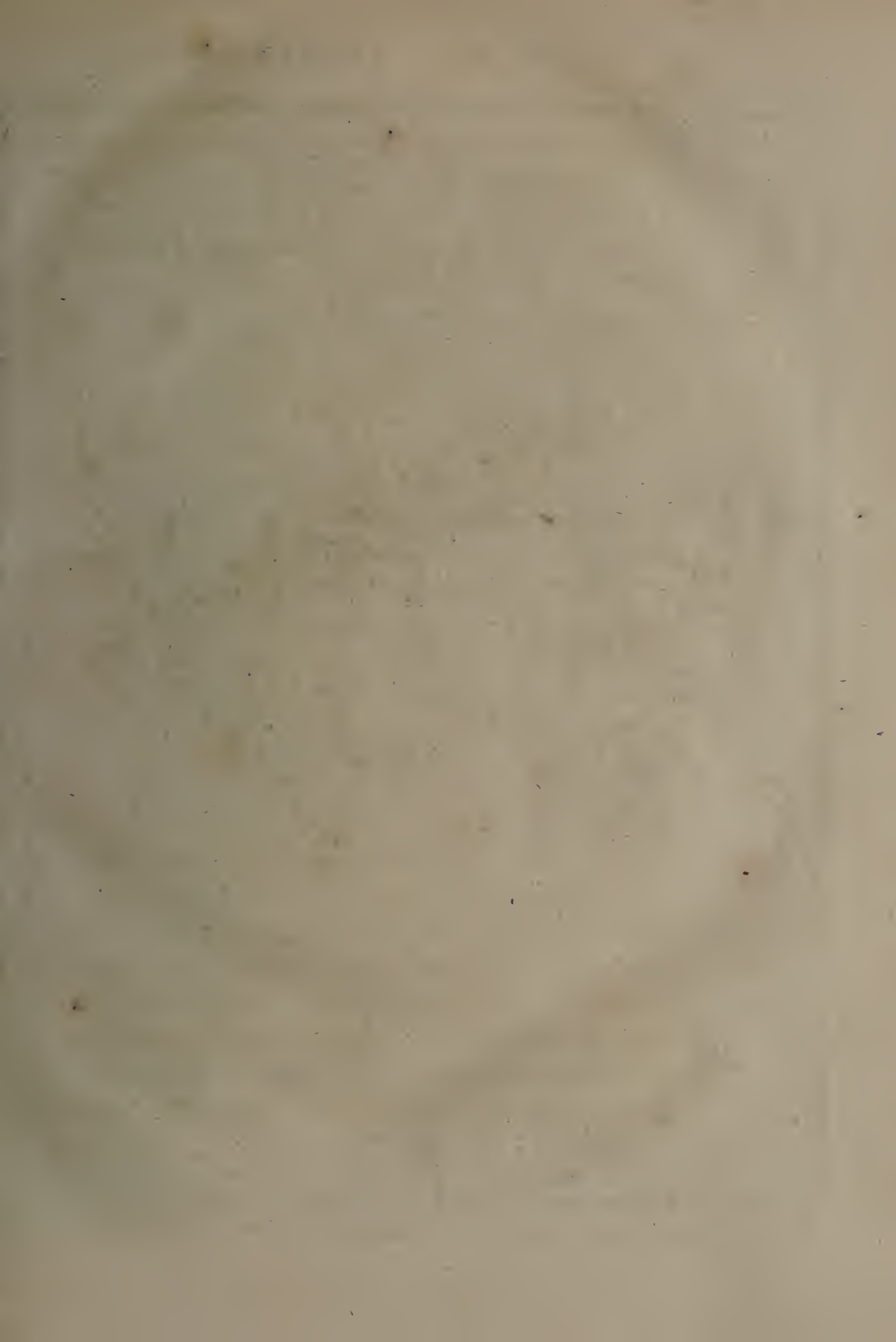
Enfin je conclus tout l'Ouvrage par l'Article de la Langue. J'y compare les Langues de l'Amérique avec les Langues sçavantes & les Langues vivantes connuës en Europe. Je rapproche quelques termes des Langues Huronne & Iroquoise , qui se trouvent dans la Grecque , & quelques autres termes des Langues Barbares que j'ai ramassés dans les Auteurs anciens , & j'en tire quelques conjectures pour fonder mon sentiment sur l'origine de ces Peuples.

Le séjour que j'ai fait parmi des Iroquois , m'a engagé à détailler plus particulièrement leurs Mœurs , parce que je les connois mieux , & que je suis plus assuré de ce que j'avance. On peut dire néanmoins que les Mœurs des Sauvages en general sont assez semblables. Lorsque je sçais quelque chose de particulier des autres Nations ; je ne le laisse pas passer sous silence.

Le Commerce des Européans a beaucoup fait perdre aux Sauvages de leurs anciennes Coûtumes , & alteré leurs Mœurs. J'examine ici ces Mœurs

& ces Coûtumes , telles qu'elles étoient avant leur altération , & telles qu'ils les avoient reçûës de leurs Ancêtres. Je pourrai parler des changemens qui se font faits parmi eux dans un autre Ouvrage , où je me propose de traiter de l'établissement de la Religion Chrétienne parmi eux , & des efforts qu'ont fait les Ouvriers Evangeliques pour adoucir ces Mœurs sauvages , & les rendre conformes à la Loy de Jesus-Christ.

Pour ce qui est des Mœurs & des Coûtumes des Anciens , j'ai puisé mes connoissances dans les Auteurs dont l'autorité est la plus reconnüe , & dont les Ouvrages sont le plus respectez. Je les cite dans les endroits où je le crois nécessaire. J'apporte quelquefois leurs passages entiers , ou dans le corps de l'Ouvrage , ou en note au bas de la page. J'ai aussi mis en note plusieurs Remarques qui m'ont paru curieuses , & qui auroient trop allongé ma narration si je les avois inserées dans la suite du discours. Ce que les descriptions ou les notes n'expliqueront pas assez , sera éclairci par les figures & le nombre de planches que je fais graver. Mon style est peut-être un peu trop négligé , mais je ne me suis point étudié à la recherche des termes : j'ai crû qu'on devoit pardonner cette négligence à un Missionnaire ; & je me suis persuadé que le Lecteur feroit grace à mon Ouvrage , s'il n'y trouvoit pas de défauts plus considérables.





- | | | |
|--|--|--|
| A. Amerique Septentrionale. | G. Baye et detroit d'Hudson. | O. Côtes de la nouv ^{le} Espagne, vieux et nouveau Mexique, Perou, Chili. |
| B. Amerique Meridionale. | H. Isle du Feu, entre les detroits de Magellan et de le Maire. | P. Terre Magellanique. |
| C. Isthme de Panama qui divise l'une et l'autre. | I. Golfe et fleuve de S. Laurent. | Q. Bresil. |
| D. Terres inconnues, qu'on suppose joindre l'Asie et l'Amerique. | K. Fleuve Mississippi. | R. Isles Caraïbes. |
| E. Golfe du Mexique. | L. Riviere des Amazones. | S. Côtes de la Floride, Virginie et nouvelle Ang leterre. |
| F. Mer Vermeille. | M. Riviere de la Plata. | T. Côtes de la nouvelle France. |
| | N. Montagnes des Andes. | |

Les Eskimaux, Kalistinons, Testes de Boule, Assinibouals, et Sioux, occupent tout le Nord du Canada. Les Nations Iroquoises, Huronnes, Algonquines, et Outaouases, les environs du Fleuve S. Laurent. Les Illinois, Natchez &c. sont sur le Mississippi. Les Virginiens, Floridiens, Loups, Mahingans &c. sont au voisinage des Anglois. Les Abenaquis sont entre l'Acadie, et la Nouv. Angleterre. Les Caraïbes étoient autre-fois maitres de toutes les Antilles. Les Tapuyes, Galibis, Bresiliens, et Peuples du Paraguay, occupent toutes les Côtes de l'Amerique Meridionale du côté de la Mer du Nord. Le Centre de l'Amerique Meridionale est plein de Nations diverses. On compte 70. Langues differentes sur le F. des Amazones.



DE L'ORIGINE
DES PEUPLES
DE L'AMERIQUE.

CE vaste Continent, divisé, selon la commune opinion, en deux grandes Peninsules à qui l'on a donné le nom d'Amérique Septentrionale & Meridionale, s'étend des deux côtes bien avant vers l'un & vers l'autre Pôle, & forme comme un autre Monde qu'on peut appeller nouveau, parce que les deux vastes Mers du Nord & du Sud, qui l'entourent tout entier ou presque tout entier, en avoient par leur vaste étendue dérobé la connoissance, jusqu'à ces derniers temps, aux Peuples de l'ancien Monde, qui ne connoissent pas encore les bornes de celui même qu'ils habitent.

Ce ne fut que vers la fin du quinzième siècle, que ces Régions immenses furent découvertes par un de ces événemens qui semblent naître du hazard, mais que Dieu a réservé dans les trésors de sa Providence, & qui fut comme le moment heureux marqué par la grace du Redempteur, pour

Découverte de l'Amérique.

éclairer des lumieres de la Foy cette multitude innombrable de Nations que le Démon tenoit sous son esclavage , qui étoient ensevelies dans les ténèbres de l'erreur , dans les ombres de la mort , & plongées dans toutes les horreurs que doivent produire une brutale ferocité , & tous les égaremens de l'Idolatrie.

Christophle Colomb Génois , eut le premier la gloire de cette Découverte sous le regne florissant des Rois Catholiques , Ferdinand & Isabelle , parce qu'il fut le premier qui donna connoissance en Europe des Isles qui sont dans le Golphe de Mexique où il avoit abordé. Quatre ans après lui , Americ Vespuce Florentin , découvrit la Terre-Ferme , où il fit depuis quatre voyages , dont il nous a laissé des Mémoires. Moins heureux dans un sens que Colomb , qui fut mieux récompensé , mais plus heureux dans l'autre , ayant donné son nom à la quatrième partie du Monde : honneur que lui auroient envié les plus fameux Conquerans , qui n'ont pû faire passer le leur aux Etats dont ils se sont rendus les maîtres.

La Découverte de l'Amérique eut quelque chose de si frappant pour les Sçavans même , que les premieres questions qu'elle fit naître , furent de sçavoir , si les hommes qui l'habitoient , étoient de la race d'Adam : & supposé qu'ils fussent issus de nos premiers Peres , ainsi que la Foy ne laissoit pas lieu d'en douter : en quel temps ? comment ? & par où cette Partie du Monde avoit commencé

d'être peuplée? si les Anciens en avoient eu quelque connoissance? enfin quels étoient les Peuples de l'ancien Monde qui avoient passé dans le Nouveau? Ces dernières questions étoient fort problématiques, & donnerent lieu aux Sçavans de débiter beaucoup d'érudition, malgré laquelle, la plûpart sont encore indéçises, & le seront encore long-temps selon toutes les apparences.

Pour en dire néanmoins ce qui paroît de plus vraisemblable, je ne doute point que les Anciens n'ayent connu cette Partie du Monde.

Amerique
connuë des
Anciens.

Je ne me fonde point sur ce que dit Platon de son Isle Atlantide; car, quoique la description qu'il fait de son étenduë se rapporte assez à l'Amerique, cette description néanmoins est mêlée de tant de circonstances fabuleuses, qu'il en parle lui-même comme d'une fable inventée par les Egyptiens, de qui Solon l'avoit apprise.

Plato in Ti-
mæo.

Ce qu'Élien raconte du discours de Silène à Midas Roy de Phrygie, a aussi tout l'air d'un mensonge poétique, & l'Auteur n'en disconvient pas.

Ælian. lib. 3^e.

La prophétie si vantée de Seneque le Tragique, n'est autre chose qu'un Enthousiasme de Poëte, fondé sur les Découvertes nouvelles qu'on avoit faites de son temps, & sur les apparences d'en faire encore d'autres dans la suite. Il n'y avoit à cela nul mystere; tout autre pouvoit prophétiser sur ce ton tout comme lui, sans être inspiré de

Seneca in
Medæa.

l'esprit de Python , & sans sçavoir gran - chose de l'avenir.

Le seul Auteur qu'on ait cité sur ce sujet , qui en parle d'une maniere plus positive & plus assurée , c'est Diodore de Sicile qui en attribuë la Découverte aux Pheniciens. Ceux-ci s'étoient appliquez de bonne heure au Commerce & à la Navigation ; ils se rendirent en peu de temps fameux , & fonderent plusieurs Colonies sur les Côtes de la Méditerranée , soit dans l'Afrique , soit dans la Grece & dans les Espagnes. S'étant ensuite beaucoup enrichis par leur trafic , ils tenterent de passer le Détroit de Gibraltar. D'abord ils ne s'écarterent pas beaucoup des Colonnes d'Hercule , & s'établirent à Cadix où ils bâtirent un Temple magnifique à ce Dieu : ils se hazarderent ensuite peu à peu à ranger les Côtes de l'Océan. Or il arriva que cotoyant ainsi l'Afrique , une tempête de plusieurs jours les emporta vers une Ile d'une très-vaste étendue , & très-éloignée du côté de l'Occident. A leur retour , ils en donnerent la premiere connoissance , ils en firent des Relations bien brodées & bien magnifiques , selon le style des Voyageurs. Cela fit que les Tyrrhèniens ayant acquis l'Empire de la Mer , résolurent d'aller faire un établissement en ce Pais-là , & en firent tous les frais : mais les Carthaginois s'y opposerent avec vigueur , appréhendant que les leurs , ébloüis par tout ce qu'on en racontoit de merveilleux , ne suivissent ce mauvais

Diod. Sic.
lib. 5. Bibl.
p. 208.

exemple. Ils se flattoient aussi que s'il leur arrivoit quelque désastre, & que la fortune renversât leur Empire, ils auroient une retraite dans un País inconnu à leurs Vainqueurs; car ils espéroient que dans le cas d'une nécessité semblable, ils pourroient s'y transplanter avec leurs familles & tous leurs effets.

Je ne sçache pas que personne ait fait encore attention à cet endroit de Pausanias qui me paroît bien valoir celui que je viens de rapporter de Diodore de Sicile. Cet Auteur dit que s'informant par tout s'il y avoit des Satyres, & de quelle nature ils étoient; il avoit interrogé sur cela plusieurs personnes fort inutilement: mais qu'enfin un certain Euphemus, Carien de nation, lui avoit raconté que voyageant vers l'Italie, il avoit été poussé par une tempête des plus violentes aux extrémités de l'Océan, où il se trouve, disoit-il, des Isles que les Marins nomment Satyrides, & qui sont habitées par des hommes Sauvages, dont la chair est fort rougeâtre, & qui ont des queueës, lesquelles ne sont pas moindres que celles des chevaux. La crainte que les Matelots avoient des habitans de ces Isles qu'ils connoissoient assez, leur faisoit éviter d'aborder: mais le gros temps les ayant obligés d'approcher de la Côte, ils en furent d'abord investis, & ils ne purent s'en délivrer qu'en exposant une femme de l'équipage.

Pausanias in
Atticis, p. 214

Ce récit d'Euphemus me paroît assez vraisemblable, & la description de ces Insulaires con-

vient parfaitement aux Caraïbes qui étoient maîtres des Antilles , de la plus grande partie desquelles ils ont été chassés par les Européens en ces derniers temps. La chair de ces Peuples est fort rougeâtre : elle l'est naturellement ; & c'est moins un effet du climat, que de l'imagination des Meres , qui trouvant de la beauté dans cette couleur, la transmettent à leur fruit ; elle l'est aussi par artifice : car ces Barbares se font peindre tous les jours avec le rocou qui leur tient lieu de vermillon, & les fait paroître rouges comme du sang.

Pour ce qui est de l'imagination de ces Matelots qui croyoient voir des Satyres, elle ne venoit que de la peur qui leur faisoit prendre des queue's postiches, pour des queue's réelles. Presque toutes les Nations Barbares de l'Amérique se donnent cet ornement, sur-tout quand elles vont en guerre.

Comment
& par où
l'Amérique
a pû être
peuplée.

L'Amérique a pû être abordée par differens endroits, & s'être ainsi peuplée de tous côtez ; cela est hors de doute : elle n'est separée des Terres Australes que de fort peu : au Septentrion, le Groenland qui est peut-être contigu à ce nouveau Monde, n'est pas extrêmement éloigné de la Lapponie. Les Terres de l'Asie qui la bornent vers la Terre de Jesso, font aussi peut-être avec elle un même Continent, ou n'en font qu'à une très-petite distance, si les Détroits qu'on y suppose,

pose, percent jusqu'à la Mer de Tartarie. L'Océan qui l'environne entièrement ou presque entièrement, est semé d'Isles, tant dans la Mer du Nord, que dans celle du Sud. On pourroit y avoir passé d'Isle en Isle, ou par le malheur des naufrages, ou par un effet du pur hazard.

Le célèbre Grotius s'étoit persuadé qu'on y avoit pénétré par les deux extrémités, & que ce vaste Continent divisé en deux Peninsules, comme je l'ai déjà dit, avoit été occupé d'une part par les Peuples, qui du Nord de l'Europe, avoient traversé dans le Groenland & dans la nouvelle Zemble, d'où ils s'étoient répandus dans toute l'Amérique Septentrionale jusqu'à l'Isthme de Panama, & d'autre part, par les Abyssins & Ethiopiens qui poussés vers le Cap de Bonne-Esperance, & se voyant contraints d'abandonner l'Afrique, avoient gagné les Terres Australes peu éloignées de la Terre de Feu & du Détroit de Magellan, d'où ils avoient passé dans l'Amérique Meridionale. Mais ce systême n'est guères soutenable, & Jean de Laet l'a refuté d'une manière assez solide.

Hugo Grot.
Dissert. de
Orig. Gent.
Americ.

Joan. de Laet
in Not. ad
Dissert. Hug.
Grot.

Ceux qui feront attention à la multitude des Peuples differens qu'on y trouve, se convaincront aisément qu'elle n'a pû être peuplée universellement par le hazard des naufrages dans des temps où la Navigation étoit si imparfaite, qu'on regardoit comme une témérité d'entreprendre de côtoyer même les terres le long de l'Océan dont les

ondes font toujurs fort élevées. Cela paroîtra plus sensible , si l'on fait réflexion qu'encore aujourd'hui les Américains n'ont que de misérables canots faits de peaux de Loup marin & d'écorce d'arbre , ou bien des Pyrogues qui ne sont que des arbres creusés en forme de bateau , avec quoi ils n'osent tenter de s'éloigner beaucoup en pleine mer , & qui sont encore moins capables de soutenir l'effort des tempêtes dans une Mer aussi vaste , & où les plus grands vaisseaux cèdent souvent à la violence des flots.

L'opinion la plus universellement suivie & la plus probable , est celle qui fait passer toutes ces Nations dans l'Amérique par les terres de l'Asie. Il y a des motifs d'une très-grande probabilité , qui persuadent que l'Amérique est jointe au Continent de la Tartarie Orientale , quoique jusqu'à présent on y ait supposé quelque Détroit qui l'en sépare. Je ne crois pas devoir approfondir par de simples conjectures une chose qui ne peut être éclaircie que par la découverte même : mais soit que ces terres soient contiguës , soit qu'elles soient divisées par quelques petits bras de mer , il a été facile d'y pénétrer , & j'espère que de la comparaison des Mœurs des Américains avec celles des Asiatiques & des Nations comprises sous les noms des Peuples de la Thrace & de la Scythie , il résultera dans la suite de cet Ouvrage comme une espèce d'évidence , que l'Amérique a été peuplée par les Terres les plus Orientales de la Tartarie.

Nous ne trouvons point d'Epoque certaine dans l'Antiquité avant les Olympiades. Tous les temps jusques-là sont des temps d'obscurité; & c'est dans cette obscurité que se trouve plongée l'Epoque du temps où l'Amerique a pû être peuplée, supposé qu'elle soit aussi ancienne. Lescarbot n'a point fait de difficulté d'avancer d'une maniere très-forte, & qui semble passer la conjecture, que Noé n'ignoroit point ces Terres Occidentales, où par aventure il avoit pris naissance, que du moins il en avoit connoissance par renommée. Qu'ayant vécu trois cens cinquante ans après le Déluge, il avoit lui-même pris le soin de peupler ou de repeupler ces pais-là: qu'étant grand Ouvrier & grand Pilote, chargé d'ailleurs de réparer la désolation de la Terre, il avoit pû y conduire ses enfans, & qu'il ne lui avoit pas été plus difficile d'aller par le Détroit de Gibraltar dans la Nouvelle-France, ou du Cap-Vert au Bresil, qu'il l'avoit été à ses enfans d'aller s'établir au Japon, ou qu'il lui fût difficile à lui-même de venir des montagnes d'Arménie dans l'Italie, où il fonda le Janicule sur le Tybre, si les histoires des Auteurs prophanes sont véritables.

Epoque du temps où l'Amerique a pû être peuplée.

Marc Lescarbot, Hist. de la N. France, Liv. 1. c. 3. p. 21.

Il est vrai que pendant deux mille ans ou davantage, qui se sont écoulés depuis la naissance du Monde jusqu'au Déluge, les Descendans du premier Homme, qui dans les premiers temps, jouissoient de plusieurs siècles de vie, & qui avoient

reçû de Dieu une très-grande fécondité , devoient s'être multipliez & répandus fort au loin sur la Terre. Quoique l'Écriture Sainte ne nous donne point de connoissance au juste des Païs qu'ils occuperent , & que les Livres prophanes ne nous en apprennent rien , il est probable néanmoins qu'ils habiterent les mêmes Païs , où la posterité de Noé se rejetta d'abord après le Déluge , c'est-à-dire , qu'outre une grande partie de l'Asie , ils posséderent encore l'Égypte , la Lybie , & cette Partie de l'Europe qui est la plus Meridionale.

Peut-être que malgré l'incertitude où nous jettent les Auteurs , en confondant les temps qui ont précédé le Déluge universel , & ceux qui l'ont suivi : on ne laisseroit pas de démêler un peu la verité si on vouloit s'y appliquer. En effet , s'il est vrai , comme je le dirai plus au long dans la suite , que la Cerés des Grecs , l'Isis des Egyptiens , & la Mere des Dieux des Phrygiens , ne soient autre chose qu'Eve , la Mere de tous les hommes ; presque toute la fable de la Mythologie payenne devra se rapporter aux temps qui ont précédé le Déluge. Les déluges de Deucalion & d'Ogyges ne seront plus des déluges particuliers : mais le vrai Déluge universel , dont il n'est presque point de Nation qui n'ait retenu quelque idée , mais une idée qui étoit très-confuse au temps des Auteurs prophanes qui en ont écrit les premiers après Moïse.

Il est constant que l'Histoire du Déluge de

Deucalion, de la maniere dont elle est rapportée par Lucien, est entierement semblable quant à la substance à ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne du Déluge universel, de sorte que le Deucalion Scythe des Grecs ne paroît pas être différent du Patriarche Noé. Voici à peu près ce qu'il en dit. « Les Grecs assurent dans leurs fables, « que les premiers hommes étant cruels & info- « lens, sans foy, sans hospitalité, sans humanité, « périrent tous par le Déluge; la terre ayant poussé « hors de son sein quantité d'eaux qui grossirent « les fleuves, & qui firent déborder la Mer à l'aide « des pluies, de sorte que tout fut inondé. Il ne « demeura que Deucalion qui s'étoit sauvé dans « une Arche avec sa famille, & une couple de bê- « tes de chaque espece qui le suivirent volontai- « rement, tant sauvages que domestiques, sans « s'entre-manger, ni lui faire aucun mal. Il vo- « gua ainsi jusqu'à ce que les eaux furent retirées, « puis il repeupla le Genre Humain. » On ne doit point dire que les Grecs eussent copié l'Ecriture Sainte sur cet Article. L'Histoire du Déluge est un point de l'Histoire du Monde, & non pas d'une Nation particuliere, telle qu'étoit la Nation Juive. Noé étoit le Pere des Hébreux, des Grecs & de tous les autres Peuples. L'Histoire de ce Patriarche devoit avoir passé à chacun de ces Peuples par ceux qui en étoient les Fondateurs; mais cette Histoire devoit avoir reçu plus d'alteration chez celles qui avoient été plus long-temps incultes.

Lucien, de
la Déesse de
Syrie.

Cœlius Rhodigin. Lib. 9.
cap. 23.

Pour ce qui est du déluge d'Ogyges, Cœlius Rhodiginus remarque que dans les temps anciens, on regardoit Ogyges comme si ancien lui-même, qu'on disoit souvent en proverbe, vieux comme Ogyges, pour marquer l'antiquité la plus éloignée.

Il semble aussi qu'on peut discerner deux temps, où la Phrygie, l'Egypte, l'Attique & le reste de la Grece ont été peuplées, dont l'un est celui de Cerés & des Dieux, & l'autre est postérieur au déluge. On distingue dans les Dynasties des Egyptiens, les temps des Rois Dieux, des Rois demi-Dieux, & des Rois-Hommes. On distingue de la même manière dans l'Isle de Crete & dans la Phrygie, les temps de Rhée, ou de la Mere des Dieux, de Saturne, de Jupiter, &c. On ne voit rien au-delà de ces premiers temps, & ces temps même se rapportent de telle sorte, que les Dieux des Grecs sont ceux des Egyptiens & des autres Nations; au lieu que dans des siècles postérieurs, les Rois reconnus pour de purs hommes comme Minos, &c. sont affectés à certains Païs, & n'ont rien de commun avec d'autres Peuples. On pourroit, ce semble, tirer de-là un argument, que ces premiers temps sont ceux de l'origine du Monde, qui ayant rapport à toutes les Nations, avoient fait des impressions sur chacune, de manière que chacune avoit conservé une tradition de ces premiers temps, qui, à la vérité s'étoit altérée à la longue, mais qui pourtant avoit

une connexion essentielle quant au fonds des choses , à celle de toutes les autres ensemble. Ce que je dis est d'autant plus sensible , que s'il étoit vrai que les temps d'Isis & des premières Divinités fussent postérieurs au Déluge , il faudroit dire qu'il n'étoit resté chez les Nations aucune idée de tout ce qui l'avoit précédé. Or c'est ce qui n'a aucune vraisemblance.

Il se pourroit faire sans doute que les hommes se fussent tellement multipliés avant le Déluge , qu'ils eussent pénétré dès-lors dans l'Amérique , & se fussent même répandus dans tout le reste de la terre habitable. C'est peut-être de ces temps-là que la mémoire s'étoit conservée chez les Egyptiens de cette Isle Atlantide dont parle Platon. Car si cette Isle n'étoit pas entièrement fabuleuse , il ne falloit pas moins qu'un déluge pour la submerger , comme les Egyptiens croyoient qu'elle l'avoit été , ou pour l'éloigner par une aussi vaste étendue de mers qui en auroient consumé la meilleure partie. Mais comme Lescarbot & les autres qui seroient de son sentiment , n'en peuvent trouver aucun vestige assez profond dans l'Antiquité : il se hazarde trop à faire naître Noé dans l'Amérique *par aventure ou autrement* ; & sa conjecture étant de celles qui ne sont appuyées sur aucun fondement solide , ne mérite aussi aucune attention.

On ne peut pas même inferer , si ce n'est par des conjectures légères , que l'Amérique ait été peu-

plée peu de temps après le Déluge : on ne peut pas , dis-je , l'inferer de cette disette de toutes choses , de cette ignorance des Arts qui semblent représenter le Monde naissant. Avant le Déluge , Caïn labouroit la terre , & la forçoit à lui donner ses fruits ; Abel avoit des troupeaux , & s'en servoit pour se vêtir & pour se nourrir ; Tubalcain s'étoit rendu célèbre dans tous les ouvrages de fer & d'airain , dit l'Écriture ; la construction de l'Arche faite par Noé ; la fabrique immense de la Tour de Babel , ou eurent part tous les Peuples dont Dieu déconcerta les projets , supposent dès les premiers temps bien des découvertes & des connoissances dans les Arts , que les premiers Peres des Nations pouvoient transmettre à leur posterité. Cependant parmi la multitude des Peuples de l'Amérique , il s'en trouve qui sont si dénués de ces connoissances , que quelques-uns igno- roient même jusqu'à l'usage du feu. Cette disette & cette ignorance ne sont donc tout au plus qu'une preuve de leur paresse & de leur indolence : preuve sensible de nos jours , par l'exem- ple non seulement de ces Américains , mais de plusieurs autres peuples de l'Europe & de l'Asie , qui se conservent encore dans une parfaite barba- rie , quoique voisins des Nations civilisées , dont le commerce auroit pû les policer, s'ils n'en avoient apprehendé la fatigue.

Je ne doute pourtant pas que l'Amérique n'ait été peuplée peu après le Déluge. J'établis cette
opinion

opinion sur la comparaison que je vais faire des Mœurs de ses habitans, avec les Mœurs anciennes qui ne sont pas altérées parmi eux comme en Asie & en Europe.

Le passage qu'ont fait en Amérique les différentes Nations qui y ont pénétré, s'est fait probablement en divers temps. Les plus récentes ont poussé les autres devant elles, les contraignant de leur céder la place. Il semble qu'on en voye comme une espèce de preuve, en ce que les plus barbares & les plus incultes ont été obligés de gagner les bords de la Mer du Nord ; que les plus policées au contraire, comme sont les habitans du Pérou & du Mexique, ont resté sur les bords de la Mer du Sud, & se sont moins éloignées du lieu de leur première origine. Ceci peut encore servir à prouver que le passage de ces Nations s'est fait par les terres de la Tartarie.

Les Histoires anciennes font mention d'une grande quantité de Peuples qui ont occupé les trois Parties du Monde connu ; & comme on n'en voyoit plus aucune trace, on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entièrement détruits. La découverte des Indes Orientales & Occidentales nous ont fait retrouver la plus grande partie de ces Nations que l'on croyoit anéanties. La difficulté seroit de les discerner pour les ramener à leur source & à leur première origine. Je ne crois pas qu'on puisse l'entreprendre de cha-

Des Peuples qui ont passé en Amérique.

cune en particulier, sans être aussi visionnaire que cet Auteur qui a donné une succession des Rois d'Espagne, en remontant de generation en generation jusqu'à Adam.

Les conjectures qu'on peut faire pour ce discernement, sont si vaines, si frivoles, qu'on ne peut compter presque sur rien. Et comment pourroit-on aller distinguer au juste des Peuples si éloignés & si inconnus jusqu'à présent, tandis que pas une Nation de l'Europe ne peut remonter jusqu'à ses premiers commencemens, sans nous débiter des fables & des contes, où la vanité a plus de part que la vérité?

Faire sortir les Peuples de l'Amérique, des Peuples de la Thrace, de la Schytie, de l'Inde, de l'Éthiopie ou de la Lybie, c'est presque ne rien dire, parce que ces noms ont toujours eu une signification très-vaste, qu'ils ont toujours été attachez à des Païs, dont les bornes n'étoient ni connues ni déterminées; que ces Païs ont été habitez successivement par une multitude de Nations qui n'y sont plus, qui étoient très-différentes entre elles, & qui l'étoient encore davantage de celles qui y sont aujourd'hui en très-grand nombre. Il faudroit donc dire quelque chose de plus précis, & c'est en quoi consiste la difficulté ou l'impossibilité.

La confusion des Langues ne fut pas la première cause de la separation des hommes. Ce

fut la multitude de ces hommes même, comme l'Ecriture nous le fait connoître. La diversité que Dieu introduisit dans leur langage, ne servit qu'à les regler pour s'unir avec ceux qui pouvoient les entendre, & de qui ils pouvoient être entendus.

Causes des transmigrations.

Gen. cap. II. v. 4.

La disette & l'ignorance de plusieurs choses que les Arts ont trouvées depuis, ou perfectionnées, ont beaucoup contribué à les obliger de servir malgré eux aux desseins de la Providence, qui vouloit les répandre dans toutes les parties du Monde. Pour peu qu'on examine les différentes nécessités où ils étoient réduits, on y trouvera les differens motifs qu'ils avoient de se transplanter en divers lieux : on ne sera plus surpris de ces transmigrations subites & fréquentes dont les histoires sont pleines, & on concevra aisément comment plusieurs Nations se sont transportées d'un bout du Monde à l'autre, sans laisser après elles aucun monument de leur séjour dans les Païs qu'elles ont possédées en premier lieu, & dans ceux par où elles ont passé depuis.

Celles qui ne vivoient que de chasse, de pêche, du fruit des arbres & de racines, ne pouvoient subsister long-temps sans se diviser ; il leur falloit des Païs vastes & étendus pour leur petit nombre, autrement les arbres n'auroient pû suffire à leur nourriture, les bêtes fauves s'éloignant des Païs habités & trop battus, il leur fal-

loit nécessairement de grandes forêts & des espaces considérables de Païs incultes pour trouver leur subsistance. L'état de ces Nations errantes ne comportoit pas le soin d'élever des troupeaux ; les longues courses qu'il leur falloit faire , les Païs stériles par où il leur falloit passer , les forêts épaisses qu'il leur falloit chercher , & qui ne produisoient que des herbes ameres ; la faim où elles étoient souvent exposées , leur en eut bientôt fait voir le bout , & eut rendu toutes leurs peines inutiles.

Celles qui étoient un peu plus sédentaires , & qui s'appliquèrent à la culture des champs , comme les Égyptiens , les Phrygiens , les Helléniens , subsistoient à la vérité plus commodément : mais cet Art ne fut pas porté d'abord à sa perfection ; les terres n'étant point fumées , elles s'épuisoient bien-tôt , & obligeoient leurs habitans d'en chercher de neuves , & de faire de nouvelles plantations.

C'est de-là qu'ont pris leur origine les Colonies , qui s'étant faites d'abord sans difficulté , devinrent pénibles peu à peu , & ne se firent plus sans répandre de sang , soit que ceux qu'on obligeoit de se transplanter ailleurs , ne quittassent leur Païs que lorsqu'ils y étoient forcez , soit qu'ils trouvassent de plus grandes difficultés encore à s'établir dans des Païs déjà occupez. Car si les Peuples étoient contraints de faire souvent de tristes séparations dans leurs propres familles ,

ils voyoient encore plus mal volontiers d'incommoder leurs voisins venir leur retrancher leur nécessaire, & entrer dans leur propre héritage. Ce fut-là le principe des guerres sanglantes que se firent les Peuples, le besoin en fut le premier motif; l'ambition des Princes qui firent ensuite consister leur gloire à tout soumettre à leur Empire; rendit ces guerres plus cruelles, & acheva de dissiper les Nations qui ne pouvoient leur résister, & qui n'avoient pas envie de se soumettre.

Dans ces guerres, ceux qui avoient de quoi faire plus de préparatifs pour leur subsistance en allant chercher l'ennemi, avoient ordinairement l'avantage sur ceux qui ne vivoient, pour ainsi parler, qu'à la pointe de l'épée: mais ceux-ci dans leur malheur avoient cette consolation, qu'en cédant à l'ennemi ils ne perdoient pas grand-chose. Quelques cavernes ou quelques chaumines, des meubles de terre ou d'écorce d'arbre, étoient faciles à réparer; toute leur fortune étoit attachée à leur personne. Dans leur fuite même ils trouvoient souvent leur avantage, pourvû qu'elle leur fût libre, & qu'ils n'y rencontraient point de résistance. Quant à ceux qui étoient mieux établis, leurs Vainqueurs avoient soin de les transplanter, ainsi que Nabuchodonosor & Salmanasar transporterent les Juifs, & ce fut ensuite l'usage des autres Rois des Perses, des Médes, des Assyriens & des Egyptiens, dont on peut voir des exemples fréquens dans Herodote, & dans les

Lib. 4. Reg.
cap. ult. item
4. Reg. cap.
17.

autres Auteurs qui ont parlé de ces temps-là. Ces Peuples ainsi dépaîsez, prenoient les Mœurs & les Coûtumes de leurs Vainqueurs lorsqu'ils étoient confondus parmi eux, ou bien ils attendoient l'occasion favorable d'en secoüer le joug, s'ils en étoient separez & faisoient encore un corps à part.

Genef. c. 10. Les premieres de ces plantations ont été faites par Noé & par ses Enfans. Moïse nous fait une Généalogie exacte des Enfans de ce saint Patriarche ; des Pais où ils se distribuerent, & des Peuples sortis de leur sang : mais les transmigrations pour la plûpart étant posterieures à Moïse : & s'étant faites sous les grandes Dynasties jusqu'à la décadence de l'Empire des Perles, il est arrivé que dans ces transmigrations frequentes les Peuples se sont confondus, & que les Descendans des trois familles des enfans de Noé, ont passé en partie dans l'héritage les uns des autres.

Conjectures par les termes des Langues Barbares.

Peut-être aurions-nous une connoissance plus distincte des differens Peuples, si les Auteurs qui en ont parlé, nous eussent conservé un plus grand nombre de termes de leurs Langues originales : mais quoi qu'on en puisse discerner peut-être quelques-uns, ainsi que je le ferai voir dans la suite, on ne peut cependant y faire presque aucun fonds, parce qu'ils en ont rapporté trop peu, & qu'ils les ont presque tous estropiez. Je dis la même chose des noms Patronimiques & Nation-

naux. Car quand bien même ces noms pour la plûpart n'eussent pas été vagues & generiques, tels que celui d'*Illinois* qui signifie les Hommes, & celui de *Caraïbes*, qui veut dire Hommes belliqueux : quand bien même ceux qui étoient plus distinctifs n'eussent pas été sujets au changement, comme ceux de *Gentageronnon* & d'*Onnontageronnon*, c'est-à-dire, d'*habitans des Prairies* & d'*habitans des Montagnes*, noms qui ne peuvent plus convenir, dès que les Peuples qui les portent, ont changé de situation, & qui peuvent être transportez de l'un à l'autre; les Auteurs les ont encore déguisez en les traduisant dans leur propre Langue. Platon dit que Solon voulant inserer dans ses vers les noms des Peuples Barbares, y fut fort embarrassé : mais voyant que les Egyptiens qui en ont parlé les premiers, les avoient transportez dans leur Langue propre après en avoir pénétré la signification, cela lui donna le courage de suivre leur exemple, & de les habiller à la Grecque. Platon fit la même chose que Solon, & leur exemple fut suivi de tous les autres.

Ce n'est pas le seul tort que les Grecs en particulier ont fait à l'Histoire; quoiqu'ils aient tout appris des Barbares, des Egyptiens, des Chaldéens & des Phœniciens, soit pour la Religion, soit pour la Chronologie; comme Herodote le plus ancien de leurs Historiens l'avouë lui-même, ils ont voulu s'approprier tout par une vanité ridicule, ainsi qu'Eusebe de Cesarée le

Plato in Critia.

Herod. lib. 2. n. 49. & seq.

Euseb. Prepar. Evan. Lib. 10. cap. 4. & seq.

leur reproche. De cette sorte ils ont répandu autant de ténèbres dans la science des temps qu'ils ont tous confondus, que dans la Theologie des Anciens qu'ils ont convertie en fables absurdes, lesquelles ne pouvoient inspirer qu'un souverain mépris pour eux & pour leurs Dieux. Ils n'écrivoient la plûpart des choses que sur l'opinion populaire, &, pour ainsi parler, sur un oüi-dire. Par-là ils se trompoient, & trompoient les autres; dit Megasthenes dans le fragment qui nous reste sous son nom, du Livre du Jugement des Temps & des Annales des Perses. Pausanias avouë qu'ils ont très-peu de concert entre eux, & qu'ils ne s'accordent pas sur-tout dans les choses qui appartiennent aux origines; aussi la plûpart des Auteurs en ont été si rebuttez, qu'abandonnant les premiers temps à leur confusion, ils n'ont commencé leur Histoire qu'à certaines Epoquees marquées, pour ne pas dire des fables.

Megasthenes
in fragm.

Pausanias in
Arcadicis.

Conjectures par les
Coûtumes.

Les Coûtumes & les Mœurs des Nations pourroient nous conduire à une connoissance plus particulière par la comparaison de ces Mœurs & de ces Coûtumes. Mais parmi ces Coûtumes, il y en avoit de generales, fondées sur les premières idées que les Peres des Peuples avoient transmis à leurs enfans, & qui s'étoient conservées chez la plûpart presque sans aucune alteration, ou du moins sans une alteration fort sensible malgré leur distance & leur peu de communication.

Telles

Telles sont les idées qui ont rapport à la plûpart des usages de la vie commune. Certainement de celles-là on ne peut rien conclure. Aussi dans la comparaison que je dois faire, ne ferai-je point de difficulté de citer les Coûtumes de quelques Peuples que ce soit, sans prétendre en tirer d'autre conséquence que le seul rapport de ces Coûtumes avec celles de la première Antiquité.

Ce ne seroit donc que sur quelques traits distinctifs & caractéristiques des Peuples nouvellement découverts, avec ceux des Peuples anciens, dont les histoires nous ont conservé quelque idée, qu'on pourroit hazarder quelques conjectures, en rapprochant ces traits distinctifs, & les confrontant les uns avec les autres.

J'appelle traits distinctifs & Caractéristiques, certains usages plus particuliers & moins communs. Telle est, par exemple, la coûtume qu'avoient les maris chez certains Peuples de se mettre au lit quand leurs femmes avoient accouché, de s'y faire servir par leurs femmes même, & de s'y faire rendre par elles tous les devoirs qu'on rend à l'accouchée par-tout ailleurs. Car, quoique cette coûtume soit une coûtume de Religion, elle étoit pourtant assez particulière. Or je la trouve chez les Ibériens ou les premiers Peuples d'Espagne, je la trouve chez les anciens habitans de l'Isle de Corse, elle étoit chez les Tibareniens en Asie, elle est aujourd'hui dans quelques

Traits caractéristiques qui peuvent servir à discerner les Peuples de l'Amérique.

Strabo. Lib. 3.
Diodor. Sic.
Lib. 5. Apoll.
Rhod. Lib. 2.
Rochef. Hist.
Morale des
Antilles, c. 23.

Paul. Ven.
Lib. 2. c. 42.
Rochefort, lo-
co cit. &c.

unes de nos Provinces voisines d'Espagne, où cela s'appelle *faire courvade*, elle est encore vers le Japon & dans l'Amérique chez les Caraïbes & les Galibis. Ne pourroit-on pas présumer d'une Coutume qui paroît si singulière, que de ces premiers Peuples elle a passé à ces derniers; d'autant mieux, que Strabon & la plupart des Auteurs nous tra-cent le chemin, que les Ibériens qui étoient ve-nus d'Asie en Espagne, anciennement nommée Ibérie, ont tenu pour retourner d'Espagne en Asie, où ce même nom d'Ibérie est resté au pais qu'ils occuperent. N'ont-ils pas pû se transporter de-là en Amérique?

Strab. Lib.
2. P. 42.

Amazones.

Les Mœurs des Amazones sont trop particu-lières, & caractérisent trop un Peuple pour pou-voir s'y méprendre. Les premières notices que nous en donne l'Histoire, sont de ces femmes de Lybie qui se conformerent au génie de Pallas, & firent métier de la guerre que cette terrible fille avoit réduit en art sur les bords du Nil, ou du Lac Triton où elle étoit née: de ces Ménades ou Bacchantes qui suivirent Denis Roy de Lybie dans ses expéditions avec les Satyres & les Co-rybantes. Diodore de Sicile nous les représente comme maîtresses des Contrées les plus reculées de l'Afrique. Il y a apparence que c'est de-là en effet qu'avoient pris leur origine celles qui s'éta-blirent sur le Tanais, puisque Herodote les fait paroître comme étrangères aux Sarmates qu'elles

Diod. Sic.
Lib. 3. p.
129.

Herod. Lib.
4. n. 114.

prirent pour leurs maris , & dont elles furent obligées d'apprendre la Langue , parce que ceux-ci ne purent apprendre la leur. Elles poufferent très-loin les bornes de leur Empire , qui , selon Diodore de Sicile , depuis les extrémités de la Lybie , s'étendoit dans l'Asie jusqu'au fleuve Caique. Hypsile & les femmes de Lemnos , qui une belle nuit couperent la gorge à leurs maris , étoient sans doute des leurs , ou voulurent les imiter.

Apoll. Rh.
Lib. I. v. 835.

Les entreprises des Amazones sur le Peloponèse ne furent pas heureuses , & ce fut par-là que commença leur décadence : elles furent vaincuës par Hercule le Grec & par Thesée : Penthesilée ne réüffit pas au siege de Troye , où elle fut tuée par Achille , s'il en faut croire les Poëtes. Il est encore parlé de Thalestris qui vint voir Alexandre , & de celles qui furent vaincuës auprès de la Mer Caspienne , en combattant pêle mêle avec plusieurs autres Peuples barbares contre les troupes de Pompée qui poursuivoit Mithridate. Plutarque dit que ce General fit chercher parmi les morts le corps de quelques-unes de ces femmes guerrieres , mais qu'on n'en pût trouver aucun , bien qu'on trouvât plusieurs de leurs dépouilles. Depuis ce temps-là il n'en est plus fait mention ; & peut-être regarderions-nous cette histoire comme fabuleuse , ainsi que Strabon la regardoit lui-même , si de nos jours on ne s'étoit assuré qu'aux bords du fleuve *Maragnon ou des Amazones* , on trouve encore de ces femmes guerrieres qui

Apollodor.
Lib. I. Plu-
tarch. in
Thef. Diod.
Sic. p. 163.

Coint. Smyr.
Lib. 2.
Quinct. Curt.
Lib. 6. cap.
10. Justin.
Lib. 12. p.
108.

Plutarc. in
Pomp.

Strab. Lib.
II. p. 348.

Relatione
della Colchi-
de , cap. 28.
p. 200. 201.

Huet, De-
monst. Evang.
Prop. 4 cap.
7. sub. fin.

font gloire des travaux de Mars , vivent séparées des hommes , s'exercent continuellement à tirer de l'arc , ne retiennent avec elles que les filles , & tuënt les enfans mâles , ou les rendent à leurs peres dans des temps marquez où elles recherchent leur compagnie. Le Pere Lambert de l'Ordre des Clercs Reguliers & Missionnaire de la Colchide , prétend qu'il y a encore des Amazones parmi les Nations Barbares qui habitent le Caucase. Le sçavant M^r Huet croit que les Amazones ont passé d'Afrique en Amerique : mais son sentiment sur ce point n'est pas mieux fondé , que celui qu'il a de l'origine des Peruvians qu'il fait venir des Negres des Royaumes de Guinée & d'Angola.

Hommes
habillez en
femmes.

S'il s'est trouvé des femmes d'un courage viril , qui se faisoient une gloire du métier de la guerre , laquelle semble ne convenir qu'aux hommes. Il s'est trouvé aussi des hommes assez lâches pour vivre comme des femmes. Chez les Illinois , chez les Sioux , à la Louïsiane , à la Floride & dans le Jucatan , il y a de jeunes gens qui prennent l'habit de femme qu'ils gardent toute leur vie , & qui se croient honorez de s'abbaïsser à toutes leurs occupations ; ils ne se marient jamais , ils assistent à tous les exercices où la Religion semble avoir part , & cette profession de vie extraordinaire les fait passer pour des gens d'un ordre supérieur , & au-dessus du commun des

hommes. Ne feroit-ce point les mêmes Peuples que les Afiatiques adorateurs de Cybéle, ou ces Orientaux dont parle Julius Firmicus, lesquels confacroient, les uns à la Déesse de Phrygie, les autres à Venus Uranie, des Prêtres qui s'habilloient en femmes, qui affectoient d'avoir un visage effeminé, qui se fardoient, & déguisoient leur véritable sexe sous les habits empruntez de celui qu'ils s'efforçoient de contrefaire ?

Jul. Firmic.
Lib. de Erro-
re prof. Relig.

La vûë de ces hommes déguisez en femmes, surprit les Européens qui aborderent les premiers en Amerique. Comme ils ne pénétoient point les motifs de cette espece de métamorphose, ils se persuaderent que c'étoit des gens en qui les deux sexes étoient confondus : en effet nos anciennes Relations ne les appellent pas autrement que les Hermaphrodites. Quoique l'esprit de Religion qui leur fait embrasser cet état les fasse regarder comme des hommes extraordinaires, ils sont néanmoins réellement tombez, parmi les Sauvages même, dans ce mépris où étoient anciennement les Prêtres de Venus Uranie & de Cybéle; & soit qu'effectivement ils se soient attirés ce mépris en s'affervissant à des passions honteuses, soit que l'ignorance des Européens sur les causes de leur condition, fondât contre eux des soupçons fâcheux; ces soupçons entrèrent si avant dans leur esprit, qu'ils en imaginerent tout ce qu'on en pouvoit penser de plus desavantageux; & cette imagination alluma si fort le zele de Vasco Nugnes.

Lopes de Gomara , Hist. General des Indes , Liv. 3.

de Valboa Capitaine Espagnol qui découvrit le premier la Mer du Sud , qu'il en fit périr un grand nombre , en lâchant sur eux ces dogues furieux ; dont ceux de sa Nation se sont servis pour détruire une grande partie des Indiens.

Conjecture sur l'origine des Caraïbes des Antilles.

Herodot. Lib. I. n. 146.

Herodote raconte un fait très-singulier , d'où l'on pourroit tirer quelques lumieres sur l'origine des Caraïbes des Isles Antilles. Il dit qu'entre les 12. Peuples qui passerent de l'Eubée dans l'Ionie d'où ils chasserent les premiers habitans ; ceux qui étoient partis du Prytanée d'Athenes ayant laissé leurs femmes dans leur país où ils n'avoient plus intention de retourner , firent une irruption dans la Carie , & que s'en étant rendus maîtres , ils égorgerent tous les hommes sans distinction d'âge , ne réservant que les femmes pour en faire leurs épouses. Ces femmes réduites à la nécessité de périr , ou de subir la Loy du Vainqueur , aimèrent encore mieux prendre ce dernier parti : mais outrées de désespoir , elles firent un serment entre elles de ne manger jamais avec leurs maris , & de ne les nommer jamais par leur nom ; & elles firent une loy de faire passer cet usage à leur posterité en instruisant les enfans qui naîtreient de ces mariages , qu'elles en usoient ainsi , parce que leurs Vainqueurs avoient égorgé leurs peres , leurs époux & leurs enfans. Les femmes des Caraïbes ne mangent aussi jamais avec leurs maris ; elles ne les nomment jamais par leur nom ;

elles les servent comme si elles étoient leurs esclaves : & ce qui est encore de plus particulier , c'est qu'elles ont une Langue toute différente de leurs maris , ainsi que l'avoient probablement les femmes Cariennes , lesquelles étoient étrangères à ces Peuples venus de l'Eubée , qui porterent la désolation chez elles. On pourroit ajoûter qu'on trouve encore quelque rapport entre le nom ancien de Cariens & celui de Caraïbes , que se donnent aujourd'hui les Sauvages dont je parle. Ces Sauvages racontent eux-mêmes qu'ayant vaincu leurs ennemis , & les ayant tous détruits , ils ne réservèrent que les femmes & les filles ; & ils disent que c'est-là la cause de la diversité de langage qui se trouve entre les deux sexes : mais comme il s'agit d'un fait peut-être fort éloigné , & dont ils n'ont point d'Epoque , ils semblent supposer que les femmes étoient originaires des pais qu'ils habitent aujourd'hui , auquel ils étoient étrangers eux-mêmes. Cela a été cause que le Pere du Tertre & le Ministre Rochefort qui ont supposé que ce fait étoit plus récent , qu'il ne l'est peut-être en effet , se sont disputez l'origine de ces Peuples , que le premier fait venir des Galibis ou Caraïbes du Continent , & le second des Apalachites , Peuple de la Floride.

Du Tertre ;
Hist. Naturelle des Antilles , Traité 7. ch. 1. §. 2.

Le Ministre Rochefort ,
Hist. Morale des Antilles , Liv. 2. ch. 7.

La Nation des Eskimaux qui habite depuis les 52. degrez de latitude-Nord jusqu'au 60. entre la Baye d'Hudson & le Détroit de Belle-Isle , par

Des Eskimaux.

lequel la terre de Labrador est séparée de l'Isle de Terre-Neuve, a des Coûtumes si particulieres, & qui paroissent se rapporter si peu à celles des autres Sauvages de l'Amerique, leur air même est si different de celui des Nations de ce vaste Continent, qu'il semble qu'on ne peut se tromper en disant qu'ils ont aussi une origine toute differente. Ils sont Grands, bien faits, plus blancs que les autres Sauvages, ils cultivent leur barbe, ils ont les cheveux crépus, & les coupent au-dessous des oreilles, presque tous les ont noirs, mais quelques-uns les ont blonds, & quelques autres roux, comme les Peuples Septentrionaux de l'Europe.

Le nom d'Eskimaux qu'on leur a donné, paroît formé de celui d'Eskimantfic, terme de la Langue Abenaquise, qui signifie *ceux qui mangent cru*; parce que ne vivant que de chasse & de pêche, ils mangent les chairs des animaux & des poissons toutes crûes & toutes sanglantes; on a prétendu qu'ils n'avoient pas l'usage du feu; mais les Européens qui les ont vûs de plus près, ont découvert le contraire. Il parut même qu'ils avoient pour lui un respect religieux, qui se manifesta par l'inquiétude qu'ils témoignèrent au sujet d'un matelot, lequel pour allumer sa pipe avoit pris un charbon qu'il fut obligé de remettre pour les tranquilliser. Ils s'en servent aussi pour leur cuisine; car, quoiqu'ils ne se fassent point une peine de manger les viandes crûes, ils les font néanmoins cuire à demi, quand ils en ont

la

la commodité, dans des pots & des chaudières d'argile ou de grez, ou bien ils les font sécher au soleil pour les réduire en farine & en faire une espèce de bouillie.

Les Sauvages leur donnent encore un autre nom qui répond à celui de *Fuyards*, non pas qu'ils ne soient braves, mais parce qu'étant d'un esprit fort vif & fort inquiet, ils sont dans une défiance continuelle & toujours sur le-qui-vive, évitant, autant qu'ils peuvent, toute société avec toutes les autres Nations. Le sieur Joliet qui a fait le premier la découverte du Mississipi, & le sieur Constantin, sont ceux des François qui les ont approchez de plus près. Ils sont aussi venus une fois d'eux-mêmes au Fort de Mr de Courtemanche; mais le commerce qui s'est fait avec eux, s'est fait si rarement, & avec tant de précaution & de soupçon de part & d'autre, qu'on n'a pas pu les pratiquer assez pour les bien connoître.

On ne peut douter qu'ils n'aient eu commerce autrefois avec les Biscayens, qui sont les premiers Peuples d'Europe lesquels ayent fréquenté ces Côtes où ils alloient faire la pêche; & il y a quelque lieu de croire que quelque trahison que ceux-ci leur auront faite les aura effarouchez; car depuis ces temps-là ils font toujours un mauvais parti aux Européens qui tombent entre leurs mains quand ils peuvent les surprendre. On dit même qu'ils vont secrètement couper les cables de leurs vaisseaux pour les faire périr à la Côte, &

que quelquefois ils sont assez hardis pour les attaquer & les enlever.

Il y a des gens qui prétendent que cette Nation s'est formée du naufrage de quelque vaisseau Basque, & que par conséquent ils doivent leur origine à ces mêmes Peuples d'Europe de qui ils ont eu depuis sujet de se plaindre : mais ce qu'on a pu remarquer de leurs usages, me persuade qu'ils ont une origine beaucoup plus ancienne. Je croirois plus volontiers qu'ils seroient sortis anciennement des Isles Britanniques ou des Orcades; & s'ils n'avoient quelques restes d'idolatrie & de superstition, sans qu'ils paroisse parmi eux aucun vestige du Christianisme, on pourroit peut-être dire qu'ils sont descendus de ces Cambriens, qui abandonnant le païs de Galles sur la fin du 12. siècle, furent chercher de nouvelles Terres du côté de l'Ouest sous la conduite d'un de leurs Princes nommé Madoc, fils d'Owen Guynedd, dont il est parlé dans l'Histoire de Cambrie de David Pouvel : si toutefois les Voyages de ce Madoc ne sont pas entièrement fabuleux. Je parlerai en son lieu des habitations des Eskimaux, de leurs vêtemens, de leurs canots, & de leurs Pyrogues.

David Pou-
vel, Hist.
Cambriæ ad
annum 1170.

Geans.

La taille des Geans & des Pygmées parle pour eux, autant que les Coûtumes les plus marquées pourroient parler pour les autres. L'Écriture Sainte fait souvent mention de ces hommes d'une stature démesurée qui étoient les enfans d'Enacim,

& qui habitoient dans la Terre de Chanaan. L'Histoire profane & la fable ont aussi rendu célèbres leurs combats avec les Dieux. Acofta , l'Inca Garcilaffo de la Vega & plusieurs autres , affurent qu'ils ont été établis dans le Pérou , où ils s'attirèrent la colere de Dieu qui appesantit fa main fur eux , & leur fit sentir d'une maniere extraordinaire le poids de fa vengeance. Il y a encore , dit-on , des Peuples entiers de Geans dans les Terres Australes , qui sortent apparemment de la même souche.

Les Pygmées dont les Poëtes nous ont chanté les combats avec Hercule qui les détruisit , ne font peut-être pas si fabuleux qu'on pourroit penser. Je veux bien croire que la licence poëtique a ôté quelque chose à leur stature , mais fans parler des Samojedes qui font fort petits , Paul Jove place au Nord de la Laponie Moscovite & de la Tartarie Orientale une Nation de Pygmées. Selon le rapport de plusieurs Indiens , il doit y en avoir quelques Nations au Nord de l'Amérique. Il y a quelques années que des Sauvages amenèrent à la baye d'Hudson un homme d'une très-petite taille. Cet homme ne parut point étonné de voir le Fort des François & les vaisseaux des Européans , & il fit entendre qu'il avoit vû quelque chose de semblable dans le païs dont il étoit parti quand il avoit été fait esclave. Une fille de la Nation des Eskimaux qui fut surprise en 1717.

Pygmées.

Paul. Jovius,
Lib. de Lega-
tione Moscov.

& amenée au poste que Mr de Courtemanche avoit établi à la côte de Labrador où elle a resté jusques en 1720. ayant appris pendant ce temps-là assez de Langue Françoisise pour pouvoir se faire entendre, assura qu'il y avoit des Nations entieres de petits hommes hauts de trois pieds, & dont les femmes étoient encore plus petites; que les petits hommes étoient les esclaves des grands, & se trouvoient heureux quand on leur donnoit un verre d'eau douce, parce qu'ordinairement ils ne boivent que de l'eau salée comme les Eskimaux.

Divers
Peuples
mon-
trueux:

Plin. Lib. 7.
cap. 2. Solin.
cap. 44 Pom-
pon. Mela,
Lib. 1. Cte-
sias, frag. ex
indicis.

Strabo, Lib.
2. p. 48.

On pourroit encore moins se méprendre touchant l'origine de certaines Nations encore plus caractérisées, comme celles dont parlent Pline, Solin, Pomponius Mela, &c. après Ctesias, & les autres Auteurs anciens qui ont écrit de l'Inde Orientale, si elles se trouvoient aujourd'hui en Amerique. Ces auteurs nous ont fait des Peuples d'hommes si extraordinaires, qu'ils n'ont pû persuader, ni éviter la réputation d'Auteurs fabuleux qui débitoient des contes de gayeté de cœur, ou qui étoient les dupes d'une sote credulité, dont Strabon, qui donne dans l'excès opposé, a cru devoir se moquer. Mais quand bien même ils eussent dit la verité, ils parloient d'un País si éloigné & alors si peu connu, & ils en disoient des choses si monstrueuses, qu'ils n'en eussent pas été crus davantage: tant ce qu'ils disoient étoit hors de toute vraisemblance.

Qui pourroit en effet se persuader qu'il y ait

des Nations de Cynocephales ou d'hommes à têtes de chiens ; d'Acephales ou d'hommes sans tête , d'Enotocetes , ou d'hommes dont les oreilles pendent jusqu'aux talons ; d'Arimaspes ou de Monocules , c'est-à-dire , d'hommes qui n'ont qu'un œil ; de Monosceles ou de Sciopodes , c'est-à-dire, d'hommes qui n'ont qu'un pied ; des Nations d'hommes où les femmes n'enfantent qu'une fois , & où les enfans naissent avec des cheveux aussi blancs qu'ils peuvent l'être dans l'extrême vieillesse ; d'hommes enfin dont les uns n'ont point de nez , les autres point de bouche ni de fondement , qui ne mangent point , & se nourrissent d'une maniere differente des autres. Aussi quelques Auteurs , comme Herodote & Mela , ont mis la plûpart de ces monstres , supposé qu'il y en eut , au rang des bêtes , plutôt que des hommes. Le plus grand nombre des autres qui en ont écrit , ne garantissent point ces faits , n'en parlent que sur la foy d'autrui sur laquelle ils ne comptoient peut être pas beaucoup eux-mêmes. Il n'y a gueres que Pline , qui semble vouloir nous disposer à croire toutes ces merveilles , en nous disant qu'il y a beaucoup de choses qu'on regarde comme impossibles , avant que l'expérience ait appris qu'elles sont possibles en effet : & qu'on feroit aussi incredule à l'égard des Ethiopiens si on n'en avoit jamais vû , qu'on pourroit l'être à l'égard de tout ce qu'il avoit à dire.

Herodotus ,
Lib. 4. n. 191.

Pomp. Mela,
loco cit.

Plin. Lib. 7.
cap. 1.

Les Auteurs des premieres Relations des Indes

Joan. de Laet,
Indiæ Occid.
Lib. 17. c. 7.

Idem, Lib.
25. cap. 3.

Walter Ra-
legh. in Des-
cript. Guya-
næ. Indiæ Oc-
cid. parte 8.

Occidentales nous ont fait des récits aussi incroyables ; nous y voyons des figures d'hommes avec des oreilles monstrueuses, & dont le plaisir est de les allonger par le poids immense des pendans qu'ils leur font porter. Laet parle d'un Peuple où les hommes ont des mammelles qui leur tombent jusqu'aux cuisses, de sorte qu'ils sont obligez de les lier & de les assujettir au-tour de leur corps lorsqu'ils veulent courir. Walter Ralegh place un Peuple nombreux d'Acephales dans la Guyane. Jacques Carthier, qui probablement n'avoit jamais lû Ctesias, ni Pline, nous dit, sur le rapport d'un Sauvage, qu'il y avoit vers le Nord des Peuples qui ne mangeoient point, des Peuples qui n'avoient qu'une jambe, & d'autres où l'on voyoit des choses aussi prodigieuses qu'il seroit trop long de rapporter. Cette même Sauvagesse dont j'ai parlé tout à l'heure au sujet des Pygmées, assurait de la même manière qu'outre ces petits hommes, il y en avoit encore d'autres d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse qui rendoient leurs excréments par la bouche, & urinoient par-dessous l'épaule ; quelques-uns qui n'avoient qu'une cuisse, une jambe & un pied fort large, deux mains au même bras, la tête & le corps plat, un nez, des yeux, & une bouche fort petite, qui étoient avec cela les meilleurs plongeurs du monde ; & que les Eskimaux se servoient de ceux qu'ils faisoient esclaves pour retirer du fonds de la Mer ce qu'elle avoit englouti, lorsque les vais-

seaux d'Europe faisoient Naufrage sur leurs Côtes. D'autres enfin qui avoient le visage extraordinairement noir , le nez & les lèvres fort grosses , & les cheveux tous blancs de naissance , comme est le poil des animaux qui naissent dans des Pais presque toujourns couverts de neige.

J'en reviens à ce que j'ai déjà dit tout à l'heure , que quand bien même ces récits seroient vrais , ils paroissent si fabuleux & si peu vraisemblables , qu'ils ne meritent pas d'être crûs , & qu'il ne faudroit y ajouter foy , qu'après que par la découverte exacte de ces Peuples on se seroit tellement assuré qu'ils existent , que nous ne pussions presque plus en douter , sans faire injure à un grand nombre de personnes dont le témoignage paroîtroit irréprochable.

Pour moi , j'ai toujourns regardé comme des fables ce que les Auteurs anciens , & ce que les Auteurs des Relations de l'Amérique nous ont rapporté de ces Peuples extraordinaires , & je n'ai jamais pû me persuader que les Anciens en particulier eussent voulu serieusement nous les donner pour des Peuples réels , ou du moins s'il y en a eu d'assez crédules pour cela , ils auront été trompez par le nom de ces Nations : noms injurieux qui leur avoient été donnez par leurs voisins & par leurs ennemis , lesquels par ces expressions hieroglyphiques , vouloient marquer le mépris qu'ils en faisoient , de la même manière qu'aujourd'hui les Chinois qui se croient les plus

sages de tous les hommes , disent qu'ils sont les seuls qui ayent deux yeux , que tous leurs voisins sont aveugles : mais que les Européens qui leur ont fait voir quelque habileté , ont un œil unique ; de sorte qu'ils nous regardent sur le même pied , sur lequel l'Antiquité nous représente les Cyclopes.

J'avois porté le même jugement en particulier des Acephales , nonobstant ce qu'on en lit dans un Sermon qui se trouve parmi ceux de saint Augustin * , & qui pourroit bien avoir été prêté à ce Pere. Un ou deux faits néanmoins arrivez tout

Aug. Serm.
37. ad Eremi-
tas.

* *August. Sermone 37. ad Fratres in Eremo. Tom. 6. Edit. Paris. pag. 345.* Ecce ego jam Episcopus Hipponensis eram , & cum quibusdam servis Christi ad Æthiopiam perrexi , ut eis sanctum Christi Evangelium prædicarem , & vidimus ibi multos homines ac mulieres capita non habentes , sed oculos grossos fixos in pectore , cætera membra æqualia nobis habentes : inter quos Sacerdotes eorum vidimus uxoratos ; tantæ tamen abstinentiæ erant , quod licèt uxores Sacerdotes omnes haberent , numquam tamen nisi semel in anno eas tangere volebant , quâ die ab omni sacrificio abstinebant. Vidi-
mus & in inferioribus partibus Æthiopiæ homines unum oculum tantum in fronte habentes , quorum Sacerdotes à conversationibus hominum fugiebant , ab omni libidine carnis se abstinebant , & in septimana in qua Diis suis

Thura offerre debebant , ab omni labe carnis abstinebant se : nihil sumebant nisi metretam aquæ per diem ; & sic contenti manentes dignè sacrificium Diis suis offerebant. *Hanc notam Editores addidere ad Marg.* Hic observat Lupus Augustinum profectum numquam fuisse in Mauritaniam Paganam , sed tantum in Christianam ; non prædicationis gratiâ , sed ad componenda quædam negotia à Zozimo legatum ; hunc verò Apostolatam manifestissimam imposturam esse , ut indicat *Epist. Nunc. 199. n. 46.* eo certius quod à sene conscripta sit. Ecce , inquit Lupus August. *Lib. 16. de Civ. Dei , cap. 8.* in senectute à se scripto , talia hominum monstravit à se visa non in Æthiopia , sed in opere Musivo Carthag. neque dicit ea esse ; sed *ferunt esse* , sed *Gentium narrat historia* , solita utique mendaciis scaterere.

recem-

recemment, m'ont obligé de suspendre mon jugement, ou même de réformer sur cela mes idées.

Le premier de ces faits est tiré des dernières Lettres qui nous sont venuës de la Chine. Il y est rapporté que le grand Monarque qui gouverne depuis si long-temps ce vaste Empire avec tant de gloire, s'entretenant familièrement avec M. Mezza-Barba Patriarche d'Alexandrie, & Légat du Saint Siège auprès de ce Prince, lui fit plusieurs questions touchant la maniere d'administrer la justice en Europe, à quoi M. le Légat ayant satisfait d'une façon qui le contenta très-fort :
 „ pour moi, dit l'Empereur, je suis obligé, selon
 les Loix de l'Etat, de signer les sentences de
 mort : mais depuis plus de soixante ans que je
 suis sur le Trône, j'ai toujourns eu une peine
 extrême à souscrire à la mort d'un de mes su-
 jets, & je m'en suis toujourns dispensé, autant
 que j'ai pû le faire, sans violer les Loix de l'Em-
 pire. « En voici, ajoûta-t'il, un exemple.

Il y a quelques années que quelques-uns de
 mes sujets ayant fait courrir le bruit qu'ils avoient
 vû des hommes sans tête, dont les yeux répon-
 doient aux mammelles & la bouche à l'estomac,
 cette nouvelle surprenante causa un mouvement
 dans les esprits que les Mandarins crurent devoir
 arrêter, de peur que cela ne causât quelque al-
 teration dans l'Etat. Ils firent donc saisir les Au-
 teurs de cette nouvelle, leur firent leur procès, &
 les condamnerent à la mort. La sentence m'ayant

» été portée , je crus que c'étoit une de ces occa-
 » sions où je pouvois en suspendre l'effet. Je le fis ,
 » & j'en fus bien aise dans la suite : car ayant in-
 » terrogé quelque temps après des Tartares Septen-
 » trionaux mes sujets qui étoient venus à Pekin ,
 » ils me confirmèrent ce que les premiers avoient
 » dit , & m'assurèrent qu'ils avoient vû & tué quel-
 » ques-uns de ces monstres.

Le second fait est arrivé en Canada , où un
 bruit semblable se répandit l'an passé parmi les
 Sauvages , chez lesquels la nouveauté du prodige
 n'a pas causé un moindre étonnement que chez
 les Chinois. Un Iroquois , disent-ils , étant dans
 le païs de chasse pendant l'automne de 1721. où
 pendant l'hyver de l'année dernière , apperçût
 un de ces hommes monstrueux ; & soit que ne
 distinguant pas assez ce que ce pouvoit être , il le
 prit de loin pour une bête feroce , soit que la vûë
 d'un objet si extraordinaire lui eut causé quel-
 que frayeur , il tira & le tua. S'étant ensuite ap-
 proché pour le considérer plus à loisir , il vit un
 homme , tel que j'ai dépeint ces Acephales ; &
 ce qui augmenta sa surprise , c'est qu'il le trouva
 lié & attaché à un arbre. L'Iroquois de retour de
 la chasse , n'a pas manqué de raconter son avan-
 ture aux autres Sauvages qui se sont fort entrete-
 nus de l'histoire de l'homme sans tête , que la
 plupart ont regardé comme une fable à cause de
 sa nouveauté.

La chose néanmoins paroît très-réelle ; & il y

a apparence que ce misérable ayant été fait esclave par des Sauvages de quelque Nation éloignée, aura été ainsi attaché & abandonné dans les bois par ces Sauvages qui l'avoient pris, & qui se trouvant en pais ennemi, & se sentant peut-être découverts, auront été obligez de fuir & de pourvoir à leur sureté.

Quoiqu'il en soit, ces faits se rapportent fort les uns aux autres, & (supposant leur vérité) ils peuvent donner idée des transmigrations des peuples Barbares. Car ces Acephales étoient autrefois habitans de l'Afrique aux environs du Nil ou de la Mer-Rouge. Aujourd'hui, selon ces Relations, il doit y en avoir au moins deux Nations, l'une qui est celle des Chevelus que Walter Raleigh place sur le fleuve des Amazones & dans le centre de la Guyane, & l'autre qui est située au Nordest de la Chine & du Japon, où l'Asie confine avec l'Amerique. Il y a même apparence que c'est de-là que seroit venu celui qu'on suppose avoir été tué par l'Iroquois dont je viens de parler. Cela même peut confirmer que l'Amerique & l'Asie sont jointes ensemble, & qu'il n'est peut-être pas si difficile de faire cette découverte. Or quelle immense étendue de pais entre les terres des Acephales anciens & des nouveaux !

On ne doit point croire que ces Peuples n'ayent absolument point de tête, mais qu'ils l'ont extrêmement enfoncée, de sorte qu'elle est presque au niveau des épaules, & cachée par les cheveux.

Cela peut se faire par artifice , en contraignant la tête des enfans au berceau , de la même manière que plusieurs Peuples de l'Amérique applatissent le front , les temples & le nez de leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont sortis du sein de leur mere , & qu'à la Chine on gêne si violemment les pieds aux filles , qu'elles n'en ont presque point dans un âge plus avancé : cela peut se faire aussi naturellement par un effet de l'imagination des meres , qui auront trouvé de la beauté à avoir la tête ainsi enfoncée. On sçait par bien des expériences fâcheuses combien l'imagination des meres fait d'impression sur leur fruit. On pourroit peut-être attribuer à cette imagination la couleur des Negres & des Caraïbes , ainsi que je l'ai déjà indiqué. Je parlerai dans la suite du goût que les Nations barbares ont toujours eu pour se peindre le corps de diverses couleurs. Les Caraïbes ont encore ce goût pour le Rouge. Les Negres ont le même goût pour le noir le plus foncé , pour les grosses lèvres , pour les nez écachés , & pour les cheveux crépus. Ce goût general dans toute la Nation , & la vûë continuelle de semblables objets , a dû faire impression sur les femmes enceintes , comme les baguettes de diverses couleurs sur les brebis de Jacob , & c'est ce qui doit avoir contribué en premier lieu à rendre les uns noirs par nature , & les autres rougeâtres tels qu'ils sont aujourd'hui : c'est ce qui doit avoir contribué pareillement à former la tête des Acephales au niveau des deux

Gen. cap. 30.
v. 29.

épaules. En effet, chez ces Peuples qui applatissent la tête à leurs enfans, ou qui leur contraignent les pieds, il y a peu de travail à faire pour perfectionner l'ouvrage, parce que naturellement les enfans naissent avec la tête plus plate, ou les pieds plus petits que ne les ont les enfans des Européens en naissant.

On verra dans la suite de cet Ouvrage plusieurs autres traits singuliers, dont chacun pourra faire l'application aux autres Peuples dont il aura plus de connoissance que moi, & que j'abandonne pour venir à quelques conjectures particulières sur l'origine des Iroquois & des Hurons.

Hornius a cru pouvoir faire descendre les Iroquois & les Souriquois des Turcs, & les Hurons d'un Peuple des Etats du Mogol qui a un nom approchant : mais comme ces conjectures n'appuyent que sur la confrontation de ces mots qu'il croit être propres des Langues Barbares : pour confondre sa preuve, & pour donner en même temps une idée du fonds qu'il y a à faire sur des preuves qui ne sont établies que sur des étymologies incertaines, il suffit de dire que ce sont des noms bizarres que les François eux-mêmes leur ont imposé.

Conjectures sur l'origine des Iroquois & des Hurons.

Quelques coûtumes caractéristiques des Peuples de la Lycie, comparées avec celles des Iroquois & des Hurons, m'avoient d'abord persuadé que je ne m'écarterois pas de la vérité en les fai-

fant descendre les uns des autres ; & je croyois avoir trouvé dans Herodote , dans Nicolas de Damas & dans Heraclide de Pont , de quoi assurer mes conjectures. Ecoutons ces Auteurs. Herodote au Liv. 1. dit ces paroles : » Les Lyciens se » servent en partie des Loix des Crétois , & en » partie de celles des Cariens. Mais ils ont cela de » particulier , & qui ne s'observe nulle part, que » c'est de leurs meres qu'ils prennent leurs noms ; » & si quelqu'un en rencontrant un autre , lui de- » mande qui il est , de quelle famille il est, il » cherche sa noblesse dans la maison de sa mere , » & en tire sa généalogie. Si une femme noble » épouse un roturier , les enfans qui en naif- » sent sont estimez nobles ; & si un homme no- » ble & des premiers d'entre eux épouse une » femme étrangere , ou qui ait été concubine, les » enfans qui en viennent , ne sont pas réputez » nobles.

Herod. Lib.
1. n. 173.

Heraclid.
Pontic.
ΑΤΚΙΩΝ.

» Les Lyciens , dit Heraclide le Pontique , vi- » vent de brigandage , ils n'ont point de Loix » écrites , mais seulement des coûtes établies » parmi eux. Les femmes y sont maîtresses depuis » leur premiere origine.

Nicol. Da-
masc.
ΑΤΚΙΟΙ.

Nicolas de Damas confirme la même chose très-expressément au Livre des Mœurs des Nations. » Les Lyciens , dit-il , font plus d'honneur » aux femmes qu'aux hommes. Ce sont les meres » qui donnent le nom aux enfans ; & les filles y » sont héritieres des biens , non pas les garçons.

Faisons maintenant l'application.

Le premier trait de ressemblance est dans le nom même des Lyciens. Ce nom, selon le sentiment des Auteurs, leur avoit été imposé à cause de Lycus fils de Pandion, qui s'étant retiré chez les Termiles auprès de Sarpedon, s'y rendit si recommandable par les reglemens qu'il y fit pour la Religion & les Mœurs, qu'ils quitterent le nom qu'ils portoient pour l'honorer du sien. ΛΥΚΟC dans la Langue Grecque signifie un Loup : or les Hurons & les Iroquois sont distinguez en trois familles, dont l'une est celle du Loup. La distinction de ces trois familles est sacrée parmi eux, & très-ancienne, elle est fondée sur la fable de leur origine que je rapporterai ci-après ; & la famille du Loup se glorifie de porter le nom du premier de tous les hommes, qui m'a paru être le Lycus des Lyciens.

Le second trait de ressemblance consiste dans cette superiorité qu'Heraclide de Pont & les autres donnent aux femmes Lyciennes sur leurs maris. Ceci paroîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ayant lû les Relations, y auront vû que les hommes seuls parmi les Sauvages, y sont proprement libres, & que les femmes ne sont que leurs esclaves. Rien n'est cependant plus réel que cette superiorité des femmes. C'est dans les femmes que consiste proprement la Nation, la noblesse du sang, l'arbre genealogique, l'ordre des generations, & de la conservation des famil-

les. C'est en elles que réside toute l'autorité réelle : le pais , les champs & toute leur récolte leur appartiennent : elles sont l'ame des conseils , les arbitres de la paix & de la guerre : elles conservent le fisc ou le trésor public : c'est à elles qu'on donne les esclaves : elles font les mariages , les enfans sont de leur domaine , & c'est dans leur sang qu'est fondé l'ordre de la succession. Les hommes au contraire sont entierement isolés & bornés à eux-mêmes , leurs enfans leur sont étrangers , avec eux tout périt , une femme seule relève la cabane : mais s'il n'y a que des hommes dans cette cabane en quelque nombre qu'ils soient , quelque nombre d'enfans qu'ils ayent , leur famille s'éteint ; & quoique par honneur on choisisse parmi eux les Chefs , que les affaires soient traitées par le conseil des anciens ; ils ne travaillent pas pour eux-mêmes : il semble qu'ils ne soient que pour représenter & pour aider les femmes dans les choses , où la bienséance ne permet pas qu'elles paroissent & qu'elles agissent.

Pour une plus grande intelligence , & pour mieux faire sentir les differens traits de ressemblance marquez par ces Auteurs que j'ai cités , il faut sçavoir que les mariages se font de telle maniere , que l'époux & l'épouse ne sortent point de leur famille & de leur cabane pour faire une famille & une cabane à part. Chacun reste chez soi , & les enfans qui naissent de ces mariages , appartenant aux femmes qui les ont engendrez ,
sont

sont censez de la cabane & de la famille de la femme, & non point de celle du mari. Les biens du mari ne vont point à la cabane de la femme à laquelle il est étranger lui-même; & dans la cabane de la femme, les filles sont censées héritières par preference aux mâles, parce que ceux-ci n'y ont jamais que leur subsistance. C'est ainsi qu'on vérifie ce que dit Nicolas de Damas touchant l'héritage, & ce que dit Herodote touchant la Noblesse, parce que les enfans étant de la dépendance de leurs meres, sont considerables, autant que leurs meres le sont elles-mêmes.

Par rapport à l'autorité, qu'Heraclide assure que les femmes ont toujours eüe chez les Lyciens depuis leur premiere origine, cela seroit évidemment faux, si l'on entendoit que l'autorité fût entre leurs mains, comme nous concevons qu'elle l'est dans un état Monarchique ou Aristocratique, dans lequel les femmes succedent au Trône, & prennent les rênes de l'Empire faute d'héritiers mâles, gouvernant par elles-mêmes, & tout se faisant en leur nom. Cela seroit, dis-je, évidemment faux & entierement contraire à l'Histoire, qui nous a transmis les noms de plusieurs Chefs des Lyciens, tels que Sarpedon, Lycus, Glaucus, Xantus, Pandare, Iobates, Amisodare, &c. sans y mêler jamais aucun nom de femme. Cela mérite donc une explication, & s'éclaircit aisément par ce qui a precedé, & par ce que j'ai déjà dit, que l'autorité réelle se trouve entre leurs mains :

mais qu'elles choisissent des Chefs dans leurs familles pour représenter & être comme les dépositaires de cette autorité avec le Sénat, comme je le dirai dans la suite en parlant de leur gouvernement. Les femmes choisissent ces Chefs parmi leurs freres maternels ou leurs propres enfans, & ce sont les freres de ceux-ci ou leurs neveux, qui leur succedent dans la cabane de la mere.

Il ne faut pas se persuader non plus, sur le témoignage d'Herodote, que chez les Lyciens, les enfans mâles portassent le nom de leurs meres, & que tous les enfans d'une même mere eussent le même nom. Ceci seroit encore évidemment contraire à l'Histoire. Les noms Lyciens que nous trouvons dans Homere & dans les autres Auteurs, sont tous des noms d'homme, & nous voyons des freres avec des noms differens, comme Pandare & Butés. Il faut donc expliquer Herodote sur la coûtume qu'avoient les Lyciens de prendre le nom de leurs meres, par celle que les Hurons & les Iroquois observent encore.

Dans chaque famille on conserve un certain nombre de noms des Ancêtres de cette famille, soit des hommes, soit des femmes. Ces noms leur sont particuliers, & connus pour être affectez à telle & à telle famille. Or c'est la coûtume dans chaque famille d'y faire revivre, & de ressusciter en quelque maniere ceux qui en sont issus, & qui l'ont illustrée. On releve en même temps les noms de ceux que l'on fait revivre, & on les impose à

ceux de leurs petits neveux qui sont destinez pour les représenter. Ceux-ci deviennent par-là plus ou moins considérables, selon que ceux, qui avoient porté ces noms, étoient plus ou moins considérables eux-mêmes par leurs qualités, par leurs vertus & par leurs actions.

Les Juifs avoient de la même manière dans chaque famille des noms déterminés qu'on avoit soin de relever, & c'étoit dans la famille du père qu'on les prenoit, ainsi qu'on peut le vérifier par l'Évangile, & par ce qui arriva quand il fallut donner un nom à saint Jean-Baptiste. Mais comme autrefois parmi les Lyciens, de même aujourd'hui parmi les Hurons & les Iroquois, c'est dans la famille des femmes qu'on prend ces noms, & ce sont elles qui sont chargées de ressusciter les morts, & de faire revivre les Ancêtres. Cela se fait dans les solennités publiques après qu'ils ont résolu de relever l'arbre, ainsi qu'ils ont coutume de s'exprimer. Il est vrai de dire dans ce sens qu'ils reçoivent le nom de leurs mères, comme c'est par elles qu'ils comptent leurs généalogies.

Luc. i. v.
59. 60. 61.

Ces noms changent avec l'âge. Un enfant, ou n'a pas de nom, ou relève celui d'un enfant, un jeune homme celui d'un guerrier, & un vieillard celui de quelque ancien. Dès que quelqu'un meurt, le nom qu'il portoit demeure enseveli avec lui, & ce n'est que plusieurs années après qu'on le renouvelle.

Communément cependant les Sauvages ne s'en-

tendent pas volontiers nommer par le nom qui leur est affecté, & la demande qu'on leur en feroit, est une espece d'affront qui les feroit rougir. En se parlant les uns aux autres, ils se donnent tous des noms de parenté, de frere, de sœur, d'oncle, de neveu, &c. observant exactement les degrez de subordination & toutes les proportions de l'âge, à moins qu'il n'y ait une parenté réelle par le sang ou par l'adoption; car alors un enfant se trouvera quelquefois le grand-pere de ceux, qui selon l'ordre de la nature, pourroient être facilement le sien. Ils pratiquent la même civilité à l'égard des Etrangers à qui ils donnent, en leur parlant, des noms de consanguinité, comme s'il y avoit une vraie liaison du sang plus proche ou plus éloignée, à proportion de l'honneur qu'ils veulent leur faire, coûtume que Nicolas de Damas rapporte aussi des anciens Peuples de Scythie.

Nic. Damas.
 Apud Sto-
 bœum, verbo
 Γαλακτόφα-
 γοι.

J'avois cru, dis-je, sur la confrontation de ces mœurs singulieres des Lyciens, rapportées par ces Auteurs que je viens de citer, & par les autres qui en ont écrit, avec celles de nos Sauvages, pouvoir fonder quelques conjectures solides pour établir leur origine: mais ces caractères tout singuliers qu'ils paroissent, ne le sont cependant pas; & convenant à plusieurs autres Peuples, ainsi que je vais le faire voir, le fondement de toutes ces conjectures tombe, & nous laisse dans nôtre incertitude.

Car en premier lieu, le nom de Lyciens, de

Lycopolitains, de Lycaoniens, &c. conviennent ensemble dans la même signification, c'étoient néanmoins des Peuples differens. Les Amazones avoient elles-même une Tribu nommée Lycastienne, qui se rapporte entierement à la famille du Loup des Iroquois & des Hurons.

En second lieu, Herodote est dans l'erreur, quand il dit des Lyciens, qu'ils sont les seuls entre les hommes qui prennent leurs noms dans la famille de leurs meres, & qui comptent par elles l'ordre de leurs généalogies. Appollonius de Rhodes parlant des Argonautes, dit qu'on leur donnoit le nom de Myniens, parce que les plus illustres d'entre eux faisoient gloire d'être issus des filles de Mynias, à quoi son Commentateur ajoûte que c'étoit par une coûtume, semblable à celle des Cariens qui prenoient leurs noms dans la famille de leurs meres. Cependant ces illustres Argonautes étoient pour la plûpart de la Thessalie & du Peloponese.

Appoll. Rh.
Lib. 1. v. 229.

En troisiéme lieu, la Ginécocratie ou Empire des femmes, étoit très-universellement répanduë; car elle étoit non seulement chez les Scythes, chez les Sarmates, & chez les Amazones en particulier: mais elle étoit encore dans l'une & dans l'autre Asie, où les femmes guerrieres qui en avoient été maîtresses, avoient donné goût à toutes les femmes qui vivoient sous leur Empire, de se rendre maîtresses de leurs maris; quoique toutes ne fussent pas si guerrieres, ni si étroitement séparées.

des hommes , que celles qui faisoient gloire de vivre loin d'eux , & de ne les voir qu'en certain temps.

Diod. Sic.
Lib. I. p. 16.

Elle étoit chez les Egyptiens où Isis l'avoit établie ; car cette Reine s'étoit renduë chez eux si recommandable , qu'à cause d'elle , à ce qu'assure Diodore de Sicile , les Reines avoient & plus d'honneurs & plus d'autorité que les Rois ; & pour ce qui regardoit les particuliers , on donnoit dans les contrats de mariage tout pouvoir aux femmes sur leurs maris , & ceux-ci étoient obligez de jurer qu'ils obéiroient en tout à leurs épouses.

Solin , cap.
43. de Æthio-
pia , &c.

Elle étoit chez la plûpart des autres Peuples Barbares de l'Afrique , en particulier chez les Garamantes , où les enfans étoient tellement attachés à leurs meres , & donnoient si peu de marques exterieures de respect pour leurs peres , qu'ils ne paroissoient pas les reconnoître : ce qui a fait dire aux Auteurs qui ignoroient , ou qui ne faisoient pas attention à cette Ginécocratie ; que chez les Garamantes il n'y avoit point de Loix d'un légitime mariage , & que les femmes y étant en commun , les enfans ne pouvoient pas y discerner ceux d'entre les hommes à qui ils étoient redevables de la vie.

Strabo , Lib.
3. p. 114.

Elle étoit encore chez tous les Peuples d'Espagne , & en particulier chez les Cantabres ; selon le témoignage de Strabon , que cet empire des femmes met étrangement de mauvaise humeur , & qui regarde comme une chose éloignée

du bien de la société, & presque contraire au bon sens qu'un mari apporte la dot à sa femme; que les filles héritent au préjudice des garçons, & qu'elles soient chargées du soin de marier leurs freres. Les Basques d'aujourd'hui qui sont descendus de ces anciens Cantabres, ont encore quelque chose de ces coutumes de leurs Ancêtres par rapport aux mariages & aux héritages.

Enfin cette Ginécocratie étoit chez les Medes, chez les Sabéens, & presque chez tous les Barbares, ce que Claudien a fort bien exprimé par ces vers.

Medis levibusque Sabais

Imperat hic sexus, Reginarumque sub armis

Barbariae pars magna jacet.

Claud. in Eutrop. Lib. 1.

Les Spartiates qui avoient formé leur Gouvernement sur celui des Barbares, & qui le conserverent plus long-temps au milieu de la Grece, avoient aussi cette Ginécocratie, dont il nous reste une belle preuve dans un fait cité par Plutarque : car une Dame étrangere qui logeoit chez Leonidas à Lacedémone, ayant osé dire à Gorgo son épouse, comme par une espece de reproche honteux aux Lacedémoniens, qu'il n'y avoit que les seules femmes de Sparte qui eussent un pouvoir despotique sur leurs maris; elle lui répondit fierement qu'il n'y avoit aussi qu'elles seules qui méritassent ce despotisme, parce qu'elles

Plutarch. in Laonic. Apoph. p. 227.

seules mettoient au monde des hommes.

Joan. de Laet,
Hist. Occid.
India, Lib.
II. cap. 14.

Il paroît néanmoins par les Auteurs que dans les deux branches des Heraclides à Sparte, c'étoient les enfans qui succédoient à leurs peres, & montoient sur le Trône à leur place. Ainsi la Ginécocratie que Plutarque attribuë aux Lacedémoniens, étoit différente en ce point de celle des Asiati-ques, & des autres Peuples dont nous venons de parler, à moins que le droit de succession des enfans aux peres ne fût particulier aux Rois, & ne fut différent dans le Peuple, comme cela est au Pérou, où les seuls enfans des Incas, dont les peres mouroient sur le Trône, y succédoient à l'Empire. Dans tout le reste de l'Etat, c'étoient les neveux qui héritoient de leurs oncles maternels. Cette Loi étoit si générale dans ce Royaume, qu'Acosta & les autres Auteurs Espagnols ont été trompez en ce point par rapport aux Incas même.

La succession au Trône dans la ligne collatérale maternelle des neveux aux oncles, préférablement à la ligne directe des enfans aux peres, étoit une suite de cette Ginécocratie ou Empire des femmes. Cela se trouvoit en particulier chez les Peuples compris sous le nom d'Ethiopie, dont Nicolas de Damas écrit qu'ils rendoient tout l'honneur à leurs sœurs, & que leurs Rois choissoient les enfans de ces sœurs pour leur succéder par preference aux leurs propres, & qu'au cas qu'elles vinssent à en manquer, on choissoit alors celui

Nicol. Damas, apud Stobæum, verbo
ΑΙΘΙΟΠΙΕΣ.

celui de la Nation qui étoit doüé des plus grandes qualités, qui étoit le mieux fait & le plus belliqueux. Cette Loy de la succession est encore aujourd'hui chez presque tous les Negres de l'Afrique, dans tout le Malabar, & en quelques autres endroits de l'Inde Orientale : mais elle est encore plus répandüe dans l'Amerique.

Si l'on eut pû fonder quelques conjectures certaines sur ces traits de ressemblance entre les Ly- ciens & les Iroquois, il eut été facile de remonter jusqu'à leur premiere origine.

Origine
des Ly-
ciens.

L'Europe, l'Asie-Mineure, & cette Partie de la grande Asie qui s'étend vers la Mer Caspienne, vers les Palus Méotides & les pais Hyperboréens, une partie même de l'Afrique, furent le lot qui tomba en partage aux enfans de Japhet après le Déluge. L'Ecriture Sainte nous le fait assez sentir, & les Auteurs prophanes sont assez de concert sur ce sujet. Ceux des enfans de ce Patriarche qui tirèrent vers le Midi, s'étant coulez par les deux côtez de l'Hellespont, les uns par la Thrace & par le Peloponese, & les autres le long de cette chaîne de montagnes qui finit au pied du Mont Taurus, fondirent presque tous dans les Isles de la Grece, que la Sainte Ecriture nomme les Isles des Nations ; & invitez par la douceur du climat, par la fertilité de ces Isles, & par leur situation même qui leur fait un rempart naturel de la Mer, pour les mettre à couvert des incursions & des

Genes. c. 10.

hostilités, ils s'y arrêterent par préférence. Mais le nombre des habitans s'étant extrêmement multiplié, & ces Isles ne pouvant plus les contenir & les nourrir, ils se virent obligez de se condamner à de tristes séparations, & d'envoyer leur monde chercher fortune ailleurs. Quelques-uns tenterent de nouvelles découvertes, & se jetterent dans l'Italie, dans les Gaules & dans les Espagnes : les autres revinrent sur les traces de leurs Aïcêtres, & refoulerent dans le Peloponese & dans l'une & l'autre Asie. Ces séparations s'étant faites successivement & en divers temps, ces Peuples qui avoient la même origine, ne se connoissoient plus après un certain nombre d'années, de sorte qu'ils se partagerent en autant de petites Nations qu'il y avoit de Colonies différentes, & se donnerent autant de noms qu'il y avoit de différens Villages ou de différentes Hordes, car la plûpart ménoient une vie errante à la façon des Tartares.

La Lycie qui est à l'extrémité de l'Asie-Mineure vers la Mer, fût la retraite de plusieurs de ces Colonies qui s'y jetterent de plusieurs endroits du Peloponese & de l'Archipel. Un Rhadamante, selon le témoignage d'Eusebe de Cesarée, y en amena une de l'Isle de Crète, fameuse chez les Poëtes par ses cent Villes, & qui ayant été des premières peuplées, fut aussi des premières à chasser ses propres enfans. Sarpedon fils d'Europe, au rapport d'Herodote, chassé par son frere Minos, aborda dans la Lyeie, & s'y établit auprès des

Euseb. in
Chronico.

Herod. Lib.
L. II. 173.

Cariens & des Cauniens, dont les premiers étoient originaires de l'Isle de Crète, & les seconds se vantoient de la même origine. Athamas chassé de la Boetie, y amena une Colonie, & y bâtit une Ville qui fut appelée de son nom *Athamantia*. Platon n'hésite pas à dire que les Lyciens sont ses Descendans. Xantus fils de Triope, y fonda la Ville de Xante, & s'y arrêta avec les Pelasgiens qu'il avoit amenez d'Argos ou de l'Isle de Crète. Les Amazones, Les Solymes, les Homonades & un assez grand nombre d'autres Colonies y aborderent de toutes parts, & s'y établirent en differens endroits. Il se peut faire que les Amazones de la Tribu Lycastienne soient venuës aussi de l'Isle de Crète, & qu'elles ayent pris leur nom de Lycastes, fils de Minos premier.

Plato in Mi.
noc.

Les Peuples de la Lycie étoient appellez premierement Myliens, dit Herodote. Lorsque Sarpedon y entra, ils étoient nommez Solymes; Sarpedon changea ce nom en celui de Termiles, & ils ne prirent celui de Lyciens que quand Lycus, fils de Pandion, chassé d'Athenes par Egée, se fut retiré auprès de Sarpedon. Homere semble être opposé à Herodote, en disant que Bellorophon envoyé par le Roy des Lyciens, fit la guerre aux Solymes: ce qui a fait dire à Strabon qui suit le sentiment d'Homere, que les Solymes étoient bien le Peuple appelé Myliens: mais non pas celui à qui Sarpedon donna le nom de Termiles. Le sçavant M^r. Bochart prétend que les Solymes étoient

Herodot.
loco cit.

Homer. Iliad.
6. v. 184.

Strabo. Lib.
14. p. 459.

Bochart.
Geog. sacræ.
Lib. 1. c. 17.

une Colonie de Pheniciens *. Il se fonde sur quelques étymologies, & sur cette guerre de Bellophon contre les Solymes & contre les Amazones.

Mais ces preuves paroîtront bien légères, si l'on considère que tous ces Peuples de Lycie étant un

* On ne peut presque pas douter que les Solymes n'aient habité la Lycie. J'ai de la peine à me persuader que ce fut une Colonie Phenicienne; & si l'on pouvoit bien supputer la Chronologie des tems, il seroit peut-être plus probable que les Solymes, qui dans les commencemens étoient aussi vagabonds que les autres, ont passé de l'Asie-Mineure dans la Palestine, que de la Palestine dans l'Asie. Il y a dans la Palestine un Promontoire appelé *Hiera*, & des Monts nommez *Solymes*, selon le témoignage de Strabon. Il est assez vraisemblable que de ces deux noms on a formé celui de *Hier. solima* du nom des Solymes habitans de ce Promontoire, qui passerent dans le pais des Chananéens. M. Bochart a raison de soutenir, contre le sentiment de Joseph, que ces Solymes n'étoient pas des Hebreux : mais la raison qu'il en apporte n'est pas concluante, lorsqu'il prétend le prouver par la maniere dont ceux-là coupoient leurs cheveux en rond, ce qui étoit défendu par la Loi des Juifs ; car les Hebreux avoient conservé plusieurs choses qui étoient contre leur Loy, & en particulier celle-ci, comme nous le dirons dans la suite. Il eut été plus naturel de

dire, que quand bien même il seroit vrai que les Solymes fussent venus de la Palestine dans la Pisidie, il ne devoit pas pour cela en inferer que ce fussent des Hebreux, mais plutôt des Jebuséens habitans de la Ville de Salem, laquelle existoit du temps d'Abraham, dont Melchisedech étoit Roi, & qui se soutinrent dans cette Ville, malgré les Hebreux, jusques au regne de David qui les assujettit. Ces Jebuséens & les Solymes de Pisidie ou de Lycie paroissent en effet être le même Peuple : mais je croirois plus volontiers qu'ils ont passé de l'Asie-Mineure dans la Palestine, que je ne croirois qu'ils ont passé de la Palestine dans l'Asie-Mineure. Pour répondre maintenant à M. Bochart, il se peut faire que les Pheniciens établirent des Colonies en quelques endroits de l'Asie-Mineure : mais cela peut aussi s'être fait postérieurement à la sortie des Solymes ; car il est certain que pendant long-temps ce ne fut qu'un flux & reflux de Nations qui se chassoient les unes les autres. Celles qui étoient trop fatiguées par leurs voisins, changeoient aisément de place, & s'enfonçoient plus avant dans le pais.

ramas de gens venus de la Grece sous differens chefs , devoient être toujours en guerre les uns avec les autres , & se disputer continuellement le terrain. En effet nous trouvons que Bellorophon ne fit pas seulement la guerre aux Solymes & aux Amazones , mais qu'il la fit aux Lyciens mêmes , aidé des Lyciens , ce qui ne peut s'entendre que de cette guerre intestine dont la Lycie étoit le théâtre & le sujet. Chacun de ces petits Peuples se regardoit comme maître chez soy , & se gouvernoit à sa maniere , ce qui semble justifié par Homere , lequel distingue les Lyciens qui étoient au secours des Troyens , & les sépare sous divers chefs venus de differens endroits ; ce ne fut qu'à la longue & pour la nécessité de leurs affaires qu'ils s'unirent en corps de Nation , chacun conservant chez soy son autorité toute entiere , & ne la partageant que lorsqu'il s'agissoit du bien general du pais. Justin parlant de ces divers peuples Asiati-ques , fait assez connoître que leurs Etats étoient bien bornez , par ces paroles , *intra suam cuique patriam regna finiebantur*. On peut assurer la même chose de presque tous les premiers Peuples. L'Ecriture Sainte compte jusqu'à 31. Rois dans la Terre de Chanaan. Les Nomes des Egyptiens étoient probablement dans les commencemens autant de differens Etats ; & il est probable que les Dynasties de ces divers Peuples ayant été confonduës en une seule , c'est ce qui aura fondé une longue suite de Rois , qui remplissant le nombre de 5. ou 6000.

Justin. iiii.
Lib. 1.

ans, ont fait une Chronologie antérieure à celle de la Création du monde, & qui ne s'accorde pas avec les Saintes Ecritures, ni avec les Annales des autres Peuples, si l'on en excepte les Chinois qui ont aussi une Chronologie fabuleuse.

Durant la guerre de Troye, les Lyciens prirent tous intérêt pour Priam contre les Grecs. Homere parle avec éloge de leur valeur : mais leur país souffrit extrêmement des ravages que les Grecs firent dans l'Asie-Mineure pendant le temps que dura cette guerre.

Herod. Lib.
I. n. 23. Lib.
III. n. 90.

En differens temps ils furent Tributaires de Cresus Roy de Lydie, des Perses, de Mausole Roy de Carie, & ensuite des Grecs.

Herod. Lib.
I. n. 176.

Les Lyciens de Xante en petit nombre, combattirent avec une extrême valeur contre Harpage General des troupes de Cyrus. Ayant été vaincus en rase campagne, ils se retirerent dans leur Ville; & ayant fait entrer dans leur fort leurs femmes & leurs enfans, ils les brûlerent avec tout ce qu'ils avoient : après quoi s'étant engagez par d'horribles sermens les uns aux autres, ils recommencerent le combat, & y périrent tous.

Diodor. Sic.
Lib. 17. p. 576.

Ceux de Marmare ayant molesté les troupes d'Alexandre à leur passage, ce Prince les resserra dans leur fort, qui étoit un grand rocher isolé & escarpé de toutes parts, & il les fit sommer de se rendre. Le conseil des Anciens vouloit prévenir leur ruine commune par leur soumission : mais les jeunes gens aimant mieux périr & s'ensevelir avec la

liberté de la patrie , prirent la résolution de faire une sortie au travers du camp des ennemis pour se sauver dans les montagnes , après avoir coupé la gorge aux vieillards , aux femmes & aux enfans , ou pour mourir eux-mêmes en combattant genereusement. Ce dessein ayant été agréé , il fut ordonné que chacun se retirât dans sa famille , qu'ils y fissent un festin de tout ce qu'ils avoient de meilleur , & qu'ils attendissent avec fermeté l'effet de cette détermination. Quelques-uns ayant horreur de souiller leurs mains dans le sang de leurs proches , se contenterent de mettre le feu à la Ville & aux maisons : mais les autres executant la résolution dans son entier , remplirent la Ville de carnage ; & après cette execution barbare , ayant fait tous ensemble irruption dans le camp des assiégés , ils se sauverent comme ils l'avoient projeté.

Durant les guerres du Triumvirat , d'Octavien Cesar , de Marc-Antoine & de Lepidus. Brutus étant entré dans la Lycie , & ayant mis le siège devant la Ville de Xante que les Lyciens avoient rebâtie sur les ruines de la première , ses habitans après avoir fait des prodiges de valeur pendant ce siège , donnerent un nouvel exemple d'un desespoir pareil à celui qu'avoient donné leurs Ancêtres du temps de Cyrus & d'Alexandre. Car les Romains ayant pris la Ville d'assaut , au lieu de continuer le combat , ils se dissipèrent dans le moment , & se retirèrent chacun chez soi ; & soit qu'ils prissent sur le champ la résolution de s'en-

Plutarch. in
M. BRUTO.

sevelir sous les cendres de leur Ville , soit qu'ils eussent prémédité ce coup , les Romains qui avoient été surpris de leur retraite , le furent encore davantage de voir en un instant toutes les maisons en feu : ils accoururent aussi-tôt pour l'éteindre , mais ces furieux les repoussèrent à coups de flèches & de traits ; ils égorgoient leurs femmes , leurs enfans & leurs esclaves à la vûë des soldats , & se lançoient ensuite au milieu des flâmes , d'autres se jettoient comme des bêtes feroches sur la pointe des épées de leurs ennemis , les enfans mêmes présentoient la gorge aux épées de leurs peres , ou se précipitoient du haut des maisons dans le feu ; & après que l'incendie fut cessé , on trouva une femme qui s'étoit pendue , tenant d'une main son enfant qu'elle avoit étranglé , & de l'autre le flambeau dont elle avoit mis le feu à sa maison. Brutus en fut touché jusqu'aux larmes , il fit ce qu'il put pour sauver quelques restes de ces misérables , promettant une récompense aux soldats qui lui ameneroient un Xanrien ; cependant il n'en put sauver que cinquante , qui se plaignoient encore de ce qu'on leur conservoit la vie malgré eux. Cesar ne fut pas moins sensible au desespoir de tant de braves qui défendoient ses interêts , & peu de temps après il permit aux Lyciens de rebâtir cette Ville.

Quoique les Lyciens se soient toujours conservés dans leurs pais jusqu'au temps du bas Empire , & que ces Peuples n'y ayent peut-être pas entièrement

ment , péri comme les Solymes , les Myliens , les Amazones , les Homonades & leurs autres voisins ; il est cependant hors de doute que dans ces funestes guerres qui portoient chez eux une désolation presque totale , la plûpart étant obligez de céder à la force , auront été chercher fortune ailleurs pour ne pas attendre les dernières extrémités de la guerre , & se seront laissez entraîner comme les autres dans les païs les plus reculez de la Scythie , d'où ils auront pû passer en Amérique.

Mais comme la conjecture fondée sur la ressemblance des Iroquois & des Lyciens , n'est pas si juste qu'on n'en puisse faire des applications à d'autres , ainsi que je l'ai dit , & qu'il est difficile , pour ne pas dire impossible , dans un si grand éloignement de temps & de lieux , de rencontrer précisément & avec évidence , ou même avec une probabilité assez forte par rapport à un Peuple particulier : je crois qu'il faut prendre la chose d'une manière un peu plus vague pour courir moins de risque de se tromper.

Mon sentiment est donc que la plus grande partie des Peuples de l'Amérique viennent originai-
 rement de ces Barbares qui occuperent le Continent de la Grece & ses Isles , d'où ayant envoyé plusieurs Colonies de tous côtez pendant plusieurs siècles , ils furent obligez d'en sortir enfin tous , ou presque tous , pour se répandre en divers

Sentiment
 de l'Auteur
 sur l'origine
 des Améri-
 quains.

païs, ayant été chassés en dernier lieu par les Cadmonéens ou Agenorides, qu'on croit être les Peuples d'Og Roy de Bazan, dont il est parlé dans l'Écriture, ce qui arriva à peu près dans le temps que les Chananéens fuyant devant les Hebreux, & contraints de leur céder la place, alloient inonder eux-mêmes comme un torrent, d'autres Contrées où ils trouvoient des ennemis moins redoutables.

Il est constant par les Auteurs, que les Barbares ont occupé la Grèce avant ces Peuples qu'on a connu depuis sous le nom des Grecs; & quoique dans la suite les Auteurs & sur-tout les Poètes aient appliqué à ceux-ci les noms de ces premiers Peuples Barbares, les Grecs étoient néanmoins très-différens, & n'étoient autres que ces Agenorides qui avoient apporté du païs des Chananéens les Lettres, & peut-être la Langue Grecque qu'ils substituerent à celle de ces Barbares, dont il ne resta presque plus aucun vestige, comme je le montrerai dans la suite. Je crois cet événement antérieur à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du moins à la splendeur de ces Villes maritimes qui devinrent si florissantes par leur commerce, & qui établirent encore depuis plusieurs Colonies dans la Grèce, dans l'Afrique & dans les Espagnes.

Ces Barbares bien que confondus dans les Histoires par une multitude de noms particuliers à chaque petit Canton, sont néanmoins assez univer-

félement compris fous les noms generiques de Pelafgiens & d'Helleniens, qui, de quelques Peuples particuliers, avoient passé à toute la Nation.

Les Helleniens & les Pelafgiens se font assez souvent mêlez ensemble, ainsi qu'il est manifeste par les histoires mêmes : mais les Pelafgiens étoient differens des Helleniens, en ce que ceux-ci qui cultivoient un peu la terre, étoient un peu plus fixes & plus fedentaires que les premiers, lesquels ne femoient point, ne vivoient que du fruit des arbres, de la chasse, de la pêche, & de ce que le hazard pouvoit leur présenter, qui n'habitoient que dans des tentes, décampoient pour peu de chose, & menoient une vie errante par état & par nécessité.

Ceux qui connoîtront suffisamment les Peuples barbares de l'Amerique Septentrionale, y trouveront le caractere de ces Helleniens & de ces Pelafgiens ; les uns compris fous la Langue Huronne, cultivent des champs, bâtissent des cabanes, & font assez stables dans un même lieu. Au contraire la plûpart des Algonquins & des Sauvages du Nord font profession d'une vie vagabonde, & ne vivent que du benefice du hazard. C'est à peu près la même distinction de Peuples dans l'Amerique Meridionale.

Tout ce que j'ai à dire dans la suite des Mœurs & des Coûtumes de nos Sauvages, a une si grande ressemblance avec celles de ces Peuples barbares, qu'on croira les y reconnoître.

Je crois, avant que de passer outre, devoir prévenir ceux qui pourroient être étonnez de voir que dans le cours de cet Ouvrage, j'aïlle fouïiller non seulement dans les Mœurs des Grecs postérieurs, qui avoient formé leur République sur celle des anciens Crétois, mais encore dans celles des anciens Romains, des Ibériens & des Gaulois même, pour y trouver des similitudes qui pourroient paroître hors de propos. Mais, selon le témoignage des Auteurs, rien n'étoit plus semblable que les mœurs des Ibériens, des Gaulois, & des Peuples de la Thrace & de la Scythie, parce que ces Barbares s'étoient répandus de tous ces côtez-là. Il me semble néanmoins reconnoître les Iroquois & les Hurons d'une manière plus particulière dans ces Peuples de la Thrace Asiatique, qui, des extrémités de l'Asie-Mineure & de la Lycie même, pénétrèrent dans le Pont, & s'arrêtèrent dans l'Arie & dans l'Areiane. J'apporterai dans la suite les raisons qui peuvent appuyer mes conjectures sur ce point.

Je souûnets néanmoins de nouveau toutes ces conjectures aux Sçavans. Pour moi je ne prétens ici que rapprocher, le plus qu'il me sera possible, toutes les ressemblances des Mœurs des Amériquains avec celles des premiers temps : mais auparavant il nous reste à dire ce que les Sauvages pensent eux-mêmes de leur origine.

Ce qu'on On ne peut rien tirer des Sauvages en general

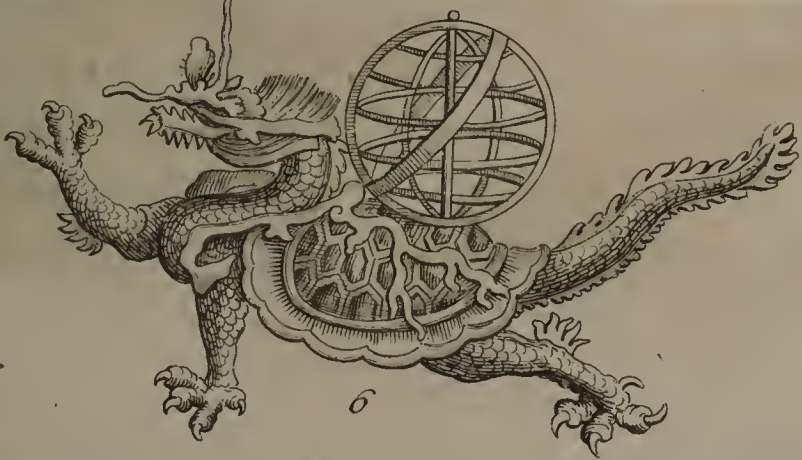
touchant leur origine. N'ayant point de Lettres, ils n'ont point aussi de fastes & d'Annales sur lesquelles on puisse compter. Ils ont cependant une espèce de Tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir : mais cette Tradition ne peut point caractériser aucun Peuple particulier pour les rapporter à une origine connue, si ce n'est la première origine de tous les hommes, qui étant de tous les faits historiques le plus frappant, a laissé de plus profondes traces qu'on peut voir presque sans exception chez toutes les Nations incultes. D'ailleurs cette Tradition passant de bouche en bouche, reçoit dans toutes quelque alteration, & dégénère en fables si absurdes, qu'on ne peut avoir qu'une peine extrême à les rapporter.

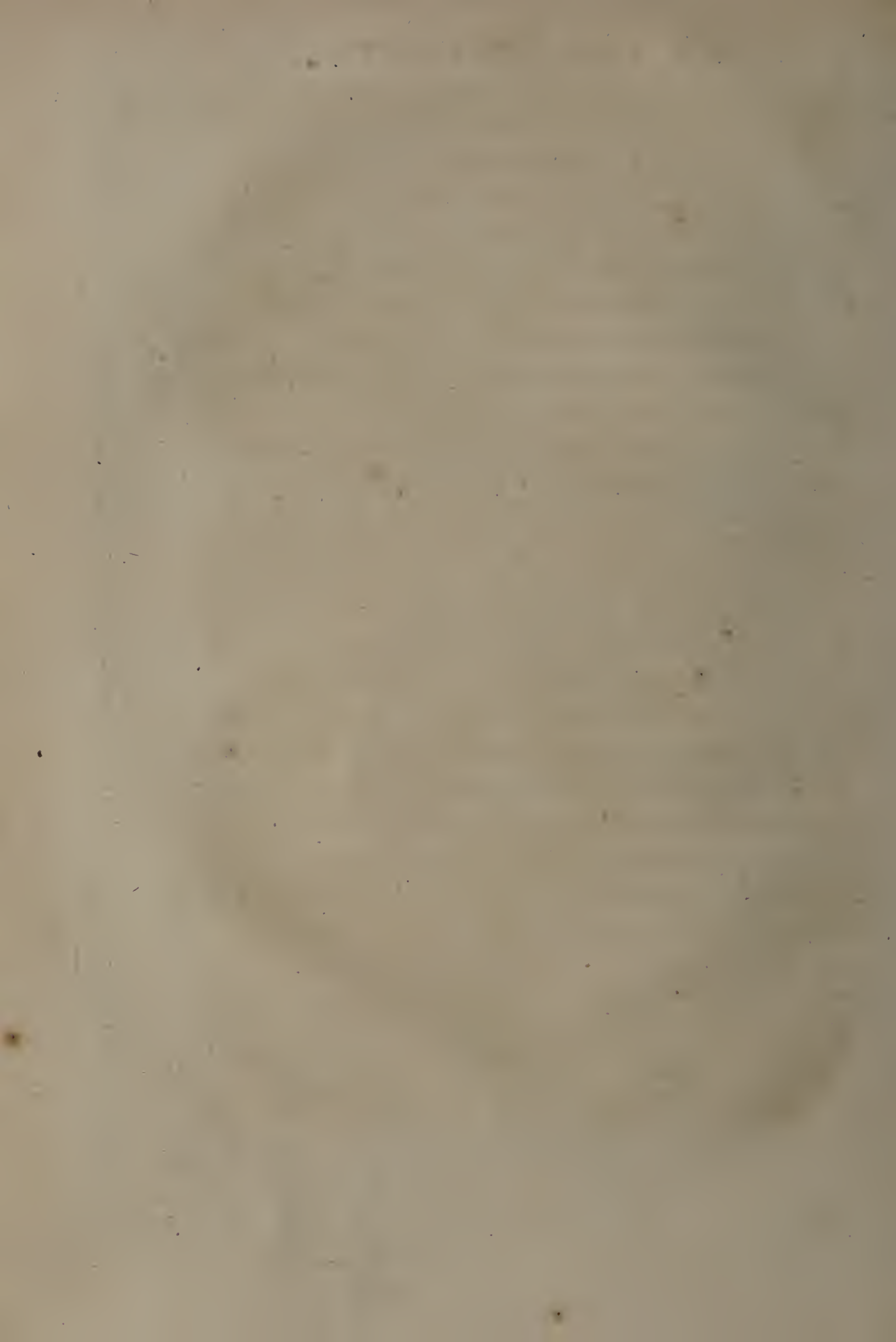
peut tirer
des Sauvages
touchant leur
origine.

Voici comment les Iroquois racontent l'origine de la Terre & la leur. Dans le commencement il y avoit, disent-ils, six hommes ; (les Peuples du Pérou & du Brésil conviennent d'un pareil nombre.) D'où étoient venus ces hommes ? C'est ce qu'ils ne sçavent pas. Il n'y avoit point encore de terre ; ils erroient au gré du vent, ils n'avoient point non plus de femmes, & ils sentoient bien que leur race alloit périr avec eux. Enfin ils apprirent ; je ne sçais où, qu'il y en avoit une dans le Ciel. Ayant tenu conseil ensemble, il fut résolu que l'un d'eux, nommé Hogouaho ou le Loup, s'y transporterait. L'entreprise paroissoit impossible, mais les oiseaux du Ciel de concert ensemble, l'y éleverent, en lui faisant un siège de leur corps,

& se soutenant les uns les autres. Lorsqu'il y fut arrivé, il attendit au pied d'un arbre que cette femme fortit à son ordinaire pour aller puiser de l'eau à une fontaine voisine du lieu où il s'étoit arrêté. La femme ne manqua point de venir selon sa coutume. L'homme qui l'attendoit, lia conversation avec elle, & il lui fit un présent de graisse d'Ours, dont il lui donna à manger : Femme curieuse qui aime à causer, & qui reçoit des présents, ne dispute pas long-temps la victoire : Celle-ci étoit foible dans le Ciel même, elle se laissa séduire. Le maître du Ciel s'en apperçût, & dans sa colere il la chassa & la précipita : mais dans sa chute la Tortuë la reçût sur son dos, sur lequel la Loutre & les poissons puisant de l'argile au fonds des eaux, formerent une petite Isle qui s'accrut peu à peu, & s'étendit dans la forme où nous voyons la terre aujourd'hui. Cette femme eut deux enfans qui se battirent ensemble ; ils avoient des armes inégales dont ils ne connoissoient point la force, celles de l'un étoient offensives, & celles de l'autre n'étoient point capables de nuire, de sorte que celui-la fut tué sans peine.

De cette femme sont descendus tous les autres hommes par une longue suite de generations, & c'est un événement aussi singulier qui a servi, disent-ils, de fondement à la distinction des trois familles Iroquoises & Huronnes, du Loup, de l'Ours, & de la Tortuë, lesquelles dans leurs noms sont comme une tradition vivante, qui leur re-





met devant les yeux leur histoire des premiers temps.

Le ridicule de cette fable fait pitié, quoiqu'elle ne soit pas plus absurde que celles que les Grecs qui étoient des gens si spirituels, ont inventé du voyage de Prométhée au Ciel, quand il y monta pour dérober le feu, ou de la réparation du monde par Deucalion & Pyrrha, qui, suivant le conseil des Oracles, jetterent des pierres par-dessus leurs têtes, lesquelles se convertissoient en hommes & en femmes, la différence du sexe dépendant uniquement de la main qui les avoit jettées.

Mais au travers de cette fable, toute ridicule qu'elle est, on croit entrevoir la vérité malgré les ténèbres épaisses qui l'enveloppent : en effet en approfondissant un peu, on y démêle la femme dans le Paradis terrestre, l'Arbre de la science du bien & du mal, la tentation où elle eut le malheur de succomber, que quelques hérétiques ont cru être un péché de la chair, fondez peut-être sur les alterations des idées payennes ; on y découvre la colere de Dieu chassant nos premiers Pères du lieu de délices où il les avoit placez, & qui pouvoit être regardé comme le Ciel en comparaison du reste de la terre, laquelle ne devoit plus leur produire d'elle-même que des ronces & des épines ; enfin on y croit voir le meurtre d'Abel tué par son frere Caïn.

Cette fable a aussi son fondement dans la Mythologie des Anciens, ou bien des choses que la

Homer. Iliad.
19.

Religion nous enseigne , sont plutôt déguisées que tout-à-fait ignorées. Rien n'est plus semblable en effet à la fable Iroquoise qui nous représente cette femme chassée du Ciel , que celle qu'Homere nous raconte de la chute d'Até. Até étoit une Déesse fille de Jupiter ; son nom déclare quel étoit son caractère qui étoit le vice même ; elle ne pensoit qu'à faire du mal , & n'étoit pas capable d'autre chose , odieuse aux Dieux & aux hommes : enfin elle irrita tellement Jupiter même , que ce Dieu l'ayant saisie par les cheveux , la précipita du haut des Cieux , & fit serment qu'elle n'y remettroit jamais les pieds.

Homer. Iliad.
9.

On voit bien par le récit d'Homere que ce Poëte a voulu représenter la Concupiscence qui nous porte toujours au mal , ou bien le Peché même sous une figure allegorique ; car après avoir fait le portrait de cette mauvaise fille , qui parcourt la terre avec une celerité incroyable , faisant du pis qu'elle peut aux hommes. Il ajoute que ses sœurs , filles de Jupiter comme elle , & à qui il donne le nom de *λιταί* , c'est-à-dire , *les Prieres* , vont toujours après elle pour corriger le mal qu'elle a fait , mais qu'elles marchent à pas lents , parce qu'elles sont boiteuses & toutes contrefaites. Les prieres sont en effet dans l'idée des Payens même , un des remedes des plus efficaces après le peché pour appaiser la colere des Dieux : mais Homere a eu raison de les peindre toutes contrefaites , parce qu'il est peu de prieres qui ne soient défectueuses.

Saint

Saint Justin Martyr, dans son Exhortation aux Grecs, ne se contentant pas de cette explication allegorique, prétend qu'Homere a décrit par Até le peché des Anges Rebelles, & le juste châtiment dont Dieu les punit, les ayant dans le moment chassés du Paradis pour une éternité; Ce qui étant pour eux le sujet d'une jalousie mortelle contre les hommes, à qui il n'est pas fermé sans retour par la grace de la Rédemption, fait qu'ils ne cessent de leur dresser des embûches, & de les porter au mal pour les perdre.

Justin, Cohort. ad Græcos, p. 28.

Mais puisqu'Homere en fait une femme, pourquoi ne pourroit-on pas l'expliquer de la chute d'Eve, & du bannissement de nos premiers Peres, que Dieu mit hors du Paradis Terrestre? Até ou Atté étoit une des acclamations des Bacchanales, aussi-bien que l'Evohé; or si l'Evasme des Bacchantes se rapportoit à Eve, comme l'assure saint Clement d'Alexandrie, ainsi que je dois l'expliquer plus au long, Até fera aussi un nom, par lequel Eve étoit désignée dans les Fêtes des Barbares, de qui Homere a pris cette fable.

L'Isle flottante qui se trouve à propos pour recevoir cette femme dans sa chute, a encore beaucoup de rapport à la fable de Latone, qui étant poursuivie par le serpent Python, & ne pouvant s'arrêter nulle part, fuyant depuis les pais Hyperboréens, déguisée sous la forme d'une Louve, jusqu'à l'Archipel, se jetta dans la mer où elle

fut reçûë par l'Isle de Delos, laquelle nageoit alors entre deux eaux, & qui n'ayant pas eu de part au serment qu'avoit fait la Terre de ne lui donner aucun azyle, parut tout à coup pour la sauver du naufrage, & fut honorée par la naissance d'Apollon & de Diane.

Si les Iroquois sont originaires de ces Peuples barbares dont j'ai parlé, les Grecs auront emprunté d'eux le fonds de cette fable qui pouvoit avoir du crédit parmi les Lyciens, lesquels honoroient d'un culte particulier le Dieu Apollon, qui en eut le surnom de Lycien.

Peut-être qu'en creusant encore davantage, on trouveroit que cette fable est fondée sur un autre Symbole de la Theologie Payenne. On voit dans les anciens monumens une Tortuë aux pieds d'Harpocrate. Pausanias dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle statuë de Venus Uranie ou Celeste, dont les pieds portoient sur le dos d'une Tortuë, & une autre de Venus Terrestre, qui posoit ses pieds sur un Bouc; mais il avouë ingénûment qu'il ne sçait pas la signification de ces mysteres. Plutarque a voulu les expliquer, & il dit que cette Tortuë qui porte avec elle sa maison, signifie que les femmes doivent se tenir renfermées chez elles, & que le soin du ménage leur est confié. Mais on voit bien que c'est un sens moral que Plutarque a tiré de sa tête, & qui ne convient pas au temps de la premiere invention de cette Theologie Symbolique. Car en ce

Pausan. Eliac.
2. P. 173.

Plutar. de
Conjug. Præ-
cept.

temps-là les femmes ne s'amusoient point à filer au coin de leur feu ; presque toutes les femmes des Barbares labouroient la terre , entretenoient leurs cabanes de bois de chauffage , & avoient autant d'occupations au dehors que leurs maris.

Il seroit peut-être plus naturel de penser que les Anciens vouloient marquer par-là que Dieu signifié sous le nom de Venus Uranie , étoit l'Auteur de l'harmonie du monde , désignée par la Tortuë qui étoit le Symbole de cette harmonie , la Tortuë & la Lyre d'Apollon n'étant qu'une même chose , ainsi que je l'expliquerai dans la suite plus au long. Peut-être aussi vouloient-ils dire que l'origine de l'homme créé sur la terre étoit cependant divine , & venoit du Ciel. Ce qui est d'autant plus vraisemblable , que la Tortuë , qui pouvoit être le Symbole de la Generation par sa fécondité , l'étoit aussi de la Terre & de son Elément , comme la Grenouille étoit celui de l'eau , le Lezard de l'air , & le Serpent du feu , ainsi que l'explique le Perc Kirker dans son Oedipe.

Ath. Kirker:
in Oedipo,
tom. 2. Class.
9. p. 451.

Dans la Religion des Indes Orientales les Brachmanes ont une tradition de leur Dieu Vichnou metamorphosé en Tortuë , & ils en ont plusieurs statuës dans leurs Pagodes. Ils disent que par la chute d'une montagne le Monde qui ne pouvoit supporter une charge si pesante , s'enfonçoit peu à peu vers l'abime où il auroit péri , si Vichnou qui est le Dieu bienfaisant ne se fût metamorphosé

en Tortuë, & ne l'eut soutenu sur son dos. Les Chinois font aussi une Divinité du Dragon volant, qu'ils appellent, l'esprit, ou le génie de l'air & des montagnes, & qu'on voit peint dans leurs Temples couvert d'une écaille tortuë. Ils font naître ce Dragon* d'une Tortuë, & ils disent, qu'il est le soutien du Monde, lequel est appuyé tout entier sur lui.

Le fonds de cette fable, qui est par-tout la même, prouve que la Tortuë étoit un Symbole de cette Religion ancienne que les Peuples ont travestie quand ils ont cessé de l'entendre. C'est sans doute pour cela que les Troglodytes avoient un respect religieux pour la Tortuë dont ils n'osoient pas manger, & qu'ils avoient en horreur les Kele-nophages leurs voisins qui s'en nourrissoient.

Plin. Lib. 11.
cap. 10.

Les Sauvages en general ont aussi tous quelque connoissance du Déluge, qui ayant été universel, ainsi que la raison même nous le fait conclure de ce que la foy nous en enseigne, a été un événement trop singulier & trop remarquable pour qu'on n'en trouve pas des vestiges chez toutes les Nations; mais la maniere différente dont ils racontent qu'en ont été préservez les Réparateurs du Genre Humain, est aussi mêlée de fables que

* *Aethan: Kirker. Chin. Illustr. p. 187. Col. 2. Draco volans, quem spiritum aëris & montium dicunt (Sina) testitudinis scuto tectus, conspicendum se exhibet, quam fabulam à Brachmanibus mutuati,* aiunt, mundum Draconi seu Serpenti ex testudine nato, uti in sequentibus fusè aperietur, insistere, quæ omnia tot tantisque fabulis differentibus involvunt, ut vix ipsi sese inde extricare queant.

celle des Déluges de Deucalion & d'Ogyges.

On trouve aussi pareillement chez quelques Peuples les vestiges d'une créance très-ancienne, par laquelle ils sont persuadés, que, de la même manière que le monde a été submergé dans les eaux du Déluge, il doit aussi périr à la fin des temps par le feu qui doit le consumer entièrement. C'est de cette créance ancienne qu'Ovide nous a laissé un beau témoignage dans ces vers.

*Esse quoque in fatis reminiscitur (Jupiter) affore
tempus,*

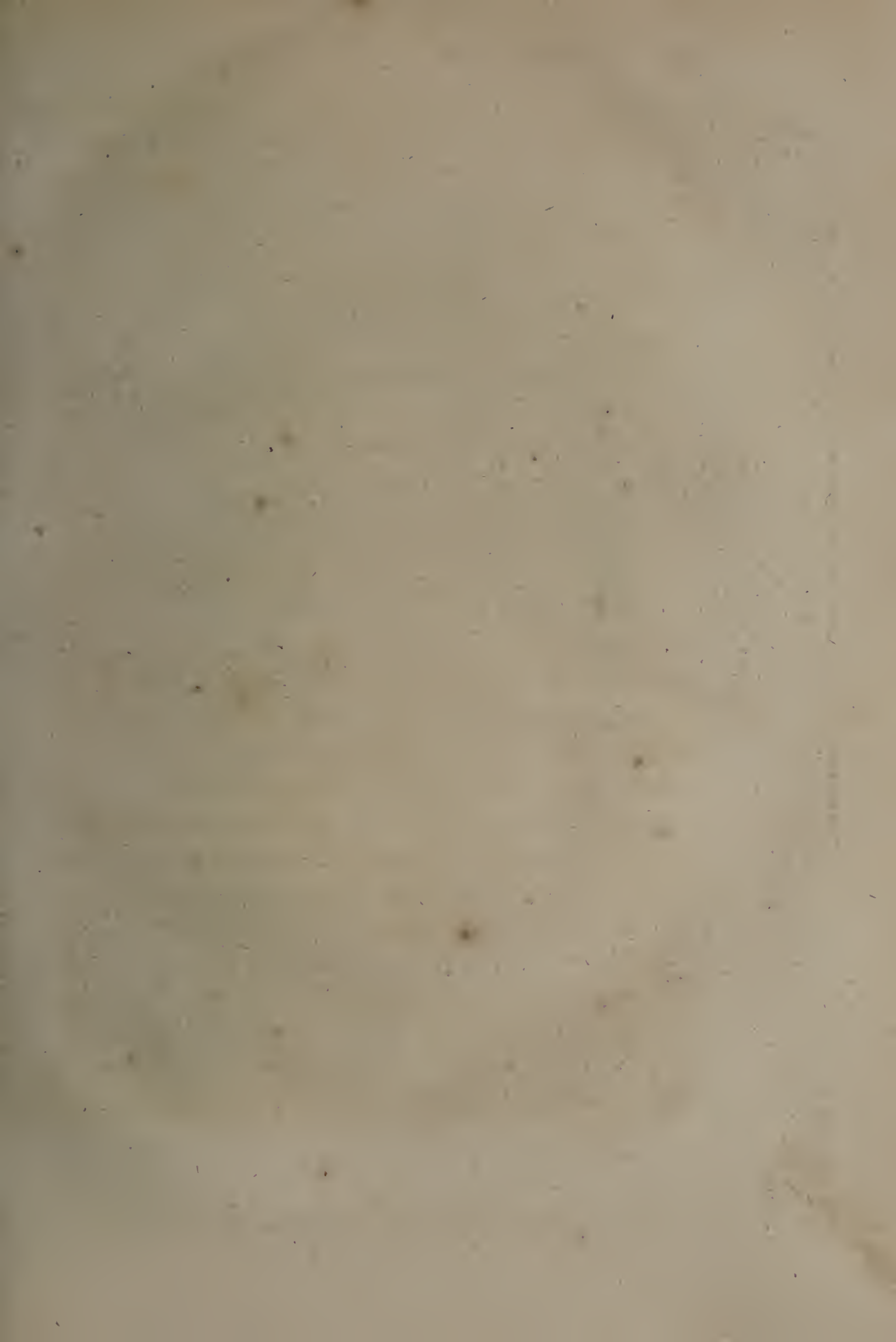
Ovid. Me-
tam. Lib. 1.

*Quo mare, quo tellus, correptaque Regia Cæli
Ardeat, & Mundi Moles operosa labore.*

Les Sauvages en general n'ignorent point aussi qu'ils sont étrangers aux pais qu'ils habitent présentement. Ils disent qu'ils sont venus de loin du côté de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Asie. Les Iroquois Agniés assurent qu'ils errerent long-temps sous la conduite d'une femme nommée Gaihona-riosc; cette femme les promena dans tout le Nord de l'Amérique, elle les fit passer au lieu où est située maintenant la Ville de Quebec; mais ayant trouvé ces pais trop inégaux, & peut-être trop incommodes à cause du froid, elle s'arrêta enfin à Agnié dont le climat lui parut plus temperé, & les terres plus propres à être cultivées; elle distribua ensuite ces terres pour les travailler, & fonda ainsi

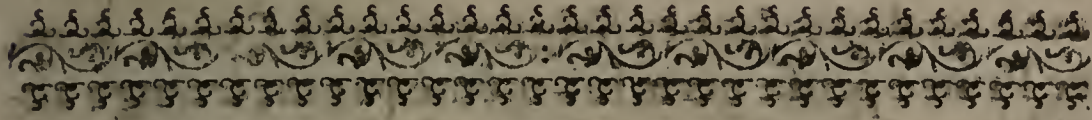
une Colonie qui s'est. toujours maintenüe depuis. C'est ce que les Agniés racontent de leur origine particuliere, qu'ils veulent être un peu differente de celle des autres quatre Nations Iroquoises ; car ils ne prétendent point être compris sous le nom d'*Agonnonfionni* ou de *faiseurs de Cabanes* qu'on donne aux autres. Je n'en sçais point la raison ; cependant les François & les autres Nations Sauvages ne les distinguent point, & generalement sous le nom d'Iroquois ou d'Agonnonfionni ; on comprend cinq Peuples qui parlent autant de Dialectes differentes d'une même Langue. Ils sont placez dans cette Partie de la Nouvelle France, qui est située à l'Est des Lacs par où passe le fleuve saint Laurent, & qui est bornée par la Nouvelle-York, & par les autres Terres des Anglois & des François. On les distingue en Iroquois superieurs & inferieurs. Les superieurs sont les Tsonnontouans, les Goyogottens & les Onnontagués. Les inferieurs sont les Agniés & les Onnejours. Ces cinq Peuples, malgré leurs differens sujets de jalousie, se sont toujours tenus bien unis : & pour marquer leur union, ils disent qu'ils ne composent qu'une seule Cabane, que nous nommons, *la Cabane Iroquoise.*

Les Sauvages ne nous donnent point de plus grandes lumieres sur leur origine & sur les Epoques de leur transmigration. En attendant que nous puissions en découvrir davantage, je vais entamer la description de leurs Mœurs par un carac-





tere general , après quoi j'entretiendrai dans le détail en commençant par l'Article de la Religion.



IDE'E OU CARACTERE

DES SAUVAGES

EN GENERAL.

L'IDE'E qu'on se formoit autrefois des Sauvages, étoit d'une espece d'hommes nus, couverts de poil, vivans dans les bois sans société comme des bêtes, & qui n'avoient de l'homme qu'une figure imparfaite. On étoit anciennement dans cette persuasion à Carthage au retour de l'expédition d'Hamnon. Ce General ayant eu ordre d'aller à la découverte de Nouvelles Terres en rangeant les Côtes d'Afrique, apporta à son retour des peaux toutes veluës, qui étoient apparemment de deux Singes femelles, de cette espece de Singes, qui pour leur taille & pour leur figure approchent le plus de l'homme, tels qu'on en voit encore dans l'Isle de Borneo, au Cap-Verd, & dans les grandes Indes. Il les fit passer dans l'esprit des Carthaginois pour des peaux de femmes sauvages, & les fit placer dans le Temple de Venus comme une rareté singulière.

Plinius, Lib.
2. c. 67.
Pomp. Mela
Lib. 3. c. 9.

Jean Juvenal
des Ursins,
hist. de Char-
les VI. année
1392. p. 93.

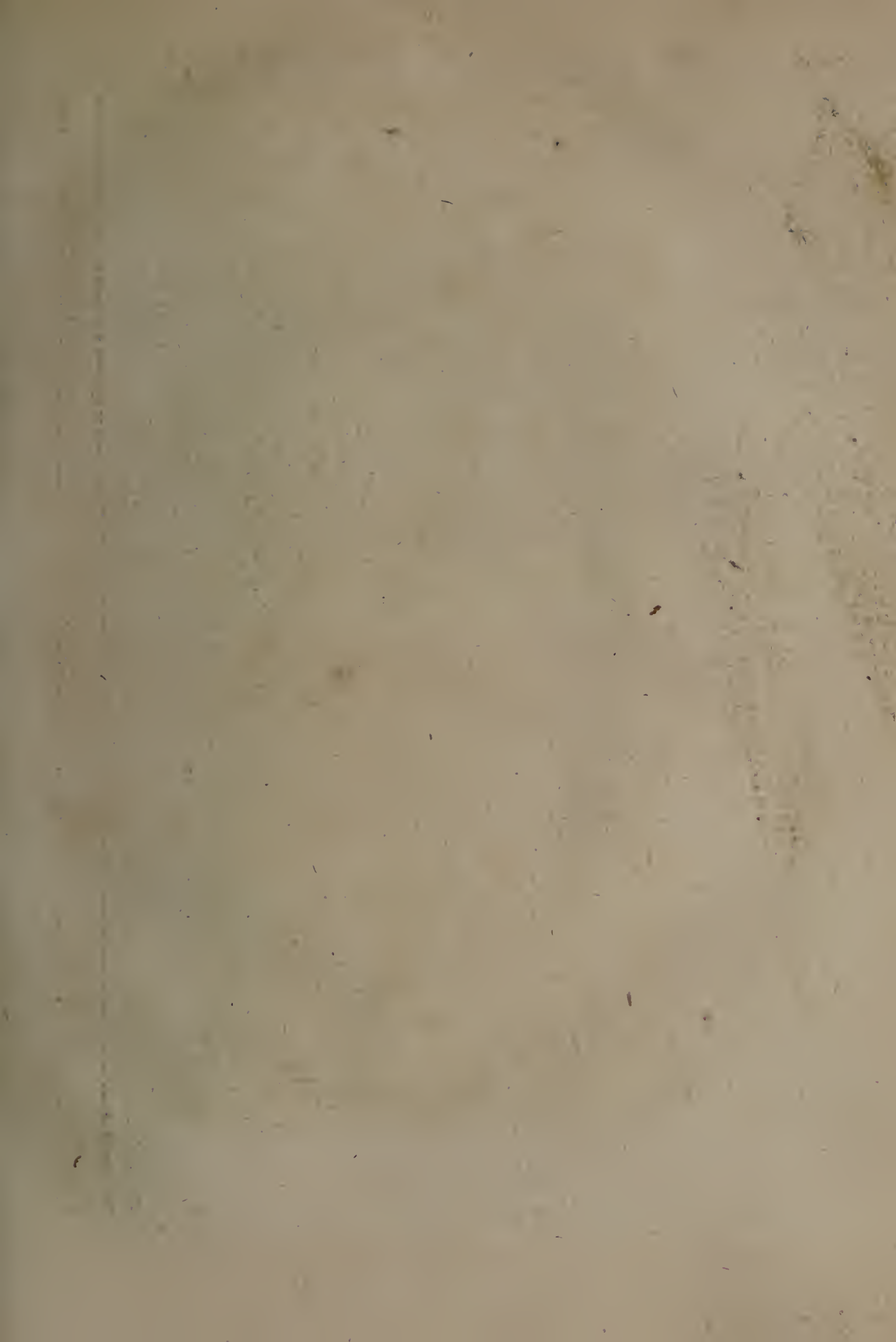
Il ne paroît pas qu'on fut encore revenu en France de cette persuasion au temps de Charles VI. Témoin cette fameuse masquerade, où périrent quelques jeunes Seigneurs de la Cour, & où ce Prince pensa périr lui-même par un étrange accident, dont il eut toujours l'esprit un peu dérangé.

On étoit alors dans une grande illusion. Les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même ont soin d'arracher, n'ont pas un poil sur le corps, & s'il leur en vient quelqu'un, ils en ôtent de bonne heure jusqu'à la racine. La première fois qu'ils virent des Européens, leur étonnement fut incroyable, & la longue barbe que ceux-ci nourrissoient en ces temps-là, les leur fit paroître étrangement laids. On dit néanmoins qu'outre les Eskimaux dont j'ai déjà parlé, il y a encore deux ou trois Nations de l'Amérique Meridionale, qui ont de la barbe; mais ces Nations sont peu connues.

Ils naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles dont ils se graissent, le Soleil & le grand air leur hâlent le tein dans la suite; mais du reste ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnez, d'un bon tempérament, lestes, forts & adroits; en un mot pour les qualités du corps, ils ne nous cedent en rien, si même ils n'ont sur nous quelque avantage.

Le caractère de leur génie & de leur esprit est plus difficile à prendre, & semble même renfermer

mer





mer quelques contradictions. Le premier coup d'œil ne leur est pas favorable. Ceux qui en ont jugé par-là , nous en ont fait un portrait très-désavantageux. A voir en effet ces hommes dépourvûs de tout , sans Lettres , sans Sciences , sans Loix apparentes , sans Temple pour la plupart , sans Culte réglé , & manquant des choses les plus nécessaires à la vie , on devroit , ce semble , juger qu'ils sont tels , que si le monde ne faisoit que de naître pour eux , & que s'ils ne faisoient que sortir du limon de la Terre , ou du creux des chênes de Dodone , selon l'extravagante imagination des Payens. On ne croiroit pas devoir se tromper en les peignant , comme gens , grossiers , stupides , ignorans , féroces , sans sentiment de Religion & d'humanité , adonnez à tous les vices , que doit naturellement produire une liberté entière , qui n'est gênée ni par le sentiment de la Divinité , ni par les loix humaines , ni par les principes de la raison & de l'éducation.

Ce portrait ne seroit cependant pas fidele. Ils ont l'esprit bon , l'imagination vive , la conception aisée , la mémoire admirable. Tous ont au moins des traces d'une Religion ancienne & hereditaire , & une forme de gouvernement : ils pensent juste sur leurs affaires , & mieux que le Peuple parmi nous : ils vont à leurs fins par des voyes sures : ils agissent de sens froid , & avec un phlegme qui lasseroit nôtre patience : par raison d'honneur & par grandeur d'ame ils ne se fâ-

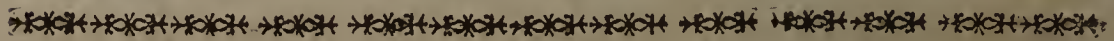
chent jamais , paroissent toujourns maîtres d'eux-mêmes , & jamais en colere : ils ont le cœur haut & fier , un courage à l'épreuve , une valeur intrépide , une constance dans les tourmens qui est héroïque , une égalité que les contre-temps & les mauvais succès n'alterent point : entre eux ils ont une espèce de civilité à leur mode , dont ils gardent toutes les bienfiances , un respect pour leurs anciens , une déférence pour leurs égaux qui a quelque chose de surprenant , & qu'on a peine à concilier avec cette indépendance & cette liberté , dont ils paroissent extrêmement jaloux : ils sont peu caressans , & font peu de démonstrations : mais nonobstant cela ils sont bons , affables , & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hospitalité , qui a de quoi confondre toutes les Nations de l'Europe.

Ces bonnes qualités sont mêlées sans doute de plusieurs défauts ; car ils sont légers & volages , faineans au-delà de toute expression , ingrats avec excès , soupçonneux , traîtres , vindicatifs , & d'autant plus dangereux qu'ils sçavent mieux couvrir , & qu'ils couvent plus long-temps leurs ressentimens : ils sont cruels à leurs ennemis , brutaux dans leurs plaisirs , vitieux par ignorance , & par malice ; mais leur rusticité & la disette où ils sont presque de toutes choses , leur donnent sur nous cet avantage , qu'ils ignorent tous ces raffinemens du vice , qu'ont introduit le luxe & l'abondance.

Il est vrai qu'il doit paroître étrange, qu'ayant de l'esprit, de l'industrie & de l'adresse aux doigts, pour faire beaucoup de petits ouvrages qui leur sont propres, ils ayent passé tant de siècles sans inventer aucun de ces arts que d'autres Peuples ont porté à une si haute perfection. Mais bien loin de leur en faire un crime, peut-être devoit-on admirer en eux cette moderation qui a sçû se contenter de peu, & qui les fait rire encore aujourd'hui de ce que les Européens bâtissent des maisons, entreprennent des ouvrages qui doivent durer des siècles, ayant eux-mêmes si peu de temps à vivre, qu'ils ne sont pas assurez de voir la fin de leur ouvrage.

Nous serions sans doute plus heureux, si nous avions comme eux cette indifférence qui leur fait mépriser & ignorer beaucoup de choses dont nous ne sçaurions nous passer, peut-être aussi que leur indigence est l'effet de cette paresse naturelle, qui les rend si indolens, qu'ils aiment mieux se priver des mêmes avantages qu'ils nous envient, que de se donner la peine nécessaire pour se les procurer. Quoiqu'il en soit, depuis le temps qu'ils sont en commerce avec les Européens, l'utilité qu'ils en ont pû retirer, ne leur a point fait secouer leur faineantise : ils ont préféré de rester attachés à leurs manières anciennes, & ils ont moins gagné à s'aider des arts qui pouvoient les mettre à leur aise, & leur faciliter les commoditez de la vie, qu'ils n'ont perdu à imiter nos vices.

Tel est en general le caractere de toutes ces Nations barbares de l'Amerique qui nous font les plus connus, à l'exception de celles du Pérou & du Mexique, qui peuvent passer pour policées en comparaison des autres. Ce rapport commun qu'elles ont ensemble, n'empêche pas que chacune n'ait quelque chose de propre en son particulier, soit dans le caractere, soit dans certaines loix & certains usages distinctifs qui les différencient les unes des autres, comme on pourra le voir dans la suite plus en détail.



DE LA RELIGION

IL faut une Religion aux hommes. Ceux mêmes qui n'en voudroient, que par principe de politique, pour l'ordre & le lien de la société, conviennent qu'il en faut une, & même qu'il n'en faut qu'une. Mais cette nécessité d'une Religion est en même temps la preuve de la vérité de cette Religion, puisqu'elle se trouve fondée sur le sentiment unanime de toutes les Nations, qui ont eu dans tous les temps un objet de leur vénération & de leur culte. Il n'est pas possible que ces Nations différentes de mœurs entre elles, si éloignées dans leur manière de penser, qui dans l'usage des choses les plus nécessaires à la vie, ont conçu des idées si diverses, ayent cependant pu convenir en ce point, si Dieu, l'Auteur de la

Religion, comme il en est l'objet, n'en eut gravé le sentiment dans le cœur de tous les hommes, en même temps qu'il s'est peint au dehors par la beauté de ses ouvrages. C'est-là ce que * Lactance appelle, *le témoignage des Peuples & des Nations*.

Les modes, les coûtures & les manières ont pû & dû changer, soit par rapport au Gouvernement des Etats, soit par rapport à la vie privée, cela est de l'homme, & du caractère de son esprit variable & inconstant : cette inconstance a pû se faire sentir, & s'étendre sur la Religion même. L'ignorance, qui est une des premières peines du péché, a pû altérer cette Religion en obscurcissant des idées, que nos premiers Peres avoient reçû claires & distinctes ; Des vérités abstraites trop au-dessus de la portée des hommes grossiers & charnels, ont été facilement converties en Images sensibles, qui ont fait transporter à la créature le culte qui étoit dû au Créateur ; La Pusillanimité a pû faire autant d'Idoles qu'il y a eu d'objets de terreur & de sujets de crainte ; La corruption des mœurs a dû placer sur les autels tout ce qui flattoit le désordre ; Cela est encore de l'homme.

Mais l'ignorance, la superstition & la corruption loin de préjudicier à la vérité, forment un très-fort préjugé pour elle, puisque malgré

* *Lactant. Lib. 1. de falsa Religione, cap. 2.* Nec difficile sanè fuit paucorum hominum pravè sententiarum redarguere mendacia

testimonio Populorum, atque Gentium in hac unâ re non dissidentium.

le dérangement qu'ont causé ces trois choses réunies contre la Religion qu'elles conspiroient à détruire, l'Article le plus essentiel, qui est le sentiment d'une Religion & d'un Etre supérieur, est toujours demeuré invariable.

L'Auteur de la Nature créant l'homme à son Image & à sa ressemblance, imprima alors l'idée de lui-même d'une manière inefaçable dans les cœurs les plus féroces, & dans les esprits les plus grossiers. Cette idée se fait sentir par tout ce qui est en nous la preuve de nôtre foiblesse. Nôtre dépendance elle-même, nôtre impuissance, nôtre déreglement toujours combattu par une rectitude naturelle, fondée sur les lumières de la raison & de la conscience, nous aident à nous élever au-dessus de nous-mêmes, & à chercher hors de nous un Maître qui ne soit pas sujet à nos misères.

En vain les Athées prétendent-ils s'autoriser dans leur incredulité, en se persuadant que les Peuples barbares n'ont d'eux-mêmes aucun sentiment de Religion, & que l'origine du culte Divin se doit à l'industrie des Législateurs, qui profiterent de la grossiereté des Peuples & de leur sottise credulité, pour leur persuader des choses capables de retenir leurs esprits par la crainte, mais que les Philosophes & les gens d'esprit dans lesquels ils s'efforcent de trouver un Athéisme raffiné, n'ont eu garde de croire, quoiqu'ils parlaient eux-mêmes de la Religion dans les plus beaux termes.

C'est penser & parler gratuitement de ces Philosophes , au lieu qu'on devroit en juger par les raisons qu'ils nous rendent sensibles. « C'est un « témoignage assuré & infaillible de la vérité d'une « chose , quand tout le monde universellement la « croit vraie , disent * Ciceron & Seneque. Tel est « le sentiment de la Divinité qui est profondé- « ment gravé dans tous les cœurs ; Car il n'y a pas « une seule Nation , quelque barbare , quelque « dépourvûë de loix ou de mœurs qu'elle puisse « être , qui ne croye qu'il y a des Dieux. »

Cicer. de Nat.
Deor. Lib. 1.
Seneca. Epist.
117.

Tous les Barbares & tous les Sauvages nous font en effet sur cela la leçon , & nous fournissent un argument auquel on ne peut rien opposer. Ils n'ont pas à la vérité cette Metaphysique que leur donne le Baron de la Hontan dans ses Dialogues , où il fait parler un Sauvage sur la Religion , de maniere cependant qu'il en prétend conclure contre la Religion même. Tous les raisonnemens qu'il lui fait faire sont de son invention , & l'on y découvre aisément un de ces Libertins , qui s'étourdissant sur des vérités incommodes , voudroient que les autres n'eussent pas plus de Religion qu'eux.

Dialog. du
Baron de la
Hontan , &
d'un Sauvage.

Mais si les Sauvages n'ont pas cette pénétration & cette subtilité que leur donne cet Auteur , ils n'ont pas aussi cette stupidité brute que leur

* Veritatis argumentum est ali- usquam est adeo extra léges mo-
quid omnibus videri : tamquam resque posita , ut non aliquos
Deos esse : quod omnibus de Diis Deos credat. *Seneca. Epist. 117.*
opinio insita est : nec ulla Gens.

croyoient ceux qui ont les premiers abordé sur leurs terres. Ne voyant parmi eux ni Temples, ni Autels, ni Idoles, ni Culte réglé, ils ont crû mal à propos que leur esprit n'alloit pas plus loin que leurs sens; & ils ont prononcé trop légèrement que, vivant comme des bêtes sans nulle connoissance de l'autre vie, ils ne rendoient aucun honneur Divin à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, qu'ils faisoient leur Dieu de leur ventre, & bornoient toute leur félicité à la vie présente.

On eut tenu un langage différent, si on eut été moins pressé de donner des Relations au Public, & de lui faire part des Découvertes dont on prétendoit se faire honneur. Je l'ai déjà dit : Le premier coup d'œil est trompeur, & on ne doit pas s'ingerer à détailler les Mœurs & les Coûtumes d'un País dont on n'a point encore de Memoires, si on n'en sçait point la Langue : science qui demande une longue étude, & que plusieurs ignorent, lors même qu'ils croient la posséder : peu de personnes sçachant la force des termes dont elles font elles-mêmes usage, quand elles ne remontent point jusqu'à l'origine des mots, qu'elles n'en découvrent point les racines & les différentes compositions.

Le Sauvage dispute peu en matière de Religion. Il convient aisément de tout ce qui est fondé sur la raison; mais il n'est pas pour cela plus honnête homme, s'il n'a pas envie de l'être, & il
laisse

laisse aisément entrevoir qu'il péche plutôt par le dérèglement de ses mœurs, qui est l'effet de la foiblesse humaine, & le principe de l'incrédulité volontaire, que par une obstination, fondée sur le défaut de lumières & de connoissances. Ceci paroîtra plus sensible par les traces de Religion qui se trouvent encore marquées dans leurs usages, & par les restes qu'on peut encore recueillir de leur Tradition.

Tout le fonds de la Religion ancienne des Sauvages de l'Amérique est le même que celui des Barbares, qui occuperent en premier lieu la Grèce, & qui se répandirent dans l'Asie, le même que celui des Peuples qui suivirent Bacchus dans ses expéditions militaires, le même enfin qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie payenne, & aux fables des Grecs.

Strabon parlant des Curetes & des Corybantes, qui étoient les Peuples qu'on suppose de la suite de Bacchus & de la Mere des Dieux, examine quelle pouvoit être l'origine de ces Peuples : & après en avoir dit ce qui lui paroît de plus probable, il semble ensuite abandonner l'idée que ce fut un Peuple particulier, pour s'attacher aux Auteurs qui ont écrit l'Histoire de Crète & de Phrygie, lesquels font des Curetes & des Corybantes des Génies & des Ministres destinez au culte des Dieux ; il s'applique ensuite à prouver que tout ce qu'on en raconte appartient à la Theologie, & il tâche d'en expliquer le sens.

Strabo, Lib.
10. p. 318. &
seq.

Cette Dissertation de Strabon est fort recherchée & fort curieuse, mais très-embarrassée par la multitude & par la variété des opinions de ceux qui ont écrit sur cette matiere. Il paroît néanmoins qu'on peut en conclure justement avec lui, que tout ce qu'on en peut recueillir à une connexion essentielle avec la Religion : que c'étoit-là un systême entier, un précis de toute la Religion qui avoit été enseignée aux hommes par ceux qui firent les premières plantations, & les premiers établissemens dans les différentes parties du Monde : que toute cette Religion étoit contenuë dans les Orgies * & dans les Mysteres de Jupiter, d'Apollon, de Bacchus, d'Hecate, de la Mere des Dieux & des grandes Déeses : que ce qu'on appelloit Tytires, Faunes, Pans, Satyres, Sylènes, Curetes, Corybantes, Dactyles Idéens, Cabyres, Telchines, Saliens, Sabaziens, Muses, Bacchantes, Menades, Mimallonides, Nym-

* *Orgies*, ce terme étoit consacré chez les Payens pour signifier les choses qui appartenoient à la Religion. Mais on peut lui donner plus ou moins d'étenduë. Lucien le restraint, à ce qu'il y avoit de plus caché, & qui étoit compris sous le nom de Mysteres. La plupart l'expliquent des Fêtes & des Sacrifices à l'honneur de Bacchus, qui se célébroient particulièrement sur les montagnes par des femmes furieuses qu'on nommoit Bacchantes. Servius dit

qu'au commencement on appelloit *Orgies* tout ce qui avoit le nom de sacrifice en Grèce, & ce qu'on nommoit *Cérémonies* à Rome. Il y a plus d'apparence que ce terme a été d'abord employé pour signifier tout le corps de Religion des Peuples des premiers temps, compris sous le nom general de Mysteres d'Isis, de Cybèle, de Bacchus, &c. C'est dans ce sens que le prend Strabon, & que nous le prenons après lui.

phes , Naiades , n'étoient que differens noms des Ministres appliquez au service des Dieux : noms differens , ou par la diversité d'état de ces Ministres , ou par la difference des Langues des divers Peuples qui avoient les mêmes , ou à peu près les mêmes pratiques de Religion ; suivant quoi , il est facile de concevoir , comment on trouve les mêmes usages , non seulement dans l'Isle de Crète , dans les Isles de l'Archipel , dans la Phrygie , dans la Thrace , dans l'Asie-Mineure , mais encore dans la Colchide , dans la Bactriane , jusqu'aux portes Caspiennes , & aux Indes , qui étoient pour les Anciens les bornes les plus reculées du Monde connu.

Sur cette idée de Strabon , laquelle me semble très-bien fondée , je crois moi-même pouvoir établir le systême de Religion des Sauvages de l'Amerique , dont je vais maintenant montrer la conformité avec cette Religion ancienne , dé mêlant , le mieux que je pourrai , ce cahos de ténèbres & de confusion qu'y a introduit un long enchaînement de siècles , & cette multitude de fables que les Grecs nous ont débitées , dont il paroît comme impossible de pouvoir se tirer.

Dieu s'étoit trop manifesté à nos premiers Peres , pour qu'ils pussent le méconnoître , & le laisser ignorer à leur posterité. Il ne s'étoit pas contenté de se peindre à leurs yeux dans la beauté de ses ouvrages , & de leur parler au cœur par le témoignage de leur conscience : il se montra en-

core à eux , autant que Dieu peut se rendre sensible , les instruisant ou par lui-même , ou par le ministère de ses Anges , liant avec eux conversation comme d'homme à homme , ainsi que l'Écriture Sainte nous le représente , s'entretenant avec Adam & les autres Patriarches de l'ancienne Loy. C'est dans ces sortes de communications qu'il voulut bien leur servir de Maître , leur enseignant non seulement tout ce qui concernoit la dignité de son Estre , & l'honneur qui devoit lui être rendu , mais s'ouvrant encore à eux sur les points essentiels des Mysteres de la Foy , sur les esperances qu'il leur donna d'une Eternité heureuse , leur promettant un Libérateur , qui leur ouvreroit les portes du Ciel , qui remedieroit au mal qu'avoit fait le peché , & leur montrant la route qu'ils devoient tenir dans la pratique des vertus , pour ne pas s'écarter de la fin qu'il leur proposoit : les animant à marcher dans cette voye qu'il leur avoit tracée par l'attente des récompenses , & les détournant du crime par la crainte des peines.

Ainsi les hommes eurent d'abord des idées claires de Dieu , autant que le permettoit l'état de Voyageurs où nous sommes. Ils eurent aussi un culte réglé , dont Dieu même leur avoit sans doute dicté les Loix desquelles ils ne devoient point se départir. Ces idées de Dieu & ce culte , furent assez long-temps purs , & sans mélange selon les apparences , & malgré la dépravation du cœur.

des hommes, avant & après le Déluge, Dieu fut connu & honoré. Au milieu de la Gentilité même, il se conserva des cœurs fideles. Ce ne fut pas seulement parmi le Peuple choisi qu'il eut ses Adorateurs en esprit & en verité, Melchisedech Roy de Salem, Jethro Beau-pere de Moïse, Job né dans une Terre idolâtre, étoient des serviteurs fideles, justes, & craignant Dieu. Les amis de Job, nez dans la Gentilité comme lui, mais moins justes, & moins éclairés que lui, non seulement connoissoient Dieu, & lui rendoient les honneurs qui lui étoient dûs : mais de leurs discours, & de ceux de ce grand Patriarche on peut recueillir qu'ils avoient de grandes connoissances du Créateur, qu'ils pensoient juste de sa sagesse, de sa Providence & de ses autres attributs, qu'ils avoient la foy d'un Rédempteur, & de sa grace, l'esperance de la Résurrection des Morts, l'attente d'une heureuse Eternité, des idées de la vertu & de la pureté du cœur, de l'horreur pour le crime, la crainte d'en être punis, le desir de satisfaire à Dieu, s'ils étoient assez malheureux pour le commettre, & de prévenir des châtimens plus redoutables, dont ils reconnoissoient la justice & l'équité, de les prévenir, dis-je, par la priere, par le sacrifice, la pénitence, & les autres voyes du salut. A la Naissance même de Jesus-Christ, il se trouva au milieu des ténèbres de l'Idolatrie des cœurs qui n'étoient peut-être pas infideles, qui attendoient le Rédempteur de l'Univers, qui sou-

piroient après l'Etoile de Jacob , dont la Tradition s'étoit toujours conservée parmi eux , & qui , dès que Dieu leur eut fait la grace de leur faire luire ce signe d'un Sauveur , vinrent en toute diligence pour le reconnoître , & lui offrir dans leurs personnes les prémices des Gentils.

Comme c'est de l'Ecriture Sainte même que nous puisons cette doctrine , c'est par elle aussi que nous devons apprendre à connoître quelle étoit la Religion de ces premiers temps , quel étoit le culte qu'on rendoit à Dieu , & quels étoient les moyens que sa bonté , qui veut sauver tous les hommes , & qui ne les a pas fait pour les perdre , leur avoit donnez pour parvenir à leur fin.

Cette Religion pure dans ses commencemens , souffrit de grandes alterations dans la suite des temps , dont il est difficile de marquer des Epoques fixes. L'ignorance & la passion y causerent un mélange qui confondit tout , soit par rapport à l'objet de la Religion , soit par rapport à son culte , soit par rapport à sa fin. Les idées de Dieu s'obscurcirent ; on fit entrer ses ouvrages en concurrence avec lui ; & par un renversement étrange , par un effet du peché bien funeste , au lieu que la beauté des créatures devoit élever l'homme à des connoissances plus parfaites du Créateur , la beauté du Créateur fut presque effacée par celles des créatures. Le culte de Dieu fut corrompu de la même maniere par la supersti-

tion, & par les mauvaises inclinations du cœur, qui sanctifierent, pour ainsi parler, jusqu'aux vices; & au lieu de la félicité que Dieu avoit proposé à l'homme pour sa dernière fin, cet homme grossier & charnel s'en fit une, conforme à ses desirs & au dérèglement de ses appetits, guidez par les sens & par l'imagination.

Mais quelque alteration qui soit arrivée à cette Religion, les idées de Dieu ne s'effacèrent pas de telle maniere, qu'il n'en restât plus aucune trace; car dans quelques erreurs où l'Idolatrie ait plongé les Gentils, ils ne se sont pas tellement abandonnez à leurs Idoles, qu'ils en aient perdu la connoissance d'un Dieu vrai & unique, qui est l'Auteur de toutes choses. C'est ainsi que parle saint Augustin * contre Fauſte; car réfutant cet Heretique, qui pour appuyer son sentiment des deux principes, l'un du bien, & l'autre du mal, faisoit un crime aux Catholiques d'avoir puisé dans la doctrine des Payens le dogme de l'unité de Dieu: « Que Fauſte apprenne, dit ce saint Pere, ou plutôt ceux qui se plaisent à lire ses Ouvrages, que ce n'est point des Gentils que nous avons pris l'opinion de la Monarchie, (c'est-à-dire, de l'unité de Dieu) mais qu'ils sçachent aussi que les Gentils ne se sont pas tellement livrez à leurs

Aug. Lib. 20.
contra Fauſt.
cap. 19.

* *Aug. Lib. 20. contra Fauſtum, cap. 19.* Discat Fauſtus, vel potius illi qui ejus Litteris delectantur, Monarchiæ opinionem nos ex gentibus non habere, sed gentes non

usque adeo ad falsos Deos esse delapsas, ut opinionem amitterent unius veri Dei ex quo est omnis qualiscumque natura.

» fausses Divinités , qu'ils en ayent perdu la
 » créance d'un Dieu unique & véritable , qui est
 » l'Auteur de toute nature de quelque espece qu'el-
 » le soit. » L'erreur donc des Gentils consistoit ,
 en ce que connoissant Dieu suffisamment , ils ne le
 glorifioient point comme Dieu : en ce qu'ils mê-
 loient dans l'idée de Dieu des choses indignes de
 lui : en ce qu'ils lui égaloient presque la créa-
 ture , & transportoient ailleurs le culte qui étoit
 dû à lui seul , où qu'ils ne lui rendoient plus le
 culte pur qu'il avoit lieu d'en attendre.

Quelque alteration qu'il y ait eu dans le culte ,
 le fonds en a cependant été toujours à peu près le
 même. Ce sont par-tout à peu près les mêmes
 Ministres des Autels , le même caractère de sa-
 crifices , les mêmes observations légales , & il
 semble qu'on puisse dire du culte en general ,
 ce que Procope de Gaze dit des Purifications en
 particulier , en comparant celles de la Loy de
 Moïse avec celles du Paganisme ; Car la diffé-
 rence qu'il met entre les unes & les autres , c'est que
 les Purifications Judaïques portoient l'idée d'une
 Purification plus parfaite , & se distinguoient de
 celles des Grecs ou des Gentils , en ce que les
 dernières avoient coûtume d'être faites avec des
 enchantemens , & qu'on y employoit le sel , le
 laurier , l'orge , les eaux de la mer , & le passage
 par le feu , qui étoient des choses dictées par la
 superstition.

Si l'on veut pénétrer davantage l'esprit des Re-
 ligions

Procop. Ga-
 zæus in Deu-
 ter.

ligions étrangères , on y trouvera encore des figures emblématiques , qui nous représentent ; quoique confusément , les principaux points de la foy & de la révélation qu'elles ont eu d'une Tradition ancienne ; on y verra les principes d'une Morale infiniment sage : de sorte que du fonds de ces Religions, toutes vitiées & monstrueuses qu'elles sont , on peut tirer comme une preuve , qu'elles se sont entées sur la véritable , en la corrompant & en l'alterant de manière à la rendre méconnoissable.

DIEU étant un Estre infini , on n'a pû en donner une idée propre & entière , qui répondit à l'élevation & à la dignité de son estre ; l'esprit de l'homme borné & limité n'a pû rassembler sous un seul point de vûë l'infinité de ses attributs , que d'une manière vague ; il a été forcé d'y faire une espece de partage , & de représenter un Estre , qui est très-simple & indivisible , comme piece à piece , si j'ose ainsi parler , par les divers noms qu'on lui a donné , dont chacun ne marque que quelque'une de ses perfections , & cela même d'une manière assez imparfaite.

La dépendance que nous avons de l'imagination & des sens , ne nous permettant pas de voir Dieu autrement qu'en Enigme , comme parle saint Paul , a causé une espece de nécessité de nous le montrer sous des images sensibles , lesquelles fussent autant de Symboles , qui nous éle-

De l'objet
de la Reli-
gion.

Paul. I. Cor.
cap. 13. v. 12.

vassent jusqu'à lui, comme le portrait nous remet dans l'idée celui dont il est la peinture. Ces Symboles ont été multipliez à l'infini selon les différentes idées qu'on en a conçu ; mais pour rendre la Religion plus respectable, en l'enveloppant d'un plus grand nombre d'idées mystérieuses, on la rendit obscure ; car l'ignorance étant l'appanage du commun peuple, ces idées mystérieuses dans la suite des temps ne furent bien entendues que de ceux qui étoient proposez en petit nombre au culte de Dieu, & entre les mains de qui la Religion étoit comme en dépôt. Ceux-ci même ne tarderent pas à les alterer & à blasphemer ce qu'ils ignorèrent comme les autres : de sorte que la Religion ne fut plus qu'une confusion.

Les Egyptiens, parmi les Anciens, porterent plus loin que les autres Nations, cette science Hieroglyphique, qui causa dans la suite chez eux un plus grand embarras dans leur Religion, laquelle devint si monstrueuse, qu'ils donnerent lieu de croire qu'ils adoroient jusqu'aux oignons de leurs jardins. Les Egyptiens (je parle de ceux qui ont vécu après le Déluge) les Egyptiens, dis-je, ne sont pourtant pas les premiers Auteurs de cette science symbolique, qu'on ne se persuadera pas aisément, qu'ils ayent communiquée généralement à toutes les autres Nations. Il y auroit plus de fondement même à en attribuer l'origine aux autres Peuples Barbares. En effet les

premiers Crétois se vantoient que la plûpart des Dieux étoient nez chez eux, & s'étoient rendus immortels par les grands biens qu'ils avoient fait aux hommes; ils se vantoient aussi d'avoir été les premiers à fonder les honneurs du culte des Dieux, les Sacrifices & les Ceremonies des Mysteres, qui s'étoient répandus de chez eux chez tous les autres Peuples.

Diodor. Sicul. Lib. 5.
Bibl. p. 230.
Idem p. 237.

De toutes les Religions, dont nous ayions connoissance dans les Indes Orientales & Occidentales, il n'y en a pas une seule qui ne soit Hieroglyphique, & dont la Théologie ne soit pleine de Symboles : ce qui sert à appuyer ma conjecture, que j'insinuerai davantage dans la suite, que ce furent nos premiers Peres eux-mêmes, qui crurent devoir relever les choses de Dieu par un langage mystérieux, auquel la vanité des hommes ajoûtant ensuite beaucoup du sien, la Religion se trouva mêlée d'une infinité de fables absurdes.

On voit par les Ecrits qui nous restent des Philosophes Payens, que l'idée qu'ils se formoient de Dieu, étoit d'un Être supérieur à tout le reste : d'un Esprit répandu dans tout cet Univers, qui anime tout, & qui soutient tout par sa présence, qui est le principe de toute generation, & qui donne la fécondité à tout : d'une flamme pure, vive, & toujours active : d'une intelligence infiniment sage, dont la Providence veille sans cesse à tout, & s'étend sur-tout : en un mot, d'un Être, auquel, à raison de sa superiorité, ils

avoient donné des noms differens , mais des noms , qui répondant à quelqu'une de ses perfections infinies , portoient toujours le caractère de ce domaine souverain , qui ne convient qu'au Maître absolu & au souverain Seigneur de toutes choses.

A cette Idée des Anciens répondent parfaitement celles des Nations Idolâtres , qui subsistent encore ; les termes de leurs Langues désignent manifestement un Estre supérieur. Ce ne sont pas seulement les Nations policées , qui ont ces marques de connoissance d'un premier Estre , tels que sont chez les Chinois le *Tien Chu* , c'est-à-dire , le Maître du Ciel , & le *Xang Ti* , le souverain Empereur & le souverain Maître : chez les Indiens le *Kertar* , celui qui a fait toutes choses , & le *Serjanhar* , le Créateur du Monde : chez les Peuples du Pérou le *Pachacamac* , ou l'Estre suprême , & le *Viracocha* qui est le Dieu-Créateur ; Les mêmes vestiges se voyent également chez toutes les Nations qui passent pour Barbares. Generalement toutes celles de l'Amérique , soit errantes , soit sédentaires , ont des expressions fortes & énergiques , qui ne peuvent marquer qu'un Dieu ; Elles le nomment le grand Esprit , quelquefois le Maître & l'Auteur de la vie. Il n'est pas jusqu'aux Outaouacs , lesquels entre tous ces Peuples , paroissent les plus brutes & les moins spirituels , qui dans leurs invocations & leurs apostrophes , ne le nomment souvent le Créateur de toutes choses.

Quelques Nations semblent même être persuadées, que cet Estre superieur leur parle en quelque sorte par le bruit de son Tonnerre qu'il fait gronder sur leurs têtes. Jean de Laet dit, que les Ameriquains Meridionaux donnent au Tonnerre un nom dans leur Langue, lequel rendu dans la nôtre, signifie, *la voix ou le son de la suprême Excellence*. En effet ceux qui ont les premiers voyagé vers ces Contrées, nous disent, que quand ils parloient de Dieu à ces Barbares, & qu'ils vouloient leur en donner idée, ils les entendoient se dire les uns aux autres c'est *Toupan*, * terme qui est le même dont ils se servent pour signifier le Tonnerre; & de la même maniere que les Israëlites, lorsque Dieu leur parloit par la voix des tonnerres & des éclairs, étoient saisis de frayeur, & disoient à Moïse: „Que le Seigneur ne nous parle point de peur que nous ne mourions“: on voit aussi ces pauvres Peuples, lorsqu'ils apperçoivent les approches d'une tempête, pénétrés de la plus vive appréhension, gagner promptement leurs cabanes, s'accroupir auprès de leur feu, ap-

Joan. de Laet,
Ind. Occid.
Lib. 15. c. 2.

Jean de Lery,
Hist. du Bresil,
ch. 16.

Exod. c. 20.
v. 18.

Rocheport
Hist. Mor.
des Antilles.

* Le Pere Antonio Ruis Jesuite, dans la Relation du Paraguay & de quelques autres Peuples des environs de la Riviere d'Argent ou de la Plata, dit, §. x. que *Toupan* ou *Toupa* (car c'est la même chose) est le nom même de Dieu, tel que ces Peuples paroissent le connoître, & il en donne l'étymologie ou la signification dans leur

Langue. Je rapporte les propres paroles de cet Auteur: *Conocieron que avia Dios, y aun en cierto modo su unidad, y se Colige del nombre que le Dieron, que es Tupá. la primera palabra Tu, es admiracion; la segunda Pa? es interrogacion, y assi corresponde al vocablo Hebreo manhû, quid est hoc, en singular.*

puyant leurs coudes sur leurs genoux, & cachant leurs visages avec leurs mains; en cette posture ils pleurent, & ne cessent de témoigner leur effroy, jusqu'à ce que l'orage soit entièrement passé: parce, disent-ils, qu'alors celui qui fait ainsi gronder sa voix, est extrêmement irrité contre eux, & menace de les perdre. Les Américains Septentrionaux ont aussi grand peur du Tonnerre; cependant quand on leur demande ce que c'est, quelques-uns disent, que ce sont des especes d'hommes qui ont des aîles, comme celles qu'on donne à Psiché ou aux Papillons, & dont la voix est semblable au bruit qui se fait entendre; Le plus grand nombre néanmoins assure, que c'est une espece d'oiseau extraordinaire: ce qui est une suite des idées énigmatique des Payens, lesquels avoient consacré l'Aigle à Jupiter, & le représentoient comme le Ministre fidele, chargé du soin de porter ses foudres.

Ce grand Esprit connu chez les Caraïbes sous le nom de *Chemiiin*, sous celui de *Manitou* chez les Nations Algonquines, & sous celui d'*Okki* chez celles qui parlent la langue Huronne, est désigné d'une maniere plus singuliere, & qui ne s'applique qu'à l'Estre superieur, par le nom d'*Areskoui* chez les Hurons, & par celui d'*Agriskoue* chez les Iroquois, parce que ceux-ci changent en *g* une espece d'*iota* presque insensible, dont les Hurons font une diphtongue, en le joignant à la premiere voyelle. Les Missionnaires

n'ont jamais pû parvenir à connoître la racine de ce mot : les Iroquois ne le sçavent pas eux-mêmes, non plus que les Hurons, & c'est un de ces anciens termes consacrez par un long usage, dont ils ne voyent plus l'origine, & dont par consequent ils ignorent la signification propre ; Cependant, comme ils s'en servent souvent dans leurs invocations, il y a apparence qu'il a été institué, pour représenter le Maître de toutes choses & le Créateur de l'Univers. Une femme Huronne instruite par un Missionnaire, qui lui faisoit un détail des perfections de Dieu, s'écria avec une espece d'admiration : j'entens, & je m'étois toujours persuadée que nôtre *Areskoui* devoit être tel que le Dieu que tu viens me dépeindre. Je ne doute presque point que cet *Areskoui* ne soit l'*Ares* ou le Mars des Peuples de la Thrace, & j'apporterai ci-après les raisons qui peuvent fortifier cette conjecture.

Diod. Sic.
I. p. II.

Le nom *Chemiiin*, que les Caraïbes donnent au souverain Estre, est peut-être le même, que les Chemmites donnoient à Pan, qu'ils appelloient *Chemmis*, selon Diodore de Sicile, & à qui ils avoient bâti, non seulement plusieurs Temples, mais encore une Ville sous le même nom, qui étoit aussi celui de la Province. Nous trouvons dans l'Antiquité quelques exemples de Peuples, qu'on a nommez du nom même qu'ils donnoient à la Divinité. C'est ainsi que du mot *Ares*, qui est le Mars de la Thrace, on en a formé d'au-

Herodot. Lib.
2. n. 46.

tres , pour désigner les Provinces , la Ville , le Fleuve , & les Peuples de l'Arciane & de l'Arie. Les Mendesiens avoient pareillement tiré le nom de leur Province , de leur Capitale & de leur Nation , du mot *Mendes* , qui étoit aussi chez eux le nom de Pan ou de l'Auteur de toutes choses. L'*Iao* ou le Jupiter des Anciens , est , selon les Sçavans , le même que le *Jehova*. Il y a encore dans la Guyanne Province de l'Amérique Meridionale , un Peuple qu'on appelle les *Yaos* ou *Faos*. Chez les Floridiens , les Devins ou les Prêtres sont nommez *Faouas* , nom qui paroît évidemment formé de celui de *Fao* ou de *Jehova*.

De Laet. Ind.
Occid. Lib.
17. cap. 14.

De Laet, Lib.
4. cap. 16.

Soleil,
Symbole de
la Divinité.

Dans la Theologie Hieroglyphique des Anciens , le Soleil , avant même les erreurs du Sabaisme , fut regardé comme le Symbole de Dieu le plus expressif. J'ai lieu de croire , que dans les premiers temps il étoit aussi le Symbole du Libérateur , que nous appellons encore le Soleil de Justice. Il fut aussi le premier des Ouvrages de Dieu , qui attira l'attention des hommes , & dans lequel ils se proposerent d'honorer le souverain Maître , lequel , ne pouvant tomber sous les sens , leur devenoit en quelque sorte sensible dans ce Globe qui paroît animer le Monde , & porter par-tout une heureuse fécondité , en dispensant les trésors de chaleur & de lumière , qui sortent de son sein comme de leur source.

Le Peuple choisi honoroit dans ce bel Astre
Dieu ,

Dieu , qui , selon l'expression de l'Ecriture , y a placé son Tabernacle. Le Prophete nous le presente , comme un Epoux qui sort de sa couche , & qui s'avance , comme un Geant pour fournir sa Carriere. L'Ecriture Sainte nous apprend aussi , que ce même peuple se tournoit vers le Soleil levant pour adresser ses prieres au très-Haut, Coûtume que la Primitive Eglise avoit hérité de la Synagogue , de sorte que nous voyons encore aujourd'huy dans les Anciennes Eglises l'Autel tourné vers l'Orient.

*Pfaml. 18. v.
5. & 6.*

Le Soleil étoit tellement le Symbole Hieroglyphique de la Divinité chez toutes les Nations , que tous les noms , qu'on y donnoit aux Dieux du Paganisme , se rapportent tous au Soleil : de sorte que cet Astre étoit en même-temps Cœlus , Saturne , Jupiter , Mars , Bacchus , Apollon , Ammon , Osiris , Apis , Serapis , Adonis , Mercure , Hercule , Vesta , Junon , Cybele , Isis , Ceres , la Déesse de Syrie , Diane , Venus Uranie , en un mot tous les Dieux & toutes les Déeses de la fable. Macrobe dans ses Saturnales , & après luy plusieurs sçavans Modernes ont parfaitement bien recueilli les témoignages des Anciens , pour prouver cette verité , qui paroît un paradoxe. On en peut lire dans ces Auteurs les preuves , que j'ometts , pour éviter le fatras d'une trop vaste Erudition.

*Macrobo. Saturn.
1. Cap.
17. & seq.*

Mais les Auteurs , en confondant tous ces Dieux avec le Soleil , le confondent tellement luy-même

Huet De-
monstr. Evan.
Prop. 4. Cap.
10.

Seneca lib. 4.
de Benef. Cap.
7.

me avec le vray Dieu, qu'ils semblent rapporter finalement au souverain être tout ce qu'ils en disent. Ce qui a fait avancer au sçavant M. Huet, » Que les Poëtes anciens, Grecs & Latins, avoient » déclaré manifestement, qu'il n'y avoit qu'un » Dieu, dans plusieurs passages de leurs Ouvrages, qui avoient été recueillis soigneusement par les sçavans. Seneque s'en explique très-clairement. « Vous pouvez, dit-il, donner, quand il » vous plaira, un autre Nom à l'Auteur de toutes » les choses de ce monde; On peut lui donner autant de Noms, qu'il a d'occupations différentes. Les Nôtres l'appellent Liber ou Bacchus, » Hercule & Mercure; Appellez-le de la même » maniere, Nature, Destin, Fortune; ce sont autant de Noms d'un même Dieu, qui exerce différemment sa puissance.

Grotius in
Dissert. de Orig.
Gent. Amer.
mer.

Hornius de
Or g. Gent.
Americ. Lib.
4. Cap. 15.

Le Soleil est la Divinité des Peuples de l'Amérique, sans en excepter aucun de ceux qui nous sont connus. Ce n'est pas seulement au Perou, que le Soleil étoit Honoré d'un Culte particulier, & que les Roys le regardoient comme l'Auteur de leur Origine. Grotius & Hornius ont prétendu, que les Incas du Perou étoient Originaires de la Chine, parce que les Souverains de l'un & l'autre Empire se disoient fils du Soleil. Je suis surpris, que d'aussi sçavans Hommes aient pû appuier leur sentiment sur une pareille conjecture. Car, quand bien même il seroit vrai, que les Empereurs de la Chine se qualifiassent

Enfans du Soleil, ce que Jean de Laet a refuté, comment des gens aussi habiles dans la connoissance de l'histoire pouvoient-ils ignorer, que c'étoit une chose ordinaire dans l'Antiquité aux Chefs des Nations, sur-tout parmi les Orientaux? En effet sans parler de tant de Roys & de Heros, qui portoient le nom de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, ou bien de fils de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule &c. Combien n'y en avoit-il pas, qui s'honoroient du Nom du Soleil ou du fils du Soleil, comme faisoient autrefois les Incas en Amerique, & comme le font encore aujourd'hui leurs descendans & les Natchés à la Louifiane?

Joan. de Laet. in notis ad Dissert. Hugon. Grotii de Orig. Gent. Americ.

Dans le celebre Obelisque, que Sixte V. a fait élever devant S. Jean de Latran, qui est le même qu'Hermapion a traduit en Grec, & dont Ammian nous a conservé quelques fragmens en cette Langue, le Soleil est appellé le Maître du Ciel, le Createur du Monde, le Mars Dieu des Batailles; & le Roy d'Egypte Rameffes est aussi nommé fils du Soleil, fils de Dieu, Celeste & Roy Immortel. Heliodore fait ainsi parler Chariclée Princesse d'Ethiopie: *Soleil. Auteur de l'origine de mes Ancêtres.* C'est à peu-près de la même maniere que Racine a fait aussi dire à Phedre.

Vid. Mars-ham in Can. Chron. P. 482.

Heliodor. Hist. Æth. Lib. 10.

*Noble & brillant Auteur d'une illustre famille,
Toy dont ma Mere osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble ou tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.*

Racine Phedre & Hypolite. Act. 1. sc. 3.

On trouve encore dans les Auteurs quelques anciennes Inscriptions, ou Semiramis Reyne de Babilone se donne la même qualité, que prenoient aussi, outre Pasiphae Mere de Phedre, Circé & Medée, l'une sœur, & l'autre fille d'Aeetes Roy de Colchos. Adad ou Benadad dont le premier signifie Soleil, & le second fils du Soleil, étoient des Noms communs aux Roys de Syrie. Le Chevalier Marsham dit, que les Roys de Syrie prenoient leurs Noms du Soleil, ainsi que c'étoit l'usage des Roys de l'Orient. Il cite Macrobe, qui dit, que les Assyriens ont donné le Nom d'*Adad* au Soleil, qu'ils reverent, comme le plus grand des Dieux, & que ce nom dans sa signification propre veut dire l'*unique*. Il n'est pas moins certain, que les Roys des Perses, & des Parthes s'honoroiert du même nom. C'est sans doute pour cette raison, qu'il y avoit tant de Villes Royales, qui portoient le nom du Soleil, & parce qu'elles étoient consacrées a cet Astre, & parce quelles étoient le lieu du sejour des Princes, qui rapportoient à lui l'honneur de leur origine Celeste.

L'*Areskoui* des Hurons, & l'*Agriskoué* des Iroquois sont aussi le Soleil, lequel est leur Divinité, comme il est celle de tous les Ameriquains. Ils lui donnent encore d'autres noms; mais parmi ces noms, ceux qui representent mieux la Divinité ne conviennent point au Soleil, & ne peuvent convenir qu'au souverain Etre.

Marsham in
can. Chron.
p. 339.

Macrob. Sa-
turn. Lib. 1.
Cap. 23.

Le premier de ces noms est celui de *Tharonhiaouagon*, dont l'explication litterale est celle-ci : *Il affermit le Ciel de toutes parts* ; Ce mot est composé de *Garonhia* & de *ouagon* ; *Garonhia* signifie également Dieu, ou le Maître du Ciel, le Ciel materiel & l'air, ainsi que les noms de Jupiter & de Junon chez les Anciens. Quelquefois les Iroquois & les Hurons ne se servent que du mot *Garonhia*, pour signifier la Divinité, & disent dans leurs invocations *Saronhiate*, *Toy qui es le Ciel*. *Ouagon* dans la composition signifie, embrasser étroitement quelque chose, l'affermir, & l'assurer de tous côtés.

La signification du mot *Taronhiaouagon* se rapporte à ce que dit Herodote de la Religion des Perses, qu'ils donnoient au Tour du Ciel le nom de Jupiter. C'étoit en effet ce qu'entendoient les Orientaux par le nom d'Uranie, qui étoit leur Divinité. Suidas nous l'explique au mot *ἄρανος* ou il dit, que c'est l'extrême circonference du Ciel, dans laquelle se trouvoit réuni tout ce qu'il y a de Divin. Herodote en fait quelque chose au dessus du purement materiel, quand il assure, qu'ils luy donnoient le nom de Jupiter, nom que les sçavans croient avoir été formé de l'*Iao* des Anciens, qui est le même que le nom ineffable de *Jehova*.

Herod. Lib.
I. n. 131.

Le second de ces noms est celui d'*Horakouannentakton*, qui signifie litteralement, *il a attaché le Soleil*. Ce mot est composé de deux autres de *Garakoua* qui signifie le Soleil, & de *Gannentakton* ou *Garan-*

nentakton, qui veut dire, attacher. C'est peut-être du mot Barbare *Horakoua*, que les Anciens avoient formé celui d'*Horus*, qui étoit l'Apollon des Égyptiens, & celui d'*Hora*, dont ils se servirent pour marquer les divisions, qu'ils avoient faites de sa course annuelle, en saisons, & de la journaliere, en heures.

Dans ces deux noms, *Tharonhiaouagon* & *Horakouannentagon*, il est à remarquer, que la Lettre ou Aspiration H, laquelle se trouve au commencement, est dans le tour de leur Langue la caractéristique, pour signifier la troisième personne Masculine & tient lieu du pronom *il*. Le T, qui commence celui de *Tharonhiaouagon*, est un T, d'affirmation, que j'expliquerai à la fin en parlant de la Langue. Or les Iroquois ne se servent du Masculin, que pour signifier Dieu, & le sexe masculin parmi les Hommes; toutes les autres créatures animées ou inanimées, les Genies bons ou mauvais, les Anges, les démons, les bêtes, & les femmes sont du féminin.

Les noms les plus communs qu'ils donnent au Soleil, sont ceux de *Garakoua* & d'*Ikare* qui sont féminins, comme qui diroit. *Elle est au-dessus de nos têtes*, de *Gar*, *Gah-re*, ou *Gahere* être au-dessus. Ils donnent à la Lune celui d'*Iskare*, en inferant la Lettre S, qui est la caractéristique, pour marquer la réiteration ou reduplication, laquelle sert à signifier dans ce mot que l'astre du jour, aiant cessé de nous communiquer sa lumière, celui de la nuit.

succede, & supplée à son défaut.

Ils nomment aussi le Soleil *Ouentekka*, elle porte le Jour, & la Lune *Afontekka*, elle porte la nuit. D'*Ente* jour, *Afonta* nuit, & de *Gahaoui* porter. Souvent ils ne distinguent pas le jour de l'Auteur de la lumière, & par le mot *Endi* ou *Enni*, qui signifie aussi le jour, ils désignent le Soleil, & appellent la Lune *Endit'ha* ou *Ennit'ha*, comme qui diroit un petit jour, ce *t'ha* final étant un diminutif dans leur Langue.

Je suis presque convaincu, que c'est de cette Racine Iroquoise, qu'a été formé le mot *Bendis*, que les Auteurs anciens disent avoir été le nom de Diane dans la Langue des peuples de Thrace, dont les Orgies furent transportées dans la Grece, & particulièrement à Athenes sous le nom de *Ben-didia* ou *Mendidia*. * *Endi* est comme je le viens de dire la Racine du mot auquel les Iroquois ne manquent presque jamais d'ajoûter un *ou*, à cause de l'Euphonie. Cet *ou* chez eux tient la place des Lettres B. M. V consone & des autres Labiales, qui servent à l'Euphonie chez les peuples qui les ont, & que les Hurons & les Iroquois n'ont pas; ainsi

* *Lil. Greg. Gyraldi Hist des Dieux p. 345*. Croit que c'est par la faute des Scribes qu'on trouve dans Tacite *Liv. 8. Decad. 4. Mendidium Templum*, & dans Strabon *Mendidia*; mais il paroît plus probable, qu'on pouvoit écrire & prononcer des deux manieres. Le changement des deux Lettres La-

biales Initiales étant aisé à faire. Les Sauvages ont une Riviere; que les Algonquins nomment *Misconsin*, & les Iroquois *Ouisconsin*; On voit dans cet exemple ce que j'ai dit ci-dessus de l'Euphonie, par rapport à ceux qui ont les Lettres Labiales, & à ceux qui ne les ont pas.

ce qui se prononce *Bendi*, *Vendi*, *Mendi* par les Grecs doit être prononcé en *ouendi* par les Iroquois & par les Hurons. Dans la composition le jour se dit *ouennifera*, de manière cependant que les dernières Lettres se perdent pour faire place au mot qui entre en composition avec lui, & qu'il ne reste du premier que, *Ouendis*, *Bendis*, ou *Mendis*; qui est justement le nom de Diane en Langage Thracien.

De la même manière que *Bendis* peut fort bien venir du mot *endi* ou *Enni*, on peut aussi conjecturer, que *Mendes* qui étoit le nom de Pan chez les Mendesiens peut fort bien venir de *ouenne ouende* ou *ouente*, qui, comme le mot *Endi*, signifie aussi le jour, & mieux encore l'Auteur du jour. *Mendes* ou Pan étoit chez les Egyptiens le plus grand & le plus ancien de tous les Dieux, c'est-à-dire le souverain Etre & l'Auteur de toutes choses. *Mendes* étoit pareillement une Ville d'Egypte & la Capitale d'une Province, selon Herodote & Estienne. Les mêmes Auteurs & Diodore de Sicile parlent aussi d'une Ville de la Thrace qu'ils nomment *Mende*.

Si cette conjecture est juste, Diane doit être prise ici pour le Soleil qui est le véritable Auteur du jour, & non pas pour la Lune qui n'a qu'un jour emprunté; mais nous avons déjà dit que par le nom de Diane les Auteurs entendoient aussi le Soleil, autrement ils se seroient trompez, faute de comprendre la force du mot Barbare, comme Herodote.

Herod. Lib.
2. n. 46. &
145.

Stephan.

Μ'ενδης.

Idem.

Μ'ενδης.

Diodor. Sic.
Lib. 12. p.

223.

Herod. Lib.
7. n. 123.

Herod. Lib.
1. n. 134.



Herodote seroit censé s'être trompé aussi, en disant, que les Perses appellent Venus Uranie du nom de Mithra, s'il entendoit autre chose, par Venus Uranie, que le Soleil; car il est clair comme le jour, que Mithra & le Soleil, chez les Perses étoient absolument la même chose.

Les Perses ne connoissent point de différence de sexe dans la Divinité, parce qu'ainsi que le dit Herodote, ils ne croyoient point, comme les Grecs, que les Dieux fussent faits de la même manière que les Hommes; mais les Perses & les autres Barbares avoient differens noms masculins & féminins, pour signifier Dieu, ou differens de ses attributs, comme nous nous exprimons nous-mêmes, en disant le Très-Haut, le Tout-Puissant, le Créateur, la Sagesse, la Providence, la Bonté, la miséricorde, la Justice &c. Cela peut fort bien avoir donné lieu aux Grecs de s'y méprendre, sur-tout après que, par leurs Apotheoses, ils eurent rempli le Ciel de Dieux & de Déeses.

Herod. Ibid.

Dans les premiers temps on ne représentoit point la Divinité sous une forme Humaine; mais c'étoit la coutume des Anciens Patriarches, d'ériger un Monument, ou de consacrer les endroits memorables; marqués par quelque grace particulière qu'ils avoient reçu du Seigneur, ou par quelques événement singulier. Ces Monumens étoient, ou des Montagnes que Dieu leur avoit désigné pour y faire quelque Sacrifice, ou des Autels, ou des bois sacrés, ou des pierres qu'on

frottoit d'huile. C'est ainsi que la Montagne, ou Dieu avoit ordonné à Abraham de lui immoler son fils Isaac, que le Sinai, ou Moïse reçut les Tables de la Loy, furent en singulière vénération au Peuple Juif. C'est ainsi que par l'ordre de Dieu les Israélites, en mémoire du passage du Jourdain, dressèrent deux Autels composés de douze pierres chacun, selon le nombre des douze tribus d'Israël. Ils éleverent l'un dans le lit même du Jourdain, & l'autre dans l'endroit, où ils camperent la première nuit après leur passage.

Gen. chap.
21. v. 8. 9.

Gen. chap.
28. v. 18.

Abraham, après avoir fait alliance avec Abimelech Roy de Gerare, planta un bois sacré à Bersabée, en mémoire de cette Alliance, & Jacob, après avoir vû en songe l'échelle mystérieuse, prit la pierre qu'il avoit mis sous sa tête pour dormir, & l'érigea, comme un Monument, répandant de l'huile par dessus. Le R. P. Dom Augustin Calmet, dans ses Notes sur ce dernier passage de l'Ecriture-Sainte, observe très-bien, que nous ne voyons rien de plus ancien, que cette coutume d'ériger des Monumens, pour conserver la mémoire des événemens considérables, dans les temps heroïques, chez les Auteurs sacrés & chez les Profanes. Il dit, que Strabon parle souvent de ces Monumens dressés par les Anciens Heros, comme Hercule, Bacchus, Jason, &c. Il ajoûte que la coutume d'oindre des Pierres & des Idoles est très connue dans l'Antiquité; qu'Alexandre le Grand oignit d'huile le Tombeau d'Achille, &

mit une Couronne dessus, il cite Arnobe qui parle en ces termes des Pierres que l'on oignoit: aussitôt que j'appercevois quelque pierre polie & frottée d'huile, j'allois la baiser, comme si elle eût renfermé quelque vertu Divine. Minutius Felix parle aussi de ces Pierres qu'on frottoit d'huile & qu'on ornoit de Couronnes; & S. Clement d'Alexandrie dit, que les Anciens adoroient toutes les Pierres ointes. Le R. P. Calmet conjecture aussi, que c'est peut-être de là, qu'est venue la coutume de mettre des onctions sur les Autels & sur les Colonnes des Eglises que l'on consacre; il remarque, après Theodorét, que plusieurs femmes pieuses oignoient les Châsses des Martyrs & les Balustres des lieux Saints, de la même manière qu'on voit dans l'Odyssée d'Homere, que l'on oignoit les sieges de pierre où les Rois s'asseioient devant leur Palais, pour rendre la justice.

L'aveugle Antiquité accoutumée à pervertir tout ce qui étoit du Culte de Dieu, par ignorance & par superstition, fit un objet d'Idolatrie de tout ce qui avoit été auparavant dans les bornes d'un Culte réglé; de sorte que Dieu même fut obligé de proscrire tous les lieux hauts, où il avoit auparavant ordonné aux Patriarches de lui immoler des Victimes; les Bois sacrés & les Pierres ointes, qui avoient été des Monumens agréables au Seigneur, furent également pros crits & interdits au peuple choisi; afin qu'il n'idolatrât pas, comme les Gentils, qui faisoient une Divinité de ces

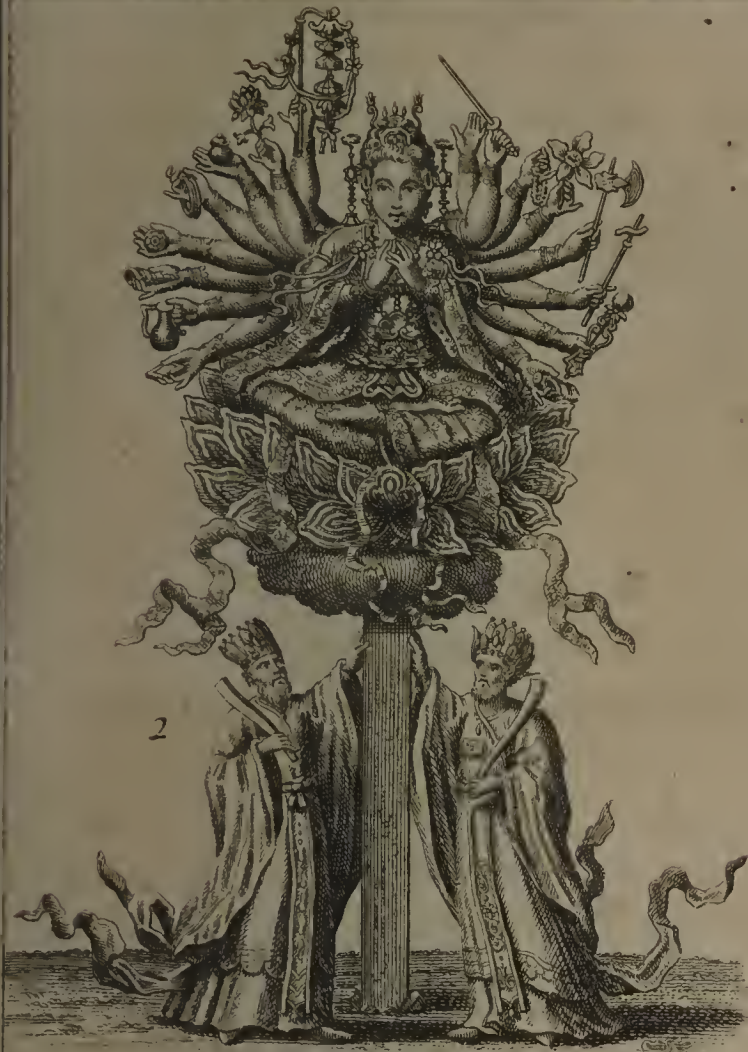
Pierres huilées, & de ces arbres consacrés, qu'on ornoit de Bandelettes, & qu'on chargeoit d'Offrandes.

Mais après même que l'Idolatrie eut été bien établie, qu'on eut commencé à substituer les Statuës & les Idoles aux Pierres Coniques, Pyramidales, ou informes, qu'on oignoit d'huile, & qu'on adoroit dans les Temples, & dans les Carrefours, ces Idoles, qui étoient symboliques, comme le sont encore celles des Indiens, renfermoient les deux sexes confondus ensemble, pour marquer que les Dieux étoient Auteurs de toute Génération, ou qu'on n'en devoit pas penser comme des Hommes. On ne distinguoit pas un Apollon d'une Diane; la Déesse de Syrie, la Venus même de Chypre étoient des figures Panthées, représentées avec un Corps viril, une grande barbe, & des Habits de femme. La plûpart de ces Simulachres n'avoient point de figure particuliere, & on y distinguoit quelque chose de tous les Dieux; Tel étoit l'unique Simulachre, qui se voïoit dans le Pantheon, qu'Agrippa avoit fait bâtir à l'honneur de toutes les Divinités du Paganisme. On peut lire ce qu'a écrit sur cela M. Huet au Chap. X. de la Proposition quatriéme de sa démonstration Evangelique.

Vide Huet.
cap. 10. Prop.
4. Demonstr.
Evang.

Thomas Hyde
de Hist. Re-
lig. Veter.
Persar. c. 1.
& 4.

M. Thomas Hyde, dans son Livre de la Religion Ancienne des Perses, s'efforce de prouver, sur le témoignage des Gaures ou des Guebres, qui passent pour être leurs descendans, que ces



Peuples , aiant toujourn eû la connoissance du vray Dieu , & d'un Estre superieur à toutes choses , n'ont jamais adoré que luy , d'un Culte de Latrie & qui ne convienne qu'à Dieu seul ; que chez eux le culte de Mithra ou du Soleil , des Etoiles , & du feu , n'étoit qu'un Culte purement civil ; qu'ils n'ont jamais donné à Mithra & au feu le nom de Dieu , & que l'Idolatrie qu'on leur attribuë , n'a jamais eû de fondement que dans l'ignorance des Grecs & des Latins qui les ont calomniez ; qu'à la vérité ils ont trop donné dans la bagatelle du Sabaisme , mais sans préjudice du culte du vrai Dieu , qu'ils n'ont jamais perdu de vûë. Ce sentiment de M. Hyde paroît même fondé en quelque sorte dans l'Antiquité ; car quoique Herodote & Strabon disent , qu'ils rendoient des honneurs au Soleil , & à la Lune , aux Vents , & à la Terre , &c. * Strabon ne craint point de se contredire ailleurs , en assurant , que Mars est l'unique Dieu des Perles , c'est-à-dire l'Estre-Superieur , dont le Soleil n'est que le Symbole :

Herod. Lib. 1. loc. citat.

Strabo. Lib. 15. p. 503.
Strabo. Lib. Eod. p. 509.

Mais M. Hyde n'a pû parler de la sorte , sans une extrême témérité , & l'on ne peut avancer une pareille proposition d'aucune Nation comprise sous le nom de Gentils , sans faire manifestement violence à la sainte Ecriture , dans laquelle Dieu

* Strabon , dans la Description qu'il fait des Mœurs des Peuples de la Carmanie voisins des Perles , dit qu'ils offrent en sacrifice

un Asne au Dieu Mars , qui est , ajoute-t'il , le seul entre tous les Dieux , que les Perles adorent.

déclare si expressement l'Idolatrie des Gentils, & exhorte si souvent son peuple à ne point marcher dans la voie des Nations, que ce Peuple charnel avoit tant de penchant à suivre; & qu'étoit-ce que ces Nations, si ce n'est les Perses, les Medes, les Assyriens, les Chaldéens, les Egyptiens, les Chananéens, les Pheniciens dont ils étoient environnez, & dont le voisinage leur communiquoit les erreurs qui leur étoient communes, & celles qui étoient particulieres à chacune.

Les Israélites instruits par leurs Peres, & conduits actuellement par Moïse leur Lesgislateur, qui avoit operé sous leurs yeux tant de Prodiges au nom du Très-Haut, n'avoient-ils pas la connoissance du vray Dieu, quand ils adoroient le Veau d'or dans le Désert, & lorsque dans la suite ils fléchissoient les Genoux devant Moloch & devant Astarté Déesse des Sidoniens? Ils le connoissoient sans doute, & ne se formoient point un autre idée de la Divinité, que celle qu'on leur avoit inspirée; ils ne laissoient pas d'être Idolâtres, parce qu'ils préféreroient au Culte pur, qui leur étoit marqué, un Culte plein de superstitions insensées, que Dieu avoit en horreur.

Il est bien vray, que dans l'idée qu'ils avoient de Dieu, leur ignorance, leur grossiereté, & la corruption de leurs mœurs pouvoient aussi causer un mélange d'autres idées, qui dérogeoient à cette première, & qui devenoient injurieuses à Dieu, en lui attribuant quelque chose qui bleissoit

la simplicité de son Estre , & en lui ôtant quelque chose qui ne bleffoit pas moins son infinité. Ce qui se peut dire des Juifs , particulièrement du bas peuple , est encore plus vray des autres Nations , qui n'étant pas le peuple choisi , n'avoient pas été conduites avec une Providence si speciale & avec des marques d'une protection si sensible.

Les Hommes donnerent d'abord dans le Culte de la Milice du Ciel , & des Esprits employés aux mouvemens des corps Celestes & à executer les ordres de Dieu. Ce Culte n'étoit probablement dans son origine qu'un Culte bien réglé , & tel que nous l'avons pour des esprits purs & subordonnés au Créateur. Il est même plus que vraisemblable , que ce point de Religion qui concerne la Création des Anges , le salut des uns , & la chute des autres fut un des points de la révélation faite à nos premiers Peres ; mais peu à peu il dégénéra en Idolâtrie , & des esprits peut-être même qu'il passa jusques aux Corps matériels : de sorte que l'Ecriture sainte semble reprocher aux Gentils , d'avoir adoré le Soleil , la Lune , L'air , les Vents , le Feu , &c. Comme si chacune de ces choses eût été Dieu. Alors le Sabaiisme , tel que l'entend M. Hyde , n'étoit pas une bagatelle , mais une vraie Idolâtrie & un amas confus de Superstitions insensées.

L'Idolâtrie , qui plaça les Hommes sur les Autels , & qui en fit des Dieux , n'eût d'abord pour principe , ainsi que l'ont pensé les Payens même ,

que l'opinion des récompenses duës dans le Ciel au mérite, & à la vertu qui s'étoit souûtenüe jusques aux derniers momens de la vie. On crut devoir honorer les Hommes d'une probité extraordinaire, & qui s'étoient rendus recommandables par des actions qu'on pût proposer comme des modeles à imiter. Mais ces honneurs devinrent criminels en peu de temps. La complaisance des Peuples pour leurs Princes, l'amour des Enfans pour leurs parens, ou des parens pour leurs Enfans, les regrets des Amis pour leurs Amis, leur fit canoniser jusques au vice respecté dans des personnes qui leur étoient cheres; & comme l'idée & l'estime, qu'on a pour les Hommes extraordinaires, va touûjours en croissant, à mesure qu'on s'éloigne du temps, ou ils ont vêcu, on en vint jusqu'à faire des Divinitez de ceux que l'histoire & une Tradition de longue main avoient rendus celebres.

De la même maniere qu'on avoit fait des especes de Divinitez des Symboles differens de la Divinité même, on confondit aussi les hommes avec les choses dont ils avoient pris les Noms; on regarda ces hommes, comme les Ames ou les Genies de ces mêmes choses. La multitude des personnes, qui avoient porté les mêmes Noms, jetta encore plus de confusion dans la Religion & dans la fable. C'est de là qu'on voit tant d'Apollon, de Jupiter, de Bacchus, d'Hercules, de Minerves, & de Dianes, dont les Grecs ont ras-

semblé

semblé les actions dans une seule personne pour les relever davantage. Enfin les Statuës qu'on dressa pour rappeler ces Hommes extraordinaires à la memoire, devinrent elles-mêmes l'objet de l'Adoration, & il y eût alors des Dieux, comme parle l'Écriture, qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point : des Dieux plus foibles que les hommes, dont ils étoient l'ouvrage, & que les hommes cependant ne faisoient point difficulté d'encenser.

Outre l'idée du premier Estre qu'ont les Sauvages, & qu'ils confondent avec le Soleil, ils reconnoissent encore plusieurs Esprits ou Genies d'un ordre inferieur, que les Iroquois nomment *Hondatkon-Sona*, c'est-à-dire, Esprits de toutes sortes. Le nombre n'en est point déterminé, leur imagination leur en fait voir dans toutes les choses naturelles, mais encore plus dans celles, dont les ressorts leur sont inconnus, qui sont extraordinaires, & qui ont quelque air de nouveauté.

Quoyqu'ils leur donnent en général le nom d'Esprit, d'*Okki*, ou de *Manitou*, qui leur sont des noms communs avec le premier Estre, ils ne les confondent pourtant jamais avec cet Estre supérieur, & ne leur donnent jamais certains noms particuliers, qui le designent lui seul, tel que sont les noms *Chemiin*, *Areskoui*. Ces Esprits sont tous des Genies subalternes; ils reconnoissent même dans la plûpart un caractere mauvais plus porté à faire du mal que du bien; ils ne laissent

pas d'en être les esclaves & de les honorer plus que le grand Esprit , qui de sa nature est bon , mais ils les honorent par un effet de cette crainte fervile , qui a le plus contribué à maintenir la superstition & l'Idolâtrie , que l'Écriture sainte appelle pour cette raison une servitude ; ainsi ils sont véritablement Idolâtres.

Bien que dans le Culte qu'ils rendent à la Divinité on trouve encore des restes du Sabaïsme , ainsi que je vais le faire voir bien-tôt , je n'ai cependant jamais ouï dire , qu'à l'exception du Soleil , ils rendissent aucuns honneurs Divins aux Etoiles & aux autres Planetes ; ils ne regardent pas non plus dans le feu , lequel a eu quelque chose de sacré chez toutes les Nations qui en ont eu l'usage , aucune Divinité animée qu'il faille nourrir comme on l'a imputé aux Lyciens : enfin , quoi qu'ils parlent de *Tharonhiaouigon* , comme d'un homme , qui a vécu parmi eux , & qui est maintenant dans le pais des Ames , cela est sans conséquence pour les autres , & ils n'ont point cette multitude d'Apotheoses d'hommes déifiés qu'avoient les Grecs & les Romains.

On trouve néanmoins encore parmi eux , un reste du premier culte des Païens pour les lieux élevés , pour des pierres Coniques , & pour les bois consacrés , comme les chênes des forêts de Dodone , ou comme ceux qu'honoroient les Druydes.

Le sieur de Rochefort , dans sa digression sur les Apalachites peuple de la Floride , fait une description magnifique de la Montagne d'Olai-

mi. C'est une Montagne, dit-il, consacrée au Soleil, d'une figure parfaitement ronde, très-haute & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoyant par un chemin assez large qui a des réposoirs en plusieurs endroits, pratiqués dans le Roc en forme de niches. Vers le sommet & du côté de l'Orient se trouve une Caverne, que la nature semble avoir formée exprès pour y servir de Temple, & c'est-là que quatre fois l'Année, c'est-à-dire au temps des deux semailles, & des deux Moissons, toute la Nation des Apalachites se rendoit avec les Jaoüias, qui sont leurs Prêtres, pour y célébrer des fêtes à l'honneur du Soleil. Rien ne représente plus naturellement que le fait cette Description, la methode Antique d'offrir des Sacrifices sur les lieux hauts. Cette Caverne a tout le goût de l'Antiquité la plus reculée, & nous met comme sous les yeux les Antres consacrés à Apollon à Bacchus & aux autres Divinitez dans le Pinde, dans le Parnasse, l'Olympe & généralement dans toutes les Montagnes consacrées par les exercices de Religion; mais je souhaiterois que ce fait rapporté par le sieur de Rochefort, fut un peu mieux garanti qu'il n'est, & que sa Rélation ne fut pas mêlée de circonstances qui paroissent la rendre fabuleuse.

Une Rélation manuscrite, qui m'est tombée entre les mains, & dont M. le Maire Prêtre du Seminaire des Missions Etrangères est Auteur, porte, que dans le Temple des Natchez peuple

Hist. Morale
des Isles An-
tilles. chap.
8.

de la Louifiane, on confervoit très-précieufement une de ces pierres Coniques, dont je viens de parler; elle étoit enveloppée de plus de cent peaux de Chevreuil mifes les unes fur les autres. Un voyageur avide & ignorant croïant y découvrir quelque Tréfor enyvra le garde du Temple, & profita du temps de fon yvrefle pour vifiter ce qui étoit caché fous un fi grand nombre d'enveloppes, il fut bien mortifié, ne trouvant qu'une pierre Pyramidale, de voir fon avidité trompée & fes efpérances déçues; mais le recit qu'il a fait de cette aventure, nous a découvert un autre tréfor, qu'il ne cherchoit pas, en nous faifant voir une Divinité des premiers temps du Paganifme couverte des peaux des victimes qui lui étoient offertes. Nous avons plufieurs témoignages des Auteurs qui nous affurent, que les Amazones & plufieurs peuples de l'Orient n'avoient dans leurs Temples que de ces fortes de Pierres Coniques Pyramidales, ou informes, qui leur repréfentoient la Divinité. Sur ce principe, c'étoit auffi fans doute la Divinité que les Egyptiens vouloient repréfenter dans leurs Obelifques & dans ces fuperbes Pyramides, qui ont fait gémir fous le poids de leur travail les Nations entières, qu'on y employoit, & qui bravent encore aujourd'huy après une nombreufe fuite de fiécles les outrages du temps, lequel confumant toutes chofes, femble ne pouvoir pas venir à bout de les détruire. Peut-être auffi vouloient-ils figurer en.

même-temps la Divinité , & ce qui leur restoit d'idées du Mystere de la sainte Trinité dans les trois faces de ces Pyramides ; du moins est-ce ainsi qu'aux Indes un Brame paroissoit concevoir les choses , & s'expliquer d'après les Anciens. « Il faut , disoit - il , se représenter Dieu & ses trois noms differens , qui répondent à ses trois principaux attributs , à peu près sous l'idée de ces Pyramides triangulaires , qu'on voit élevées devant la porte de quelques Temples. »

Lettre du P.
Boucher à M.
Huet Ancien
Evêque d'Ar-
vanches.

Les Abenaquis , qui habitent sur les côtes de la Nouvelle France , entre l'Acadie ou Nouvelle Ecosse , & la Nouvelle Angleterre , ont eu un Arbre célèbre , dont ils racontent plusieurs merveilles , & qui étoit toujours chargé de leurs vœux. Cet Arbre étoit extrêmement vieux , & la Mer aiant beaucoup miné les terres , il s'étoit soutenu pendant plusieurs années contre la violence des flots , ce qui servoit à entretenir l'idée , qu'il y avoit en lui quelque chose de Divin , ou qui tenoit du prodige ; il tomba néanmoins à la fin , & subit le sort ordinaire aux choses caduques , soit que ce fut un effet du hazard , soit , ainsi que le porte la tradition , qu'il eût été déraciné par un Capitaine , qui l'avoit fait amarrer à son Vaisseau , & avoit gagé avec les Sauvages , qu'il le culbutteroit. Les descendans de ces Sauvages , qui aujourd'hui font tous profession du Christianisme , disent , que leurs Ancêtres furent extrêmement surpris de cette chute , qu'ils avoient cru impossible ,

mais que, malgré cet accident, ils ne laisserent pas de conserver un respect religieux pour cet Arbre renversé, & que toutes les fois qu'ils passeroient par cet endroit, ils attachoient encore des Offrandes au haut des branches, qui s'élevoient sur la surface des Eaux.

Hist. Occid.
India. Lib.
15. cap. 2.

Jean de Laet écrit, que les Peuples du Bresil tâchent d'appaier leurs Dieux, en plantant un pieu en terre, & y mettant au bas quelques Offrandes. Tous les Sauvages ont des Monumens à peu près semblables. Pour ce qui est des Statuës & des Idoles, outre celles qui étoient adorées dans le Perou & dans l'Empire du Mexique, il y en avoit encore dans quelques Temples des Nations des Indes Espagnoles & dans ceux de la Virginie: Parmy ces Idoles il y en avoit de symboliques, qui étoient des composés monstrueux, ou des figures horribles, sous lesquelles le Démon, disoient-ils, s'étoit souvent apparu à eux, & qu'ils honoroient par crainte. D'autres n'étoient que des figures grossieres d'hommes ou de femmes. En quelques endroits ces Idoles n'étoient que de petits marmousets de cotton ou de bois, que les Peuples superstitieux conservoient avec vénération, ou bien les ossemens de leurs chefs & de leurs devins, selon le témoignage d'Antoine Ruis. Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est qu'il y en avoit aussi qui adoroient des Priapes & les Phalles célébrés par les Mysteres de Bacchus & qui en portoient des figures pen-

Du Tertre.
Traité. 7. c.
1. §. 3.

Antoine Ruis.
Conq. Espirit
Del Paraguay
&c.

duës au col. On peut dire néanmoins en général que le grand nombre des Peuples Sauvages n'a point d'Idoles, & qu'ils n'ont pas donné dans cet excès, comme l'aveugle Antiquité, ou les Nations Idolâtres des Indes Orientales; mais, en matière d'autres superstitions, elles vont toujours en croissant parmi eux, & ils en ont poussé aussi loin l'extravagance & la grossièreté, que les Nations les plus infatuées du Paganisme.

Lopes de Gomara. Lib. 3.
c. 21.

Le sentiment de la Divinité emporte nécessairement avec soy un Culte religieux, c'est-à-dire, un assemblage de devoirs, par lesquels l'homme, reconnoissant la supériorité d'un Dieu, lui fait un humble aveu de sa dépendance, par les hommages qu'il rend à la dignité de son Estre, par son obéissance à se soumettre aux Loix qu'il lui prescrit, par sa reconnaissance pour les biens qu'il tient de luy, & par le recours, qu'il est obligé d'avoir à luy, pour ceux qu'il en attend, ou qu'il en espere. Toutes les Nations aiant eu le même objet, ainsi que nous venons de le montrer, ont eu aussi à peu près le même Culte. Celui des Anciens étoit renfermé dans les Orgies de Bacchus & de la mere des Dieux. C'est maintenant ce Culte réduit à certains points principaux que je vais développer, en faisant sentir sa ressemblance avec celui des Peuples barbares de l'Amérique.

Du culte.

De la Py-
rolatrie ou
du Culte du
du Feu.

La première chose qui se présente dans les Orgies de Bacchus & de la mère des Dieux, c'est la Pyrodulie ou la Pyrolatrie, c'est-à-dire le Culte du Feu sacré.

Le Feu, comme le plus vif de tous les Elements, qui représente le mieux cette suprême intelligence dégagée de la matière, dont la puissance est toujours active, & qui d'ailleurs semble être un écoulement de la substance du Soleil même, fut regardé, comme le symbole de l'un & de l'autre, & leur fut singulièrement consacré.

Deut. c. 4.
v. 24.

Exod. c. 3.
Ezech. c. 1.

Reg. 3. c. 18.

Dans les saintes Ecritures Dieu nous est représenté sous ce symbole dans ces paroles du Deuteronome. *Le Seigneur votre Dieu est un feu dévorant.* Il s'est montré diverses fois aux Patriarches du milieu des flammes, comme du Trône de sa Majesté. C'est ainsi qu'il apparut à Moïse au milieu du Buisson ardent, & qu'il est apperçû par les Prophetes dans leurs visions extatiques. Nous voyons même, que Dieu faisoit descendre quelque fois le feu du Ciel, qui consumoit la victime, lors qu'il agréoit les Sacrifices que les hommes lui offroient avec un cœur pur, & qu'il vouloit leur donner des marques sensibles, qu'il les recevoit en odeur de suavité.

Levit. c. 6.
v. 11.

C'est delà sans doute, que les hommes apprirent à avoir pour le feu un respect Religieux, que Dieu ne desapprouva pas, tandis qu'il fut réglé, puisqu'il ordonna à Moïse d'entretenir un feu sacré qui brulât toujours en sa présence. *Le feu, dit le Seigneur,*

Seigneur , brûlera toujours sur l'Autel , le Prêtre aura soin de l'entretenir , & chaque jour il y mettra le bois nécessaire pour son entretien : C'est le feu perpetuel qui ne manquera jamais sur l'Autel. On peut voir dans les Livres saints avec quel soin les Lévités cachèrent ce feu sacré , qui demeura enseveli pendant les 70. années de la captivité des Juifs , & qui se ralluma par un miracle évident ; quand Esdras & Nehemias ayant réparé les ruines du Temple , allerent chercher ce dépôt sacré dans le lieu où ils l'avoient caché , pour le ranimer de ses cendres.

Macch. 2. c.
I. v. 19. &
seq.

Ce Culte ordonné dans la Loy écrite , n'étoit que renouvelé de la Loy de nature , d'où il avoit passé à toutes les Nations. Les Chaldéens dont l'Antiquité est si reculée , étoient célèbres par ce Culte religieux , qui avoit donné le nom à leur principale Ville , que l'Ecriture Sainte appelle *Ur Chaldæorum* , ce qui est interpreté *Feu des Chaldéens*. C'est de cette Ville que Dieu retira Abraham , lorsqu'il le choisit pour être le Pere d'un Peuple fidelle. Peut-être même que ce Culte étoit déjà idolatrique chez eux.

Le sçavant M. Huet fait une longue énumération des Peuples qui entretenoient ce Feu sacré , & il cite par-tout ses autorités , de sorte qu'il paroît qu'il n'y avoit point de Partie du Monde connu , où ce Culte ne fût universellement répandu. Dans l'Asie , outre les Juifs & les Chaldéens dont nous venons de parler , outre les Peuples

Vide Huet.
Dem. Evang.
Prop. 4. c. 5.
P. 77.

ples de Phrygie, de Lycie, & de l'Asie-Mineure, il étoit encore chez les Perfes, les Médes, les Scythes, les Sarmates, chez toutes les Nations du Pont & de la Cappadoce, chez toutes celles des Indes, où l'on se faisoit un devoir de se jeter dans les flammes, & de s'y consumer en Holocauste, & chez toutes celles des deux Arabies, où chaque jour à certaines heures on faisoit un Sacrifice au feu, dans lequel plusieurs personnes se devoient. Dans l'Afrique il étoit non seulement chez les Egyptiens, qui entretenoient ce Feu immortel dans chaque Temple, ainsi que l'assure Porphyre, mais encore dans l'Éthiopie, dans la Lybie, dans le Temple de Jupiter Ammon, & chez les Atlantiques, où Hiarbas Roy des Garamantes & des Getules avoit dressé cent Autels, & consacré autant de Feux, que Virgile appelle des Feux vigilans & les Gardes éternelles des Dieux. Dans l'Europe le Culte de Vesta étoit si bien établi, que, sans parler de Rome & de l'Italie, il n'y avoit point de Ville de la Grece qui n'eut un Temple, un Prytanée, & un Feu éternel, ainsi que le remarque Casaubon dans ses Notes sur Athenée.

Les Temples célèbres d'Hercule dans les Espagnes & dans les Gaules, celui de Vulcain au Mont Ethna, de Venus Erycine, &c. avoient tous leurs Pyrethes ou Feux sacrez. On peut citer de semblables témoignages des Nations les plus reculées dans le Nord, qui étoient toutes

originaires des Scythes & des Sarmates. Enfin M. Huet prétend, qu'il n'y a pas encore long-temps que ce Culte a été aboli dans l'Hybernie & dans la Moscovie, qu'il est encore aujourd'hui, non seulement chez les Gaures, mais encore chez les Tartares, les Chinois, & dans l'Amérique chez les Mexiquains. Il pouvoit encore en ajoûter d'autres.

Ce Feu sacré étoit connu dans l'Antiquité sous le nom de *Vesta*, nom que les Sçavans font venir de diverses racines, ou d'un mot de la Langue des Scythes Araméens, qui signifie le Feu, selon les Talmudistes, ou du Grec *Ἑστία*, qui a la même signification, ou bien de l'Hébreu, *שן ה* qui signifie un Feu consacré à Dieu. C'est ce qu'Ovide a compris, quand il nous a dit, que, par le nom de *Vesta*, on ne devoit se représenter autre chose qu'une flamme vive & pure :

Ovid. Fast. 6.

Nec tu aliud Vestam, quàm vivam intellige flammam.

Les Anciens vouloient exprimer par-là, ou qu'ils concevoient Dieu comme un Feu toujourns actif, ou que ce Feu qui lui étoit consacré, étoit le Simulachre de la Divinité, & approchoit le plus de la Nature des Dieux, ainsi que Maxime de Tyr & Porphyre le rapportent de l'opinion des Persans.

Max. Tyr.
Serm. 38.
Porph.
ωσει εμπε
Lib. 2.

Neanmoins, selon l'idée commune prise du fonds de la Theologie Payenne, *Vesta* est une

Divinité qu'on fait Mere de tous les Dieux, à qui l'on donne aussi les noms d'Isis, de Cerès, d'Ops, de Cybèle, de Rhée & plusieurs autres, lesquels sont tous synonymes en ce sens, qu'ils se rapportent tous à un même sujet.

Par cette Divinité on entend quelquefois la Nature, ou, pour mieux dire, l'Auteur de la Nature, l'Ame de cet Univers, & l'Intelligence suprême, qui gouverne toutes choses, qu'Apulée (a) fait parler au Liv xi. de ses Métamorphoses sous le nom de cette Déesse. Quelquefois aussi on entend une Divinité particulière, dont on raconte plusieurs faits historiques, ou, pour mieux dire, un long tissu de fables.

Mais sous le nom de *Vesta*, & sous la plupart des autres noms qu'on donne à cette Mere des Dieux, la Mythologie (b) Payenne nous laisse

(a) *Lucius Apuleius, Lib. xi. Metamorph. p. 378. Vestam sic loquentem inducit. En altum, tuis, Luci, commota precibus, rerum natura parens, Elementorum omnium Domina, sæculorum progenies initialis, summa Numinum, Regina Manium, prima Cœlitum, Deorum Dearumque facies uniformis : quæ Cœli luminosa culmina, maris salubria flamina, Inferorum deplorata silentia, nutibus meis dispenso : cujus Numen unicum, multiformi specie, ritu vario, Numine multijugo, totus veneratur orbis. Me primigenii Phryges pessinunticam nominant Deum matrem ; hinc Au-*

tochtones Attici Cecropiam Minervam, illinc fluctuantes Cyprii Paphiam venerem ; Cretes sagittiferi Dyctinnam Dianam ; Siculi trilingues Stygiam Proserpinam ; Eleusini vetustam Deam Cererem, Junonem alii, alii Bellonam, alii Hecaten, Rhamnusiam alii, & qui nascentis Dei solis inchoantibus radiis illustrantur Æthiopes, Ariique, priscæque doctrinâ pollentes Ægyptii caeremoniis, me prorsus propriis percolentes, appellant vero nomine Reginam Isidem.

(b) *Calepinus Passeratii Edit. Lugan. 1647. de Vesta seu Vestra sic habet. Veteres autem duas esse Ves-*

discerner deux personnes ; l'une , qu'on fait la Mere ou l'Epouse de Saturne , & l'autre leur fille ; on donne à l'Epouse de Saturne une très-grande fécondité , qui l'établit Mere ou grand-Mere de tous les Dieux de la Gentilité , & on en rapporte bien des choses qui font honte à la pudeur : L'autre au contraire est Vierge par état & par choix , & a cependant une espece de fécondité.

Quoique dans les derniers temps du Paganisme , lorsque la Religion n'étoit plus qu'un cahos énorme d'absurdités , qui la rendoient méprisable & inintelligible , on ait confondu ces deux Divinités , ou ces deux personnes en une seule : il faut cependant se garder de les confondre , puisque nous sommes fondez dans l'Antiquité même

tas affirmabant ; unam Saturni Matrem ; alteram ejus filiam , de qua , *Ovid. Fast. 6.*

*Ex Ope Junonem memorant Cere-
remque creatas ,
Semine Saturni tertia Vesta fuit.*

Confundunt tamen has Poetae , alteram pro altera ponentes. Id tamen observandum est , cum Vestam pro terrâ accipiunt , de Matre Saturni id esse intelligendum : quando vero Virginem nominant , de filia ejus esse intelligendum , quam ignem esse volvere. Hanc unam esse volunt ex Diis Penatibus , quos Æneas in Italiam advexit. *Virg. Lib. 2. Æneid.*

Sic ait & manibus Virtas , Vestam

*vanque potentem
Aeternumque adytis effert penetralibus ignem.*

Lit. Gyraldi Hist. Deor. Syntagm. 4. T. Vesta. Porrò duas Vestæ nomine quidam statuunt , alteram Saturni uxorem , alteram filiam : hanc ignis , illam terræ Symbolum gerere , ut supra meminimus.

Vossius au Liv. 1. de l'Origine & du progrès de l'Idolatrie , chap. xviii. prouve par plusieurs traits de ressemblance rapprochez de l'Antiquité , que le Saturne des Anciens étoit nôtre premier Pere Adam ; ce qui n'empêche pas qu'on n'ait appliqué à cette Divinité quelques autres traits qui conyienent à Noë & à Abraham.

à les discerner ; cela est même nécessaire pour ce que nous avons à dire dans la suite.

Comme on avoit confondu ces deux personnes, on avoit aussi confondu leurs Symboles. Il y a cependant apparence, que la Terre étoit le Symbole de la première, qu'on représentoit pour cette raison sous la figure d'une femme couronnée de Villes & de Tours : & il est probable que le Symbole de la seconde étoit le Feu sacré, qui, à cause qu'elle étoit Vierge, devoit être entretenu par des Vierges ; & quoique le Culte de l'une & de l'autre soit confondu dans les Orgies de la Mere des Dieux, à cause du rapport qu'il y avoit entre elles, il est pourtant à observer, que celle, à qui le Feu saint étoit consacré, n'est jamais, ou presque jamais représentée, comme l'Epouse de Saturne : Elle n'avoit pas même de Simulachre à Rome, ainsi qu'Ovide nous en rend un célèbre témoignage dans l'endroit que je viens de citer :

Ovid. Fast. 6.

Esse diu stultus Vestæ Simulachra putavi ;

Mox didici curvo nulla subesse tholo ;

Ignis inextinctus Templo celatur in illo ,

Effigiem nullam Vestæ nec ignis habet.

Herod. Lib.
1. n. 131.

Les Perses, du temps même d'Herodote, n'avoient ni Temples, ni Autels, ni Simulachres, & ils regardoient comme une folie d'en

avoir ; La raison qu'en apporte cet Auteur , est la même que celle que j'ai déjà indiquée : C'est qu'ils ne pensoient pas , comme les Grecs , que les Dieux fussent faits de la même maniere que les hommes. Cependant le Feu étoit sacré chez eux dès les premiers temps. Cela me feroit croire, que d'abord ni eux , ni les Barbares n'avoient point d'autres Temples que leurs maisons , ni d'autres Autels que leurs foyers. Les Perses eurent néanmoins dans la suite des Temples , où le Feu immortel étoit entretenu.

Les Romains dans les premiers temps , avoient des Temples , mais non pas des Simulachres. Plutarque , dans la Vie du Numa Pompilius , dit , que ce Prince avoit défendu à ses Sujets de représenter les Dieux sous la forme des Hommes ou des Bêtes. En effet , continuë-t'il , il n'y avoit chez eux aucune Image des Dieux , ni en peinture , ni en relief ; & pendant les 170. premières années , ils n'ont eu que des Temples vuides & sans figures , dans la pensée que les grandes choses ne pouvoient être représentées , comme il faut , par les moindres qui sont toujours défectueuses , & que l'idée de Dieu étant abstraite , on ne peut le concevoir autrement que par l'esprit. Les Romains dans la suite se relâcherent infiniment sur ce point de leurs Loix , & au temps d'Ovide , où néanmoins ils n'avoient point encore de statuë de Vesta , ils en avoient de tous les autres Dieux.

Plutarch. in Num.

Pausanias in
Atticis. p. 16.

Chez les Grecs, Vesta avoit des Simulachres, du moins en quelques endroits & sur la fin des temps. Pausanias, dit qu'il y avoit dans le célèbre Prytanée d'Athenes une statuë de la Paix, une autre de Vesta, & celles de quelques Hommes Illustres. On voit aussi quelques figures de Vesta dans les Médailles des Empereurs Romains; si l'on n'aime mieux dire que Vesta est désignée par le feu qui brûle sur l'Autel, & que la figure représente une Vestale.

Dyonis. Halyc. Ant. Rom. Lib. 2. p. 95.

Les Prytanées des Grecs étoient la même chose que les Curies Romaines, ainsi que l'explique Denys d'Halycarnasse, c'est-à-dire, que c'étoient des Temples ou des maisons, dans lesquelles se tenoit le Sénat, ou le Conseil de ceux qui étoient préposés au Gouvernement de l'Etat & des Villes. On y gardoit le Trésor public, & on y tenoit toutes les Assemblées, qui demandoient quelque grande solemnité, comme les Sacrifices & les Festins publics.

Scholias. Pyndari. Nem. Ode x.

Tous les Prytanées étoient dédiés à Vesta : parce que, comme le dit le Scholiaste de Pindare, c'étoit dans les Prytanées qu'étoient établis les Feux publics, * qui étoient eux-mêmes ce Feu sacré.

* Vesta erat propriè Focus Urbis publicus. Unde Cicero in 2. de Legib. *Virgines Vestales in Urbe custodiunt ignem foci publici sempiternum.* Item 3. de Legib. *Cumque Vesta quasi focum Urbis, ut Græco nomine est appellata, comple-*

xa sit. Et 2. de Natura Deorum: *Vesta nomen sumptum est à Græcis, visque ejus ad aras & focos pertinet.* Julius Firmicus Matern. Lib. de Prof. Relig. Error. *Vesta autem quid sit distite. Ne Putetis antiquum aliquid, aut cum summo terrore*

cré. On donnoit le nom de *πρύτανες* à ceux qui avoient en main l'autorité, & les rênes du Gouvernement ; & , pour marquer cette autorité, Eschile, dans les femmes suppliantes , fait ainsi parler le Chœur au Roy d'Argos : „ Vous êtes le « Peuple , vous êtes toute la puissance du Peu- « ple , vous êtes le Chef , qui ne dépendez de « personne , & qui , au gré de vôtre volonté , gou- « vernez l'Autel & le feu de la terre des Argiens. « C'étoit sans doute dans cet esprit, que les Rois des Perfes , & les Empereurs Romains à leur imitation , * faisoient porter devant eux une espece d'Autel portatif & de feu sacré , comme un Symbole de leur Souveraineté.

De Persis Xenophon Lib. 8. Cyropædix. Quint. Curt. Lib. 4.

On commettoit à la garde du feu sacré & à son entretien , des personnes consacrées elles-mêmes au service des Autels , & qui , par cette raison , devoient soutenir , par la pureté de leurs mœurs , & par des vertus relevées au-dessus du commun , la sainteté de leur ministere. On leur donna à Rome le nom de Vestales , du nom même de Vesta ; elles devoient être Vierges , ou du moins vivre dans la continence pendant tout le temps qu'elles étoient attachées au culte des Dieux ; elles étoient séparées du monde , pour être éloignées des occasions , qui pouvoient exposer ce

terrore inventum ? Ignis est domesticus qui in focus , quotidianis usibus servit.

* *Ammian. Marcell. Lib. 23. de Magis. Feruntque etiam , si*

justum est credi , ignem cœlitus lapsum , apud se sempiternis focus custodiri : cujus portionem exiguam , ut faustam , præisse quondam Asiaticis Regibus dicunt.

Trésor , qu'elles portoient dans des vases fragiles.

Rien n'étoit plus respectable au reste des hommes , que ces Vierges exactes à remplir leurs devoirs ; mais rien n'étoit plus rigoureusement puni , que l'outrage que faisoient à leur pudeur celles qui lui étoient infidelles. Les exemples de severité à leur égard sont trop connus par les histoires , aussi-bien que le reste de leurs fonctions & de leurs prerogatives, pour m'y arrêter. Mon but est de montrer l'ancienneté de leur institution , que je crois devoir rapporter à des temps plus éloignés , que la corruption du Paganisme , à qui je ne crois pas , qu'on doive faire l'honneur d'avoir mis en estime une vertu d'une si haute perfection , & si digne de ceux qui approchent de Dieu , que l'est la Virginité , quoiqu'il ait consacré des Vierges , malgré sa corruption.

Ce n'est point à Numa qu'on doit l'Institution des Vestales. Elles étoient établies chez les Albains avant la fondation de Rome : & Romulus qui en fut le Fondateur ou le Restaurateur , ne devoit sa naissance qu'au crime d'une de ces Vierges folles , qu'on avoit fait Vestale malgré elle , & à qui il ne servit de rien de prétexter , qu'elle étoit enceinte du Dieu Mars , pour excuser sa faute.

Cette institution est donc beaucoup plus ancienne ; en effet on trouve des vestiges de cette profession de Virginité dans des temps si recu-

lez, & chez tant de Nations, qu'il semble, qu'on ne peut se tromper, en remontant jusqu'à ces temps, où la Religion sainte & pure; représentant Dieu sous l'idée de la pureté même, sembloit demander dans ceux qui étoient spécialement consacrez à son service, qu'ils fussent purs & sans tache de corps, de cœur, & d'esprit.

J'appelle les temps les plus reculez, les temps de la fable, où la Virginité de la jeune Vesta, de Diane, de Minerve; de Venus Uranie, & celle des Compagnes de Diane, des Muses; des Sibylles, sont une preuve de la profession qu'on en faisoit alors: profession marquée par la résistance & par la chute de tant de Nymphes, qui avoient à se défendre des embûches des Dieux, des Satyres, & des Heros, dont les Poètes ont fait de grands Libertins.

Dans des temps un peu moins reculez, Medée sur le Phase fut Prêtresse d'Hecate. Apollonius de Rhodes nous dit, qu'elle vivoit dans un appartement séparé de la maison de son pere: qu'elle avoit douze filles Vierges comme elles pour la servir: qu'elle ne sortoit que pour aller au Temple: que ses suivantes couroient après son char & l'y accompagnoient: que le Peuple dans les ruës de la Ville s'écartoit quand elles passoient, & détournoit les yeux, pour ne pas jeter la vûë sur la fille du Prince. L'amour qu'elle conçût pour Jason, fut extrêmement combattu par celui de sa profession; & quand ce qu'elle avoit fait, pour

Apollon Rh.
Lib. 3.

le rendre maître de la Toison d'Or, ne lui permit plus de rester chez elle en sûreté, & l'eut obligée de prendre le parti de la fuite, elle laissa dans son lit un nœud de ses cheveux, pour servir de témoignage à sa mere, qu'elle avoit toujours conservé sa virginité sans tache.

Ovid. Metam.
12. Euripid.
Iphig. in
Tauris.

Iphigenie fut Prêtresse d'Hecate dans la Tauride, comme Medée à Colchos. La fable de son sacrifice n'est qu'une allégorie de celui qu'elle fit, en consacrant sa virginité à Diane. Il y a beaucoup de rapport entre Iphigenie & la fille de Jephthé; la même histoire peut bien être arrivée en deux endroits.

Jud. xi. cap.

Justin. Lib.
x. cap. 2.

Il y avoit des Vestales chez les Orientaux. L'Histoire porte, qu'Artaxerxes Mnemon voulant épouser Aspasia concubine de Cyrus le jeune, son fils Darius, à qui il avoit remis les rênes de l'Empire, la lui demanda; le pere ne pouvoit la refuser, selon les Loix: mais s'étant repenti de la promesse qu'il lui en avoit faite, & voulant trouver un prétexte honnête pour y manquer, il la fit Prêtresse du Soleil, ainsi que le marque Justin, ou de Diane, comme l'a écrit Plutarque.

Plutarch. in
Artaxer.

Pausanias. in
Bœoticis, p.
303.

Dans la Grece, la plûpart des Prêtresses d'Hercule, de Minerve, de Diane, étoient obligées à la continence: quelques-unes à une virginité perpetuelle, comme la Prêtresse d'Hercule, chez les Thespiens. La Prêtresse chez les Tegeates, étoit une fille qui étoit obligée d'abdiquer le Sacerdoce avant que d'être nubile. A Calaurée, dans

Idem. in Co-
rinth. p. 76.

Idem. p. 225.
234.

le Temple de Neptune , où étoit le Tombeau de Demosthene , & en quelques autres endroits , les filles étoient Prêtresses , jusqu'à ce qu'elles pussent se marier ; Aristocrate ayant fait violence à une Prêtresse de Diane Hymnia , ce sacrilege fut lapidé par les Arcadiens , & il fut alors établi , que la Prêtresse seroit mariée ; mais on ne permettoit ni à l'Epoux , ni à l'Epouse , aucune société avec le reste du peuple ; il ne leur étoit pas même permis d'aller aux bains , beaucoup moins encore d'entrer dans les maisons des particuliers : & Plutarque assure , qu'à Athenes & à Delphes , aussi-bien que dans le reste de la Grece , où l'on conservoit le feu sacré , on choisissoit , non pas des filles , mais des Veuves d'un âge avancé. Cela pouvoit se faire en quelques endroits ; mais Plutarque se trompe , s'il fait de cela une regle generale , qui est contredite par les autres Auteurs. A Athenes le Temple de Pallas étoit appelé *Parthenon* , non seulement parce que Pallas étoit Vierge , mais parce qu'on y entretenoit quantité de Vierges pour le service du Temple & de la Déesse. La signification propre du mot *Parthenon* représente une Communauté de filles. Pausaniás parle * d'un Temple dans l'Achaïe , dont le Sacerdoce étoit conferé à une femme ma-

Idem. in Arcadiciis , p. 247.

Plutarch. in Numa.

Pausanias in Achaicis , p. 233.

* *Cœlius Rhodigin. Lib. 29. cap. 22.* Parthenon dicebatur Minervæ Templum , Auctore Pausania & Plutarcho ; quamquam est pro-

priè Parthenon , Virginum conciliabulum & conventus. Virginis autem vocabulo Minervam intelligebant.

riée , qui étoit obligée dès ce moment à vivre dans la continence. Quand elle étoit soupçonnée d'avoir manqué en ce point , on l'éprouvoit , en lui faisant boire du sang de Taureau , qui , dit cet Auteur , ne lui faisoit aucun mal si elle étoit innocente , & la faisoit mourir , si elle étoit coupable.

On ne consacroit pas seulement des femmes & des filles au service de Vesta , il y avoit aussi des hommes destinez à son Culte , qui faisoient également profession de Virginité ; tels étoient les Corybantes , les Saliens , ceux qu'on nommoit *Galli* & *Archigalli* ; mais quelques-uns l'ayant mal gardée , on les obligea de se faire chastes par nécessité ; Rien n'est plus connu que la fable d'Atis , la profession des Prêtres de Cybele , & la *Testa Samia* qui servoit à cet usage ; ils étoient habillez en femmes ; comme je l'ai déjà dit , & en affectoient toutes les manieres , aussi-bien que chez les Orientaux ces Prêtres de Venus Uranie , dont j'ai déjà parlé sur le témoignage de Julius Firmicus.

Feu sacré
en Ameri-
que.

Le Feu a eu quelque chose de sacré de tout temps chez toutes les Nations de l'Amérique qui en ont l'usage ; mais les Nations errantes , & la plûpart des sédentaires , n'ont point de Feu perpétuel , ni de Temple pour le conserver.

Je ne sçais si jamais les Iroquois & les Hurons ont eu des Temples. Il n'en paroît aujourd'hui aucun vestige , non plus que dans les anciennes Relations ; mais le feu de leurs foyers , dont les





Anciens avoient fait leurs Dieux domestiques , leur tient lieu d'Autel , & leurs Cabanes de Conseil , leur servent de Temples , comme aux anciens Persans , & elles ne different en rien des Prytanées des Grecs , ou des Curies Romaines. Dans leurs expressions metaphoriques , le Feu de Conseil a quelque chose de très-sacré ; il est censé toujours allumé ; il est même comme le Symbole de toutes les affaires , qui ont connexion avec la Religion & le Gouvernement.

Les Nations les plus voisines de l'Asie , & qui paroissent être entrées les dernières dans l'Amérique , ont des Temples où le Feu saint est entretenu , & qui ne sont destinées qu'aux usages de Religion. Ces Temples , pour la plupart , sont faits en rotonde , comme l'étoient ceux de Vesta , dont la figure étoit le Symbole de la Terre ou du Monde.

Dans la Louisiane , les Natchez ont un Temple , où une Garde veille sans cesse à la conservation du Feu perpetuel , qu'on a grand soin de ne jamais laisser éteindre. Trois bûches appointées servent à l'entretenir , sans que jamais on en augmente , ou qu'on en diminuë le nombre : ce qui semble dénoter quelque mystere. A mesure qu'elles se consomment , on a soin de les approcher , jusqu'à ce qu'il faille en substituer d'autres. C'est dans ce Temple que sont mis en dépôt les cadavres des Chefs , & de ceux de leur famille. Le Chef va tous les jours à certaines heures à l'en-

trée de ce Temple, où se courbant à demi corps, & étendant les bras en croix, il fait un certain murmure confus de la bouche, sans prononcer aucune parole distincte; C'est-là la marque du devoir qu'il rend au Soleil, comme à l'Auteur de son origine. Ses Sujets observent la même cérémonie à son égard, & à l'égard de tous les Princes de son sang, toutes les fois que ceux-ci parlent, pour honorer en eux par ce signe extérieur de leur respect, le Soleil dont ils les croient descendus. Les Parthes rendoient le même honneur au Soleil: & Jules-Cesar Boulanger témoigne qu'ils n'alloient jamais au combat, sans avoir salué cet astre par une espèce de hurlement. Il est singulier que, quoique toutes les Cabanes des Natchez soient rondes, leur Temple soit en long, tout au contraire de ceux de Vesta. On voit au sommet à ses deux extrémités deux figures d'Aigle, oiseau consacré au Soleil parmi les Orientaux, comme il l'étoit à Jupiter dans tout l'Occident.

Bulling. de
licitâ & veri-
tâ Magiâ,
Lib. 1. cap.
4. p. 452. ci-
rans Hero-
dian. Lib. 4.

Les Oumas, & quelques Peuples de la Virginie & de la Floride, ont aussi des Temples, & à peu près les mêmes devoirs de Religion. Ceux de la Virginie y ont même une Idole qu'ils nomment *Oki* ou *Kiouasa*, laquelle veille à la garde des morts. J'ai ouï dire pourtant, que les Oumas, depuis l'arrivée des François qui profanèrent leur Temple, l'ont laissé tomber, & ne se sont pas mis en peine de le relever.

Personne

Personne n'ignore, combien les Temples du Pérou étoient célèbres sous le Regne des Rois Incas ; mais ce qui doit causer de l'admiration, ce sont ces Communautés de Vestales qu'ils avoient fondées, avec des Loix à peu près semblables, & plus séveres encore que celles des Vestales Romaines. L'Inca Garcilasso de la Vega, dans l'Histoire qu'il nous a laissée des Rois ses Ayeux, écrit, qu'ils avoient établi des Communautés de filles, obligées à voïer une Virginité perpetuelle, & à se consacrer au Soleil en qualité d'Epouses. Dans Cusco Capitale de leurs Etats, il y avoit plus de 200. de ces Vierges renfermées, qui gardoient une clôture si étroite, que non seulement elles ne pouvoient sortir, mais que pas un homme n'étoit si hardi, que d'oser en approcher. Le Souverain lui-même, quoiqu'au-dessus de la Loy, s'abstenoit de leur rendre visite, pour donner l'exemple à ses Sujets du respect qu'ils leur devoient. On n'admettoit dans celui-là que des filles de la race du Soleil, pour lui donner des Epouses dignes de lui, & on les lui consacroit avant l'âge de 8. ans, pour s'assurer qu'on les lui présentoit pures.

Garcilasso ;
Comment.
Reales, Lib.
4. cap. 1. &
seq.

L'ordre de toutes ces Maisons étoit fort beau ; on y gardoit une régularité très-exacte ; on ne s'y occupoit qu'au service des Autels. Si quelque-une de ces filles transgressoit son vœu, la Loy ordonnoit qu'elle fut ensevelie toute vivante : & la peine de celui qui l'avoit séduite, devoit s'é-

tendre non seulement sur lui & sur toute sa famille, mais encore sur toute la Ville, où il étoit né; on en faisoit périr absolument tous les Habitans, & on n'y laissoit pas pierre sur pierre; mais ces sortes de cas étoient sans exemple, tant les motifs de la Religion, & les ordres des Souverains, avoient de force sur l'esprit des Peuples.

Acosta, Hist.
Mor. de las
Indias, Lib.
5. cap. 15.

Les Temples du Mexique, & le Feu éternel qu'on y conservoit, n'étoient pas moins célèbres, que ceux du Pérou. Ces Temples avoient de grands appartemens destinez pour des Vierges qui les desservoient. On y mettoit toutes les filles généralement dès qu'elles avoient atteint l'âge de 12. à 15. ans. Elles n'étoient obligées, à la rigueur, que d'y passer une année, pendant laquelle elles vivoient en continence: mais il semble qu'il y en avoit d'autres qui s'y consacroient pour le reste de leurs jours, & du nombre desquelles on tiroit les Matrones, qui étoient Supérieures de ces sortes de Monasteres; Elles mangeoient en commun, & couchoient dans de grandes salles. Lopes de Gomara semble pancher à croire qu'elles ne se deshabilloient point, pour être plus à portée d'accourir au service des Autels, si le besoin le demandoit. Elles se levoient la nuit, & assistoient au Chœur, comme nos Religieuses à Matines; Elles avoient soin de balayer le Temple & de l'entretenir; Elles travailloient à différentes sortes d'ouvrages d'une grande propreté, qui devoient servir à l'ornement des Autels; Elles fai-

Lopes de Gomara, H. ft.
Gen. de las
Indias, Lib.
2. cap. 31.

soient tous les jours les pains , qu'on présentoit devant les Idoles , & dont les Prêtres seuls avoient droit de se nourrir ; pour elles , elles ne s'entretenoient que d'aumônes , menant une vie très-rude & très-austère , étant obligées de tirer souvent du sang de leur corps pour en faire des Oblations & des Sacrifices , & ayant toutes sortes de pratiques d'une très-grande mortification ; aussi ne leur donnoit-on pas d'autre nom , que celui de *filles de la Pénitence*. D'ailleurs leurs moindres fautes étoient punies avec une extrême severité , & il y en avoit de capitales , qui ne s'expioient que par la mort des coupables.

Pierre Martyr rapporte , qu'il se trouve quelques Isles dans l'Amérique , qui ne sont habitées uniquement que par des femmes. Quelques-uns , ajoute cet Auteur , se sont persuadés que ces femmes avoient les mêmes Loix & la même forme de Gouvernement que les Amazones ; mais ceux qui en jugent plus sainement , & qui ont examiné la chose avec plus de maturité , croient que ce sont des filles animées d'un esprit de Religion , qui se plaisent dans le célibat & dans la retraite , de la même manière que les Religieuses de nos jours , que les Vestales de l'ancien temps , & celles , qui en plusieurs endroits , étoient consacrées à la bonne Déesse. Les hommes de leur voisinage passent chez elles en certaines saisons , non pas pour en avoir des enfans , mais pour leur rendre quelques services nécessaires , pour travailler

Petr. Martyr.
Nov. Orb.
Dec. 4. cap.
4.

à leurs champs & à leurs jardins , & pour leur faciliter ainsi les moyens de vivre dans leur solitude. Il peut bien se faire que , comme les Esséniens parmi les Juifs , composoient un Peuple tout particulier , parmi lequel il n'y avoit point de femmes : un Peuple qui vivoit dans la continence , chez qui on ne voyoit naître personne , & chez qui cependant la multitude des hommes ne manquoit jamais , il y ait eu aussi dans l'Antiquité un Peuple de filles séparé des hommes , & dévoué à la chasteté par état & par profession. Je ne serois pas éloigné de croire , que telles ont été les Amazones dans leur première origine. Leur état aura été austère dans les commencemens ; mais l'esprit de Religion ou de ferveur venant à se perdre , elles se seront relâchées , & auront pris pour leurs Maris les Peuples voisins , qui alloient leur porter quelques secours , en gardant néanmoins leur forme de Gouvernement , & ne les voyant qu'au temps ordinaire , où ils avoient coutume de passer chez elles.

Je ne connois pas assez en détail les mœurs des différentes Nations de l'Amérique , même de la Septentrionale , pour dire avec certitude , si toutes ont eu leurs Vestales. S'il y en a à la Floride & à la Louisiane , ce ne sont point elles , non plus que ces hommes déguisez en femmes , & qui font profession du célibat , qui veillent à l'entretien du Feu sacré ; ce sont des especes de Prêtres , à qui ce soin est commis , & qui couchent dans les

Temples sur des peaux étenduës à terre , comme les Payens , lorsqu'ils alloient dormir dans les leurs , par esprit de Religion , sur les peaux des Victimes égorgées.

Pour ce qui est des Iroquois , que je connois un peu mieux , ils ont eu certainement leurs Vestales , qu'ils nommoient *Ieouinnon* , & qui étoient Vierges par Etat. Je ne puis pas dire , quelles étoient proprement leurs fonctions de Religion. Tout ce que j'ai pû tirer des Iroquois , c'est qu'elles ne sortoient jamais de leurs Cabanes , qu'elles s'y occupoient à de petits ouvrages , uniquement pour s'occuper ; le Peuple leur portoit du respect , & les laissoit tranquilles ; un petit Garçon , choisi par les Anciens , & qui étoit comme le *Camillus* ou *Casmilus* des Payens * , leur portoit les choses nécessaires : mais on avoit soin de le changer avant que l'âge eut pû rendre ses services suspects.

Elles vivoient en Communauté ; autant que j'en puis juger par la Rélation que fait Jacques Carthier de quelques Coûtumes des habitans d'Hochélagai , qui étoient une Nation des Langues Iroquoises & Huronnes , établie dans l'Isle de Montreal ; car il dit , qu'il y avoit vû des Cabanes publiques , destinées pour les jeunes filles qu'on

Jacq. Carthier , 2. Rélation dans le Recueil de Ramusius , Tom. 3.

* Camille ou Casmile étoit le nom que les anciens Romains donnoient aux jeunes gens occupez au service des Prêtres. De-là venoit à Mercure ce nom , parce qu'il étoit le Ministre des Dieux , & qu'il étoit représenté sous la figure d'un jeune homme.

y mettoit, dès qu'elles étoient en âge d'être pourvûës, & qui en étoient pleines, comme le sont en Europe les Ecoles, où l'on envoie les Enfans pour être instruits dans les belles Lettres. Il est vrai que Jacques Carthier est bien éloigné de penser, que ces filles fussent des Vestales ; il en parle même d'une manière bien opposée ; mais ce qu'il en rapporte, est si contraire aux usages des Peuples de l'Amérique Septentrionale, qu'on juge aisément, à sa Relation, qu'il n'en avoit formé des jugemens si desavantageux, que parce qu'il ne sçavoit pas assez de Langue pour s'éclaircir sur une Coûtume aussi singulière. C'est sans doute de ces Vestales Iroquoises, que Vincent le Blanc a voulu parler, quand il dit, qu'il y a des Sauvages dans le Canada, mangeurs de chair humaine, qui courent jusqu'au grand fleuve de Hochelaga, & se servent de barques faites d'écorce d'arbre ; & qui, quand ils arrachent ces écorces, usent de beaucoup de cérémonies & prières, auxquelles assistent quelques Vierges dédiées à leurs Dieux, comme nos Religieuses.

Vincent le
Blanc, 3.
part. chap. 6.

Je ne sçais pas, s'il y avoit des peines destinées pour celles qui faisoient affront à leur Etat ; mais il me semble qu'elles s'étoient assez bien soutenuës jusqu'à l'arrivée des Européens, qui en firent des Vierges folles, en leur donnant de l'eau de vie. A Onnontagué elles sortirent de leur retraite dans leur yvresse, & firent mille extravagances dans le Village ; à Agnié elles firent la même chose, &

quelques-unes ayant contrevenu à leur profession avec trop d'éclat, les Anciens en eurent tant de honte, qu'on résolut dans le Conseil de seculariser ces filles irregulieres, dont le scandale avoit deshonoré la Nation. Ainsi finirent les Vestales Iroquoises.

Les Iroquois avoient aussi leurs Vierges parmi les hommes. Il se peut faire, que dans les temps anciens quelques-uns aient vécu en Communauté, comme les Esseniens parmi les Juifs *, & peut-être le plus grand nombre des Prophetes, les Plystes chez les Daces, les Ctistes chez les peuples de Thrace, les Bonzes, les Talapoins & les Pénitens des Indes. Je croirois néanmoins plus vraisemblable, qu'ils se retiroient dans la solitude à quelque distance de leurs Villages, où ils vivoient séparément, comme des Hermites,

* Parmi les Juifs il y avoit deux sortes de Prophetes; les uns l'étoient par Etat & par Profession, & les autres par une vocation extraordinaire: les premiers vivoient en Communauté dans les montagnes & dans la solitude, comme les Esseniens, menant une vie pénitente, très-reguliere, & toute occupée de Dieu, ainsi que l'a fort bien observé M. l'Abbé Fleury dans son Livre des Mœurs des Israélites. Parmi les Prophetes il y en avoit de mariés, & qui avoient des enfans; mais ceux-là semblent avoir été du nombre de ceux qui étoient inspirez d'une maniere extraordinaire, comme

Samuël, David, Isaïe, &c. Les Prophetes par Etat & par Profession, qui vivoient en Communauté, paroissent y avoir vécu dans le célibat & dans la continence: tels étoient Elie & Elizée. Il est vrai qu'ils sont nommez quelquefois Prophetes & fils de Prophetes: mais par ce terme de fils, on peut entendre celui d'Eleve & de Disciple. On peut dire aussi que cet état n'étant peut-être pas perpétuel, ceux qui étoient élevez dans les Communautés, pouvoient en sortir, se marier, & conserver l'esprit de Prophetie; mais il n'est gueres probable qu'ils fussent mariez, vivant en Communauté,

n'ayant qu'un domestique , qui leur portoit les choses nécessaires. J'ai lieu d'en juger ainsi par une histoire ou fable , qu'ils m'ont rapportée d'un de ces solitaires , laquelle je rapporterai dans la suite , en parlant de leurs Superstitions ; ils faisoient profession de ne point se marier , de se retirer des affaires publiques , & de garder leurs retraites.

Nous avons dans nôtre Mission du Sault-Saint Louïs un Huron qui avoit vécu de la sorte ; il y avoit été fait esclave par les Iroquois , & on lui avoit donné la vie. Quelqu'un l'ayant ensuite engagé à tuer un homme , il prit la commission , s'enyvra , ou en fit semblant , pour executer son dessein , & y réüffit. Cette action l'obligea de quitter le pais , & à se refugier à la Prairie de la Magdelaine , où nous avons jetté les fondemens de nôtre Mission naissante ; il s'y établit , & , suivant le conseil qu'on lui donna , il s'y maria avec une Huronne avec qui il a toujours vécu depuis en bonne intelligence & en bon Chrétien : je l'ai vû , & je dois lui rendre cette justice ; mais cet homme conservant encore quelque chose de son inclination pour la solitude , n'a jamais voulu prendre part aux affaires , & entrer dans le Conseil des Anciens.

Seconde Lettre du P. de la Neuville dans les Memoires de Trevoux , Mars 1723.

Le Pere de la Neuville dit des Pyaïes , qui sont les Devins parmi les Caraïbes , qu'ils demeurent ordinairement seuls , sans femmes ni enfans , sur le sommet des Montagnes , ou sur le bord

bord des Rivieres & des Marais , où leurs maisons , semblables à des sepultures , ne sont que des fosses creusées profondément en terre , & couvertes de quelques peaux de Biches ou de Tigres ; & c'est dans ces antres qu'on va les consulter. Il se peut faire , que parmi ces Pyaïes , il y en ait , qui fassent profession de chasteté pendant toute leur vie , mais cela n'est pas universellement vrai de tous ; il n'y a que certains temps , où ils sont obligez de vivre dans la continence , comme nous le dirons ci-après.

Après la Pyrolatrie , ou le Culte du Feu sacré , qui étoit un Culte permanent , & comme le fonds de celui de Vesta , ou de la Mere des Dieux , viennent les Sacrifices , qu'on peut regarder comme un Culte passager : tel que sont les prieres qui les accompagnent , les Offrandes de toute espece , & les Fêtes , lesquelles , quoique réglées par la Coûtume ou par la dévotion , ont leurs momens marquez , & ne durent pas toujours.

Des Sacrifices.

Le Sacrifice est un acte de Religion , une Offrande faite à la Divinité par les mêmes motifs , qui sont compris dans l'obligation qu'ont les hommes de lui rendre en general le Culte qui lui est dû , & sur-tout par le motif de la reconnoissance des biens qu'ils en reçoivent , & qu'ils avouënt tenir de celui qui en est le Maître. Il est aussi ancien que la Religion même , & aussi étendu que les Nations soumises à la Religion , n'y en ayant

pas une seule chez qui le Sacrifice n'ait été en usage, & chez qui il ne soit en même temps une preuve de sa Religion.

Ces Sacrifices étoient simples, sur-tout dans les commencemens; quelques animaux pris dans les troupeaux, les plantes, les fruits de la Terre, quelques herbes, quelques racines, dont les hommes faisoient leur nourriture, & qui leur servoient à quelque usage, en étoient la matière: matière moins agréable à Dieu par elle-même, que par l'intention droite & pure des cœurs qui les lui présentoient.

Cette simplicité dura long-temps, après même que la Religion eut commencé à être altérée par la Superstition. Ovide nous dépeint bien la pauvreté des Sacrifices des anciens Romains. On n'avoit point encore apporté, dit-il, l'encens des bords de l'Euphrate, ni le Costus des extrémités de l'Inde; on ne connoissoit point encore le safran, qui se divise en filamens de couleur rouge; on se contentoit de mettre sur l'Autel des herbes, telles qu'on les trouvoit dans le Pais des Sabins, & du laurier, qui en brûlant, petille, & fait beaucoup de bruit.

Ovid. Lib.
1 Fast.

Thura nec Euphrates, nec miserat India Costum,

Nec fuerant rubri cognita fila Croci,

Ara dabat fumos herbis contenta Sabinis,

Et non exiguo laurus adusta sono.

Les Peuples qui n'avoient point d'Animaux domestiques suppléoiēt à ce défaut , en offrant ceux qu'ils avoient pris à la chasse. C'est ainsi que les Argonautes voulant faire un Sacrifice à Apollon , se dispersent pour chasser , & à leur retour font l'Offrande de quelques Chevreüils. Les Sacrifices devinrent plus magnifiques , & pour l'appareil , & pour la matiere , quand les Peuples furent devenus plus riches ; on immola alors les Animaux par hecatombes : mais en quelque état que l'on fût , on sacrifioit toujōurs ce qu'on avoit de plus précieux ; & la Superstition poussa les choses si loin , qu'on en vint jusqu'à immoler ses propres enfans , & à se faire victime soi-même.

Apoll. Rhod.
Lib. 2. v.
700.

Suivant cette méthode antique , les Sauvages offrent encore le bled de leurs Campagnes , & les Animaux qu'ils ont pris en chassant ; ils jettent du Tabac , & d'autres herbes , dont ils se servent en guise de Tabac , dans le feu à l'honneur du Soleil ; ils en jettent aussi dans les Lacs & dans les Rivieres à l'honneur des Génies qui y président. La *Cassave* & l'*Ouicon* , que les Caraïbes exposent sur une espece d'Autel au fonds de leurs Cabanes , ou qu'ils mettent devant certains pieux qu'ils enfoncent en terre , sont les présens de Bacchus & de Cerés , leur vin & leur pain qui sont la matiere de leurs Sacrifices. Nos Iroquois exposent quelquefois à l'air au sommet de leurs Cabanes des branches & des coliers de porcelaine , des tresses de leur bled d'Inde , & des Animaux

même, qu'ils consacrent au Soleil. Les Montagnais & les Peuples du Nord élevent au haut des perches, des Chiens vivans attachez à des nœuds coulans, & ils les laissent expirer en cet état à l'honneur de leurs Divinités. Les Nations errantes attachent des peaux de Bêtes sauvages aux arbres, qu'ils honorent d'un Culte religieux : & les François qui trouvent ces sortes d'Offrandes en courant les bois, ne les regardant pas comme sacrées, ne se font pas aussi un scrupule de s'en accommoder. Les Floridiens, selon nos premières Relations, élevoient toutes les années au haut d'un poteau, la dépouille d'un Cerf, qu'ils remplissoient de toutes sortes de fruits, & qu'ils ornoient de Guirlandes & de Couronnes champêtres. La maniere néanmoins d'offrir des Sacrifices la plus commune, c'est de jeter dans le feu l'Offrande, ou la partie de la Victime offerte à la Divinité, après la lui avoir présentée par une espece de harangue ou de priere.

Acosta, Hist.
Moral. de
Indias, Lib.
5. cap 19.

Les Mexiquains offroient en sacrifice plusieurs Victimes humaines. Parmi les autres Peuples barbares, ces sortes de Sacrifices n'étoient pas si ordinaires, ni si marquez, à moins qu'on ne regarde comme un Sacrifice, le supplice qu'ils font souffrir à leurs esclaves, ou prisonniers de guerre : ce que je crois assez probable. Du reste je ne trouve dans les Relations anciennes de l'Amérique Septentrionale, qu'une autre espece de Sacrifice, semblable à celui que les Chananéens offroient à

Moloch. Car il est certain , selon la Rélacion du Sieur le Moyne de Mourgues , que dans cette partie de la Floride , qui avoisine la Virginie , & où les François aborderent , sous la conduite du Sieur de Laudonniere ; les Peuples de ce Pais-là , qui regardoient leurs Chefs comme fils du Soleil , & qui , en cette qualité , lui rendoient des honneurs divins , lui faisoient un Sacrifice solemnel de leurs premiers nez. Les François furent eux-mêmes une fois les témoins de cette triste cérémonie. Voici comment la chose est rapportée. « C'est une « Coûtume de ces Peuples , d'offrir au Roy les pre- « miers nez en Sacrifice. Le jour ayant été choisi « pour cette action , & ayant été agréé du Prince , « il se transporte dans la place , où doit se faire « cette solemnité , & où on lui a préparé un banc , « qui lui tient lieu de Thrône ; au milieu de la « place on met un billot de deux pieds de diame- « tre & de la même hauteur , devant lequel la « Mere de l'Enfant qui doit être immolé , vient « se placer , assise sur ses talons , couvrant son vi- « sage de ses mains , & déplorant le sort de cette « infortunée Victime ; une des femmes des plus « considerables , entre les parentes , ou entre les « amies de cette Mere malheureuse , prend l'En- « fant , & vient le présenter au Roy ; toutes les « autres femmes commencent alors une danse « ronde , au centre de laquelle , celle qui tient « l'Enfant , va danser aussi , chantant quelque « chanson à l'honneur du Prince ; pendant cette

» danse de Religion, six Indiens choisis se tien-
 » nent à un coin de la Place, ayant au milieu
 » d'eux le Sacrificateur armé d'une massue, &
 » magnifiquement paré; après la danse & les au-
 » tres cérémonies usitées en ces sortes d'occasions,
 » le Sacrificateur prend l'Enfant, & l'assomme
 » sur le billot.

Virg. Æneid.
 Lib. 3.

Il y a des Sacrifices qu'on peut regarder com-
 me particuliers, que chacun fait selon sa dévo-
 tion, ou, pour mieux dire, selon sa superstition,
 dans le secret, ou sans que les assistans y pren-
 nent beaucoup de part. Tel fut, par exemple,
 le Sacrifice que fit Enée, quand, après avoir vû
 pendant la nuit les Images de ses Dieux Penates,
 qui l'éclaircirent sur un Oracle d'Apollon, il se
 leva sur le champ, & rallumant le feu de son
 foyer, il y fit brûler à leur honneur quelques
 grains d'encens, ou quelque autre chose, que le
 Poëte n'a point exprimé. Telles étoient encore
 les Libations, que faisoient les Anciens avant que
 de manger ou de boire, en jettant à terre ou
 dans le feu, quelques morceaux des mets qu'on
 leur servoit, ou en versant quelques gouttes de la
 liqueur qu'on leur présentoit, ainsi que fit Didon
 au festin, où elle avoit invité les Troyens ses nou-
 veaux Hôtes, avec les plus considérables de ses
 Sujets. C'est ce que font encore les Sauvages en
 toute occasion.

Virg. Æneid.
 Lib. 1. sub
 bn.

Mais il y en a parmi eux de publics, qui se
 font avec solennité, & où tout le Peuple prend

part. Ceux-là méritent véritablement de l'attention, à cause des traits caractéristiques, qui s'y trouvent de ressemblance avec les Bacchanales, ou les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux.

L'idée qui nous reste des Bacchanales, par une suite de la corruption des derniers temps du Paganisme, c'est de ces Fêtes qu'on célébroit à l'honneur de ces premiers Législateurs, qui poliçant les mœurs farouches des hommes, leur apprirent à cultiver la terre, à tailler les vignes, & à faire usage des bleds & des vins pour leur nourriture. Les Peuples, pour conserver la mémoire de ces bienfaits, appliquant à ces Législateurs, sous les noms de Bacchus & de Cerés, d'Isis & d'Osiris, tout ce que la fable nous apprend, d'un côté de leurs courses, & de leurs prétendus triomphes; & de l'autre, tous les rapports aux effets du vin & à l'Agriculture, instituerent ces Fêtes, qui étoient comme une représentation au naturel de ces Législateurs, parcourans le Monde sur un Char traîné par des Tigres, des Pantheres & des Onces, accompagnés des Curetes, des Corybantes, des Pans, Faunes, Satyres, des Bacchantes, des Ménades, & enfin de tout cet attirail de Peuples, qu'on suppose à la suite de Bacchus, & qui, pleins d'un Enthousiasme bacchique, célébroient leurs orgies, armez de Thyrses, environnez de Pampres, couronnez de Lierre, dansant

Bacchanales des Anciens.

la Pyrrhique , faisant retentir toutes les montagnes de Thrace & des Indes , de leurs acclamations , & du son de leurs instrumens , buvant toujours à pleines coupes la douce liqueur du vin , dont on les croyoit si bien abreuvez , qu'on se les représentoit toujours yvres.

Vid. Tit.
Liv. Lib. 9.
Decad. 4.

Aristoph.
apud. Cicer.
Lib. 2. de Legib.

Athen. Lib.
4. & 5.

On peut voir dans Athenée , dans Thucydide , dans Plutarque , & dans plusieurs autres Auteurs Grecs & Latins , des Descriptions de la pompe de ces Fêtes , où il se mêla tant de débauches & de choses honteuses , (a) qu'à Rome on fut obligé de les défendre sous de très-grieves peines , & qu'un Poëte Grec cité par Ciceron , étoit d'avis qu'il falloit chasser & bannir de la Grèce ces Divinités comme étrangères (b). Malgré ces défenses néanmoins , elles subsisterent , ou se renouvelèrent. Rien n'égala jamais la pompe bacchique de Ptolomée Philadelphe , dont Athenée nous a laissé une Description magnifique ; un Antiochus & un Mithridate rendirent ces Fêtes très-superbes chez les Asiatiques ; aussi-bien que parmi les Romains Antoine & Caligula , qui se firent un plaisir l'un & l'autre de paroître dans l'équipage , & sous la ressemblance de Bacchus. Cepen-

(a) *Tite-Live*, Liv. 9. de la 4. Décade , rapporte fort au long les abominations secrètes des Orgies de Bacchus ; la recherche qui en fut faite par ordre du Sénat , & les défenses qui furent portées à cette occasion.

(b) *Cicero* 2. de Legib. Novas

verò Deos , & in his colendis nocturnas pervigilationes , sic Aristophanes facetissimus Poëta veteris Comediæ vexat , ut apud eum Sabazius , & quidam alii Dii , peregrini judicati , à Civitate ejiciantur.

dant

dant nous voyons que, presque par-tout, on avoit un souverain mépris pour ces misérables Prêtres de Cybèle, & pour ces femmes effrontées, qui, se couvrant de peaux de Pantheres, & courant toutes échevelées, sous le nom de Bacchantes, faisoient un métier si contraire aux regles de la modestie & de la pudeur, qui convient si bien à leur sexe.

Mais, comme nous avons déjà observé qu'on avoit confondu les Législateurs avec la Divinité; ou avec le Soleil qui en étoit le Symbole le plus expressif, ce n'étoit pas par conséquent ces Législateurs, quels qu'ils puissent être, qui devoient être l'objet du Culte des Orgies. Il n'y avoit pas d'apparence en effet qu'ils se fissent adorer comme des Dieux, & qu'ils voulussent passer pour tels dans l'esprit des peuples de leur temps, lesquels ne pouvoient pas s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir qu'ils étoient hommes comme eux, & sujets aux mêmes foiblesses. Il faut donc par une autre conséquence aussi naturelle, que leurs Orgies eussent un autre esprit, que celui des Bacchanales des derniers temps, qui n'étoient qu'une altération énorme des premières.

C'est cet esprit d'un Culte religieux, que Strabon a parfaitement bien démêlé dans le même endroit que j'ai cité au commencement; quand, après avoir examiné les differens sentimens des Auteurs, & après avoir rapporté en general ce qu'il y a de principal dans les Orgies, il passe,

Strab. Lib.
10. p. 322.

à la confideration de ces Orgies payennes. Les paroles de cet Auteur font remarquables : „ C'est ,
 „ dit-il , une chose commune aux Grecs & aux
 „ Barbares de rendre leurs Sacrifices célèbres par
 „ des Fêtes. Il y en a quelques-unes où il entre
 „ de la fureur , & d'autres qui se passent tran-
 „ quillement : quelques-unes où l'on chante , &
 „ d'autres où l'on ne chante point : quelques-
 „ unes où il y a du mystere , & où tout se fait
 „ dans le secret , d'autres au contraire , où tout
 „ est public & solennel. La nature & la raison
 „ le veulent ainsi ; car les Fêtes retirant l'homme
 „ de ses occupations ordinaires , son esprit en a
 „ plus de liberté pour s'appliquer aux choses de
 „ Dieu : L'Enthoufiasme tient de l'inspiration
 „ Divine , & appartient à la Divination : Le se-
 „ cret des Myfteres concilie du respect à la Di-
 „ vinité , en imitant de plus près son Effence ,
 „ laquelle se dérobe à nos sens : Enfin la Musi-
 „ que , jointe à la mesure des vers , nous unit en-
 „ core davantage à Dieu par un charme attaché
 „ aux agrémens , & à la variété de cet art. On
 „ pense très-bien , quand on dit que les hommes
 „ n'imitent jamais mieux la Divinité , que lors-
 „ qu'ils se répandent en bienfaits ; mais on par-
 „ leroit encore mieux , si l'on disoit que c'est ,
 „ lorsqu'ils l'honorent comme il faut , ce qui se
 „ fait par une joye sainte , par des Fêtes en l'hon-
 „ neur des Dieux , par l'application à l'étude de
 „ la sagesse , & en s'exerçant à la Musique ; car

si les Musiciens ont avili leur art , en le faisant «
servir à des plaisirs prophanes , en le prostituant «
dans les festins de débauche , & sur la Scene «
des Théâtres , ce n'est point à cet art qu'on doit «
s'en prendre , mais il faut examiner la nature «
des autres arts dont il est le principe. C'est pour «
cette raison que Platon & les Pythagoriciens qui «
l'ont précédé , n'ont point donné d'autre nom «
à la Philosophie que celui de Musique ; qu'ils «
ont enseigné , que le Monde consistoit dans une «
certaine harmonie , & que toutes les choses dans «
lesquelles on voit des accords & de l'ordre , «
étoient l'ouvrage de Dieu. C'est aussi pour la «
même raison qu'ils ont attribué à la Musique «
l'éducation & la réforme des mœurs , jugeant «
qu'il n'y avoit rien qui approchât davantage de «
la Divinité , que ce qui contribuë le plus à pu- «
rifier l'ame de ses erreurs & de ses vices. «

Suivant cette explication , que je pose comme
un principe , je vais détailler maintenant ce qui
se passoit dans la solemnité des Sacrifices des Peu-
ples , qu'on appelle de la suite de Bacchus. Le
détail nous donnera une connoissance plus exacte
du véritable esprit des Orgies.

Avant cela , il est bon de remarquer , que la
sainte Ecriture fait une exacte énumération des
différens Sacrifices que le Peuple d'Israël devoit
offrir au Seigneur , des différens motifs pour les-
quels on devoit les offrir , & des différentes cé-
rémonies qu'on y devoit observer. On y voit une

distinction d'Animaux mondes & immondes. Ce n'étoit pas seulement les Animaux qui étoient la matiere du Sacrifice, mais encore des gerbes de bled, des farines, des bouillies differemment cuites, & diverses sortes d'aromates. Dans quelques-uns de ces Sacrifices on ne touchoit point à la Victime : tout en étoit consumé par le feu ; dans d'autres on ne devoit répandre que le sang autour de l'Autel, & brûler les graisses qui entouroient les Visceres. C'étoit-là communément la part du Seigneur dans les Hosties pacifiques, le reste étoit mangé. On observoit sur cela même beaucoup de Loix ; car il y avoit des choses où les Prêtres seuls avoient droit de toucher ; d'autres où ils n'avoient qu'une portion. Il y en avoit qu'il falloit manger dans la présence du Seigneur, selon ces paroles qui se trouvent souvent dans la sainte Ecriture : *Comedetis in conspectu Domini. Epulaberis coram Domino. Comedet Sacerdos in loco sancto. &c.* Il y en avoit aussi qu'on pouvoit emporter chez soi. Il semble même que, soit chez les Israëlités, soit chez les Gentils, tout ce qui étoit de l'usage de la nourriture ordinaire, surtout les chairs des Animaux, étoit offert à Dieu, ou bien aux Idoles ; & delà vient l'attention qu'avoient les vrais Fideles, lorsqu'ils se trouvoient dans les terres des Payens, de ne point manger de viandes qu'ils pussent soupçonner avoir été offertes aux fausses Divinités.

De cette sorte on doit conclure, que dans les



Temples, ou dans les lieux destinez aux Assemblées de Religion, il devoit y avoir diverses places marquées, les unes pour égorger les Animaux, d'autres pour les faire cuire, & d'autres pour manger; ceci est sensible par ce qui est rapporté de la prévarication des enfans d'Heli.

« C'étoient des enfans de Belial, dit l'Ecriture, qui ne connoissoient point le Seigneur, ni le devoir des Prêtres à l'égard du Peuple; car qui que ce soit qui eut immolé une Victime, le Serviteur du Prêtre venoit pendant qu'on en faisoit cuire la chair, & tenant à la main une fourchette à trois dents, il la mettoit dans la chaudiere ou dans le chaudron, dans la marmite ou dans le pot, & tout ce qu'il pouvoit enlever avec la fourchette, étoit pour le Prêtre. Ils traitoient ainsi tout le Peuple d'Israël qui venoit à Silo. Avant qu'on fit aussi brûler la graisse de l'Hostie, le Serviteur du Prêtre venoit, & disoit à celui qui immoloit: donnez-moi de la chair, afin que je la fasse cuire pour le Prêtre; car je ne recevrai point de vous de chair cuite, mais j'en veux de cruë. Celui qui immoloit, lui disoit, qu'on fasse auparavant brûler la graisse de l'Hostie selon la coutume, & après cela prenez de la chair autant que vous en voudrez, mais le Serviteur lui répondoit: non, mais vous en donnerez présentement, ou j'en prendrai par force. Ainsi le péché des enfans d'Heli étoit très-grand, parce

« Reg. i. cap. 2.
2. v. 12. &
seq.

» qu'ils détournoient les hommes du Sacrifice du Seigneur. » Venons maintenant à la considération des Sacrifices des Gentils.

Apollonius de Rhodes nous donne la Description des Sacrifices des Peuples de la suite de Bacchus , en décrivant ceux des Argonautes. Il ne devoit pas y avoir de difference , si l'Orphée qui avoit suivi Bacchus , & qui avoit fait retentir les montagnes de Thrace des sons de sa Lyre , étoit le même Orphée , qui suivit Jason à la conquête de la Toison d'Or. Je crois néanmoins que celui-ci est beaucoup postérieur au premier , mais la forme des Sacrifices ne devoit pas avoir beaucoup changé. Les Argonautes donc voulant satisfaire leur Religion , » après avoir invoqué » Apollon , suivant l'avis de leurs Devins , firent , » sans perdre de temps , le Sacrifice dans le feu » de leur foyer. C'étoient les Heros eux-mêmes , qui offroient le Sacrifice , quand ils le jugeoient à propos , comme on peut voir par quantité d'exemples. Les Devins servoient seulement à les diriger , & c'étoient eux qui ordonnoient touchant la matiere & la forme du Sacrifice , sur-tout dans les occasions importantes. On ne conduisoit pas toujours la Victime pour être égorgée au pied des Autels. Cela est certain des animaux qui avoient été tuez à la chasse. L'Animal même n'étoit pas offert tout entier aux Dieux : les cuisses étoient le morceau qui leur étoit destiné , ainsi que Pausanias l'a remarqué en general

Apoll. Rhod.
Lib. I. v.
495.

Pausanias in

des Sacrifices des Grecs. On les couvroit bien de graisse, & on les faisoit brûler sur un petit feu clair, de bois coupé par éclats. « Ils égorgent, dit ailleurs le même Apollonius, les deux Bœufs, « ils les écorchent, ils les coupent par quartiers, « & ensuite par morceaux, ils en séparent les cuis- « ses votives, & les ayant bien couvertes de l'O- « *mentum*, qui étoit bien gras, ils les font griller « sur des éclats de bois. « Il n'y avoit point à cela d'autre façon dans les premiers temps.

Atticis, p. 11.
In Arcad. p.
269.

Apoll. Rhod.
Lib. I. v. 432.

Le reste du corps de l'Animal étoit réservé pour le festin, qui accompagnoit toujours le Sacrifice solennel, & qui en faisoit partie. Athénée nous assure même, que jamais les Anciens ne faisoient de festin public, que ce ne fut en l'honneur des Dieux.

Athen. Lib.
5. p. 192.

Ces festins se faisoient avec beaucoup de tempérance chez les Egyptiens, selon le même Auteur. C'étoit la même chose chez le commun des autres Peuples. Il n'y avoit pas jusqu'aux Phéaciens, qui passoient pour un Peuple déjà fort gâté par le luxe, dont les festins ne fussent plus modestes, que ceux des Philosophes Grecs. Chez les Perses, & chez la plûpart des Peuples de la Grèce, selon le témoignage de Plutarque, c'étoit un temps sacré, où ils traitoient des affaires les plus importantes de l'Etat, de la même manière que les Heros de l'Iliade au festin d'Agamemnon.

Idem ibid.

Plutarch:
Symposiacom
Libro 7, quæ
9.

Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est que

plusieurs Peuples qui avoient les Bacchanales ; ignoroient, ou du moins ne faisoient aucun usage du vin. Il seroit facile de prouver de plusieurs Nations, qu'elles ne sçavoient ce que c'étoit que de cultiver la vigne. Cela est certain des Perses, qui, du temps du Crésus, ne buvoient que de l'eau, selon le témoignage d'Hérodote. On peut dire la même chose des Nations du Pont, de la Cappadoce & des Scythes ; Car quoique, chez les Auteurs, ils aient eu la réputation d'avoir été de grands yvrognes, ils n'avoient pourtant point de vignes chez eux, comme on peut s'en convaincre par les paroles d'Anacharsis à son Roy. Car étant de retour dans son païs, du voyage qu'il avoit fait en Grèce, où il avoit mérité d'être mis au nombre des Sages, il lui dit, en lui montrant des sarmens de vignes : Ils se seroient étendus jusques ici, si les Grecs n'avoient soin chaque année de les tailler.

Herodot.
Lib. 1. n. 71.

Athen. Lib.
2. p. 428.

Cela est encore plus vrai des temps plus éloignés ; car, comment les Arcadiens qui ne vivoient que de gland, comment tant de Nations de Troglodytes, d'Ichtyophages, de Lotophages qui s'enfvelissoient dans des cavernes, dans des troncs d'arbre au milieu des plus sombres forêts, & qui n'avoient point de lieux fixes, eussent-elles pû avoir les soins que demande la culture des vignes ?

Les autres Peuples qui avoient la connoissance du vin, étoient fort sobres sur son usage. Plutarque

arque rapporte, que dans la Ville d'Heliopolis en Egypte, les Prêtres n'osoient en porter dans leurs Temples. Les autres Prêtres Egyptiens en buvoient, mais peu; encore s'en abstenoient-ils absolument dans le temps de leurs Purifications. Les Rois même n'en buvoient qu'une certaine mesure prescrite par les Livres de leur Religion. Ce fut au temps de Psammiticus qu'ils commencerent à en boire. Avant lui ils n'en usoient point du tout, & n'en offroient point aux Dieux, croyant qu'il ne leur étoit point agréable, parce qu'ils étoient persuadés que le vin étoit le sang des Titans, qui anciennement avoient fait la guerre au Ciel, & que ce sang mêlé avec la terre, après que Jupiter les eut écrasés de ses foudres, produisit la vigne. Voilà quelles étoient sur le vin, s'il en faut croire cet Auteur, les pensées des Peuples instruits par Osiris, qui étoit le Bacchus Egyptien.

Plutarch. de
Iside & Osiride.

Nous lisons dans Athenée, que dans la Grèce même & dans l'Italie, le vin y étoit anciennement détesté. L'usage s'en introduisit pourtant peu à peu, mais de manière qu'en certains endroits on ne s'en servoit que dans les Libations, qu'en d'autres il étoit interdit absolument aux femmes & aux jeunes gens jusqu'à l'âge de trente ans: ceux à qui il étoit permis, le trempoient beaucoup, & y mettoient au moins les deux tiers d'eau. Il a sur cela plusieurs beaux traits de la tempérance des anciens, & plusieurs préceptes

Athen. Lib.
x p. 429.

des Philosophes , qui paroîtroient aujourd'hui trop sévères , sur-tout aux Peuples Septentrionaux de l'Europe.

Id. Ibid.

Cet Auteur accuse Eschile d'avoir corrompu les mœurs de la Grèce en ce point ; ce miserable Bateleur traînant après soi une troupe d'yvrognes , comme lui , fit le premier de Bacchus un Biberon , & rendit la Religion ridicule , en produisant sur la Scene un Dieu , qui avoit moins de force que le vin dont il étoit enyvré. Les Poëtes qui parurent après Eschile , marcherent sur ses traces , & consacrerent l'yvrognerie par l'au-

Idem. Ibid.

torité & les exemples de cette Divinité , laquelle fut si fort décriée chez les Barbares , que les Scythes & les Nations qui n'avoient point l'usage du vin , regardoient le Bacchus des Grecs comme l'Auteur de la démence des hommes , & n'en parloient qu'avec horreur & avec exécration.

Du Chant & des Danses qui accompagnoient les Sacrifices.

Le Sacrifice & le Festin étoient suivis du Chant & des Danses militaires. Il semblera d'abord surprenant , que des choses qui nous paroissent aussi prophanes que la Danse , & aussi éloignées de l'esprit de Religion que l'est la guerre , ayent été jointes presque inséparablement avec la solennité des Sacrifices. C'étoit cependant une Religion bien entendüe dans son principe & dans son origine , puisque d'une part nous voyons dans l'Ecriture Sainte la Danse sanctifiée dans la personne de David dansant devant l'Arche , & dans

Reg. Lib 2.
cap. 6. v. 14.

quelques autres exemples ; & que de l'autre , nous ſçavons qu'un des principaux noms de Dieu , & qui lui eſt donné le plus ſouvent dans les Livres ſaints , c'eſt celui du Seigneur Dieu des Armées.

Soit donc que les hommes , dans leurs Chants & dans leurs Danſes militaires , vouluſſent repréſenter l'ordre & l'harmonie qui regnent dans ce monde , lequel eſt l'ouvrage de Dieu , & le cours des Etoiles & des Planetes dans lesquelles il nous manifeſte ſa puiffance : ſoit qu'ils vouluſſent honorer en Dieu cette autorité ſuprême qu'il a ſur l'une & ſur l'autre Milice , celle du Ciel , & celle de la Terre : ſoit enfin qu'ils euſſent un beſoin continuel des ſecours de ſa main propice , pour les défendre de l'injuſtice , & des torts que leur faiſoient de mauvais voiſins : il eſt conſtant que leurs premières idées de Religion furent des idées guerrières ; qu'un des premiers attributs qu'ils donnerent à Dieu , ce fut celui de Dieu des Batailles , & que ce fut-là l'origine du Sabaïſme , ou le Sabaïſme lui-même , du mot hébreu *Sabaoth* , qui ſignifie une armée.

Lucian. de
Saltatione.

Les Nations prophanes conçurent les mêmes idées guerrières de la Divinité , & chez elles la Guerre étoit un des principaux attributs d'Apollon , de Bacchus , de Mars , &c. Avant qu'on leur eut élevé des ſtatuës , leur Symbole étoit quelque instrument militaire. Un cimenterre , ou un caſſe-tête chez les Scythes , une lance chez les Romains , &c. Enfin on les repréſenta avec l'arc

& la flèche; l'on poussa les choses si loin, que tous les Simulachres des Dieux étoient armez jusqu'à celui de Venus, & qu'à Lacédemone il y avoit une Loy, qui défendoit qu'on les représentât autrement.

Mais l'Arès des Peuples de Thrace, le Jupiter, ou le Bacchus Sabazius des mêmes Peuples, étoient plus particulièrement encore le Dieu de la Guerre, si l'on fait attention à l'étymologie de ce mot

Vossius, de
Orig. &
Prog. Idol.
Lib. 2. cap.
14. p. 191.

Sabazius. » Comme nous donnons, dit Vossius, » au Dieu que nous adorons, le nom de Dieu *Sabaoth*, ou de Dieu des Armées, parce qu'il exerce » une pleine puissance sur l'une & sur l'autre Mi- » lice du Ciel & de la Terre, c'est-à-dire, sur toute » créature; les Nations insensées s'aviserent aussi » de donner le même nom à la créature; c'est-à- » dire, au Soleil & au Ciel, qu'elles avoient mis » à la place de Dieu. » Vossius prétend ainsi, que le nom *Sabadius*, *Sabazius*, ou *Sebadius*, vient de celui de *Sabaoth*, & cela paroît assez bien fondé.

Diodor. Sic.
Lib. 3. p. 148.

Le Bacchus Sabazius, chez Diodore de Sicile, n'est pas le même, que celui qu'on appelle, le petit-fils de Cadmus; mais un autre beaucoup plus ancien que le dernier, auquel il attribue néanmoins à peu près les mêmes choses qu'on raconte de ceux qui ont porté le même nom, & qui ont été confondus dans la même personne. Mais, comme par Cadmus * je suis persuadé:

* La racine Hébraïque du nom ma pensée; & la fortifie; car ce de Cadmus, explique sur cela nom signifie l'ancien *Antiquus, Pri-*

qu'on doit entendre nôtre premier Pere Adam , ainsi que par Cecrops , le Bacchus Sabazius doit être appellé son petit-fils , & être le Type du Libérateur , ce que j'expliquerai plus au long dans la suite. On voit bien aussi dans l'origine du mot *Sabazius* , qu'originellement c'étoit le vrai Dieu.

Les Chants des Anciens , connus sous le nom de *Paanes* , étoient des Hymnes en l'honneur d'Apollon , & du Soleil qui étoit pour cette raison le Dieu de la Musique & de la Danse , comme il l'étoit de la Guerre. « Les Grecs , dit Strabon , pour la plûpart , ont associé les Muses à Bacchus , à Apollon & à Hecate ; ils regardent Apollon comme le Conducteur des Muses , ils l'appellent *Musagetes* , & toute la Poësie qui chante la louange des Dieux , lui est attribuée. On donnoit aussi à Bacchus & à Hercule l'épithète de *Musagetes* , & ils présidoient aux Muses , de la même maniere que les Muses présidoient avec Cerés aux Orgies , aux Bacchanales , aux Chœurs , aux Initiations & aux Mysteres. C'est pour la même raison que toutes les montagnes

Strabo loco
cit. Lib. x.

maius atate , ce qui certainement ne peut mieux convenir à personne qu'à Adam , le Pere de tous les hommes. Plusieurs auront pû porter ce même nom , selon l'usage qu'on avoit dans l'Antiquité de ressusciter les noms , & de faire revivre en quelque sorte les

morts , comme c'est l'usage parmi nos Sauvages. Ce premier Cadmus sera alors bien different du fils d'Agenor , qui passa dans la Grèce pour y aller chercher sa sœur Europe , & qui fonda la Ville de Thebes dans la Bœotie.

de Thrace , le Pinde , le Parnasse , l'Olympe , les Monts Pierius & Lybethre , &c. sont consacrez spécialement à Bacchus & aux Muses , parce qu'on suppose que les Muses & les fameux Devins , Orphée , Mopsus , Thamyris , Eumolpe , les ont fait retentir de leurs chansons. Dans le Parnasse même il y avoit , selon le témoignage de Macrobe , des antres dédiés à Bacchus , ou de deux en deux ans , on célébroit les Bacchanales.

Macrob. Saturn. Lib. 1. cap. de Libero , &c.

Il est à remarquer , que le nom de *Musagetes* qu'on donne à Bacchus , à Apollon & à Hercule , & qui est composé de *μουσα* & de *αγω* , *duco* , *fero* , *perfero* , est un mot que les Grecs avoient pris des Peuples de Thrace & des Barbares , ainsi qu'ils en avoient pris plusieurs autres qui avoient rapport à la Religion , & en particulier à la Musique , & aux instrumens de Musique , laquelle , selon le témoignage de Strabon , avoit pris son origine dans la Thrace & dans l'Asie ; & cet Auteur a fort bien observé , que la plûpart des noms des instrumens de Musique , comme *Nablum* , *Sambuca* , *Barbitos* , *Magades* , &c. étoient tous des noms barbares. Je n'aurois pas de peine à croire , que le mot *αγω* , lequel se trouve dans les Langues Iroquoise & Huronne , le même que celui de *Gage-ton* , avec la même forme & la même signification , vient aussi de la même racine. De la même maniere que les Grecs disoient , *Musagetes* , *Archagetes* , *Ebdomagetes* , &c. Nos Iroquois disoient aussi *Nondoutageté* , *Hoskenr'ageté* , &c.

Strabo , ibid. p. 324.

Il est à remarquer encore, que les montagnes de Thrace consacrées à Bacchus, à Apollon & aux Muses, étoient plus célèbres par la Fontaine Hypocrene dont les Muses buvoient, que par leurs vins; ainsi ce n'étoit pas la liqueur Bacchique qui inspiroit l'Enthousiasme, mais cette eau si vantée par les Poëtes, & que Pegase fit sortir d'un coup de pied.

Je ne sçais pourquoi les Muses étant consacrées à Apollon & à Bacchus, qui étoient les Dieux de la Guerre, Vossius qui a avoué cela lui-même, a cependant eu de la peine qu'on fit des Muses des Déeses guerrieres; il me semble au contraire, que les Muses & les Bacchantes étant la même chose sous divers noms; il pouvoit leur faire cet honneur; ces filles Lymphatiques valaient mieux, que beaucoup d'hommes dans les travaux de Mars. On les invoquoit, selon Plutarque, & on leur faisoit des Sacrifices dans la Grèce avant que de donner bataille.

Plutarch. in
Iacox Apo-
pht.

Les Hymnes & les Danses étant subordonnées à la Guerre; dont on faisoit un acte de Religion pour animer davantage les Peuples par l'impres- sion que la Religion fait sur les cœurs, Lucien a eu raison de définir la Danse. « Un exercice de Religion Divin & Mystique, qui se faisoit en l'honneur des Dieux. » Il pouvoit définir la Mu- sique de la même maniere, d'autant mieux, qu'anciennement elles n'étoient qu'une même chose. Les Anciens avoient institué l'une & l'au-

Lucian. de
Saltat.

tre, dans la persuasion où ils étoient, que la Musique & la Danse contribuoiert infiniment à fortifier le courage, & à endurcir le corps par les travaux & les exercices militaires.

Cette opinion des Anciens, que la Musique & la Danse fortifioient le courage, & rendoient le corps plus propre aux travaux de Mars, étoit si universellement reçûë, qu'on regardoit comme une très-grande vertu de s'en bien acquitter, & comme un grand vice de s'en acquitter mal. Socrate ne fait pas difficulté de dire, que ceux qui honorent plus parfaitement les Dieux par la Danse & par la Musique, sont ceux qui se comportent le plus vaillamment dans les combats. Il étoit même de l'usage ordinaire de dire, qu'un homme avoit perdu la cadence, pour signifier qu'il avoit marqué de la lâcheté dans quelque action militaire, où il falloit payer de sa personne.

Socrat. apud
Athen. Lib.
14. p. 628.

Les Poètes en ont fait une perfection de leurs Dieux même; Arctinus, ou plutôt Eumele, fait danser dans l'Olympe le Pere des Dieux & des Hommes. Pindare donne à Apollon le titre de Beau-Danseur. Lycophron, dans son Poème de Cassandre, donne la même épithète au Dieu Mars, parce que, ajoute son Scholiaste, les Chants militaires étoient très-propres à animer les Guerriers. Il n'est pas nécessaire de recourir aux autorités pour prouver la même chose de Bacchus, qu'on fait aller toujourns dansant au milieu de ses

Arctin. apud
Athen. ibid.

Pindar. apud
Athen. Lib. 1.
p. 22.

Lycophron
Cassan. p. 122.

Satyres

Satyres, & de ses Bacchantes, armées de Thyrses.

Sur ce principe, de la même maniere qu'Athenée dit, qu'il n'y avoit point de Festin chez les Anciens, qui ne se fit en l'honneur des Dieux, Lucien a crû devoir dire aussi, qu'il n'y avoit ni Fête, ni Festin, qui ne fussent célébrés par quelques Danses. Ce n'étoient pas seulement les Latins, les Peuples de la Grèce & les Asiatiques, qui avoient ces usages, les Egyptiens dansoient au tour de leurs Simulachres. Les Indiens n'étoient pas plutôt levez le matin, que se tournant vers l'Orient, ils saluoient le Soleil levant, & trépiñoient des pieds avec un mouvement qui sembloit imiter celui de ce Dieu. Ils faisoient la même chose tous les soirs régulièrement. Cette Danse des Satyres étoit si agréable aux Peuples de l'Ionie, & aux Nations reculées du Pont, que quelquefois, lorsqu'il leur en prenoit envie, laissant à part toute autre occupation, ils se tenoient assis un jour tout entier à regarder les Satyres, les Bouviers & les Corybantes; les Chefs même, & les plus considérables de la Nation, étoient les premiers qui se mêloient parmi la Danse, & ils estimoient plus ces exercices, que tous leurs anciens titres de Noblesse. C'étoit, en un mot, un usage general de toute la Gentilité; & l'Ecriture Sainte rapporte des Israélites, que lorsqu'ils voulurent adorer le Veau d'or, le Peuple s'assit pour boire & pour manger, & qu'il se leva en-

Lucian. de Saltat.

Lucian. Ibid.

Exod. ch. 32.
v. 6.

fuite pour jouïer , c'est-à-dire , pour danser & pour chanter ; car c'est ainsi que les Interpretes expliquent ce passage , *sedit Populus manducare & bibere , & surrexerunt ludere.*

Le Chant étoit quelquefois séparé de la Danse. Tandis qu'on étoit assis autour des feux , un Chantre de la troupe entonnoit la Theogonie au son de quelque instrument , & chantoit les éloges des Dieux , reprenant les choses depuis le Chaos , & enchaînant l'une à l'autre les fables de la Mythologie , & les belles actions des Heros.

Strabo , Lib.
2. p. 332.

Le Chant étoit aussi mêlé de danses & de mouvemens. Quoiqu'il y ait eu une infinité de noms de ces Danses , qui sont rapportez par Athenée & par les autres Auteurs , le plus commun & le plus caractéristique pour les Orgies , est celui de Pyrrhique ; qui leur avoit été donné du nom d'un certain Pyrrhichius , l'un des anciens Curètes , qui en étoit , dit-on , l'Inventeur , ou qui y avoit excellé ; peut-être aussi pourroit-on le faire venir du nom de Pyrrha , femme de Deucalion. Il y en avoit de deux fortes.

La première n'étoit proprement que la Danse des pieds , & consistoit dans une manière grave & noble de s'avancer pour aller au combat , ou de représenter quelque action militaire. Elle fut inventée la première , & elle étoit particulière & personnelle aux hommes. C'est celle que dansoient les Curètes & les Corybantes , aussi-bien que ceux qu'Homere appelle *Cybisféteres* & *Betar-*

mones. * Ils dansoient seuls à seuls ; ils se relevoient les uns les autres , & se mêloient quelquefois deux ou trois ensemble.

Homere ,
Odyss. 4.
v. 18.
Idem , Odyss.
8. v. 250.

* Les Scavans ont tâché d'approfondir la signification du mot *Cybisteres* ou *Cybistetére* ; en cherchant son étymologie , pour déterminer quelle espece de Danse dansoient ceux à qui Homere donne ce nom. Ils le font venir de *κυβισαίν* , *in caput mittere* , *saltare* , ou *caput rotare*. Sur quoi ils disent que , *in caput saltare* , c'étoit danser sur la tête , ce qu'ils faisoient , en pliant les pieds & les bras d'une maniere qui me paroît inconcevable , & qui ne convient point à la Pyrrhique dont Homere a voulu parler. Le *caput rotare* , disent les autres , marque une Danse Lymphatique ou de fureur , dans laquelle entroient les Prêtres de Cybèle , & qui leur faisoit tourner la tête comme une Toupie , ou qui les faisoit danser en tournoyant sans cesse , comme font aujourd'hui , parmi les Turcs , les Dervis , lesquels ont une Danse sacrée , où ils tournoient ainsi pendant un temps très-considérable. C'est sans doute ce qui a déterminé l'Interprete Latin d'Orphée , d'expliquer le mot grec *ρουμενται* dans l'Hymne des Curètes , par le mot *Vertiginatores*. Au lieu de *caput rotantes* , on lit quelquefois *crinem rotantes* , en parlant des Corybantes , ce qui convient à la maniere dont ils portoient les cheveux , rasant le devant de la tête , & coupant tout

le tour en rond à la façon des couronnes de Moine. Autrefois en France , dès qu'on étoit fait Chevalier , on coupoit ses cheveux à peu près de la sorte , & on appelloit cela avoir les cheveux *rondés*. Mais toutes ces étymologies sont fort trompeuses , & c'est se donner une peine inutile que de courir après. La Pyrrhique étoit une Danse de Religion , mais dont il y avoit plusieurs especes , & où il n'entroit point de fureur. Elle nous est encore aujourd'hui représentée par la Morisque qui en est une suite. Les Danses Lymphatiques & de fureur étoient aussi des Danses de Religion , mais qui n'étoient que du ressort de la Divination. Il est vrai que l'une & l'autre étoient personnelles aux Curètes & aux Corybantes : mais il faut prendre garde que ces mots ont une signification plus ou moins étendue ; car quelquefois ils signifient tous les differens états des personnes qui étoient à la suite de Bacchus & de la Mere des Dieux. Quelquefois ils ne signifient que les Prêtres de Bacchus & de la Mere des Dieux. Or , comme il y avoit differens états & differens exercices dans leurs Orgies , il ne faut pas croire qu'ils fussent toujours en fureur , laquelle ne convient qu'à l'état , où on les suppose posséder de l'esprit d'Enthousiasme & de Divination.

Athen. Lib.
14. p. 631.

La seconde étoit celle qu'on nommoit *χερονμία*, ou la Danse des mains. C'étoit aussi une espece de Pyrrhique, qu'Athenée nomme Hyporchematique, parce que tout le Chœur y chantoit, & y dançoit, & qu'elle étoit commune aux hommes & aux femmes. Le mouvement dans celle-ci étoit plus violent, & consistoit dans une action vehé-
 Lucian. de
Saltat. mente des pieds & des mains, qui étoit toujours conforme à la cadence. Lucien appelle les chants de certaines Danses des Hyporchemes.

Instrumens
de Musi-
que.

Parmi la multitude des instrumens qu'on a inventez pour animer la Danse & la Musique, il est assez difficile de décider, quels étoient ceux qui sont de la premiere institution. Ils ont changé selon les temps, & selon le goût des Peuples. D'ailleurs ils ont eu differens noms, & les mêmes noms peuvent avoir été donnez succes-
 sivement à divers instrumens, qu'on peut avoir substituez aux premiers.

Ceux néanmoins qui caractérisoient les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux, paroissent réduits à deux sortes, dont les Auteurs les plus anciens nous aient donné connoissance.

Apol. Rh.
Lib 1. v.
133.

L'un étoit une espece de Tambour, appellé *Tympanum*, & l'autre une machine sphérique, nommée *Rhombos*, à cause de sa figure, & qui faisoit un certain bruit, lequel lui fit donner les noms de *Crotalum* & de *Crepitaculum* : C'est ce qu'Apolonius de Rhodes nous explique dans ce passage.

Les Phrygiens prirent de-là occasion d'établir à perpétuité l'usage d'appaifer la Déesse Rhea avec le Rhombe & avec le Tympanum. Il y avoit aussi un autre instrument fort célèbre dans l'Antiquité, appelé *χελυς* à *χελώνη*, une Tortuë. Il étoit de l'invention de Mercure, qui en fit présent à Apollon, duquel il reçût le Caducée en échange. Aratus dit, que Mercure changea ce nom de *Tortuë*, & ordonna qu'il seroit appelé la *Lyre*. Il étoit tellement consacré à la Religion, & surtout à la Divination, que Nonnius a feint dans ses Dionysiaques, que la Lyre Céleste prédit d'elle-même, & sans être touchée par aucune main, la victoire de Jupiter sur les Titans.

Aratus

φαινομεν.
v. 168.

Nonn. Dionys.
i. v. 256.

Enfin leur Danse étoit mêlée; aussi-bien que leur Musique, des acclamations de *Ie*, *Hies*, *Eva*, *Saba*, *Atte*, *Evoe*, *Evohe*, & de toutes les autres qui sont connuës sous le nom generique de l'Evafme des Bacchantes, dont on trouve des autorités dans tous les Auteurs.

Il me semble avoir déjà si bien dépeint nos Sauvages dans ce que je viens de décrire des Sacrifices & des solemnités des Anciens, que je ne croirois pas avoir besoin d'ajouter rien d'avantage, si je parlois à des gens de qui ils fussent un peu connus.

La passion de tous les Sauvages la plus marquée, c'est la Guerre. Le grand Esprit, le Ciel, le Soleil, qui sont leur Divinité commune, sont aussi pour eux le Dieu des combats; c'est lui

qu'ils invoquent dans toutes leurs expéditions militaires, & à qui ils recommandent tout le succès de leurs entreprises.

L'*Areskoui* des Hurons, & l'*Agriskoue* des Iroquois, est tellement le Dieu des Guerriers, qu'ils ne se servent presque point d'autre nom dans leurs invocations, quand ils ont levé la hache, & que c'est principalement en cette occasion qu'ils l'invoquent sous ce nom. J'ai déjà dit, que je croyois que c'étoit le Mars de la Thrace, connu des Grecs sous le nom d'*Αρης*. Il n'y a qu'un très-petit changement à faire dans le mot *Areskoui*, pour le réduire à celui d'*Ares*, la finale *oui* ne se prononçant presque pas par les Hurons, de sorte qu'il ne reste qu'*Aresk*, dont ils font siffler la dernière lettre. Les Grecs à qui ce mot étoit étranger, auront retranché le *k* qui leur aura paru trop rude. Ce changement aura été moins difficile, que celui du même mot *Ares* en celui de *Mars*, lequel se fait, en ajoutant une *m* au commencement, à cause de l'Euphonie, & faisant une crase, laquelle retranche l'*e* entre la lettre *r*, & la lettre *s*.

Cette conjecture paroîtra d'autant plus probable, que le verbe grec *Απεργω*, qui signifie porter du secours à la Guerre, faire la Guerre, vient de la même racine que le mot *Αρης*, & se trouve dans la Langue Iroquoise avec la même signification; le verbe *Aregouan* voulant dire faire la guerre, & se conjuguant de cette manière, *Ga-*

rego, *Sarego*, *Harego*, je fais, 'tu fais, il fait la guerre, &c. La preuve est d'autant plus sensible, qu'il n'y a dans la Langue Iroquoise que 7. ou 8. mots tout au plus qui se trouvent aussi dans la Langue Grecque, mais qui sont tellement caractérisés dans cette dernière, qu'on peut presque démontrer qu'elle les a adoptés des Langues Barbares avec lesquelles elle n'a aucune analogie, comme je le dirai plus au long dans le dernier Article.

De ce nom *Areskoui* ou *Ares*, que les Peuples de Thrace donnoient à leur Dieu des Armées, les Anciens avoient formé le nom *Areia*, qui fut celui de la Thrace dans les premiers temps, selon la remarque d'Estienne: Il est probable cependant, que ce n'étoit que le nom de la Thrace Asiatique, ou même seulement de ceux de ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui se servoient du nom d'*Ares*. Strabon fait mention de deux Provinces dans l'Asie, qu'il ne faut pas confondre en une seule, ainsi que Casaubon l'a fort bien remarqué dans ses notes sur cet Auteur. L'une est nommée *Areia*, qui étoit dans le Mont Taurus, & l'autre *Areiana*, dont les Peuples se soulevèrent contre Alexandre. Cette dernière étoit une Province très-vaste, mais très-déserte entre les Portes Caspiennes, la Perse, la Carmanie & la Gedrosie. C'étoit sans doute le même Peuple de Thrace, qui avoit conservé son premier nom, & qui, des extrémités de la Lycie où commence

Steph. de
Urbib.
Θρακη.

Strabo, Lib.
15.

Casaubon,
Comm. &
Castig. in
Lib 14. Strab.
p. 206.

le Mont Taurus, s'étoit glissé des deux côtez de cette chaîne de montagnes, & s'étoit ensuite divisé en plusieurs branches, dont les deux principales avoient formé ces deux Provinces, lesquelles étoient voisines & limitrophes. Ce qui sert encore à fonder ma conjecture sur cela, & sur le mot *Ares*, c'est que les noms d'un Peuple de l'Areiane, des fleuves de l'Arie, & de la Ville Capitale de cette Province, sont des noms Iroquois, auxquels il n'y a nul changement à faire que dans le dernier de ces noms où il faut transporter quelques lettres, laquelle transposition n'altère presque point le mot, ainsi que je le montrerai dans l'Article de la Langue où je renvoye ces étymologies, aussi-bien que mes conjectures sur l'Arioch Roy de Pont, qui fut l'un des quatre Rois qu'Abraham vainquit, après qu'ils eurent vaincu eux-mêmes les cinq Rois des Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel.

Avec le même Dieu des Armées, & le même Esprit des Peuples de Thrace, nos Iroquois & generalement tous les Sauvages, conservent encore le même caractère dans leurs Sacrifices, dans leurs Festins, dans leurs Danses, dans leur Musique, dans leurs Acclamations, & dans les Instrumens dont leur Musique est soutenüe.

Leur forme de Sacrifice ne differe absolument en rien de celle que nous a décrit Apollonius de Rhodes. Ce sont les cuisses d'un Chevreüil, d'un

Ours,

Ours , ou de quelque autre Bête sauvage que ce soit , qu'ils jettent au feu , qu'ils couvrent , & qu'ils arrosent de graisse , priant le Soleil d'accepter cette offrande , d'éclairer leurs pas , de les conduire , & de leur donner la victoire sur leurs ennemis ; de faire croître les bleds de leurs Campagnes , & de leur faire avoir une chasse , ou une pêche heureuse , accompagnant ces sortes de Harangues , de Figures & de Metaphores , dont leur style de conseil est rempli , & qui portent avec elles tout le goût de l'Antiquité.

Le Festin , le Chant & la Danse , sont aussi toujours de la partie dans les solemnités des Sauvages : mais comme je dois en faire une description assez ample dans l'Article de leur Gouvernement , où je parlerai fort au long de leurs Assemblées , je remets à cet endroit à en faire sentir la conformité avec les Festins , les Danses , le Chant , & les Acclamations des Anciens. Je me contenterai seulement ici de montrer cette conformité avec leurs instrumens de Musique.

Ils sont absolument les mêmes qu'Apollonius de Rhodes nous a dépeint. Ils ont une sorte de Tambour , qui répond au Tympanum des Prêtres de la Déesse de Phrygie , & qu'on voit souvent dans les Monumens anciens entre les mains de Cybèle. Ils ont aussi une machine Spherique , qui n'est point differente du Rhombe. *

* Le Rhombe & le Rhomboïde figures parallelogrammes. La premiere dans la Géometrie , sont des figures a quatre côtés égaux , &

Relation de
Canada pour
l'an 1634.
ch. 4. p. 66.

» Le Tambour, dit le Pere le Jeune, est de
» la grandeur d'un Tambour de Basque. Il est
» composé d'un cercle large de trois ou qua-
» tre doigts, & de deux peaux étenduës
» bien roides de part & d'autre; ils mettent
» dedans de petites pierres, ou petits cailloux,
» pour faire plus de bruit. Le diametre des plus
» grands Tambours est de deux palmes, ou en-
» viron. Ils ne le battent point comme on fait
» en Europe; mais ils le tournent & l'agitent
» pour faire bruire les cailloux qui sont dedans,
» ils en frappent la terre, tantôt du bord, tantôt
» quasi du plat.

Quelquefois leur Tambour est comme une ma-
niere de Tymbale, faite d'une peau bien tenduë

composez de lignes égales paral-
leles, deux angles opposez aigus,
& deux autres obtus. La seconde
est aussi quadrangulaire. Ses an-
gles opposez sont égaux, & ses
côtés opposez égaux & paralle-
les; mais dont il y en a deux plus
grands, & deux autres plus pe-
tits. C'est peut-être à cause de ce-
la, que quelques Scavans se sont
persuadez, que le Rhombe dont
les Anciens se servoient dans les
usages de Religion, étoit aussi une
figure quadrilatera, dont les côtés
étoient égaux, selon cette defini-
tion qu'en donne Calepin: *Rhom-
bus græca vox est significans figuram
tetrapleuron, id est, quadrilateram,
cujus latera omnia sunt equalia, an-
guli verò obliqui. Utebantur eo ma-*

*lesica mulieres ad deducendam Lu-
nam.* Il est vrai qu'il y en avoit de
figure quarrée, ou de quarré long,
& j'en ai fait graver un; mais la
figure la plus commune du Rhom-
be, étoit spherique. En effet on
appelloit Rhombe le Turbot dont
la figure est ronde, & la Toupie
dont la figure est aussi ronde, &
le mouvement turbinair. L'In-
terprete Latin d'Orphée a expli-
qué le mot *ρῶμβηται* dans l'Hymne
des Curètes par celui de *Vertigi-
natores*, faisant peut-être autant
allusion à la figure du Rhombe,
qu'à l'esprit de fureur, qui fai-
soit tourner les Corybantes. Je
croirois cependant le mot *ρῶμβηται*
mieux expliqué par *Rhombum ver-
santes, agitantes.*

sur une Marmitte , ou sur une chaudiere. Souvent ils se contentent de battre sur une peau séche de castor , laquelle sert de récompense à celui qui en a jouë.

Les Bresiliens font leur Rhombe d'un certain fruit qu'ils nomment *Maraca* , qui est de la grosseur d'un œuf d'Autruche. Ils percent l'écorce de ce fruit lorsqu'il est sec ; & l'ayant vuide , ils le remplissent de petites pierres , ou bien de grains de leur bled d'Inde. Ils en bouchent les ouvertures , en passant au travers un bâton d'un pied & demi de long , qui leur sert à le tenir , & à l'agiter ; enfin ils l'ornent de plusieurs belles plumes de diverses couleurs.

Jean de Lery , Hist. du Brésil , ch. 16.

Thevet , Hierôme Staad , & le Sieur de Leri , qui nous ont donné les premières Relations des Mœurs des Bresiliens , paroissent persuader que ces Peuples regardent ces *Maraca* ou *Tamaraca* , comme une espece de Divinité : qu'ils les honorent d'un culte religieux : qu'ils s'en servent dans toutes les occasions où la Religion a quelque part : que chaque ménage a le sien , à qui il offre constamment des offrandes ; & sur-tout que leur usage est tellement consacré à la Divination , que ces Sauvages semblent croire que ces *Maraca* sont le siège , le lieu de la résidence de l'esprit , qui les inspire , & qui de-là leur parle d'une maniere claire , distincte , & leur fait sçavoir toutes ses volontés. Les Anciens avoient de la même maniere un respect religieux pour le Sistre d'Isis.

Thevet , Cosmogr. Univ. tom. 2. p. 929.

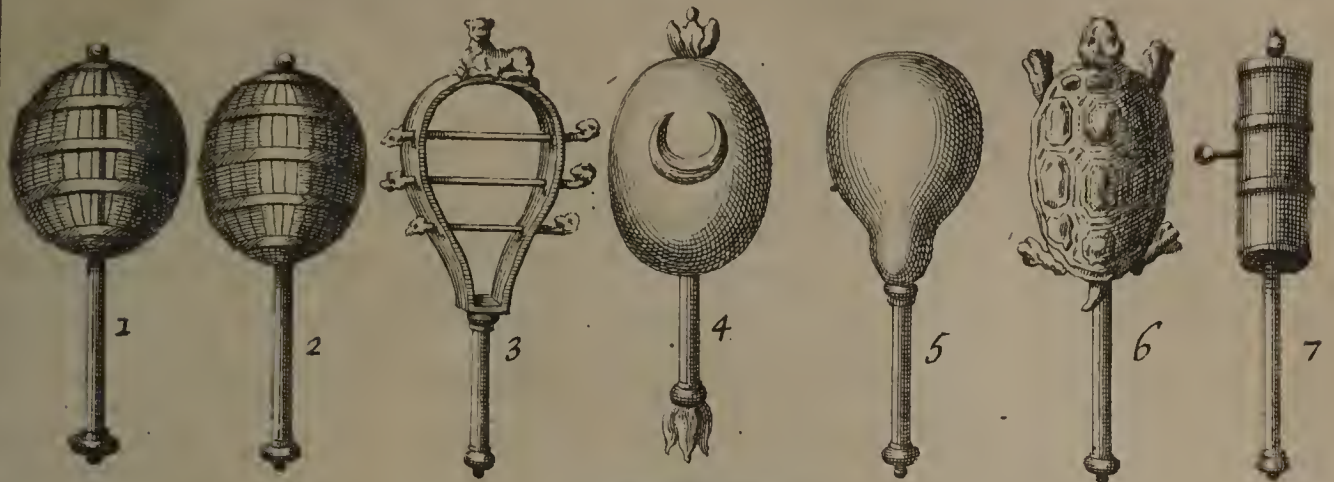
Hieron. Staad. Hist. Brasil. cap. 23.

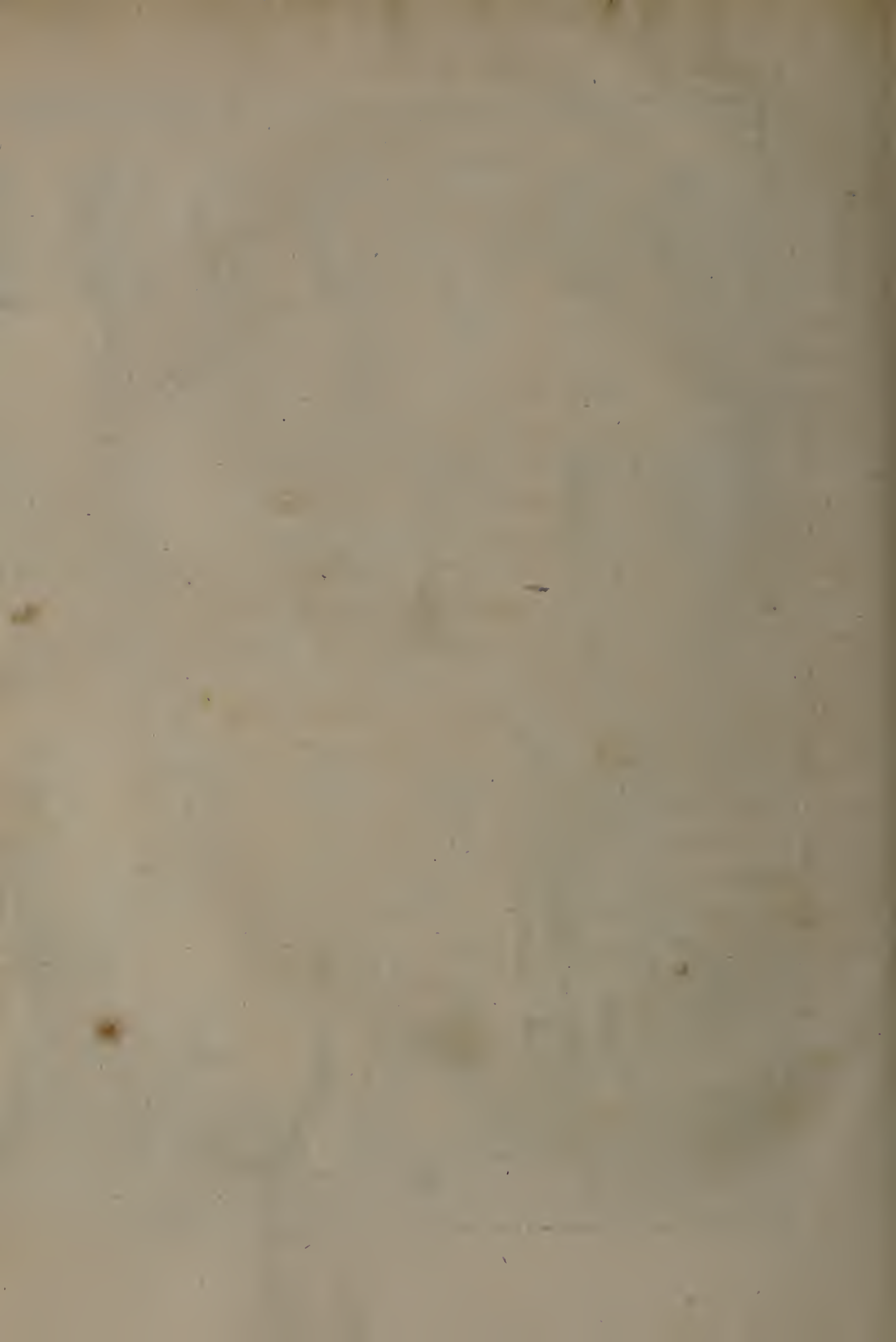
Jean de Lery , ch. 15.

Pour la Lyre d'Apollon, & pour le Rhombe de la Déesse de Phrygie; parce qu'ils étoient les Symboles, par lesquels ces Divinités étoient véritablement représentées. Le Sistre, le Rhombe, la Lyre, étoient aussi spécialement consacrez à la Divination, ainsi que je l'ai observé ci-dessus plus particulièrement de la Lyre. Enfin, pour montrer une plus grande conformité de ces *Maraca* avec le Sistre d'Isis, c'est qu'il n'y en a presque point où ils ne peignent la figure d'un croissant, qui étoit le Symbole le plus marqué de cette Déesse.

Le son que rend cet instrument, est semblable à peu près, dit le Sieur de Lery, à celui que feroit une vessie de cochon pleine de pois. Il eut pût trouver une ressemblance plus parfaite & plus propre, avec certains jouïets qu'on fait encore en Europe pour divertir les enfans. J'ai fait graver un Sistre, que j'ai trouvé sur un Monument ancien, qui y revient, excepté qu'il est d'une figure quarrée. J'ai vû un autre Sistre plus semblable encore entre les mains de la Déesse *Clatra*, qui est une Isis, ainsi que le témoignent le serpent qu'elle a autour du bras droit, & la mesure de l'inondation du Nil qu'elle tient de la main gauche. Ce Sistre m'a paru très-singulier & très-curieux à cause de cette conformité. Cette Figure se trouve dans les Antiquités de Spon, & est prise d'un Monument Etrusque, gravé sur une planche d'airain, qu'il dit être à Rome *apud Phalerias*.

Spon in Miscell. Erudit. Antiquit. S. Ct. 3. P. 87.





Le R. P. Dom Bernard de Montfaucon a donné une figure de la Déesse *Clatra*, un peu différente de celle qu'en a donné M. Spon, & en particulier il en a changé le Sifre. Il ne rend point de raison de ce changement, si ce n'est qu'il prétend l'avoir fait graver sur un meilleur dessein. Il croit aussi que cette Déesse *Clatra* est une Diane, & non pas une Isis, ainsi que M. Spon l'avoit pensé.

Antiquité expliquée, tom. I. plan. 53. p. 166.

Pour décider entre ces deux Auteurs, il faudroit avoir l'original devant les yeux : mais quelques soins que je me sois donné pour le faire chercher à Rome, on n'a pû découvrir ce Monument, ni en avoir aucune connoissance. Je suis néanmoins persuadé que la vraie figure du Sifre de *Clatra*, est celle que M. Spon nous a représenté, & que ce Sifre est le Rhombe des Anciens. Ce qui fortifie ma conjecture, c'est ce qu'ajoute M. Spon, qu'encore aujourd'hui en langage Flamand, on appelle *Clater*, d'un nom tiré de celui de la Déesse, ces jouets d'enfant dont j'ai déjà parlé, qui étoient une maniere de Rhombe. Le Pere de Montfaucon en a représenté ailleurs une autre figure sans la connoître. Ce Rhombe est à la figure 1. de la Planche 28. du Tome 2. laquelle répond à la pag. 314. c'est, dit le Pere de Montfaucon, une machine ronde comme un Globe, percée d'un bâton que le Dieu Anubis tient à la main droite, avec un Caducée à la gauche. Il aura été facile à ceux qui ont tiré

le dessein de la figure de la Déesse *Clatra*, de se tromper au sujet de ce Sistre qu'a donné le R. P. de Montfaucon, comme on peut s'être trompé par rapport à celui d'Anubis. Car, dans la même planche que je viens de citer, on voit un Anubis, *Figure 6.* dans la même attitude, que celui de la Figure première; mais dont le Sistre, au lieu de représenter un Globe ceinturé, tel qu'étoit le Rhombe, n'est qu'un Sistre ordinaire, c'est-à-dire, une espece de cercle avec des barres de traverse, dont on voit ailleurs plusieurs exemples. Car il suffit, pour prendre l'un pour l'autre, de se contenter de tracer les principales lignes, les lignes extrêmes, sans graver celles qui peuvent marquer de la convexité.

Je ne sçais point au reste, d'où vient que le R. P. de Montfaucon dispute à M. Spon, que sa Déesse *Clatra* soit une Isis. Il est certain que tous les Symboles de cette Figure lui conviennent; le Sistre, le Serpent, la fleur de *Lotos*, la pomme de pin, la proue de Vaisseau, & le bâton qu'elle tient de la main gauche, que M. Spon conjecture fort bien être une mesure de la cruë des eaux du Nil. L'unique Symbole qui pût caractériser Diane, c'est le croissant que *Clatra* a sur la tête, & la position de son simulachre à côté de celui du Soleil; mais, selon le témoignage de Diodore de Sicile, on mettoit sur la tête d'Isis un croissant, ou bien des cornes, parce que cette Divinité, chez les Egyptiens, représentoit la Lune, laquelle

Se montre souvent sous cette forme dans ses diverses phases, & parce que le Bœuf lui étoit consacré en Egypte. Ainsi il est évident que la Figure donnée par M. Spon, représente Osiris ou le Soleil, d'une part, & Isis ou la Lune, de l'autre. Il est vrai que l'Osiris & l'Isis des Egyptiens, sont l'Apollon & la Diane des Grecs; mais le Sistre & les Symboles ont plus de rapport aux Divinités Egyptiennes, qu'à celle des Grecs, lesquelles ne sont pas accompagnées d'ordinaire de tant de figures énigmatiques.

Le Pere Kirker ne sçachant pas ce que pouvoit être le Globe ceintré qu'on voit entre les mains d'Anubis, s'est persuadé que c'étoit une Sphere, & a changé cette figure en Sphere; de maniere que le bâton de traversé paroît dans toute la longueur du Globe, au lieu qu'il est caché par le Globe, dans Montfaucon & dans Boissard; mais ce Pere étoit sur ce point dans une grande illusion.

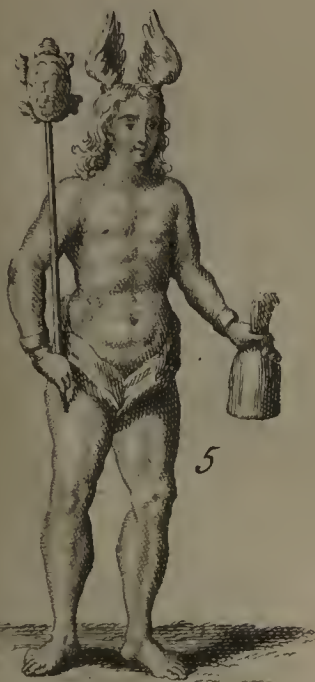
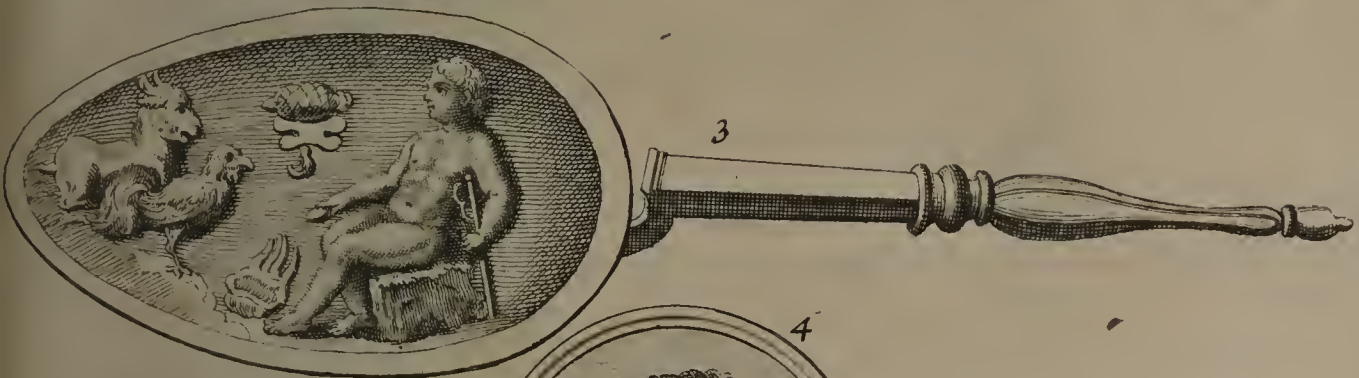
Kirker Obelisk. Pamph. Montfaucon loco citato. Boissard, tom. 4. Ant. Rom.

Les Iroquois & les autres Sauvages de l'Amerique Septentrionale, font leur Rhombe de deux manieres. Les nôtres nomment l'une & l'autre *Astaouen*, & ceux de la Langue Algonquine, *Chichikoné*. La premiere est une Calebasse ronde, ou en poire; & la seconde est une Tortuë sèche & vuidée proprement sans endommager la tête, la queue, les pattes, & la peau de cet animal, qui unit les deux écailles; de sorte qu'elle paroît entiere. Ils remplissent le vuide de ces Calebasses,

ou de cette Tortuë, de quelques grains de leur porcelaine, & les enchâssent dans un bâton, ainsi que les Bresiliens en usent pour leur *Maraca*, & s'en servent pour la même fin.

Il y a beaucoup d'apparence que cette Tortuë de nos Sauvages est la même, que la *Testudo* des Poëtes, où la Lyre d'Apollon. Mercure fut l'Inventeur de la Lyre, selon la fable; il y a sur cela différentes versions. La plus suivie est celle qui porte, que les eaux du Nil s'étant retirées dans leur lit, Mercure trouva sur ses bords une Tortuë sèche, dont les nerfs étant restez tendus sous la peau & sous l'écaille, rendirent un son lorsque Mercure la prit, & la toucha; ce qui lui donna occasion d'en faire un instrument de Musique, qu'on a depuis appelé la Lyre. On conçoit bien aisément, comment les Visceres desséchés dans le corps d'une Tortuë, peuvent avoir rendu un son semblable à celui que rendent les pepins dans un fruit sec, ou bien les grains de porcelaine, & le bled d'Inde dans la Tortuë de nos Sauvages; mais il paroît inconcevable, que les nerfs ayent pû rester tendus dans le corps de cette Tortuë sous l'enveloppe de sa peau & de ses écailles, de manière que cela pût inspirer à Mercure la pensée d'en faire un violon, ou un autre instrument semblable. La Lyre Céleste * étoit

* La Lyre Céleste étoit représentée sous la figure d'une Tortuë de Mer entiere, dont la tête étoit tournée vers l'Ecliptique,



peinte dans les Globes Astronomiques sous la figure d'une Tortuë entiere. On voit encore sur quelques monumens antiques , & sur quelques médailles à côté de la tête des Muses , & aux pieds de Mercure , une figure de Tortuë entiere pour désigner la Lyre. J'ajoute ici une figure d'un Sauvage Huron , devin ou jongleur de profession , gravée à la tête du grand voyage des Hurons du Frere Sagard Recollet , laquelle ne ressemble pas mal à un Mercure. Cela pourroit servir de confirmation de ce que j'ai dit , à ceux qui sçavent , que le Mercure , l'Anubis , ou l'*Hermes* des Anciens , n'étoit autre chose qu'un Devin ; & que

Pezron , Antiq. des Celtes , p. 399.

ce qui lui a donné lieu à lui donner les noms d'*Aquila Marina* , ou de *Vultur cadens*. Joseph Scaliger , sur le 5. Livre de Manilius , pag. 579. a une note fort étendue sur la forme de la Lyre des Anciens. Il avouë qu'elle étoit extrêmement differente de celle qu'on voit sur quelques antiques entre les mains d'Arion & d'Hercules Musagetes. Il donne ensuite une explication de la Lyre & de ses parties , telle qu'elle est dans Homere , ou pour mieux dire , dans l'Auteur de l'Hymne à l'honneur de Mercure , lequel , d'une Tortuë de montagne vidée , & couverte d'un parchemin , en fait un instrument de Musique , peu different d'un violon ; au lieu , dit-il , qu'Hygin parlant de la Lyre Céleste , décrit une Tortuë marine entiere avec ses écailles , sa

tête & ses pattes , autrement ses ailes ou ses nageoires. Ce qu'on peut penser sur ces differences , c'est que , selon le proverbe *facile est inventis addere* , on aura ajouté à la Lyre , si bien qu'elle aura été changée. La Lyre de la premiere institution est celle que dépeint Hygin , & dont se servent aujourd'hui nos Sauvages. On ajouta au corps de cette Tortuë sept cordes , & on en fit un violon : c'est celle que décrit l'Auteur de l'Hymne à l'honneur de Mercure. Enfin on ôta le corps de cette Tortuë comme inutile , & il ne resta plus que les cordes enchâssées dans une espece de cadre ; & c'est la Lyre des derniers temps de l'Antiquité , qu'on voit sur les Antiques entre les mains d'Apollon , d'Arion , & d'Hercules Musagetes.

le mot *Hermes* signifie un Devin en Langue Celtique.

Mais si cette Tortuë des Sauvages est la même chose que la Lyre d'Apollon ; la Lyre , les Sifres , & le Rhombe des Anciens , n'étoient pas differens les uns des autres , quant au son & à l'effet. Qu'il me soit permis de dire , que si c'étoit la Lyre d'Apollon , les Poëtes ont bien perdu leur temps à nous vanter si fort sa Musique , laquelle étoit bien inferieure à celle du plus miserable Menétrier de Village. Ils n'ont pas moins de tort de l'invoquer avec ses Muses , si leurs chansons & leurs cris de *Hie* , *Evohe* , &c. n'étoient aussi que les *Hé* , *Hé* , *Eoué* , que nos Sauvages tirent du fonds de leurs gosiers ; car certainement je ne sçache pas au monde de Musique plus détestable.

Les Caraïbes se servent encore de conques marines pour donner le signal , & assembler leur monde , telles qu'on les représente entre les mains des Tritons , & telles que celle dont se sert Amycus dans Theocrite , pour appeller les Bebryciens , lorsque les Argonautes abordent sur ses terres ; ils se servent aussi de cornets à bouquin , tels qu'on les voit peints sur les Médailles entre les mains des Satyres , & de grelots , comme ceux qu'on attache aux jambes & aux habits de Momus. Quelques-uns ont une espece de violon & des flûtes. Entre ces flûtes il y en a qui n'ont qu'un trou ; mais , étant d'une grosseur inégale , on dit que plusieurs Sauvages jouant ensemble ,

Theocrit.
Epyll. 22. v.
67.

forment divers tons d'une Musique assez gracieuse. Entre tous ces instrumens les plus respectables, & qui ont une connexion plus essentielle avec la Religion, ce sont ceux dont j'ai parlé d'abord.

Si nous considérons maintenant les Ministres de Bacchus, ou les differens états des Peuples de sa suite, nous y pouvons trouver encore des ressemblances qui paroîtront très-justes. Je crois donc que les Muses, que les Poètes supposent chastes & vierges, sont ce qu'étoient les Compagnes de Diane, & les Vestales Romaines & Ameriquaines : Les Bacchantes, les Ménades étoient les femmes ordinaires, qui faisoient aussi leur partie dans les Orgies, ainsi que le commun peuple : nous avons déjà trouvé aux Corybantes leurs semblables dans ceux qui font profession de renoncer aux droits de leur sexe. Orphée, Eumolpe, Thamyris, & les autres Devins, s'accordent fort bien avec nos Jongleurs, dont nous allons donner bien-tôt une plus ample connoissance : Les Silénes avancés en âge, & qu'on appelle les Nourriciers de Bacchus, représentent nos vieillards, & sur-tout ceux qui étoient chargez d'instruire la jeunesse dans les Initiations des Orgies : Les Satyres & les Curètes, à qui le soin étoit commis de danser la Pyrrhique, & qui étoient distinguez par un âge moins avancé & moins sage, étoient ce que sont nos Guerriers.

Des Ministres de Bacchus.

Il y a encore des Peuples en Amérique, qui rament leurs cheveux sur le devant de la tête, & qui les coupent en rond par derrière, d'une oreille à l'autre, comme les Curètes & les Corybantes. Enfin le reste de l'attirail de Bacchus leur convient encore. L'image en est toute naturelle dans ce nouveau Monde. Mais ceci se fera sentir beaucoup mieux dans la suite de l'Ouvrage. Après avoir exposé ce qui étoit du Culte public, entrons dans les Mysteres, qui sont sans contredit ce qu'il y a de plus difficile à développer.

Des Myf-
teres.

Les Mysteres étoient ce qu'il y avoit de plus respectable dans la Religion des Anciens; c'étoit aussi ce qu'il y avoit de plus caché, ainsi que le porte le nom même de Mystere. On ne les révéloit qu'à ceux qui s'y faisoient initier, & qui passoient par toutes les épreuves; en les leur révélant, on exigeoit d'eux un secret inviolable, & on les lioit par des sermens si redoutables, que les impies même n'étoient pas assez hardis pour les violer; & que s'il s'en trouvoit d'assez téméraires pour le faire, ils avoient dès-lors à craindre la justice des Dieux & des Hommes; ils devenoient dans ce moment un objet de l'horreur publique, en sorte qu'on n'eut osé les fréquenter, beaucoup moins se mettre en voyage, ou vivre avec eux sous le même toit, dans la crainte d'être enveloppé dans la vengeance que les Dieux en devoient prendre.

Les plus célèbres de ces Mysteres parmi les Anciens , étoient compris dans les Orgies d'Isis & d'Osiris en Egypte ; de Bacchus & de la Mere des Dieux dans la Thrace ; d'Atys & de Cybéle en Phrygie ; de Venus & d'Adonis en Chypre & en Phénicie ; de Cerés à Eleusine , de Diane en Scythie ; du Dieu Mithra chez les Perses , des Cabires dans la Samothrace , des Telchines à Rhodes , de Jupiter en Crète , & de Minerve à Athenes , &c. Mais , comme j'ai déjà dit , qu'originellement c'étoit par-tout chez les différentes Nations la même Divinité , & le même fonds de Religion , ainsi que je viens de le montrer dans ce que je viens de dire du Culte public : c'étoit aussi à peu près les mêmes Mysteres cachez & les mêmes Initiations ; de sorte que je puis dire de tous en general , ce que dit Diodore de Sicile , des Mysteres d'Isis & d'Osiris , de Bacchus & de Cerés. « Les Initiations , ou les Mysteres d'Osiris , sont les mêmes que ceux de Bacchus , & ceux d'Isis sont entierement semblables à ceux de Cerés , en sorte qu'il n'y a de difference que dans le nom. » Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit du sentiment de Strabon , qui les confond tous ensemble.

Diod. Sic.
Lib. 1. p. 60.

Les Initiations aux Mysteres étoient une Ecole , pratique de Religion & de vertu , instituée par les Anciens , pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison & de la sagesse. Telle est en effet l'idée que nous en donne

Cicero, Lib.
2. de Legib.

Cicéron *, quand il dit, que par les Myſteres, les mœurs farouches des hommes ſont adoucies & civilifées de la maniere qu'il convient pour le bien de la ſociété. C'étoit auſſi ſous la même idée d'une Ecole, que les Saints Peres eux-mêmes re-préſentoient les Myſteres de la Religion Chrétienne, lors que parlant devant les Cathécumenes, qui commençoient à ſe faire inſtruire, & à qui ils ne vouloient pas révéler ces Myſteres, que la prudence les obligeoit de tenir encore cachez, pour ne pas les expoſer à la prophanation des Payens ; ils ne s'expliquoient qu'à mots couverts, ne faiſant qu'indiquer à ceux qui étoient déjà inſtruits, ce qu'ils vouloient taire aux autres, & ſe contentant de dire, *les Initiés nous entendent*. Il n'y avoit en effet qu'eux ſeuls à qui on ne faiſoit myſtere de rien.

En ſe faiſant initier, il falloit, ce ſemble, oublier qu'on eut vécu juſqu'alors, comme ſi en effet toute la vie de l'homme, qui n'eſt pas guidée par la Religion & par la ſageſſe, ou qui avoit été trop dépendante des ſens & des préjugés de l'enfance, n'étoit pas, à proprement parler, une vie, & n'en méritoit pas le nom. C'eſt ce que nous ſignifie le terme même d'*Initiation*, c'eſt-à-dire, *le principe, le commencement, & l'entrée de la*

* Cicero, de Legib. 2. Myſteriis revera principia vitæ cognovimus. Neque ſolum cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, ſed etiam cum ſpe meliore moriendi.

vie, ainsi que Cicéron s'en explique dans l'endroit que j'ai cité. Il falloit commencer sur nouveaux frais, & compter pour rien tout le passé, qui n'avoit pas été animé de la vie de l'esprit.

Les Initiations aux Mysteres étant donc une Ecole, devoient renfermer tout l'essentiel & tout l'esprit de la Religion, dont ceux qui n'étoient pas initiez, ne voyoient que l'écorce & les dehors : c'est-à-dire, qu'elles renfermoient une explication de toute leur Théologie symbolique, & de toute la Mythologie payenne : une exposition de tous les principes de la Morale, qui devoit regler la vie des hommes, & de la fin qui leur étoit proposée comme le motif, & comme le terme de cette étude pénible, & de la pratique constante de tous les devoirs, où cette Morale les assujettissoit.

Il se présente donc à examiner sur ce plan, trois ou quatre choses dans les Initiations des Mysteres de Bacchus, & de la Mere des Dieux. La premiere, ce sont les Symboles qu'il nous importe de bien entendre, parce qu'ils renferment tout l'esprit des Mysteres. La seconde, ce sont les épreuves des Initiations, qui nous conduiront à une plus ample connoissance de leur morale ; & la troisiéme enfin, ce sont les Mysteres de la Theürgie, qui avoient comme un double objet, ou une double fin, dont l'une concernoit la communication des esprits dès cette vie, dans les se-

Ce qu'on doit observer dans les Mysteres.

crets de la Divination ; & l'autre portoit ses vûës jusques sur l'état de l'ame après la mort.

Des Symboles des Mysteres.

La Théologie symbolique avoit comme deux parties ; l'une Physique, & l'autre Historique. La premiere régardoit la Divinité dans son essence, dans ses attributs, & dans ses effets, par où la toute-puissance se manifeste aux hommes. La seconde renfermoit, comme dans un corps d'histoire ou de fables, certains événemens, certains faits importants où la Religion avoit part, & qui concernoient, ou la manifestation des Dieux aux hommes, ou l'histoire des hommes qui s'étoient le plus signalez par leur pieté envers les Dieux, au nombre desquels ils avoient mérité d'être mis.

Comme il s'est trouvé, parmi les Anciens même, des Sçavans, tels que Macrobe, qui considerant la Théologie par rapport à cette partie Physique, ont rapporté tous les Symboles & toutes les Divinités du Paganisme, au Soleil, ou à cet Estre superieur, dont le Soleil n'est que le Hieroglyphe ; il s'est trouvé aussi des Sçavans parmi les Modernes, qui ont rapporté à Moïse toute la Théologie historique, & toutes les Divinités de la fable.

Huet, Prop.
4. cap. 10.

Vossius, de
Orig. & Prog.
Idol Lib. 1.
cap. 30.

Le sçavant M. Huet s'attache à prouver fort au long, dans sa Démonstration Evangelique, que Moïse étoit figuré dans la personne de tous les Dieux ; & Sephora son épouse, dans celle de toutes les Déeses. Vossius de son côté prétend aussi,

aussi , que Moïse étoit le Bacchus Arabe ou Indien , qu'il appelle *Osiris* ou *Liber*. Il le distingue de deux autres , dont il croit que le premier étoit Mitsraïm ; & le second , un des plus célèbres Capitaines des Egyptiens. Pour prouver ensuite ce qu'il avance , il compare l'Histoire de Moïse avec celle des Gentils de leur Dieu Bacchus.

L'un & l'autre de ces Sçavans ne manque pas d'apporter bien des raisons de convenance ; qui ne sont pas toujours concluantes à la vérité , dont quelques-unes même sont trop générales ; mais qui dans leur tout , sont assez plausibles , & font une espèce de conviction. M. Bochart , dont la science n'est pas moins respectable , que celle des deux autres , ajoute aux raisons de Vossius de nouvelles similitudes , & de nouvelles preuves de ressemblance , qui semblent fortifier son opinion. Il n'est pas néanmoins de son sentiment. En effet , si l'on considère que les Israélites , dont Moïse étoit le Conducteur , étoient généralement ennemis de toute la Gentilité : qu'après la mort de leur Législateur , ils furent long-temps le fleau de leurs voisins , à qui ils ne se faisoient connoître que par des exemples de terreur , & par une hostilité qui n'épargnoit ni âge , ni sexe ; il est d'autant moins vraisemblable , que ceux qui échapperent à leur glaive , ayent fait de Moïse une Divinité qu'ils ayent adoptée , que c'étoit alors la coutume chez tous les Peuples , qui

Bochart.
Geogr. Sacr.
Lib. I. cap.
18. col. 445.

avoient guerre les uns avec les autres , de charger d'imprécations & de malédictions les Dieux Indigetes de leurs ennemis , bien loin d'en faire un objet de vénération.

S'il m'étoit permis de parler après de si grands hommes , je croirois effectivement qu'on pourroit dire , qu'il se trouve plusieurs traits caractéristiques dans l'Histoire de Moïse , que les Poëtes & les Historiens auroient pû adopter dans la suite du temps , & inferer dans la fable de leurs differens Bacchus , dont , selon leur coûtume , ils confondent toutes les actions en un seul. Mais s'il y a des traits dans cette histoire fabuleuse , qui conviennent à Moïse , il n'est pas le seul objet où tout se rapporte ; & sans se donner beaucoup de peine pour la pénétrer , on y trouvera beaucoup de choses qui conviendroient encore mieux à Noé , à Abraham , à Joseph , & à beaucoup d'autres Législateurs particuliers antérieurs à lui. Il en est encore moins le premier & le principal objet ; ainsi supposé que les Poëtes ayent pris quelque chose de son Histoire , & qu'ils ayent voulu le figurer dans leurs fables , ils l'auront confondu lui-même avec quelque autre plus ancien , qui faisoit une sensation plus generale , & qui les touchoit de plus près que lui.

Ce premier objet de la Théologie historique , ce sont nos premiers Peres Adam & Eve , qui sont incontestablement les premiers Législateurs , qui avoient un droit bien fondé de prescrire des

Loix, & de les faire observer. Ce sont eux, dis-je, qui sont désignez dans les Orgies, plutôt que Moïse & Sephora. Je ne sçais si ce sentiment paroîtra particulier; mais il me semble bien fondé dans l'Antiquité, & dans le fonds même des Symboles & des Initiations des Orgies.

Saint Clement d'Alexandrie, dans son Exhortation aux Gentils, nous assure positivement, que l'Evafme des Bacchantes regardoit Eve comme la Mere de tous les hommes; cette Eve, qui fut séduite par le serpent infernal, & qui entraîna avec elle la perte de toute sa posterité. Voici ses paroles. « Ils célèbrent, dit-il, Dionysius Mœnolé « dans les Orgies de Bacchus; ils entrent dans une « espece d'enthousiasme & de fureur de Religion, « en mangeant des chairs toutes cruës; ils ont la « tête couronnée de serpens, en faisant le partage « de ces viandes coupées, & ils font retentir dans « leurs éjulations le nom d'Eve; cette Eve par « qui l'erreur & le péché sont entrez dans le Mon- « de. Le Symbole même des Mysteres Bacchi- « ques, c'est le serpent initié: & si l'on veut pé- « nétrer la force du terme Hébreu, le mot *Heve*, « prononcé avec une aspiration forte, signifie la « femelle du serpent. »

Clem. Alex.
in Protrept.
p. II.

Saint Clement d'Alexandrie ne nous dit point où il a puisé cette doctrine; mais il semble la supposer comme connue, & tirée du fonds même des Mysteres. En effet les Orgies de la Mere des Dieux conviennent parfaitement à cette Eve,

Gen. cap. 3.
v. 20.Pfal. 81. v.
6.

Gen. 3. v. 19.

Gen. 4. v. 2.

Gen. cap. 3.
v. 17. 18. 19.Num. cap.
21.

que l'Écriture nomme *la Mere des vivans*, & qu'on peut aussi appeller *la Mere des Dieux* dans le sens de l'Écriture, qui dit, que nous sommes tous *des Dieux & les fils du très-Haut*: Les Orgies de la Déesse Vesta, ou Cybèle, dont le Symbole étoit la terre, conviennent parfaitement à cette Eve, l'Épouse de l'homme prévaricateur, à qui il fut dit pour lui & pour toute sa posterité, qu'il étoit terre & poussière, & qu'il retourneroit en terre & en poussière. Les Orgies de Cérés, d'Isis & d'Osiris, qui avoient appris aux hommes l'art de l'Agriculture, conviennent parfaitement à cette Eve, mere de Caïn, que l'Écriture nomme un Laboureur, *Vir Agricola*, & l'Épouse de cet Adam pécheur, à qui il fut dit, qu'en punition de son péché, la Terre ne lui produiroit que des ronces & des épines, & qu'il seroit obligé de manger son pain à la sueur de son front: Les Orgies de la Mere des Dieux, Reine des Manes, d'Hécate, Cérés, & Proserpine, Déeses des Enfers, conviennent parfaitement à cette Eve, qui par son péché, donna entrée à la mort, laquelle établit son Empire généralement sur tous ses Descendans, sujets à la Loy indispensable de mourir.

Le serpent initié dans les Mysteres de Bacchus & de la Mere des Dieux, n'a point un premier & principal rapport avec le serpent d'airain, ni avec les serpens de feu, que Dieu envoya dans le désert pour punir son Peuple, ainsi que le disent M. Huet & Vossius. Il faut remonter à une



origine plus éloignée, pour comprendre la signification de ce Symbole.

Le serpent a été dans tous les temps du Paganisme un Symbole de Religion. Il n'y avoit gueres de Simulachres de Divinités où il ne fût attaché. On le voit aux Egides de Pallas, au bâton de Jupiter & d'Esculape, au Caducée de Mercure, &c. Dans la plûpart des médailles, où il est représenté seul, il y est le Hieroglyphe de la Divinité. Il l'étoit en particulier d'Isis & d'Osiris, & de tous les Dieux ou Déesfes, qui avoient rapport aux Orgies, & c'est pour cette raison qu'on en voit touûjours deux attelés au char de Cerés. Dans les Initiations, le serpent faisoit un principal personnage; on en jettoit une figure dorée dans le sein des Initiés * qu'on retiroit ensuite par en bas. Les Bacchantes en couronnoient leurs têtes, & s'en faisoient des ceintures. On ne se contentoit point des peaux & des figures de serpens, il y avoit des serpens réels qui étoient enchantés & apprivoisés; comme celui que Daniel fit mourir; il y en avoit, dis-je, dans plusieurs Temples de Vesta, dans celui de la bonne Déesse à Rome, qu'on appelloit *Dea salus*, & dans presque tous les Temples à Oracles; on les Nourrissoit dans ces Temples, on les

Jul. Firmic.
Lib. de Prof.
Relig. errore,
cap. 24.

Dan. cap. 14
v. 26.

* *Julius Firmicus Maternus*, ris vitia grassantur, & quidquid
cap. 2. Sebasium colentes Jovem, hominem perdidit, colitur, &
anguem, cum initiantur, per si- funesti anguis callida crudelitas
num ducunt; adhuc primi erro- adoratur.

manioit sans crainte d'être blessé, parce qu'ils ne faisoient point de mal aux hommes, ainsi que l'assurent plusieurs Auteurs.

Suidas,
"Οφεις παφείας

On ne doit pas être étonné que les Nations insensées, qui avoient transporté au Démon le Culte qu'elles devoient à Dieu, eussent fait un Symbole de la Divinité, de ce qui n'étoit que le Symbole du Démon. Car si les Orgies se rapportent à Eve & à nôtre premier Pere Adam, ainsi qu'il n'y aura peut-être pas lieu d'en douter par ce qui me reste à en dire; le serpent initié n'étoit qu'une figure du serpent séducteur: mais que le Démon attentif à profiter de l'ignorance & de la corruption des hommes, avoit fait changer en un objet de vénération, au lieu qu'il ne devoit être qu'un objet d'horreur. J'ai vû néanmoins des gens habiles dans la science Hieroglyphique des Anciens, qui prétendent que dans la Théologie symbolique des premiers temps, il falloit distinguer deux serpens, Symboles de deux principes opposez; Symboles, l'un de Dieu; & l'autre du Démon. La preuve qu'ils en apportent, c'est qu'on voit le serpent attaché à toutes les Divinités bienfaisantes, qui ont rapport aux Orgies, & que dans la Sainte Ecriture même, le serpent d'airain étoit le Symbole du Libérateur. Cela pourroit encore se prouver par quelques médailles où l'on voit deux serpens, dont l'un dévore l'autre. Ce point mériteroit d'être éclairci par les Sçavans, & pourroit servir de clef

pour expliquer plusieurs choses de la Mythologie.

C'étoit un événement trop considérable, que celui de la desobéissance de nos premiers Peres, qui avoit d'une part des suites trop funestes dans les effets du péché, & qui de l'autre, leur laissoit concevoir des esperances trop flatteuses, en consequence des promesses qui leur avoient été faites, pour ne pas conserver aux générations futures la mémoire de leur chute fatale, laquelle avoit été la cause de si grands maux, & l'occasion d'un plus grand bien. Dépositaires de la foy & de la révélation, réglant pour l'avenir, selon les ordres de Dieu, ce que les hommes devoient faire pour lui plaire; ils renfermerent sous divers Symboles, & dans l'usage de plusieurs pratiques saintes, ce qui devoit sans cesse leur mettre devant les yeux la perte qu'ils avoient faite, l'horreur du péché qui l'avoit causée, l'attente & les mérites d'un Libérateur, l'ordre de la vie surnaturelle & de la grace, avec les douces esperances de la gloire.

C'est ce que j'ai dit dès le commencement, qu'on pouvoit recueillir des Religions étrangères, qui, toutes vitiées & monstrueuses qu'elles sont, nous fournissent encore assez de preuves, qu'elles se sont entées sur la véritable, où elles ont causé une affreuse alteration.

En effet, c'est ce qu'on peut inferer des fables emblematicques de la Mythologie, dont la plûs-

part ont rapport aux Orgies, qui font toutes allusion à ces premières & grandes vérités. Minerve mettant entre les mains de Pandore (a) la boîte fatale, ou confiant aux filles de Cecrops le panier dans lequel étoit renfermé Erychton, avec défense de l'ouvrir, ne nous représente-t-elle pas le précepte qu'un esprit de curiosité & d'orgueil fit transgresser? Le serpent Python poursuivant Latone sans relâche pour dévorer son fruit, n'est-il pas une figure des embûches que le serpent infernal tendit à Eve? Saturne dévorant ses enfans, à l'exception de Jupiter, & des autres qui furent sauvés par le bruit que faisoient les Corybantes dans leurs Orgies, ne marque-t-il pas le tort que fit le premier homme à sa postérité, & Dieu apaisé en quelque sorte par le repentir de nos premiers Peres, & par le Culte établi pour le fléchir? Toutes sortes de maladies qui causent la mort, sortant de la boîte de Pandore : (b) cet enfant,

(a) Pausanias dans ses Attiques, fait mention d'une statue de Minerve, qui étoit à Athenes dans le Temple des Vierges consacrées à son service. Dans la description qu'il fait de cette statue, « au bas de la lance qu'elle » tient à la main, est un Dragon, » dit-il, qu'on pourroit penser » être Erychton. Sur le pied d'estal, continuë-t-il, on voit travaillé en bas relief tout ce qu'on raconte de la naissance de Pandore, qu'Hésiode & les autres

« Poètes disent avoir été la première de toutes les femmes. Si on veut réfléchir sur les paroles de cet Auteur, on pourra y découvrir qu'elles peuvent servir à autoriser le sentiment que j'ai, que les fables de Minerve, de Pandore, de Cecrops & d'Erychton, font une allusion manifeste à la première origine des hommes, à la chute de nos premiers Peres, & aux Mysteres de nôtre Religion.

(b) Antigone Carystien, au chap.

1



2



3



4



5



moitié homme & moitié serpent, qui se trouva dans le panier de Cecrops quand elles l'ouvrirent, & dont le Symbole étoit encore conservé dans les Initiations des Mysteres : Cadmus & Hermione metamorphosez en serpens pour avoir violé le Temple de Minerve : Les Législateurs, ou les premiers Auteurs de l'origine de quelques Peuples, comme Cecrops, Erychton, & cette femme dont les Scythes se disoient être descendus, & qu'on suppose tenir de l'homme & du serpent : Les hommes sortis des dents du Dragon, qui s'entre-détruisent aussi-tôt qu'ils sont nez, ne nous signifient-ils pas les tristes & funestes effets du péché originel, & le désordre de la concupiscence? Até chassée du Ciel : L'Arbre du jardin des Hesperides, gardé par un Dragon toujours veillant, ne sont-ils pas des allégories de nos premiers Peres bannis du Paradis de délices, & privez du fruit de l'Arbre de Vie, auquel ils ne purent plus toucher après leur faute? Enfin Hercule étouffant deux Dragons dans son berceau,

chap. 2. de son Recueil d'Histoires merveilleuses, ne dit pas comme les autres Auteurs anciens, que les filles de Cecrops en ouvrant la boîte, que Minerve leur avoit confié, eussent trouvé qu'Erychton fut moitié homme & moitié serpent, mais seulement qu'elles virent cet enfant entouré de deux serpens. C'est ce qu'on peut encore observer sur quelques médailles, où l'on voit au-dessus du

panier des Orgies appelé *Cysia*, un enfant, & un ou deux serpens; ce qui fonde une nouvelle preuve, que le serpent des Orgies fait allusion à la faute de Pandore, la premiere de toutes les femmes selon les Payens, ou pour mieux dire, à la chute de nos premiers Peres, & au miserable état où le péché originel avoit réduit leur posterité.

trionphant de l'Hydre à sept têtes , Symbole remarquable à cause du Dragon de l'Apocalypse ; le même Hercule descendant aux Enfers , & enchaînant le Cerbere : Apollon vengeur de Latone , & perçant le serpent Python * de ses flèches : Minerve triomphante de Meduse par le moyen de Persée , ne font-ils pas allusion à la victoire que le Rédempteur devoit remporter sur le Démon & sur la mort ?

Je pourrois encore trouver d'autres emblèmes qu'il seroit facile d'appliquer à ce Libérateur ; la sagesse incréée , dont la Génération éternelle , figurée dans la naissance de Minerve , sortant du cerveau de Jupiter , étoit aussi désignée pour le temps dans les prédictions des Sibylles , dans la Vierge qui devoit enfanter , & à laquelle les Druydes avoient érigé des Autels. Qui sçait même si la jeune Vesta , la jeune Isis , Minerve , Diane , Proserpine , Venus Uranie , Dictynne , Britomar-

* Le serpent Python est évidemment le Symbole du Démon , selon le système des Payens même , si l'on considère que l'esprit de Python est le principe de la Divination des Gentils , laquelle étant un effet de la Magie , ne pouvoit être que l'ouvrage du Démon. Il est vrai qu'Apollon étoit aussi , selon les Payens , le Dieu de la Divination ; & que toute la Divination des Gentils se réduisant à la magie , l'esprit d'Apollon , & l'esprit de Python , n'étoient dans

le fonds qu'un même esprit & un même principe. Il paroît néanmoins manifestement par la fable d'Apollon , qui perce le serpent Python de ses flèches , & qui triomphe de cet ennemi ; que c'étoient dans l'origine deux principes opposés , dont Apollon nous met devant les yeux ce Libérateur , qui est le Soleil de justice , Auteur de ces lumières pures , qui ont éclairé les Prophetes , & qui a été lui-même l'objet de leurs Propheties.

tys, *Dea salus*, ou la bonne Déesse, qui sont la même Divinité sous plusieurs noms, & dont la virginité étoit si vantée : Si la Vierge, qui est au nombre des Signes célestes dans le Zodiaque, n'étoient pas des ombres & des figures énigmatiques de cette Vierge sans tache, laquelle devoit mettre au jour le Rédempteur du Monde sans préjudice de sa virginité ; Et si cette profession de chasteté si bien marquée dans tous les temps, n'étoit pas instituée pour faire honneur en quelque sorte à cette virginité, qui contre toutes les regles de la nature, devoit être féconde ? *

* Depuis peu il m'est tombé entre les mains quelques manuscrits composez par des Missionnaires, qui ont passé une longue suite d'années à la Chine, où ils se sont rendus très-habiles dans la Langue, & dans la connoissance des caracteres anciens de cet Empire. Ce sont de petits Traités faits sur quelques endroits extraits des cinq Livres Classiques, lesquels renferment tout le précis de la Religion ancienne des Lettrés, que les Chinois respectent, comme nous respectons les Livres de Moïse, & dans lesquels ils reconnoissent une Antiquité si vénérable, qu'ils ne les croient pas moins anciens que leur Monarchie. Dans ces Extraits, il est parlé d'une Mere Vierge & de son Fils, d'une manière si caractérisée en tant de points, qui ont rapport avec ce que nôtre Reli-

gion nous en enseigne, qu'il semble qu'on ne puisse les méconnoître. Supposé que ces Extraits fussent fidèles & bien authentiques, rien ne soutiendrait mieux mon système sur la Mythologie. J'espère que dans la suite ces Missionnaires mettront au jour leurs découvertes & leurs connoissances, & qu'ils leur donneront, & la juste étendue, & la certitude qu'elles méritent. Alors les lumières qu'ils donneront au Public sur la Religion des premiers temps, auront d'autant plus de force, qu'ils les auront prises dans des monumens existans, & conservez avec soin depuis les temps les plus reculez, & qu'elles paroîtront dérivées d'une source bien plus sûre, que ne le sont des restes de coûtumes, que la barbarie des Américains a beaucoup alterées.

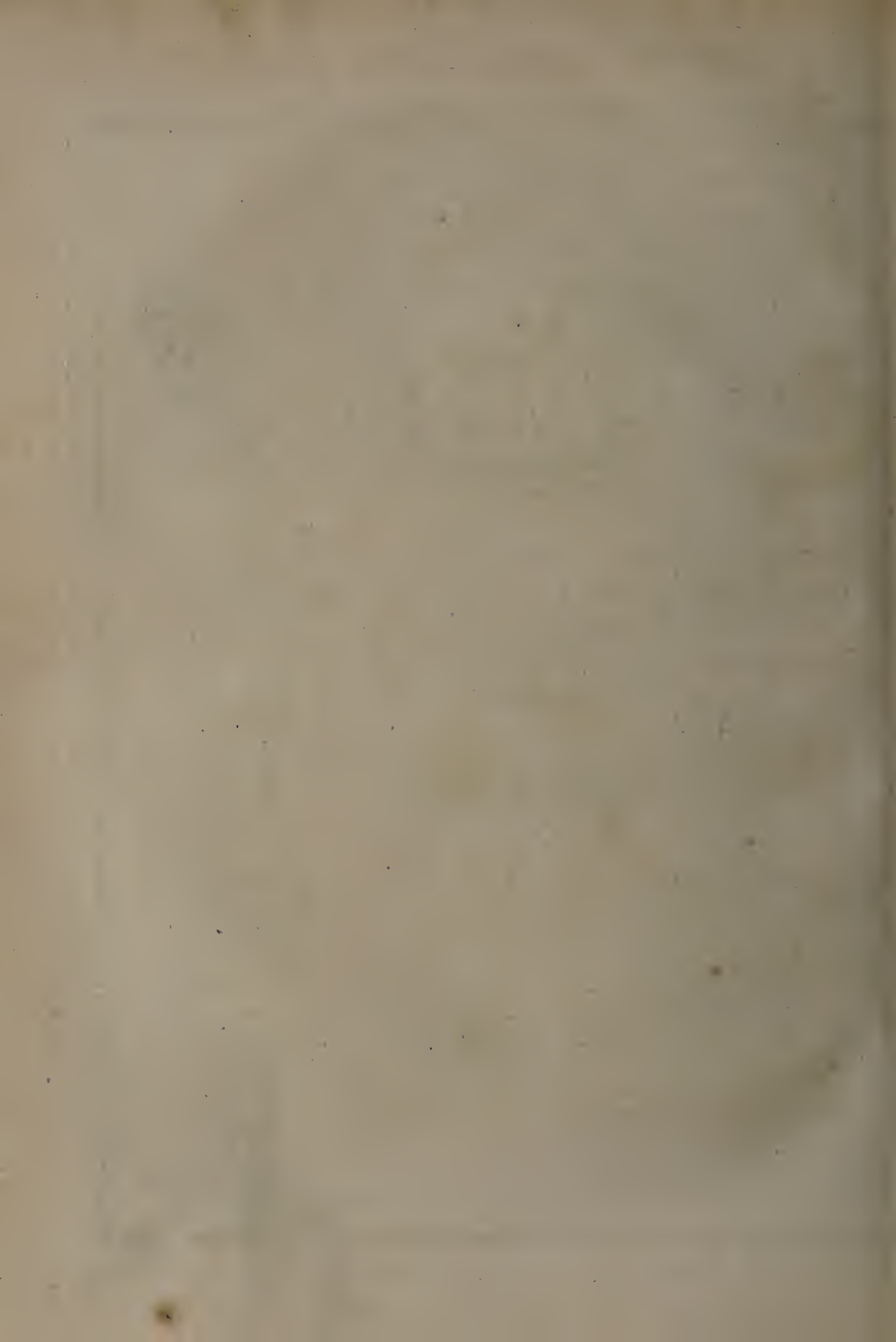
La Vierge Mere du Rédempteur , a un rapport si essentiel avec le Rédempteur même , qu'il y a bien de l'apparence que l'un & l'autre furent compris dans la révelation , qui fut faite à nos premiers Peres du Mystere de la Rédemption ; de sorte que ce Mystere fut non seulement révelé en substance , mais encore avec quelques-unes de ses circonstances principales.

J'ai déjà remarqué dans l'Article de la Pyrolatrie , qu'on distinguoit deux Déeses Vesta , l'une , la Mere ; l'autre , la Fille : que ces deux personnes confonduës sous le nom de la Mere des Dieux , l'étoient aussi dans presque tous les autres noms qu'on donne à cette Mere des Dieux ; de sorte que dans la Mythologie on trouve deux Vesta , deux Isis , deux Cerés , deux Rhées , deux Ops , deux Cybéles , &c. J'ai dit , que celle qui est supposée être la Fille , est regardée comme faisant profession d'une virginité si parfaite , que cette virginité fait sa plus excellente prérogative. On attribüé à celle-ci deux places dans le Ciel , l'une dans le Zodiaque au Signe de la Vierge , & l'autre dans la Lune , dont on a fait une Divinité , à qui la chasteté étoit en singuliere vénération ; mais cette virginité étoit jointe à une sorte de fécondité , comme le porte le nom d'*Erigoné* * qu'on

* *Goropius Becanus , Lib. 4. cui Titul. Chronia. Dicitur autem hæc Virgo nomine profus admirabili , & tali ut in se duo maximè contraria concludere videatur. Quid*

enim ad audiendum alienius,quàm eam Virgineim vocari , quæ ab insigni & excellentissimo partu nominatur ? Quisquis enim Græcæ Linguæ non est imperitus , dùm





lui donne. Cette Vierge du Zodiaque n'étoit pas seulement représentée, comme on la dépeint encore, tenant un épy à la main, qui est un des Symboles d'Isis & de Cerés; on la représentoit anciennement avec un enfant qu'elle allaitoit, ainsi qu'on la voit encore dans un Antique que j'ai fait graver. Vesta, fille de Saturne, quoique Vierge, étoit nourrice de Jupiter. Venus Uranie, qui étoit Vierge aussi, étoit Mere de l'Amour; & cette Isis, sur la tête de qui on voit un croissant, est souvent peinte, allaitant Horus Apollon sous la forme d'un enfant qu'elle tient entre ses bras, & sous la forme d'un Taureau; ou du Dieu Apis.

Bacchus est le même qu'Horus: mais Bacchus dans la Mythologie, est aussi appelé le fils d'une Vierge. Bacchus n'est pas plutôt né, que Mercure le porte à des Nymphes pour le nourrir. Or, par le nom de Nymphé, on entendoit dans l'Antiquité les personnes du sexe qui n'ont jamais enfanté. Cœlius Rhodiginus *, sur quel-

Erigonem audit, satis intelligit ab excellentia sobolis, sive partus nomen derivari: nam *ἔνος γνήσιον υἷον*, id est, legitimum filium significat, non adoptivum, non putativum, non illegitimum, sed propriè cuique, & naturaliter suum.

* *Cœlius Rhodigin, Lect. Antiq. Lib. 7. cap. 15.* At Dionysius meus quem Latini tui, in secundo Alexandri gestorum, Jove, ac Cora

satum reddidere, qualisnam tibi videtur? Aut quam putas esse Coram istam? Ego... deum resupinatâ Librorum Sylvâ, hæc prouisse sum visus. Coram quidem variè capi in Auctoribus; primumque, Molossorum gentem eo nomine puellas decenter formâ conspicuas nuncupare, propterea- que eorumdem Rex *Ades*, sive *Aidoneus*, uti est apud Plutarchum, filiam appellavit Coram, quam

ques Auteurs qui ont écrit la vie d'Alexandre, & où il est dit, que Bacchus est né de Jupiter & de Cora, demande ce que c'étoit que Cora, & l'explique. Les Auteurs ont pris, dit-il, ce mot en divers sens. Car premièrement, la Nation des Molosses appelloit ainsi les filles, qui étoient remarquables par une beauté pudique & modeste : c'est pour cela que le Roy de cette Nation, *Ades*, ou *Aidoneus*, ainsi que le nomme Plutarque, donna le nom de Cora à sa fille, que Pyrihoüs s'efforça d'enlever. Mais Eustathe, ajoute-t-il, a remarqué que Cora se prend toujours pour une Vierge, du Grec ἀπό τῆ κορεῖν, ce qui signifie orner & purifier, l'un & l'autre convenant parfaitement à cet âge pur & sans ta-

rapere adortus sit Pyrihoüs. Sed & pro Virgine capi Coram adnotavit Eustachius ἀπό τῆ κορεῖν, quod ornare indicat, sed & repurgare quorum utrumque ætati congruit incorruptæ, ac puræ...
 Disparari tamen ab Cora & Partheno Nympham, invenias : quippe Parthenon intelligunt inficiam prorsus virilis concubitûs ; Nympham, quæ paulò ante viro juncta, nondum tamen pepererit, Gynen verò dicunt quæ Partum jam susceperit. Verum & Coras Poetæ Naves dicunt Protoploos, id est, primum in aquam conjectas, tamquam planè Virgines sint. Coram item Græci pupillam in oculo vocant..... Proserpinam ita ab Græcis nuncupari nemo in litteris tam feriatas qui nesciat.

..... Scribit Clemens Jovem commutatum in anguem intulisse Proserpinæ filia vitium, unde sit natus Dionysius, quo argumento etiam Sabaziorum mystica Draconem præferunt in orbem complicatum. Hinc & Poetæ, Draconem Tauri patrem dum concelebrant, symbolicè opertèque Jovem innuunt ex quo & filia natus sit hic, Tauri speciem. Quare ab Lycophrone Taurum vocari scimus.

* Ce prétendu Roy des Molosses, *Ades*, ou *Aidoneus*, est le Pluton de la fable, le Dieu des Enfers : & ce nom *Aidoneus* paroît formé d'*Adonai*, qui est l'un des noms du vrai Dieu dans la Langue Hébraïque.

che. Rhodiginus apporte quelques autres explications du mot *Cora*, dont la plus propre est, que chez les Grecs, on nommoit ainsi la prunelle de l'œil, qu'on peut appeller Vierge en ce sens, qu'elle ne peut souffrir la moindre tache, & que la moindre chose la blesse. Cet Auteur ajoûte ensuite, que personne de ceux qui sont tant soit peu versez dans les Lettres, n'ignore qu'on donnoit le nom de *Cora* à Proserpine, & que Bacchus étoit fils de Proserpine & de Jupiter. C'est du nom de cette Déesse *Cora*, Vierge & Mere de Bacchus, qu'ont sans doute été nommez les Corybantes; & c'est ce que Strabon a presque conjecturé, quand il fait venir ce nom de celui de *κέρει* qu'on donnoit aux jeunes filles, parce que les Corybantes en portoient les habits.

Strabo, Lib.
10. p. 321.

Proserpine est la même Divinité que Diane, que Minerve, que la jeune Vesta, & la jeune Isis, à qui la chasteté étoit en si grande recommandation. Saint Clement d'Alexandrie a écrit, que Jupiter s'étant déguisé en serpent, lui fit violence, & qu'il en eut Bacchus, autrement Dionysius; que c'est pour cette raison que dans les Orgies de Sabazius, le serpent entortillé étoit le Symbole des Mysteres. C'est pour cette raison aussi que les Poëtes, lorsqu'ils célèbrent dans leurs vers le Dragon, pere du Dieu Taurus, ou Bacchus, ils désignent manifestement Jupiter, duquel & de sa fille Proserpine, Bacchus est né sous la forme d'un Taureau: ce qui fait voir en-

core, que Bacchus, Horus & Apis, étoient la même Divinité.

N'y a-t'il donc pas assez de fondement pour dire, que dans toutes ces fables allégoriques de la Théologie Symbolique des premiers temps, sont figurées l'une & l'autre Eve, dont la première, Mere de tous les hommes, fut aussi fatale à sa posterité, que la seconde lui fut utile par sa Virginité, laquelle mérita en quelque sorte de donner au monde un Libérateur? On doit observer aussi, que dans les Livres saints, la Lune est le Symbole de cette Vierge, comme elle l'étoit dans l'Antiquité profane de celle dont je viens de parler.

Bacchus, Apollon-Horus, & Apis, qu'on voit allaités par Isis, étoient le Soleil dans l'Antiquité profane. Ne pourroit-on pas dire, qu'ils étoient le Type du Libérateur, lequel est le vrai Soleil de Justice? Mais si Bacchus, Horus & Apis, sont des figures du Libérateur, il sera facile d'expliquer la double naissance de ces Dieux: pourquoy dans les Mysteres on pleuroit d'abord leur mort, & on célébroit ensuite leur résurrection? Pourquoi on représentoit Apis sous la forme d'un Taureau, entre les cornes duquel on voit un globe signifiant la Lune, sur lequel sont représentés Osiris & Isis sous la forme de moitié hommes & moitié serpens, & au col de qui on attacheoit une croix Isiaque, ou Hermetique? Pourquoi dans la figure symbolique d'Horus, on le représente,

tenant

tenant une longue croix à la main , surmontée d'une tête d'Eprevier , Symbole de la Divinité , avec une équerre , Symbole de la Justice , & le *Lituus* , ou Bâton Augural , Symbole du Sacerdoce : pourquoi enfin on représentoit aussi Bacchus avec un Thyrsé formé en croix , comme je le montrerai cy-après , en parlant de ce Symbole , qui étoit sacré chez les Egyptiens. Ces figures sont parlantes , & les Symboles paroissent s'y expliquer par eux-mêmes.

Goropius Becanus * parlant de la fécondité d'Erigoné , ou de la Vierge du Zodiaque , trouve dans l'épy qu'elle tient à la main , un Symbole magnifique , pour représenter le Libérateur , qui devoit être le Pain descendu du Ciel , le Pain de vie , le Pain des forts. Pourquoi ne dirions-nous pas , que dans Bacchus qu'on prend souvent dans

Goropius Becanus, Lib. 4.

* *Goropius Becanus , Lib. 4. cui Titulus Chronia. Quid inter cætera illo mirabilius, stellam illam, quæ nascente Christo in Oriente erat primâ magnitudine insignis, & ad femina Virginis collocata, à Chaldæis nomen accepisse, quo illud significatur, quod latinus diceret, signum cibi sustentantis confirmantis & elevantis.... Quis hic non admiretur præcipuam hanc stellam, cum Christo nascente exorientem, hoc nomen obtinuisse quo indicaretur eum, qui nasceretur, cibum esse elevantem, sustentantem atque confirmantem..... bene igitur Asimon, Ala-*

cel, Asimech, nominatur stella hæc, quam σάνου Græci, Latini spicam vocaverunt, eâdem, quam exposui ratione, eo quod spica non solum cibus sit, sed cibus vivus, è quo rursus alius, & alius cibus nasci queat, & ita cibus fieri perennis, ac perpetuo hominem sustentans..... Nec ociosè aut frustra Virgo hanc spicam manibus suis tenet, eo quod cibus ille de pura Virgine nasceretur, quo comesto ad Libram justitiæ æternæ procederemus, nihil amplius veriti condemnationem, Christo longè peccatis nostris præponderante.

l'Antiquité pour le vin même , comme Cerés pour le froment , étoit aussi désigné celui , qui devoit être le vin , lequel engendre les Vierges ? Et que dans l'oblation du pain & du vin , laquelle étoit un Symbole de l'Eucharistie dans la Loy de nature , qui se trouvoit aussi le même dans les mysteres de Cerés & de Bacchus , étoit représenté en figure ce Sacrifice perpétuel , dont Jesus-Christ nous a donné la réalité , & où il est lui-même l'Hostie & le Sacrificateur ? Ceci n'est point contraire à ce que j'ai dit cy-dessus des Bacchanales des Anciens ; car quoique le vin dans ce sens , paroisse devoir être de l'essence de ce Sacrifice , il est constant néanmoins , par le témoignage de saint Justin , que dans les mysteres de Mithra , où ce Pere prétend trouver une ressemblance avec l'auguste Sacrement de nos Autels ; on ne faisoit pourtant cette oblation qu'avec du pain , & une coupe d'eau ; & il est probable que c'étoit la pratique des Nations qui n'avoient pas l'usage du vin.

Justin. Apolog. 2. pro Christ. p. 98.

Huet. in Origen. Opera , tom. 2. not. part. 2. col. 2.

Tout ceci peut être confirmé par un passage que M. Huet rapporte d'un ancien Auteur Arabe. *

* *Huet in Origenis Opera , tom. 2. Not. Part. 2. ol. 2.* Hos fefellit Albumazar vetus Astrologus Arabs , qui Imagines recensens , quæ cum Virgine ascendunt (juxta Persarum , Indorum & Ægyptiorum doctrinam , qui cum singulis signorum decanis Imagines quasdam ascendere figura-

bant) in primo Virginis decano , Virginis Imaginem collocat formosæ , puerum gestantis & lactentis. Nutrit puerum , inquit , in loco qui dicitur *Alrye* , & vocat ipsum puerum quædam gens Jesusum , cujus interpretatio est arabicè *Eice* , & ascendit cum eâ stella Virginis æterna.

M. Huet, dans ses Notes sur Origene, parlant au sujet des Astrologues, qui avoient prétendu former l'horoscope de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ sur la disposition du Ciel, dit ces paroles remarquables : « Ils ont été trompez par Albu-
 mazar ancien Astrologue Arabe, qui faisant la description ou le dénombrement des Images, qui montent avec la constellation de la Vierge ; (suivant la doctrine des Indiens, des Perses, & des Egyptiens, lesquels supposent certaines Images, qui montent à chaque décan, c'est-à-dire, à chaque dixième degré des Constellations) place au premier décan de la Constellation de la Vierge du Zodiaque, l'Image d'une Vierge fort belle, qui tient un enfant qu'elle allaite. Elle nourrit l'enfant, dit l'Auteur Arabe, dans un lieu, qui s'appelle *Abrye*, & une certaine Nation donne à cet enfant le nom de Jesus, ce qui est interpreté en Arabe *Eice*, & l'Etoile éternelle de la Vierge monte avec cette Image. M. Huet a raison de blâmer ces faiseurs d'horoscope ; mais il s'ensuit néanmoins des paroles de cet ancien Auteur Arabe, que cette Vierge nourrissant un enfant, étoit dans l'ancien systême astronomique des Perses, des Indiens, & des Egyptiens ; & que les Chrétiens de son temps, qu'il désigne par ces paroles (une certaine Nation) croyoient que l'enfant, que nourrit cette Vierge, étoit Jesus, ou le Type de Jesus, le Sauveur du Monde, d'où il nous est aisé de conclure, qu'il

avoit été figuré dans les Orgies des Anciens.

Vid. Cre-
xium, Hist.
Canad. Lib. I.

Quoiqu'on ne puisse peut-être pas pénétrer si avant dans les vestiges qui nous restent de la Religion ancienne des Sauvages, quelques-unes de leurs fables désignent néanmoins un Dieu Créateur, & un Dieu réparateur. Mais celle qui a le plus de rapport à la Mere des Dieux des Orgies, c'est cette femme chassée du Ciel dont j'ai déjà parlé, & à qui ils rapportent l'origine des hommes. Les Hurons la nomment *Ata-entsic* : c'est un nom composé d'*Ata*, qui désigne la personne, & de *Entsi*, qui, dans la composition, signifie un excès de longueur, ou d'éloignement de temps & de lieu, ou qui est un superlatif en matiere de bien ou de mal. Ce nom d'*Ata* n'est point différent de l'*Ata* ou l'*Até* d'Homere, & de l'*Atté* de l'Evasme des Bacchantes. Cette femme est l'ayeule de *Tharonhiaouagon* leur Dieu, qu'ils supposent être né aussi dans le temps, & avoir vécu parmi les hommes; mais bien differente de son petit-fils, qui ne cherche qu'à faire du bien; elle est d'un très-mauvais naturel; elle ne se nourrit que de la chair des serpens & des viperes; elle préside à la mort; elle succe elle-même le sang des hommes, qu'elle fait mourir de maladie & de langueur; elle est la Reine des Manes, qui lui doivent le tribut de tout ce qui a été enseveli avec leurs corps, & elle les oblige à la divertir en dansant devant elle; car ils mettent toute la félicité dans ces danses, qui ayant été un des principaux

dévoirs du Culte religieux, doivent aussi avoir été l'objet de la Béatitude.

Ne diroit-on pas en effet, que dans cette femme d'un mauvais naturel, qui ne se nourrit que de la chair des serpens, & à qui tous les hommes vont faire hommage après leur mort, qu'on voit cette Eve pécheresse, laquelle écouta trop facilement les discours séducteurs du malin esprit, qui lui parloit par la bouche du serpent, & qui par-là donna entrée à la mort, dont son péché fit à tous ses enfans une nécessité & une loy ? Il est remarquable d'un autre côté, qu'ils ne nomment entre leurs Divinités humanisées, que cette femme, & son fils ou petit-fils, sans faire aucune mention de pere, par où il semble qu'ils ont confondu comme les Anciens, l'une & l'autre Vesta, ou pour mieux dire, l'une & l'autre *Até*.

Je dis l'une & l'autre *Até*; car, comme les noms de la Mere des Dieux conviennent à l'une & à l'autre Eve, on peut dire la même chose du nom *Até* en particulier. Non seulement c'étoit le nom de cette Eve coupable, qui fut chassée du Ciel, mais c'étoit encore le nom de celle qui étoit Vierge; & il y apparence que c'est de ce mot *Até* qu'ont été formés ceux d'*Atté*, *Athene*, *Athena*, *Athrena*, *Atheronia*, premiers noms * de

* Phornutus ou Cornutus, dit ver l'étymologie du nom de Minerve, qu'il appelle *Athrena*. On peut dire la même chose de

Minerve : ceux d'*Atergatis*, *Adargatis*, *Athargatis*, *Athara*, *Athyr*, *Astur*, *Astarte*, noms de la Déesse de Syrie. *Actè*, *Attis*, *Actea*, *Attica*, * sont des mots dérivez de la même racine, & se rapportent tous au temps de Cecrops l'époux de Pandore, c'est-à-dire, au temps de nos premiers Pères, au temps d'Adam, dont le nom signifiant l'Homme, convenoit à l'Epoux & à l'Epouse ; & a pû être appliqué à des hommes & à des femmes ; mais qui aura été rendu méconnoissable par les mots avec lesquels il sera entré dans la composition, & par d'autres alterations, lesquelles sont néanmoins assez ordinaires & faciles, y ayant mille exemples du changement de l'A en E, du D en T. *Atahocan* est le Dieu Créateur dans l'histoire fabuleuse des Algonquins. Dans celle des Bresiliens, il est aussi fait mention d'un certain *Ata*, Devin très-célebre, dont ils racontent bien des choses qui sont au-dessus des forces humaines, & qui étoit le petit-fils d'une Vierge, laquelle l'avoit mis au monde sans préjudice de sa

Du Creux,
Hist. Canad.
Lib. 1.

Thevet Cos-
mogr. Univ.
Liv. 21. ch.
6.

presque tous les noms des Dieux ; car les étymologies qu'on en a faites, étant beaucoup posterieures au temps où ces noms ont été donnez, doivent avoir été presque toutes fautive.

* Pausanias fait Actée premier Roy d'Athenes, & lui donne pour Successeur Cecrops, qu'il suppose avoir été son Gendre. Et il dit que du nom d'*Attis*, fille de Cranaüs, qui succéda à Cecrops,

le país des Atheniens fut nommé Attique, au lieu qu'il s'appelloit auparavant Actée, du nom de son premier Roy. Mais comme le torrent des Auteurs fait Cecrops premier Roy des Atheniens, il faut qu'il ait eu aussi le nom d'Actée, nom qui paroît dérivé de celui d'Adam, & qui convient fort bien à celui que nous avons supposé être le même que nôtre premier Pere.

Virginité. Ce n'est pas le seul exemple qu'il y ait en Amerique d'une Vierge Déesse. Les Peuples du Pérou en avoient placé une dans l'air , qui étoit la Dispensatrice des pluies , & des autres influences du Ciel. On trouve encore dans leur Histoires quelques restes de Poësie , où il en est fait mention. Chez les Peuples des Isles Espagnoles , un des noms de la Mere des Dieux est celui d'*Atabeira* , qui paroît être dérivé de celui d'*Atabirius* qu'on donnoit à Jupiter.

Garcilasso ,
Comment.
Reales , Lib.
2. cap. 17.

Lil. Gr. Gy-
raldi , Hist.
Deor Synt. 24
de Jove.

Le Serpent a quelque chose de mystérieux chez tous les Idolâtres des Indes Orientales , de la Chine & du Japon , comme chez les anciens Payens ; c'est aussi la même chose chez tous les Sauvages de l'Amerique.

Le Pere Bouchet , dans une de ses Lettres à M. Huet Evêque d'Avranches , dit , qu'il est rapporté dans l'Histoire des Indiens : « Qu'un fameux « Serpent nommé *Cheïen* , s'apperçût que l'Arbre « de vie avoit été découvert par les Dieux du se- « cond Ordre. Comme apparemment on avoit « confié à ses soins la garde de cet Arbre , il con- « çût une si grande colere de la surprise qu'on lui « avoit faite , qu'il répandit sur le champ une « grande quantité de poison. Toute la terre s'en « ressentit , & pas un homme ne devoit échapper « aux atteintes de ce poison mortel ; mais le Dieu « *Chiven* eut pitié de la nature humaine , il parut « sous la forme d'un Homme , & avala sans fa- « çon tout le venin , dont le malicieux Serpent.

Lettres édi-
fiantes & cur-
rieuses des
Missions de la
Comp. de Je-
sus , 9. Re-
cueil , 1. Let-
tre.

» avoit infecté l'Univers. Le Libérateur est assez bien désigné dans cette fable , aussi-bien que la chute generale des hommes ; mais le Libérateur est encore mieux marqué dans le Sacrifice , que les mêmes Indiens font d'un Mouton , & où (dit le Pere Bouchet dans la même Lettre) on récite une espece de priere , dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naistra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paroistra ?*

Le Pere du Tertre , le Ministre Rochefort , le Pere le Breton , & plusieurs autres Auteurs , assurent , que les Sauvages Meridionaux ont à peu près les mêmes idées qu'on a dans les grandes Indes , touchant le Dragon qui veut dévorer la Lune pendant son éclipse ; ce qui semble dénoter quelque mystere symbolique , de la même maniere que le bruit que font les uns & les autres avec leurs *Maraca* , ou bien en frappant sur des écorces , sur des tymbales , ou des chaudrons , désigne manifestement un Culte religieux , qui est un reste de celui des Corybantes.

Hist. Nat.
des Antilles ,
Traité 7. ch.
1. §. 3.

» Quand il se fait une Eclipse de Lune , dit le
» Pere du Tertre , ils (les Caraïbes) s'imaginent
» que le *Maboya* (c'est-à-dire le Démon) la man-
» ge. Ce qui fait qu'ils dansent toute la nuit , tant
» les jeunes , que les plus âgés , les femmes , que
» les hommes , sautelant les deux pieds joints , une
» main sur la tête , & l'autre sur la fesse , sans
» chanter ; mais jettant dedans l'air certains cris lu-
» gubres & épouvantables. Ceux qui ont com-
mencé

mencé une fois à danſer, ſont obligez de continuer juſqu'au point du jour, ſans oſer quitter pour quelque néceſſité que ce ſoit. Cependant une fille tient en ſa main une calebaſſe, dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermez, & en la remuant, elle tâche d'accorder ſa voix groſſiere avec ce tintamarre importun.

L'Inca Garcilaffo dit, que les Peruviens ſ'imaginoient que la Lune tomboit alors en défail lance, en danger de ſe laiſſer mourir. Ils ne ſe contentoient pas de faire beaucoup de bruit, de prieres, & d'autres cérémonies ſuperſtitieuſes, pour l'exciter à ſortir de cet état de langueur; mais ils frapportoient encore les chiens pour les faire crier, parce qu'ils étoient, dit-il, perſuadez, que la Lune les aimoit, & qu'elle ſe laiſſeroit toucher en les entendant aboyer. Les Anciens euſſent-ils penſé autrement de leur Diane chaftereſſe?

Garcilaffo,
Comment.
Reales, Lib.
2. cap. 23.

Ce ſont auſſi les mêmes idées à peu près dans l'Amérique Septentrionale; & un ancien Miſſionnaire, à ce qu'on m'a aſſuré, avoit appris des Hurons, qu'ils avoient anciennement chez eux & la même opinion, & le même uſage.

Dans l'Aſtronomie on appelle les nœuds, où ſe forment les Eclypſes du Soleil & de la Lune, la tête & la queuë du Dragon. Seroit-ce ce qui auroit fondé l'opinion ridicule des Indiens, qui croient qu'un Dragon veut les dévorer, & qui dans cette perſuaſion font alors & beaucoup de prieres, & un grand bruit de tambours & de

chaudrons pour l'appaiser, ou pour l'effrayer? Les Anciens avoient aussi dans l'idée, * que le Soleil & la Lune souffroient pendant ce temps-là; & pendant que les Magiciennes faisoient leurs opérations magiques, ils se persuadoient la secourir avec leurs Cymbales d'airain, qui retentissoient alors de tous côtés. Pour moi, je crois entrevoir un reste de l'esprit de la Religion des Corybantes, dans le son de ces Cymbales consacrées aux Orgies, & au Culte de Cerés & d'Isis. Les premiers Auteurs du Culte Religieux auroient-ils voulu que les Eclipses fussent des Epo-

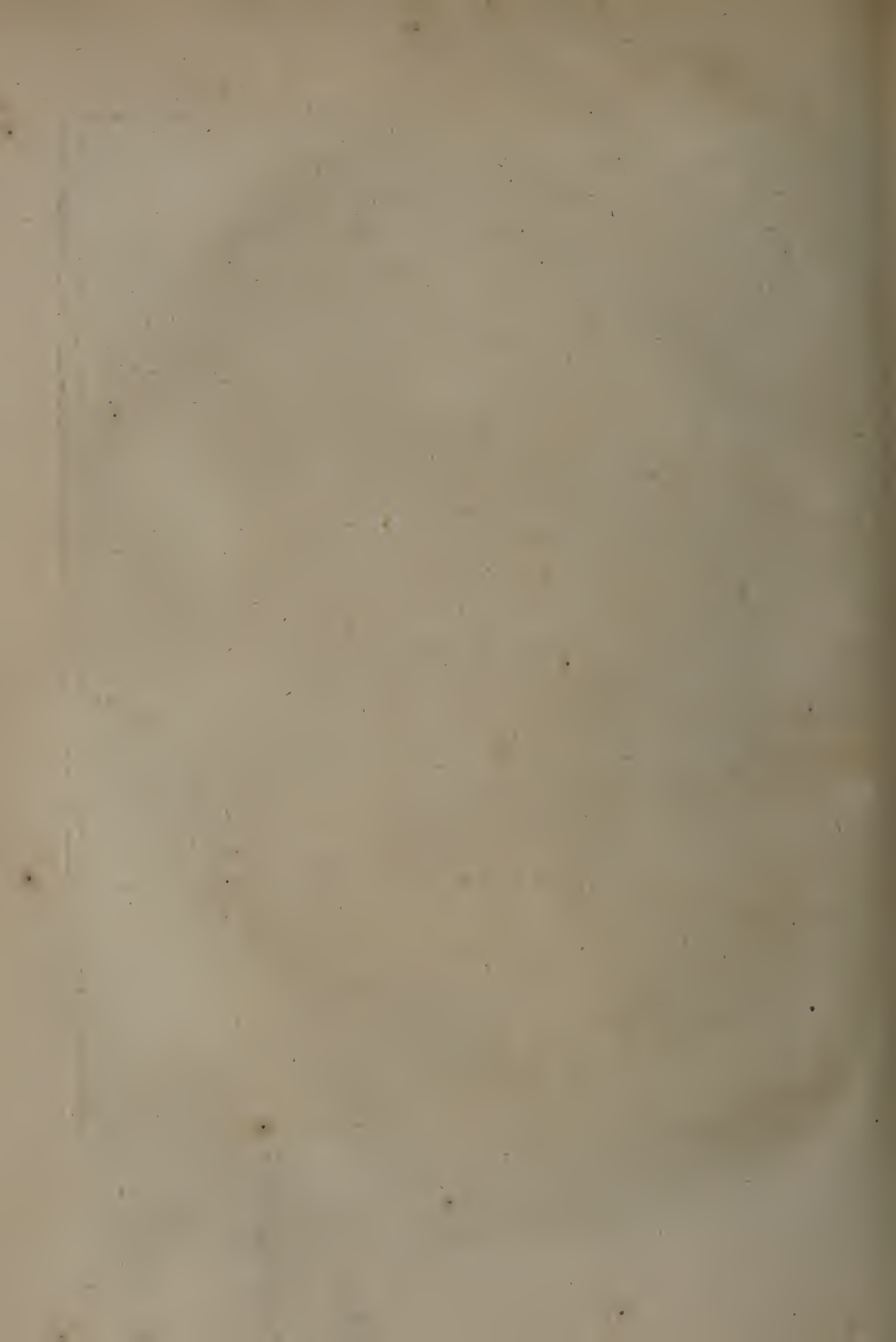
* *Cœlius Rhod. Lect. Ant. Lib. 19. cap. 10.* Es porro in sacris & ex-cantationibus magnam habuisse Veteribus auctoritatem ac vim, scribit Theocriti Interpres in Poetæ Pharmaceutriâ, propterea-que in Lunæ deliquiis adhiberi solitum καὶ σπιντοῖς κατοικουμένοις, id est, & hominum morte: purius enim cæteris habebatur καὶ ἀπελασπιδὸν ἢ μίσηματόν, id est, pollutionum expiatorium. Inde eo utebantur in Purificationibus universis, ut in Libro de Diis scripsit Apollodorus. Quin & Coræ seu Proserpinæ Sacerdos Athenis Æneum pulsare instrumentum assuerat, quod ἠχέου vocant. Apud Laconas Rege defuncto lebetibus obtinnire fuit veteris instituti. . . . Aris porro sonos, ceu rem potentissimam multis rebus Græcorum vetustissimos adhibuisse palam est. Cur vero aris dissono crepitu defi-

cienti Lunæ auxiliarentur. Antiquiores, quod & Manilius significat, sed & Ovidius:

*Te quoque Luna traho, quamvis
Temesæa labores,
Æra tuos minuunt.*

Alexander etiam rationem affectus ejusmodi; æs & ferrum, inquit, quatiunt mortales, quod inde abigi dæmonas creditum sit, quo tempore sydera hæc vim suam ad terras non perducant, quæ hominibus profit, & improbos retrudat dæmonas. Moris hujus item meminit Titus Livius ab Urbe condita 26. Campanorum Imbellis multitudo, cum aris crepitu, qualis in defectu Lunæ silenti nocte fieri solet, edidit clamorem. Et ut Plinium præteream, etiam Thebaidos sexto Papinius: procul auxiliantia gentes æra crepant, &c.





ques, qui sous les idées énigmatiques d'un Dragon, lequel veut dévorer la Lune & le Soleil; rappellassent à l'esprit des hommes les efforts que l'esprit de ténèbres a fait pour les perdre; le succès qu'il eut en trompant nos premiers Peres, & la victoire que devoit remporter sur lui un Libérateur, né d'une Mere Vierge?

Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Jean dans son Apocalypse, nous représente la même chose sous un Symbole à peu près semblable dans cette femme revêtuë du Soleil, qui a la Lune sous ses pieds, & un Diadème surmonté de 12. Etoiles. Cette femme est au terme de l'enfantement; le Dragon à sept têtes, couronné d'autant de Diadèmes, & dont la queue entraîne la troisième partie des Etoiles du Ciel, attend le moment, où elle se délivrera de son fruit pour le dévorer; mais cette femme met au jour un fils, qui doit être le maître de toutes les Nations. Ce fils est aussi-tôt porté au Trône de Dieu, & la femme conduite dans la solitude, au lieu que Dieu lui avoit préparé. Quelle est cette femme? Quel est ce fils? Quel est ce Dragon? On en peut juger évidemment par la suite; car il est dit immédiatement après, qu'il se fit un grand combat dans le Ciel entre Michel & ses Anges d'un côté, & le Dragon & ses Anges de l'autre. Le Dragon, l'ancien Serpent, c'est-à-dire, le Démon & Satan, qui séduit tout le monde, y fut vaincu & chassé pour jamais du Ciel avec toute sa suite.

Apocal. cap. 12.

12. Ap. 12. 1.

Plutarch. de
facie in orbe
Lunæ.

Alexander
Aphrodis.
Lib. 1. Prob.
46.
Item Lib. 2.
Probl. 43.

D. Maxim.
Taurin Homil.
de defec-
tu Lunæ.

V. le Pontifi-
cal de la Bé-
nédiction des
Cloches.

On fera d'autant plus persuadé que ce Dragon, lequel dans l'opinion des Indiens, veut dévorer la Lune, n'étoit dans l'Antiquité qu'une figure du Serpent infernal, que Plutarque & Alexandre Aphrody sien rendent témoignage, que les Anciens ne faisoient retentir leurs Cymbales d'airain, que dans la persuasion où ils étoient de l'efficacité de ces Cymbales, pour chasser les malins esprits, Démons, ou Manes, dont la Lune étoit pleine ou investie, & qui jettoient d'épouvantables cris pendant son Eclypse. Cette persuasion & cet usage de l'Antiquité ne furent pas d'abord détruits & abolis par-tout où le Christianisme fut reçu, ainsi que nous l'apprenons de saint Maxime de Turin, à qui cette opinion ridicule des Chrétiens de son temps, causa une indignation, qui l'obligea de composer une Homélie sur ce sujet, dans laquelle il se mocque des Clameurs, & du bruit qu'il leur avoit entendu faire pendant le temps d'une Eclypse, « comme si, dit-il, ils eussent voulu donner du secours au Créateur; & si Dieu qui a fait les Astres, n'étoit pas en état de les soutenir & de les défendre. » Quoique l'Eglise n'ait jamais adopté les opinions des Anciens, toujours mêlées de superstitions ou d'erreurs, elle a pourtant sanctifié quelques-uns des usages de l'Antiquité; & c'est peut-être pour cette raison d'économie, qu'elle a établi de benir les Cloches pour mettre les Démons en fuite, aussi bien que les ombres, les phantômes, & toutes

les puissances Aériennes , qui pourroient nous nuire.

Le plus grand nombre des Nations Sauvages a une extrême horreur des serpens , tandis qu'il y en a d'autres au contraire qui s'en nourrissent. Il n'est presque pas néanmoins de Sauvages qui n'en fassent peindre , ou graver quelques figures sur leur corps. Mais ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que les os & les peaux des serpens entrent dans presque tous les Mysteres de leurs sorts. Leurs Devins s'en font des couronnes , & des ceintures comme les Bacchantes , & s'accommodent de la maniere dont on nous peint la tête de Meduse sur l'Egide de Pallas. Ils n'ignorent pas aussi l'art de les enchanter ; & il n'est pas extraordinaire de leur voir manier des serpens à sonnettes , dont le venin est très-présent , & les porter dans leur sein , comme s'ils n'en avoient aucun danger à craindre.

Revenant à présent sur tous ces Symboles de la Théologie Payenne dont je viens de parler , je crois , que si mes conjectures paroissent bien fondées , on peut en effet en recueillir ce que j'ai avancé d'abord ; sçavoir , que ce qu'il y a de principal dans cette Théologie symbolique des Payens , a une véritable connexion avec tout ce qu'il y a d'essentiel dans nôtre créance ; le fonds de nos Mysteres se rapportant presque tout entier à la faute de nos premiers Peres , & à sa réparation.

J'avouë que les Payens avoient étrangement

confondu toute leur Théologie symbolique; qu'on se sent naturellement une véritable horreur de comparer une Religion aussi monstrueuse, que l'étoit la leur, & à laquelle ils n'entendoient plus rien eux-mêmes, avec une Religion aussi pure que la nôtre; & qu'on ne pourroit faire cette comparaison sans scandale, si l'on concevoit leurs Divinités aussi vitieuses, que les ont dépeintes Hesiodé, Homère, & après eux tous les Poëtes. Distinguons donc deux temps dans le Paganisme; séparons des premiers temps toutes ces fables grossières, que les derniers temps ont inventé, & qui ont fait de Jupiter un Adultere, & un Libertin outré: de Bacchus un Yvrogne dans le dernier excès: de Venus le modele de toutes les prostituées, & de Mercure un Patron des Voleurs, &c. Remontons à ces premiers siècles, où les premières idées symboliques étoient moins corrompues.

Il est vrai que nous y trouverons encore quelque confusion; car sous les mêmes noms, sous les mêmes Symboles, nous découvrons différentes personnes, différens objets. Bacchus & Osiris, par exemple, sont la Divinité, le Soleil, notre premier Pere, & les Types du Libérateur: de la même maniere, Vesta, Ceres, Isis, &c. sont la Divinité, le Soleil & la Lune, & se confondent en une personne, en qui l'on voit des attributions contradictoires; comme d'être Meres, & d'être Vierges. Cependant ces choses, dans la

comparaison qu'on en peut faire avec nôtre Religion, sont faciles à débrouïller, à ceux qui la sçavent; au lieu que nôtre Religion même causeroit de semblables embarras à ceux qui ne l'entendroient point; car il est certain qu'on y parle du Rédempteur comme d'un Dieu, parce qu'il est Dieu en effet; on en parle comme d'un Homme-Dieu, à cause de l'alliance qui se trouve en lui de la Nature Divine & de la Nature Humaine; on en parle comme d'un Homme, quand on ne fait attention qu'à l'Humanité; & cet Homme est confondu dans le nom d'Adam avec nôtre premier Pere & avec toute sa Race: Il y est confondu avec l'Homme pécheur, parce qu'il s'est chargé de toutes nos iniquités: enfin on lui applique plusieurs Symboles qui conviennent avec ceux de la premiere Antiquité, comme d'être le Soleil de Justice, la lumiere du Monde, le Pain Celeste, &c. Les termes dont on se sert pour honorer sa sainte Mere, semblent en faire une espece de Divinité, & la confondre avec Dieu: car le titre de Reine des Anges, & une infinité d'autres qu'on lui attribue, reviennent à ceux qu'on donnoit à la Mere des Dieux des Payens. L'Eglise elle-même lui applique, dans l'Office de ses Fêtes, les paroles de l'Ecriture Sainte, qui ne conviennent proprement qu'à la sagesse incréée, que les Payens sembloient aussi avoir figurée dans la naissance de Minerve. La comparaison qu'on fait d'elle avec Eye; dont on lui donne

aussi le nom, à cause du rapport qu'il y a entre l'une & l'autre, pourroit donner lieu à les confondre toutes deux, & à leur faire soutenir dans une même personne des attributions qui paroîtroient contradictoires, comme d'être Vierge, & d'être la Mere des Hommes. Enfin, entre plusieurs Symboles de la Religion des premiers temps, on lui applique plus particulièrement ceux de ces Divinités qui semblent la figurer; on la peint souvent, ainsi que je viens d'en apporter l'exemple, revêtuë du Soleil, élevée sur la Lune, & écrasant la tête du Serpent infernal. Le Serpent, Symbole d'Isis, lui est tellement attaché, que c'est en elle & dans son fils que se vérifient les paroles que Dieu dit au Serpent au sujet d'Eve péchereuse : « Je mettrai une inimitié éternelle entre toi & la femme, ta posterité & la sienne; tu dresseras des embûches à ses pieds, & elle écrasera ta tête.

Gen. cap. 3.
v. 15.

De la même maniere que tous les Symboles de la Religion avoient pour principal objet la faute de nos premiers Peres, & la réparation qui devoit en être faite; il falloit pareillement que ce fût au même objet que se rapportassent toutes les pratiques les plus essentielles de la Religion, & c'est ce qu'il est encore nécessaire de montrer.

Pratiques
de Reli-
gion.

La coûtume qu'avoient les Tybarniens de se mettre au lit aux couches de leurs femmes, est une pratique de Religion, qui semble avoir une connexion

connexion naturelle avec le péché originel , & qui paroît être une pénitence pour les parens , instituée pour l'expiation de ce peché. Cette coutume s'explique par celle des Galibis , des Caraïbes , des Brésiliens , & des autres Sauvages Méridionaux. Les rigueurs de cette pénitence volontaire , qui consiste dans des jeûnes austeres , & dans beaucoup d'autres superstitions , commencent ; dès que leurs femmes se sont déclarées enceintes : mais dès qu'elles sont délivrées de leur fruit , ces austerités sont beaucoup plus rigoureuses ; car alors le mari suspendant son Hamach vers le toit de la Cabane , bien loin de s'y faire traiter avec délicatesse par son épouse , ainsi que quelques Auteurs l'ont écrit des uns & des autres , il s'y ensevelit dans la retraite & dans le silence , & observe un jeûne de six semaines si rigide , qu'au bout de ce temps-là il en sort décharné comme un squelette ; après quoi il est obligé d'aller tuer un certain oiseau pour sa relevée. C'est ce qu'en a écrit le Sieur Biet ; le Pere du Tertre ajoûte , qu'après les 40. jours expirez de ce jeûne austere , ils font un festin à leurs parens & à leurs amis , des extrémités des pains de Cafsava qu'ils ont entamez pendant leur jeûne , & dont , selon l'usage , ils ne peuvent manger que le milieu. Avant que de commencer à manger , tous les invités découpent la peau de ce miserable avec des dents d'Acouti , * & tirent du sang

Biet , Voyage de la Terre Equinoxiale , Liv. 3. chap. 13.

Du Tertre , Hist. nat. des Antil. Traité 7. chap. 1. §. 4.

* L'Acouti , selon cette description qu'en donne le Ministre

de toutes les parties de son corps, en sorte qu'ils en font, dit-il, un malade réel d'un malade de pure imagination. Ce n'est pas tout; car après cela ils prennent soixante ou quatre-vingt gros grains de piment, ou poivre d'inde, le plus fort qu'ils peuvent trouver; & après l'avoir bien broyé dans l'eau, ils lavent avec cette eau pimentée les playes & les cicatrices de ce pauvre malheureux, lequel ne souffre gueres moins que si on le brûloit tout vif; cependant il ne faut pas qu'il dise un seul mot, s'il ne veut passer pour un lâche & pour un infâme.

Cette cérémonie achevée, on le ramene à son lit, où il demeure encore quelques jours, tandis que les autres vont faire bonne chere, & se réjouir à ses dépens. Son jeûne dure encore l'espace de six mois, pendant lesquels il ne mange ni oyseaux, ni poissons, dans la persuasion où

Rochefort, » est un animal de
 » couleur brune tirant sur le noir;
 » il a le poil rude, clair, & une
 » petite queue sans poil: il a deux
 » dents à la machoire d'en haut,
 » & autant en celle d'en bas. Il
 » tient son manger entre ses deux
 » pattes de devant comme l'Es-
 » cureüil, il jette un cri, comme
 » s'il disoit distinctement *Coüyé*.
 » On le poursuit avec les chiens,
 » parce que sa chair, quoiqu'elle
 » sente un peu le Sauvagin, est
 » estimée de plusieurs, autant
 » que celle du Lapin. Quand il
 » est chassé, il se sauve dans le

creux des arbres, d'où on le »
 fait sortir avec la fumée, après »
 qu'il a crié étrangement. Si on »
 le prend jeune, il s'apprivoise »
 aisément; & lorsqu'on le met »
 en colere, le poil de dessus son »
 dos s'hérissé, & il frappe la ter- »
 re de ses pattes de derriere, »
 comme font les Lapins. Il est »
 aussi de même grosseur; mais »
 ses oreilles sont courtes & ron- »
 des, & ses dents sont tran- »
 chantes comme un rasoïr. Ro- »
 chefort, *Hist. naturelle des Isle*
Antilles, chap. 12. art. 4.

ils font, que cela feroit mal à l'enfant, & que cet enfant participeroit à tous les défauts naturels des animaux, dont le Pere auroit mangé.

Ce jeune si long & si rigoureux, ne se garde qu'à l'occasion des premiers nez; ils en font quittes à meilleur marché pour les autres qui doivent suivre. Thevet assure, que pendant ce temps-là les femmes Bresiliennes, qui ont accouché, font une abstinence plus longue & plus austere que leurs maris. Selon le Pere du Tertre, celles des Caraïbes des Isles font traitées avec moins de rigueur. Je ne sçache pas que dans l'Amerique Septentrionale, les maris imitent en ce point ceux de la Méridionale; mais pour ce qui est de leurs femmes, il est certain qu'après leurs couches, elles observent un régime, qui a tout l'air d'une pénitence.

Le remede établi dans la Loy de nature pour effacer la tache du péché originel, n'interessoit pas uniquement les parens de l'enfant. Cet enfant, coupable par le malheur de sa naissance, devoit expier la faute qu'il avoit hérité de ses Peres. Quoiqu'on ne sçache pas en quoi consistoit ce remede; on convient cependant qu'il y en avoit un, & que ce remede étoit nécessaire. Peut-être étoit-ce une espece de Baptême & de Purification legale; en effet c'étoit un usage de presque toute la Gentilité, comme c'est encore celui de toute l'Amerique, de plonger les enfans nouveaux nez dans l'eau, souvent même dans des Rivieres gla-

Thevet Cos-
mogr. Univ.
Liv. 21. ch. 5.
p. 916.

Du Tertre,
loco citato.

cées ; & cette pratique me semble avoir toujours été regardée comme un usage de Religion. Il y avoit outre cela un temps marqué pour donner un nom aux enfans. C'étoit un temps de solennité où toute la parenté étoit invitée, & où l'on faisoit un festin, qui étoit peut-être originairement un Sacrifice. Chez plusieurs Nations qui avoient l'usage de la Circoncision comme les Juifs, ou quelque chose de semblable, il en coûtoit du sang à l'enfant, qui devoit passer nécessairement par cette opération douloureuse. Ce temps n'étoit pas réglé partout également. C'étoit chez les Hébreux le huitième jour après la naissance, à moins que d'autres raisons n'obligeassent de différer cette cérémonie.

Il est constant qu'il y avoit, & qu'il y a encore quelque chose d'approchant chez les différentes Nations de l'Amérique, comme on peut s'en assurer par le témoignage de différens Auteurs qui en ont écrit. Je me contenterai de rapporter ce que disent sur cela le Pere du Tertre & le Sieur Nicolas Perrot. » Huit jours après
 » (les six mois de ces jeûnes rigoureux) dit le
 » Pere du Tertre, le pere invite un de ses plus
 » intimes amis pour être le Parrain de l'enfant,
 » ou une Marraine si c'est une fille, qui après
 » avoir un peu banqueté à leur mode, coupent
 » un peu de cheveux au-devant de la tête de l'en-
 » fant, lui percent le gras des oreilles, l'entre-
 » deux des narines, où l'on passe deux ou trois

Du Tertre,
 la même.

fils de coton , de peur qu'elles ne se rebouchent ,
 & la lèvre de dessous. S'ils croient que l'enfant
 soit trop foible pour supporter cette douleur , ils
 different jusqu'au bout de l'an , se contentant de
 lui couper les cheveux. Cela fait , ils lui don-
 nent le nom qu'il doit porter toute sa vie , ils ne
 laissent pourtant pas d'en prendre d'autres ; mais
 celui-là demeure toujours ; & en reconnoissance
 le pere & la mere de l'enfant oignent le col , &
 la tête du Parrain , ou de la Marraine , avec de
 l'huile de Palmiste.

Quand un enfant , dit le Sieur Perrot , soit
 mâle , soit femelle , est parvenu à l'âge de cinq
 ou six mois , le pere & la mere font un festin
 de ce qu'ils ont de meilleur , auquel ils invitent
 un Jongleur avec cinq ou six de ses Disciples.
 (Ce Jongleur est ce qu'étoient autrefois les Sa-
 crificateurs.) Le pere de famille , en lui adressant
 la parole , lui dit , qu'il est invité pour percer le
 nez & les oreilles de son enfant , & qu'il offre
 ce festin au Soleil , ou à quelque autre Divinité
 prétenduë , dont il déclare le nom , la priant
 d'avoir pitié de son enfant , & de lui conserver
 la vie : Le Jongleur répond ensuite selon la cou-
 tume , & fait son invocation à l'esprit que le pere
 a choisi. On lui présente à manger , & à ses Dis-
 ciples ; & s'il reste quelques mets , il leur est
 permis de les emporter avec eux. Quand on a
 fini de manger , la mere de l'enfant met devant
 les conviez des pelleteries , des chaudieres , ou

Memoires
 manuscrits du
 Sieur N. Per-
 rot.

» d'autres marchandises, & remet son enfant entre
 » les mains du Jongleur, qui le donne à tenir à
 » un de ses Disciples. Après avoir fini sa chan-
 » son à l'honneur de l'esprit invoqué, il tire de
 » son sac un poinçon plat, fait d'un os, & une
 » grosse alêne. Du poinçon il perce les deux oreil-
 » les de l'enfant, & de l'alêne il perce le nez. Il
 » remplit les cicatrices des deux oreilles avec de
 » petits rouleaux d'écorce; & dans le nez il met
 » un petit bout de plume qu'il y laisse jusqu'à ce
 « qu'il soit guéri, avec un certain onguent, dont
 » il le pense. Quand il est guéri, il y met du du-
 » vet de cigne, ou d'outarde.

Les séparations des femmes & des filles, au temps de leurs ordinaires, & leurs purifications, qui étoient en usage chez les Gentils, comme chez les Juifs, ont eu encore la Religion pour principe, & paroissent avoir été établies, comme des remèdes au péché. Elles sont très-rigoureuses en Amérique, où on leur fait des Cabanes à part, comme à ceux qui étoient attaquez de la lépre parmi les Juifs. Elles passent alors pour être si immondes, qu'elles n'osent toucher à rien, qui soit d'usage. La première fois que cela leur arrive, elles sont trente jours séparées du reste du peuple, & chaque fois on éteint le feu de la Cabane d'où elles sortent; on en emporte les cendres, qu'on jette hors du Village, & on allume un feu nouveau, comme si le premier avoit été souillé par leur présence. Chez les Peuples, qui

habitent les bords de la Riviere de la Plata , on les coût dans leur Hamach , comme si elles étoient mortes , fans y laisser qu'une petite ouverture à la bouche pour ne leur pas ôter l'usage de la respiration. Elles restent dans cet état , tandis que cela dure ; après quoi elles entrent dans les épreuves par où doivent passer toutes celles qui ont atteint l'âge de puberté , dont nous allons donner le détail ci-après.

Antonio Ruis
Conquist.
espiritual del
Paraguay. §.
10.

Chez les Gaures, „ dès que les femmes ou „ filles sentent qu'elles ont leurs ordinaires , elles „ sortent promptement de leur logis , & vont de- „ meurer seules à la campagne dans une petite „ hutte , faite de clayes avec une toile pendue „ au-devant , & qui sert de porte. Pendant le „ temps que cela dure , on leur porte tous „ les jours à boire , & à manger ; & quand elles „ en sont quittes , chacune , selon ses moyens , „ envoie au Prêtre un Chevreau , ou une Poule , „ ou un Pigeon pour offrande ; après quoi elles „ vont aux bains , & puis invitent quelques-uns „ de leurs parens à un repas qu'elles leur don- „ nent. „

Tavernier ,
Voyage de
Perse , Liv. 4.
chap. 8.

Les Nègres de Guinée , & de la Côte d'Or en Afrique , ont une semblable Loy de Purification , & de séparation pour le sexe ; mais au lieu de bâtir à chaque femme ou fille une Cabane particulière , ils en ont une publique , qui est comme une grande Halle , où toutes celles qui ont cette incommodité , peuvent se retirer , & vivre

Voyage d'Iffini, &c. p. 168.

ensemble. Voici ce qu'en rapporte le R. P. Godfrey Loyer (a) dans sa Relation du Royaume d'Iffini. « Il y a une certaine coutume, digne de
 « remarque, établie de tout temps parmi les Nè-
 « gres de cette Côte ; c'est que chaque Village
 « a une Case écartée des autres d'environ cent pas,
 « qu'ils appellent *Bournamon*, dans laquelle toutes
 « les filles & les femmes, sans exception, sont
 « obligées de se retirer, séparées de la conversa-
 « tion de tout le monde, jusqu'à ce que leurs
 « purgations soient entièrement cessées, après
 « quoi il leur est libre de retourner à leur mé-
 « nage. On leur y porte ce qui est nécessaire pour
 « la vie, comme si elles étoient pestiférées, &
 « elles n'oseroient, pour toutes choses, céler cette
 « infirmité, lorsqu'elle leur arrive, parce qu'il n'y
 « va pas moins pour elles que de la vie, si l'on
 « s'appercevoit qu'elles accommodassent à man-
 « ger pour leurs maris pendant ce temps-là. Aussi
 « leur fait-on manger la *Fetiché*, (b) & jurer
 qu'aussi-

(a) Cette Relation du P. Godfrey Loyer Religieux de l'Ordre des Freres Prêcheurs, a été imprimée à Paris en 1714. par les soins du R. P. de la Place Religieux du même Ordre, & Docteur de Sorbonne.

(b) La *Fetiché* est une espece de Talisman, ou quelque chose qui répond au *Manitou* des Amériquains. Ces Nègres Idolâtres de l'Afrique ont des usages bien sem-

blables à ceux qu'on voit répandus dans l'Amérique, sur-tout dans les choses qui concernent la Religion. On voit encore une même conformité de mœurs parmi quelques Peuples barbares des Indes Orientales avec les Amériquains ; mais je n'en vois point, où cette conformité soit plus parfaite, qu'elle l'est chez les Barbares de l'Isle Formose au voisinage de la Chine & du Japon.

J'en

qu'aussi-tôt qu'elles en auront la moindre atteinte , elles le déclareront à leurs maris , & se retireront au Bournamon. «

La premiere chose que font les Caraïbes , & tous les Sauvages Meridionaux , le matin dès qu'ils sont levez , c'est d'aller se baigner tous sans exception , hommes & femmes separément , dans la mer , ou ce qui est encore mieux , dans quelque Riviere , s'ils sont à portée de le faire. Cela paroît être une Loy de Purification qu'ils observent inviolablement.

Mais toutes les verités de la Religion étoient exprimées plus clairement , & d'une maniere plus significative , dans les cérémonies , & dans les épreuves des Initiations aux Mysteres , que dans les Symboles , & dans quelques usages détachez , dont nous venons de parler ; car , quoiqu'il s'y fût mêlé des abominations , & des choses honteuses , comme les Phalles , les Ityphalles , & les débauches secretes , où l'on s'abandonnoit , dit-on , pendant ces Mysteres nocturnes , & ces Fêtes cachées dans le silence de la nuit ; on découvre évidemment , que c'étoient des abus qui s'y étoient glissez , & qui étoient diametralement

Initiations
aux Mysteres.

J'en ai été extrêmement frappé , après avoir lû la Rélation qu'en a donné un Ministre Hollandois nommé George Candidius ; & après avoir vû ce qui en est écrit dans les Recueils des Lettres cu-

rieuses & édifiantes des Missionnaires de nôtre Compagnie. La Rélation du Ministre Candidius se trouve dans le Voyage de Recherchen aux Indes Orientales.

opposez à l'esprit de leur Institution, lequel étoit un esprit de mort à soi-même, de pénitence, & de sanctification.

On ne peut donner de détail de ce qui se passoit dans les Initiations à raison du secret inviolable, qui étoit ordonné sur cette matiere. Les Auteurs prophanes * eux-mêmes, lorsque l'occasion se présente naturellement d'en parler dans leurs Histoires, s'arrêtent avec respect, se bornent à un silence religieux, & font profession de se taire sur ces choses de Religion, sur lesquelles nôtre curiosité voudroit plus être instruite, & se sent piquer davantage. Il y en a pourtant certaines qu'ils ne nous ont pas laissé ignorer, sans entrer dans un détail, qui eut exposé, ou éventé le secret de ces Mysteres. On peut conclure de ce qu'ils disent, que les Initiations renfermoient & un assez long espace de temps, & une multitude d'actions diverses, qu'on peut réduire à certains points capitaux, qui prouvent le systême que j'ai avancé.

Les Initiations avoient comme deux differens états. Le premier étoit un état d'expiation, & le second un état de sanctification & de perfection : & c'est peut-être ces deux états, qui faisoient la distinction de ce qu'on appelloit *les grands & les petits Mysteres*.

* *Apuleius, Lib. 11. Metamorph. de Mysteriis.* Quæras forsitan satis anxie, studiosè Lector, quid deinde dictum, quid factum? Dice-

rem, si dicere liceret; cognosceres, si liceret audire; sed parerem noxam contraherent aures & linguæ, temerariæ curiositatis.

Dans l'état d'expiation , qui étoit véritablement un état de pénitence , on se tenoit dans la retraite & dans le silence : on jeûnoit rigoureusement : on se fevroit des plaisirs permis du mariage : on faisoit un aveu de ses crimes : on passoit par plusieurs purifications , qui représentoient l'état d'une mort mystique , & une régénération : enfin on subissoit des peines , qui paroissent être une pénitence , & une satisfaction pour les péchés passés.

Pour ces sortes d'Initiations , il falloit se retirer des occupations du monde , qui auroient pû distraire de l'application dûë aux choses de Dieu. Il y avoit pour cela des lieux de retraite destinez à cet usage , où l'on n'avoit point de communication avec le monde profane. Ces azyles étoient probablement , ou dans les Bois consacrez aux Dieux , ou dans l'enceinte des Temples , dans lesquels habitoient ceux qui étoient destinez au service des Autels.

Le jeûne étoit nécessairement requis dans les Initiations des Mysteres , comme il paroît par la réponse solemnelle que l'Initié étoit obligé de faire. *Jejunavi*. * Ces jeûnes étoient extrêmement

* *Arnobius , Lib. 5.* Eleusiniorum vestrorum notas & origines , produnt Urbes & antiquarum Elogia litterarum ; ipsa denique Symbola , quæ rogati , sacrorum in acceptionibus respondetis. *Jejunavi* , atque *Ebibi cyceonem* ,

ex cystâ sumpsi , & *in calathum misi* , *accepi rursus* , *in cystulam transtuli*.

Julius Firmicus , Lib. de Erroribus Prof. Relig. In quodam templo , ut in interiores partes homo moriturus possit admitti , dicit , de

rigoureux ; & quoiqu'on ne sçache pas précisé-
ment en quoi ils consistoient , il semble néan-
moins, qu'en certains endroits, ils d'uroient très-
long-temps ; qu'on s'abstenoit non seulement de
tout ce qui avoit eu vie , mais encore de beau-
coup d'autres choses qui eussent pû flatter tant
soit peu la délicatesse. Les Anciens étoient per-
suadez que le jeûne dégageant l'ame de la ma-
tiere, la rendoit plus propre à communiquer avec
les Dieux.

Il en étoit de même de la continence, dans la-
quelle il falloit avoir vécu pendant un certain
temps. On appelloit cela *in casto esse*, & il falloit
que l'Initié rendit un témoignage solennel qu'il
avoit passé par cette épreuve. Ceux, à qui la con-
tinence étoit difficile, amortissoient l'aiguillon de
la chair, en buvant de la ciguë : d'autres met-
toient sous leurs nattes de certaines plantes qu'ils
croyoient avoir la vertu de conserver la chasteté.
Cette Loy avoit plus ou moins d'étenduë, selon
les lieux, & les differens états des Initiés. Quel-
ques-uns n'y étoient obligez que pour le temps
des Initiations ; d'autres en faisoient une profes-
sion pour toute leur vie ; mais les Prêtres de Cy-
bèle étoient contraints de cesser d'être hommes.

Dans les expiations des crimes particuliers, qui
paroissent indépendantes du cours des Initiations

Tympano manducavi, de Cym-
balo bibi, & Religionis secreta
perdidici. Quod Græco sermone

dicitur, ἐκ τυμπάνου βέβρωκα, ἐκ
κυμβάλου πίποκα, ἔχονα μυστήρια

aux Myfteres facrez, les coupables devoient avoir recours à quelqu'un qui put les expier, & ils devoient déclarer leur crime du moins en general. Apollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans Médée, & dans Jason, qui furent se faire expier chez Circé. Circé les ayant introduits chez elle, & les ayant invités à s'asseoir, tout d'un coup ils se jettent avec impetuofité au bord de son feu, & s'y tiennent dans l'état ordinaire des fupplians; Médée couvre son front de fes deux mains, & Jason enfonce dans la terre l'épée, dont il a tué le malheureux Abfyrte. Pendant tout le temps, l'un & l'autre roulent leurs yeux dans leur tête d'une maniere extraordinaire; & n'ont aucun regard affuré & tranquile. A ce figne, Circé comprend qu'ils font coupables d'un meurtre; & la crainte de Jupiter, qui prend les fupplians fous fa protection, l'oblige à les expier felon la forme ufitée.

Apoll. Rhod.
Lib. 4. v. 662.

Elle prépare d'abord tout ce qui étoit néceffaire pour le facrifice, & fait apporter un petit cochon de lait. Après l'avoir égorgé, elle frotte de fon fang les mains des deux coupables, ce qu'elle accompagne de Libations propitiatoires à l'honneur de Jupiter, vengeur des Parricides, & leur expiateur. Ses fuivantes, lesquelles avoient accoutumé de la fervir de leur miniftère dans ces occasions, emportent, & jettent dehors tout ce qui avoit fervi à l'expiation, tandis qu'elle fait confumer fur l'Autel des gateaux facrés, &

qu'elle fait des prieres pour appaiser la colere des fieres Eumenides; pour reconcilier Jupitier à l'un & à l'autre, & pour le leur rendre favorable, soit qu'ils eussent trempé leurs mains dans le sang étranger, soit qu'ils les eussent souillées dans celui de leurs proches, ou de leurs Concitoyens.

La cérémonie étant finie, Circé les fait asseoir sur des Thrônes, & s'étant assise vis-à-vis, elle leur fait différentes questions, en general sur le motif de leur navigation, mais plus particulièrement encore sur le sujet, qui les avoit obligés de venir se faire expier chez elle. Médée raconta à Circé ce qui s'étoit passé, elle cacha néanmoins les principales circonstances de la mort d'Absyrte. Circé, à qui probablement les Dieux les avoient révélées, ne les ignoroit pas; mais touchée de compassion pour cette malheureuse, qui verfoit beaucoup de larmes, elle se contenta de lui faire des reproches generaux sur sa fuite, & sur ses crimes, & elle chassa ensuite l'un & l'autre de sa présence & de chez elle, sans leur faire aucun autre mal.

Dans les Mysteres de Samothrace, ceux qu'on initioit, devoient, durant le cours des expiations, déclarer les pechés qu'ils avoient commis, au moins celui de leur vie, qui étoit le plus considerable. Nous devons le conclure de ce que Plutarque raconte de Lyfander. Le Prêtre lui ayant déclaré qu'il devoit lui confesser le crime, qui chargeoit le plus sa conscience; Lyfander, qui ne

se sentoît pas cette dévotion , voulut sçavoir si c'étoit lui , ou les Dieux qui lui commandoient de le faire ; le Prêtre répondit que c'étoient les Dieux. Eh bien , reprit Lyfander , retire-toi donc en arriere , & je le dirai aux Dieux s'ils me le demandent.

Le même Auteur rapporte encore un ou deux faits semblables de quelques Lacédemoniens , qui se faisoient initier aux Myfteres , & qui ne se trouvant pas d'humeur à déclarer leurs pechés au Myste , refuserent d'obéir , ou éluderent sa demande par de semblables réponses. Plutarque
ibid.

Les Lustrations & les Purifications étoient comme une espece de Baptême , qui en ôtant les immondices du corps , étoient en même temps une figure du soin qu'on devoit prendre de purifier l'ame des souillures , qu'elle pouvoit avoir contractées , de maniere qu'elle fut comme regenerée à une nouvelle vie. Ces Lustrations consistoient en de frequentes ablutions de tout le corps , ou simplement des mains. Quelques-unes se faisoient par aspersïon , & d'autres par immersion. On n'y employoit pas seulement l'eau , mais encore les sels , le sang des victimes , & le feu. Il y avoit des Lustrations expiatoires , & d'autres préparatoires ; les unes supposoient un crime volontaire , ou même involontaire , comme la vûë , & l'attouchement d'un cadavre , &c. Les préparatoires étoient seulement une disposition à une plus grande perfection ; car quelque pur que l'on

fût, l'ame, selon la pensée des Payens même, pouvoit, & devoit toujours se purifier davantage, pour se rendre plus digne d'approcher des Dieux.

Ce n'étoit pas seulement la Loy de Moïse, qui ufoit de ces purifications extérieures ; les autres Nations en avoient un très-grand nombre de légales, sur-tout pour les Prêtres. Ceux des Egyptiens l'emportoient pardessus les autres ; car ils razoient jusqu'à leurs sourcils pour contracter moins d'impuretés, & pour avoir plus de facilité à se purifier ; c'étoit-là même le motif de leur Circoncision.

Mais il y avoit dans le cours des Initiations des Lustrations plus sacrées & plus sacramentelles encore, si j'ose ainsi m'exprimer, que les ordinaires, qu'on réiteroit souvent. Tertullien * rend un beau témoignage de ces Initiations, par une espece de Regeneration & de Baptême, dans les Mysteres de Mithra, d'Apollon, d'Isis, & de la Déesse d'Eleusine. On appelloit *Υδραρός*, ou le verse eau, celui qui avoit charge de faire cette sorte de Lustration.

Les Mysteres de Mithra représentoient encore plus naturellement une mort mystique, une ma-

Tertul. de
Baptif. cap. 5.

Hesychius.
Υ.

* *Tertull. de Baptismo, cap. 5.* Nationes sacris quibusdam per lavacrum initiantur, Isis alicujus, aut Mithræ. Ipsos etiam Deos suis lavationibus efferunt, cæterum villas, domos, templa, totasque urbes aspergine circum-

latae aquæ expiant passim. Certè ludis Apollinaribus & Pelusiis (legendum Eleusiniis) tinguntur : idque se in regenerationem, & impunitatem perjuratorum suorum, agere præsumunt.

niere de Regeneration à une nouvelle vie , ou une espece de Résurrection , ainsi que le dit le même Tertullien , que ne faisoient les autres Mysteres. Celui , qui se faisoit initier , faisoit semblant de préférer la mort à la couronne , pour témoigner qu'il ne vouloit point d'autre couronne que le Dieu même , à qui il se consacroit ; & celui qui l'initioit , feignoit aussi de l'immoler. Ce n'étoit qu'une représentation simple & mystique ; & Lampridius , dans la vie de Commode , reproche à cet Empereur d'avoir souillé les Mysteres de Mithra * par un véritable homicide ; ce Barbare ne s'étant pas contenté d'une mort symbolique pratiquée dans ces sortes d'occasions.

Tertullianus
de Baptismo ,
cap. 5.

Enfin il y avoit une flagellation , qu'on peut regarder comme une sorte de satisfaction. Elle étoit sûrement dans les Mysteres d'Eleusine. Voici ce que Pausanias nous en apprend. « Chez les Pheneates , il y a , dit-il , un temple de Cerès , surnommée *Eleusine* , où les Initiations se font absolument avec des rites , tous semblables à ceux d'Eleusine même : & ils prétendent que c'est chez eux , & non pas à Eleusine , que ces Initiations ont été instituées. » Au près de ce Temple de Cerès Eleusine , est un autre monument , où l'on conserve une Image de Cerès Cidarie. La Prêtresse mettant sur elle cette Ima-

Pausan. in
Arcadic. p.
249.

* *Alius Lampridius de Commodo Imperatore. Sacra Mithriaca Homicidio vero polluit , cum*

illic aliquid ad speciem timoris vel dici , vel fingi soleat.

» ge de la Déesse , comme la représentant elle-
 » même , à certains jours marquez pendant le
 » cours des grandes Initiations , frappe avec des
 » verges ceux du pais , qui se font initier , selon
 » la coûtume établie parmi eux.

Paufanias , in
 Arcadic. p.
 254.

Le même Auteur dit , qu'à Alée , Ville de l'Arcadie , il y avoit un Temple de la Diane d'Ephèse , un autre de Minerve-Alée , & un troisième de Bacchus avec un simulachre , où toutes les années on célébroit des fêtes , dans lesquelles les jeunes filles étoient déchirées à coups de verges , de la même maniere que les jeunes gens l'étoient à Sparte devant l'Autel de la Diane Orthie ; ce qui me feroit croire que c'étoit aussi une cérémonie d'une sorte d'Initiation chez les Lacédemoniens , que cette flagellation des jeunes gens , qui entroient dans l'âge de puberté.

Rien ne seroit plus incroyable que cette cruelle flagellation , si elle n'étoit circonftanciée par un grand nombre d'Auteurs , dont le témoignage ne peut être refusé , & dont plusieurs parlent comme témoins oculaires.

Toutes les années donc les Lacédemoniens célébroient une fête , nommée *Διαμυσίγωσις* , à l'honneur de Diane Orthie. On produisoit devant l'Autel de la Déesse un certain nombre de jeunes gens , qui devoient être initiés ; & tandis que la Prêtresse tenoit entre les mains le simulachre de cette Divinité , on flagelloit ces jeunes gens avec tant de cruauté , que le sang ruisseloit de

toutes les parties de leur corps. On ne les ménageoit en aucune manière ; & Pausanias assure , que si quelqu'un , touché de leur noblesse , les épargnoit tant soit peu , le simulachre de la Déesse , quoique très-petit , devenoit si pésant entre les mains de la Prêtresse , qu'elle ne pouvoit plus le soutenir. Les parens n'étoient point touchés de compassion de voir leurs enfans mis en pièces par la violence des coups , ils appréhendoient davantage de leur voir donner quelque signe de foiblesse , que de les voir expirer , & ils les exhortoient incessamment à montrer jusqu'à la fin la force d'un courage insurmontable. Ces jeunes gens eux-mêmes ne paroissoient pas sensibles à ce qu'ils souffroient ; & Cicéron dit , * que non seulement la violence de la douleur n'avoit jamais arraché un cri à pas un d'eux , mais pas même un soupir. Lorsqu'ils étoient dans un état si pitoyable , qu'on ne fraploit plus que sur des membres déchirés , & qu'on ajoûtoit playe sur playe , il s'élevoit entre eux un combat d'émulation à qui souffriroit davantage , & témoigneroit mieux sa constance. Ils s'estimoient heureux de mourir dans cet exercice pénible de souffrance , à cause de l'honneur qui devoit leur en revenir , & à leur famille. Car s'il arrivoit que

Pausan. in
Laconicis , p.
98.

Cicero Tuscul.
cul. qu. 2.

* Cicero Tuscul. quest. 2. Spar-
tæ pueri ad aram sic verberibus
accipiuntur , ut multus è visce-
ribus sanguis exeat ; nonnum-

quam etiam , ut quum ibi essem
audiebam , ad necem. Quorum
non modo nemo exclamavit um-
quam , sed ne ingemuit quidem.

quelqu'un mourut, avant que d'avoir reçu le nombre de coups déterminé, il étoit enseveli aux frais du Public; on le portoit au Tombeau, ayant une couronne sur la tête, & on lui dressoit une statuë, qui l'immortalisoit dans les siècles à venir: honneur pour un Lacédémonien, préférable à la plus longue vie.

Dans les Initiations des Lupercales, dont les Mysteres étoient à peu près semblables à ceux de Samothrace, & dont l'usage avoit été porté en Italie par les Arcadiens, qui suivirent Evandre; les filles étoient aussi frappées avec des lanieres de cuir. Ce qu'Ovide nous exprime au second des Fastes en cette maniere.

Ovidius Fastor. 2.

Jussa sua Terga Puellæ

Pellibus exectis percutienda dabant.

L'Ame ayant été regenerée à une vie nouvelle, devoit passer à l'état de perfection, signifiée dans le mot τελευτη, qu'on appliquoit à ces Mysteres, à cause de la perfection qu'ils étoient censés donner, ou bien à laquelle ils engageoient. Cette perfection consistoit dans un dégagement parfait de toutes les choses sensibles, à quoi il falloit renoncer de cœur; dégagement des plaisirs de la société dans la retraite, des biens de la Terre par un exercice de pauvreté volontaire, en demandant l'aumône, & vivant de l'Autel, selon la profession qu'on en paroissoit faire dans

les paroles solennelles de *Tympano manducavi* : enfin il falloit mettre l'ame dans cet état d'indifference , que rien au monde ne pût la toucher. Suidas dit, que personne ne pouvoit être initié, qu'il n'eut passé successivement par l'épreuve de plusieurs tourmens , & qu'il n'eut donné des témoignages authentiques qu'il avoit acquis la perfection de la sainteté , une apathie , & une insensibilité parfaite pour toutes choses. Saint Gregoire de Nazianze parle de ces épreuves par le fer , par le feu , &c. qu'on subissoit dans les Mysteres de Mithra ; & il leur oppose ensuite un bel exemple de la constance chrétienne dans la personne de Marc d'Aréthuse , venerable vieillard , qui se laissoit traîner par les cheveux , fouler aux pieds , jeter dans les cloaques , & qui souffroit toutes sortes d'indignités aussi ignominieuses que sensibles , sans faire paroître le moindre signe de déplaisir.

Suidas.
μὴ βεβ.

Nazianz. O-
rat. 3. adv.
Juian. p. 89

Ces épreuves différentes étoient comme autant de degrez par où il falloit monter des unes aux autres. Saint Gregoire de Nazianze n'en compte que douze ; mais quelques autres en comptent jusqu'à quatre-vingt , dans lesquelles il falloit avoir montré une constance imperturbable ; pour marquer qu'on étoit enfin parvenu à cet état de docilité parfaite , que demandoit la situation d'un homme , qui vouloit être entierement initié , & admis au commerce des Dieux.

Elles étoient comme une profession de guerre

ouverte contre soi-même, & contre ses passions ; & c'est peut-être pour cette raison, que Tertullien appelle les Initiés aux Myſteres de Mithra, *les Soldats de Mithra* ; mais des Soldats à l'aveuglement deſquels il porte compaſſion, parce qu'ils combattoient ſous les enſeignes du Démon dans le Camp des Ténébres, comme il parle, *in Caſtris verè Tenebrarum* : & parce que, pour être inſtruits des principes de l'erreur, ils ſouffroient autant que des Martyrs, & n'étoient cependant que les Singes du Martyre.

L'Ange ſéducteur, qui eſt le premier Auteur de l'alteration de la Religion, a porté les hommes à toutes ſortes d'excès, abusant de l'Attrait même qu'ils ſe ſentent naturellement pour la vertu, & pour la vertu la plus héroïque, afin d'aggraver le joug qu'il impoſoit à ſes Adorateurs, & les conduire par-là au précipice. Le ſort de ces malheureux eſclaves de Satan, étoit ſans doute bien déplorable de courir à leur perte à de ſi grands frais. Mais Tertullien * a bien eu raiſon d'oppoſer le courage de ces pauvres aveugles,

Tertull. de
Coron. Milit.

* *Tertull. de Coronâ Militis.* Erubescite commilitones ejus, jam non ab ipſo judicandi, ſed ab aliquo Mithræ militè, qui cum initiatur in ſpelæo, in Caſtris verè Tenebrarum, coronam interpoſito gladio ſibi oblatam, quaſi mimus Martyrii, de hinc capiti ſuo accomodatam, monetur obviâ manu à capite pellere, & in humerum, ſi forte tranſferre, di-

cens Mithram eſſe coronam ſuam; atque exinde numquam coronatur, idque in ſignum habet & probationem ſui, ſicubi tentatus fuerit de Sacramento; ſtatimque creditur Mithræ miles, ſi dejecerit coronam, ſi eam in Deo ſuo eſſe dixerit. Agnoſcamus ingenia Diaboli, idcirco quædam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat & judicet.

dans les terribles épreuves qu'ils subissoient volontairement, en marchant dans les voyes de l'erreur, à la lâcheté, & à la fausse délicatesse des Chrétiens, qui conduits dans les sentiers du salut par une Religion sage & raisonnable, laquelle ne demande aussi rien d'eux qui ne soit proportionné à leurs forces, & conforme à la droite raison, ont cependant tant de peine à s'acquitter des devoirs de Religion les moins pénibles, & comptent pour rien une Eternité, dès qu'il s'agit de se faire la moindre violence. Certainement, comme dit ce Pere, le Démon aura un grand avantage au jour du Jugement sur ces Chrétiens lâches pour les confondre sans réplique, par la comparaison qu'il fera du peu qu'ils ont souffert pour Jesus-Christ, avec ce qu'ont souffert pour lui ses Adorateurs & ses Esclaves. Il ne faudra en effet point d'autre Juge pour les condamner qu'un de ces Esclaves abusés.

Dans les Initiations il y avoit comme differens ordres, on ne demandoit pas, ce semble, à tous de si rudes épreuves; mais aussi la science des Mysteres n'étoit pas communiquée à tous également. Les Devins, les Pythonisses, les Prêtres des Idoles, qui devoient avoir par état une communication plus intime avec les Dieux, achevoient aussi leur science par de plus rudes épreuves; le temps de leur Initiation devoit être beaucoup plus long; & lors même qu'ils étoient initiés, ils étoient obligés à une plus grande auste-

rité de vie , à cause de la dignité & de la sainteté de leur ministère.

Au reste tous se faisoient initier. En quelques endroits on initioit les enfans ; mais il semble que l'âge le plus compétent étoit celui de la puberté. Ceux qui avoient négligé de le faire à cet âge , ne manquoient pas de le faire au moins avant la mort. Ceux qui n'étoient pas initiez , étoient regardés comme des prophanes , exclus du Temple de Cerés , & c'étoit un crime capital pour eux que d'y entrer.

La Guerre étant un acte de Religion , & où l'on est plus exposé que dans les autres états de la vie , les Héros & les Guerriers n'avoient garde de manquer à se faire initier. Jason , Castor & Pollux , Hercule , &c. furent initiez dans les Mysteres des Cabires, ainsi que Diodore de Sicile nous l'enseigne. Cet Auteur nous dit , qu'un des motifs de leurs Initiations étoit , qu'ils croyoient avoir le secours des Dieux , plus présent en toutes sortes de périls , & qu'ils se flattoient d'en être plus saints , & plus justes. Il semble même que communément on n'osoit endosser le harnois sans s'être fait initier auparavant. Il y a sur cela un trait dans l'Ecriture Sainte , qui paroît le prouver ; car , quand Abraham choisit son monde pour aller combattre les Rois vainqueurs de Sodôme , la Vulgate porte , qu'il choisit trois cens dix-huit de ses gens propres pour le combat , *trecentos decem & octo expeditos Vernaculos* , mais quelques

Diod. Sic.
Lib. 5. p. 224.

Gen. cap. 14.
v. 14.

Vid. Polyglotta & Bibl.
Max. in cap.
xiv. Gen.

quelques autres versions ont des termes, qui répondent à celui d'*Initiatos*.

Si j'avois à montrer la conformité de ces Initiations, & de ces Myfteres des Anciens avec les Religions des Indes Orientales, du Japon & de la Chine, ou même avec celles des Nations policées de l'Amérique, telles qu'étoient les Mexicains & les Peruviens, j'aurois un champ vaste où je pourrois m'étendre; car rien n'est mieux marqué que la doctrine des Prêtres du Mexique & du Pérou, mais sur-tout que celle des Brachmanes, des Bonzes & des Talapoins, que je crois être les successeurs des Prêtres Egyptiens, Disciples d'Isis & d'Osiris, & qui le font certainement des Gymnosophistes des Indes dépositaires des Orgies de Bacchus; rien n'est mieux marqué, dis-je, que leur doctrine de la purification des ames, toute conforme aux idées Platoniciennes; rien n'est mieux caractérisé que leurs sentimens touchant le peché; touchant la maniere de l'expier par les Lustrations, par une sorte de confession, qui se trouve également chez les Goures en Perse, chez les Brame, chez les Japonois, chez les Siamois, & chez les Peruviens; & touchant la perfection à laquelle ils aspirent par la profession d'une vie austere, pénitente, passée dans les jeûnes, l'abstinence, la chasteté, la pauvreté, la mortification, & enfin dans la pratique des vertus; vertus dont ils n'ont à la verité que

Application aux Amériquains de ce qui a été dit des Initiations des Anciens.

les dehors, mais qui dans ces dehors sont un argument d'une origine toute sainte. On a du plaisir à lire dans les Auteurs, qui en ont parlé, de quelle manière la jeunesse étoit initiée dans les Ecoles de Bonzes. Il y avoit au Mexique des Communautés d'hommes & de femmes, où les jeunes filles d'une part, & les jeunes gens de l'autre, sans exception, étoient instruits pendant un an, & vivoient d'une manière si severe & si rigide, qu'il n'y a point de Noviciat d'Ordre Religieux en Europe, qui puisse faire une comparaison de ses épreuves avec les leurs.

Mais ayant à parler des Barbares, chez qui l'on est prévenu qu'il n'y a point de Religion, & où effectivement il y a peu de Religion apparente, il m'est bien plus difficile de montrer cette conformité dans leurs mœurs, & dans leurs usages. Je ne laisserai pas néanmoins d'en rapporter ici des traits assez sensibles.

Avant de parler des Iroquois & des Hurons, je vas commencer par les Nations, qui ont moins perdu de leurs coutumes anciennes, ou de qui les Auteurs des Relations ont mieux recueilli les usages avant qu'elles les eussent entièrement laissés perdre. Je ne ferai presque autre chose que rapporter les paroles de mes Auteurs, sur lesquelles je me contenterai de faire quelques réflexions.

Hist. de Virginie traduite de l'Anglois, imprimée à Orléans 1707. B. 272.

L'Auteur de l'Histoire de Virginie est celui qui nous donne une connoissance plus parfaite de ce qui se pratiquoit sur cela parmi les Barbares

de l'Amérique Septentrionale , & qui nous met plus en voye d'en faire la comparaison avec les Initiations des Anciens. Voici comment parle son Traducteur.

Les Indiens ont des Autels , & des lieux destinés aux Sacrifices. On dit même qu'ils sacrifient quelquefois de jeunes enfans ; mais ils le nient , & prétendent qu'ils ne les écartent de la société que pour les consacrer au service de leur Dieu. Smith nous donne la Relation d'un de ces Sacrifices célébré de son temps , sur le rapport de quelques personnes qui en étoient les témoins oculaires. « Voici ce qu'il en dit.

Ils peignirent de blanc quinze jeunes hommes des mieux faits , qui n'avoient pas plus de 12. à 15. ans ; & après les avoir amenez dehors , le peuple passa toute la matinée à danser , & à chanter au-tour d'eux avec des sonnettes de serpent à la main. L'après-midi ils les placerent tous quinze sous un arbre , & l'on fit entre-eux une double haye de gens armés de petites cannes attachées ensemble. On choisit alors cinq jeunes hommes , qui allerent prendre tour à tour un de ces garçons , le conduisirent à travers la haye , & le garantirent à leur propre dam , & avec une patience merveilleuse , des coups de canne qu'on fit pleuvoir sur eux. Pendant ce cruel exercice , les pauvres meres pleuroient à chaudes larmes , & préparoient des nattes , des peaux , de la mousse , & du bois sec pour servir aux fune-

» railles de leurs enfans. Après que ces jeunes
 » garçons eurent ainsi passé par les baguettes , on
 » abbatit l'arbre avec furie , on rompit en pièces
 » le tronc & les branches , l'on en fit des guir-
 » landes pour les couronner , & l'on para leurs
 » cheveux de ses feüilles.

» Mes témoins ne purent voir ce que devin-
 » rent ces enfans ; mais on les jetta tous les uns
 » sur les autres dans une vallée , comme s'ils
 » étoient morts , & l'on y célébra un grand festin
 » pour toute la compagnie.

» Le Weróvvance (c'est-à-dire le Devin) inter-
 » rogé sur le but de ce sacrifice , répondit , que les
 » enfans n'étoient pas morts ; mais que l'Okée ou
 » le Diable , suçoit le sang de la mammelle gau-
 » che de ceux qui lui tomboient en partage , jus-
 » qu'à ce qu'ils fussent morts ; que les cinq jeu-
 » nes hommes gardoient les autres dans le désert
 » l'espace de neuf mois ; que durant ce temps-là ,
 » ils ne devoient converser avec personne ; & que
 » c'étoit de leur nombre qu'ils tiroient leurs Pré-
 » tres & leurs Devins. (*Là finit la Relation du Ca-
 pitaine Smith.*)

» Je ne sçais , continuë l'Auteur , si le Capi-
 » taine Smith a été mal informé dans cette Re-
 » lation , ni si le conte de l'Okée , qui succe le
 » sang de la mammelle gauche , est un tour du
 » Medecin , ou du Prêtre , qui est toujours Me-
 » decin , pour sauver sa réputation , en cas qu'il y
 » ait quelqu'un de ces enfans , qui vienne à mou-

rir sous sa discipline. Mais je croirois plutôt le dernier que ce beau Roman de l'Okée, du moins l'Histoire du Capitaine Smith ne paroît autre chose qu'un exemple de leur *Huscanavvement*. (Ce mot répond à celui d'*Initiation*.) & il ne s'est trompé sur quelque'une des circonstances, que parce qu'alors cette cérémonie lui étoit tout-à-fait inconnue.

On ne la célèbre d'ordinaire qu'une fois en quatorze, ou en seize années, à moins que leurs jeunes hommes ne se trouvent plus souvent en état d'y être admis. C'est une discipline par laquelle tous leurs jeunes hommes doivent passer, avant qu'ils soient reçûs au nombre des grands Hommes, ou des *Cocharoufes* de la Nation; au lieu que s'il en faut croire le Capitaine Smith, ils n'étoient mis à part que pour suppléer à l'ordre de la Prêtrise. Voici de quelle manière on *huscanavve*.

Les Gouverneurs de la Ville choisissent les jeunes hommes les mieux faits, & les plus éveillez qu'il y ait, & qui ayent amassé quelque bien par leurs voyages, & à la chasse, pour être *huscanavvés*; en sorte que ceux qui refusent cette épreuve, n'oseroient demeurer avec leurs Compatriotes. On fait d'abord quelques unes de ces folles cérémonies que le Capitaine Smith a rapportées: mais la principale est la retraite de ces jeunes hommes dans les Bois, où on les enferme plusieurs mois de suite, sans qu'ils y

» ayent aucune société , ni d'autre nourriture ,
 » que l'infusion ou la décoction de quelques ra-
 » cines qui bouleversent le cerveau. En effet ce
 » breuvage , qu'ils appellent *Wisoccan* , joint à la
 » severité de la discipline , les rend fous à lier ,
 » & ils continuënt dans ce triste état dix-huit ou
 » vingt jours ; on les garde enfermez dans un en-
 » clos bien fort , fait exprès pour cet usage , &
 » dont j'en vis un en l'année 1694. qui apparte-
 » noit aux Indiens de Paumaïinkie. Il avoit la fi-
 » gure d'un pain de sucre , & il étoit ouvert
 » par-tout en guise de treillis , pour donner pas-
 » sage à l'air. Il n'y avoit pas encore un mois que
 » treize jeunes hommes y avoient été *huscanavvés* ,
 » & qu'on les avoit mis en liberté ; d'ailleurs on
 » débite à cette occasion , que ces pauvres mal-
 » heureux boivent tant d'eau du fleuve Lethé ,
 » qu'ils en perdent le souvenir de toutes choses ,
 » de leurs parens , de leurs amis , de leur bien ,
 » & même de leur Langue. Lorsque les Mede-
 » cins trouvent qu'ils ont assez bû de ce *Wisoccan* ,
 » ils en diminuent peu à peu la doze jusqu'à ce
 » qu'ils les ayent ramenez à leur premier bon sens.
 » Mais avant qu'ils soient tout-à-fait bien réta-
 » blis , ils les conduisent à leurs différentes Vil-
 » les. Après avoir essuyé une si cruelle fatigue ,
 » ces jeunes hommes n'osent pas dire qu'ils se
 » souviennent de la moindre chose , dans la crainte
 » qu'on les *huscanavveroit* une seconde fois ; &
 » alors le traitement est si rude , qu'il n'en échappe

gueres la vie sauve. Il faut qu'ils deviennent sourds & muets, & qu'ils apprennent tout à nouveaux frais. Je ne sçais si leur oubli est feint ou réel; mais il est sûr qu'ils ne veulent rien connoître de ce qu'ils ont sçû autrefois, & que leurs Gardiens les accompagnent jusqu'à ce qu'ils aient tout appris de nouveau. C'est ainsi qu'ils recommencent à vivre après être morts en quelque maniere, & qu'ils deviennent hommes en oubliant qu'ils aient jamais été enfans. Si quel qu'un d'eux vient à mourir dans ce cruel exercice; je m'imagine qu'alors la fable d'Okée, que Smith rapporte, sert d'excuse pour le cacher; car; dit-il, Okée devoit avoir ceux qui lui tomboient en partage, & l'on disoit que ceux-là avoient été sacrifiez.

Ma conjecture est d'autant plus probable, que je sçais de certitude qu'Okée n'a pas toujours part à chaque *huscannement*. En effet, si les Indiens de Paumaüinkie ne ramenerent pas deux de leurs jeunes hommes de cette cruelle cérémonie, qu'ils firent en l'année 1694. D'un autre côté, les Appamatuks (ci-devant une puissante Nation, mais qui est aujourd'hui bien affoiblie) ramenerent toute la jeunesse qu'ils avoient envoyée en 1690. à ce terrible apprentissage.

La peine, que les Gardiens de ces jeunes gens se donnent, est si extraordinaire, & ils doivent observer un secret si religieux durant

» tout le cours de cette rude discipline , que c'est
 » la chose du monde la plus meritoire de se bien
 » acquitter de cette Charge , & le moyen le plus
 » sûr de parvenir aux plus grands emplois du
 » Pais , dès la premiere distribution qui s'en fait ;
 » mais aussi peuvent-ils compter surement d'être
 » bien-tôt expédiés à l'autre monde , si par lé-
 » gereté , ou par négligence , ils manquoient tant
 » soit peu à leur devoir.

» J'ai remarqué d'ailleurs , que ceux qu'on
 » avoit *huscanavvés* de mon temps , étoient de beaux
 » garçons bien tournez , pleins de feu , de l'âge ,
 » de quinze à vingt ou vingt-cinq ans , & qui
 » passoient pour riches. Cela me faisoit croire
 » d'abord , que les vieillards avoient trouvé cette
 » invention pour s'emparer des biens de la jeu-
 » nesse , puisqu'en effet ils les distribuënt entre
 » eux , où ils les destinent à quelque usage public ,
 » & que ces jeunes hommes sont réduits à bus-
 » quer de nouveau la fortune.

» Les Indiens abhorrent cette pensée , & ils
 » prétendent qu'on n'employe un remede si vio-
 » lent , que pour délivrer la jeunesse des mauvai-
 » ses impressions de l'enfance , & de tous les pré-
 » jugés qu'elle contracte avant que leur raison
 » puisse agir. Ils soutiennent , que mis alors en
 » pleine liberté de suivre les loix de la nature ,
 » ils ne risquent plus d'être les dupes de la cou-
 » tume ou de l'éducation , & qu'ils sont plus en
 » état d'administrer également la justice , sans
 » avoir

avoir aucun égard à l'amitié, ni au parentage. «

L'application, de ce qui est contenu dans le fonds de cette narration, à ce que j'ai déjà dit ci-dessus, est si naturelle & si aisée, que je crois devoir la laisser faire au Lecteur. Je dirai seulement, que l'Auteur en nous représentant parmi ces Sauvages des Villes, des Gouverneurs, de grands emplois, & de grands biens, s'éloigne beaucoup de l'idée qu'on en devoit donner; leurs Villes n'étant que de misérables Bourgades, leurs Gouverneurs que des Chefs peu distingués du reste du peuple, & leurs grands biens qu'une pauvreté générale, qui se fait sentir en tout.

D'ailleurs, si c'est une loy générale que tous doivent être initiés ou *huscanavvés* sans exception, ainsi qu'il le dit, n'y a-t'il point de contradiction à assurer, comme il fait, que les Gouverneurs choisissent les mieux faits & les plus riches? Il pourroit aussi s'être trompé, en confondant avec la sienne, la Relation du Capitaine Smith, où il est parlé d'une cérémonie, laquelle ne concernoit que ceux qui étoient destinez pour suppléer à l'Ordre de la Prêtrise. Car, quoique la loy de l'Initiation soit générale, il peut fort bien, & il doit même y avoir quelque distinction, selon les différens Etats des Initiés, telle que se trouve chez les Caraïbes, sous le nom desquels je comprends tous les Peuples Barbares de l'Amérique Méridionale, dont les mœurs sont

par-tout assez semblables, & différent en très-peu de chose.

Initiations
des Caraï-
bes.

On trouve des vestiges des Initiations parmi les Caraïbes, accompagnées de jeûnes très-rigoureux, & d'autres épreuves extraordinairement difficiles à soutenir, pour les filles & pour les garçons, qui entrent dans l'âge de puberté; pour admettre un jeune homme au rang des Guerriers; pour faire passer un Guerrier dans l'ordre des Capitaines; pour l'installation d'un Chef General, & pour l'inauguration des Devins. Il est fâcheux que les Auteurs ne nous aient donné de toutes ces choses qu'un détail grossier & imparfait. On ne laisse pas d'y reconnoître un caractère de Religion, mais dont il ne reste plus néanmoins qu'une vaine ombre.

Thevet, Cos-
mog. Univ.
Tom. 2. Liv.
21. P. 946.

J'ai déjà parlé des Purifications des personnes du sexe au temps de leurs ordinaires, & j'ai déjà insinué que la première fois que cela leur arrive, elles commençoient à entrer dans les épreuves des Initiations. Thevet, qui a été lui-même le témoin de toutes ces épreuves, nous donne un détail de ce qui se passe à cette occasion parmi les Peuples du Brésil. Je rapporterai ici en substance ce qu'il en dit.

Initiation
des filles
adultes.

Ce n'est pas sans sujet qu'on a donné, dit-il, à cette première purgation, un nom qui signifie *Peur écheuë ou advenueë*; car les filles ont véritable-

ment raison d'appréhender ce terrible moment , qui est comme le signal d'un véritable martyr pour elles. On commence donc par leur brûler les cheveux , ou par les leur couper avec une dent de poisson , le plus près de la tête que cela se peut. Après cela on les fait tenir debout sur une pierre plate , qui leur sert de grez pour travailler leur porcelaine , & pour polir les pierres vertes , dont ces Nations font divers ornemens ; & avec une dent d'Acouti , on leur tranche la chair depuis le haut des épaules jusqu'au dos , faisant une croix de biais , & plusieurs autres découpu- res , de maniere que le sang en ruisselle de toutes parts. On s'apperçoit bien de la douleur que ressentent ces pauvres filles par leurs grincemens de dents , & par leurs différentes contorsions ; mais la honte les retient , & pas une n'ose laisser échapper un seul cri. On frotte ensuite toutes ces playes avec de la cendre de courge sauvage , qui n'est pas moins corrosive que de la poudre à canon , ou du salpêtre , en sorte que jamais les marques ne s'effacent ; après quoi on leur lie les bras & tout le corps d'un fil de coton ; on leur pend au col les dents d'un certain animal , & on les couche dans leur Hamach , si bien enveloppées que personne ne peut les voir. Elles y sont au moins trois jours entiers sans pouvoir en descendre , & passent tout ce temps-là sans parler , sans boire , ni manger.

Ces trois jours étant expirez , on les fait des-

cendre de leur Hamach pour les délier , & on leur fait poser les pieds sur ce même grez , où on leur a fait la première operation de les inciser , afin que d'abord elles ne touchent point la terre de leurs pieds. De-là elles sont remises dans leur lit , où elles sont nourries de quelques racines cuites , & d'un peu de farine & d'eau , sans qu'elles puissent user de quelque autre viande , ou de quelque autre breuvage que ce soit. Elles sont dans cet état jusqu'à la seconde purgation , après laquelle on leur découpe tout le reste du corps , depuis la tête jusqu'aux pieds , d'une manière encore plus cruelle que la première fois. On les remet de nouveau dans leur Hamach , où elles sont un peu moins gênées à la vérité pendant le second mois , & où elles font une abstinence un peu moins austère ; mais elles ne peuvent encore sortir , ni converser avec qui que ce soit de la Cabane , & ne s'occupent qu'à filer , & à éplucher du coton. Le troisième mois on les frotte d'une couleur noire , faite d'huile de Jenipat , & elles commencent à sortir pour aller aux champs.

Thevet , Cosmogr. Univ. tom. 2. Lib. 21. p. 212. & 218.

Quoique Thevet ne parle point d'instruction , il y a cependant apparence que c'est pendant ce temps-là qu'on les instruit du fonds de leur fausse créance. Cet Auteur ajoûte , qu'un vieux Portugais , qui étoit du nombre de ceux qui avoient découvert les premiers ce País-là , lui avoit dit qu'ils avoient tâché d'ôter cette superstition à ces Peuples ; mais que les Pagés , ou Devins , ayant

été consultez, s'y étoient opposez fortement, en disant, que s'ils cessoient d'observer cette coutume, *Maire Monan* les feroit tous périr. *Maire Monan* est le nom qu'ils donnent à un Estre, auquel ils attribuënt à peu près les mêmes perfections que nous donnons à Dieu, qui n'a, disent-ils, ni commencement, ni fin : qui a créé le Ciel, la Terre, & toutes choses ; mais qui pourtant s'est incarné, & changé en Enfant pour soulager par ses enseignemens la nécessité de son Peuple.

Le même Auteur parle d'une autre cérémonie de Religion pratiquée à la Floride, laquelle paroît avoir été instituée dans le même esprit, & interesser les jeunes filles de la même maniere.

« Les Floridiens ont, dit-il, des Fêtes qu'ils célébrent en certains temps, avec des cérémonies fort étranges. Le lieu où se fait la Fête, est un grand circuit de terre bien uni, fait en rond, près de la maison du Roy, de laquelle ceux qui sont députez pour la solemnité d'icelle, sortent peints, & emplumez de diverses couleurs, & s'acheminent jusqu'audit lieu. Là, où étant arrivez, ils se rangent en ordonnance, & suivent trois autres, lesquels sont differens à eux, tant en peintures, qu'en façons de faire. Chacun de ces trois porte une Tabourasse en son poing, lorsqu'ils commencent à entrer au milieu du rond, lesquels dansans & chantans fort piteusement, sont suivis des autres, qui leur ré-

Thevet, Cos-
mogr. Univ.
Liv. 23. ch.
1. p. 1004.

„ pondent. Mais après qu'ils ont chanté , dansé ,
 „ & tournoyé ce rond par trois fois , ils se pren-
 „ nent à courir par le milieu des épaisses forêts ,
 „ tout ainsi que des chevaux débridés. Et lors les
 „ femmes continuënt tout le reste du jour en
 „ pleurs si tristes & lamentables , que rien plus ;
 „ & en telle furie elles faisaient les bras des jeu-
 „ nes filles , lesquels elles incisent fort cruelle-
 „ ment avec des écailles de moules bien aiguës ,
 „ de sorte que le sang en découle , lequel elles af-
 „ pergent en l'air avec une branche ou rameau
 „ d'arbre , s'écriant *Hé Toya ! Toya ! Toya !* par trois
 „ fois. Ces trois qui commencent la Fête , sont
 „ nommez *Jaonas* , & sont comme les Prêtres ou
 „ Sacrificateurs , auxquels ils ajoûtent foy & créan-
 „ ce , partie , pour autant que de race ils sont or-
 „ donnez aux sacrifices , & en partie aussi , d'au-
 „ tant qu'ils sont si subtils Magiciens , que toute
 „ chose égarée , est incontinent recouverte par
 „ leur moyen. Au bout de deux jours , ceux qui
 „ s'en sont ainsi fuis parmi les Bois , retournent
 „ en la place : puis étant arrivez , ils commen-
 „ cent à danser d'une gayeté de cœur , & à ré-
 „ jouir leurs peres , lesquels pour leur antiquité
 „ trop grande , ou bien pour leur naturelle indis-
 „ position , ne sont appellez à cette Fête. Les dan-
 „ ses finies , ils se mettent à manger d'une avidité
 „ si grande , qu'ils semblent plutôt dévorer la
 „ viande que la manger ; d'autant que le jour de
 „ la Fête , ni les deux jours en suivant qu'ils sont

dédans les Bois, ils ne boivent, ni ne mangent « chose du monde. »

Jean de Leri parle d'une manière vague & générale de ces cruelles incisions, qu'on fait dans le Brésil, aux filles qui entrent dans l'âge de puberté, dont il a même été le témoin; mais n'ayant pas apperçû le motif de Religion, qui a été le principe & l'origine de cette cérémonie, il se persuade qu'elle est pratiquée comme un remède naturel, qui peut les délivrer entièrement de ces sortes d'infirmités pour lesquelles elle paroît avoir été instituée. Mais il est dans l'erreur sur ce point; & n'en ayant pû deviner la raison véritable, il en a imaginé une, qui n'est pas même vraisemblable.

Leri, hist. du Brésil, ch. 17.

C'est au même âge de puberté qu'on donne les brodequins aux filles des Caraïbes des Antilles, ce qu'on peut appeller un vrai supplice, & qu'on leur perce les oreilles aussi-bien qu'aux garçons. J'ai vû le détail de cette cérémonie dans un manuscrit d'un P. Jesuite Missionnaire des Isles; mais n'ayant pû r'avoir ce manuscrit, quand j'ai voulu en faire un Extrait, je ne puis en dire davantage.

Le Ministre Rochefort donne la Relation qui suit, de la manière d'admettre un jeune homme dans le corps des Guerriers.

Rochefort, hist. Morale des Antilles, p. 108.

« Avant que les jeunes gens soient mis au rang de ceux qui peuvent aller à la guerre, ils doi-

Initiation d'un Guerrier.

„ vent être déclarez soldats en présence de tous
 „ leurs parens & amis, qui sont conviez d'assister
 „ à une si solemnelle cérémonie. Voici donc l'or-
 „ dre qu'ils observent en ces occasions. Le pere,
 „ qui a auparavant convoqué l'assemblée, fait
 „ seoir son fils sur un petit siège, qui est posé au
 „ milieu de sa Case, ou du Carbet; & après lui
 „ avoir remontré, en peu de paroles, tout le de-
 „ voir d'un genereux soldat Caraïbe, & lui avoir
 „ fait promettre qu'il ne fera jamais rien, qui
 „ puisse flétrir la gloire de ses prédecesseurs, &
 „ qu'il vengera de toutes ses forces l'ancienne que-
 „ relle de leur Nation; il saisit par les pieds un
 „ certain oiseau de proye, qu'ils appellent *Mans-*
 „ *fenis* en leur Langue, & qui a été préparé long-
 „ temps auparavant pour être employé à cet usa-
 „ ge, & il en décharge plusieurs coups sur son
 „ fils jusqu'à ce que l'oiseau soit mort, & que sa
 „ tête soit entierement écrasée. Après ce rude
 „ traitement, qui rend ce jeune homme tout
 „ étourdi, il lui scarifie tout le corps avec une
 „ dent d'Acouti; & pour guérir les cicatrices
 „ qu'il a faites, il trempe l'oiseau dans une infu-
 „ sion de grains de piment, & il en frotte rude-
 „ ment toutes ses blessures, ce qui causé au pau-
 „ vre patient une douleur très-aiguë & très-cui-
 „ sante: mais il faut qu'il souffre tout cela gaye-
 „ ment sans faire la moindre grimace, & sans
 „ témoigner aucun sentiment de douleur. On lui
 „ fait manger ensuite le cœur de cet oiseau, &

pour

pour la clôture de l'action, on le couche dans un lit branlant, où il doit demeurer étendu de son long, jusqu'à ce que ses forces soient presque toutes épuisées à force de jeûner : après cela il est reconnu de tous pour soldat, il se peut trouver à toutes les assemblées du Carbet, & suivre les autres dans toutes les guerres qu'ils entreprennent contre leurs ennemis.

Le Sieur Biet, dans son Voyage de la France Equinoxiale en l'Isle de Cayenne en l'année 1652. parle ainsi de la maniere de faire un Capitaine parmi les Galibis, qui sont les Caraïbes de la Terre-Ferme.

Liv. 3. chap.
10. p. 376.

Premierement, celui qui veut être fait Capitaine, vient d'abord dans sa Case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux sans regarder, & parler à personne, & sans en rien témoigner même à sa femme, ni à ses enfans. Il se va mettre dans un coin de la Case jusqu'à qu'on lui ait fait un petit retranchement, comme une prison, où à peine se peut-il remuer. On lui pend son lit au haut de la Case, afin qu'il ne parle à personne. Il ne sort de ce lieu que pour aller à ses nécessités, & pour subir les rudes épreuves que lui font ressentir les autres Capitaines ses voisins.

Initiation
d'un Capitaine.

Secondement, on lui fait garder un jeûne très-rigoureux pendant six semaines, que les Chrétiens auroient bien de la peine à faire pour

» l'amour de Dieu. On ne lui donne qu'un peu
 » de millet bouilli, & bien peu de cassave, de la-
 » quelle il ne mange que le milieu. Pendant ce
 » temps-là, les Capitaines voisins le viennent vi-
 » siter soir & matin, ils le font venir devant
 » eux, lui représentent avec leur éloquence na-
 » turelle; que s'il veut parvenir à la gloire de Ca-
 » pitaine, où il aspire, il doit être courageux,
 » & qu'il doit se comporter genereusement dans
 » toutes les rencontres, où il se trouvera parmi
 » ses ennemis; qu'il ne doit craindre aucun dan-
 » ger pour soutenir l'honneur de sa Nation, &
 » pour prendre vengeance de ceux qui ne man-
 » quent pas de les maltraiter, quand ils les ont
 » pris en guerre, &c.

» Cette Harangue, qu'il a écoutée attentive-
 » ment, étant finie, on lui fait ressentir com-
 » bien il souffriroit s'il étoit pris par leurs enne-
 » mis, par le moyen des coups qu'ils lui donnent
 » à l'heure même. Il se tient debout au milieu
 » du Carbet les mains sur la tête. Chaque Capi-
 » taine lui décharge sur le corps trois grands
 » coups d'un foüet, qui n'est pas moindre que le
 » foüet d'un Cocher. Il est fait de racines de pal-
 » miste, les jeunes gens sont employez durant ce
 » temps-là à les faire. Il ne reçoit que trois coups
 » d'un même foüet, de sorte qu'il en faut un
 » pour chaque Capitaine, & ainsi il en faut beau-
 » coup. L'on fait cela deux fois le jour pendant
 » six semaines. Il est frappé en trois endroits de

son corps : le premier coup autour des mam-
 melles : le second au milieu du ventre , & le
 troisième environne les cuisses ; & comme ces
 coups sont donnez avec grande roideur , & de
 toute la force , chaque coup environne le corps ,
 & en fait ruisseler le sang à grosses gouttes ;
 pendant lequel temps il ne faut pas que le Ca-
 pitaine prétendant se remuë tant soit peu , &
 donne aucun signe de la douleur qu'il souffre.
 Si le nombre des Capitaines est grand , ce sont
 autant de bras tous frais , qui ont de la force
 pour lui faire sentir de furieuses atteintes. Après
 avoir été ainsi traité , il se retire dans sa Case-
 matte , se couche dans son lit , au haut duquel
 on met tous les foüets , desquels il a été foüetté ,
 pour marque de son Trophée.

Les six semaines de cette premiere & très-
 rude épreuve , dans laquelle il a fait paroître
 une constance admirable , étant passées , on lui
 en prépare une autre , capable de faire mourir
 les plus forts & les plus robustes. Pour le met-
 tre dans cette épreuve , on fait un grand vin ,
 (c'est-à-dire un festin à boire) auquel , au jour
 prefix , tous les Chefs de la Contrée viennent
 avec leur équipage , tous en bonne conche &
 bien parez. Ils mettent pied à terre devant l'ha-
 bitation. Etant tous arrivez en vûe de la Case ,
 ils se mettent dans les buissons ou halliers , où
 tous ensemble ils font des cris & des hurle-
 mens horribles , puis ils entrent dans la Case ,

» ayant tous la flèche sur l'arc. Ils vont prendre
 » le Capitaine prétendant , déjà tout extenué , à
 » cause du jeûne exact qu'on lui a fait faire , & des
 » coups de foüet qu'on lui a fait ressentir ; ils l'ap-
 » portent dans son lit qu'ils attachent à deux ar-
 » bres , & d'où ils le font lever. On l'encourage
 » comme au commencement ; & pour éprouver
 » s'il sera courageux , chacun des Chefs lui donne
 » un coup de foüet de toute sa force. Il se remet
 » dans son lit , & on amasse quantité d'herbes
 » très-fortes & très-puantes qu'ils mettent autour
 » de son lit. On y met le feu , en sorte qu'il ne
 » le touche pas , mais qu'il en sente seulement la
 » chaleur. La fumée de ces herbes puantes , avec
 » la chaleur du feu , lui fait souffrir d'étranges
 » maux , il est à demi-fol dans son lit où il de-
 » meure constamment , il y tombe dans des pa-
 » moisons si grandes , que l'on diroit qu'il est
 » mort. Quand on le voit dans cet état , on lui
 » donne à boire pour le faire revenir à soi. Etant
 » revenu , on l'exhorte derechef à être coura-
 » geux , on redouble son feu qui dure beaucoup
 » de temps.

» Pendant que ce pauvre miserable est dans ces
 » souffrances , les autres boivent , & mangent
 » comme des pourceaux ; & le voyant enfin presque
 » mort , ils lui donnent un étrange remede pour
 » le faire revenir à lui. Ils lui font un collier &
 » une ceinture de palmiste , qu'ils remplissent de
 » gros fourmis noirs , dont la piqueure d'un seul

se fait ressentir trois ou quatre heures. On lui met ce collier & cette ceinture, qui le fait bien-tôt revenir, à cause des cuisantes douleurs que cela lui fait souffrir. Il se leve, & quand il est debout, on lui verse un canari plein de *Palinot*, qui est une de leurs boissons, sur la tête, au travers d'un *manaré*, ou crible du país. Il se va aussi-tôt laver dans la plus prochaine fontaine ou riviere; & étant rentré dans sa Case, il se remet de rechef dans sa retraite, & afin que tous les enfans de la Case, & tous ceux qui en font, se souviennent de cette cérémonie, on les foüette tous sans exception, sans épargner même les femmes, si elles ne s'enfuient bien promptement.

On fait recommencer au Capitaine prétendant un nouveau jeûne, mais non pas si rigoureux que le premier; car quelqu'un des Capitaines ses voisins a soin de lui aller tuer quelques petits oiseaux. Le temps de ce jeûne étant expiré, il est proclamé Capitaine; on lui baille un arc tout neuf, & des flèches, avec tout ce qui lui est nécessaire.

Ce n'est-là cependant encore qu'un petit Capitaine; car pour être un grand Chef, il faut des épreuves bien plus rigoureuses, que le Sieur Biet a ignorées, que le Sieur de Rochefort n'a fait qu'effleurer imparfaitement; & que j'ai tirées des Lettres du Père de la Neuville Jésuite, lequel ayant demeuré quelque temps dans l'Isle Cayenne

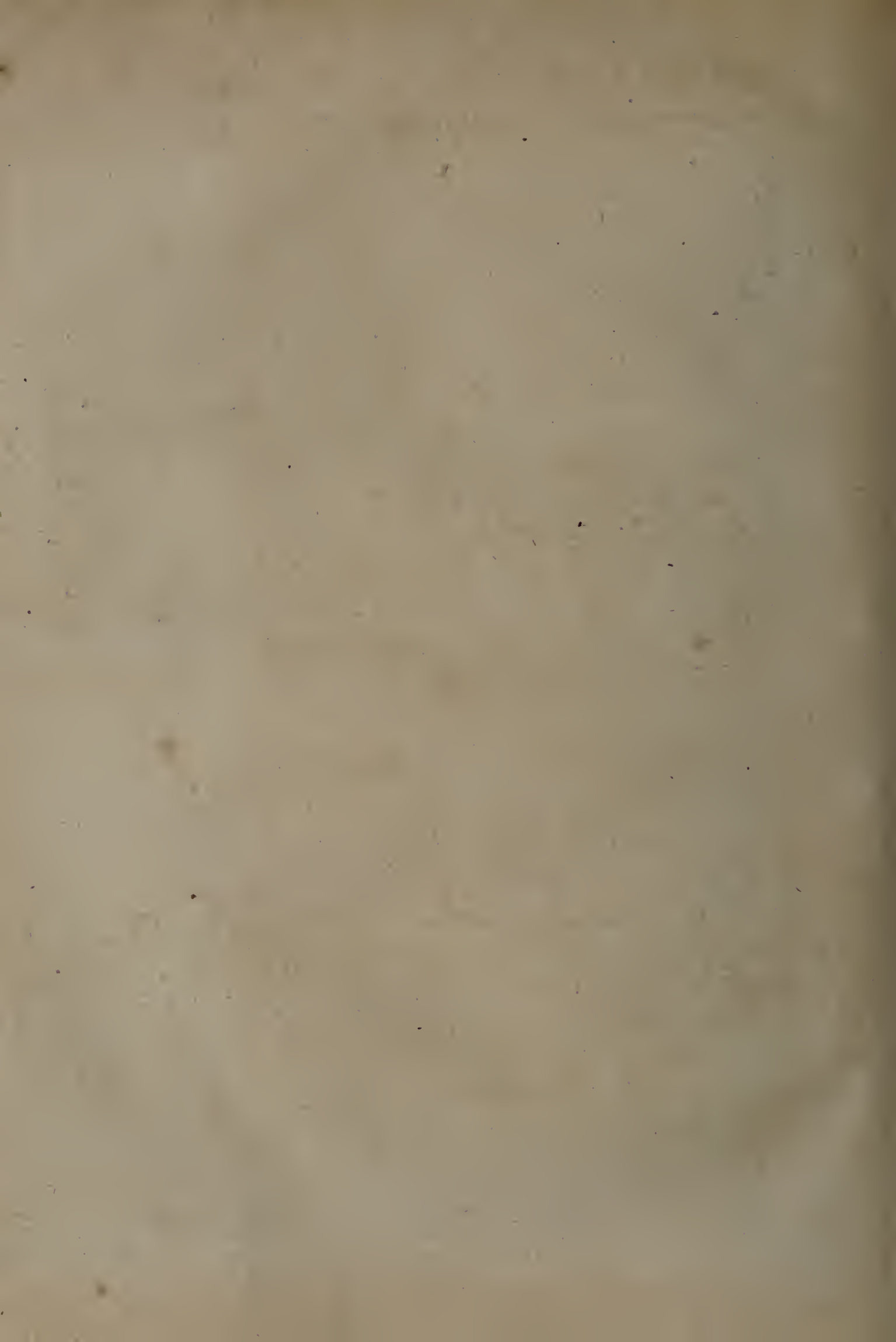
Lettre du P.
de la Neuville,
Mémoires
de Trevoux,
Mars 1723.

au voisinage de ces Peuples, a été à portée d'avoir de bons Memoires de leurs mœurs. Voici ce qu'il en dit.

Initiation
d'un Capi-
taine Gene-
ral.

„ Le Gouvernement des Gayanois est monar-
„ chique. Ils n'ont qu'un Chef auquel ils obéif-
„ sent aveuglément. C'est ordinairement le plus
„ ancien de la Nation qu'on choisit, si d'ailleurs
„ il a toutes les qualités nécessaires pour soutenir
„ cette dignité, c'est-à-dire, s'il a de la valeur, de
„ la force, de l'adresse; s'il est actif, laborieux, so-
„ bre, patient, fécond en ressources & en strata-
„ gèmes; enfin s'il connoît le país, & s'il sçait
„ les chemins qui conduisent chez toutes les Na-
„ tions. Le plus ancien manque-t'il de ces quali-
„ tés, ils en choisissent un autre, qu'ils éprou-
„ vent par un rude Noviciat, pour s'assurer qu'il
„ est tel qu'ils le souhaitent. Ils commencent d'a-
„ bord par le faire jeûner plus de neuf mois d'une
„ maniere très-rigoureuse, ne lui donnant par
„ jour qu'autant de mil qu'il en peut contenir dans
„ sa main. Ils lui font porter des fardeaux énor-
„ mes: ils l'obligent de faire sentinelle presque
„ toutes les nuits à l'entrée du Carbet: ils en-
„ voyent des Députés à la découverte, ou chez
„ les Nations voisines, puis à leur retour ils con-
„ traignent le Prétendant d'aller sur les traces des
„ Députés, afin de l'accoutumer à connoître tou-
„ tes les routes. Il n'est point de borne ou de fon-
„ taine un peu marquées, dont ils ne doivent sça-





voir la situation, prêt de le prouver ; en y portant une branche cassée au premier ordre. Enfin il doit avoir en tête la Géographie naturelle de tout son païs. Pour le familiariser à la douleur, on l'enterre souvent jusqu'à la ceinture dans une fourmilieue pleine de ces grosses fourmis, dont la piqueure donne des fièvres de vingt-quatre heures aux François, & on l'y laisse un temps considerable ; d'autrefois on se contente d'enchâsser trois ou quatre cens de ces fourmis dans des feüilles, de maniere que leur tête passe d'un côté, & le corps de l'autre ; on coute toutes ces feüilles animées en guise de colliers, de bracelets, de ceintures, de jarretieres & de couronnes, dont on orne le Roy novice. Je laisse à juger avec quelles douleurs. C'est ainsi qu'on le forme à la Royauté.

Quand on le juge assez éprouvé, on fait l'inauguration en cette maniere. Toute la Nation assemblée va chercher le Prétendant, qui est à une lieuë, ou plus, caché sous des feüillages, comme pour faire entendre qu'il fuit les honneurs ; ou bien, comme me l'ont dit deux de ces Rois, afin de lui faire connoître qu'on l'a tiré de la poussiere pour l'élever sur le Trône ; ce qui se confirme par une autre cérémonie : car chacun des assistans va en cadence mettre le pied sur sa tête, après quoi on le leve, & tous se prosternent, & jettent leurs arcs & leurs fleches à ses pieds. Le Roy à son tour met le pied

» sur la tête de ses sujets ; puis on le ramene en
 » triomphe au Carbet , où il trouve un grand fes-
 » tin préparé par les femmes. Avant que de man-
 » ger , il faut qu'il donne encore une preuve de
 » son adresse , en lançant une flèche dans une
 » tasse de la grosseur d'un œuf , attachée sur le
 » haut du toit. Cela fait , chaque femme lui sert
 » tour à tour une tasse de *Ouicon* qu'il est obligé
 » de boire , afin de montrer qu'il a autant de force
 » pour boire que trente hommes , de même qu'il
 » en a eu assez pour se contenter durant trente
 » jours de la nourriture qu'un homme pourroit
 » aisément prendre en un seul jour. Comme il est
 » contraint de vomir souvent , ce repas a plus l'air
 » d'une rude question , que d'un festin. Du reste
 » ses sujets l'imitent parfaitement , & ne cessent
 » de boire & de manger , que toutes les provisions
 » ne soient épuisées.

» La cérémonie finie , le nouveau Capitaine
 » est censé avoir plein pouvoir & entière auto-
 » rité sur toute la Nation , qui ne fait plus rien
 » que par ses ordres & par son mouvement. C'est
 » lui qui fait la paix , ou la guerre à son gré , &c.

On ne doit pas se persuader , que toutes ces
 rigoureuses épreuves qu'il faut subir chez ces Peu-
 ples Barbares pour être admis au rang des Guer-
 riers , des Capitaines , & de Chef general de la
 Nation , ne soient que des coùtumes purement
 civiles , & des usages établis par les Législateurs ,
 afin de former le corps aux exercices les plus pé-
 nibles ,

nibles , & de rendre l'ame capable des plus hautes entreprises , en la mettant dans la nécessité par ces épreuves volontaires, de se faire un courage à toute épreuve. La Religion en est certainement le principe , comme elle l'étoit dans l'Antiquité pour les soldats de Mithra , pour les Lacedemoniens , qu'on flagelloit devant l'Autel de la Diane Orthie , & pour les Héros , qui se faisoient initier aux Myfteres de Samothrace , ou d'Eleufine. Nous devons juger de ce qui se faisoit chez les Caraïbes , où il y a peu de Religion apparente , par ce qui se pratiquoit pour des fujets semblables au Pérou , & au Mexique , où la Religion étoit si bien marquée , qu'il n'y a peut-être jamais eu de Nations Idolâtres , où la Religion payenne ait été plus en regle.

Quoique je ne me fois pas proposé de traiter des Mœurs des Mexiquains & des Peruviens , lesquelles ont été bien écrites par l'Inca Garcilasso , par Acofta , Lopes de Gómara , Oviedo , Herrera , & plusieurs autres Auteurs Espagnols ; je ne laisserai pas de dire ici quelque chose de leurs Initiations militaires , pour montrer que la Religion ayant été le motif de leurs épreuves , on doit aussi se former la même idée de celles , dont j'ai déjà parlé.

On n'admettoit à ces Initiations , dans le Pérou , que les enfans de la race du Soleil , c'est-à-dire , les fils des Incas , qui composoient une fa-

Initiations
des Incas
du Pérou.

mille nombreuse, & étenduë dans l'Etat, & qui étant celle des Rois & des Princes de leur sang, devoit auffi se distinguer des familles populaires par des vertus propres de leur origine céleste, & bien superieures à celles du commun des hommes.

Garcilasso de
la Vega,
Comment.
Real. L b. 6.
cap 24 25.
26. 27.

On les commençoit à l'âge de 15. à 16. ans, & elles étoient une condition absolument requise pour sortir de l'enfance, pour recevoir les marques honoraires de l'âge viril, & jouir de ses prérogatives, sur-tout pour être habile à porter les armes, & à exercer quelque Charge dans l'Empire. Elles étoient en même temps un Noviciat des plus rigoureux, dans lequel on les exerçoit à supporter toutes sortes de travaux, & à se rendre capables de soutenir toutes les disgraces de la fortune. Il étoit pour ces Novices d'une extrême conséquence de sortir de ces épreuves avec honneur; car si pendant le cours de cet examen, ils laissoient paroître de la foiblesse, ou de la lâcheté, il en rejaillissoit sur eux, & sur leurs parens les plus proches, une infamie qui les deshonoroit. Aussi les peres, les meres, les freres, les sœurs, les oncles, & les tantes de ces jeunes gens, ne cessoient-ils de faire pendant ce temps-là des vœux continuels au Soleil, qu'ils accompagnoient de sacrifices, de jeûnes, de mortifications, & de toutes sortes d'exercices de Religion, afin que le Soleil leur donnât la force & le courage nécessaire, pour fournir avec gloire la pénible carrière de ces violentes épreuves.

Violent
à l'âge de
15. à 16. ans

19

Chaque année donc ou de deux en deux ans, on faisoit le choix des jeunes Princes, propres à être initiés, & on les mettoit dans une maison consacrée à cet usage, sous la conduite de quelques vieillards expérimentés, qui étoient les maîtres de ces Novices, & qui avoient charge de les éprouver, & de les instruire.

Les épreuves commençoient par des jeûnes de plusieurs jours de suite, pour leur apprendre à souffrir la faim & la soif. On les réduisoit presque à l'inanition, & on ne leur donnoit à certains temps marqués que quelques poignées de bled d'inde, & de l'eau pure. On doubloit le temps de ces jeûnes, à mesure qu'ils se montroient plus capables de les supporter, & on les leur faisoit pousser aussi loin, que cela se pouvoit presque sans mourir.

De la même manière qu'on leur avoit appris à dompter le corps par la faim & par la soif, on les accoutumoit aussi à le matter par les veilles. On les mettoit en sentinelle des dix & douze jours de suite, pendant lesquels les surveillans les visitoient exactement; & si on en trouvoit quelqu'un endormi, on le renvoyoit, en disant, qu'il étoit encore trop enfant pour être admis aux honneurs.

Le temps de ces premières épreuves étant passé, on les exerçoit à la course. On les conduisoit pour cet effet à un lieu sacré parmi eux, d'où cette course commençoit, & se continuoit jusqu'au

pied de la Citadelle , laquelle en étoit éloignée d'une lieuë & demie , & où étoit planté un étendard , qui étoit le prix destiné à celui qui arrivoit le premier , qu'on choissoit aussi pour être à la tête des autres. Les derniers , & ceux à qui le cœur avoit manqué dans la course , étoient notés d'infamie , & renvoyés avec honte. Les parens qui apprehendoient ces sortes d'affronts , couroient avec leurs enfans , ou se plaçoient sur le chemin de distance en distance , & les excitoient par tous les motifs , les plus propres à réveiller en eux les sentimens de l'honneur.

On leur apprenoit à travailler de leurs mains , à faire tout ce qui étoit nécessaire pour leurs besoins , sur-tout leurs armes , leurs souliers , & tout ce qui est de l'équipage d'un soldat. On leur montroit ensuite à se servir de ces armes , en les stillant à toutes sortes d'exercices militaires , à lancer le javelot , tirer de l'arc & de la fronde , porter de grands fardeaux , & donner toutes sortes de preuves , de force , & d'adresse.

Souvent on les faisoit lutter les uns contre les autres. Quelquefois on les divisoit en deux troupes ; on leur faisoit attaquer & défendre une place , & dans ces sortes de combats où l'animosité & l'émulation les excitoient , ils se piquoient quelquefois si vivement , qu'ils se faisoient de cruelles blessures , dont il y en avoit qui mouroient.

Quelquefois un de leurs maîtres prenant un

bâton à deux bouts, ou une espece de pique, se mettoit au milieu d'eux, faisoit le moulinet, s'escrimant avec une vîtesse & une légereté incroyable, portant ce bâton ou cette pique, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, jusqu'à leurs yeux, comme s'il vouloit les percer, ou sur leurs jambes, comme s'il avoit intention de les rompre. Ceux qui baïssent tant soit peu la vûë, ou qui retiroient le pied, étoient aussi-tôt mis hors des épreuves; parce qu'on disoit, que s'ils apprehendoient si fort des armes qu'ils sçavoient bien ne devoir pas leur nuire, ils ne sçauroient soutenir l'aspect de celles de leurs ennemis, qui ne cherchent point à porter des coups à faux, & qui ne visent qu'à ôter la vie.

On exerçoit d'autrefois leur patience, en frappant leurs bras & leurs jambes nuës, avec de grandes branches d'osier, pour voir quelle figure ils feroient en recevant ces coups; & s'ils y paroïssent trop sensibles, on les rejettoit, en disant, que puisqu'ils ne pouvoient pas souffrir les coups de ces branches si tendres & si fragiles, ils feroient encore moins à l'épreuve des blessures & des coups violens, qui partiroient de la main de leurs ennemis.

Pendant tout ce Noviciat, on ne les exerçoit pas seulement aux armes, mais on les formoit à toutes les vertus nécessaires pour remplir les différentes Charges de l'Etat; & on les mettoit en situation de souffrir toutes sortes de besoins & de

nécessités, afin qu'ils eussent éprouvé par eux-mêmes toutes les misères où étoient exposez les peuples, auxquels ils devoient ensuite rendre justice, & donner le bon exemple.

Les Maîtres de ces Novices leur donnoient tous les jours des leçons, leur représentant sans cesse l'honneur qu'ils avoient d'être de la race du Soleil; ils leur mettoient sans cesse devant les yeux, les vertus & les actions héroïques de leurs Ancêtres, leur Religion, leur piété, leur amour pour la justice, leur zèle contre le vice, leur valeur, contre leurs ennemis, leur clémence & leur douceur pour leurs sujets, leur modération dans le Gouvernement de leur Empire, leur tendresse envers les pauvres, leur liberalité, leur magnificence Royale, comme dignes fils du Soleil, qui répand continuellement ses trésors sur la terre, & ne se montre que pour faire du bien; & ils les exhortoient à ne point dégénérer de tant de vertus.

L'héritier présomptif de la Couronne, bien loin d'être dispensé de toutes ces épreuves, étoit traité avec encore plus de rigueur que ses Connovices; ils disoient, que c'étoit plutôt par ses vertus qu'il devoit mériter de régner, que par un foible droit d'aînesse ou d'héritage, qui ne supposoit en lui aucun mérite personnel. On le faisoit coucher sur la dure, jeûner, veiller, travailler, souffrir, comme le moins considéré d'entre eux; on humilioit sans cesse son orgueil, & il

étoit toujours le plus mal vêtu , afin que lorsqu'il seroit sur le Trône , & environné de toute la splendeur d'un Dieu sur la Terre ; il ne méprisât pas les pauvres ; & que se souvenant qu'ayant été comme l'un d'eux , il apprit à avoir compassion des misérables , à faire des graces , & à mériter le nom de *Huachacuyac* , qu'ils donnoient à leurs Rois ; nom , qui signifie l'*Amateur* , & le *Bienfaiteur des pauvres*.

Après qu'on avoit fourni la carrière de cette rigoureuse épreuve , le Souverain leur faisoit la cérémonie de leur percer les oreilles & les narines. Les principaux Princes de sa Cour , qui l'assistoyent , leur donnoient les autres marques de dignité : ils étoient alors déclarez véritables Incas , ou véritables fils du Soleil ; & cette solemnité étoit terminée par des sacrifices , & par les autres marques de réjouissance , qui ont coutume d'illustrer les plus grandes fêtes.

L'Inca Garcilasso , de qui j'ai tiré la substance de tout ceci , dit qu'il avoit vû faire la plûpart de ces choses , dont il donne le détail autant qu'il peut s'en souvenir ; mais il ajoute , que ce qu'il avoit vû pratiquer de son temps , n'étoit que l'ombre de ce qui se passoit anciennement , durant la splendeur du Regne de ses Ayeux.

Outre les épreuves qu'ils devoient subir dans leurs Temples généralement tous les Mexiquains , de l'un & de l'autre sexe à un certain âge , il y en

Initiations
des Cheva-
liers au Me-
xique.

Acosta, Hist.
Moral. de las
Indias, cap.
26.

avoit encore parmi les Nobles pour differens degrés d'élevation par où ils passioient, afin de parvenir jusqu'au Thrône du Souverain, dont la dignité étoit élective, & non pas héréditaire. Ces degrés d'élevation pour les militaires, étoient comme divers Ordres de Chevalerie, superieurs les uns aux autres, & qui étoient distinguez par differens noms, & différentes marques, ou habits d'Ordre. Ces Ordres avoient aussi leurs Initiations; & voici ce que j'en ai pû recueillir des Auteurs.

Lopez de Go-
mara, Histor.
Gener. Lib.
2. cap. 78.

Pour être fait *Tecuitle*, qui étoit l'Ordre de Noblese, le premier après le Roy, il falloit être du sang des Seigneurs les plus qualifiez de l'Etat, & s'être distingué par des actions extraordinaires. Celui qui aspiroit à cet honneur, s'y préparoit de longue main, & faisoit avertir de son dessein, trois ans auparavant, tous ses parens, tous ses amis, tous les Seigneurs, & *Tecuitles* de sa Province.

De Solis,
Conquista
de la nueva
España, Lib.
3. cap. 13. p.
236.

Tous étant assemblés, & les augures ayant été pris pour le choix d'un jour heureux, tout le peuple accompagnoit le Profelyte au Temple le plus superbe de la Ville, où étoit réverée la plus célèbre Divinité du País, qui étoit, selon le témoignage de Solis, le Dieu des Armées. Les parens, les amis, & les Seigneurs invités, le conduisoient par-dessous les bras, lui faisoient monter l'escalier du Temple jusqu'à l'Autel; où il se mettoit dans la posture que demandoient la pieté,

piété, l'humilité & la patience. Le Grand Prêtre alloit se présenter à lui, lorsqu'il étoit dans cet état, & avec un os pointu de Tygre, ou bien un ongle d'Aigle, il lui perçoit le nez de plusieurs petits trous, où il mettoit quelques morceaux d'ambre noir, pour empêcher les chairs de se rejoindre. Il lui faisoit ensuite un discours très-odieux, où il lui disoit les choses du monde les plus désagréables, les injures les plus atroces; & ne se contentant pas de l'insulter purement de paroles, il le fraploit ignominieusement, & le dépouilloit tout nud, autant que la bienfiance pouvoit le permettre, & que la pudeur n'en fut point blessée.

Le Profelyte, ainsi dépouillé, se retiroit tout honteux, seul dans une salle du Temple, où il s'occupoit à la priere, & à d'autres exercices de Religion, tandis que ceux qui l'avoient accompagné, faisoient un sacrifice dans le goût des Anciens; c'est-à-dire, un festin mêlé de chant, de danses, & d'autres marques de réjouissance, après lesquelles chacun se retiroit sans dire mot au Novice, qu'on laissoit seul dans sa retraite.

A l'entrée de la nuit, on lui apportoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour les quatre jours qu'il devoit y séjourner; quelques haillons grossiers pour se couvrir, un peu de paille, quelques ais pour s'asseoir, des couleurs pour se peindre en noir, des poinçons pour se percer, & pour faire diverses incisions sur son corps; de l'encens, &

un encensoir pour encenser les Idoles , & on le commettoit à la garde de trois personnes expérimentées pour l'instruire de ce que devoit sçavoir un homme de sa profession. Quelques-uns de ces Novices passoient tout ce temps sans manger , & sans prendre le moindre repos. On leur donnoit néanmoins quelques épis de bled , & un peu d'eau pour se soutenir dans l'extrême foiblesse. On leur permettoit aussi de dormir , pourvû que ce fut étant assis. Hors des momens marqués , les surveillans leur en faisoient passer l'envie , en les perçant avec des especes d'alènes d'un bois fort pointu , & dont les atteintes étoient fort vives. Vers la minuit , le Novice alloit encenser les Idoles , & leur offroit quelques gouttes de son sang ; il alloit aussi autour de l'enclos du Temple , & en quatre endroits differens ; il creusoit la terre , & y ensevelissoit des cannes de roseau , teintes du sang qu'il avoit tiré de sa langue , de ses mains , de ses pieds , &c.

Ces quatre jours étant écoulés , il demandoit permission au Grand-Prêtre d'aller continuer ses épreuves dans les autres Temples , & alloit ainsi pendant le cours d'une année de Temple en Temple , ou c'étoient toujours de nouvelles épreuves , sans qu'il eut la liberté , pendant ce temps-là , d'approcher de sa maison , de rendre des visites à ses parens , & d'en recevoir , toujours obligé de vivre dans la continence , dans la retraite , & dans de continuelles austerités.

Enfin l'année étant révoluë , & un jour heureux ayant été choisi dans leur Calendrier pour achever la cérémonie , les Tecuïtles , les Seigneurs , les parens , & les amis du Novice , venoient le prendre , le lavoient , le décrassoient , & le ramenoient avec pompe dans le Temple où il avoit été conduit la première fois. Là , au pied de l'Autel , on le dépouïlloit de ses vieux haillons ; on lioit ses cheveux sur la nuque du col avec un cuir rouge , d'où pendoient plusieurs belles plumes ; on le couvroit d'un manteau très-fin , par-dessus lequel on en mettoit encore un autre très-riche , qui étoit l'habit particulier de l'Ordre ; on lui mettoit aussi en main un arc & des flèches , & le Grand-Prêtre faisant un long discours au nouveau Chevalier sur ses obligations , l'exhortoit à prendre des sentimens propres de l'état où il venoit d'être élevé ; état , qui le mettant beaucoup au-dessus des hommes du commun , demandoit aussi des vertus , qui ne fussent pas communes , un zèle extraordinaire pour le maintien de la Religion , pour la défense de la Patrie , pour la conservation des siens , & une valeur intrépide pour attaquer les ennemis de l'Empire , ou pour leur résister ; devant se montrer à leur égard comme un Aigle , ou comme un Tygre , n'oubliant pas qu'on lui avoit fait l'honneur de lui percer le nez avec les os , & les ongles de ces animaux , afin de lui remettre sans cesse dans l'esprit , qu'il devoit être l'imitateur de leur cou-

rage. Il lui changeoit ensuite son nom, & le bénissoit.

La cérémonie se terminoit par un grand sacrifice, ou superbe festin; par des danses, des chansons usitées dans ces sortes de fêtes; par le son des instrumens, & par les acclamations du peuple; après quoi les Seigneurs invités, étoient gratifiés de quelques présens de la part du nouveau Chevalier, & chacun se retiroit chez soi.

Initiations
des Rois du
Mexique.

Les Initiations étoient aussi très-dures pour ceux qui entroient dans les grandes Charges, comme étoient celle du Souverain de tout l'Empire, des Rois ses tributaires, & des Caciques, ou Gouverneurs des Provinces. Il suffira de raconter succinctement ce qui se passoit à l'égard du Souverain.

Acosta, Lib.
6. cap. 24.

Lopes de Go-
mara, Lib. 2.
cap. 77.

Le Royaume du Mexique étant électif, dès qu'on avoit rendu les derniers devoirs au Roy défunt, les Rois & Princes Electeurs s'assembloient pour faire choix, parmi les jeunes gens du rang des Militaires, d'un sujet propre à être élevé à cette dignité suprême. Ce choix étant fait, il y avoit deux temps, qui étoient comme deux fêtes marquées, celui de son Election, & celui de son Couronnement.

Au moment même de l' Election, & après que celui qui avoit été élu, avoit accepté, on le dépouilloit presque tout nud; & on le conduisoit au Temple, accompagné d'une grande foule de

gens de tous les Ordres du Royaume. Deux Seigneurs lui aidoient à en monter les degrés jusques aux Autels. Il étoit précédé des deux Rois premiers Electeurs, revêtus des marques de leurs dignités, & suivi de quelques personnes nécessaires à la cérémonie. Tout le reste se tenoit en bas avec respect. Le Roy étant monté, adoroit l'idole en touchant la terre de l'un de ses doigts, & le baisant. Il se mettoit ensuite devant elle en posture de suppliant.

Le Grand-Prêtre revêtu de ses ornemens, accompagné d'un grand nombre de Prêtres, vêtus de longues aubes, comme les Prêtres Egyptiens, venoit oindre le corps du Prince élu, & le frottoit d'un jus extrêmement noir; il faisoit après cela sur lui quelques aspersions, & lui jettoit sur la tête un manteau semé de têtes de mort; sur ce premier, un second de couleur noire, & sur ce second un troisième de couleur bleuë, tous semés de têtes de mort comme le premier: Il lui pendoit au col certains lacets rouges, avec d'autres plus petits, auxquels étoient attachés quelques symboles, qui avoient tous leur signification mystique. Il lui mettoit aussi sur les épaules une phiole pleine d'une poudre, dont l'effet étoit de garantir contre toutes sortes d'enchantemens & de sortilèges. Il attachoit à son bras gauche un sachet d'encens, & lui mettoit ensuite à la main droite un encensoir. Le Roy élu se levoit alors, encensoit l'idole, & s'asseïoit.

Le Grand-Prêtre s'approchant de lui de nouveau, lui faisoit un long discours, & lui faisoit prêter serment qu'il maintiendrait la Religion de ses peres; qu'il observeroit les Loix de ses Prédecesseurs; qu'il feroit une guerre vive aux ennemis de l'Etat, & qu'il rendroit la justice à ses sujets. Prenant ensuite un style métaphorique, il lui faisoit promettre qu'il feroit paroître le Soleil toujours clair & serain; que les nuées ne répandroient leurs pluies que selon la mesure de la nécessité, & que la Terre produiroit ses fruits en abondance.

Le Roy élu, ayant prêté ce serment, se recommandoit aux prières des Ministres des Dieux, & à celles de tous les spectateurs. Les mêmes Seigneurs qui l'avoient conduit, le ramenoient au milieu des acclamations du peuple, qui lui souhaitoit toutes sortes de prospérités, & lui offroit diverses sortes de présens. On le conduisoit delà dans un appartement du Temple séparé, qui lui étoit destiné, & où il y avoit un lit prêt, & on l'y laissoit seul.

Il passoit quatre jours dans cette solitude, sans sortir du Temple, s'occupant à des prières, des sacrifices, & d'autres exercices de Religion & de pénitence. Quoiqu'il lui fût permis de manger de la chair, & d'autres mets qui convenoient à sa dignité, il jeûnoit néanmoins très-austerement; il se baignoit trois fois le jour pour s'expiër, & une autrefois la nuit, dans une grande cuve d'eau,

dans laquelle il faisoit couler de son sang, qu'il offroit en sacrifice au Dieu des eaux, après lui avoir présenté de l'encens; il encensoit aussi plusieurs fois les autres Dieux du Temple, leur offrant du pain, des fruits, des fleurs, des aromates, & des pointes ou alènes, teintes du sang de sa langue, de ses narines, de ses oreilles, & généralement de toutes les parties de son corps.

Il y a apparence que c'est ce qui se passoit d'abord à la première fête, qui étoit celle de son Election, laquelle a été confonduë mal à propos par quelques Auteurs, avec celle de son Couronnement. Ces quatre jours d'épreuve n'étoient aussi probablement que le commencement des Initiations du Roy Novice. Le cours de ces Initiations étoit sans doute beaucoup plus long; & quoique les Auteurs ne nous en aient pas donné de détail, on peut le présumer de ce que j'ai déjà dit des Initiations des Tecuitles, & des paroles du Pere Acosta, qui parlant de Montezuma, dit qu'avant son Couronnement, il passoit la plus grande partie du temps dans un appartement séparé qu'il avoit dans le Temple, où l'on disoit qu'il conversoit familièrement avec son Dieu, semblable en tout, ajoûte son Interprete Latin, à un homme initié; paroles très-remarquables. *Plerumque autem in certo quodam Templi Vitzilipuzli loco agebat, ubi, ut fama erat, cum suo Deo conversabatur, initiato per omnia similis.*

La fête du Couronnement ne se célébroit point

Paralip. A-
mericæ. In iæ
Occid. parte
12. fol. 130.

qu'après que le nouveau Roy , à l'issuë de ses épreuves , eut entrepris quelque expédition heureuse sur ses ennemis ; qu'il eut remporté en personne quelque célèbre victoire , soumis quelque Province rebelle , & amené plusieurs captifs en triomphe , qui devoient s'attendre à être immolés pour honorer cette fête.

Le jour de son arrivée , tout le peuple sortoit en foule au-devant de lui. Le Grand-Prêtre d'une part , suivi de tous les Ministres des Autels , les Electeurs & les grands Seigneurs de l'autre , alloient à sa rencontre en ordre de procession. L'air retentissoit cependant des acclamations de joye , & du son des instrumens , au milieu desquels le Monarque victorieux , enflé de ses succès , faisoit son entrée publique , accompagné des gens de guerre , qui conduisoient les prisonniers , & portoient les dépouilles des ennemis vaincus. Il alloit droit au Temple , où après avoir offert le sacrifice , entendu l'éloge de ses belles actions & de sa valeur , on lui donnoit alors solennellement , & pour la première fois , les marques de l'Empire ou de la Dignité Royale. On le revêtoit d'habits très-prétieux ; on attachoit à ses oreilles & à ses narines des pierres d'un très-grand prix ; on mettoit dans sa main droite un estoc d'or armé d'une pierre à feu , symbole de la justice ; dans sa gauche , un arc & des flèches pour signifier qu'il étoit l'arbitre de la paix & de la guerre ; & sur la tête un ornement , qui n'étoit ni une cou-
ronne ,

ronne, ni un diadème, mais une espece de mître, ronde sur le devant, qui s'allongeoit en arriere, perdant un peu de sa rondeur, & qui revenoit en pointe vers son sommet. C'étoit le Roy de Tescuco, qui, comme premier Electeur, avoit le droit de la lui poser sur le front; honneur le plus grand que puisse avoir un sujet. Le Monarque se plaçoit alors sur son Trône pour y recevoir les hommages de tous les Ordres de l'Empire, & pour écouter les harangues que lui faisoient tous les Corps. Le Roy de Tescuco commençoit à parler le premier. On nous a conservé dans les histoires la harangue que fit le Prince, qui couronna Montezuma dernier Roy du Mexique. Elle m'a paru si belle, que quoiqu'elle doive allonger cette narration, & peut-être paroître hors d'œuvre, je suis persuadé néanmoins qu'on me sçaura gré de l'avoir rapportée toute entiere, telle que je l'ai trouvée dans le Pere Joseph Acofta de nôtre Compagnie.

Acofta, loco citato.

Jeune Prince, le bonheur qu'a ce Royaume de vous voir monter aujourd'hui sur le Thrône de ses Souverains, se fait bien sentir par l'empressement avec lequel nous avons concouru à votre Election, & par la joye extrême que le Public en a témoigné. Cette joye est sans doute bien fondée, puisque les Etats du Mexique sont si vastes & si étendus, que pour gouverner cet Empire, qui est comme un monde entier, il ne faut pas moins de force & de courage qu'il s'en

» trouve dans vôtre cœur genereux & magnanime :
 » ni moins d'application , de capacité , de sagesse ,
 » & de prudence que vous en avez. Je vois bien
 » clairement que le Tout-puissant aime cette Mo-
 » narchie , puisqu'il a daigné l'éclairer de ses plus
 » vives lumieres , pour faire un choix qui con-
 » vient si bien à nôtre felicité. Qui peut en effet
 » raisonnablement douter qu'un Prince , lequel
 » avant que de regner , avoit percé les neufs cœurs
 » des Cieux par la vivacité de son esprit , & par
 » la sublimité de son génie pour en découvrir les
 » beautés les plus cachées , à présent qu'il est
 » obligé de veiller au bien de ses sujets par les
 » devoirs de la Royauté , n'ait pas assez de péné-
 » tration pour découvrir dans les choses de la
 » terre celles qui pourroient leur être utiles ? Qui
 » pourroit croire que la grandeur d'ame que vous
 » avez fait paroître en tant d'occasions signalées ,
 » se rallentit à présent qu'il est nécessaire plus que
 » jamais de la faire briller , & qu'elle ne se ma-
 » nifestera pas au contraire avec bien plus d'éclat
 » que par le passé ? Qui se persuadera que , pendant
 » le regne d'un Prince si juste & si magnifique ,
 » la veuve & l'orphelin puissent manquer de pro-
 » tection & de soulagement ? Qui est-ce qui s'ima-
 » ginera que la grandeur de cette Monarchie ne
 » doive pas monter avec vous au plus haut point
 » de sa gloire , puisque le Créateur a rassemblé
 » en vous tant de perfections , qu'à vous voir seule-
 » ment , on se persuade qu'on y est déjà parvenu ?

Félicitez-vous donc, Peuples heureux, d'avoir «
 un Roy, qui fera la colonne & l'appuy de cet «
 Etat, qui vous tiendra lieu de Tuteur & de «
 Pere, & dont le sein paternel, toujours émû «
 sur vous, sera prêt à s'armer contre tout ce qui «
 pourroit troubler la tranquillité de ses chers en- «
 fans, & à leur communiquer à eux-mêmes tous «
 les trésors qui y sont renfermez. Vous êtes as- «
 surez d'avoir un Roy, qui ne prendra point occa- «
 sion de son pouvoir suprême pour en abuser, pour «
 languir dans un lâche repos, pour faire consister «
 son bonheur à se régaler splendidement, pour se «
 livrer aux vices & aux plaisirs. Bien loin de-là, «
 soyez convaincu, qu'au plus fort de son sommeil, «
 son cœur attentif à vos besoins, le réveillera sou- «
 vent en sursaut; & que dans les repas les plus «
 somptueux cette même attention à vos besoins, «
 suspendra en lui le sentiment du goût & de la «
 bonne chere. N'ai-je donc pas raison de vous «
 féliciter, & de vous exhorter à vous réjouir «
 d'avoir un Roy si digne de l'être? Et vous Prince «
 magnanime, nôtre Souverain & nôtre maître, «
 ayez confiance & bon courage; puisque le Créa- «
 teur de toutes choses a chargé vos épaules d'un «
 si pesant fardeau, soyez certain qu'il vous don- «
 nera les forces nécessaires pour pouvoir le sou- «
 tenir; puisqu'il a été si liberal & si magnifique «
 à vôtre égard jusqu'à présent, vous pouvez «
 bien vous assurer qu'il répandra sur vous ses «
 dons les plus précieux, & ses bénédictions les «

plus abondantes, dans cet Etat de la plus haute
 élévation où il vous a mis; & dont je fouhaite
 qu'il vous fasse jouïr avec toutes sortes d'avan-
 tages pendant une nombreuse suite de longues
 & d'heureuses années.

Le Roy ayant entendu ces fortes d'harangues, répondoit avec majesté, d'une maniere qui faisoit connoître combien il se croyoit peu digne du rang où on l'élevoit; combien il étoit sensible à l'obligation qu'il avoit à ceux qui l'avoient choisi; & quelles étoient les dispositions où il étoit de gouverner ses Peuples, selon les Loix de la bonté & de l'équité: après quoi il étoit conduit avec pompe dans son Palais, & de toutes parts on s'abandonnoit à la joye que méritoit une semblable fête.

Initiations
 de l'ancien-
 ne Cheva-
 lerie d'Eu-
 rope.

Tout ce que j'ai rapporté des Initiations des Guerriers chez les Nations barbares & policées de l'Amerique, doit faire concevoir à ceux qui ont quelque idée de l'ancienne Chevalerie des Peuples de nôtre Europe, que les épreuves que devoient subir ceux qui aspiroient à l'honneur d'être faits Chevaliers, étoient à peu près semblables à celles dont je viens de donner le détail, dans le temps que les Peuples, encore barbares, étoient plongez dans les ténèbres de l'Idolatrie.

Du Cange,
 Gloss. verb.
 Miles.

Je suis d'autant plus fondé à faire ce parallele, que du Cange l'a commencé avant moi; car à l'occasion du Bain où l'on faisoit entrer les Che-

valiers avant leur réception, il remarque que Joseph Acoſta rapporte que les Prêtres Mexiquains lavoient & purifioient les enfans des Nobles, avant de leur faire la cérémonie de les rendre habiles à porter les armes.

Le même Auteur parlant de cette Chevalerie, dont la Religion étoit certainement le principe, dit auffi, ce que j'ai dit ailleurs moi-même de quelques autres ufages; ſçavoir, „ que l'Eglife „ qui a toujours eu une ſage œconomie pour ſes „ enfans, lesquels ſont encore tendres dans la foy, „ ne croyant pas pouvoir abolir tout d'un coup „ les coûumes, dans lesquelles les Peuples nour- „ ris dans le ſein du Paganisme ont été élevez, „ s'étoit contentée de purger toutes ces coûumes „ de l'eſprit de ſuperſtition, de tout culte idola- „ trique, & ſe les étoit renduës propres en les ſanc- „ tifiant. Car, comme je l'ai remarqué, continuë „ cet Auteur, en parlant des autres eſpeces d'ado- „ ption, c'eſt ce qu'elle a fait en particulier par „ rapport à cette adoption, dont l'alliance ſe con- „ tractoit par la tradition des armes; car l'ayant „ purifiée de tout rit, & de toute cérémonie „ payenne & barbare, elle a ordonné que les ar- „ mes ſeroient benies par un Prêtre, & que celui „ qui ſeroit fait Chevalier, s'étant diſpoſé par les „ veilles & par les jeûnes à cette action, ſeroit „ ceint de l'épée pendant le temps des ſaints Myſ- „ teres, &c. „

Ce rang de Chevalier étoit en ſi haute eſ-

time, que les plus grands Rois & les plus grands Princes se faisoient honneur de l'être, & passoient volontiers par toutes les épreuves nécessaires pour y parvenir. Aujourd'hui même nos Rois sont armez Chevaliers à la cérémonie de leur Sacre.

Il semble qu'on démêle dans l'Antiquité deux sortes de personnes, qui y étoient élevées. Les jeunes gens de la première Noblesse, qui avoient atteint l'âge de 21. an ou environ, à qui jusques alors il n'avoit pas été permis de ceindre l'épée, de se trouver à aucune bataille, & qui devoient nécessairement être déclarez hommes * parfaits par les cérémonies militaires; & d'autres qui avoient servi, & porté les armes pour le Prince, ou qui avoient suivi quelque Chevalier renommé pendant le nombre de sept années; ou bien ceux enfin qui s'étoient distinguez par quelque action éclatante: comme » s'être battu en combat singulier à toute outrance avec l'épée tranchant & » poignant: avoir jousté à fer émoulu, & fait » vuidier les arçons à son ennemi, ou l'avoir » transpercé: être monté le premier sur une échelle » à l'assaut d'une place: être entré le premier » par la brèche ou par la mine: avoir sauté le » premier dans un vaisseau ennemi, & s'en être » rendu le maître: avoir gagné dans une bataille

Vulson de la
Colombière,
Théâtre
d'honneur,
tom. 1. ch. 2.

* *Lambertus Ardensis apud Cangium, verb. Alapa Militaris. Ei Militarem non repercutiendus dedit alapam, & militaribus eum in virum perfectum dedicavit Sacramentis.*

l'Etendard du General de l'armée ennemie : « avoir fait quelque prisonnier de grande confi- « deration : avoir sauvé la vie à son Prince , ou « à son General , &c. »

Les premiers étoient connus sous les differens noms d'Infans , Varlets , Damoyfels , Bacheliers , & Ecuyers. Non seulement ils ne pouvoient ceindre l'épée, ou porter les armes ; se trouver aux batailles pour y combattre , ou joster dans les tournois ; mais ils ne pouvoient manger à la table des Chevaliers , ni se vêtir des mêmes couleurs , & étoient obligez de se tenir debout derriere eux. Ils avoient encore des épreuves rigoureuses à subir ; & quoiqu'on ignore quelles étoient ces épreuves , il est pourtant certain qu'il y en avoit ; car dans le Roman de Perceforest on lit au Liv. 4. où il parle des épreuves aux boucliers & aux bâtons : « que Blanche la Fée faisoit exercer les « jeunes Bacheliers , qui prétendoient à l'Ordre « de Chevalerie , pour entre tous iceux prendre « les meilleurs , & les faire battre , puis après l'un « contre l'autre , pour sçavoir qui vaincroit son « compagnon , & qui emporteroit le harnois com- « plet qu'elle donnoit au mieux faisant. » Il semble néanmoins par-là , que ces épreuves consistoient dans un dur apprentissage qu'on faisoit du métier de la guerre dans des Académies un peu plus austeres , que ne sont celles d'aujourd'hui ; il falloit même s'être distingué dans ces exercices : car on n'élevoit à ce degré d'honneur personne

V. Vulson
de la Colombes
Theatre
d'honneur,
tom. 1. c. 14.
P. 226.

qui ne l'eut bien mérité, (a) & qu'après qu'on avoit donné bien des preuves qu'on en soutiendrait parfaitement la gloire. Je crois pourtant que toutes austères que pussent être ces épreuves, l'Eglise les avoit beaucoup mitigées par comparaison, à ce qu'elles étoient avant ce qu'elle en avoit ordonné. Car Ingulphe (b) parlant de la Consécration des Chevaliers ; selon le rit des Chrétiens, dit, » que les Normans, ou les Peuples du Nord, avoient cette Consécration en » horreur, & qu'ils regardoient un Chevalier, » fait de cette sorte, comme un intrus dans l'Ordre de Chevalerie, comme un lâche, & comme un homme effeminé, qui avoit dégénéré » de l'antique proïesse.

Le Damoyfel qui avoit fini le temps de ses premières épreuves, venoit se présenter au Roy, ou bien alloit chercher au loin quelque grand Prince ou Chevalier de grand renom, qui vouloit bien *l'adouber Chevalier* lui-même, c'est-à-dire, l'adopter. Car le nouveau Chevalier contractoit une alliance & une espèce d'obligation de fils à pere, envers celui qui lui faisoit l'honneur de l'armer, & il dépendoit, sur-tout pendant un certain temps, de ses ordres absolus. C'est pour

(a) Per arma posse fieri filium, grande inter gentes constat esse præconium, quia non est dignus adoptari, nisi qui fortissimus meretur agnosci. *Senator. Lib. 4. Epist. 2.*

(b) *Ingulphus apud Cangium, loco cit.* Hanc consecrandi Militis consuetudinem Normanni abominantes, non militem legitimum, sed socordem Equitem & Quiritem degenerem deputabant.

œla que les Souverains ont sagement ordonné, que leurs sujets ne prissent nul engagement d'Ordre de Chevalerie de la main d'aucun Prince étranger, sans leur permission expresse.

A la réception de ces Chevaliers, lorsqu'elle se faisoit pendant la guerre, on se dispensoit des rigueurs du cérémonial, dont on n'observoit que les choses les plus essentielles, sur-tout à la veille d'une bataille : mais en pleine paix il falloit garder tout l'ordre du cérémonial, lequel étoit fort long, & fort mystérieux.

Les principales de ces cérémonies consistoient dans le bain où le Chevalier entroit, ce qui fit donner à ces Chevaliers le nom de Chevaliers du bain; dans la retraite en chambre noire, où il se mettoit immédiatement après à la garde de deux Ecuyers-Gouverneurs, qui devoient l'instruire; dans le jeûne; la veille d'armes qu'il faisoit dans une Chapelle, où il passoit en prieres toute la nuit, qui précédoit sa réception; dans la confession de ses pechés, & la sainte Communion; dans le serment qu'il faisoit d'être fidelle à Dieu, à sa Religion, à son Prince, & à toutes les Loix les plus austeres de la Chevalerie; dans la Benediction des armes; le soufflet militaire; l'accolade ou la colée; dans les habits d'Ordre, & dans les armes, dont on le revêtoit de pied en cap, lesquelles choses avoient toutes un sens mystique, qui avoit rapport à la Religion, à l'Etat où il entroit, & aux obligations

dont il se chargeoit , sous peine de dégradation & d'infamie.

On trouvera dans du Cange & dans d'autres Auteurs , qui ont traité de la Chevalerie ancienne & de la science Heraldique , le détail de toutes ces cérémonies , de toutes ces loix , & la signification de tous ces symboles. J'en ai dit de reste pour confirmer ce que j'ai avancé dans le commencement , qu'un des premiers attributs sous lequel les hommes avoient rendu des hommages à Dieu , étant celui de Dieu des armées , ils avoient aussi fait de la guerre un des plus grands objets de la Religion , & un de ses exercices les plus pénibles. Revenons maintenant à nos Sauvages , & passons à la considération de leurs Devins , qui appartiennent plus immédiatement à la Religion , dont ils sont les Interpretes.

Voyage de
Cayene, Liv.
3. ch. 12. p.
385.

L'Auteur du Voyage de la France Equinoxiale nous décrit ainsi la maniere dont les Caraïbes font un Devin.

Initiation
d'un Devin
chez les A-
meriquains
Meridio-
naux.

« Celui qui aspire donc à être Piaye, c'est-à-
« dire, Devin, est premierement mis chez un
« Ancien. Il y demeure fort long-temps pour être
« instruit de lui, & faire comme son Novi-
« ciat, quelquefois l'espace de dix ans, pen-
« dant lesquels il le sert fort exactement. Le Piaye
« ancien l'observe, pour remarquer s'il a en lui
« les qualités nécessaires à celui qui veut être Piaye.
« Ils ne l'élevent point à cette dignité, qu'il ne

soit âgé de vingt-cinq ou trente ans. «

Quand le temps est venu qu'on doit le met-
tre dans les épreuves, on le fait premièrement
jeûner avec autant de rigueur que le Capitaine,
& bien plus ; car il ne mange que du millet
bouilli un an durant, & bien peu de cassave ;
ce qui les extenuë de telle sorte, qu'ils semblent
des squelettes, qui n'ont que la peau étendue
sur les os, & deviennent presque sans force.
Les anciens Piayes s'assemblent après ce long
jeûne, se renferment dans une Case, & appren-
nent au Prétendant la façon d'appeller le Dé-
mon, & de le consulter. Au lieu qu'on fouïette
le Capitaine prétendant, on fait tant danser ce-
lui-ci, qu'il en est si las à cause de la foiblesse
que lui a causé le jeûne, qu'il tombe tout pâmé
& évanoüi sur la terre. Pour le faire revenir,
on lui met des ceintures & des colliers de ces
grosses fourmis noires, qui font tant de dou-
leur. On lui ouvre la bouche par force, dans
laquelle on met une espece d'entonnoir, dans
lequel on jette plein un grand vaisseau de jus
tiré du Tabac. Cette étrange médecine le fait
aller haut & bas, & lui fait vuider le sang.
Cela dure plusieurs jours. «

Après des remedes si violens, des jeûnes si
rigoureux, il est fait Piaye, & a la puissance de
guérir les maladies, & d'évoquer le Diable.
Mais afin qu'il le fasse comme il faut, on lui
ordonne un jeûne de trois ans. La première an-

sur cet Auteur ; étoit un composé de farine & de vin épais , ou bien un mélange de plusieurs herbes , & selon d'autres , du vin mêlé avec du miel.

Ce qui me porte à en juger ainsi , c'est l'usage de cette boisson de Tabac , laquelle n'est pas particulière aux Caraïbes , mais qui est commune à toutes les Nations de l'Amérique , chez qui le Tabac passe pour avoir des vertus très-singulières , & qui ont un rapport essentiel avec la Religion.

Cette boisson avoit quelque chose encore de plus affreux chez les Mexiquains ; car avec le Tabac ils mêloient des Serpens , des Salamandres , des Lezards , des Araignées , des Chenilles , des Vers , & d'autres Insectes venimeux , mais dont le Tabac corrigeoit le poison. Ils réduisoient le tout en cendres , le faisant brûler dans le feu sacré qu'ils entretenoient devant leur Idole , & en faisoient ensuite une liqueur qu'ils conservoient dans leur Temple , & qu'ils appelloient la nourriture des Dieux , leur nectar & leur ambrosie. Acosta , qui en donne la Relation , dit qu'ils s'en oignoient , dans la persuasion où ils étoient , que le Tabac qui y dominoit , avoit la vertu d'appaiser les mouvemens desordonnés de la concupiscence de la chair. Ils en buyoient aussi ; & quoique cela leur feroit verser la tête d'une manière à les faire devenir fous , ils croyoient que cela les rendoit propres à l'inspiration divine.

Acosta, Hist.
Mor. de In-
dias, Lib. 5.
cap. 26.

& à avoir des visions extatiques.

Les Nations des Moxes, situées dans le Centre de l'Amérique Meridionale en deçà des montagnes du Pérou & du Chili, appelées les Andes, & les Nations de la Rivière de la Plata, ont aussi des épreuves très-rudes pour leurs Prêtres ou Devins.

Initiation
d'un Devin
chez les
Moxes &
les Peuples
du Para-
guay.

Lettres édi-
fiantes, Rela-
tion de la Mis-
sion des Mo-
xes, Recueil
10.

„ On trouve parmi les Moxes, dit Urbain de
„ Matha Evêque de la Paix, deux sortes de Mi-
„ nistres pour traiter les choses de la Religion. Il
„ y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont
„ l'unique fonction est de rendre la santé aux ma-
„ lades; d'autres sont comme les Prêtres destinez
„ à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont éle-
„ vez à ce rang d'honneur qu'après un jeûne ri-
„ goureux d'un an, pendant lequel ils s'abstien-
„ nent de viande & de poisson. Il faut, outre
„ cela, qu'ils aient été blessez par un Tygre, &
„ qu'ils se soient échappé de ses griffes; c'est
„ alors qu'on les révere comme des hommes d'une
„ vertu rare, parce qu'on juge qu'ils ont été res-
„ pectez & favorisez du Tygre invisible, qui les
„ a protégés contre les efforts du Tygre visible,
„ avec lequel ils ont combattu.

„ Quand ils ont exercé long-temps cette fonc-
„ tion, on les fait monter au suprême Sacerdoce.
„ Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore
„ qu'ils jeûnent une année entière avec la même
„ rigueur, & que leur abstinence se produise au

dehors par un visage have & extenué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux; ce qui leur cause des douleurs très-aiguës : & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs*.

Celui, qui a donné un Voyage aux Indes Occidentales sous le nom de François Coreal, s'explique ainsi au sujet des Indiens de Rio de la Plata : » pour être Prêtre ou Medecin parmi eux, il faut avoir jeûné long-temps, & souvent; il faut avoir combattu plusieurs fois contre les bêtes sauvages, principalement contre les Tygres, & en avoir été mordu, ou égratigné tout au moins. Après cela on peut obtenir l'Ordre de Prêtrise; car chez eux le Tygre est un animal presque divin, & l'imposition de sa sainte griffe leur vaut autant, que chez nous le Bonnet Doctoral reçu à l'Université de Salamanque. Ensuite on leur verse sur les yeux le suc de certaines herbes distillées; & c'est-là l'onction Sacerdotale, après laquelle ces nouveaux Prêtres sçavent appaiser les esprits de toutes les choses sensibles & materielles, avoir des relations secretes avec ces esprits, & participer à leurs vertus.

Voyage aux Indes Occid. seconde part. c. 10. p. 241.

Initiations
des Peuples
Barbares de
l'Amérique
Septent.

Les Hurons, les Iroquois & les Nations Algonquines, ont aussi leurs Initiations qu'ils pratiquent encore. Tout ce que j'en sçais, c'est qu'elles commencent avec l'âge de puberté; qu'ils se retirent dans les Bois, les jeunes gens sous la direction d'un Ancien ou d'un Devin, & les jeunes filles sous la conduite d'une Matrone. Ils jeûnent pendant ce temps-là fort sévèrement; & tandis que leur jeûne dure, ils se noircissent le visage, le haut des épaules, & de la poitrine. Ils observent en particulier très-soigneusement leurs rêves, & en font un rapport exact à ceux qui les dirigent. Ceux-ci examinent avec un soin scrupuleux la conduite de leurs disciples, & conferent souvent de ce qui les regarde, ou de ce qui leur arrive avec les Anciens & les Anciennes, pour statuer sur cela ce qu'ils doivent prendre pour leur *Oïaron*, ou leur *Manitou*, d'où doit dépendre le bonheur de leur vie. Ils en tirent aussi des conséquences pour sçavoir à quoi ils doivent être propres pour la suite; de sorte que c'est comme une épreuve pour connoître qu'elle doit être leur vocation.

Je ne doute point que leurs Initiations & leurs épreuves ne fussent à peu près semblables à celles des Peuples de la Virginie, dont nous avons parlé d'abord; mais soit qu'ils eussent déjà perdu beaucoup de leurs coutumes, lorsque les Européens ont commencé à les fréquenter; soit qu'ils se cachassent d'eux soigneusement pour leurs mysteres,

tes, qui demandent un secret aussi inviolable que ceux des Anciens, sans quoi ils sont persuadés que leurs épreuves seroient inefficaces & inutiles; soit enfin que les Européens n'ayent pas été assez attentifs à les examiner, ou assez capables de bien pénétrer l'esprit de ce qu'ils leur voyoient faire; nous n'en avons point de détail exact dans les Relations anciennes, & il ne nous reste que quelques traces & quelques connoissances generales, mais qui sont suffisantes néanmoins pour en former des conjectures assez probables.

Le Pere le Jeune & le Pere de Brebeuf font mention de leurs jeûnes & de leurs retraites. Le premier parle ainsi.

Relation de
la nouv. Fran-
ce pour l'an
1634. p. 84.
85.

Ils gardent par fois un jeûne très-rigoureux, non pas tous, mais quelques-uns qui ont envie de vivre long-temps. Mon Hôte voyant que je ne mangeois qu'une fois par jour pendant le Carême, me dit, que quelques-uns d'entre-eux jeûnoient pour avoir une longue vie; mais il m'ajoûta qu'ils se retiroient tous seuls dans une petite Cabane à part, & que là ils ne buvoient, & ne mangeoient quelquefois huit jours, quelquefois dix jours durant. D'autres m'ont dit qu'ils sortent comme des squelettes de cette Cabane, & que par fois on en rapporte à demi morts. Je n'ai point vû de grands jeûneurs, si bien de grands dîneurs. Vrai est que je n'ai point de peine à croire cet excès; car toutes les

» fausses Religions sont pleines de puërilités , ou
 » d'excès , ou de saletés.

» J'ai vû , dit le même Auteur , faire une autre
 » dévotion au forcier , laquelle , comme je crois ,
 » n'appartient qu'à ceux de sa profession. On lui
 » dresse une petite Cabane éloignée d'un ject de
 » pierre ou de deux , des autres. Il se retire là
 » dedans pour y demeurer seul , huit jours , dix
 » jours , ou plus ou moins. Or vous l'entendez
 » jour & nuit crier , hurler , & battre son tam-
 » bour. Mais il n'est pas tellement solitaire , que
 » d'autres ne lui aident à chanter , & que les fem-
 » mes ne le visitent. C'est-là où il se commet de
 » grandes saletés.

Le Pere le Jeune n'entendoit que très-impar-
 faitement le langage des Sauvages , comme il
 l'avouë lui-même. Il rapporte bien ce qu'il a vû ,
 mais il étoit obligé de deviner les réponses qu'on
 donnoit aux questions qu'il faisoit. Ceux qui en
 font-là , débitent plutôt les choses comme ils les
 conçoivent , que comme elles sont en effet.

Les Sauvages peuvent fort bien abuser de leurs
 retraites pour couvrir leurs abominations. Les
 Anciens en ont fait autant dans leurs Bacchana-
 les ; mais c'est alors un abus contraire à l'esprit
 de leur retraite même , dont la continence est
 une des conditions des plus essentielles ; car , ou-
 tre ce que j'ai dit de leurs Vestales & de leurs
 Solitaires , il est certain qu'ils avoient parmi eux
 un certain temps qui lui étoit , & qui lui est en-
 core consacré.

Ils ont une grande opinion de la Virginité , & chez toutes les Nations Sauvages il y a quelque chose , ou dans les mœurs , ou dans la langue , qui marque l'estime qu'ils en font. Le terme qui signifie une Vierge dans la langue Abenakise , c'est *Coussihouskoue* , lequel rendu litteralement , veut dire , *celle qu'on respecte* , à *Coussihan* , terme qui ne marque pas seulement un respect d'estime interieure , mais un respect d'action , & témoigné exterieurement. Le terme *Gaouinnon* , qui dans la langue Iroquoise signifie aussi une Vierge , est si ancien , qu'on ne sçait plus la force de sa racine.

Ils attribuent à la virginité & à la chasteté certaines qualités & vertus particulieres ; & il est certain que si la continence leur paroît une condition essentielle pour donner du succès à ce que leur superstition leur suggere , ils la garderont avec un très-grand scrupule , & n'oseront la violer le moins du monde , de peur que leurs jeûnes , & tout ce qu'ils pourroient faire d'ailleurs , ne fut absolument inutile par cette inobservation.

Ils sont persuadez que l'amour de cette vertu s'étend jusqu'au sentiment naturel des plantes ; de sorte que parmi elles , il y en a qui ont un sentiment de pudeur , comme si elles étoient animées ; & que pour operer dans les remedes , ou même ils n'ont point recours à leurs Devins ; elles veulent être employées , & mises en œuvre par des mains chastes , sans quoi elles n'auroient

aucune efficace. Plusieurs m'ont dit souvent, au sujet de leurs maladies, qu'ils sçavoient bien des secrets pour les guérir; mais qu'étant mariez, ils ne pouvoient plus s'en servir.

Relation de
la Nouvelle
France pour
l'an 1636. ..
part. ch. 5.

Le Pere de Brebeuf parle ainsi de leurs Devins. » Autrefois ces Offices d'*Arendiouann* (c'est-à-dire, Devins) étoient à plus haut prix qu'à présent. Ils les ont à présent à force de festins. » Un temps fut qu'il falloit jeûner les trente jours entiers dans une Cabane à l'écart, sans que personne en approchât qu'un serviteur, qui pour être digne d'y porter du bois, s'y disposoit lui-même en jeûnant.

C'est-à-dire, que du temps du Pere de Brebeuf, ils avoient déjà perdu beaucoup de leurs usages, ou que le Pere de Brebeuf lui-même ne comprenoit pas tout ce qui se passoit devant ses yeux. En effet tous ces festins dont il parle, ne sont point contraires au jeûne de celui pour lequel ils sont faits. Il nous cite aussi un exemple, dont il fut le témoin, & qui approche fort de ce qui se faisoit dans l'ancien temps; puisqu'il est question d'un Sauvage, qui avoit rêvé, dit-il, qu'il seroit *Arendiouann*, s'il avoit jeûné trente jours, & qui tint pendant tout ce temps-là toute la Nation en haleine. » Il en jeûna dix-huit, sans manger autre chose que du Petun. Le Pere de Brebeuf croit qu'il étoit fou, & que ce jeûne acheva de perfectionner sa folie. Néanmoins il y eut plusieurs fêtes à son sujet; & dans la der-

niere, dont il se dispense de donner le détail par la crainte qu'il a d'être trop long ; il ajoute, qu'il lui suffit pour le présent de dire en general, que jamais les Bacchantes forcenées du temps passé, ne firent rien de plus furieux dans leurs Orgies.

Les Sauvages ont encore plus perdu de leurs coutumes depuis ce temps-là ; ils le reconnoissent eux-mêmes, & y ont regret ; car dans les malheurs qui leur arrivent, ils disent qu'ils ne doivent pas s'en plaindre, & que c'est une punition pour avoir abandonné l'usage de leurs retraites, & de leurs jeûnes.

Les expiations & toutes les épreuves des Initiations ayant détaché l'âme de toutes les choses corruptibles, grossières & charnelles ; cette âme purifiée de ce qu'il y avoit en elle de terrestre par la contagion des sens, & renduë en quelque sorte à sa nature spirituelle, étoit admise à la communication intime avec les Dieux, qui se manifestoient à elle en plusieurs manieres, ou dans les songes, ou dans la contemplation, ou enfin dans les secrets mysteres de la Theûrgie & de la Divination.

De la
Theûrgie
ou commu-
nication
avec les
Dieux.

C'étoit-là la fin premiere, & le but des Initiations des Orgies, dans lesquelles on en donnoit aussi quelques symboles, ou quelques preuves réelles. Car après avoir passé plusieurs jours dans la retraite, comme ceux qui se dispoient à des-

Pausanias, in
 Boeoticis, p.
 313, 314.

cendre dans l'Antre de Trophonius, dont parle Pausanias; après avoir passé dans cette retraite par divers genres d'expiations; après avoir été lavé & regeneré dans les eaux du fleuve Hercynas; après avoir fait plusieurs sacrifices pour se rendre les Dieux propices; après avoir bû le Cyceon, ou les eaux du Lethé & de Mnemosyne, dont les unes avoient la propriété de faire oublier tout le passé, & les autres celle de fortifier la mémoire pour retenir tout ce qu'on apprenoit de nouveau; après avoir été instruit de tous les principes, qui devoient faire renoncer aux préjugés de l'enfance, & avoir été imbu des secrets des mysteres: après, dis-je, tous ces préparatifs, on descendoit dans l'Antre de Trophonius, ou dans quelqu'autre sanctuaire semblable, ou sous des Images sensibles & énigmatiques, qui n'étoient que des représentations mystérieuses, ou qui se faisoient réellement par la voye des enchantemens, on étoit censé communiquer avec les Dieux, & apprendre d'eux les choses qu'il importe le plus à l'homme de sçavoir pour se conduire à sa fin.

Dio Chry-
 sost. Orat. 12.
 p. 202.

Dion Chrysostôme nous représente un homme initié dans cet état de vision mystérieuse; aux oreilles de qui plusieurs voix se font entendre, sous les yeux duquel se présentent en spectacle plusieurs Scènes différentes, où les choses les plus cachées dans la nature, sont mises en évidence; qui jouit tour à tour de la lumière & des ténèbres, & devant qui enfin se passent plusieurs cho-

ses extraordinaires. Apulée après avoir été initié, rapporte la même chose de lui-même : „ J'ai approché, dit-il, des portes de la mort ; je suis entré dans le sanctuaire de Proserpine ; & après avoir été porté sur tous les élémens , je suis revenu : j'ai vû au milieu des ténèbres de la nuit le Soleil brillant des plus vives lumieres : je me suis approché des Dieux du Ciel & des Enfers , & je les ai adorés de près. „

Apuleius
Lib. Metam.
II. prope fin.

Platon & ses Sectateurs étoient extrêmement entêtés du pouvoir imaginaire des Initiations des Orgies , & des Myfteres de la Theürgie. Ils croyoient que par leur vertu l'ame étoit purifiée , & que les sacrifices magiques la rendoient capable de recevoir l'impression des Génies & des Esprits subalternes , par le moyen desquels ils croyoient parvenir à la vision des Dieux supérieurs , & du premier ordre. Mais les Orgies ayant reçu presque toutes les altérations du Paganisme , antécédemment à Platon & à ses Disciples , les Saints Peres se sont appliquez à renverser toutes les idées platoniciennes sur ce sujet ; & à montrer que toute l'opération divine de la Theürgie n'étoit rien autre chose que la magie la plus criminelle , condamnée par toutes les Loix divines & humaines ; que les merveilles que voyoient ceux , qui s'étoient purifiés par les enchantemens , & par les sacrifices magiques , supposé qu'il n'y eut point de fraude de la part des hommes , n'étoient que des illusions des Démon

V. Aug. Lib.
10. de Civ.
Dei, cap. 107.

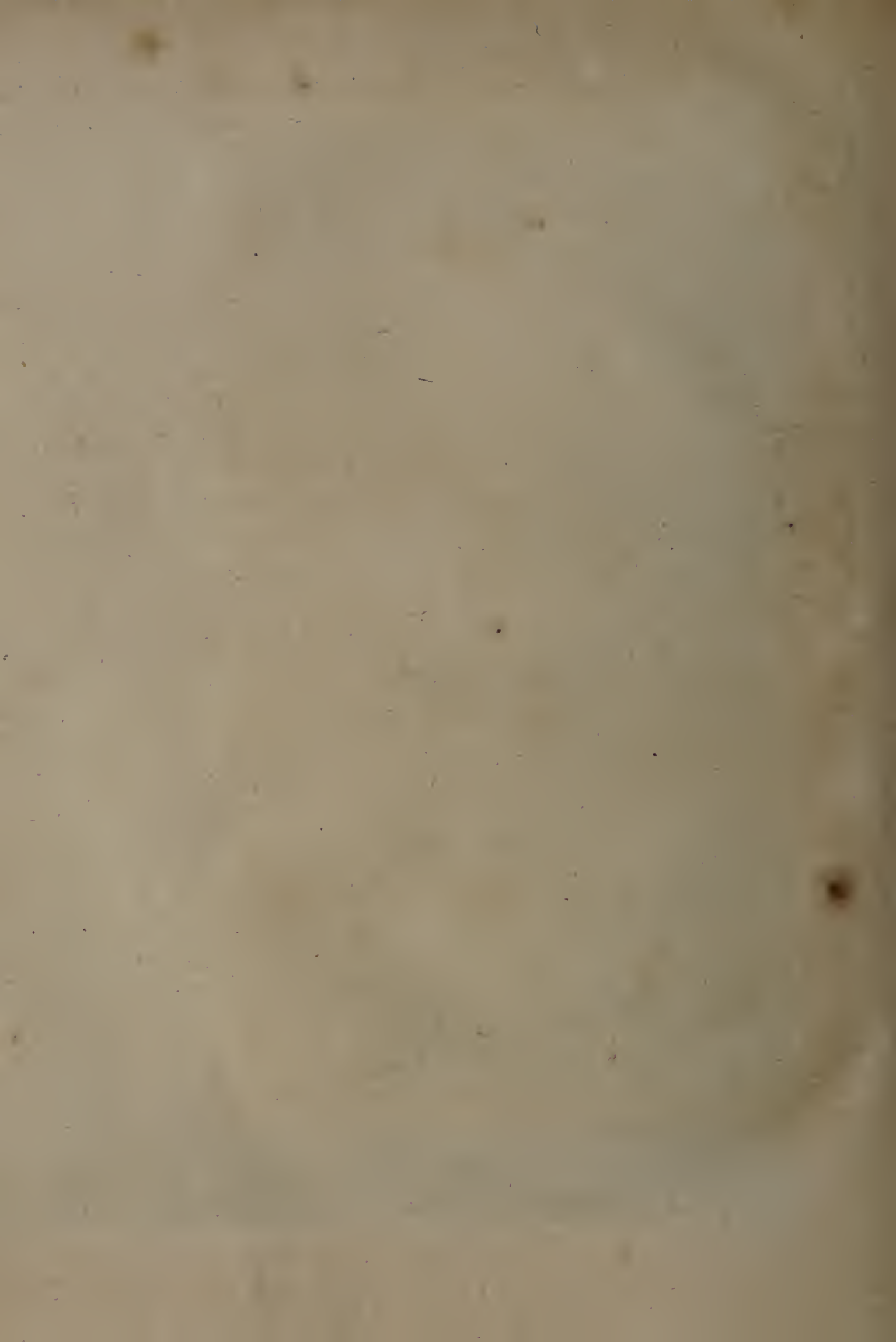
& des Esprits de ténèbres transformés en Anges de lumière , pour s'attirer les adorations & les hommages , qui n'étoient dûs qu'au seul vrai Dieu.

Rien ne nous fait connoître plus clairement quelles étoient sur cela les pensées des Payens , que la cérémonie qui termine les Initiations des Caraïbes , & qui met comme la dernière forme aux épreuves nécessaires pour faire un Piaye ou un Devin. J'ai tiré la description que j'en vas donner du Pere du Tertre , & d'une Relation manuscrite plus détaillée du Pere le Breton Jesuite Missionnaire , qui avoit passé plusieurs années entre les Caraïbes dans l'Isle Saint - Vincent où il étoit encore , lorsqu'il composa ce petit Ouvrage , qui m'a été communiqué.

Initiation
finale d'un
Devin Ca-
raïbe.

Après donc que le jeune Profelyte , qui veut être fait Devin , a fourni la longue carrière de plusieurs années d'épreuves sous la conduite d'un ancien Piaye , qui en est tellement le maître , que ses plus proches parens & amis n'ont pas même la liberté de le voir , & de lui parler ; après avoir soutenu les rigueurs de ces potions abominables de jus de Tabac , de ces jeûnes affreux , & des assauts frequens que lui livrent pendant la nuit les autres Devins , qui lui dechiquent tout le corps avec des dents d'Acouti tranchantes comme des razors , pour l'accouûtumer à ces incisions volontaires qu'ils doivent faire sur eux-mêmes en cer-
taines





certaines occasions , selon l'usage qu'en avoient les Prêtres de Baal ; enfin le Myſte vient trouver ſon diſciple à l'entrée de la nuit , qui doit couronner ſon invincible patience , & mettre fin à ſes épreuves. Il lui représente fort au long la dignité du rang où il va être élevé ; il lui exagère l'honneur & les avantages qu'il recevra , ayant un eſprit familier , qui lui ſera affecté , qu'il pourra évoquer quand il lui plaira , & dont il pourra ſe ſervir ſelon les divers beſoins qu'il en aura ; il lui explique enſuite tout l'ordre de ce qui doit ſe paſſer dans le cours de cette nuit , & il l'exhorte à ne point ſe laiſſer épouvanter par les choſes extraordinaires , qui doivent lui arriver.

Cependant les femmes , par ordre du Devin , nétoyent une Cabane. Elles y ſuspendent trois lits ou Hamacs , l'un pour l'Eſprit , le ſecond pour le Piaye , & le troiſième pour le Proſelyte. Elles dreſſent enſuite avec des paniers , ou de petites tables d'oſier & de latanier , qu'elles mettent les unes ſur les autres , une eſpece d'Autel à l'extrémité de la Cabane , ſur lequel on met quelques pains de Caſſave , & un Canari ou vaiſſeau plein d'*ouicon* , pour l'Eſprit à qui on en fait le ſacrifice.

Vers le milieu de la nuit le Devin & ſon diſciple entrent ſeuls dans la Cabane. Le premier , après avoir fumé une feüille de Tabac roulée , entonne de toutes ſes forces , & preſque en hurlant une chanſon magique , qui eſt ſuivie à l'inſtant , ſ'il faut ſ'en rapporter au récit de ces Barbares ,

d'un bruit horrible dans les airs, mais qui est encore assez éloigné. Le Devin l'ayant entendu, éteint le feu, & en couvre jusqu'à la moindre étincelle; car les Esprits, à ce qu'ils assurent, n'aiment que les ténèbres & l'obscurité.

Aussi-tôt que les feux sont éteints, le Maboya, ou l'Esprit, entre dans la Cabane par le toit, avec la même véhémence, & le même éclat que fait la foudre, qui tombe au plus fort d'un violent orage. Le Devin & son Profelyte lui rendent leurs devoirs dans ce moment, & il se lie entre eux une conversation, dont ceux qui sont dans les Cabanes voisines, attentifs à ce qui se passe, ne perdent pas une parole.

L'Esprit commence à parler le premier d'une voix contrefaite, semblable à la voix de ceux qui font parler les Marionnettes. Il demande au Devin quel est le sujet pour lequel il l'a évoqué; il l'assure en même temps qu'il est prêt à l'écouter, & à exaucer tous ses desirs. Le Devin le remercie, & le prie en peu de paroles de prendre place auparavant, & de toucher au festin qui est préparé pour lui; après quoi il garde pendant quelque temps un profond silence.

Le Démon répondant, comme il faut, à cette invitation, prend d'abord possession de son Hamac, avec une agitation qui fait trembler toute la Cabane; il se dispose ensuite à manger, & on entend un cliquetis violent de dents & de mâchoires, comme si en effet il mangeoit, & dé-

vorait tout ce qui lui est présenté. Ce n'est-là cependant qu'un jeu, & on ne manque jamais de trouver après la cérémonie, les pains aussi entiers, & le canari aussi pleins, qu'ils l'étoient, lorsqu'on les a mis sur l'Autel. Les Caraïbes néanmoins sont persuadés que l'Esprit en prend ce qui lui convient, & ce qui en reste, & qui paroît entier, est comme sacré, ainsi que l'étoient les pains de proposition qu'on offroit dans le Temple au vrai Dieu : il n'y a que les anciens Piayés qui puissent en manger, encore faut-il qu'ils se soient purifiés pour cela, & qu'ils ayent une certaine netteté de corps, qui les en rende dignes.

Ce bruit des dents étant fini, le Devin quitte son Hamac, & se met à terre en posture de suppliant, assis sur ses talons à la manière des Caraïbes, & parle de cette sorte.

« Jé t'ai appelé, non seulement pour te rendre
« les devoirs de mon respect, & de mon obéissance ;
« mais encore pour mettre sous ta protection
« ce jeune homme qui est ici présent. Fais donc
« en sorte qu'il descende ici tout maintenant un
« autre Esprit semblable à toi, afin que ce jeune
« homme le serve, & s'engage à lui aux mêmes
« conditions, & pour la même fin, pour laquelle
« je te sers depuis tant d'années. »

« Je le veux, répond l'Esprit, avec des marques
« d'une joye sensible : vous allez être exaucés dans
« le moment. En effet un second Esprit donne des
« signes à l'instant de sa présence, avec un bruit

aussi effroyable que celui qu'avoit fait le premier à son arrivée. Leurs sens sont alors fascinez pendant un assez long espace de temps, par des prestiges sans nombre, qui les mettent presque hors d'eux mêmes.

Le jeune Profelyte effrayé & presque mort de peur, faute alors de son Hamac en terre, & se mettant aussi en posture de suppliant, dit ces paroles d'une voix tremblante : « Esprit, qui
 » veux bien me prendre sous ta protection, sois
 » favorable, je te prie, à mes desseins : je suis
 » perdu sans ton secours, ne me laisse pas mourir
 » misérablement, & rends-toi propice à mes de-
 » mandes, de la maniere que je puisse t'évoquer
 » toutes les fois que je le voudrai, & que cela sera
 » nécessaire pour le bien de ma Nation.

« Prends courage, répond l'Esprit invoqué, sois-
 » moi fidelle, je ne t'abandonnerai point dans
 » tous tes voyages de Terre & de Mer, & je se-
 » rai à tes côtés dans tous les dangers où tu te
 » trouveras; mais sçache aussi que si tu ne me fers
 » pas avec fidelité, & de maniere à me contenter,
 » tu n'auras pas de plus cruel ennemi que moi.
 Cela dit, les Esprits s'évanoüissent, faisant re-
 sentir toute la Cabane, & tout le voisinage d'un
 coup éclattant de Tonnerre, qui met le comble à
 l'effroy de ces deux malheureux esclaves de Satan.

On accourt alors sans perdre de temps de toutes les Cabanes voisines avec de la lumiere; on entre en foule dans celle où vient de se passer

toute cette scene , & on enleve dans leurs lits ces miserables qu'on trouve renversés par terre , tremblans , demi morts , & presque sans sentiment ; leurs parens & leurs amis mettent tout en usage pour les faire revenir ; on les réchauffe par le grand feu qu'on allume ; & on apporte un remede présent à la faim qu'ils ont soufferte , pendant un long jeûne , en les faisant boire & manger. Mais quelque chose que l'on fasse , on a de la peine à guérir leur imagination blessée , des impressions , qu'y a fait le Démon , auquel ils ne sont si fervilement attachez , que parce qu'ils éprouvent souvent , disent-ils , de terribles effets de sa tyrannie.

Dans ce détail de l'Initiation finale des Caraïbes , les Sçavans peuvent discerner plusieurs traits curieux & singuliers de la Religion des Payens. Ces traits sont les signes de la présence de l'Esprit : l'*Epulum Deorum* , ou le festin des Dieux : le *Lectisternium* , ou le lit préparé pour la Divinité : l'offrande du pain & du vin : le pain chaste : le Van mystique : la voix contrefaite des Oracles , & une maniere de les rendre immédiatement , & indépendemment des Pythouisses , des Devins , & des Idoles.

Le Démon , qui est un esprit de ténèbres , ne se plaisoit que dans l'obscurité , & rendoit ses Oracles dans des antres & dans des cavernes , dans les réduits obscurs des Temples inaccessi-

Traits
d'Antiquité
remarquables dans
l'Initiation
du Devin
Caraïbe.

bles au jour, ou bien même pendant les horreurs de la nuit.

Tout ce qui manifestoit sa présence, inspiroit de l'effroy. La Terre mugissoit sous les pieds; les Lauriers étoient violemment agités; les Temples, ou les Antres, étoient ébranlés jusqu'aux fondemens; les Spectateurs étoient saisis de crainte; les Devins & les Pythonisses même, appréhendoient extrêmement l'impression de l'Esprit, qui s'emparoit de leurs organes, & les faisoit extraordinairement souffrir. Lucain nous fait connoître les signes ordinaires de la présence du Dieu, par le défaut de ces mêmes signes, qui n'ayant pas paru dans l'occasion, dont il parle, firent connoître que la Pythie avoit trompé les Spectateurs, ayant redouté l'effort & les mouvemens convulsifs, que devoit lui causer l'esprit de Python.

Lucan. Pharf.
Lib. 5.

Non rupta trementi

Verba sono, nec vox antri complere capaxis

Sufficiens spatium, nulloque horrore comarum

Excussa laurus, immotaque culmina Templi,

Securumque nemus, veritam se credere Phæbo

Prodiderant.

Les Anciens étoient intimement persuadés que les Dieux prenoient leur part aux sacrifices; qu'ils se repaissoient du sang & de la chair des victi-

mes ; qu'ils favouroient avec plaisir jusqu'à la fumée des viandes qu'on leur présentoit. C'étoit pour cela qu'il y avoit des fêtes instituées , qu'on appelloit le festin des Dieux , *Epulum Deorum* , lesquelles consistoient dans des repas superbes , qui leur étoient offerts. Ceux qui avoient charge d'ordonner ces repas , & qui en mangeoient la meilleure partie , à laquelle les Dieux n'avoient pas touché , étoient nommez *Epulones*. Les saints Peres ont raillé cruellement les Payens sur leurs Divinités , qui avoient toujourns les yeux ouverts sur la terre , & le nez à l'air , pour sentir d'où venoit le vent des chairs rôties ; & qui faisoient de grandes courses en Ethiopie , & par-tout ailleurs , pour se nourrir de l'odeur des os grillés , & des viandes cuites. Les Juifs , toujourns enclins à penser comme les Gentils , n'étoient pas éloignez d'une idée si peu convenable à la Divinité. C'étoit pour la corriger , ou pour les précautionner contre cette idée , que Dieu leur dit , qu'il ne mangera point la chair des Taureaux , & qu'il ne boira point le sang des Boucs ; mais qu'il veut être honoré par le sacrifice de louange , le sacrifice du cœur , & de l'esprit.

Psalm. 49.

Comme c'étoit la coûtume chez les Anciens de manger , étant couchez sur des lits , ainsi que c'est encore la coûtume des Sauvages Meridionaux , qui , quoiqu'ils ayent de petits sieges à trois pieds , comme les sellettes des Cordonniers , sur lesquels ils mangent ordinairement ; prennent

aussi leur repas assez souvent, couchez dans leurs Hamacs, aussi-bien que ceux de l'Amérique Septentrionale, qui mangent assis sur les mêmes nattes où ils couchent; c'étoit aussi l'usage de dresser des lits, pour les Dieux & pour les Déeses, à l'honneur de qui on faisoit le festin; & pour cette raison-là même on appelloit ces Fêtes, *Lectisternia*. Il y avoit des lits de différentes sortes: il y en avoit de suspendus, comme les bransles des vaisseaux, & les lits de coton des Caraïbes: il y en avoit aussi d'autres, qu'on voit peints dans les médailles, & qui ne ressembloit pas mal aux nattes des Cabanes Iroquoises. Quelques-uns ont cru, qu'on couchoit les statuës des Dieux dans ces lits: d'autres ont pensé, qu'on se contentoit de les suspendre, ou de les dresser devant les Idoles. On ordonnoit le *Lectisternium* pour différens motifs: mais sur-tout pour engager les Dieux à se manifester par des signes extraordinaires: *Prodigiorum procurandorum causâ*, dit Tite-Live.

Vid, Joan. Alstorpium de Lectis veterum, cap. 20. de Lectistern.

Tite-Live, Lib. 22.

L'offrande du pain & du vin, ou bien de l'eau, chez les Peuples qui ne connoissoient point l'usage du vin, est une offrande bien mystérieuse, & bien marquée dans l'Antiquité. Elle a été un symbole de l'Eucharistie dans la loy de nature, ainsi qu'il paroît par le sacrifice de Melchisedech. Saint Justin, Tertullien, & d'autres Peres de l'Eglise, nous assurent, que le Démon, qui est le singe de la Divinité, avoit aussi un symbole représentatif de ce divin Sacrement, dans les mysteres du Paganisme.

C'est

C'est sans doute ce pain, dont parle Arnobe, & qu'on appelloit *le Pain chaste*, parce qu'il n'y avoit que les Prêtres actuellement occupés au service des Autels, les Initiés, durant le cours des Initiations, & ceux qui étoient préparés par une certaine pureté de cœur & de corps, qui pussent s'en nourrir: ainsi qu'il est aussi rapporté des pains de proposition, que le Prêtre Achimelech distribua à ceux qui accompagnoient David, lorsqu'il fuïoit devant Saül, après que ce Prince l'eut assuré, que lui & ses gens avoient passé quelques jours dans la continence.

Arnob. Lib.

Reg. Lib. 1.
cap. 21. v. 4.
& 5.

Le Van est aujourd'hui, pour sa figure, un instrument d'osier à deux ances, courbé, & replié en rond par le derriere; mais dont le creux diminue insensiblement sur le devant en forme de coquille. Il sert à nettoyer le grain battu, en le remuant, & en le jettant en l'air. Le Van étoit un symbole mystique dans les mysteres de Ceres & de Bacchus. Les Anciens ne nous ont pas assez expliqué sa forme, ni assez développé quelle étoit la signification de ce symbole. Quelques-uns ont pensé, qu'il représentoit aux Initiés, qu'ils devoient purifier leurs ames de toutes leurs imperfections, comme on purge le bled, en le vannant, de toutes les immondices qui se trouvent mêlées avec le grain. Je crois néanmoins plus probable, que le Van étoit une espece d'Autel fait d'osier & de jonc, comme ces petites tables plates, faites d'osier & de feuilles de lata-

Joan. Phylargir. in 1. Georg. Virg. P. 3. Nonius in Evannetur Papias. Vanus. Servius in 1. Georg. p. 73.

nier, que les Caraïbes nomment *Matoutou*, dont ils font aussi une espece d'Autel, sur lequel ils mettent les pains de Cassave, & le vaisseau d'*Ouicon*, dont ils font un sacrifice au Démon. Ce sentiment est favorisé par Junius Phylargirus, Nonius, Papias, & Servius. Je rapporte les paroles de ce dernier en note. *

Les Démons, soit qu'ils rendissent les Oracles par eux-mêmes dans les évocations magiques, ou par la bouche des Pythies & des Devins, affectoient une voix contrefaite, & qui n'étoit pas naturelle. On en peut juger par les vers de Lucain, que je viens de citer, & par plusieurs autres expressions des Auteurs, qui marquent ou une espece de murmure, ou une maniere de sifflement.

Causes & origine de la Magie.

Le fondement de toutes les superstitions du Paganisme a été cet esprit de curiosité, qui porte les hommes à vouloir pénétrer dans l'avenir, ou dans le secret des choses, que Dieu a voulu cacher dans les secrets de sa sagesse, & dont la connoissance étant au-dessus des forces de la nature, ne nous peut venir que de lui-même par un effet de sa bonté, quand il veut faire aux hommes des graces extraordinaires, ou de la part des Anges de ténébres, par sa permission divine, & en vertu du pouvoir qu'il leur en a laissé.

* Servius in 1. Georg. p. 73. Alii mysticam sic accipiunt, ut vannum, vas vimineum latum dicant, in quod ipsi optiti capacitate congerere rustici primitias frugum soleant, & libero & liberæ sacrum facere, inde mystica-

Dans l'Ancien & dans le Nouveau Testament, nous lisons, que Dieu s'est souvent manifesté aux hommes par les songes, sur-tout aux gens de bien & d'une vertu extraordinaire. Dans la conduite de son Peuple choisi, il avoit ses Prophetes inspirés de son Esprit, que le Peuple alloit consulter dans tous ses besoins : quand il étoit question de retrouver des choses égarées, comme quand Saül alla vers Samuël pour avoir des nouvelles des ânesses de son pere : pour sçavoir le succès d'une guerre, ainsi qu'il est rapporté de Josaphat Roy de Juda, qui demanda un Prophete du Seigneur, pour l'interroger sur l'évenement du combat, que le Roy d'Israël & lui devoient livrer au Roy de Syrie : pour apprendre les suites d'une maladie, comme il est marqué de Jeroboam, lequel envoya son Epouse, pour consulter sur celle de son fils un Prophete, qui lui prédit la mort de cet enfant. L'application de l'Ephod, l'Urim, & le Tummim, faisoient rendre de véritables Oracles; & l'Ecriture Sainte nous apprend, que David s'est servi avec succès du premier, pour consulter Dieu sur les cas douteux. Il y avoit aussi des sorts infallibles : pour connoître les choses occultes, aussi-bien que les volontés de Dieu, ainsi que le prouve l'exemple d'Achan, dont le larcin avoit attiré la malédiction du Seigneur sur Israël : pour vérifier l'infidelité des Epouses adulteres, &c.

Reg. 1. cap. 9.

Reg. 3. cap. 21. & Paral. cap. 8. Lib. 2.

Reg. 1. cap. 23. v. 9.

Josué 7. v. 18.

Le Démon, jaloux de la gloire de Dieu, & du bonheur de l'homme, a toujours été attentif à

dérober à l'un le culte qui lui est dû, & à perdre l'autre, en le rendant son Adorateur. Pour cela il a érigé Autel contre Autel, & a affecté de maintenir le Culte, qu'il vouloit se faire rendre par les effets d'une puissance sur-humaine, qui imposassent par le merveilleux, & qui fussent imités & copiés d'après ceux, dont Dieu donnoit à son Peuple des témoignages si authentiques, par l'évidence des miracles qu'il faisoit en sa faveur. Dieu, pour punir l'homme infidelle, ou pour éprouver le fidelle même, n'a pas resserré le Démon dans des bornes aussi étroites qu'il pouvoit, & qu'il devoit le faire dans la Loy de grace. Il lui a en quelque sorte lâché la main pour tenter l'homme, & pour tâcher de le séduire, & le Démon en a bien profité par nôtre faute. L'Astrologie, dit Lactance, les Augures, les Oracles, la Nécromantie, & l'art magique, sont des ruses de ce malin esprit, par lesquelles il a réüssi véritablement à entraîner les Nations, & en faire ses esclaves.

Lactant.
Div. Inst.
Lib. 2. cap.
27.

Quel qu'ait été le Zoroastre des Anciens, c'est à lui qu'on rapporte l'origine de la Magie. Selon le témoignage de Berosé, Noé eut le malheur de voir le Monde infatué de nouveau par l'un de ses enfans, que le Déluge, dont il avoit été si miraculeusement préservé, n'avoit pû rendre homme de bien. A mesure que ce saint Patriarche travailloit à établir le Culte de Dieu, Cham de son côté pervertissoit les hommes, leur enseignoit à

invoquer les Démons, les attachoit à leur Culte par les attraitts de la Magie ; & c'est ce méchant homme que nous devons regarder comme l'Auteur de cet art détestable , qui , gagnant comme la gangrène , infecta toutes les Nations.

Quoiqu'il en soit du sentiment de Berose , dont l'Antiquité trop reculée , devient aussi trop suspecte ; il est pourtant certain , que dès les premiers temps , le Démon eut par-tout ses Oracles , son Culte , ses Mysteres , ses Devins , ses Enthoufiastes , & que les hommes séduits par l'ignorance ou par leurs passions , y firent servir jusqu'aux rigueurs de la Religion , jusqu'aux vertus les plus austeres , ou du moins jusqu'aux apparences , & aux plus beaux dehors de ces vertus.

Bien que tous les Peuples s'attachassent à la Divination , il y avoit cependant différentes manieres d'y parvenir , que chacun suivoit selon son goût ; Car , tandis que les Cariens , ainsi que le rapporte saint Clement d'Alexandrie , s'appliquoient à prédire , par la combinaison des Astres ; les Phrygiens , par le vol des oiseaux ; les Peuples voisins de l'Italie , par les entrailles des victimes ; que les Isauriens & les Arabes s'attachoient à la science des Augures ; les Telmissiens , Peuples de Lycie , s'adonnerent principalement à cette espece de Divination , qui se fait par les songes.

Ce fut Lycus , fils de Pandion , qui étoit l'un

Y y iij

Diverses
sortes de
Divina-
tion.

Clem. Alex.
Strom. Lib. 1.

Pausanias, in
Phocicis, p.
328 in Me-
fen. p. 111. &
130.

des Telchines de Rhodes, lequel travailla fortement, parmi les Lyciens, à y établir le Culte d'Apollon, les Orgies de Bacchus & des grandes Déeses. Pausanias dit, que ce fut un Devin insigne, qu'on conservoit de lui quelques Oracles, & peut-être que ce fut lui, que les Lyciens adorèrent dans la suite sous la forme d'un Loup, & sous le nom d'Apollon Lycien.

Si les Iroquois descendoient des Lyciens, ils n'auroient pas démenti leur origine; car ils sont bien infatués de leurs songes; mais cependant cela ne leur est pas particulier, & cette infatuation est commune à tous les autres Peuples de l'Amérique, qui ne sçavent pas trop d'ailleurs ce que c'est que prédire par l'aspect des Astres, & qui ne paroissent pas faire grande attention aux Augures, par le vol des oiseaux, & par la considération des entrailles des victimes, si l'on en excepte ceux du Pérou & du Mexique.

Idée de
l'Ame.

Mais comme la communication des hommes avec les esprits, & tout ce qui est de la dépendance de la Divination, suppose une connoissance de l'Ame & de sa nature; il faut que je dise ici, avant toutes choses, ce que les Anciens en ont pensé, & ce que les Sauvages en pensent aujourd'hui.

Je n'entre point ici dans un examen critique des différentes pensées qu'ont eu les Payens au sujet de l'Ame & de son Essence; s'ils ont eu des

idées justes de sa spiritualité, de son indivisibilité, de son immortalité. L'idée de l'esprit étant au-dessus des sens, & les sens cependant ayant toujours eu beaucoup de part à la manière de penser des hommes, il est difficile que cette idée n'ait été bien altérée par l'imagination, & qu'ils ne se soient représenté l'esprit sous des images sensibles, sujettes à la corporéité, à la divisibilité, & aux autres propriétés de la matière.

Mais que ces idées aient été justes, ou non, il est toujours vrai qu'ils ont reconnu de tout temps dans l'homme une Ame réellement distinguée de son corps : une Ame, qui étoit une substance extrêmement subtile & déliée, au-dessus de ce qu'ils connoissoient sous le nom de pure matière : une Ame, qui étoit de la même nature, que ce qu'ils appelloient Esprits ou Génies, & un écoulement, ou une portion même de la Divinité : une Ame, qui étoit en lui le principe de la vie, de ses pensées, de ses volontés, & de toutes ses opérations : une Ame enfin, dont le corps pouvoit périr, sans qu'elle périt pour cela elle-même, & qui survivoit à la poussière du tombeau.

Je crois bien qu'un Iroquois, & tout autre Sauvage seroit bien embarrassé de dire nettement ce que c'est que son ame, & d'en donner une définition claire & précise. Ils la spiritualisent néanmoins, autant, ou plus que nous. Ils ne se contentent pas de la regarder comme une substance capable de penser ; mais ils la confondent telle-

ment avec la pensée , qu'ils n'ont que les mêmes termes pour exprimer l'une & l'autre.

Ces termes , parmi les Iroquois , sont *Gannigonr-ha* , & *Erienta*. Quoiqu'ils les employent indifferemment pour exprimer les operations de l'Ame ; cependant le premier se rapporte proprement aux opérations de l'esprit & de l'entendement , & le second sert à exprimer celles du cœur & de la volonté. Ces termes viennent souvent dans le discours , & il n'est pas permis de s'y méprendre. En certaines phrases le terme est fait pour signifier la pensée actuelle ; ces pensées , qui se succedent les unes aux autres , & qui sont des modifications de l'Ame ; en d'autres , ils signifient la pensée habituelle , la substance qui est le principe de nos pensées , qui est l'Ame elle-même. Quand ils employent d'autres termes , ce ne sont proprement que des periphrases , qui désignent l'Ame par ses autres facultés , comme , quand ils disent , que c'est , ce par quoi nous nous mouvons , nous agissons , nous vivons , & le reste.

S'ils s'expliquent comme Descartes , touchant l'Ame des hommes , ils sont bien éloignés de penser , comme lui , sur celle des bêtes. Bien loin d'en faire des automates & de pures machines , ils jugent , par leurs opérations , qu'elles ont beaucoup de raison , & beaucoup d'esprit. Ils prétendent se connoître à leur langage ; ils les font survivre à leur corps , & ils croient que chaque espece a dans le Ciel , ou dans le pais des Ames , le Type

&

& le modele de toutes les autres , qui sont contenues dans cette espece : ce qui revient aux idées de Platon. Ils donnent cependant aux hommes une grande superiorité sur tout le reste des animaux.

C'est par une suite des erreurs du Paganisme , & de la corruption de la Religion , que nos Sauvages , à l'imitation des Anciens , ont spiritualisé l'ame des bêtes , & qu'ils leur ont attribué une espece d'immortalité , pareille à celle qu'ils attribuent à la leur. Les Payens en effet semblent avoir été persuadés , que les ames des bêtes survivoient à leurs corps , & avoient leur place marquée dans ce que nous appellons l'Enfer des Poëtes. C'est sans doute pour cette raison qu'ils prenoient grand soin de la sépulture de celles qui leur avoient été cheres. On découvre encore tous les jours en Egypte des Cavernes ou Catacombes , où l'on trouve dans des Urnes quantité de mumies d'oiseaux , & d'autres sortes d'animaux , enveloppées de bandelettes , & embaumées avec autant de soin & de préparation , qu'on en prenoit pour les cadavres des hommes. Quoique je ne croye pas que cette erreur ait été aussi commune parmi les Latins , qu'elle l'étoit parmi les Egyptiens , il s'en trouve néanmoins encore quelques vestiges dans quelques Urnes cineraires d'oiseaux , & dans quelques Epitaphes d'Animaux chéris. On peut voir celle d'un Rossignol , qui est très-curieuse dans le troisiéme Volume du Nou-

veau Voyage d'Italie de Monsieur Misson.

L'Ame des Sauvages est bien plus indépendante de leur corps ; que n'est la nôtre , & prend bien plus de liberté ; elle s'en sépare , quand elle juge à propos , pour prendre l'essor , & aller faire des excursions , où bon lui semble , sans qu'elle en perde la direction , & qu'elle cesse de l'animer. Les grands voyages ne lui coûtent rien ; elle se transporte dans les airs ; elle passe les mers ; elle pénètre dans les lieux les plus inaccessibles , & les mieux fermés , rien ne l'arrête , parce qu'elle est esprit .

Plutarch. de
genio Socrat.
Tertullian. de
Animâ , cap.
44.

Une opinion aussi absurde coûta cher autrefois à Hermotime , ou Hermodore de Clazomene. Ce pauvre homme étoit sujet à des foiblesses , qui le faisoient paroître comme mort pendant une assez longue durée de temps. Le bruit se répandit , que durant cette espece de sommeil , son ame se détachoit de son corps , & alloit se promener ailleurs. Ce fut son épouse elle-même qui révéla ce secret , dont ses ennemis profiterent ; car l'ayant surpris dans cet état , ils se hâterent de lui rendre les derniers devoirs , & le firent brûler tout vif , sans que la bonne Dame , qui n'aimoit pas son mari , plus que de raison , y mit aucun obstacle. Les habitans de Clazomene , pour consoler Hermotime , lui bâtirent un Temple , & ils défendirent , qu'aucune femme y pût entrer , pour le venger de la faute qu'avoit fait la sienne.

Ce principe, qui a encore plus d'étenduë chez nos Sauvages, leur donne un entêtement pour leurs Songes, qui passe toute imagination. Comme ils n'ont pas assez de Physique pour les expliquer, ils se persuadent, qu'effectivement leur ame voyant le corps plongé dans le sommeil, profite de ces momens pour aller se promener; après quoi elle revient à son gîte, ou bien que l'esprit avec qui ils sont en commerce, s'appliquant à l'ame immédiatement dans une espee d'extase, lui fait connoître ce qui lui est nécessaire. A leur réveil ils croient qu'elle a vû réellement ce qu'ils ont pensé dans leurs Songes, & ils agissent conséquemment.

Divination
par les sou-
ges.

Tous les Songes ne sont pas égaux. Il y en a de plus mystérieux les uns que les autres. Il y en a qui ont une espee de fatalité; & qui sont pour eux d'une extrême conséquence, par la connexion qu'a avec leur vie ce à quoi ils ont rêvé, parce qu'ils croient qu'elle y est tellement attachée, qu'elle dépend absolument de sa possession; tant par rapport à son terme, que par rapport à toutes les circonstances du temps; & des choses qui peuvent la rendre bienheureuse. Quand ils ont vû cette chose fatale, il faut qu'ils l'ayent à quelque prix que cela puisse être; & s'ils sont assez heureux pour l'obtenir, ils la conservent aussi chèrement, que leur vie même. Ceux, dont la vie est attachée à quelque être inanimé, sont moins à plaindre, que ceux qui la font dépendre

de la destinée de quelque animal ; car celui-ci venant à mourir, ils courent eux-mêmes risque du même sort ; & ils se persuadent tellement qu'ils ont peu à vivre, que plusieurs ont en effet vérifié l'Oracle de leur imagination, étant morts peu de temps après, de la persuasion où ils étoient qu'ils mourroient.

Cette connexion de choses, qui, quoique étrangères à l'homme, ont cependant une telle liaison avec sa vie, vient d'un mouvement de l'ame, d'une impulsion secrète, & d'un désir naturel, qui la transporte vers cette chose, & fait entre les deux une proportion & une sympathie, d'où dépend, ou la tranquillité dans sa possession, ou une inquiétude dans son éloignement, qui fait que l'ame s'agite, & que s'impatientant dans le corps qu'elle anime, elle lui cause diverses maladies, & souvent la mort même.

Ce désir est différent des désirs passagers & volontaires, qui supposent une connoissance de l'objet vers lequel la volonté se porte. Celui-ci est inné, intrinsèque à l'ame, & ne suppose aucune connoissance dans celui-là même, qui auroit tant d'interêt à connoître ce que son ame souhaite, & qui peut fort bien néanmoins ne le connoître pas, si son ame ne s'en explique par les songes.

Les conséquences auxquelles on seroit exposé, si l'on ne donnoit point à l'ame ce qu'elle souhaite, les oblige à observer tous leurs songes avec grand soin, & engage non seulement celui qui a rêvé

mais encore tous ses Compatriotes , à lui procurer toute la satisfaction qu'il peut désirer pour l'accomplissement de ses songes ; de sorte que dans ces occasions , non seulement ils ne refusent rien de ce qu'on demande , ce qui seroit la plus haute infamie , mais qu'ils vont même au-devant de ce qui peut faire plaisir , & sacrifient ce qu'ils ont de plus précieux.

Un ancien Missionnaire m'a raconté , qu'un Sauvage ayant rêvé que le bonheur de sa vie étoit attaché à la possession d'une femme mariée à l'un des plus considérables du Village où il demeureroit , il lui fit faire la même proposition , qu'Hortensius eut le courage de faire autrefois lui-même à Caton d'Utique. Le mari & la femme vivoient dans une grande union , & s'entre-aimoient beaucoup ; la séparation fut rude à l'un & à l'autre ; cependant ils n'osèrent refuser. Ils se séparèrent donc. La femme prit un nouvel engagement ; & le mari abandonné , ayant été prié de se pourvoir ailleurs , il le fit par complaisance , & pour ôter tout soupçon , qu'il pensât encore à sa première épouse. Il la reprit néanmoins après la mort de celui qui les avoit defunis , laquelle arriva peu de temps après.

Plutarch. in
Caton. Min.

S'il est difficile d'accomplir le songe , & que son exécution ait des conséquences fâcheuses , ou une extrême bizarrerie , les parens de celui qui a rêvé , cherchent alors à l'éluder , en contrefaisant la chose désirée , ou en faisant semblant de l'ac-

complir de quelque maniere que ce soit. J'ai lû dans une de nos Relations, qu'un Sauvage ayant rêvé qu'il étoit pris prisonnier par les ennemis, voulut que ses amis vérifiassent le songe, en le surprenant comme un ennemi de guerre, & le traitant en esclave. Il se laissa fort bien brûler assez long-temps, & crut éluder ainsi la prédiction d'un songe si funeste.

Si, quand ils ont rêvé à quelque chose de fâcheux, dont on ne voudroit point l'accomplissement, on voit en eux une obstination forte à en vouloir l'exécution, on joint les présens à la maniere usitée d'éluder ces songes capricieux, pour fléchir par-là leur mauvaise volonté. Mais ceux-ci ne se contentent pas toujourns de cela. Un Sauvage choqué de ce qu'on avoit donné la vie à un esclave dans sa Cabane, contre son inclination, en conserva une haine mortelle pour lui, qu'il couva pendant plusieurs années. Enfin ne pouvant plus dissimuler, il dit, qu'il avoit rêvé qu'il mangeoit de la chair humaine; & peu après il déclara, que c'étoit de la chair de l'esclave en question. On chercha vainement à éluder ce songe barbare; on fit plusieurs bons hommes de pâte, qu'on fit cuire sous les cendres; il les rejetta; on n'omit rien pour le faire changer de pensée; il ne se rendit point, & il fallut faire casser la tête à l'esclave.

Cette liberté qu'ils ont de demander, & d'obtenir tout ce qu'ils souhaitent, par respect pour les songes, fait que souvent il s'en trouve qui en

abusent, & qui demandent hardiment ce qu'ils ont rêvé, en veillant. Un Sauvage ayant vû à un François, qui étoit esclave parmi eux, une couverture assez bonne & meilleure que la sienne, y rêva tout aussi-tôt, & la lui demanda. Le François, qui n'étoit pas bête, la donna de bonne grace, comptant bien d'avoir sa revanche. Peu de jours après, il alla dans la Cabane de son homme, & ayant apperçû une belle robe de bœuf ilinois, il feignit d'y avoir rêvé; le Sauvage la livra sans se faire prier. Cette alternative de rêves dura quelque temps, le Sauvage rêvant toujours, & le François faisant paroli à tout, sans se méprendre dans l'objet de son rêve. Enfin le Sauvage s'ennuya le premier. Il alla trouver le François, & le fit convenir qu'ils ne rêvroient plus à rien, qui pût appartenir à l'un ou à l'autre. Le François y consentit, & perdit plus que le Sauvage à ce Traité.

Outre cette liberté qu'ils ont de demander en particulier tout ce qui a été l'objet de leurs rêves, ils ont encore une Fête generale, qui est comme la Fête des Songes, ou des Désirs. Elle tient quelque chose de la coûtume ancienne des Orientaux, de se tenter par des énigmes, & par des emblèmes allegoriques, & elle est en même temps une suite des Bacchanales & des Saturnales, dont nous avons conservé un reste dans les mascarades, & les déguisemens du Carnaval. Elle commence à peu près dans le même temps, &

Fête des
Songes.

dure quelquefois des trois & quatre semaines de suite. Nos Sauvages la nomment *Onnonhouaròri*, la folie, ou le renversement de tête, parce qu'ils paroissent alors être véritablement fous, & avoir la tête en écharpe. Tout le Village entre dans une espece d'accès de phrénésie. Chacun se déguise à sa maniere. Ils se font des masques d'écorce d'arbre, tels que ceux dont parle Virgile *, ou d'un sac qu'ils percent à l'endroit des yeux & de la bouche. Ils se peignent, & s'habillent d'une maniere extraordinairement bizarre. En cet équipage ils courent comme des forcenés de Cabane en Cabane, rompant, brisant, & renversant tout, sans que personne y puisse trouver à redire, & pense même à s'en plaindre. Les plus sages cependant s'écartent dans les champs; car c'est un temps dont on profite pour satisfaire les haines, & les vengeances particulieres. Ils crient à pleine tête qu'ils ont rêvé, & laissent deviner à ceux à qui ils se présentent, quel est l'objet de leurs rêves, qui sont désignés, partie dans les differens emblèmes de leur déguisement hieroglyphique, & partie dans quelques paroles énigmatiques qu'ils lâchent dans leurs chansons. C'est à celui, qui a deviné, de payer, & de satisfaire le désir du masque : ce qu'ils font avec plaisir, chacun se faisant un sujet de gloire d'avoir pû donner la solution de leur difficulté. On les charge ainsi de présens de toutes sortes, & on les voit sortir char-

Virgil.
Georg. 2.

* Virgil. Lib. 2. Georg. Oraque Corticibus fumunt horrenda cavatis
gés

gès de haches, de chaudières, de porcelaine, de meubles, en un mot, de tout ce qui peut satisfaire leur envie, sur-tout de viandes, qui servent à entretenir la Fête, laquelle enfin se termine par aller jeter, disent-ils, la folie hors du Village, à peu près comme le bas Peuple en Europe, va ensevelir Carême-prenant. Après la Fête on rend à chacun tout ce qu'il a donné, qui n'étoit pas le mot de l'énigme.

Comme la plûpart des Fêtes des Sauvages se célèbrent pendant la nuit, & qu'à celle-ci on les voit courir par le Village & dans les Cabanes, portant des tisons à la main, ou des flambeaux d'écorce de bouleau : j'ai quelque soupçon que celle-ci doit sa première origine aux courses Lymphatiques qu'on faisoit à l'honneur de Bacchus, de Pan, de Cérés, de Vulcain, de Prométhée, de Minerve, &c. & qu'on appelloit la Fête des Torches, ou des Lampes, dont nous trouvons plusieurs vestiges dans les monumens anciens, & dans les Auteurs qui en ont parlé sous divers noms, & dont on rapporte l'origine à des temps si reculés, qu'on en attribuoit l'Institution, ou aux Dieux mêmes, ou bien aux hommes indigènes. Les plus célèbres de ces Fêtes étoient les Panathénées à Athenes, à l'honneur de Minerve; les Lupercales à Rome, à l'honneur de Pan, & la Fête des Lampes en Egypte, en mémoire d'Isis. Je ne doute point que la Fête des Lanternes, qui se fait avec tant de pompe chez les Chinois, &

dont nous avons une description si magnifique dans les Mémoires du Père le Comte, ne soit aussi un reste de ces Fêtes payennes.

Bien que chacun en son particulier ait la liberté de rêver à son aise, & puisse recevoir par les songes des connoissances, que leur ame, ou les génies lui révelent pour son propre intérêt; ce n'est pourtant qu'après que l'ame a été préparée par les épreuves des Initiations, par la retraite, par le jeûne, par la continence, &c. à recevoir ces connoissances sublimes, & si intéressantes, dont la vie dépend; Ce n'est qu'après que, détachée de la matière & des sens, où les plaisirs & les besoins du corps la tenoient comme ensevelie; qu'ayant acquis une vûë plus perçante, & que s'étant approchée des esprits, elle découvre par leur moyen cette chose essentielle, laquelle a connexion avec tous ses desirs, & que les Sauvages nomment leur *Oïaron*.

Cet *Oïaron*, qui leur est montré dans un de ces songes mystérieux, consiste dans la première bagatelle qui aura passé dans leur imagination, déréglée par le sommeil, ou altérée par un long jeûne. Un calumet, un couteau, une peau d'Ours, une plante, un animal, en un mot quelque chose que ce puisse être, c'est-là l'*Oïkon*, l'*Okki*, le *Manitou*, c'est-à-dire, l'Esprit: non pas qu'ils croient que ce soit réellement un esprit, mais plutôt c'en est le symbole, le signe du pacte, ou le terme de l'union morale, qui est entre leur ame & ce

génie , qui s'attache à eux , par qui ils doivent tout connoître , & tout operer ; car , en vertu de cet *Oïaron* , ils peuvent se métamorphoser , se transporter , & faire ce qui leur plaît. Leur idée sur ce point répond à celle que nous avons de la Lycantropie. L'*Oïaron* est la bête qui sert à leurs transports , à leurs enchantemens , soit qu'ils croient ces transports réels , soit qu'ils soient persuadés , que c'est l'ame seule qui se détache , ou le génie qui agit conformément à leur intention , & selon leur gré.

Tous n'ont pas la même vertu dans la même étendue. Ils croient qu'il y a des personnes que les esprits favorisent davantage , qui sont plus éclairées que le commun , dont l'ame sent , non seulement ce qui les concerne personnellement , mais qui voyent jusques dans le fonds de l'ame des autres , qui percent à travers le voile qui les couvre , & y apperçoivent les désirs naturels & innés , qu'elle a , quoique cette ame elle-même ne les ait pas apperçûs , ou qu'elle ne les ait pas déclarés par les songes , ou bien que ceux qui auroient eu ces songes , les eussent entièrement oubliés. C'est ce qui leur a fait donner le nom de *Saiotkatta* par les Hurons , & d'*Agotsinnachen* par les Iroquois : c'est-à-dire , voyans , parce qu'ils voyent les hommes dans leur intérieur. L'Écriture Sainte donne le même nom aux Prophetes du Seigneur. Mais , comme ils ajoutent à cette science des choses cachées , le pouvoir de

faire encore d'autres merveilles , par le moyen de leurs chançons , & de leurs danses Lymphatiques ; ils leur donnent aussi le nom d'*Arendiouanens* , c'est-à-dire , de Chantres Divins , que l'aveugle antiquité donnoit à Orphée , & à tous ceux qui étoient remplis de l'Esprit de Divination. Enfin le commerce qu'ils ont avec les Esprits , leur fait attribuer le nom d'*Agotkon* , qui est le même qu'ils donnent aux Esprits & aux Génies du second Ordre , avec qui on suppose qu'ils ont une étroite liaison. Les noms de *Piayes* , *Boyés* , *Pagés* , &c. qu'on leur donne chez les différens Peuples de l'Amérique , reviennent à ces mêmes significations.

Divination
par l'En-
thousias-
me , & ce
qu'on en
doit penser :

Les Devins , dans tous les temps du Paganisme , ont été regardez comme des sages , qui avoient la connoissance des choses divines & humaines , qui connoissoient l'efficace des plantes , des pierres , des métaux , de toutes les vertus occultes , & de tous les secrets de la nature ; non seulement ils fondoient le fonds des cœurs , mais ils prévoyoit dans l'avenir ; ils lisoient dans les Astres , dans les Livres des destinées , & ils entretenoient un commerce intime avec les Dieux , dont le reste des hommes n'étoit pas digne ; ce qui joint à une austerité de vie , & une régularité de mœurs , au moins apparente , & hors d'atteinte & de censure , les rendoit respectables à tout le monde , qui venoit les consulter comme des Oracles , & comme les organes de la Divinité.

Les *Arendiouannens* ou *Agotfinnachens*, qui sont les Successeurs de ces Devins, sont aussi des gens extraordinaires que leur état rend considérables, & fait consulter en toutes choses, comme des sources de vérité; car non seulement ils expliquent les songes, & exposent les desirs secrets de l'ame, mais il n'est rien, sur quoi leur science ne se porte. Les prédictions de l'avenir, le succès d'une guerre, d'un voyage, les causes secrètes d'une maladie; ce qui peut faire le bonheur d'une chasse, ou d'une pêche, les choses détournées par le larcin, les sorts & les malefices; enfin tout ce qui a rapport à la Divination, est absolument de leur ressort, & doit passer par leurs mains, pour qu'ils puissent découvrir la source du mal, le conjurer, le détourner, & y appliquer le remede convenable; Aussi ne s'épargnent-ils point à faire valoir leur métier.

Ils ont encore une autre espece de personnes extraordinaires, qu'ils nomment aussi *Agotkon*, ou Esprits. Ce sont celles qui jettent des sorts, ou des malefices. Le nombre en est assez grand de l'un & de l'autre sexe. Les femmes sur-tout sont soupçonnées de se mêler de ce petit métier, qui n'ayant pour but que de faire du mal, & d'en donner, les fait regarder avec horreur, les oblige à se cacher pour leurs mysteres d'iniquité, & sert à accréditer les Devins, dont la principale occupation est de découvrir ces sorts, d'en faire connoître les Auteurs, & d'y apporter remede.

C'est une industrie des Athées, & un effet de cet esprit d'irreligion, qui fait aujourd'hui des progrès si sensibles dans le monde, d'avoir détruit en quelque sorte dans l'idée de ceux même qui se piquent d'avoir de la religion; qu'il se trouve des hommes, qui ayent commerce avec les Démons par la voye des enchantemens & de la magie. On a attaché à cette opinion une certaine foiblesse d'esprit à la croire, qui fait qu'on ne la tolere plus, que dans les femmelettes & dans le bas peuple, ou dans les Prêtres & dans les Religieux, qu'on suppose avoir intérêt à entretenir ces visions populaires, qu'un homme de sens auroit honte d'avouer.

Pour établir cependant cet esprit d'incrédulité, il faut que ces prétendus esprits forts veuillent s'aveugler au milieu de la lumière, qu'ils renversent l'Ancien & le nouveau Testament; qu'ils contredisent toute l'Antiquité, l'Histoire Sacrée, & la Prophane. On trouve par-tout des témoignages de ce commerce des hommes avec les Divinités du Paganisme, ou pour mieux dire, avec les Démons; & bien loin que les Gentils eux-mêmes se soient jamais avisez de détruire cette opinion, ils commencerent au contraire à se plaindre dès la naissance du Christianisme, de ce que ce commerce devenoit moins sensible, & moins frequent: d'où il arrivoit un grand préjudice au culte de leurs Dieux, que tout le monde abandonnoit, comme ils paroissoient eux-mêmes abandonner tout le monde.

Il est vrai qu'il y a eu des incrédules dans tous les temps, aussi-bien que des gens simples & trop crédules. Mais le faste de l'incrédulité des uns, & la sottise de la crédulité des autres, ne doivent pas préjudicier à la vérité. Il est vrai aussi, que parmi les Prêtres des Idoles, qui avoient plus de liaison avec les maîtres qu'ils servoient, & qui avoient intérêt de soutenir leur réputation par le merveilleux; il s'est trouvé de grands fourbes & de purs charlatans, qui suppléoiént au défaut des Démons, quand ceux-ci se taisoient, & qui trompoient par des subtilités & des tours de passe-passe; mais cela n'étoit pas tellement universel, qu'il n'y eut aussi de la réalité, de vrais sorts, de vrais malefices, de vrais enchantemens, de vrais enthousiastes, des gens saisis, & inspirés de l'esprit de Python, qui étoient les organes vivans & animés, par lesquels les Démons s'expliquoient, & rendoient leurs Oracles. Ce seroit rendre le monde trop sot, que de vouloir le supposer pendant plusieurs siècles, la dupe de quelques misérables joueurs de gobelets.

Ce qui s'est fait autrefois, & qui étoit même si averé, peut se faire encore aujourd'hui sans répugnance & sans contradiction. Quoiqu'après la venue de Jesus-Christ les Oracles eussent commencé à cesser, & que les Démons perdissent beaucoup de leur pouvoir, où le Christianisme prenoit racine, ils ne cessèrent pourtant pas absolument, & l'Histoire Ecclesiastique nous fournit

beaucoup d'exemples de cette ancienne communication avec les Esprits de ténèbres ; que les Saints & les Successeurs des Apôtres ont souvent obligé de rendre justice à la vérité contre eux-mêmes, pour servir de témoignage à la Religion qu'ils annonçoient.

Aujourd'hui même les Relations des Pais nouvellement découverts, où l'idolatrie est dans toute sa force, nous font connoître, que Dieu permet encore que le Démon y exerce son pouvoir d'une manière sensible sur les Infidèles ; qu'il rende des Oracles par la bouche de quelqu'un de ces malheureux, à qui il fait payer cherement l'honneur qu'il lui fait de se servir de lui comme de son organe ; & les Missionnaires ont souvent eu la consolation d'apprendre, que la seule présence d'un Chrétien l'a rendu muet, & a arrêté l'effet des superstitions du Paganisme.

Pour ce qui est des Sauvages de l'Amérique, on en a parlé assez diversement. Ceux qui ont écrit des Relations de l'Amérique Meridionale & du Mexique, disent tous, sans exception, même les Protestans, comme le Ministre de Leri & le Ministre Rochefort, que le Démon leur apparoît sous diverses formes, qu'ils ont avec lui un commerce sensible, & qu'ils l'apprehendent au-delà de tout ce qu'on peut dire, parce qu'il exerce sur eux un empire cruel, qu'il les bat étrangement, & leur laisse souvent des marques visibles des coups qu'il leur a donnez. Je ne sçache point

point d'Auteurs de Relations, qui ayent parlé autrement des Mexiquains & des Ameriquains Meridionaux.

Il s'en trouve aussi quelques-uns qui disent la même chose des Barbares de la Nouvelle France; & nous lisons dans les premières Relations, que le célèbre Membertou Chef des Souriquois, si connu par les Voyages du Sieur de Champlain, de Lescarbot, & du P. Biard, & qui avoit été un Devin célèbre, se convertit, & apportoit pour motif de sa conversion, que le Démon, qui lui avoit souvent apparu, ne pouvoit être qu'un mauvais maître, parce qu'il ne lui avoit jamais commandé que de mauvaises actions.

Le plus grand nombre des Auteurs parle néanmoins autrement des Sauvages de l'Amérique Septentrionale. Les Missionnaires de la Nouvelle France, qui ont eu le plus à souffrir de la part de ces especes de Devins, lesquels entretenant les peuples dans leurs superstitions anciennes, formoient le plus grand obstacle à leur conversion, examinerent d'abord avec grand soin, si le Démon avoit part à leurs sorts, & à leurs autres pratiques superstitieuses; mais, quelque peine qu'ils ayent pû prendre, ils ne purent rien découvrir, sur quoi ils pussent appuyer un jugement assuré. Ils prirent donc le parti, dans cette incertitude, de condamner leurs superstitions, lesquelles sont certainement mauvaises, & de ne conferer le Baptême qu'à ceux qui feroient

une profession ouverte de les condamner, & d'y renoncer ; mais ils crurent devoir regarder ce qu'ils disent eux-mêmes de leurs sorts & de leur divination, comme des inepties, & ils n'envifagerent dans leurs prétendus Devins que de purs charlatans, & d'assez mauvais medecins, qu'on a toujours depuis appelé *Jongleurs*, comme si tout leur art n'étoit que pure forfanterie.

Il ne m'appartient pas de décider cette question, & je veux bien croire que tout ce que ces Jongleurs font de merveilleux, n'a rien, dans le fonds, que de naturel, non pas tant à cause que leurs prédictions sont suspectes, & souvent contraires à l'événement, ainsi qu'on le prétend (car le Démon a été de tout temps le pere du mensonge, & a précipité les hommes dans l'erreur par des Oracles faux & ambigus) que parce qu'en effet il n'y a gueres de moyens d'illusions & de prestiges, qu'on ne puisse imiter par des tours d'adresse ; de sorte qu'il est presque impossible de discerner la réalité d'avec la fourbe.

Malgré tout cela néanmoins, il y a certaines choses qui m'ont frappé, & que je crois mériter une attention particuliere.

La premiere, c'est cette conformité d'idées & d'operations des Jongleurs, ou de ceux qui jettent des sorts, avec ce que nous lifons dans les Anciens, de la nature de leurs enchantemens, & de leur divination, dans les temps que les puissances des Esprits de ténèbres, pour ces mysteres

d'iniquité , étoit plus reconnüe , & moins révoquée en doute.

Les Jongleurs , & ceux ou celles qui jettent des sorts , font regardez , ainsi que je l'ai déjà dit , comme des *Agotkon* , ou des Esprits , à cause du commerce qu'on prétend qu'ils ont avec les Esprits ou les Génies. Ils ne different en apparence les uns des autres , que par le motif qui les fait agir : ceux qui jettent des sorts , n'ayant d'autre but que de nuire , & de faire du mal , les Jongleurs au contraire , quoiqu'ils puissent aussi abuser de leur art , ne se proposant que le bien public , & de porter un remede au mal que les autres pourroient faire , ou auroient déjà fait.

Le pouvoir de faire des choses extraordinaires , vient du même principe dans les uns & dans les autres , c'est-à-dire , de la communication avec les Esprits. L'estime que les Sauvages ont pour leurs Jongleurs , & l'extrême aversion qu'ils ont pour ceux qui jettent des sorts , me fait croire qu'ils mettent néanmoins quelque difference entre les Esprits avec lesquels ils croyent communiquer , de maniere qu'ils pensent que les bons sont la cause des merveilles que font leurs Devins , & que les méchans au contraire sont les auteurs des maléfices & des sortileges. Les Anciens étoient dans les mêmes principes ; car , bien que nous devions regarder toutes les operations de la Theürgie comme l'ouvrage de l'Esprit de ténèbres , aussi-bien que la magie la plus noire ; il ne

paroît pas que les Anciens eussent cette opinion de leur Theürgie. Celle-ci est célébrée par les grandes loüanges qu'ils lui donnent ; elle étoit enseignée dans le cours des Initiations , & étoit le fruit des épreuves pénibles , par où passaient ceux qui se faisoient initier ; au lieu que la magie étoit si abhorrée , que , comme il falloit avoir le cœur pur & net pour entrer dans les Initiations , elle étoit mise au nombre de ces crimes énormes , dont il suffisoit d'être coupable , ou même soupçonné , pour être à jamais exclus du Temple de Cerès , & de la participation à ses mystères.

Heliodor.
Hist. Æthiop.
Lib. 3.

Heliodore a fort bien distingué ces deux sortes de magie des Anciens ; voici comment il fait parler , sur ce sujet , un Prêtre Egyptien : „ Plu-
 „ sieurs se persuadent que la science de la Divina-
 „ tion , chez les Egyptiens , est par-tout la même ,
 „ dans ceux qui s'en mêlent , & ils sont sur ce
 „ point dans une grande illusion ; car il y a une
 „ magie vulgaire , laquelle , pour ainsi parler ,
 „ rampe toujours à terre , est servilement attachée
 „ aux ombres des morts , & rode continuellement
 „ au-tour des cadavres. Elle pâlit sur l'étude des
 „ simples , s'adonne toute entière aux enchante-
 „ mens , n'ayant par elle-même aucune bonne fin ,
 „ ne pouvant y conduire ceux qui s'y appliquent ,
 „ & s'abusant au contraire souvent dans ses prin-
 „ cipes. Elle ne laisse pas d'avoir quelques effets
 „ prodigieux , comme de faire paroître des phan-
 „ tômes de choses qui ne sont pas , comme si elles

étoient réellement & de fait , de frustrer les hommes dans l'attente de ce qu'ils esperoient , inventant tous les jours de nouveaux crimes , & flattant sans cesse les passions les plus sales , en procurant les moyens de se plonger dans les plus infâmes voluptés. «

Mais l'autre , qui est la vraie sagesse , dont cette premiere tâche vainement d'emprunter un faux éclat pour se déguiser , & dont nous autres Prêtres , & tous ceux qui sont de race sacerdotale , faisons profession dès l'âge le plus tendre , s'éleve par la contemplation au-dessus des choses célestes ; elle converse familièrement avec les Dieux ; elle participe en quelque sorte à la nature divine ; elle s'étudie à la connoissance du mouvement des Astres , & mettant à profit toutes les lumieres qu'elle acquiert en pénétrant dans l'avenir , elle s'applique à écarter de la vie des hommes tout ce qui peut nuire au corps & à l'ame , & elle dirige en même temps toutes ses vûës à les porter au bien & à la vertu. «

Le même Prêtre Egyptien refusant à Chariclée la permission qu'elle lui demandoit de consulter sur le sort de son amant , une Magicienne , à qui ils voyoient faire ses operations magiques pendant les horreurs de la nuit , lui fait connoître combien cette magie devoit être abhorrée , en lui disant , « que c'étoit une action impie & détestable , dont la vûë même étoit interdite , à moins qu'on ne fut forcé d'en soutenir le spec- «

Heliod.
Hist. Æthiop.
Lib. 6.

» tacle , comme il l'étoit lui-même dans les cir-
 » constances présentes. Car , ajoûtoit-il , il n'est
 » pas permis aux Prêtres de prendre plaisir à ces
 » sortes d'enchantemens , ni de les approuver par
 » leur présence : d'autant que le pouvoir qu'ils
 » ont eux-mêmes de faire des prodiges , & de pré-
 » dire les choses futures , leur vient de la sainteté
 » des sacrifices légitimes , non pas des conjura-
 » tions sacrileges , & des évocations impies des
 » Manes ; que font ceux , qui , comme cette mi-
 » serable Egyptienne , que le hazard nous fait
 » voir , errent touûjours au-tour des sepulchres.

Leurs sorts & leurs remedes aux sorts ont le même caractère que ceux des Anciens , & la même disproportion avec le mal qu'ils veulent donner , ou guérir. Cueillir les herbes à certains temps de la Lune , à certaines heures de la nuit ; observer avant de les cueillir , & en les cueillant , mille cérémonies superstitieuses ; proferer , en les arrachant , des paroles confuses & magiques ; faire des figures de pâte , ou de feuilles de bled d'Inde , ou de fil de coton , qui supposent pour la personne que le sort regarde ; les percer avec des épines , les frapper avec de petites flèches proportionnées à la grandeur de la figure ; croire que ces sorts ainsi préparés puissent agir , & avoir leur effet par la seule direction d'intention , en les ensevelissant sous un seuil de porte , sous une natte , ou même dans les sépulchres ; tout cela , dis-je , est de l'idée & du caractère de ces sorts ;

cela en fait comme la propriété essentielle, & en est la condition absolument nécessaire. Cela se trouve en même temps si conforme à ce que nous lisons des sortilèges des Anciens, & à ce que nous trouvons dans les Livres qui traitent de la Nécromantie, que nos Sauvages ne feroient pas mieux, s'ils les avoient étudiés.

Le Pere Garnier avoit entre les mains plusieurs de ces sorts, que les Sauvages qu'il avoit convertis, lui avoient remis. Un jour j'excitai en lui une curiosité qu'il n'avoit pas encore eue, & je le priaï que nous les examinassions ensemble. Il y en avoit une assez grande quantité; c'étoient des paquets de cheveux entrelassés, des os de serpens, ou d'animaux extraordinaires, des morceaux de fer, ou de cuivre, des figures de pâte, ou de feuilles de bled d'Inde, & plusieurs autres choses semblables, qui ne pouvoient avoir par elles-mêmes aucun rapport avec l'effet qu'on s'étoit proposé, & qui ne pouvoient operer, que par une vertu au-dessus des forces humaines, en consequence de quelque pacte formel, ou tacite.

Les Jongleurs ont en eux quelque chose, qui tient encore plus du divin. On les voit entrer manifestement dans cette extase, qui lie tous les sens, & les tient suspendus. L'esprit étranger paroît s'emparer d'eux d'une maniere palpable & sensible, & se rendre maître de leurs organes, pour agir en eux plus immédiatement. Il les fait entrer dans l'enthousiasme, & dans tous les mou-

vemens convulsifs de la Sibylle; il leur parle au fonds de la poitrine, ce qui fit donner aux Pythonisses le nom de *Ventriloques*; il les enleve quelquefois en l'air, ou les fait paroître plus grands, que leur stature naturelle.

Dans cet état d'enthousiasme, leur esprit paroît absorbé dans celui qui les possède; ils ne sont plus à eux-mêmes, semblables à ces Devins dont parle Jamblique, en qui l'esprit étranger operoit de telle sorte, que non seulement ils ne se connoissoient point, mais qu'ils ne se sentoient pas même, & ne recevoient aucun dommage de tout le mal qu'on pouvoit leur faire pendant ce temps-là; de maniere qu'on pouvoit impunément leur appliquer le feu, les percer avec des broches ardentes, leur donner des coups de haches sur les épaules, & leur découper les bras avec des razors. En effet dans ces extases on leur voit avaler le feu, marcher sur les charbons ardens, sans en être blesez; comme ceux, dont parle Virgile, qui étoient inspirés d'Apollon au Mont-Soracte, ou comme ceux, dont Strabon fait mention, qui devinoient par l'impression de la Déesse Feronie, ou comme les femmes de Castaballe dans la Cilicie, dont parle le même Auteur, lesquelles étoient consacrées à Diane Perasia. Outre cela ils enfoncent de longs morceaux de bois dans leur gosier, ils roulent des serpens vivans dans leur sein, & font mille autres choses, qui paroissent tenir du merveilleux.

Virg. *Æneid.*
9. Plin. Lib.
7. cap. 2.

Strab. Lib.
5. p. 156.
Id. Lib. 12.
p. 370.

C'est

C'est pendant qu'ils font ces merveilles, qu'ils voyent les choses au-dedans d'eux-mêmes, ou qu'elles leur sont représentées au-dehors d'une infinité de manieres différentes; car ils ont à peu près les mêmes manieres de deviner par la Pyromantie, l'Hydromantie, & les autres, qu'on peut voir dans les Auteurs, qui ont traité de la Magie & de la Divination. L'esprit agit aussi en eux, comme dans l'Antiquité, à certains signaux, tels qu'étoient le son des Cymbales d'airain, ou de quelque autre instrument de Musique, certaines potions, les baguettes divinatoires, la farine, les calculs, & le reste.

Un Officier François, qui parle la Langue Huronne, comme les Hurons même, parmi lesquels il a vécu dès son bas âge, & qui connoît fort bien le génie des Sauvages, m'a raconté un fait, dont il a été le témoin, & que je rapporte ici, parce que le trait est singulier, & peut faire juger des autres. Quelques Sauvages intrigués, au sujet d'un parti de sept Guerriers de leur Village, & dont tout le monde commençoit à être en peine, prièrent une vieille Sauvagesse de *jongler* pour eux. Cette femme étoit en grande réputation, & on avoit vérifié plusieurs de ses prédictions: mais on avoit beaucoup de peine à la déterminer à faire ces sortes d'operations, quoiqu'on la payât bien, parce qu'elle souffroit beaucoup. Comme elle avoit de l'amitié pour moi, dit cet Officier, & que même elle avoit *jonglé* autrefois à mon oc-

casion , je me mis de la partie avec les Sauvages , ajoutant néanmoins très-peu de foy à ces sortes de choses , je la priaï très-fortement , & je fis tant , qu'elle s'y résolut.

Elle commença d'abord par préparer un espace de terrain qu'elle nétoya bien , & qu'elle couvrit de farine , ou de cendre très-bien blutée (je ne me souviens pas exactement laquelle des deux.) Elle disposa sur cette poudre , comme sur une Carte Geographique , quelques paquets de buchettes , qui représentoient divers Villages de différentes Nations , observant parfaitement leur position , & les rhumbs de vent. Elle entra ensuite dans de grandes convulsions , pendant lesquelles nous vîmes sensiblement sept bluettes de feu sortir des buchettes qui représentoient nôtre Village , tracer un chemin sur cette cendre ou farine , & aller d'un Village à l'autre. Après s'être éclipsées , pendant un assez long-temps , dans l'un de ces Villages , ces bluettes reparurent au nombre de neuf , tracerent un nouveau chemin pour le retour , jusqu'à ce qu'enfin elles s'arrêtèrent assez près du Village , ou paquet de buchettes , d'où les sept premières étoient d'abord forties. Alors la Sauvagesse , touïjours en fureur , troubla tout l'ordre des buchettes , foula aux pieds tout le terrain qu'elle avoit préparé , & où cette scene venoit de se passer. Elle s'assit ensuite , & après s'être donné le temps de se tranquilliser , & de reprendre ses esprits , elle raconta tout ce qui

étoit arrivé de singulier aux Guerriers, la route qu'ils avoient tenuë, les Villages par où ils avoient passé, le nombre des prisonniers qu'ils avoient fait; elle nomma l'endroit où ils étoient dans ce moment, & assura qu'ils arriveroient trois jours après au Village, ce qui fut vérifié par l'arrivée des Guerriers; qui confirmerent de point en point ce qu'elle avoit dit.

Les Abenaquis & les Algonquis sont fort adonnés à la Pyromantie, ou Divination par le feu. Ils font un charbon de bois de cédre, qu'ils broyent, & réduisent en poudre presque impalpable, & qu'ils disposent d'une certaine façon; après quoi ils y mettent le feu, & devinent par la maniere dont le feu court. Quoiqu'aujourd'hui les Abenaquis fassent tous profession du Christianisme, ils ne laissent pas encore d'avoir quelquefois recours à cet art qu'ils ont reçu de leurs Peres. Ils s'en confessent néanmoins, à cause de l'horreur qu'on leur en a inspiré; mais il s'en trouve quelques-uns qui cherchent à le justifier, comme s'il n'y avoit rien en cela qui pût être blâmable. Une Sauvagesse disoit à un Missionnaire, qui tâchoit de lui faire concevoir sa faute: je n'ai jamais compris qu'il y eut à cela aucun mal, & j'ai peine à y en voir encore; écoute, Dieu a partagé différemment les hommes: à vous autres François, il a donné l'écriture, par laquelle vous apprenez les choses qui se passent loin de vous, comme si elles vous étoient présentes;

pour ce qui est de nous, il nous a donné l'art de connoître par le feu les choses absentes & éloignées; suppose donc que le feu, c'est nôtre Livre, nôtre Ecriture; tu ne verras pas qu'il y ait de difference, & plus de mal dans l'un que dans l'autre. Ma mere m'a appris ce secret pendant mon enfance, comme tes parens t'ont appris à lire & à écrire; je m'en suis servie plusieurs fois avec succès, avant d'être Chrétienne; je l'ai fait quelquefois avec le même succès, depuis que je la suis; j'ai été tentée, & j'ai succombé à la tentation, mais sans croire commettre aucun péché.

La seconde chose qui m'a frappé, c'est l'intime persuasion où ils sont tous, du pouvoir que le Démon a sur eux, de l'efficace des sorts, & de la vertu qu'ont leurs Jongleurs pour connoître, & pour découvrir ceux qui les ont donnez. Est-il bien probable, que depuis leur origine qu'ils sont infatués de ces opinions, ils n'eussent pas découvert la fourbe, s'il n'y avoit que pure forfanterie? Chacune de ces Nations étant peu nombreuse, la fraude en est plus aisée à connoître; & les Anciens, les considerables, ceux enfin qui sont les plus sênsés, étant instruits, cela eut été plus que suffisant pour détruire une pareille prévention. Mais cette persuasion est si generale & si incarnée, qu'il n'y a pas une Nation de l'Amérique dans toute son étendue, qui n'ait ses Devins, ou ses Jongleurs, pas une qui n'apprehende les sorts, pas une, où personne refuse de recourir.

aux Jongleurs, & ne subisse volontiers toutes les épreuves des Initiations, pour être fait Jongleur soi-même.

Dans l'Amérique Meridionale tous les Peuples craignent le Démon; & parce que le feu a quelque chose de sacré chez eux, & de divin, & que depuis un temps immémorial, ils sont accoutumés à le regarder comme un remède efficace contre l'insulte des malins esprits; ils ont soin d'entretenir un feu allumé pendant toute la nuit autour de leurs Hamacs; les Devins eux-mêmes, hors les cas de leurs opérations magiques, n'oseroient faire un seul pas dans l'obscurité, sans porter un tison ardent de ce bois, qu'on appelle, pour cette raison, *Bois de Chandelle*, moins pour se conduire, que pour se garantir de la rencontre des mauvais génies. Généralement toutes ces Nations Barbares sont dans une défiance continuelle de ceux qui peuvent les enforceller, des yeux qui pourroient les fasciner; elles ont mille superstitions pueriles pour détourner l'effet des sorts, & se mettre à l'abry du charme. On peut dire aussi, universellement parlant, qu'il n'y a point de plus mauvaise réputation parmi eux, que celle de donner des malefices, & que cette réputation est partout suivie de la fin tragique du plus grand nombre de ceux qui se la sont faite.

Dans le pais des Iroquois cette opinion des sorts cause souvent des scènes funestes; & lorsqu'ils en viennent aux éclaircissements, la multitude des

accusations est si grande , qu'ils sont obligez de faire des présens , & de jeter des colliers de porcelaine pour en arrêter les suites. Parmi ceux qui sont Chrétiens , on doit regarder comme un acte heroïque , quand , dans leurs maladies , ils n'ont point recours aux Jongleurs , sur-tout s'il y a quelque apparence , ou quelque songe , qui fasse naître un soupçon de sortilege.

Quoique je n'aime pas à rapporter leurs fables , dont l'absurdité me choque , je vais cependant en raconter une que j'ai apprise d'eux-mêmes , & qui fera connoître plus clairement l'idée qu'ils ont de ceux qui jettent des sorts. Je parlerai dans la suite de la maniere dont les Jongleurs tâchent d'en guérir , en parlant de leur médecine.

Il y avoit autrefois parmi eux un célèbre Solitaire , nommé *Shonnonkouiretsi* , ou *la très-longue chevelure* , dont la mémoire est encore en vénération. De son temps le Village où il étoit né , fut attaqué d'une mortalité publique , qui s'attachoit aux têtes les plus considerables , & les moissonnoit les unes après les autres. Toutes les nuits un oiseau funébre volant au-dessus des Cabanes , secouoit ses aîles avec grand bruit , & pouffoit plusieurs cris lugubres , ce qui augmentoit l'allarme & la consternation. On ne doutoit point que ce ne fut l'*Oiaron* , ou la Bête de celui qui jettoit des malfices ; mais on ne sçavoit à qui s'en prendre pour aller à la source du mal , & les Devins consultés , ne voyoient goutte dans leur art. Dans cette ter-

rible extrémité , le Conseil des Anciens députa trois des plus considérables à *Shonnonkouiretsi* , pour le prier d'avoir pitié d'eux ; son état ne lui permettoit pas de quitter sa retraite , & il ne put jamais condescendre à en sortir pour aller au Village. Il se laissa pourtant fléchir en quelque chose , & il donna jour aux Députés , pour revenir apprendre de lui sa dernière résolution. Ils revinrent au temps marqué. Le Solitaire leur montra trois flèches qu'il avoit travaillées dans leur absence ; & sans leur rien communiquer de son dessein , il leur dit seulement de les bien examiner , afin de pouvoir les reconnoître.

Le soir , vers le coucher du Soleil , *Shonnonkouiretsi* alla se mettre en embuscade sur un petit coteau , qui étoit assez près du Village. L'oiseau prétendu , sortit du tronc d'un arbre à l'entrée de la nuit , & secouant ses ailes à l'ordinaire , il nomma distinctement quelques-uns des principaux , qu'il destinoit à mourir le lendemain. Dès que le Solitaire l'apperçût , il s'avance peu à peu , lui décoche une de ses flèches , & se retire , assuré de l'avoir bien blessé.

Le jour suivant , le bruit se répandit dans le Village , qu'un certain jeune homme , qui étoit seul dans une pauvre Cabane avec une bonne femme de mere , étoit fort mal. Les Anciens , attentifs à tout ce qui se passoit , l'envoyèrent visiter secretement , & comme sans dessein , par les trois Députés , qui avoient été vers *Shonnonkouiretsi*.

retsi. Le malade étoit trop pressé de son mal pour pouvoir le dissimuler ; il avoit une flèche qui lui entroit bien avant dans le côté. La flèche du Solitaire fut reconnue. On avoit donné des instructions secretes à ceux qui devoient traiter le malade ; & ceux-ci s'étant mis en devoir , comme pour ôter la flèche , ils la dirigerent si bien , qu'ils percerent le cœur à ce miserable.

La Vieille encore plus coupable que son fils , n'ignoroit pas d'où partoît le coup , & s'apperçût bien de l'office que les Anciens lui avoient rendu. Elle étoit femme , & n'étoit pas d'humeur à démentir son sexe sur l'article de la vengeance ; elle résolut de s'immoler le Solitaire pour première victime. Son crime ne fut pas conduit avec tant de secret, malgré ses différentes metamorphoses , qu'il ne fût enfin découvert. On la fit brûler avec tout le raffinement de la cruauté Iroquoise ; elle avoua que son fils & elle irrités , avoient voulu se vanger , de ce qu'au retour d'une chasse, on les avoit négligés dans une distribution publique de viandes ; elle soutint les tourmens les plus affreux , en riant , en insultant , en menaçant.

Après sa mort , les maux précédens recommencerent. Les Devins consultés répondirent , que cette malheureuse Vieille en étoit la cause, qu'elle avoit été metamorphosée en siffleur ou marmotte , qui étoit son *Oïaron* , ou sa bête durant sa vie. On l'épia , & on s'apperçut qu'elle se retiroit dans une tanière , au pied du coteau ,
où

où son fils se métamorphosoit lui-même, & avoit été blessé. On y appliqua le feu, & la fumée l'ayant contrainte de sortir, on la tua. Les Iroquois Agniez montrent encore l'entrée de cette tanière toute enfumée, comme un monument authentique de la vérité de cette belle fable.

Le nom de *Shonnonkouiretsi*, qui signifie la *très-longue chevelure*, me fait croire que cet homme vivoit comme les Pénitens des grandes Indes, qui laissent croître leurs cheveux, & qui les ont de plusieurs brasses de longueur, de manière que leur tête en est chargée comme d'un pesant fardeau. Il y en a de cette sorte en Amérique, & ils étoient du nombre de ceux qui s'habilloient en femmes. Acofta raconte la même chose des Prêtres Mexiquains.

Acofta, Hist. Moral. de Indias, Lib. 4. cap. 26.

Il semble qu'on peut recueillir de tout ceci, que ce sont-là des restes de l'Idolatrie, & une suite de la séduction des hommes, trompés par les prestiges des Démons, ou par les fourberies de ses Ministres. Ces femmes accusées de jeter des sorts, sont ce qu'étoient la Canidie d'Horace, les Hôteses d'Apulée & de Lucien, les empoisonneuses de Thessalie, & les femmes connues sous les noms de *Lamia*, *Saga*, *Venefica*, qui étoient l'exécration des payens même; les Jongleurs au contraire, & les Pythonisses employés & honorés dans leurs emplois, sont ce qu'étoient, ainsi que je l'ai dit, Orphée, Mopsus, Thamgris, Eumolpe, Calchas, la plûpart des Prêtres

& des Prêtresses des faux Dieux ; & ceux , qui dans l'Écriture , sont nommés *Magi* & *Arioli* , que les Payens connoissoient aussi sous les différens noms de Devins , Mages , Chaldéens , Aruspices , Hierophantes , Saliens , Druides , & semblables , dont la profession ayant été long-temps en honneur , commença à tomber avec le culte des Idoles , lorsque le Christianisme s'établissant sur leur ruine , dévoila aux yeux des Peuples la vanité de leurs fausses Divinités.

De l'état
de l'Âme
après la
mort.

Herod. Lib.
2. n. 123.

Diodor. Sic.
Lib. 1. p. 60.

Les mystères d'Eleusine , des Cabires , & les autres , regardoient l'état de l'Âme après la mort , comme leur fin dernière & leur principal objet. C'étoit pour cette raison sans doute , que chez les Egyptiens Cérés & Bacchus , sous les noms desquels Herodote a voulu signifier Isis & Osiris , étoient les premières Divinités des Enfers ; de même que dans les mystères de Samothrace , Hécate , Pluton , & Proserpine. C'est aussi ce que Diodore de Sicile a voulu signifier , en parlant d'Orphée. Car , après avoir dit , qu'il avoit apporté d'Égypte dans la Grèce les cérémonies des Initiations , il ajoute tout de suite aux Initiations toute la Mythologie des Enfers , à cause de la liaison inséparable qu'il y avoit entre ces Initiations , les mystères , & l'Âme considérée dans son Éternité.

En effet cette mort mystique des Initiations , ces expiations , ces lustrations , l'Évasme des Bac-

chantes , qui étoient de vrayes éjulations , aussi-bien que les pleurs qu'on verfoit dans les mysteres d'Atys, d'Adonis, & d'Osiris, les fables même énigmatiques d'Adonis & d'Osiris, morts, & ensuite ressuscités ; la régénération, la vie nouvelle des Initiations , les épreuves de rigueur & de pénitence ; l'état de perfection qu'on enseignoit dans les grands mysteres ; tout cela , dis-je , réüni, ne pouvoit pas avoir pour objet unique cette vie périssable , pour laquelle tout eut été inutile & insensé, si tout devoit périr avec elle.

Les mysteres donc , & leurs Initiations , portoient les vûës de l'homme au-delà du trépas , pour lui faire envisager une fin bien plus heureuse , à laquelle celle-ci , qui est caduque & mortelle , ne tenoit lieu que de passage & de préparation.

Les Payens eux-mêmes se sont bien expliqués sur le sens de ces mysteres , & sur le but qu'ils avoient. Platon assure , que ceux qui descendent aux Enfers, sans être expiés & initiés , y sont ensevelis dans la bouë & dans la fange ; au lieu que ceux qui l'ont été , y habitent avec les Dieux. Sophocle déclare , que ceux qui ont été initiés , ont seuls dans les Enfers une vie heureuse , & les autres rien que de la misere & de la souffrance. Isocrate & Cicéron disent aussi positivement , que ceux qui ont participé aux Initiations , ont des esperances plus consolantes , & d'une mort plus douce , & d'une plus heureuse fin. Mais pour cela

Plato , in Phædone , p. 52.

Socrates apud Plutarch de audiend. Poetis , p. 21.

Isocrates , in Panegyri. Cicero , loc. cit.

Arrian. in
Epiſtet. Lib.
3. cap. 21.

même il falloit avoir paſſé par les Initiations, en prenant leur véritable eſprit. Car les Initiations, ainſi que ledit Arrian, ne devenoient utiles, qu'autant qu'on étoit entré dans la penſée des Anciens, qui les avoient instituées, pour inſtruire & pour corriger les mœurs.

Tous ces témoignages des Auteurs payens nous font aſſez comprendre la ſainteté du motif de ceux qui avoient établi ces pratiques de Religion, avant que l'idolâtrie & la ſuperſtition les corrompiſſent. Et qui étoient ceux qui les avoient établies, ſi ce n'eſt nos premiers Peres eux-mêmes, qui, n'ignorant pas cette vie heureuſe, dont un Libérateur devoit leur ouvrir l'entrée, conſacrèrent leur pénitence, & toutes les actions de la vie des hommes par des actes de Religion, qui aboutiſſoient tous à cette fin, qu'il étoit ſi important à toute leur poſterité de bien connoître, pour pouvoir y arriver ?

Ce que la Foy nous enſeigne de nôtre dernière fin, c'eſt qu'ayant été créés pour Dieu, nous devons tous tendre, & nous réunir à lui, comme au centre de nôtre bonheur : que l'homme étant tiré de la pouſſière, doit retomber en pouſſière; mais que ſon ame, immortelle de ſa nature, n'eſt pas plutôt délivrée des liens, qui la tenoient captive dans ſon corps, qu'elle eſt portée au Tribunal du ſouverain Juge, qui condamne aux flammes éternelles ceux qui ſont morts dans le crime, & qui deſtine d'éternelles récompenses

à ceux qui ont vécu dans la justice, après néanmoins qu'ils auront expié les taches légères, qui ne les rendent pas ennemis de Dieu à la vérité, mais qui leur ferment encore, pour quelque temps, ce lieu de délices, où rien de souillé & d'impur ne peut entrer.

Cette même Foy nous fait connoître encore, que le Ciel ayant été ouvert par les mérites d'un Redempteur, devant qui ces Portes éternelles s'ouvrèrent, quand il y entra en triomphe, accompagné des ames des Justes, qui avoient été detenuës dans les Lymbes jusqu'au jour heureux de leur délivrance; le Ciel s'ouvrira derechef à la fin des siècles, pour faire paroître le même Redempteur, en vertu des mérites duquel tous les hommes ont pû être sauvés, & qui viendra alors juger les vivans & les morts, lesquels ressuscitant dans leur propre chair, recevront avec un nouvel arrêt de salut ou de condamnation, une nouvelle récompense dans la justice, qui sera renduë à leurs vertus à la face de tout l'Univers, ou une nouvelle punition dans l'étonnante humiliation qu'ils seront obligés de subir, en soutenant les reproches accablans qu'auront mérité leurs crimes.

Quelques travesties que soient ces vérités dans les fables des Payens, & dans les imaginations des Philosophes, on y découvre néanmoins presque tout le fonds de cette doctrine, qu'on peut

Enfer des
Poëtes.

recueillir, ce semble, de l'Enfer des Poëtes, de la rigueur de ses Juges, des differens étages de torture, des restes d'expiation par l'air, par l'eau, & par le feu, dont les gens de bien même ne sont pas exempts, des plaisirs des champs Elysiens, des Apotheoses des Dieux & des Héros, de l'opinion de la Metempsychose de la Palingenésie, ou renaissance & transmigration successive des ames en d'autres corps après une longue révolution de siecles. Ces idées en effet sont comme une suite de la connoissance claire qu'on avoit eüe de la nature de l'ame, & de son immortalité; d'un Législateur, qui ordonne le bien, & qui défend le mal, qui destine des récompenses aux bons, & qui réserve des châtimens aux méchans. Pour peu qu'on veuille les approfondir, on verra qu'elles sont dérivées des sources pures de la verité, sources corrompuës ensuite par l'ignorance; mais qu'elles n'ont pû être tellement altérées, que la verité ne se fasse encore quelque jour à travers les ténèbres dont elle est enveloppée.

Tous les Barbares sont intimement persuadés, que l'ame ne meurt point avec le corps, & ils imaginent un pais des Ames, que les Iroquois & les Hurons nomment *Eskennanne*, ou le pais des Ancêtres, lequel a tout l'air de l'Enfer des Poëtes.

Ceux-ci s'étoient figurés un endroit souterrain, où les ames se retiroient après leur séparation d'avec le corps. Celles à qui on avoit rendu les derniers devoirs, devoient passer l'Averne ou le

Stix dans la barque de Charon. Elles subissoient le jugement de trois Juges redoutables, & elles étoient séparées selon les divers ordres de leurs crimes dans differens lieux destinez à punir les coupables, ou si elles étoient innocentes, elles alloient jouïr d'une douce tranquillité dans les champs Elysiens.

Cette fable avoit pris son origine, disent les Auteurs, de ce qui se pratiquoit en Egypte à l'égard des corps morts. Après qu'on les avoit préparés pour la sepulture, on les embarquoit sur le Nil dans un bateau, dont le Nocher s'appelloit Charon dans leur Langue. Avant de déposer les corps dans leur tombeau, on faisoit leur procès dans les formes. Des Juges destinés à recevoir les accusations, examinoient avec rigueur ce que chacun étoit en pleine liberté de dire contre les défunts, & prononçoient après cet examen, condamnant à de très-rigoureux supplices les accusateurs s'ils accusoient faux, ou privant de sepulture celui qui étoit accusé, si les crimes qu'on lui imputoit, étoient juridiquement prouvés.

Cette pratique des Egyptiens, dont, comme nous l'avons déjà observé, toute la Religion étoit hieroglyphique, pouvoit fort bien être une Image symbolique de ce qui se passa à l'égard de l'ame, laquelle, au moment même de la mort, est présentée au Tribunal du Juge redoutable, pour y recevoir la décision de son état pour l'Eternité. Il est même très-vraisemblable, que le Peu-

ple n'en ufoit ainfi , que pour frapper les efprits davantage par un jugement bien plus à craindre , que ne l'étoit celui dont ils donnoient l'exemple , en prononçant sur l'état d'un cadavre , auquel il eft très-peu important , en quel lieu , & de quelle maniere il pouriffe.

Il eft auffi probable que cette méthode n'étoit pas particuliere aux Egyptiens , & qu'elle étoit commune à prefque toutes les Nations , dont il n'y en a aucune qui n'ait une idée , que l'ame survivoit à fon corps , & qui n'ait imaginé un Enfer à peu près femblable à celui des Poètes , que chacune a placé en divers lieux , felon fa fantafie. Car ce n'étoit pas feulement en Egypte qu'étoient les Palus Acherufiennes , les Juges infernaux , & les fleuves redoutables aux Dieux mêmes. On les plaça auprès de Thèbes dans la Bœotie ; à Tarteffe dans les Efpagnes , auprès de Cumès en Italie , dans les Isles Britanniques , & dans les Canaries , appellées Fortunées , parce qu'on croyoit qu'elles étoient de féjour d'une heureufe immortalité. Il femble néanmoins que les vraies Isles Fortunées des Anciens étoient les Isles de la Mer Egée , désignées par le nom de Champs Elyfiens , parce que ces Isles étoient tombées dans le partage des enfans d'Elifa , petit-fils de Japhet. L'Isle de Crète , qui en étoit la principale , fut appellée l'*Isle des Bienheureux*. Minos & Rhadamante qui y avoient regné , étoient pour cette raifon Juges des Enfers ; le Lethé , & les autres fleuves infernaux

fernaux, étoient des Rivieres, ou des fleuves de cette Ile. Enfin les Isles Fortunées étoient celles, où Rheé avoit enfanté Jupiter, que la fable fait naître & mourir en Crète, où pendant long-temps les Crétois ont montré son Tombeau.

C'est du côté de l'Oüest, d'où les Sauvages prétendent être venus, qu'ils placent le País des Ancêtres, ou des Ames. C'est, disent-ils, un país très-éloigné, & où chacun est contraint de se rendre, après son trépas, par un chemin fort long & fort pénible, dans lequel il y a beaucoup à souffrir, à cause des Rivieres qu'il faut passer sur des ponts tremblans & si étroits, qu'il faut être une ame pour pouvoir s'y soutenir; encore trouve-t-il au bout du pont un chien, qui, comme un autre Cerbere, leur dispute le passage, & & en fait tomber plusieurs dans les eaux, dont la rapidité les roule de précipice en précipice. Celles qui sont assez heureuses pour franchir le pas, trouvent, en arrivant, un grand & beau país, au milieu duquel est une grande Cabane, dont Tharonhiaouagon leur Dieu occupe une partie, & Ataentsic son ayeule occupe l'autre. L'appartement de cette Vieille est tapissé d'une quantité infinie de colliers de porcelaine, de bracelets, & d'autres meubles, dont les morts, qui sont sous sa dépendance, lui ont fait présent à leur arrivée. Ataentsic est maîtresse de la Cabane, selon le style des Sauvages; elle & son petit-fils dominant sur les Manes, & font consister leur

P. Debre-
beuf. Relation
de la Nouv.
France pour
l'an 1636. 2.
part. ch. 2. p.
75.

plaisir à les faire danser devant eux. Il y a une infinité de versions sur le pais des Ames : mais ce que je viens d'en rapporter, en est comme le fonds, où tout le reste se réduit.

Cette fable, ou le récit fabuleux de ce pais des Ancêtres, est confirmé par une autre fable, laquelle est presque absolument semblable à celle d'Orphée; qui descendit aux Enfers, pour en retirer Euridice son épouse.

C'étoit un jeune homme au désespoir de la mort de sa sœur, qu'il aimoit avec une extrême affection. L'idée de la défunte lui revenoit sans cesse à l'esprit. Il résolut donc d'aller la chercher jusqu'au pais des Ames, & il se flatta de pouvoir la ramener avec soi. Son voyage fut long & très-laborieux; mais il en surmonta tous les obstacles, & en dévora toutes les difficultés. Enfin il trouva un Vieillard solitaire, ou bien un génie, qui l'ayant questionné sur son entreprise, l'encouragea à la poursuivre, & lui enseigna les moyens d'y réüssir. Il lui donna ensuite une petite calebasse vuide pour y renfermer l'ame de sa sœur, & il l'assura qu'à son retour il lui donneroit son cerveau, parce qu'il l'avoit en sa disposition, étant placé là, en titre d'office, pour garder le cerveau des morts. Le jeune homme profita de ses lumières; il acheva heureusement sa course, & arriva au pais des Ames, qui étoient fort étonnées de le voir, & fuyoient en sa présence.

Tharonhiaouagon le reçût fort bien, & le défendit, par les conseils qu'il lui donna, des embûches de la Vieille son ayeule, laquelle, sous les apparences d'une amitié feinte, vouloit le perdre, en lui faisant manger de la chair des serpens & des viperes, dont elle fait elle-même ses délices. Les Ames étant ensuite venuës pour danser à leur ordinaire, il y reconnut celle de sa sœur. *Tharonhiaouagon* lui aida à la prendre par surprise; il n'en seroit jamais venu à bout sans son secours; car lorsqu'il s'avançoit pour la saisir, elle évanouïssoit comme un songe de la nuit, & le laissoit aussi embarrassé, que l'étoit Enée, lorsqu'il s'efforçoit d'embrasser l'ombre de son pere Anchise. Cependant il l'a prit, il l'enferma; & malgré les instances & les ruses de cette ame captive, qui ne songeoit qu'à se délivrer de sa prison; il la rapporta par le même chemin, par où il étoit allé, jusqu'à son Village. Je ne sçais s'il se souvint de prendre la cervelle de sa sœur, ou s'il la jugea peu nécessaire: Mais dès qu'il y fut arrivé, il fit déterrer le corps, & le fit préparer, selon les instructions qu'il avoit reçûës, pour le rendre propre à recevoir l'ame, qui devoit le ranimer. Tout étoit prêt pour la réüffite de cette resurrection, lorsque la curiosité impatiente de quelqu'un de ceux qui étoient présens, en empêcha le succès. L'ame captive se sentant libre, s'envola, & le voyage devint entierement inutile. Le jeune homme n'en rapporta point

d'autre avantage, que celui d'avoir été au païs des Ames, & d'en pouvoir dire des nouvelles fûres, qu'on a eu soin de transmettre à la posterité.

Ce païs des Ames a aussi ses differens étages, & tous n'y font pas également bien. C'est ce que conclut un de nos Missionnaires, de ce qu'il entendit dire à une jeune Sauvagesse. Cette fille voyant sa sœur mourante, par la quantité de ciguë qu'elle avoit prise dans un dépit, & déterminée à ne faire aucun remede pour se garantir de la mort, pleuroit à chaudes larmes, & s'efforçoit de la toucher par les liens du sang, & de l'amitié qui les unissoit ensemble. Elle lui disoit sans cesse : c'en est donc fait, tu veux que nous ne nous retrouvions jamais plus, & que nous ne nous revoyions jamais ? Le Missionnaire frappé de ces paroles, lui en demanda la raison. Il me semble, dit-il, que vous avez un païs des Ames, où vous devez tous vous réunir à vos Ancêtres ; pourquoi donc est-ce que tu parles ainsi à ta sœur ? Il est vrai, reprit-elle, que nous allons tous au païs des Ames ; mais les méchans, & ceux en particulier, qui se sont détruits eux-mêmes par une mort violente, y portent la peine de leur crime ; ils y sont séparés des autres, & n'ont point de communication avec eux : c'est-là le sujet de mes peines. Virgile assigne de la même manière un quartier séparé dans les Enfers à Didon, & à quantité d'autres, qui avoient été les

malheureuses victimes de leur propre desespoir.

Les Sauvages sont assez éclairés pour discerner le bien d'avec le mal. La conscience ne laisse ignorer l'un & l'autre à personne. Il n'est pas surprenant qu'ils ayent connu, comme tous les autres, qu'il y avoit des peines réservées pour le crime, & des récompenses destinées à la vertu.

Je me persuade que l'opinion qu'avoient les Anciens sur les Champs Elysées, & tous ces lieux souterrains, ou marqués en differens endroits de la terre pour le séjour des Manes, étoit dérivée de la Tradition ancienne des Lymbes des Saints Peres, dont les Ames, ne pouvant monter au Ciel, avant qu'un Libérateur leur en eut ouvert l'entrée, étoient détenues comme captives, soupirant sans cesse après le moment de leur délivrance. Car quelque sentiment qu'ayent eu les Anciens sur les Champs Elysiens, & quelques fables qu'ils ayent débité sur ce sujet, il semble qu'ils ne les regardoient que comme un lieu de passage, d'où les Ames devoient monter au Ciel, pour se rejoindre aux Dieux.

Plutarque a placé ce séjour des Ames dans la Lune. Mais, selon la plus commune opinion, elles s'élevoient jusqu'au Firmament, qui étoit le lieu de leur origine. Car, selon le système de la Mythologie payenne, elles en descendoient premièrement pour animer leur corps, & elles y remontoient ensuite après une longue période d'an-

Séjour des Ames dans la Galaxie, ou Voye Lactée.

Plutarchi de facie in orbe Lunæ.

Vide Manilium Astronom. Lib. I.

Et Coelum
Rhodigin.
Lact. Antiq.
Lib. 15. cap.
23. p. 700.
Col. 2.

nées, pendant lesquelles elles se purifioient de toutes les souillûres qu'elles avoient contractées dans ces corps impurs & corruptibles. Les Anciens avoient imaginé pour cela deux portes aux deux points fixes des Solstices, ou la Galaxie, autrement la Voye Lactée, est coupée par le Zodiaque. L'une de ces deux portes étoit appelée la porte des Hommes, & l'autre étoit nommée la porte des Dieux, des Héros, ou des Morts. La première étoit située au tropique du Cancer, & donnoit entrée dans ce bas Monde; la seconde étoit placée au tropique du Capricorne, & laissoit le retour libre vers les Dieux. De cette sorte toute la Voye Lactée étoit de la Jurisdiction de Pluton; & il y a apparence qu'elle n'étoit nommée la Voye de Lait, que parce qu'elle étoit comme la voye de l'enfance, soit qu'il fallut naître sur la terre, soit qu'il fallut renaître au Ciel.

Cette opinion des Anciens nous est encore représentée aujourd'hui dans l'Astronomie des Sauvages, plusieurs Nations de l'Amérique ne donnant point d'autre nom à la Voye Lactée, que celui de chemin des Ames; à quoi se rapporte l'opinion populaire, ou le proverbe, qui a encore lieu parmi le bas peuple en quelques Provinces de France, chez qui la Voye Lactée est appelée *le chemin de S. Jacques*, où, dit-on, il faut aller vivant ou mort. Pierre Martyr, & Gonzales d'Oviedo ont aussi écrit, que les Sauvages de l'Isle Espagnole, qui se faisoient mourir à la mort de

leurs Caciques, n'étoient ainsi cruels à eux-mêmes, que par l'esperance qu'ils avoient de monter jusqu'au Soleil & dans le Ciel, où ils seroient heureux, & par la crainte que s'ils manquoient à cet usage de leur pais, leur ame ne mourut avec le corps, & ne fut réduite au néant.

Le chant & la danse étoient un des principaux objets de la beatitude du séjour des Ames heureuses, soit dans les Champs Elysiens, soit dans les Cieux ; mais c'étoit sur-tout dans les Cieux qu'elles jouïssent de cette felicité parfaite, en participant à l'harmonie & à la cadence des Esprits, qui animent les corps célestes. La doctrine de l'Antiquité étoit curieuse sur ce point. Il nous en reste encore des vestiges bien marqués dans les Livres des Platoniciens.

Felicité des Ames.

Les Anciens donc imaginoient une harmonie divine universellement répandue dans tout le Monde, laquelle consistoit dans un mouvement cadencé de tous les corps célestes, & dans un son mélodieux qui en résultoit. Dieu en étoit le principe comme premier Moteur, & les Divinités subalternes, lesquelles présidoient à tous les corps, dont brille le Firmament, y concouroient avec lui, formant autant de chœurs differens, qu'il y avoit de différentes Spheres. C'est pour cette raison, dit Cælius Rhodiginus, qu'on donnoit le nom de Muses aux ames motrices de ces corps célestes, & qu'on disoit, qu'Apollon étoit le conducteur des Muses.

V. Cœl. Rhodigin. Laet. Antiq. Lib. 7. cap. 1 p. 271A. Col. 2.

Les Ames destinées à habiter la terre , étant créées , selon leurs principes , long-temps avant que d'informer les corps qu'elles devoient animer , ayant entendu cette harmonie divine , & y ayant participé , avoient touûjours une secrete inclination pour elle , quoiqu'elles fussent absorbées dans ces corps materiels , lesquels , par leur opacité , les empêchoient de pouvoir l'entendre. Cependant comme la Musique , le son des instrumens , & les danses de Religion , rendoient les Dieux sensibles aux prieres des hommes , elles operoient aussi cet effet merveilleux , qu'elles réveilloient dans les Ames des hommes l'idée , & les especes de ce qu'elles avoient entendu autrefois de l'harmonie divine , & que , sur-tout lorsqu'on étoit disposé par les Initiations , le souvenir de cette divine harmonie les ravissoit hors d'elles-mêmes , & les faisoit entrer dans cette fureur lymphatique , nécessaire à l'afflation , à la divination , & au commerce avec les Dieux , pendant lequel elle se faisoit mieux entendre. Mais comme c'étoit un don extraordinaire que les Dieux faisoient aux hommes , la communication n'en étoit accordée , pendant cette vie mortelle , qu'avec une certaine mesure , & une certaine proportion fort bornée & fort limitée. Ce n'étoit qu'après que l'ame , dégagée des liens d'une chair corruptible qui l'appesantit , étoit renduë à sa premiere liberté. Ce n'étoit qu'après qu'elle s'étoit purifiée de la contagion du corps , que remontant à sa Sphere , elle

Jamblich. de
myster. Æ-
gypt. Segm.
3. cap. 9.

elle entendoit de nouveaux ces divins concerts, qui entretiennent la beauté de cet Univers, & qui font la félicité des Dieux.

Quoique les Sauvages n'ayent pas poussé si loin la subtilité d'une doctrine fidéliée, ils semblent avoir raisonné selon le même systême, qu'ont suivi depuis Platon & ses Sectateurs; car non seulement le chant & la danse entrent dans toutes leurs réjouissances, dans toutes leurs fêtes de Religion; mais dans l'idée de tous les Sauvages de l'Amérique, elles font encore le bonheur des Ames après la mort.

Après que les Ames ont dévoré, disent-ils, toutes les difficultés de leur pénible voyage, & qu'elles ont surmonté tous les obstacles qui se rencontrent, avant que d'arriver au séjour de leurs Ancêtres, elles entrent enfin dans un pais charmant, qui leur présente par tout ce qui peut contribuer à leur félicité, félicité matérielle à la vérité, de la maniere dont ils la conçoivent, & dont ils l'expriment; mais qui n'est point différente de celle que Virgile nous décrit. Il leur reste alors peu de chemin à faire pour arriver au lieu, où le tambour & le son de la Tortuë marquent la cadence des Morts avec un charme propre à enlever les cœurs. Elles n'ont pas plutôt entendu les premiers tons de cette Musique ravissante, qu'elles se sentent transportées d'un plaisir extrêmement vif, qui les entraîne, & les fait courir avec ardeur vers cette douce mélodie, laquelle deve-

Virgil. *E.*
neid. 6.

nant plus sensible ; à mesure qu'elles approchent du terme, & animée de la joye ; que les Ames qui dansent, expriment par des acclamations continuelles, augmente encore en elles un nouveau sentiment de plaisir beaucoup plus flatteur. Lorsqu'elles sont bien près de cet heureux séjour, plusieurs Ames se détachent pour venir à leur rencontre, & leur témoigner la joye qu'elles ont de leur arrivée. Ces Ames les conduisent ensuite à la Cabane d'Ataentsic, & au milieu de l'assemblée où se tient la danse. Là, après tous les complimens, & après s'être rassasiées de tous les mets les plus délicieux, elles se mêlent parmi les autres pour danser, & jouissent ainsi alternativement de tous les plaisirs, dont la danse est toujours le principal, sans être jamais plus sujetes au chagrin, à l'inquiétude, aux infirmités, ni à aucune des vicissitudes de la vie mortelle.

Bien que leur doctrine, sur le séjour des Ames dans le Ciel, ne soit pas bien claire, la danse & la musique y ont aussi lieu parmi les Ames heureuses, & les Iroquois nomment la Constellation des Pleiades, *Te jennonniakoua*, c'est-à-dire, les Danseurs & les Danseuses.

Metempsychose.

Comme les Ames au sortir de leurs corps, n'étoient pas dignes de jouir de la félicité parfaite, & qu'il n'y avoit de félicité parfaite, que lorsqu'elles étoient élevées au rang des Dieux, elles avoient bien des épreuves, par lesquelles il

leur falloit passer, avant que tout cel qu'il y avoit d'impur & de souillé en elles, fut entierement épuré. C'est icé qui a donné lieu à la Palingénésie, à la Metempsychose Pythagoricienne, ou transmigration successive des Ames en plusieurs corps. On voit encore des idées parmi les Sauvages de cette Metempsychose; mais ils n'en ont pas poussé si loin l'extravagance, que les Disciples de Pythagore, & des Gymnosophistes des Indes. Une opinion de cette nature leur seroit trop préjudiciable; car sans la chasse & la pêche, la plûpart mourroient de faim. Je ne crois pas non plus que quelque opinion qu'ils ayent eu de cette Metempsychose, ils ayent jamais apprehendé, qu'en tuant quelque bête à la chasse, ils délogassent de son corps l'ame de quelqu'un de leurs Ancêtres, ni qu'ils ayent jamais estimé assez quelque animal que ce puisse être, pour souhaiter que leur ame passe de droit fil dans son corps, comme pensent les Brachmanes des Indes, qui s'estiment heureux de mourir, en tenant la queue d'une vache. Il me reste encore quelque chose à dire, sur l'opinion des Anciens & des Sauvages, sur l'état de l'Ame après la mort, que je remets à la fin de cet Ouvrage, où je traiterai de leur sepulture. Examinons maintenant les vestiges du Judaïsme & du Christianisme, qu'on a trouvés en Amerique, depuis le temps qu'on en a fait la découverte.

Des signes de Judaïsme & de Christianisme trouvés en Amérique.

Grotius, Dissert. al. erâ de orig. ne Gent. Amer.

Joan. de Laet, Responf. ad utramq. Grotii Dissertat.

Les Peuples de la grande Peninsule du Jucatan, & quelques autres de leurs voisins, étoient circoncis. Nous en avons tant de témoignages, dit le sçavant Grotius*, qu'il faut n'avoir point de pudeur pour le nier. Pierre Martyr ajoute le Baptême à la Circoncision. Herrera dit, continue cet Auteur, que le Baptême avoit chez eux le nom de Regeneration. On le donnoit aux enfans à l'âge de trois ans. Les parens se dispofoient à cette cérémonie par le jeûne & par la continence. Ils avoient aussi une maniere de Confession, l'Onction au front, une honnête sepulture, & la croyance du Jugement universel.

Grotius raisonnant sur tous ces signes de Judaïsme & de Christianisme mêlés ensemble, s'en sert, pour appuyer sa conjecture, sur l'origine des Peuples de l'Amérique Meridionale, qu'il croit descendus des Chrétiens d'Ethiopie. De Laet a fort bien refuté le sentiment de ce grand Homme, ainsi que je l'ai déjà dit, & je ne crois pas devoir m'y arrêter davantage.

Il reste néanmoins quelques doutes sur des ves-

* Grotius, Dissert. 2. de origine Gent. Americ. Circumcisos fuisse, cum Hispani in illas terras venerunt, Jucatanenses & vicinos quosdam populos, tam multos testes habemus, uti negare non sit hominis modesti ac verecundi. Baptismum addit Martyr: Baptismo datum nomen regenerationis: administratum infantibus anno ætatis tertio: parentes ad id se parasse jejunio & se cubatione: confitendi Morem, Uctionam in fronte, honestam Sepulturam: fidem de Judiciio Universalis. Herrera. Hæc simul juncta aliò referre non possum, quam ad Æthiops Christianos.

tiges, pour sçavoir, si les Juifs, ou des Peuples instruits de la Loy de Jesus-Christ, n'auroient point passé anciennement en Amerique.

Pour ce qui regarde les Juifs, plusieurs se sont persuadés, que les dix Tribus d'Israël, transportées en captivité dans la Médie par les Rois des Assyriens, ceux en particulier, dont il est parlé au quatriéme Livre d'Esdras, s'étoient fait un chemin pour aller dans ce nouveau Monde. Ils se fondent non seulement sur ce que je viens de dire, & sur ce que quelques Auteurs ont écrit au sujet de la Circoncision, mais encore sur plusieurs traits de ressemblance, qui se trouvent entre les observances légales, & d'autres coûtumes civiles des Juifs, & entre les usages des Amériquains. J'ai vû moi-même plusieurs Missionnaires, sur qui cela avoit fait impression, & qui n'étoient pas éloignés de croire, que tous les Amériquains en general étoient originaires du Peuple Hébreu.

Esdras, Lib.
4. cap. 13. à
v. 40. ad 49.

Mais après avoir bien examiné ce sentiment, je le crois entierement insoutenable; je ne crois pas du moins qu'on puisse rien apporter d'assez solide, sur quoi l'on doive s'appuyer.

Acosta * nie formellement ce que les autres

* *Acosta Histor. Natural. de Indias, Lib. prim. cap. 23.* Los Indios poco ni Mucho no se retajan, ni han dado jamas en esta ceremonia como Muchos de los de Ethiopia y del Oriente.

Idem Histor. Moral. de Indias, Lib. 5. cap. 26. Los Mexicanos tenían tambien sus bautismos, con esta ceremonia, y es que a los Recien Nacidos les scarifcavan las orejas y el miembro viril que

Auteurs ont avancé de la Circoncision, & Herrera n'en parle point. Ces deux Auteurs, tous deux dignes de foy, & qui ont le mieux traité des mœurs de ces Peuples, forment un très-fort préjugé contre les premiers. Il n'y a pas d'apparence, qu'étant aussi-bien instruits qu'ils le paroissent, ils eussent ignoré, ou contredit un article aussi essentiel, & aussi sensible. Je crois que les Auteurs, qui ont cru appercevoir cette Circoncision, auront été trompés, sur l'usage qu'avoient les Mexiquains, & les Peuples de leur voisinage, de tirer du sang des différentes parties de leur corps, aussi-bien de celles de la generation, que des autres, dans leurs pratiques de Religion, & sur-tout dans le cours des Initiations, pour en faire le sacrifice à leurs Divinités.

Mais quand même il seroit vrai, que la Circoncision eut été en usage parmi les Peuples de la Peninsule du Jucatan, & parmi leurs voisins; cette coûtume ne caractérisoit point tellement les Juifs, qu'elle ne fût encore usitée & reçûë chez les Egyptiens, les Ethiopiens, les Ismaélites, les Troglodytes, les Arabes, les Syriens, les Phéniciens, & les Peuples de la Colchide, ainsi qu'on peut le vérifier par les Auteurs.

Le quatrième Livre d'Esdras, sur lequel on s'appuye pour le passage de ces Israélites, ne me-

en Alguna manera remedavan la Circoncision de los Judios. Esta ceremonia se hazia principalmente con los Hijos de los Reyes y señores.

rite pas qu'on le réfute ; & l'endroit qu'on en cite , bien examiné , se détruit par lui-même. Car où trouver aujourd'hui parmi les Peuples de l'Amérique , ou de quelqu'autre partie du Monde que ce soit , des traces de ce Peuple fidelle , que Dieu doit ramener dans la Terre promise , & qui se soit si bien conservé dans la pureté de son culte , qu'il puisse mériter , que Dieu ouvre derechef pour lui le sein de l'Euphrate , & qu'il fasse le même miracle qu'il fit d'abord , pour le conduire dans ce pais d'Arfareth , où il falloit une année entiere pour se rendre ; Pais si caché , qu'il n'a jamais eu de place que dans l'imagination des Rabbins , accoûtumés à se repaître de pareilles chimeres ?

Il y avoit des pratiques de Religion , des observances légales qui étoient communes à tous les Peuples , que les Gentils avoient , aussi-bien que les Juifs. Il n'y a qu'à faire comparaison de ce que j'ai déjà dit de la Religion des Payens , avec ce que j'ai apporté de la Loy de Moïse. On ne peut rien conclure de ces pratiques generales. Mais les Juifs en avoient une infinité de particulieres & de détaillées , que ceux qui seroient de leur lignée , auroient mieux conservées , que n'ont pas fait les Ameriquains.

Je dis la même chose des usages de la vie civile. Il y en avoit de communs à tous les hommes , que les Juifs pouvoient avoir comme les autres , & qu'ils avoient sans doute. Mais pour

ceux qui sont caractéristiques dans l'Amérique, tels que sont la Ginécocratie de plusieurs Nations, l'ordre des Successions, des Généalogies, des héritages, &c. Ils sont absolument opposés à ceux qui étoient essentiels au gouvernement des Israélites; ainsi, à moins que ceux-ci n'eussent absolument perdu leur langue, leurs Loix, leurs coutumes les plus marquées, pour embrasser la Religion & tous les usages, qu'ont eu de tout temps les Gentils, parmi lesquels ils eussent été confondus, on ne peut point assurer qu'aucun des Israélites ait passé dans cette partie du Monde. Grotius & Laet, qui se sont fait vivement la guerre sur l'origine des Américains, sont parfaitement d'accord sur ce point-ci.

Ce que Pierre Martyr & Herrera disent de cette espèce de Baptême, & des autres Sacremens, de la Foy de la Resurrection, &c. ne conclut rien, pour qu'on en puisse dire, que la Religion Chrétienne y ait été annoncée, quoique ces sortes de Sacremens & cette créance paroissent y être si conformes.

Les Sacremens de la nouvelle Loy avoient dans celle de Moïse, & dans la Loy de nature, leurs ombres & leurs figures, dont ils sont la réalité & l'accomplissement par la grace du Redempteur, de qui ils reçoivent toute leur vertu & toute leur efficace; & c'est en quoi consiste tout l'avantage que la Loy de Jesus-Christ a sur les autres qui l'ont précédée. Le Démon, qui a toujours été le
finge

Singe de la Divinité, avoit affecté de faire retenir aux Idolâtres les usages qu'ils avoient pris de la vraie Religion ; & qu'ils avoient hérités de generations en generations, en remontant jusqu'à l'origine des hommes. Mais ces usages saints en eux-mêmes & dans leur institution, cessoient de l'être, & devenoient criminels par la superstition qui les alteroit, par l'application que les Payens en faisoient, & par les abominations qu'ils y mêloient.

Nous avons déjà remarqué, que les Peres de l'Eglise avoient reconnu cette verité, & cet artifice de Satan ; mais il est bon d'en dire encore ici quelque chose. Tertullien * parlant contre les Hérétiques, qui faisoient comme une nouvelle Religion dans le Christianisme, en corrompant les Dogmes, & détournant un peu le sens des paroles de l'Ecriture Sainte, dit, qu'ils suivoient en cela l'exemple du Démon, lequel avoit corrompu la Religion des premiers temps, en copiant cette Religion même dans les mysteres des fausses Divinités. Il fait ensuite une énumération des Sa-

Tertul. de præscr. Hæret. cap. 40.

* Tertullian. de Præscript. Hæretic. cap. 40. Sequetur, à quo intellectus interpretetur eorum quæ ad Hæreses faciunt ? à Diabolo scilicet, cujus sunt partes intervendi veritatem, qui ipsas quoque res Sacramentorum Divinorum, idolorum mysteriis æmulator. Fingit & ipse quosdam, utique credentes & fideles suos : ex-

positionem delictorum de layacro repromittit ; & si adhuc memini, Mithra signat illic in frontibus milites suos : celebrat & panis oblationem, & imaginem Resurrectionis inducit, & sub gladio redimit coronam. Quid quod & summum Pontificem unis nuptiis statuit ; habet & Virgines, habet & continentes.

cremens imités. Le Démon, dit-il, baptise quelques-uns de ceux qui croient en lui, & qui sont ses fidelles serviteurs, & il leur promet la rémission de leurs pechés, en vertu de ce Baptême. Si je m'en souviens bien encore, Mithra signe & marque au front ceux qui se font initiateur, pour être ses soldats; il fait une Fête de l'offrande du pain, il donne une représentation mystique de la Résurrection, & il rachepte la Couronne sous le glaive. Que dirai-je encore de ce qu'il a fait une Loy à son Souverain Pontife de ne se marier qu'une fois? Il a aussi ses Vierges & ses Adorateurs, qui font profession de continence. Saint Justin, saint Jean-Chrysostome, & quelques autres saints Peres, reconnoissent une espece de Baptême dans ces mysteres des Gentils, dont nous venons de parler; & saint Justin, ainsi que je l'ai dit, fait ailleurs une comparaison des mysteres de Mithra avec le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie, comme si ces mysteres eussent été une image de ce Pain céleste. Saint Augustin fait plus; car il dit, qu'en consequence de l'offrande du pain & du vin, plusieurs des Payens croyoient que les Chrétiens adoroient Cerés & Bacchus: *Nonnulli nos propter panem & calicem, Cererem ac Liberum colere existimant.* Ce n'est point certainement en consequence de l'établissement de la Religion Chrétienne; que les Gentils auroient changé les rites & les cérémonies de leurs mysteres, pour en faire une imi-

Justin. Apol.
2. pro. Christ.
P. 94.

Justin. Apol.
2. pro. Christ.
P. 98.

Aug. contra
Faust. Lib. 1.
cap. 13.

tation de nos Sacremens. La haine que les Payens avoient pour les Chrétiens, ne nous permet pas de croire, qu'ils aient voulu copier des gens qu'ils abhorroient, & qu'ils perfecutoient à toute outrage par le fer, par le feu, & par toutes sortes de supplices.

Ce que nous avons déjà dit des Orgies & des Initiations, des Expiations, des Lustrations, des Regenerations, & d'une espee de Confession, dont nous avons parlé sur le témoignage de Plutarque, marque, que ces Institutions étoient anciennes, & d'une antiquité même si reculée, que nous avons eu raison d'en conclure, qu'elles étoient des alterations de la premiere Religion que Dieu ait donnée aux hommes; Religion, dont les allusions mystérieuses ont eu leur entiere vérification dans celle que le Redempteur du Monde, figuré dans la Loy de Nature, & dans la Loy écrite, nous devoit transmettre dans la Loy de Grace, laquelle doit subsister jusqu'à la consommation des siècles.

Nous devons raisonner des Religions des Indes Orientales & Occidentales de la même maniere, qu'ont raisonné les Saints Peres sur les mysteres des Anciens. Rien de plus frequent dans l'une & dans l'autre Inde, que les Purifications Lustrales, en guise de Baptême, pour l'expiation des pechés, & rien de mieux établi dans la doctrine des Brames, que l'efficace qu'ont leurs prétendues eaux salutaires, & la vertu qu'ils attri-

buënt au Gange, & à certaines autres Rivières, pour purifier les Ames des souillûres qu'elles ont contractées. La Confession des pechés est une des pratiques des plus anciennes, & des plus constantes de leur Religion. Leurs Dieux même n'étoient pas exempts de cette obligation ; & le P. Bouchet, dans sa Lettre à M. d'Avranche, rapporte sur cela une de leurs fables qui est très-curieuse. Tavernier dit, « que quand les Gaures sont malades, ils appellent leurs Prêtres, à qui ils font une espece de Confession, & les Prêtres leur ordonnent de faire des aumônes & autres bonnes œuvres, pour avoir le pardon de leurs pechés. La Confession est encore en usage au Royaume de Siam & au Japon, aussi-bien que dans plusieurs Etats des Indes. Celle que faisoient au Japon certains dévots, qui alloient en pelerinage s'expiër sur la montagne d'Oçaca, a quelque chose de si affreux, qu'on ne peut lire qu'avec horreur, comment ils avoient le courage de se mettre dans le plat d'une balance au-dessus du plus affreux des précipices, & restoient suspendus en l'air dans cet état, jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement déchargé leur conscience publiquement & tout haut, par un aveu general des plus détaillés, des plus sinceres, & des plus humilians. La Confession étoit pareillement en usage au Pérou, & avoit ses rigueurs, ses pénitences proportionnées, & ses cas réservés. Les filles consacrées au Soleil, & qui avoient atteint un certain âge, y confessoient

Lettres éditantes de la Compagnie. 1x. Recueil. Lettre 1.

Tavernier, Voyage de Perse, Liv. 4. ch. 8.

Acosta, Hist. Moral. de Indias, Lib. 5. cap. 25.

Acosta, loc. cit. 1

aussi bien que les Prêtres, & avoient leur Jurisdiction comme eux. L'Inca seul ne se confessoit qu'au Soleil ; & après sa confession faite, il alloit se baigner dans une Riviere, la priant de porter ses pechés à la mer, de maniere qu'ils fussent entièrement oubliés.

Le Pere Bouchet, dans la même Lettre que j'ai citée, dit, qu'il n'avoit jamais rien remarqué dans la Religion des Brachmanes, qui eut rapport à la divine Eucharistie, mais qu'un Brame converti-lui fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance très-digne de remarque : « C'est, dit-il, que les restes des sacrifices, & le Ris qu'on distribuë dans les Temples, conserve chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en nôtre Langue, *divine Grace*, & c'est ce que nous exprimons par le terme, *Eucharistie*. »

Il y avoit quelque chose de mieux marqué au Pérou, & qui paroît avoir encore plus de rapport avec le divin Sacrement de nos Autels. Toutes les années on y célébroit deux Fêtes. La première commençoit au mois de Decembre, qui étoit le premier de leur Calendrier. Cette Fête duroit plusieurs jours, lesquels se passoient en sacrifices, & autres cérémonies de Religion dans la Ville de Cusco, où l'on ne permettoit à aucun étranger d'assister. Ce n'étoit qu'à la fin & le dernier jour, qu'on leur ouvroit les portes, & qu'on leur permettoit de participer à la conclu-

Lettres édi-
fiantes, ix.
Recueil. Let-
tre 1.

Acosta, Hist.
Moral. de Ir-
dias, Lib. 5.
cap. 23.

sion de cette Fête : ce qui se passoit en cette sorte. Les filles consacrées au Soleil , faisoient de petits pains avec de la farine de Mais , pétris dans le sang des Agneaux blancs & sans tache , qu'on offroit ce jour-là en sacrifice. Les étrangers de toutes les Provinces étant entrés dans la Ville , on les rangeoit en haye. Des Prêtres du Soleil , qui devoient être d'une certaine famille destinée à faire cette cérémonie , portoient dans des plats d'or & d'argent ces pains idolatriques , coupés par morceaux , & en donnoient une particule à chaque étranger , en l'exhortant d'être toujours fidelle à l'Inca , ou au Soleil , que l'Inca représentoit , ajoutant en même temps , que ce morceau de pain serviroit de témoignage contre lui-même , si son intention n'étoit pas pure & conforme à ce qu'il devoit à son Dieu & à son Souverain. Chacun recevoit , & mangeoit ces particules de pain avec de grandes démonstrations de reconnoissance , & de fortes protestations , qu'ils ne penseroient , & ne feroient jamais rien contre le Soleil & contre l'Inca , disant , que ce morceau qu'ils mangeoient , seroit dans leur corps un témoignage & un garant de leur fidelité. La seconde Fête se célébroit au dixième mois , qui répond à notre mois de Septembre , à peu près de la même maniere. On envoyoit aussi ces pains de la Ville Capitale dans tous les Temples , & dans tous les lieux sacrés de l'Etat , & par-tout on les recevoit avec beaucoup de marques de respect & de reli-

gion. L'Agneau avoit quelque chose de bien mystique dans la Religion des Peruviens. Ils en plaçoient un dans la Voye Lactée, qu'une brébis allaitoit. Garcilasso dit, que tandis qu'il étoit encore enfant, on s'efforçoit de lui faire voir l'un & l'autre ; « mais moi , ajoute-t'il , je voyois bien les taches de la Voye Lactée qu'on me mon-
troit, mais je ne voyois ni figure d'Agneau, ni figure de Brébis, apparemment parce que je n'avois pas l'imagination assez forte pour pouvoir me les représenter. »

Garcilasso, Comment. Reales, Lib. 2. cap. 23.

Rien n'est aussi plus frappant que ce qui se passoit au Mexique en cette matiere. Toutes les années on y célébroit une Fête, qui étoit la plus solennelle de toutes celles de l'Etat, parce qu'elle étoit proprement celle de leur Dieu. Deux jours auparavant les filles consacrées dans le Temple, préparoient une grande quantité de farine, faite avec la semence de bête, & avec du Maïs rôti & pilé. Elles la pétrissoient dans une eau miellée, & en formoient une idole de la grandeur de celle de bois, qui étoit adorée dans le Temple. Elles préparoient en même temps avec la même farine de petits pains faits en forme d'ossements humains, & qu'on appelloit les ossements du Dieu *Vitziliputzli*. Le jour de la cérémonie étant arrivé, on portoit cette idole en procession, dès le grand matin, avec une pompe, une magnificence, & une grande quantité de cérémonies, dont Acofta donne tout le détail, auquel je renvoye le Lecteur ; Et de la

Acofta, Hist. Moral. de Indias, Lib. 5. cap. 24.

même maniere que les Juifs mangeoient l'Agneau en équipage de Voyageurs, & avec beaucoup de précipitation, parce que c'étoit le passage du Seigneur, *Phase*, ou *transitus Domini*; on faisoit aussi cette procession avec une extrême célérité, & on l'appelloit *le court chemin du Dieu Vitziliputzli*. Le chemin ne laissoit pas cependant d'être fort long; mais il ne le paroissoit pas, à cause de la vitesse avec laquelle on le parcouroit. Au retour de cette procession, on mettoit dans le Temple, où l'on avoit rapporté cette idole, tous ces pains faits en forme d'ossements; & après beaucoup de sacrifices, où l'on immoloit des victimes humaines, après beaucoup de chants, de danses, & de cérémonies, lesquelles étoient comme une consécration de cette idole, & de tous ces pains; tout le peuple qui devoit être à jeun, depuis les enfans de l'âge le plus tendre jusqu'aux plus âgés, alloit se dépouiller de tous les ornemens qu'il avoit pris, pour rendre cette Fête plus superbe. Cependant les Prêtres dépouilloient l'idole, & la coupoient ensuite par morceaux, avec tous ces pains faits en forme d'ossements, & qui étoient aussi sacrés que l'idole même; le peuple étant ensuite revenu, & tous venant se présenter de rang, hommes & femmes, grands & petits, riches & pauvres, on leur départissoit tous ces morceaux, que chacun recevoit avec un respect, qui causoit de l'admiration, & avec une dévotion, qui alloit jusqu'aux larmes, disant qu'ils mangeoient la chair

& les os de leur Dieu , & se regardant comme indignes d'une si grande faveur. La cérémonie finissoit par un discours , qu'un Prêtre des plus anciens faisoit sur le sujet de la Fête.

Acosta s'attache de cette maniere à prouver , que le Démon a pris soin de procurer en toutes choses , que les Idolâtres lui rendissent les mêmes devoirs que Dieu même s'est fait rendre. Il montre cette conformité de culte dans la Religion des Indiens du Mexique & du Pérou , non seulement par rapport aux choses qui peuvent répondre à chacun de nos Sacremens , mais encore à tout le détail de la Religion. Cependant il ne lui vient pas seulement en pensée , que ces choses aient été empruntées du Christianisme , & que jamais les Peuples du Pérou & du Mexique aient eu connoissance de nôtre Religion. C'étoient en effet de purs Idolâtres , dont l'Idolatrie étoit aussi marquée , que l'est celle des Brachmanes & des Bonzes des Indes Orientales , que nous ne soupçonnons pas d'avoir tiré leurs cérémonies de la Religion Chrétienne , autrement il faudroit dire , que la Religion Chrétienne a été copiée , & changée en Idolatrie , par toutes les Religions Payennes , qui ont subsisté jusqu'aux derniers temps , & qui , pour la plûpart , subsistent encore.

Il est bien plus étonnant de voir le signe adorable de la Croix en honneur dans l'Amerique , avant la venuë des Européans. Quoique le Dé-

Du Culte de la Croix en Amerique.

mon puisse abuser de tout, croiroit-on néanmoins qu'il eut proposé à la vénération de ses Adorateurs ce Signe de nôtre salut , dans lequel il a été vaincu , qui a été d'ailleurs un objet de folie pour les Géntils , comme il a été un sujet de scandale pour les Juifs ? ou bien seroit-ce une preuve que le Christianisme eut pénétré en Amerique avant la découverte des derniers temps ? Examinons d'abord les témoignages des Auteurs qui en ont parlé , pour voir ensuite ce qu'on en doit penser.

Petr. Martyr,
Ocean. Decad.
Lib. 4.
cap. 1.

Pierre Martyr dit, que les Espagnols, qui aborderent les premiers dans le Jucatan, y virent des Croix; & qu'ayant interrogé sur cela les gens du Pais par leurs Interpretes, quelques-uns avoient répondu, qu'il avoit passé chez eux un homme d'une très grande beauté, qui leur avoit laissé ce Signe, pour les engager à se souvenir de lui; que d'autres avoient dit, qu'un certain homme plus brillant que le Soleil, y étoit mort, en faisant un ouvrage tout semblable. Pierre Martyr ajoute pourtant, qu'en tout cela il n'y avoit rien de bien assuré.

Lopes de Gomara, Hist.
Gener. de
Ind. Lib. 3.
cap. 2.

Lopés de Gomara raconte aussi, que les Espagnols y trouverent des Croix de leton & de bois, dressées sur les sepultures des gens du Pais, que quelques-uns s'étoient persuadés, à cause de cela, que plusieurs Espagnols chassés de leur pais par les Maures, du temps du Roy Rodrigue, s'étoient réfugiés dans celui-là, mais qu'il ne pou-

voit pas le croire, parce qu'on ne trouvoit point de Croix semblables dans les Isles qui sont sur le passage, & où ç'eut été une nécessité de toucher, avant que d'arriver jusques-là.

Le même Auteur parlant de l'Isle d'Acuzamil, vulgairement nommée *Gozumel*, assure, que les habitans avoient une espece de petit Temple bâti de pierre, dans lequel il y avoit une Croix haute de dix palmes, qu'ils adoroient comme une Divinité : qu'ils l'invoquoient pour obtenir de la pluie, & la portoient en procession : qu'on ne sçavoit pas, d'où leur étoit venuë cette dévotion, mais qu'elle avoit été cause qu'ils en avoient eu plus de facilité à embrasser le Christianisme.

Idem, Lib.
2. cap. 17.

Il rapporte encore dans les coùtumes des Cuzumanois, qu'ils avoient, entre plusieurs Idoles, une Croix faite comme celle de Saint André, & un Signe, comme ceux des Notaires Apostoliques, qui sont quarrés, ferrés, avec des Croix de Bourgogne traversées les unes dans les autres : qu'ils se munissoient, par le moyen de cette Croix, contre les visions nocturnes, & contre les phantômes de la nuit : & qu'ils l'appliquoient aux enfans qui ne faisoient que de naître.

Id. Lib. 3.
cap. 32.

L'Inca Garcilasso assure, que les Rois du Pérou avoient dans une de leurs Maisons Royales une Croix d'un jaspe christallin, mêlé de blanc & d'incarnat, dont il donne une description exacte ; l'ayant examinée lui-même dans la Sacristie de l'Eglise Cathedrale de Cusco, où les

Comment.
Real. Lib. 2.
cap. 3.

Espagnols l'avoient mise , après s'être rendus les maîtres de cet Etat. Les Incas conservoient cette Croix dans l'un de ces appartemens qu'on nommoit *Huaca* en langue du païs , & qui étoient un lieu sacré. Ils n'adoroient point cette Croix anciennement , mais ils lui portoient un grand respect , sans sçavoir néanmoins , ni depuis quel temps ils la possédoient , ni quel étoit le motif de ce respect qu'ils avoient pour elle. Ils l'adorerent dans la suite , dit-il , après l'arrivée des Espagnols , & la tinrent en plus grande vénération , au sujet de ce qui arriva à Pierre de Candie , & qui est rapporté ailleurs par le même Auteur.

Conquista
Espiritual del
Paraguay ,
&c. §. 23. &
25.

Le Père Antoine Ruiz fait mention d'une Croix miraculeuse , qu'on trouva dans cette partie du Paraguay , qu'on a depuis appelée de Sainte Croix , probablement en mémoire de cette découverte. Ce Père regarde cette Croix comme une des preuves qu'il apporte , pour confirmer l'opinion qu'on avoit , que Saint Thomas Apôtre avoit annoncé l'Evangile dans le Brésil , dans le Paraguay , & dans le Pérou. La Tradition du païs porte , dit-il , qu'anciennement un homme blanc ayant une grande barbe , y étoit venu d'au-delà la Mer , pour y faire connoître Dieu : qu'il portoit partout avec lui cette grande Croix , faite d'un bois singulier , lequel ne se trouve point dans tous ces quartiers-là : qu'à la vûë de cette Croix les Démons devinrent muets , & que les Oracles cessèrent ; le saint Homme fut cependant très-mal-

traité des Gentils, qui lui attribuoient le silence de leurs Dieux; ils enleverent la Croix, & l'enfoièrent auprès d'un Lac, où elle s'est conservée, sans aucune corruption, pendant plus de quinze siècles, à ce que croit cet Auteur; & elle est aujourd'hui si entière, & si solide, qu'il n'y a pas même apparence qu'elle puisse jamais pourrir & se corrompre.

Ce qu'on raconte d'une autre petite Nation de Sauvages établis vers Gaspé, dans le fonds du Golphe Saint-Laurent, sur une petite Rivière, qu'on nomme la Rivière Sainte-Croix, & auxquels on a donné le nom de Porte-Croix, ou de Cruciantaux, a quelque chose d'aussi surprenant, & qui est encore mieux particularisé.

Le Pere Chrétien le Clerc, qui, à ce que je crois, a eu le premier la gloire de cette découverte, prétend que le culte de la Croix est si ancien chez ces Sauvages, que « c'est une matière suffisante, pour nous faire conjecturer, & croire même, que ces Peuples n'ont pas eu l'oreille fermée à la voix des Apôtres, dont le son a retenti par toute la Terre. » Cela ne doit pas néanmoins se conclure tout-à-fait, de la manière dont il en rapporte l'établissement.

La Tradition de leurs Ancêtres porte, dit-il, « que leur pays étant affligé d'une maladie très-dangereuse & pestilentielle; qui les réduisoit à une extrême disette de toutes choses, & qui en avoit mis déjà plusieurs dans le tombeau, »

» quelques Vieillards de ceux qui étoient les meil-
» leurs , les plus sages , & les plus considérables ,
» s'endormirent tous accablés de langueur & de
» chagrin , de voir une désolation si générale , &
» la ruine prochaine de toute la Nation Gaspe-
» sienne , si elle n'étoit promptement soulagée par
» un puissant secours du Soleil , qu'ils reconnois-
» sent , comme nous avons dit , pour leur Divi-
» nité. Ce fut , disent-ils , dans ce sommeil plein
» d'amertume , qu'un homme beau par excellence
» leur apparut avec une Croix à la main , qui
» leur dit de prendre bon courage , de s'en re-
» tourner chez eux , de faire des Croix sembla-
» bles à celles qu'on leur montrait , & de les pré-
» senter au Chef des familles , les assurant , que
» s'ils les recevoient avec estime , ils y trouve-
» roient indubitablement le remède à tous leurs
» maux. Comme les Sauvages sont crédules aux
» songes jusqu'à la superstition , ils ne néglige-
» rent pas celui-ci dans leur extrême nécessité.
» Ainsi ces bons Vieillards retournerent aux Ca-
» banes , d'où ils étoient partis le jour précédent.
» Ils firent une assemblée générale de tout ce qui
» restoit d'une Nation mourante , & tous ensem-
» ble conclurent d'un commun accord , que l'on
» recevrait avec honneur le sacré signe de la Croix
» qu'on leur présentait du Ciel pour être la fin
» de leur misère , & le commencement de leur
» bonheur , comme il arriva en effet , puisque la
» maladie cessa , & que tous les affligés , qui por-

terent respectueusement la Croix , furent gué-
ris miraculeusement. «

La Croix fut dans leur país comme l'Arc-en-
Ciel, que Dieu fit paroître autrefois à la face
de tout l'Univers pour consoler le Genre Hu-
main , avec promesse de ne plus le punir d'un
second deluge ; & c'est ainsi que la Croix arrêta
tout court ce torrent de maladies & de morta-
lité qui désoloit ces Peuples , & leur fut un
signe efficace , & rempli d'une merveilleuse fé-
condité de graces & de benedictions. Les avan-
tages miraculeux qu'ils en reçurent , leur en fit
espérer de bien plus considérables dans la suite ;
c'est pourquoy ils se proposerent tous de ne dé-
cider aucune affaire , ni d'entreprendre aucun
voyage sans la Croix. «

Après donc la résolution prise dans le Con-
seil , qu'ils porteroient toujours la Croix , sans
en excepter même les petits enfans , pas un Sau-
vage n'eut jamais osé paroître devant les au-
tres , sans avoir en sa main , sur sa chair , ou
sur ses habits ce sacré Signe de leur salut : en-
forte que s'il étoit question de décider quelque
chose de conséquence touchant la Nation , soit
pour conclure la paix , soit pour déclarer la
guerre contre les ennemis de la patrie ; le Chef
convoquoit tous les Anciens , qui se rendoient
ponctuellement au lieu de Conseil , où étant
tous assemblés , ils élevoient une Croix haute
de neuf à dix pieds ; ils faisoient un cercle , &

» prenoient leur place avec chacun leur Croix à
 » la main, laissant celle du Conseil au milieu de
 » l'Assemblée. Ensuite le Chef prenant la parole,
 » faisoit ouverture du sujet, pour lequel il les
 » avoit convoqués au Conseil; & tous ces Porte-
 » Croix disoient leurs sentimens, afin de prendre
 » des mesures justes, & une dernière résolution
 » sur l'affaire dont il s'agissoit. Que s'il étoit ques-
 » tion d'envoyer quelque Député à leurs Voisins,
 » ou à quelqu'autre Nation étrangère, le Chef
 » nommoit, & faisoit entrer dans ce cercle celui
 » de la jeunesse, qu'il connoissoit le plus propre
 » pour l'exécution de leur projet; & après lui
 » avoir dit publiquement le choix qu'on avoit fait
 » de sa personne, pour le sujet qu'on lui commu-
 » niquoit; il tiroit de son sein une Croix admi-
 » rablement belle, qu'il tenoit enveloppée dans
 » ce qu'il pouvoit avoir de plus précieux; & la
 » montrant avec révérence à toute l'Assemblée, il
 » faisoit, par une harangue préméditée, le récit
 » des graces & des bénédictions, que toute la Na-
 » tion Gaspésienne avoit reçûes par le secours de
 » la Croix. Il ordonnoit ensuite au Député de
 » s'approcher, & de la recevoir avec révérence,
 » & la lui mettant au col: Va, lui disoit-il, con-
 » serve cette Croix, qui te préservera de tous
 » dangers auprès de ceux auxquels nous t'envoyons.
 » Les Anciens approuvoient par leurs acclama-
 » tions ordinaires de *hoo, hoo, hoo*, ce que le Chef
 » avoit dit, souhaitant toute sorte de prospérités à

ce Député dans le voyage qu'il alloit entreprendre pour le service de sa Nation.

Cet Ambassadeur donc sortoit du Conseil, la Croix au col, comme la marque honoraire, & le caractère de son Ambassade. Il ne la quittoit que le soir pour la mettre sous sa tête, dans la pensée qu'elle chasseroit tous les méchans esprits pendant son repos. Il la conservoit toujours avec soin jusqu'à l'accomplissement de sa négociation, qu'il la remettoit entre les mains du Chef avec les mêmes cérémonies, qu'il l'avoit reçûë en plein Conseil, & devant toute l'Assemblée il faisoit rapport de son voyage.

Enfin ils n'entreprenoient rien sans la Croix. Le Chef la portoit lui-même à la main en forme de bâton, lorsqu'il marchoit en raquettes, & il la plaçoit dans le lieu le plus honorable de sa Cabane. S'ils s'embarquoient sur l'eau dans leurs petits canots d'écorce, ils y mettoient une Croix à chaque bout, croyant religieusement qu'elle les préserveroit du naufrage.

Voilà quels étoient les sentimens d'estime & de veneration de nos anciens Gaspesiens pour la Croix, qui subsistent encore aujourd'hui religieusement dans les cœurs de nos Porte-Croix, puisqu'il n'y en a pas un, qui ne la porte dessus ses habits, ou dessus sa chair. Les langes & les berceaux des petits enfans en sont toujours ornés; les écorces de la Cabane, les canots, & les raquettes en sont toutes marquées.

Les femmes enceintes la figurent avec le
 Porc-épic dessus l'endroit de la couverture qui
 cache leur sein , pour mettre leur fruit sous la
 protection de la Croix. Enfin il n'y en a guè-
 res qui ne conserve précieusement , en son par-
 ticulier, une petite Croix faite avec de la por-
 celaine & de la rassade , qu'il garde , & qu'il
 estime à peu près , comme nous faisons les Re-
 liqués ; jusques-là même que ces Peuples la pré-
 ferent à tout ce qu'ils ont de plus riche & de
 plus précieux.

On connoît assez les lieux de la sepulture de
 ces Peuples par les Croix qu'ils plantent sur
 leurs Tombeaux , & leurs Cimetieres distin-
 gués par ce signe de salut , paroissent plutôt
 Chrétiens , que Sauvages : cérémonie qu'ils ob-
 servent autant de fois , qu'il meurt quelqu'un
 de la Nation des Porte-Croix , fut-il éloigné de
 cent lieues , de l'endroit où se fait ordinairement
 leur sepulture.

Les lieux de pêche & de chasse les plus con-
 siderables , sont distingués par les Croix qu'ils y
 plantent ; & on est agréablement surpris , en
 voyageant dans leur país ; de rencontrer de
 temps en temps des Croix sur le bord des Ri-
 vieres , à deux & à trois croisées , comme celles
 des Patriarches. En un mot ils font tant d'es-
 time de la Croix , qu'ils ordonnent qu'elle soit
 enterrée avec eux dans un même cercueil , après
 leur mort , dans la croyance que cette Croix

Ieur fera compagnie dans l'autre monde, & qu'ils ne feroient pas connus de leurs Ancêtres, s'ils n'avoient avec eux la marque & le caractère honorable, qui distingue les Porte-Croix de tous les autres Sauvages de la Nouvelle France.

La même chose a été écrite, quant au fonds & à la substance, quoiqu'avec des circonstances un peu différentes, par une personne d'une autorité bien plus respectable, que ne peut être celle du Pere Chrestien le Clerc. Mais cette personne n'ayant parlé que sur le rapport de ce Pere, ou de gens qu'il avoit instruits, ce n'est point à elle à garantir un fait de cette nature, lequel peut être faux, & qu'elle a pû cependant écrire sur la probité & sur la bonne foy de ceux qui le lui ont attesté.

Lettre imprimée en 1688.

Si l'origine de ce culte de la Croix devoit être rapporté à des songes, ou à des visions mystérieuses, ce seroit-là une solution de la difficulté, qui nous épargneroit la peine de faire d'autres recherches; mais il y a bien peu à compter sur ces sortes de traditions de la bouche des Sauvages, & quelquefois bien moins encore sur le merveilleux qui se trouve dans certains faiseurs de Relations.

La plûpart des Auteurs embarrassés de ce que Pierre Martyr & les Ecrivains Espagnols ont raconté de ce culte de la Croix, ne pouvant d'ailleurs se persuader que les Ameriquains ayent jamais eu aucune teinture de nôtre Religion, &

Joan. de Laet
Annot. in 1.
D. sert. Hu.
gon. Grot.
Oviedo, Lib.
17. cap. 3.

aucun commerce avec des Chrétiens , avant les derniers temps , prennent le parti de nier ces faits. Jean de Laet les nie très-fortement , & cite pour lui Oviedo , qui traite tout cela de fable.

Le respect que je dois à la mémoire du Pere le Clerc , & à son Ordre , m'empêche d'en faire autant de sa Relation : quoique considérée en elle-même , & dans la maniere dont elle est écrite , elle ait tout l'air d'un pieux Roman. Quoi donc ? seroit-il bien possible , que ce culte de la Croix , dont la découverte est assez recente , & ne remonte pas au-delà du temps du Pere Chrestien le Clerc , eut été inconnu pendant plus d'un siecle & demi ? Depuis le regne de François premier , les François ont voyagé presque sans relâche vers ces côtes maritimes de l'Amerique ; ils ont commercé avec tous les Sauvages de ces cantons Canadiens , Micmacs , Souriquois , Gaspefiens , Etechemins , Almouchiquois , ils ont visité tous les Havres & tous les Ports , depuis la Floride jusqu'au pais de Labrador ; seroit-il probable qu'ils n'eussent point eu connoissance de ce culte de la Croix , ou qu'en ayant eu connoissance , ils n'en eussent pas dit un seul mot dans leurs Relations , lesquelles sont pleines de choses bien moins importantes ? Celle-ci étoit assez singuliere , & rien ne devoit les frapper davantage. Cependant ni Thevet , ni Lescarbot à qui rien n'échappe , ni Champlain qui nous a donné une description exacte de tous ces pais-là qu'il a vi-

fités en personne , ni les Sieurs de Mons & de Poitrincourt , qui en ont eu des concessions de nos Rois : ni aucun des Missionnaires Recollets , Capucins , & Jesuites , n'en ont jamais parlé , ni rien écrit avant le Pere le Clerc. Il est vrai que le Sieur de Champlain rapporte , que visitant les Ports de la Baye Françoise , il trouva en l'un de ces Ports trois ou quatre lieuës au Nord du Cap de Poitrincourt , „ une Croix qui étoit fort vieille , „ toute couverte de mousse , & presque toute pour- „ rie. „ Mais le Sieur de Champlain bien loin de regarder cette Croix comme l'ouvrage des Sauvages , dit expressément , „ qu'elle montrait un „ signe évident qu'autrefois il y avoit eu des Chré- „ tiens. „ Il paroît évident en effet qu'elle avoit été plantée par les Européans , qui avoient navigué vers ces côtes plus de cent ans avant le Sieur de Champlain. L'attention de cet Auteur à observer cette Croix , nous est un sûr garant qu'il eut raisonné autrement , & qu'il n'auroit pas manqué de parler du culte de la Croix parmi les Sauvages de ces quartiers-là , si ce culte eut été aussi étendu & aussi marqué , que l'assure le Pere le Clerc.

Voyages du
Sieur de
Champlain,
Lib. 1. chap.
16. Edition de
Paris 1613.

Le Pere Hierôme l'Allemand , Superieur des Missions de nôtre Compagnie dans la Nouvelle France , donne dans sa troisième Lettre , écrite l'an 1658. un état des Missions , que nous avons dans ces quartiers-là. Il distribuë celles du bas de la Riviere S. Laurent , & des côtes maritimes ,

Relation de
la Nouvelle
France pour
l'an 1657. &
1658.

en trois districts, qui sont Rigibouctou, Miscou, & le Cap Breton. Dans le district de Miscou, il comprend les Sauvages de Gaspé & de Miramichi, qui sont les Sauvages en question; & il ajoute ces paroles: «Voilà le pais que nos Peres ont cultivé depuis l'an 1629. & où présentement travaillent le Pere André Richard, le Pere Martin Lyonne, & le Pere Jacques Fremin. On voit dans la Relation de 1660. & 1661. un extrait de Lettre du Pere André Richard, écrite de ce pais-là même. Il y parle de ces Sauvages, & de quelques-unes de leurs coûtumes; mais il n'y dit rien de ce culte de la Croix. Auroient-ils pû l'ignorer, lui & les autres Missionnaires, étant au milieu de ces Barbares, & auroient-ils pû s'entaire, s'il ne l'avoient pas ignoré? Véritablement ce silence auroit de quoi surprendre. Enfin ces Sauvages ne sont autre chose que les Micmacs, ou les anciens Souriquois. Or certainement les Micmacs n'ont point eu anciennement le culte de la Croix. Cela est hors de toute dispute; & il n'y a pas le moindre doute à former sur cet article. Ceux dont on parle, sont établis à la Riviere de Miramichi. C'est le vrai nom de cette Riviere; & le Pere le Clerc avouë que c'est lui-même qui a changé son nom, quand il dit: «nous l'avons honorée du titre de sainte Croix, au bruit du canon, & de mille acclamations de joye & de réjouïssance, tant des François, que des Sauvages. Le Pere le Clerc semble d'ail-

leurs contredire tout ce qu'il a déjà dit dans le même Chapitre que j'ai extrait, en avoüant, « que ces Sauvages s'étoient insensiblement relâchés de la ferveur de leurs Ancêtres; & que quand il fut dans le païs pour commencer sa Mission, il ne trouva que des peuples, qui n'avoient plus que l'ombre de la coûtume de leurs Ancêtres, qui manquoient de respect pour la Croix, qui avoient aboli l'usage de leurs Assemblées croisées; & il se felicite de l'avoir rétabli. »

Relation de
la Gaspésie,
ch. 10.

Cependant, comme je ne voudrois pas penser, que ce que le Pere le Clerc dit du culte de la Croix chez les Gaspesiens, fût une fable de son invention, je crois devoir dire, pour l'excuser, que ces Sauvages qui avoient pratiqué long-temps les François avant le Pere Chrestien le Clerc; qui avoient eu chez eux des Missionnaires de nôtre Compagnie, pendant plusieurs années; auront conservé pour la Croix parmi eux quelque respect, que ces premiers Missionnaires leur avoient inspiré; que la superstition des songes aura accredité ce culte, pendant quelque temps, après quoi il aura commencé à languir, & que le Pere le Clerc allant rétablir cette Mission, qu'on avoit été obligé d'abandonner; & ayant trouvé quelque reste de ce culte, aura été persuadé, ou sur ces apparences, ou sur le récit trompeur de quelque Sauvage, que ce culte étoit de temps immemorial.

Relation de
la Nouvelle
France pour
l'an 1635. P.
214.

Ce que je dis, est fondé sur une Lettre qui se trouve dans nos Relations, où le Pere Perrault, parlant de ces Sauvages, assure, „ qu'ils font volontiers le signe de la Croix, comme ils nous voyent faire, levant les mains & les yeux au Ciel, „ prononçant *Jesus Maria*, comme nous, jusques-là, „ qu'ayant remarqué l'honneur que nous rendons à la Croix, les pauvres gens se la peignent au visage, à l'estomac, aux bras, & aux jambes, „ sans en être priez. Je veux bien, ajoute-t'il, „ qu'ils fassent tout cela en ces commencemens, „ par une simplicité naturelle, qui les porte à imiter tout ce qu'ils voyent, plus que par aucune autre meilleure considération, si est-ce „ qu'avec le temps ils en peuvent être aidés, & „ ils ne feront pas les premiers, quand ils viendront à pratiquer ce qui leur a été en usage, „ comme par rencontre & par hazard. Quoiqu'il en soit, il n'est plus question aujourd'hui de Porte-Croix ou de Cruciantaux; & un Missionnaire des Abenaquis, qui sont leurs Voisins, m'a assuré que ces Sauvages ne different en rien des autres.

Le témoignage de l'Inca Garcilasso me frappe plus que tout le reste. Il ne peut gueres être nié, ni expliqué. Car, quoiqu'il ne soit venu au monde, que quelque temps après la décadence & la chute de ce grand Empire, dont ses ayeux étoient les maîtres, & que par conséquent il doive être censé ignorer plusieurs choses des anciens usages

usages de son país ; c'est toujous cependant un Auteur né dans ce même país , dont il parle , issu de la race de ses Rois, & qui doit être mieux instruit que des étrangers. Il paroît être de bonne foy dans tout ce qu'il rapporte , & il rend ici un témoignage sur une chose qu'il a vûë de ses propres yeux : c'est pourquoy, supposant l'antiquité de ce culte de la Croix, & la verité de tous les faits rapportés par les Auteurs que j'ai cités ; je crois devoir dire deux choses sur ce sujet.

La premiere, c'est que quoique la Croix soit le signe du Chrétien, elle n'est pourtant pas une marque infallible du Christianisme, & de la Prédication de l'Evangile. Elle étoit un symbole sacré dans la Religion des Anciens, & sur-tout dans les mysteres d'Isis, dont nous avons parlé jusqu'à présent, ainsi que l'ont remarqué Juste Lipse, Gretser, Pignorius, & plusieurs autres Scavans, en particulier le Pere Athanase Kirker. Celui-ci en parle fort au long dans son Oedipe, & dans son Obelisque de Pamphile. Entre les Hieroglyphes des Egyptiens, il n'en voit point de plus saint, de plus efficace, & de plus parfait, que la Croix Hermetique, ou Isiaque, dont il attribue l'invention à Mercure Trismegiste. *

Lipsius, de Cruce, Lib. 1. cap. 8.

Gretser, de Cruce, Lib. 1. c. 51.

Pignorius, in expos. mensæ Isiacæ.

Kirker, in Oedipo. & Obelisc. Pamphil.

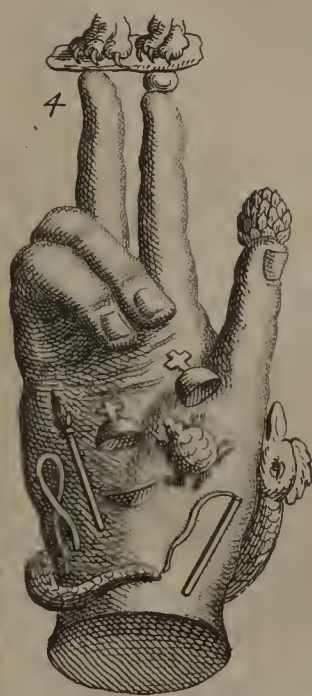
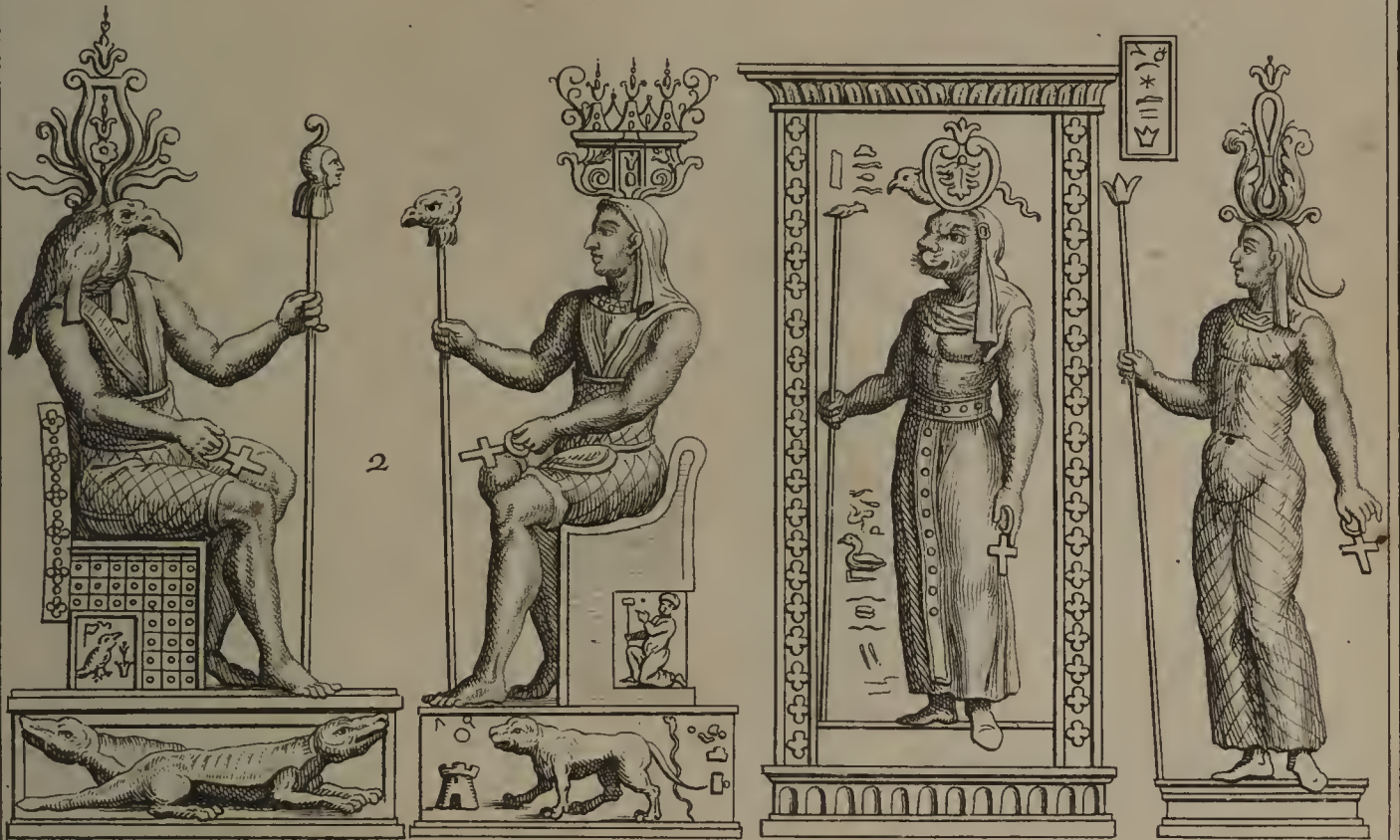
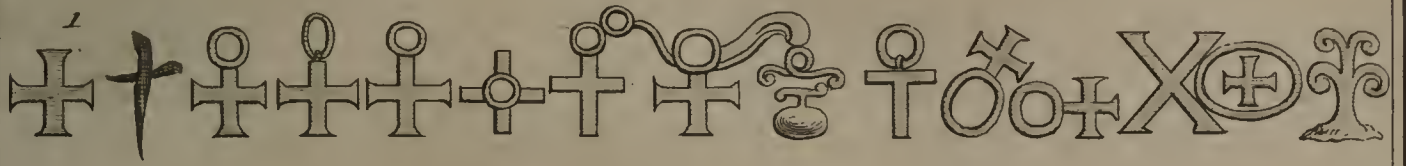
* Athan. Kirker Oedipi Ægypti Class. 10. cap. 4. Hermes Trismegistus caracterum Hieroglyphicorum Institutor, ut, quæ in mundo occultissima latent, misterifico à se excogitato symbolo ex-

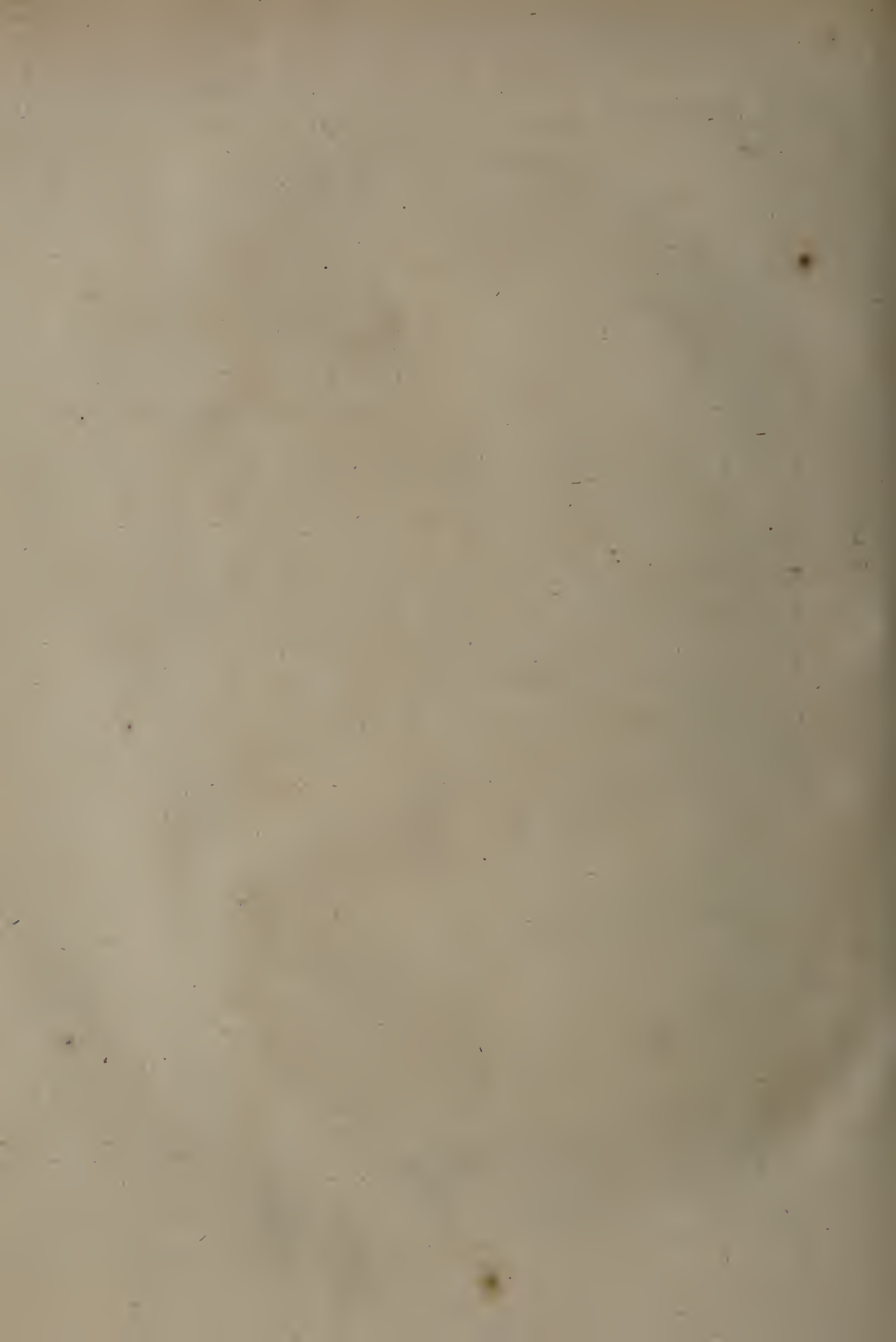
poneret, omnia unico caractere quem & Crucem Hermeticam appellant (nos Isiacam seu Ansatam, eo quod in nullis fere simulachris Ægyptiacis manu gestatus non spectetur appellamus,)

Je ne m'arrête point à toutes les explications qu'il en donne, lesquelles peuvent avoir quelque chose d'Idéal que les Sçavans pourroient lui disputer. Ce qu'il y a de certain, c'est que, selon le témoignage de Ruffin, la Croix étoit au nombre des lettres Hieratiques, ou Sacerdotales des Egyptiens, lesquelles étoient sacrées, ainsi que le mot le porte. Il falloit que ce caractère fut regardé comme d'une grande sainteté, & d'une grande perfection, puisqu'on le voit gravé sur presque tous les monumens, qui nous restent de la magnificence de l'ancienne Egypte : qu'il est réitéré plusieurs fois sur les Obelisques, & qu'il n'est presque point de Divinité qui ne tienne ce symbole à la main, ou bien à qui il ne soit en quelque maniere attaché. J'ai choisi, parmi ces monumens, ceux qui m'ont frappé davantage, & je les ai fait graver pour les mettre ici sous les yeux du Public, qui fera plus en état d'en porter son jugement. Je crois qu'il y verra avec plaisir cette Croix entre les mains d'Horus Apollon : au col du Dieu Apis, de Jupiter Ammon, & au Thyrsé de Bacchus, que je crois être les Types du Libérateur : au col des Vestales : aux Vases sacrés, qui contenoient les liqueurs qu'on offroit aux Dieux sur les Autels : aux Cymbales des Corybantes,

expressit. Quem quidem caracte-
rem in tantâ veneratione habe-
bant, ut nihil sine eo rectè confici
posse existimarent, eratque Amu-
letum potentissimum, & character

ad naturæ exemplar mirabili in-
genii subtilitate fabricatus, ad
viam felicitatis demonstrandam
unicus Dux & lumen, &c.





&c. Ce n'étoit pas seulement en Egypte que ce symbole étoit sacré, il l'étoit chez les Phœniciens; & j'ai fait graver quelques médailles, où la Déesse de Syrie est représentée avec une longue Croix à la main, toute droite, ou renversée sur l'épaule. C'est sans doute ce qui a obligé quelques Auteurs à dire, que les Américains, chez qui l'on avoit trouvé la Croix en vénération, avoient reçu ce culte des Carthaginois, lesquels étoient originaires de Phénicie. Ainsi Hornius * auroit eu tort de les contredire, précisément par cet endroit, en prétendant, mal à propos, qu'avant Jesus-Christ on n'a rendu nulle part aucun honneur à la Croix, & que le supplice de la Croix étoit en Phénicie un supplice très-honteux.

Horn. de Origine Gent. Americ. Lib. 2. cap. 13.

Saint Jérôme assure, que dans les anciennes lettres Hébraïques, dont les Samaritains, dit-il, se sont servis jusqu'à présent, le *Tau* qui est la dernière, a la figure d'une croix. Le *Tau*, de la manière, dont le forment encore les Grecs & les Latins, est une espèce de croix. Dans les mêmes Hieroglyphes Egyptiens, le *Tau* & la croix sont employés indifféremment. Et selon le témoignage de Socrate, de Sozomene, de Suidas, & de Ruffin, ceux qui entendoient mieux leur science Hieroglyphique, assûroient, que c'étoit chez

Hieron. in Ezech. c. 9.

Socrat. Lib. 5. Hist. Ecclesiast.

Sozomen. Hist. Eccles. Lib. 7. c. 15.

Ruffin. Lib. 2. cap. 29.

Suidas, *ταυρός*.

* *Hornius Lib. 2. de Orig. Genti. Americ. cap. 13.* Ritum Crucis à Carthaginensium mercatoribus Americanos accepisse quidam prodiderunt, quod vel propterea

falsitatis manifestum, quia nullus Crucis ante Christum natum honos, & quia Crux foedissimum apud pœnos supplicium.

Alex. ab. A-
lex. Lib. 3.
cap. 7.

Mendoça
Soc. Jesu
Virid. Lib. 8.
cap. 7.

eux le symbole de la vie future : nous voyons même que dans les saintes Lettres, il est le caractère marqué sur le front des Prédestinés. C'étoit peut-être pour cette raison qu'il étoit la dernière Lettre de l'Alphabet, la Béatitude étant le dernier terme où nous devons viser, & où nous devons tâcher d'aboutir. Le *Tau* étoit aussi une lettre de salut & d'heureux présage chez les Grecs ; & pour un criminel elle étoit la marque qu'il étoit renvoyé absous ; au lieu que le *Theta* étoit un signe infailible de condamnation & de mort.*

On pourroit, ce semble, inférer delà, que dans les premiers temps, & dans la révélation qui fut faite d'un Redempteur à nos premiers Pères, la manière de la Rédemption leur fut aussi révélée ; la Croix, qui étoit le symbole de la vie de l'Eternité, ayant aussi été l'instrument, dont le Redempteur s'est servi pour nous ouvrir les portes d'une Eternité heureuse.

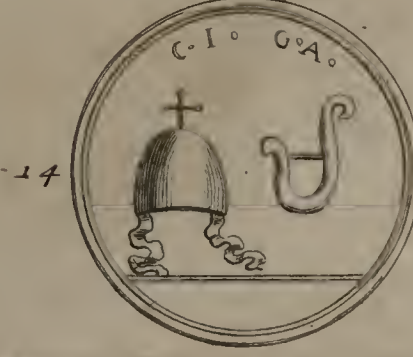
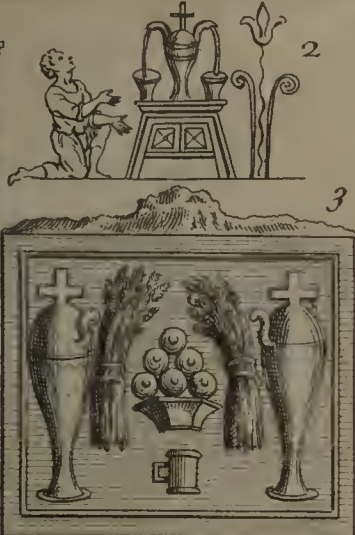
* *Franciscus de Mendoça Soc. Jesu. Virid. Lib. 8. cap. 7. Græci utebantur cum aliquem supplicio capitis addicebant. Quod alludit Persius. Satyra 4.*

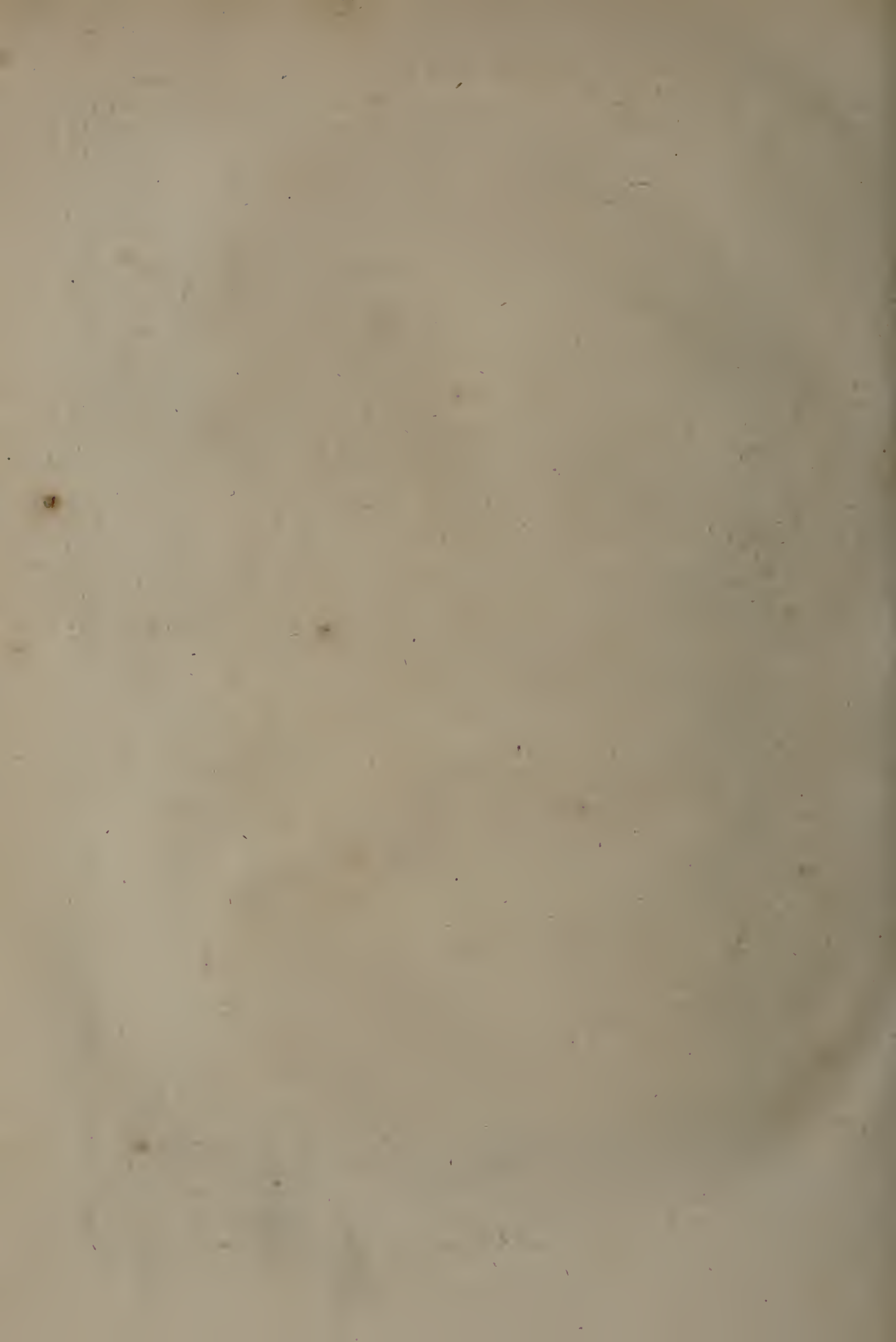
Et potis es nigrum vitio præfingere Theta.

Martialis. Item Lib. 7. & Ausonius.

Hujus rei causa illa est, quia *Theta* apud Græcos mortem significat ; ideoque prima hujus vocabuli littera ad mortem indicandam sumebatur. Cæterum cum aliquem liberum abire permittebant, *Tau* utebantur. Quam ob

rem vero *T* absolutionis nota poneretur, à nemine, quem legerim, explicatur : nisi forte arcanum aliquod mysterium in hoc veterum consensu latere arbitremur, qui Crucis notam, quam *T* representat pro salutari usurpabant, animo videlicet præfagientes Crucis signum nobis salutis fore. Certè apud Hebræos littera *Tau* salutaris erat ; ut colligitur ex Ezechiele c. 9. vel quia in Crucis figuram effingebatur ; vel quia cum ultima esset Alphabetici Hebraici, Christum significabat, qui rerum omnium finis dicitur, &c.





Tout ceci peut être justifié, & confirmé par ce qui se passa du temps de Theodose le Grand, & qui est rapporté par Socrate, que j'ai cité ci-dessus. Car comme on détruisoit, & qu'on dépouilloit le Temple de Serapis, on trouva dans ce Temple plusieurs Hieroglyphes gravés sur la pierre, parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui avoient la forme d'une Croix. Ce fut une matière de controverse entre les Chrétiens & les Gentils. Les Chrétiens disoient, que cette Croix étoit le signe salutaire de la Passion du Sauveur, étoit caractéristique pour leur Religion, laquelle y étoit comme annoncée & prophétisée. Les Gentils au contraire avoient, que la Croix étoit commune à Jesus-Christ & à Serapis; mais ils prétendoient en même temps qu'elle avoit une signification toute autre chez les Egyptiens, que celle qu'elle avoit dans le Christianisme. Pendant que cette dispute étoit ainsi échauffée, plusieurs Gentils qui se convertirent alors, & qui entendoient parfaitement la science Hieroglyphique de l'Egypte, fortifierent la prétention des Chrétiens, & assurèrent que ce Hieroglyphe étoit le symbole de la vie future. Les Chrétiens se sentirent fort encouragés par cette décision; mais quand on eut ensuite découvert par ces mêmes Hieroglyphes, que lorsque ce signe de la Croix paroîtroit, le Temple de Serapis seroit détruit; il y eut encore un plus grand nombre de Gentils qui se convertirent à la Foy de Jesus-Christ, &

Socrat. Lib.
5. Hist. Ec-
cles. cap. 17.

reçurent le Baptême , reconnoissant les égaremens de leur vie passée. Voilà , dit Socrate , ce que je me souviens d'avoir ouï dire au sujet du symbole de la Croix. Il est vrai que cet Auteur ajoute ensuite , qu'il ne croyoit pas que les Egyptiens en faisant graver la figure de la Croix sur ces pierres , eussent jamais eu l'idée des mysteres qui devoient s'accomplir dans la personne de Jesus-Christ. Il cite même saint Paul pour soutenir en cela son opinion. Car , dit-il , si l'Apôtre assure que le mystere de la Redemption a été inconnu aux siècles & aux Generations , s'il a été caché aux Démons même , à combien plus forte raison a-t'il été caché à ses Ministres , tels qu'étoient les Prêtres Egyptiens ? Mais il arriva , dit-il , alors , ce qui étoit arrivé autrefois à ce grand Saint. Car ayant apperçû à Athenes un Autel avec cette Inscription *au Dieu inconnu* , il profita de cette ouverture pour annoncer Jesus-Christ , & convertit plusieurs personnes à la Foy. De la même maniere les Chrétiens saisirent cette occasion de la découverte des Croix , & s'en prévalurent ; à moins , ajoute-t'il , qu'on ne veuille dire que le Verbe Divin avoit operé sur les Prêtres Egyptiens , ce qu'il opera dans Balaam & dans Caïphe , qu'il avoit rendus Prophetes contre leur intention , & sans qu'ils scûssent qu'ils eussent prophetisé. Ce sentiment de Socrate prouveroit trop si l'on vouloit en inferer , que le mystere de la Redemption n'eut pas été révélé à nos premiers Pe-

res, & aux Patriarches qui ont précédé Moïse ; mais il est vrai dans ce sens, que les Egyptiens qui avoient conservé la plûpart des symboles de Religion, avoient oublié les motifs de l'Institution première de ces Symboles ; & que quoiqu'ils regardassent celui-ci comme le symbole de la vie future, ils ignoroient parfaitement le mystere de la Redemption, quant au fonds, & quant à la maniere.

Les Egyptiens avoient placé la Croix dans les Astres, & nous voyons encore cette Croix dans les figures que l'Antiquité nous a transmises du plus grand nombre des Planetes ; mais comme dans les derniers temps on avoit expliqué tous les Hieroglyphes Egyptiens du monde Physique, plusieurs Auteurs, marchant sur leurs traces, ne se sont pas élevés au-delà, & favorisent ainsi l'Athéisme. Bien loin de raisonner comme eux, nous devons penser, ainsi que l'a fait avant nous Marsile Ficin, dont je cite ici les belles paroles avec plaisir. « Pour moi, dit-il, * je ne crois »

Marsil. Ficin.
Lib. 3. de vitâ
Cœlit. propa-
gandâ, c. 18.

* *Marsil. Ficinus de vitâ Cœlitus propaganda, cap. 18.* Antiquiores autem quemadmodum in quodam Arabum Collegio legimus, figuram Crucis cunctis anteponebant, quia corpora per virtutem agunt ad superficiem jam diffusam. Prima verò superficies Cruce describitur. Sic enim imprimis habet longitudinem atque latitudinem. Primaque hæc figura est, & omnium recta quam maxime, &

quatuor rectos Angulos continet. Effectus verò Cœlestium maxime per rectitudinem radiorum Angulorumque resultant. Tunc enim stellæ magnoperè sunt potentes, quando quatuor Cœli tenent Angulos imò Cardines, Orientis videlicet Occidentisque, & medii utrimque. Sic verò dispositæ, radios ita conjiciunt in se invicem, ut Crucem inde constituent. Crucem ergo veteres figuram esse di-

» pas qu'on doive regarder le degré d'excellence
 » & d'honneur, où étoit la Croix chez les Egy-
 »ptiens avant le Messie, tant comme un témoigna-
 »ge de l'influence bienfaisante des Etoiles, que
 » comme un présage de l'efficace qu'elle devoit
 » avoir par Jesus-Christ. Mais les Astronomes, qui
 » fleurirent peu après la naissance du Christianisme,
 » voyant les merveilles que la Croix operoit entre
 » les mains des Chrétiens, ne sçachant pas, ou
 » ne voulant pas avouer que Jesus-Christ en fût
 » l'Auteur, en ont rapporté toute la vertu à l'in-
 »fluence des Astres, quoiqu'ils eussent dû faire
 » attention, que ces merveilles ne s'operoient pas
 » par la Croix seule, & sans le nom de Jesus.

Chez les Chinois, * la Croix se trouve aujour-
 d'hui dans leurs lettres Hieroglyphiques, comme

cebant, tum stellarum fortitudine
 factam, tum earumdem fortitudi-
 nis susceptaculum, ideoque habe-
 re summam in Imaginibus potes-
 tatem, ac vires & spiritus susci-
 pere Planetarum. Hæc autem opi-
 nio ab Ægyptiis, vel inducta est,
 vel maximè confirmata; inter quo-
 rum characteres Crux una erat in-
 signis, vitam eorum mora futu-
 ram significans, eamque figuram
 pectori Serapidis insculpebant.
 Ego verò, quod de Crucis excel-
 lentiâ fuit apud Ægyptios ante
 Christum, non tam muneris stel-
 larum testimonium fuisse arbitror,
 quam virtutis præfagium, quam
 à Christo esset acceptura. Astro-
 logos autem qui statim post Chris-

tum fuerunt, videntes à Christia-
 nis miranda per Crucem fieri,
 nescientes autem, vel nolentes in
 Jesum tanta referre, in Cœlestia
 retulisse, quamquam considerare
 debebant per Crucem ipsam, abs-
 que nomine Jesu miracula mini-
 mè perpetrari.

* Athan. Kirker *China Illustr.*
parte 6. cap. 4. de differentiâ inter
Sinenses & Hieroglyphicos Ægy-
ptiorum characteres. Certè inter Si-
 nenses characteres, Crux quæ tan-
 to apud Ægyptios honore habe-
 batur, sæpissimè spectatur; quæ
 non secus ac apud Ægyptios de-
 narium numerum significat, per-
 fectionis symbolum.

ancien-

anciennement chez les Egyptiens. Elle y est, comme chez eux, le symbole de la perfection, & signifie le nombre de dix. Cela me fait faire attention, que dans l'ancien chiffre romain, le nombre de dix est représenté par une croix de saint André. La Croix est aussi dans les Hieroglyphes Mexiquains, dans le centre d'un caractère, qui représente le plus haut & le plus parfait de tous leurs chiffres, aussi-bien que dans leur Calendrier séculaire, ainsi que je l'expliquerai dans la suite.

Le Pere d'Avril, dans ses Voyages, dit une chose très-singulière, en parlant du grand-Prêtre des Tartares, qui est comme une espèce de Divinité en terre, pour laquelle tous les Orientaux ont une extrême vénération. « Ce qu'il y a de remarquable, ajoute-t-il, c'est qu'il porte le nom de *Lama*, qui en Langue Tartare signifie la Croix, & les *Bogdoi*, qui conquièrent la Chine en 1644. & qui sont soumis au *Dalaé-Lama* dans les choses de la Religion, ont toujours des Croix sur eux, qu'ils appellent aussi *Lamas*, & pour lesquelles ils ont un respect tout-à-fait extraordinaire. Mais comme ces Peuples sont extrêmement idolâtres, & que leur Religion est très-ancienne, je crois que ce Pere tire delà une conclusion peu convainquante, quand il dit, que cela marque assez qu'ils ont été autrefois instruits du sacré mystère, dont ce signe adorable nous est un mémorial éternel. »

Voyage de la
Chine, Liv.
3. p. 194.

Idem. ibid.

J'ajoute à tous les témoignages que je viens d'apporter , les magnifiques paroles de S. Romain dans le Poëte Prudence, comme une nouvelle preuve de tout ce que j'ai dit de l'antiquité du culte de la Croix avant la Naissance de Jesus-Christ , & du rapport que ce culte avoit au Libérateur.

Fulgent.
Hymn. 14.
621e.

*Crux ista Christi, quam novellam dicitis,
Nascente mundo factus ut primum est Homo
Expressa signis, expedita est litteris.
Adventus ejus mille per miracula
Prænunciatus ore vatum consono.
Reges, Prophetæ, Judicesque & Principes,
Virtute, bellis, cultibus, sacris, stilo,
Non destiterunt pingere formam Crucis.
Crux prænotata, Crux adumbrata est prius.
Crucem vetusta combiberunt sæcula.
Tandem relictis vocibus Prophetis,
Ætate nostrâ comprobata antiquitas.
Coram refulsit ore conspicabilis;
Ne fluctuaret veritas dubiâ fide,
Si non pateret, teste visu, comminus.*

La seconde chose que j'ai à dire sur ce sujet du culte de la Croix en Amerique , c'est qu'il pourroit bien se faire, que quelqu'une des Nations qui l'habitent, n'eut passé dans cette partie du Monde, que quelques siècles après la mort de Jesus-Christ, & après que les Apôtres & leurs Successeurs eurent annoncé l'Evangile dans le

Pont, dans la Cappadoce, dans la Scythie, dans la Perse, dans la Médie, dans la Bactriane, & dans les grandes Indes; & que ces Nations, à qui l'Évangile eut été prêché, n'eussent retenu que cette marque du Christianisme, comme on le présume des Socotorins, qu'on croit avoir été instruits par saint Thomas. Peut-être aussi que la vraie Croix, captive chez les Perses sous l'Empire de Chosroës, y fit des prodiges & des merveilles, qui furent connus de toutes les Nations voisines, & qu'elle s'attira un respect, lequel aura persévéré jusqu'aux derniers temps, parmi ces Nations idolâtres, dont quelques-unes peuvent avoir passé des dernières dans ce nouveau Monde. Ce ne sont-là que des conjectures assez peu probables à la vérité; mais qui le paroissent toujours davantage, que l'opinion, qui fait aller quelqu'un des Apôtres en Amérique pour y annoncer Jesus-Christ.

Il est vrai que les Auteurs conviennent assez, qu'il y avoit parmi les Peuples, qui sont à l'extrémité de l'Amérique Meridionale, une Tradition constante, qu'un étranger, qui paroît devoir être parti des côtes Occidentales de l'Europe, y avoit fait des prodiges, dont la mémoire s'étoit conservée, non seulement dans l'idée des Peuples, mais encore dans plusieurs vestiges assez sensibles. Le Pere Antoine Ruis, après un certain Religieux de l'Ordre de saint Augustin; a ramassé sur cela tout ce qu'il a cru

Anton. Ruis
Conquista.
Espiritual del
Paraguay. §.
21. & seq.

pouvoir faire preuve pour établir le sentiment de ceux, qui croient que saint Thomas a prêché la Foy dans le Bresil, dans le Paraguay, & dans le Pérou, aussi-bien que dans les Indes Orientales ; mais, outre que toutes ces preuves sont foibles, équivoques, & peu avantageuses à ce sentiment, ce qu'on en pourroit inferer tout au plus, c'est qu'il se peut faire effectivement, que dans le temps que les Portugais commencerent à naviguer vers les Indes Orientales, quelque vaisseau emporté par la rapidité des tempêtes, frequentes vers le Cap-Verd, aura été faire naufrage au Bresil ; & que quelque saint Religieux qui se sera sauvé de ce naufrage, aura jetté dans ces pais-là quelques semences de l'Evangile. C'est, à ce que je crois, tout ce qu'une critique juste & prudente permet de dire.

Conclusion
de l'Article
de la Reli-
gion.

J'aurois pû entrer dans un plus grand détail pour faire sentir davantage la conformité, qui se trouve entre la Religion des Anciens, & les restes de cette même Religion, laquelle s'est perpetuée parmi les Barbares de l'Amérique ; mais cette matiere très-vaste par elle-même, m'a déjà mené trop loin. L'application est par-tout aisée à faire. Il ne manque rien, ce semble, pour donner un plus grand jour à la comparaison, si ce n'est que ceux, qui ont écrit sur les Mœurs des Sauvages, les eussent un peu mieux entendus ; & que ceux qui ont vécu parmi eux, eussent pû

pénétrer plus avant dans les fonds des pratiques de Religion, dont ils n'ont apperçû que l'écorce ; qu'ils eussent pû apprendre d'eux mêmes la fin, & le motif de ces pratiques, le sens qu'ils donnent à leurs fables, & à leurs mysteres ; & en general quel est l'esprit de tout ce qu'ils ont reçû en ce point d'une Tradition ancienne. Mais il est vrai que comme ils ont perdu une assez grande quantité de leurs premieres coûtumes, sur-tout depuis que les Européens les ont fréquentés, on peut croire aussi qu'ils n'en sçavent gueres davantage, que ce qui paroît à l'œil, & qu'ils ont alteré de leur côté, par des idées charnelles & grossieres, ce que les Anciens avoient corrompu du leur par une infinité de fables & de superstitions.

La Religion influoit autrefois dans tout ce que faisoient les hommes, sur-tout dans les actions publiques, où tout étoit de son ressort. Cela seroit aisé à démontrer dans les Anciens, & les vestiges en paroissent encore dans toutes les solemnités des Sauvages. Mais aujourd'hui le sentiment de Religion étant presque effacé, ces actes de Religion ne sont plus que des usages, des coûtumes purement civiles, dont ils ne voyent presque plus d'autre motif pour les retenir, & pour les observer encore, si ce n'est qu'ils les ont reçûës de leurs Ancêtres, & que leur Terre est ainsi faite, pour m'exprimer comme eux. Jusqu'à quel point Dieu ne permet-il pas, que les

hommes, quelque esprit qu'ils ayent d'ailleurs, s'aveuglent, quand ils font céder les lumieres de la raison à la cupidité, & à la brutalité de leurs passions!

C'est pour cette raison que je me contenterai de rapporter ailleurs, dans le détail de leurs mœurs, bien des choses que j'aurois pû ranger sous cet Article, par la liaison qu'elles devroient naturellement avoir avec la Religion; mais qu'elles n'ont plus, ce semble, par le peu de part que la Religion paroît avoir avec tout ce qu'ils font.

J'en ai dit assez néanmoins, pour faire voir, que l'Auteur de la Nature ne s'est pas tellement caché aux Nations, qu'il ait permis qu'il y eut des Peuples entiers qui l'ignorassent de telle maniere, qu'on n'y vit aucun sentiment de Divinité, & aucun culte: j'en ai dit assez, pour faire voir que la Religion n'a eu qu'une même origine pour tous les Peuples; qu'elle a été pure & sainte dans cette origine, austere dans ses pratiques, relevée dans sa fin, & supposant un Estre supérieur à tout; un Dieu, qui n'étoit pas, ou ce Monde palpable & une matiere insensible, ou une intelligence indifferente à la conduite des hommes. On n'eut pas établi des pratiques de Religion si rigoureuses pour une chimere, ou pour honorer un Dieu, qu'on supposeroit ne se soucier de rien. L'ignorance & les vices ont corrompu cette Religion; mais le vice & l'ignorance prescrivent-ils contre la Religion, & cela même n'est-il pas

une preuve de cette Religion , & de sa sainteté ?

Les Sauvages ont erré , comme les Anciens , dans l'objet , dans la fin , & dans tous les devoirs du Culte Divin. Les suites de la mort font aujourd'hui très-peu d'impression sur leurs esprits , & sur leurs cœurs , quoiqu'ils croient l'ame immortelle. Leurs superstitions sont grossières & criminelles , ils en ajoutent tous les jours de nouvelles aux anciennes : mais sont-elles plus criminelles & plus grossières , que celles des Grecs & des Romains , qui ayant porté les Sciences & les Arts à la plus haute perfection , n'ont retiré de leurs lumières , & de toute leur Philosophie , d'autre fruit , que celui d'avoir gâté la Religion par une multitude infinie de fables très-ridicules & très-insipides , & d'avoir honoré des Dieux plus méprisables , que les hommes qui les encensoient : ou bien d'être parvenus à une espèce d'Athéisme pratique , qui suivoit de l'absurdité de leurs fables mêmes , en conséquence de quoy ils refusoient de cœur à leurs Idoles , les honneurs que la bienséance & la politique les obligeoient de leur rendre à l'extérieur dans leurs Temples.



DU GOUVERNEMENT POLITIQUE.

Diverses
formes de
Gouverne-
ment.

Gouverne-
ment Mo-
narchique.

ON n'a pas fait une moindre injustice aux Sauvages de l'Amérique, en les faisant passer pour des Barbares sans loix & sans police, qu'en disant, qu'ils n'avoient aucun sentiment de Religion, & qu'on n'en trouvoit chez eux aucun vestige. Chaque Nation a sa forme de Gouvernement. Chez quelques-uns on voit l'Etat Monarchique dans sa perfection, avec un grand respect pour leurs Rois, & une dépendance absoluë de toutes leurs volontés. Au Mexique, & au Pérou, les Souverains étoient respectés jusqu'à l'adoration. Quelques Peuples de la Louisiane & de la Floride paroissent encore aujourd'hui honorer leurs Chefs d'un culte Religieux & divin, comme les Images de la Divinité, & comme des Divinités même. Il n'est pas jusqu'aux Chefs des Nations errantes de la Langue Algonquine, & des Barbares de l'Amérique Meridionale, qui n'affectent une autorité despotique, dont ils sont si jaloux, qu'ils aiment mieux s'exposer à être détruits, que de s'unir ensemble, de peur de perdre quelque chose de cette autorité. Chacun de

de ces petits Rois forme un Etat d'une petite Riviere à l'autre ; cette Riviere porte souvent le nom du Chef & de son Village , ce qui , selon que je l'imagine , étant à peu près sur le même pied dans l'Antiquité , fonda l'opinion de la Metamorphose de ces Rois en fleuves , à qui l'on donna l'épithete de *Cornigeri* , pour marque de leur Souveraineté.

L'Etat Olygarchique & Aristocratique me paroissent aussi être assez répandus dans l'Amérique. C'est cette forme de Gouvernement (car l'un revient assez à l'autre) laquelle me semble avoir été la plus ancienne chez les Barbares, qui occuperent la Grece avant les Cadmonéens, dont les premiers fondemens furent jettés dans l'Isle de Crète, parce que ce fut-là où l'on commença à la mettre en regle ; & qui fut ensuite adoptée par les principales Villes de la Grece, comme Athenes, Sparte, & les autres qui se sont rendus si célèbres dans les histoires, & qui se maintinrent avec honneur pendant plusieurs siècles.

Le premier Fondateur de ce Gouvernement Olygarchique dans l'Isle de Crète, fut un homme d'une grande probité, nommé Rhadamante, lequel, de la même maniere que Cecrops avoit apprivoisé les mœurs farouches des hommes dans l'Attique, voyant aussi que ces hommes qui se multiplioient de jour en jour, avoient besoin de frein, leur donna des Loix, qu'il feignit avoir

Gouvernement Olygarchique & Aristocratique.

Ephor. apud
Strab. Lib. x.
p. 328.
Diod. Sic.
Lib. 4. p.
183.

reçûës de la bouche de Jupiter. Long-temps après, Minos marchant sur les mêmes traces, se cacha pendant neuf ans dans l'ancre de ce Dieu, & perfectionna cette forme de Gouvernement, agissant en homme inspiré, qui avoit eu de grandes communications avec Jupiter même. Les peuples l'écoutèrent, & se soumirent d'autant plus volontiers, qu'il mettoit la liberté pour fondement de leur association, & qu'il subordonnoit le Gouvernement à la Religion, & aux ordres de la Divinité.

Strab. ibid.
Plato Valer.
Max. & alii.

Il y en a eu plusieurs, qui ont porté ce nom de *Minos*. Diodore de Sicile en compte deux ; Strabon, qui a été embarrassé à les démêler, & qui semble les confondre en une seule personne, selon l'usage des Auteurs Grecs, qui n'ont pas eu une connoissance assez distincte de ces premiers temps, a eu cependant de la peine à se persuader, que ce sage Législateur fut ce Minos Pere d'Ariadne & de Phedre, lequel est le plus connu. En effet le regne de ce dernier fut plutôt violent & tyrannique, que juste & modéré. Il est donc probable que Minos le Législateur étoit beaucoup plus ancien que celui-ci. On ne sera pas surpris qu'on ait ainsi confondu plusieurs personnes d'un même nom dans une seule, si l'on fait attention à la méthode qu'avoient les Anciens, & que les Sauvages ont encore de ressusciter les morts, & de faire revivre leurs noms après un certain temps.

Diodor. Sic.
loco citato.
Strabo, loco
citato.

Cette forme de Gouvernement se conserva plus long-temps à Sparte, que dans toutes les autres Villes de la Grèce. Ce fut Lycurgue, qui l'établit dans cette Ville. Ce Prince, qui étoit Tuteur du fils de son frere, sur quelque parole mal-digerée, qui lui avoit été dite, s'exila lui-même de son propre pais, & se mit à voyager pour apprendre les mœurs & les coûtumes des Nations. Il séjourna long-temps dans l'Isle de Crète, où Thalès travailloit alors à composer des Hymnes à l'honneur des Dieux, & à perfectionner les Loix de Minos, comme Minos avoit travaillé lui-même sur celles de Rhadamante. Lycurgue profita beaucoup de la conversation de ce grand homme; & en formant sa République, il s'attacha tellement à se mouler sur les idées des premiers Législateurs de l'Isle de Crète, qu'il n'y avoit rien de plus semblable que les Loix des Crétois, & les Loix des Lacédemoniens. Lycurgue étant révenu à Sparte, y fut très-bien reçu des siens, & il fut assez heureux pour y faire accepter son plan de Gouvernement. Il leur inspira sur toutes choses un respect infini pour l'Antiquité, une horreur extrême pour les innovations; & il scût si bien faire revivre les mœurs des premiers peuples, que sa forme de République se conserva plus de 700. ans après lui, sans presque aucune alteration, à cause de ce respect qu'il avoit inspiré pour l'Antiquité.

Plutarch. in
Lycurgo.

Ceux des Barbares, qui furent obligés en di-

vers temps de sortir de l'Isle de Crète, & des autres pays de la Grèce, pour aller fonder ailleurs des Colonies, porterent les Loix de leur pays dans ceux où ils s'arrêterent. Sarpedon, par exemple, établit celles de l'Isle de Crète chez les Termiles dans la Lycie. C'est pour cela qu'Herodote a écrit, que les Lyciens se gouvernoient par les Loix des Crétois & des Cariens, qui avoient la même origine.

Herod. Lib.
10. n. 173.

Cela n'empêchoit pas, que les peuples ainsi transplantés, ne s'accommodassent aussi aux Loix des pays où ils abordoient, & qu'ils ne fissent un mélange de celles qui leur étoient propres, avec celles de leurs hôtes, ou des voisins, à qui ils s'allioient.

Ginéocratie.

La Ginéocratie, ou Empire des femmes, qui étoit le fondement de celui des Lyciens, pourroit bien avoir été commune autrefois à presque tous les Barbares de la Grèce, puisqu'elle se trouvoit assez communément répandue chez presque tous les peuples qui en étoient sortis, ainsi que je l'ai prouvé des Cantabres, des peuples d'Espagne, & de ceux de l'Asie Mineure. Il se pourroit faire aussi qu'elle fût venue des Amazones, dont l'Empire eut une si vaste étendue. Il est assez vraisemblable que ces femmes, dont quelques unes se fixerent dans la Lycie, où elles furent vaincues par Bellerophon, & ensuite par les Grecs, lassées enfin d'être toujours en guerre, & voyant

leur décadence & leur ruine prochaine , compo-
ferent enfin avec leurs ennemis ; qu'elles les re-
çûrent dans les Villes qu'elles avoient bâties ,
conservant d'une part le domaine dont elles
étoient déjà en possession , soit des champs qu'el-
les cultivoient , soit des enfans qu'elles élevaient ;
& que d'autre part elles firent aussi honneur aux
hommes , en faisant un mélange des coûtumes
de ceux-ci avec les leurs , & leur laissant le soin
des affaires , de maniere qu'ils n'en eussent que
l'honneur , & elles tout le solide.

Le soin des affaires étant ainsi entre les mains
des hommes , comme par voye de procuration ,
chez les Lyciens , ils formerent de divers petits
peuples de leur voisinage , & dont chacun étoit
maître chez soi , un corps de République , qui se
gouvernoit par des coûtumes , & non par des Loix
écrites , ainsi que le témoigne Heraclide le Pon-
tique. Ils avoient , dit Strabon , vingt-trois Vil-
les : chacune avoit ses Magistrats , & sa police en
particulier ; mais quand il s'agissoit de l'intérêt
commun du païs , de faire la guerre ou la paix ,
de contracter des alliances , &c. ils tenoient une
Assemblée generale dans une des Villes les plus
commodes pour cet effet : chaque Ville particu-
liere y envoyoit ses Députés avec droit de suf-
frage , & tout s'y passoit avec la dernière équité :
ils reconnoissoient dans ces Assemblées un Chef
general , qu'ils nommoient *Lyciarque* , & choisif-

Gouverne-
ment des
Lyciens.

Heraclid.
loco cit.

Strabo , Lib.
14. p. 457.

soient d'autres Magistrats subordonnés ; ce qu'ils faisoient avec une telle proportion , & un tel égard au bien commun , qu'il n'y avoit point de Ville , qui n'eut part aux charges & aux honneurs.

Leur République fut toujours florissante jusqu'au temps des Romains , qui s'étant rendus maîtres de l'Asie , ne laissèrent aux Lyciens que ce qui ne pouvoit pas préjudicier à leur souverain domaine ; mais du reste ils les traitèrent favorablement , leur permettant de se gouverner selon les Loix & les Coûtumes qu'ils avoient reçûes de leurs Ancêtres , avec la subordination qu'exigeoit le droit suprême de leur vainqueur.

Ce fut-là même une récompense de la modération de ces peuples , qui ayant compris , ainsi que les Spartiates , qu'un Empire fondé sur une juste mediocrité , étoit plus durable , que celui qui se laisse enfler par l'avidité des richesses , lesquelles donnent lieu à l'ambition , & à la jalousie des Nations voisines , s'étoient contentés de leur pauvreté , quoiqu'ils eussent été maîtres de la Mer jusqu'en Italie , par les avantages qu'ils avoient remportés sur leurs ennemis. Ils avoient vû depuis , sans s'émouvoir , les Crétois , les Ciliciens , les Pamphiliens , les Pisidiens , & les Cariens , infester la Méditerranée par leurs pirateries , sans vouloir prendre part à leur commerce , & à leurs injustices ; ce fut-là en effet la cause pour laquelle les Romains les traitèrent beaucoup mieux que

tous les autres, qui s'étoient attirés leur indignation.

On voit par-là, combien Heraclide de Pont a eu tort de dire qu'ils vivoient de vol & de brigandage; ils avoient au contraire le vol si fort en horreur, selon ce qu'en assure Nicolas de Damas, que si parmi eux, une personne libre étoit convaincuë de ce crime, elle en étoit punie par l'esclavage, pour marquer par cette séverité, que ce vice est un de ceux qui deshonnorent le plus l'homme, & qu'il ne convient proprement qu'à la plus vile canaille, tels que sont les esclaves.

Heraclid.
loco citato.

Nicol. Damas.
loc. cit.

Les Lyciens avoient sans doute beaucoup policé leurs mœurs, & perfectionné leur Gouvernement, jusqu'au temps des Romains, par le voisinage & la communication des peuples de la Grèce; mais les changemens qu'ils y avoient apportés, n'avoient point altéré le fonds même, & l'essence de leur République, qui a toujours subsisté la même jusqu'au temps du bas Empire.

Quelle que soit l'origine des Iroquois & des Hurons, ils ont conservé cette même forme de Gouvernement dans sa première simplicité. Car, outre cette Ginécocratie, qui est absolument la même que celle des Lyciens, & où le soin des affaires n'est entre les mains des hommes, que comme par voye de procuration, tous les Villages se gouvernent de la même manière par eux-mêmes, & comme s'ils étoient indépendans les

Gouvernement des
Iroquois &
des Hurons.

uns des autres. On voit dans chacun la même distribution des familles, les mêmes Loix de police, le même ordre; en sorte que qui en voit un, les voit tous. Mais quand il s'agit des affaires, qui intéressent le Corps de la Nation, ils se réunissent dans un Conseil general, où se rendent les Députés de chaque Village; ce qui se fait avec tant d'égalité, de zèle pour le bien commun, qu'il en résulte un concert, & une union admirable, qui fait le salut de la Nation, & que, par cette raison, rien n'est capable de rompre.

Des Famil-
les ou Tri-
bus.

Ce n'est-là qu'une idée generale de leur Gouvernement. Pour venir maintenant à un détail plus particulier, chaque Village est distingué en trois familles, ainsi que je l'ai dit; sçavoir, la famille du Loup, celle de l'Ours, & celle de la Tortuë. Chaque famille a son Chef, ses Agoïanders, ses Anciens, ses Guerriers. Tous réunis ensemble, composent le Corps du Village, & forment l'Etat de leur République.

Ces familles sont ce qu'étoient autrefois les Tribus, & nous nous servons quelquefois de ce nom pour les signifier. L'origine des Tribus est très-ancienne, & le terme dans sa signification marque le nombre des divisions, qui étoient, dans les premiers temps, chez la plus grande partie des peuples; soit qu'on voulut distinguer par-là trois branches différentes d'une même sou-
che,

che, ce qu'on pourroit rapporter aux trois enfans de Noé, dont la Posterité se mêla, & se confondit en plusieurs endroits; soit que ce fussent en effet trois Peuples differens, qui se fussent réünis, comme dans la fondation de Rome, les Rhamnesiens, les Tatiens, les Luceriens, dont les Chefs étoient Romulus, Tatius, & Lucumon.

Ascon. Pe-
dian. in Orat.
3. cont. Ver-
rem.

Cette division étoit anciennement dans l'Isle de Crète, & en general dans toute l'Isle, que Minos distribua en trois parties, & en particulier chez les Doriens, chez qui on voyoit ce même partage, ce qui donna lieu de les appeller *τριχάκτες*, c'est-à-dire, partagés en trois.

Strabo, Lib.
x. p. 328.

Elle étoit aussi dans l'Asie Mineure chez les Solymes, chez les Amazones, & chez les Lyciens.

Chez les Solymes, cette distinction des Tribus fonda dans la suite la fable de la chimère, qu'Homere nous dépeint comme un composé monstrueux de trois animaux differens, dont la tête jusqu'aux épaules, étoit d'un Lyon, le milieu du corps d'une Chèvre sauvage, & la queue d'un Dragon; ou qui même, selon Hesiodé, sur un assemblage aussi informe, avoit une tête de chacun de ces animaux.

Homer. Iliad.
6. v. 180.

Hesiod. in
Theog. v.
321.

Je n'ignore pas que l'explication commune qu'on donne à cette fable après Nymphodore, est que les Anciens entendoient par-là une montagne de la Lycie, au sommet de laquelle il y avoit un Volcan, qui ne s'y voit plus, & quan-

tité de bêtes ferores, telles que sont les Lyons vers le milieu, d'agréables pâturages où païssoient plusieurs troupeaux de Chèvres, & au pied grand nombre de serpens, & d'insectes vé-nimeux.

Homer. Iliad.
6.

D'autres l'expliquent de trois Nations que vainquit Bellorophon, à sçavoir, les Solymes, qui sont comparés aux Lyons à cause de leur courage; les Amazones semblables aux Chèvres sauvages, à cause de leur légereté à courir en chassant sur les montagnes; & les Lyciens, représentés par les Dragons, à cause des embûches qu'ils lui dresserent.

Plutarch. de
Virtutib.
Mulier.

Plutarque donne une autre explication, & dit que Bellorophon vainquit un célèbre Pirate nommé Chimare, qui infestoit les côtes de Lycie, & qui avoit sur son vaisseau pour devise, un Lyons à la prouë, une Chèvre sur les flancs, & un Dragon à la poupe.

Geogr. Sacr.
Lib. 1. cap. 6.

Mais l'explication la plus naturelle, est celle que donne M. Bochart au Livre premier de sa Geographie Sacrée, où il dit que c'étoient trois Chefs des Solymes, nommés *Arsalus*, *Arios*, & *Trosibis*: c'est-à-dire (comme il prétend l'expliquer, en rapportant ces noms à des racines Phéniciennes, sur lesquelles il ne compte pourtant pas trop, à cause que les Auteurs varient sur ces noms, & sur la maniere de les écrire) *Arsalus* le Chevreüil, *Arios* le Lyon, & *Trosibis* le Serpent, ou la tête de Serpent.

Quand les Tribus des Solymes eussent été distinguées par les noms de ces animaux, & que leurs Chefs eussent porté chacun le nom de sa Tribu, il n'y auroit en cela rien d'extraordinaire, & qui ne se justifie aujourd'hui par l'exemple des noms sauvages, & de la distinction des trois familles Iroquoises & Huronnes, du Loup, de l'Ours, & de la Tortuë, par les noms desquelles les Chefs sont aussi désignés comme les familles même, ainsi que je l'expliquerai encore plus au long. Les Sauvages, qui habitent vers la source du fleuve Saint-Laurent, & vers le Mississipi, qu'on comprend en Canada sous le nom des Nations d'en haut, sont tous distingués par Tribus, & chaque Tribu porte le nom de quelque animal; & c'est sans doute pour la même raison, que la plûpart des noms des premiers peuples Asiaticques & d'Egypte, sont aussi des noms d'animaux, qui étoient chez eux les Symboles de la Divinité.

Ce sont ces mêmes Chefs, *Arios*, *Arsalus*, & *Trosibis*, dont Plutarque écrit, que les Solymes firent des Dieux, après que Saturne les eut fait mourir. Homère dit, que les Lyciens ennemis des Solymes, chargeoient ces Dieux d'imprécations, ce qui ne signifie autre chose, sinon que par les noms de ces Chefs, étoient représentés les Solymes & leur païs, que ceux des Lyciens, qui étoient en guerre avec eux, (car alors tous les peuples de Lycie n'étoient pas unis en un

Plutarch. de defectu Oraculor. Homer.

corps de Nation) détestoient par mille malédictions , selon l'usage qu'ont encore les Sauvages de dire mille choses outrageantes de leurs ennemis , dans leurs chansons guerrières , en nommant seulement les Chefs , par qui ils entendent , & la Terre , & le Corps de la Nation , à qui ils veulent faire la guerre.

Apoll. Rhod.
Lib. 2. v. 998.

Apollonius de Rhodes assure que les Amazones n'habitoient pas dans une même Ville , mais qu'elles étoient séparées par Tribus , & distinguées en trois ; sçavoir , les Themiscyréenes , les Chadésiennes , & les Lycastiennes.

Strabo , Lib.
24. p. 457.

Strabon écrit aussi , que les Lyciens étoient distingués en trois parties. Mais il dit que cette distinction étoit selon le rang des Villes , qu'il distribuë en trois ordres , dont les plus grandes avoient droit de trois suffrages dans leurs Assemblées , les moyennes de deux , & les plus petites d'un seul.

Diod. Sic.
Lib. 3. p. 132.
Strabo , Lib.
21. p. 348.

Les Amazones avoient bâti plusieurs Villes , comme Ephèse , Cumes , Myrrhine , &c. Il est probable que dans toutes ces Villes , elles étoient distinguées par Tribus ; en sorte que dans chacune il y en avoit également de toutes les trois , & les Lycastiennes , ainsi que je l'ai déjà dit , se rapportent entièrement à la famille du Loup des Hurons , & des Iroquois.

Apollonius de Rhodes , & Strabon , peuvent bien avoir confondu ce que l'éloignement des temps pouvoit avoir changé , ou que la distance

des lieux ne leur laissoit pas connoître à fonds.

Dans la suite des années, le nom de Tribu a été employé indifferemment pour signifier toutes les branches d'une même famille, en quelque nombre qu'elles fussent, comme on s'en est servi aussi pour marquer dans les Villes, non plus, la division des Peuples, mais les differens quartiers de ces mêmes Villes, dont le monde s'étoit considerablement multiplié.

Pour les Iroquois, comme ils ont toujourns été en petit nombre; & que la nécessité de se transporter ailleurs, quand leurs terres sont usées, les a obligés de se séparer en plusieurs Villages, plutôt que de s'affamer par la multitude dans un seul, ils ont conservé leur division ancienne; & il n'y a que la famille de la Tortuë, qui s'est subdivisée en grande & petite.

Chaque Tribu a son Chef, qui est parmi eux Des Chefs
ce qu'étoient les Rois, ou les Archagetes des deux familles des Heraclides à Sparte, ou bien les Chefs des trois Peuples, Romulus, Tatius, & Lucumon à Rome. Les noms qu'on donne à ces Chefs, marquent leur prééminence sur la Tribu, à la tête de laquelle ils sont. Car, outre les noms qu'ils portent comme les autres particuliers, ils en ont encore d'autres, qui sont des noms de dignité, & de Jurisdiction.

Le premier de ces noms est celui de *Roïander Gôa*, c'est-à-dire, le Noble par excellence de

Gaiander, terme usité pour marquer la Noblesse. Le second est celui des Tribus même qu'ils représentent, & qui sont comme rassemblées dans leur personne. C'est dans ce sens qu'ils disent l'*Hogouaho*, l'*Hoskereouak*, l'*Hannoouara*, c'est-à-dire, le Loup; l'Ours, la Tortuë, a dit, a fait, & le reste. Par cette maniere de parler, ils signifient également & sans équivoque, les Chefs, les Tribus, & les terres qui en dépendent. Ces noms nous paroîtront sans doute ridicules; mais si l'on considère que dans l'Antiquité, les noms des Peuples étoient, ainsi que nous l'avons dit, les noms de la Divinité, & que ces noms étoient des noms des animaux qui en étoient le symbole, cela fera sans doute une autre impression. Chez les Mendesiens, par exemple, où Pan étoit représenté sous la figure d'un Bouc, dire Mendes a dit, c'étoit dire la même chose, que Pan a dit, Dieu a dit; & il me semble que rien n'est plus capable de nous donner idée de la Royauté, ou de l'autorité des Chefs des Peuples, que l'idée & les expressions même dont les Peuples se servoient, parlant de leurs Chefs, comme s'ils parloient de la Divinité en son nom. Le troisième nom est celui de *Roksten Gôa*, qui signifie le Vieillard, ou l'Ancien par excellence. Ce nom ne convient pas toujours à l'âge de celui qui est en place, car ce n'est souvent qu'un enfant; mais il convient au caractère dont il est revêtu, auquel ils veulent concilier du respect & de la vé-

nération par un nom , qui marque la maturité , la sagesse , & toutes les autres qualités que doivent avoir ceux , qui par leur rang & par leur prééminence , sont comme les Peres , ou les Pasteurs des Peuples , ainsi qu'Homere les appelle. Enfin ils prennent aussi le nom propre de la Terre même : c'est ainsi que parmi les Onnontagués , Sagosendagète , & parmi les Tsonnontouans , *Tsonnonkeritaoui* & *Te-Ionninnokaraouen* , sont des noms affectés au pais , & à quelques-uns des Chefs , particulièrement à celui qui est le maître du Village.

Homere, fréquenter.

Car , quoique les Chefs paroissent avoir une autorité égale , qu'ils soient tous d'une attention extrême à ne pas paroître vouloir attirer à soi les affaires , & se rendre despotiques ; il y a toujours néanmoins quelque prééminence des uns sur les autres ; & c'est , autant que j'en puis juger , ou celui dont la Cabane a fondé le Village , ou bien celui dont la Tribu est la plus nombreuse , ou bien encore celui , qui est le plus considéré par sa capacité. J'avouë pourtant que c'est ce que je ne puis pas bien décider.

La dignité de Chef est perpétuelle & héréditaire dans sa Cabane , passant toujours aux enfans de ses tantes , de ses sœurs , ou de ses nièces du côté maternel. Dès que l'arbre est tombé , il faut , disent-ils , le relever. La Matrone , qui a la principale autorité , après en avoir conféré avec ceux de sa Cabane , en confere de nouveau avec ceux

de sa Tribu, à qui elle fait agréer celui qu'elle a choisi pour succéder, ce qui lui est assez libre. Elle n'a pas toujours égard au droit d'aînesse, & d'ordinaire, elle prend celui qui paroît le plus propre à soutenir ce rang par ses bonnes qualités. Le choix en étant déterminé, la proposition s'en fait dans le Village par des colliers de porcelaine. On y produit celui qui est élu, qu'on ne fait simplement que montrer, & il est sur le champ proclamé & reconnu. On le proclame de la même manière, & on le produit dans les autres Villages de la Nation Iroquoise, & chez toutes les autres Nations alliées; & cette action est toujours accompagnée de fêtes & de solemnités. C'est à peu près la même chose chez les autres Nations, quant à la manière de faire reconnoître un Chef.

Plutarch. in
Lycurgo.

L'arbre étant ainsi redressé, si celui qui est élu est encore jeune, & incapable de gérer les affaires par lui-même, on ajoute à l'arbre des racines pour le soutenir, & pour l'empêcher de tomber: c'est-à-dire, qu'on lui donne, ce que les Spartiates appelloient ΠΡΟΔΙΚΟΣ, un Tuteur, ou un Regent, comme on fait encore aujourd'hui dans les Etats Monarchiques pendant les minorités. Ce Tuteur est reconnu, & proclamé par-tout, en même temps que son pupille, & il est chargé personnellement, au nom de ce pupille, de tout ce que celui-ci devoit faire pour le bien public, si son âge l'en rendoit capable.

L'autorité des Chefs s'étend proprement sur
ceux

ceux de leur Tribu , qu'ils considèrent comme leurs enfans ; ils les nomment communément leurs neveux , & il est rare qu'ils se servent de termes , qui répondent à celui de sujets. Quoiqu'ils ayent une autorité réelle , dont quelques-uns sçavent bien se servir , ils affectent néanmoins de donner tellement à la liberté , qu'on diroit à les voir qu'ils sont tous égaux. Tandis que les petits Chefs des Etats Monarchiques se font porter sur les épaules de leurs sujets , & se font rendre beaucoup de devoirs ; ceux-ci n'ont aucune marque distinctive , ni Couronne , ni Sceptre , ni Gardes , ni haches Consulaires , qui puissent les faire discerner du commun peuple. Leur pouvoir ne paroît avoir rien d'absolu , & il ne semble pas qu'ils ayent aucune voye de coaction pour se faire obéir en cas de résistance. On leur obéit cependant , & ils commandent avec autorité ; leur Commandement à force de prieres , & l'obéissance qu'on leur rend , paroît entièrement libre. Cette liberté sert à retenir les Chefs , elle les engage à ne commander rien , qui puisse faire de la peine , & être suivi d'un refus ; elle sert aussi à engager les inférieurs à exécuter de bonne grace les ordres qu'on leur donne , en sorte qu'ils puissent se persuader à eux-mêmes , qu'ils obéissent moins parce qu'on leur commande , que parce qu'ils veulent bien faire ce qui leur est commandé. Le bon ordre se soutient

par ce moyen ; & dans l'exécution des choses , se trouvent réellement la correspondance des Chefs & des Membres , & une subordination , telle qu'on pourroit la désirer dans l'Etat le mieux réglé.

Bièn que les Chefs n'ayent aucune marque de distinction & de superiorité , qu'on ne puisse pas les distinguer de la foule par les honneurs qu'on devoit leur rendre , à l'exception de quelques cas particuliers , on ne laisse pas d'avoir pour eux un certain respect ; mais , c'est sur-tout dans les affaires publiques que leur dignité se soutient. Les Conseils s'assemblent par leurs ordres ; ils se tiennent dans leurs Cabanes , à moins qu'il n'y ait une Cabane publique , destinée uniquement pour les Conseils , & qui est comme une Maison de Ville ; les affaires se traitent en leur nom ; ils président à toutes sortes d'Assemblées ; ils ont une part considerable dans les festins , & dans les distributions generales ; on leur fait souvent des présents ; enfin ils ont certaines autres prérogatives , qui suivent la prééminence de leur Etat , comme aussi ils ont certains devoirs onereux , qui servent à contre-balancer les foibles avantages qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.

Des Ago-
rianders.

De peur que les Chefs n'usurpassent une autorité trop grande , & ne se rendissent trop absolus , on les a comme bridés , en leur donnant des Adjoints , qui partagent avec eux la Souveraineté.

de la Terre , & se nomment *Agoïanders* comme eux. Ces Agoïanders sont à peu près , ce qu'étoient dans leur origine les Ephores à Lacédémone , & les Cosmes dans l'Isle de Crète ; je dis dans leur origine , & avant que ceux-ci eussent usurpé une autorité , qui anéantit celle des Rois. Les Agoïanders sont subordonnés au Chef qui est à leur tête , & nommé *Roïander Gôa* pour marquer sa prééminence. Dans chaque Tribu , chaque famille particulière & distincte en a un , qui représente pour elle ; les femmes les choisissent , & le sont quelquefois elles-mêmes. Leur employ est de veiller plus immédiatement aux intérêts de la Nation ; d'avoir l'œil au Fisk ou Thrésor public ; de pourvoir à sa conservation , & de présider à l'usage qu'on doit faire de ce qui y est contenu. On les fait reconnoître dans les Conseils , quand on les a choisis ; mais on ne les produit pas chez les Nations alliées , ainsi qu'on a coûtume de le pratiquer pour les Chefs.

Après les Agoïanders , vient le Sénat , composé des Vieillards , ou des Anciens , nommés dans leur Langue *Agokstenha* : le nombre de ces Sénateurs n'est point déterminé : chacun a droit d'entrer au Conseil pour y donner son suffrage ; lorsqu'il a atteint cet âge de maturité , auquel on attribué la prudence & la science des affaires , comme une prérogative , & chacun , comme par-tout ailleurs , sçait s'y faire estimer , selon

Le Sénat,

476 MOEURS DES SAUVAGES
qu'il a plus ou moins d'habileté.

Les Guer-
riers.

Le quatrième & le dernier Corps , est celui des *Agoskenrhagete* , ou des Guerriers , composé des jeunes gens en état de porter les armes. Les Chefs des Tribus sont ordinairement à leur tête , quand ils ont fait leurs épreuves d'exercices militaires , & qu'ils sont capables de les commander. Mais , outre cela , ils reconnoissent encore pour Chefs de guerre , ceux qui s'y sont rendus recommandables , & qui ont pardevers eux des preuves de valeur , de conduite , & de service.

Affocia-
tions.

On m'a assuré qu'il y avoit entre-eux plusieurs autres sortes d'Associations particulieres , comme des Especes de Confraternité ; mais n'en étant pas assez instruit , je ne sçaurois dire , si ce sont des liaisons de pure amitié , ou dépendantes du Gouvernement , & de la Religion.

Dans tous les Etats on a été obligé de multiplier les Charges , quelque forme qu'ait eu le Gouvernement ; à mesure que le peuple se multiplioit , & devenoit plus difficile à gouverner par le grand nombre. C'étoit alors une nécessité de partager l'autorité avec la subordination requise , entre différentes mains , pour contenir les sujets dans le devoir. Les Iroquois ayant toujours été peu nombreux , n'ont pas eu besoin de cette multitude de Magistrats subalternes , qui ne doivent leur origine qu'au besoin indispensable qu'on en

a eu ailleurs. Leurs Chefs, & leur Sénat, leur ont toujours suffi, comme ils ont suffi à tous les peuples dans leurs premiers commencemens. Ils peuvent tous avoir part au Gouvernement sans s'embarasser; aucun n'est exclus du Sénat, dès que son âge lui donne entrée au Conseil; & ils sont par-là à l'abri des inconvéniens, qui naissent de l'ambition & des brigues, pour entrer dans des Charges, dont le Peuple est souvent la victime.

Les femmes sont toujours les premières qui dé-
 liberent, ou qui doivent délibérer, selon leurs Des Con-
seils.
 principes, sur les affaires particulières, ou communes. Elles tiennent leur Conseil à part, & en conséquence de leur détermination, elles donnent avis aux Chefs des matières qui sont sur le tapis, afin qu'ils en délibèrent à leur tour. Les Chefs, sur ces avis, font assembler les Anciens de leur Tribu; & si la chose dont on doit traiter, intéresse le bien commun, tous se réunissent dans le Conseil général de la Nation.

Les Guerriers ont aussi leur Conseil à part pour les matières qui sont de leur compétence: mais tous les Conseils particuliers sont subordonnés à celui des Anciens, qui est comme le Conseil supérieur.

Ce Conseil a des séances qui sont secrètes, & d'autres qui sont publiques. Les premières se tiennent pour délibérer sur leurs différens intérêts,

de quelque nature qu'ils puissent être, & les secondes, pour déclarer publiquement ce qui a été résolu, ou pour toutes les autres affaires de la Nation, qui demandent quelque solemnité, comme recevoir des Ambassadeurs, leur répondre, chanter la guerre, pleurer les morts, faire festin, &c.

On avertit en particulier pour le Conseil secret, ceux qui doivent s'y rendre; le feu de Conseil est toujours allumé, ou dans la Cabane publique, ou dans celles des Chefs, qui pour cette raison sont ordinairement de cinq, ou même de sept feux, c'est-à-dire, de quatre ou de six longueurs plus grandes, que celles qui n'ont qu'un feu.

Quoiqu'il n'y ait point de temps réglé pour la tenuë de ces Conseils, on s'y rend plus communément à l'entrée de la nuit. Ce Sénat n'a certainement rien de la Majesté auguste, qu'avoit la République Romaine immédiatement avant les Cefars; mais je crois bien qu'il ne cede en rien à celui de Rome même, au temps qu'elle alloit retirer de la charuë les Serrans & les Cincinnats, pour les faire Consuls & Dictateurs. C'est une troupe de crasseux assis sur leur derriere, accroupis comme des singes, & ayant leurs genoux auprès de leurs oreilles, ou bien couchés différemment le dos, ou le ventre en l'air, qui tous la pipe à la bouche, traitent des affaires d'Etat avec autant de sang froid & de gravité, que la

Honte d'Espagne, ou le Conseil des Sages à Venise.

Il n'y a gueres que les Anciens qui assistent à ces Conseils, & qui y aient voix délibérative. Les Chefs & les Agoianders auroient honte d'y ouvrir la bouche, s'ils ne joignoient à leur dignité le benefice de l'âge, & s'ils y assistent, c'est plutôt pour écouter, & pour se former, que pour parler. Ceux même des Chefs, qui sont les plus accredités, & par leur capacité, & par leur âge, déferent tellement par respect à l'autorité du Sénat, qu'ils ne font qu'exposer par eux-mêmes, ou par des gens qui sont à eux, le sujet qui doit être mis en délibération : après quoi ils concluent toujours, en disant, „ pensez-y vous autres Anciens, vous êtes les maîtres : ordonnez. „

La maniere de délibérer se fait avec beaucoup d'attrempance & de maturité. Chacun des opinans reprend d'abord la proposition en peu de mots, & étale toutes les raisons qui ont été alléguées pour & contre, par ceux qui ont opiné les premiers ; il dit ensuite son sentiment particulier, & finit par ces paroles : „ Voilà ma pensée touchant le sujet de nôtre Conseil. „ A quoi ceux de l'Assemblée répondent *hoo*, ou bien *etho* : c'est-à-dire, voilà qui est bien. N'importe qu'il ait bien, ou mal dit.

Après leur délibération, sur quelque chose que ce soit, il n'y a presque point de raison du pour & du contre, qu'ils n'ayent vûe & pesée :

& quand ils veulent rendre compte de leur décision, ils la rendent si plausible, qu'il est difficile de ne pas donner dans leur sens. En general, on peut dire qu'ils sont plus patients que nous pour examiner tous les tenans & tous les aboutissans d'une affaire : ils s'écoutent avec plus de tranquillité, quand ils parlent les uns les autres : ils ont plus de déférence & de politesse à l'égard de ceux qui ont avancé des sentimens opposés aux leurs, ne sçachant ce que c'est que couper la parole à celui qui parle, encore moins disputer avec chaleur : ils ont plus de sang froid, moins de passion, du moins apparente, & se portent tous avec plus de zele pour le bien public : aussi est-ce par une politique des plus raffinées qu'ils ont pris le dessus sur les autres Nations ; qu'ils ont surmonté les plus belliqueuses, après les avoir divisées ; qu'ils se sont rendus formidables aux plus éloignées, & qu'ils se maintiennent aujourd'hui dans une Neutralité tranquille entre les François & les Anglois, dont ils sçavent se faire craindre, & se faire rechercher.

Ce que je dis de leur zele pour le bien public, n'est cependant pas si universel, que plusieurs ne pensent à leurs interêts particuliers, & que les Chefs principalement, ne fassent jouer plusieurs ressorts secrets pour venir à bout de leurs intrigues. Il y en a tel, dont l'adresse jouë si bien à coup sûr, qu'il fait délibérer le Conseil plusieurs jours de suite, sur une matiere dont la détermination

nation est arrêtée entre lui & les principales têtes , avant d'avoir été mise sur le tapis. Cependant comme les Chefs s'entre-regardent , & qu'aucun ne veut paroître se donner une supériorité , qui puisse piquer la jalousie , ils se ménagent dans les Conseils plus que les autres ; & quoiqu'ils en soient l'ame , leur politique les oblige à y parler peu , & à écouter plutôt le sentiment d'autrui , qu'à y dire le leur ; mais chacun a un homme à sa main , qui est comme une espece de Brulot , & qui étant sans consequence pour sa personne , hazarde en pleine liberté tout ce qu'il juge à propos , selon qu'il l'a concerté avec le Chef même pour qui il agit , avant que d'entrer dans le Conseil.

Ce sont communément les Orateurs qui font ce personnage ; les Chefs sçavent se prévaloir avec avantage de leur esprit , & de la facilité qu'ils ont à parler , & à dire tout ce qu'ils veulent.

Des Ora-
teurs.

Mais c'est principalement dans les Conseils publics , & dans les actions solennelles , que les Orateurs paroissent avec éclat. Eux seuls y parlent : leur employ consistant proprement à énoncer toutes les affaires qui ont été agitées dans les Conseils secrets , à déclarer le résultat de toutes les délibérations , & à porter la parole avec autorité au nom de tout le Village , ou de toute la Nation.

Ce caractère n'est pas aisé à soutenir. Il demande une grande capacité, la science des Conseils, une connoissance entière de tous les usages de leurs Ancêtres, de l'esprit, de l'expérience, & de l'éloquence. On n'examine point, dans le choix qu'on en fait, s'ils sont d'une Cabane considérable; on ne fait attention qu'à leur mérite personnel, & à leurs talens. Il est rare de trouver des Sujets qui remplissent ce poste dignement; à peine s'en trouve-t-il un ou deux dans un Village, qui l'occupent d'une manière passable; souvent ils sont obligés de recourir à ceux des autres Villages, & ils ne négligent rien pour attirer ceux des Etrangers, qui sont capables de bien exercer cet employ, & qui s'y sont fait quelque réputation.

Les discours de ces Orateurs ne consistent point en de longues harangues, composées sur le modèle de celles de Demosthene, ou de Ciceron: les Iroquois, comme les Lacedemoniens, veulent un discours vif & concis; leur style est cependant figuré, & tout métaphorique: il est varié selon le différent caractère des affaires: en certaines occasions, il s'éloigne du langage ordinaire, & ressemble à nôtre style du Palais: en d'autres, il est soutenu d'une action plus vive, que celle de nos Acteurs sur le Theatre: ils ont en cela quelque chose de fort mimique; ils parlent autant du geste que de la voix, & ils représentent les choses si naturellement, qu'elles sem-

blent se passer sous les yeux des Auditeurs.

L'Orateur a autour de lui une ou deux personnes pour lui rappeler ce qu'il doit dire , pour lui rafraîchir la memoire sur ce qui a été conclu , & pour veiller à ce qu'il dise les choses de suite & par ordre ; ce qui se fait néanmoins avec décence , & sans qu'on l'interrompe.

Mais , lui-même durant son discours , il a soin de demander de temps en temps à l'Assemblée , s'il a bien énoncé les choses de la maniere dont on doit les entendre , & qu'elles ont été arrêtées ; & quelques-uns du Conseil lui répondent par un *etho* d'approbation. Il profite aussi de quelques pauses pour consulter ses Assesseurs. Après son rapport suit le *nio-hen* , qui est le cri general de consentement. Il se pratique de cette sorte. Un des Anciens crie *nio-hen* ? Tous les autres répondent *nio*. Cela se fait ainsi trois fois au nom de chaque Tribu. C'est-là une espece de formule pour demander à tout le monde s'il est content : mais elle n'est proprement que pour la forme ; car tout le monde répond qu'oüi. Elle semble pourtant instituée , de maniere qu'elle puisse donner lieu à ceux qui jugeroient à propos de faire quelque acte de représentation ou de protestation.

Les femmes ont leurs Orateurs , qui parlent pour elles dans les Conseils publics. Quelquefois aussi elles choisissent un Orateur parmi les hommes , qui parle comme s'il étoit une femme , & qui en soutient le personnage : mais cela ne se

fait guerres que dans les Ambassades, ou dans les Assemblées des Nations.

Lorsque les Orateurs ont de l'esprit & du sçavoir faire, ils acquierent beaucoup de crédit & d'autorité. Le célèbre Garakontié, qui a si bien servi la Religion, & la Colonie Françoisise, n'étoit qu'un Orateur à Onnontagué : & cet homme étoit si respecté des siens, qu'il manioit les cinq Nations Iroquoises à son gré. Nous lisons des Lyciens qu'ils avoient parmi eux de semblables Orateurs, lesquels étoient pareillement fort accredités, lorsqu'ils avoient assez de mérite pour se faire valoir. Du temps de la guerre des Triumvirs, ce fut un de ces Orateurs, nommé Naucratus, qui empêcha les Lyciens d'entrer dans l'alliance de Brutus, & de Cassius, qui les obligea à défendre l'entrée de leur pais, par la force des armes, aux troupes de ces deux célèbres meurtriers de Cesar ; & qui par-là fut cause de la ruine des Xanthiens, dont nous avons déjà parlé.

Plutarch. in
M. Bruto.

Des Affai-
res.

Les hommes étant par-tout les mêmes, & naissant avec les mêmes qualités bonnes ou mauvaises, les affaires qui se traitent dans le Conseil des Sauvages, sont aussi à peu près de même nature, que celles qui occupent en Europe nôtre Jurisprudence & nôtre politique. Il y en a de purement civiles & de police, de criminelles, & d'autres qui sont proprement des affaires d'Etat : comme faire la guerre, ou la paix, envoyer des Ambas-

fadeurs , ou en recevoir , contracter de nouvelles alliances , ou affermir les anciennes.

Par bonheur pour eux , ils ne connoissent ni Code , ni Digeste ; ni Avocats , ni Procureurs , ni Sergens : si , avec cela , ils n'avoient point leurs Jongleurs , qui sont de très-mauvais Medecins , ne seroient-ils pas les gens du monde les plus heureux ? S'ils ont des procès , ils n'en mangent pas le fonds en chicannes ; ayant peu à gagner ou à perdre , ils ont peu d'interêt à plaider ; ils n'ont aussi personne , qui trouve son profit à immortaliser leurs querelles par des longueurs affectées ; leurs petits démêlés sont bien-tôt vidés par arbitrage. Mais il faut leur rendre cette justice ; leurs demêlés sont rares ; quand ils arrivent , ils finissent en peu de temps , ou par la raison , à laquelle ils se rendent dès qu'on la leur fait connoître , ou par déference pour les personnes , qui s'entremêlent pour les raccommo-der , ou même en cédant volontiers leurs droits , plutôt que de s'obstiner à contre-temps , sur-tout quand ils ont affaire à des esprits , qui veulent l'emporter de hauteur.

Affaires
Civiles.

Le respect humain qui les fait beaucoup agir , ne sert pas peu à entretenir leur union. Un chacun regardant les autres comme maîtres de leurs actions , & d'eux-mêmes , les laisse se conduire à leur guise , & ne pense qu'à soy. Je les ai souvent admirés sur ce point , & il faut convenir

qu'ils évitent par ce moyen une infinité de querelles. Ils ont outre cela un sang froid admirable, & ne sçavent ce que c'est qu'éclatter en injures : je ne me souviens pas de les avoir vûs en colere, particulièrement les hommes, qui croiroient se dégrader s'ils laissoient paroître de l'é-motion. Ils poussent la chose si loin, qu'un homme de sens rassis se laissera battre par un yvrogne, à toute outrance, sans se défendre le moins du monde, sur-tout s'il est apperçû, & parce qu'il croit indigne de lui de se fâcher, & encore plus indigne d'imputer à un autre une action, dont il ne le croit pas le maître, parce qu'il n'est point à foy.

Ce n'est pas qu'il n'arrive parmi eux du desordre, que l'envie, la cupidité, la vengeance, & les autres passions ne les fassent mouvoir comme les autres hommes; mais cela est peu frequent; encore faut-il, quand ils ont quelque mauvais coup à faire, qu'ils s'enyvrent, ou fassent semblant de s'enyvrer pour executer leur dessein. Ils croient avoir alors une excuse légitime, en disant, qu'ils n'avoient point d'esprit, qu'on doit s'en prendre moins à eux qu'à la bouteille, qui le leur a ôté, & cette excuse est assez communément reçüe.

Affaires
Criminel-
les.

La décision des Affaires Criminelles appartient immédiatement à ceux de la Cabane des coupables, par rapport aux coupables même, quand

quelqu'un d'une Cabane en a tué un autre de la même Cabane. Comme on suppose qu'ils ont droit de vie & de mort les uns sur les autres, le Village semble ne prendre nul intérêt au désordre qui est arrivé. On présume que celui qui a été tué, l'a été légitimement : qu'il ne devoit être plus cher à personne qu'au meurtrier : & par conséquent que celui-ci ne s'est porté à cet excès que par des raisons fortes, qu'il n'est pas permis d'examiner à ceux qui lui sont étrangers. On lui porte même compassion d'avoir été dans la triste nécessité d'user de cette violence contre son propre sang ; & s'il y a en cela quelque faute punissable, c'est au reste de la famille à voir s'ils s'accoutument de ce qui s'est passé, ou s'ils aiment mieux le dissimuler.

Les Juifs avoient sans doute une pareille Jurisprudence dans des cas semblables. Cela paroît par la parabole de cette femme de Thecûé, dont Joab se servit pour obliger le Roy David à rappeler son fils Absalon, qui étoit en exil depuis le meurtre qu'il avoit commis dans la personne de son frere Amnon. Cette femme suppose qu'elle avoit deux enfans, qui ayant pris querelle, s'étoient battus, de sorte que l'un avoit été tué, & qu'il ne lui restoit plus dans sa viduité, que cet autre malheureux enfant, lequel étoit le meurtrier de son frere ; elle se plaint qu'on ne vouloit pas même lui laisser cette triste consolation ; & que les parens jettant des yeux de con-

Lib. 2. Reg.
cap. 14.

voitise sur un héritage qui devoit leur revenir, la perfecutoient afin qu'elle leur livrât ce fils criminel, qui lui restoit, pour le faire mourir, selon le droit qu'ils avoient d'en faire justice; ce qui l'obligeoit de recourir à l'autorité supérieure du Pere commun, représenté dans le Prince, pour empêcher l'effet d'un Arrêt, lequel l'auroit plongée dans la dernière affliction, & dans une extrême pauvreté.

Dans leurs familles, quoiqu'ils s'entre-aient beaucoup, & qu'ils ne se soutiennent que par le grand nombre, néanmoins, si quelqu'un d'entr'eux les deshonne, & les rend odieux dans le Village par des actions indignes, ils ne tardent pas à s'en défaire pour se mettre à couvert de la haine publique.

Ce droit de vie & de mort, que ceux d'une Cabane semblent avoir les uns sur les autres, est encore plus sensible dans la coutume qu'ils avoient, il n'y a pas long-temps, & qu'ils n'ont pas encore entièrement perduë, de tuer leurs vieillards, lorsque l'âge les rendoit tout-à-fait inutiles. C'étoit une Loy generale chez certains Peuples Barbares de l'antiquité, comme les Cyaniens, les Tybarniens, les Erules, les Massagetes, &c. de les faire mourir avant l'âge de soixante ou de soixante-dix ans, soit qu'ils ne voulussent point parmi eux conserver des mortes-payes, qui consumassent le peu qui restoit aux autres pour vivre: soit qu'ils se persuadassent rendre service à ceux

Ælian. de
Cois, Lib. 3.
Sext. Emp. de
Tybaren.
Procop. de
Erulis, Lib.
2. de bello
Gothico.
Stobæus de
Massag.
Serm. 122.

ceux qu'ils faisoient ainsi périr, en leur épargnant par une mort prompte & courte, la tristesse & les ennuis d'un âge avancé, dont les infirmités peuvent être regardées comme une mort continue. Cela a été, dit-on, une Loy generale parmi quelques Peuples de l'Amérique, & une de nos dernieres Relations porte, qu'il y a une Nation, où il n'est pas même permis de laisser passer aux femmes l'âge de trente ans; ce qui paroîtra sans doute bien rigoureux à celles qui veulent encore être jeunes dans un âge bien plus avancé.

Quoique ce ne soit pas un usage si general & si universel parmi les Peuples Sauvages que nous connoissons, cela arrive néanmoins assez souvent dans l'Amérique Septentrionale.

Il déplaît dans les familles, que ces Vieillards, qui n'ont plus d'esprit que pour la vie animale, aillent de Cabane en Cabane, sous le prétexte de rendre visite, y chercher à manger, comme s'ils n'en avoient point chez eux, ce qui souvent est très-vrai; car ils les laissent manquer de tout, & alors ils ne se font point un scrupule d'en délivrer le monde, sous le spécieux prétexte que ces Vieillards ne font plus que souffrir, & être incommodés à eux-mêmes, & aux autres. On m'a assuré cependant que cela ne se pratiquoit que dans les Cabanes pauvres, & à l'égard des misérables qui n'ont point de protection.

Les Algonquins, & les autres Nations errantes, sont beaucoup plus sujettes à cette inhumana-

nité, parce qu'étant presque toujours en voyage, & plus souvent réduites à la faim, l'incommodité de ces Vieillards qu'il faut porter & nourrir, fans qu'ils puissent s'aider en rien, devient alors plus sensible. Ces pauvres malheureux font souvent les premiers à dire à celui qui les porte, mon petit fils, je te donne bien de la peine, je ne suis plus bon à rien, casse-moi la tête. On ne les écoute pas toujours; mais quelquefois aussi il arrive que le jeune homme épuisé de lassitude & de faim, répond froidement : tu as raison, mon grand-pere. Il décharge en même temps son paquet, prend sa hache, & casse la tête au bon homme, qui sans doute est fâché interieurement d'être pris au mot.

L'affaire change bien de nature, si le meurtre a été commis à l'égard d'une personne d'une Cabane différente, d'une autre Tribu, d'un autre Village, & encore plus d'une Nation étrangere; car alors cette mort funeste interesse tout le Public; chacun prend fait & cause pour le défunt, & contribuë en quelque chose pour *refaire l'esprit*, (c'est leur expression) aux parens aigris par la perte qu'ils viennent de faire; tous s'interessent aussi pour sauver la vie au criminel, & pour mettre les parens de celui-ci à couvert de la vengeance des autres, qui ne manqueroit pas d'éclatter tôt ou tard, si on avoit manqué à faire la satisfaction prescrite, dans des cas semblables, par leurs loix, & par leurs usages.

On fournit donc aussi-tôt jusqu'à soixante présens, qu'un des Chefs présente lui-même, faisant un discours à chaque présent qu'il offre. Une partie de la journée se passe à cette cérémonie. De ces soixante présens, les neuf premiers se mettent entre les mains des parens pour ôter de leur cœur toute aigreur, & tout désir de vengeance. Les autres sont suspendus à une perche au-dessus de la tête du mort. Les neuf premiers présens sont les plus considérables, & quelquefois de mille grains de porcelaine chacun. Le Capitaine haussant la voix, & parlant au nom du coupable, dit, tenant en main le premier présent : Voilà avec quoi je retire la hache de la playe, & je la fais tomber de la main de celui qui voudroit venger cette injure. Au second, il dit : Voilà avec quoi j'essuye le sang de la playe. Ces deux présens sont pour témoigner le regret qu'a le meurtrier de l'avoir tué, & qu'il seroit prêt de lui rendre la vie aux dépens de la sienne, si cela étoit en son pouvoir. Ensuite, comme si la Patrie elle-même, avoit reçu le coup mortel, qui a frappé le défunt, il ajoûte au troisième présent : Voilà pour remettre le païs en état. Au quatrième : Voilà pour mettre une pierre au-dessus de l'ouverture, & de la division de la terre, qui s'étoit faite par ce meurtre : c'est-à-dire, qu'ils prétendent par ces deux présens réunir les cœurs, & les volontés qui avoient été divisées. Le cinquième présent se fait pour applanir les che-

mins, & pour en ôter les broffailles, afin qu'on puisse désormais aller & venir d'un lieu à un autre, en toute sûreté, & fans craindre aucune embûche.

Les quatre autres s'adressent immédiatement aux parens pour les consoler, & essuyer leurs larmes. Voilà, dit-il, au sixième, de quoi donner à fumer du Tabac, lequel a la vertu de tranquilliser, à ceux qui prennent le principal intérêt à cette mort. Au septième: Voilà pour leur remettre entièrement l'esprit. Le huitième est pour donner une medecine à la mere du défunt, & pour la guérir de la maladie que lui cause la mort de son fils. Le neuvième enfin, est pour lui étendre une natte, sur laquelle elle puisse reposer doucement, pendant le temps de son deuil.

Les présens qui sont étalés sur la perche, sont comme un surcroît de consolation, & représentent toutes les choses dont le mort se servoit pendant sa vie. L'un s'appelle sa robe, l'autre son arc, ses flèches, son carquois, son sac à petun, son canot, son aviron, & ainsi du reste.

Dès que les présens sont acceptés, les parens se regardent comme pleinement satisfaits. Mais s'il arrive, qu'avant le temps de la satisfaction, ils se vengent sur le meurtrier, ou sur quelqu'un de sa famille, toute la peine retombe de leur côté. Les premiers sont délivrés de leur obligation, & c'est à eux qu'on est en devoir de satisfaire par autant de présens, qu'ils en auroient fait eux-mêmes.

Le Pere de Brebeuf, de qui j'ai recueilli tout ce que je viens de rapporter, qu'il avoit vû pratiquer lui-même pendant son séjour chez les Hurons, assure que les Loix étoient autrefois beaucoup plus rigoureuses ; & qu'outre les soixante présens qu'on faisoit au nom du coupable, celui-ci étoit obligé de subir une peine personnelle, qui étoit presque aussi insupportable que la mort même. On étendoit le corps du mort sur des perches en l'air, & le meurtrier étoit contraint de se tenir dessous, & de recevoir sur soi le pus qui découloit du cadavre. On lui mettoit un plat à côté de lui pour sa nourriture, lequel étoit bientôt rempli de l'ordure qui tomboit d'en haut ; & pour obtenir que ce plat fut un peu écarté, il lui en coûtoit un présent d'un collier de sept cens grains de porcelaine. Enfin il restoit lui-même dans cette violente situation, autant de temps qu'il plaisoit aux parens du défunt, à qui il falloit faire encore un présent nouveau, après avoir obtenu leur consentement pour en sortir.

Relation de
la Nouvelle
France 1636.
2. Part: ch. 2.

Cette coûtume ne s'observoit plus du temps du Pere de Brebeuf. Aujourd'hui même le nombre des présens est diminué. Le coupable est en sûreté dès que les présens sont acceptés ; mais s'il est sage, il ne tarde point à s'absenter, sur-tout si la famille du défunt est puissante, afin d'éviter les occasions qui pourroient causer un nouvel incident. Il prend le prétexte d'aller en guerre pour remplacer le défunt par un esclave, & ne revient

qu'après que le temps a diminué la sensibilité de la perte qu'il a causée.

Un homme, qui pense que le crime qu'il va commettre, doit intéresser tout son Village par le nombre des présens qu'on est obligé de fournir, & où tout le Public contribuë, doit, s'il est capable de réflexion, avoir bien de la peine à se déterminer à une action qui devient onereuse à tout le monde; & cette espece de satisfaction paroîtra sans doute l'effet d'une admirable politique, laquelle est capable de contenir les hommes les plus emportés.

Lorsque les parens ne veulent pas se contenter des présens destinés pour la satisfaction, une regle assez universellement suivie chez le plus grand nombre des Nations de l'Amérique Septentrionale, c'est en essuyant les larmes, & en faisant les présens accoutumés de livrer encore aux parens du mort le meurtrier, pour tenir chez eux la place qu'y occupoit celui qu'il a tué : c'est-à-dire, qu'on le leur livre comme un véritable esclave, dont on leur met la vie entre les mains. Quoique ceux-ci semblent par-là être les maîtres de le faire mourir, ils n'en viennent pourtant jamais à cette extrémité, dont le Village pourroit leur sçavoir mauvais gré. Il s'en trouve aussi, qui se contentent de la présentation de l'esclave, & de la soumission qu'on leur en fait, en se dépouillant du droit qu'on avoit sur lui, & qui refusent de le recevoir, pour ne pas avoir toujours devant

les yeux un objet aussi désagréable, que doit l'être, par exemple, pour une mere, l'assassin de son fils; mais le plus grand nombre des femmes adoptent véritablement ces sortes d'esclaves, & commencent à les regarder dès qu'ils leur sont livrés avec les mêmes yeux qu'elles regardoient cet enfant qu'elles ont perdu, qui étoit tout ce qu'elles avoient de plus cher, & tout le soutien de leur Cabane; & elles ont pour eux dans la suite les mêmes égards que si c'étoit leur propre fils. Les Sauvages Meridionaux ont, dit-on, une Jurisprudence à peu près semblable. Le meurtrier d'un homme établi, étant obligé d'épouser sa veuve, & d'adopter les enfans de son premier mari. Je ne garantirai rien sur cet article par rapport aux Sauvages Caraïbes; les Auteurs étant peu entrés dans le détail de leur Gouvernement, & de leur Police.

Il est des occasions où le crime est si noir, qu'on n'a pas tant d'égard pour garantir le meurtrier, & où le Conseil usant de son autorité suprême, prend soin d'en ordonner la punition. Il me souvient à ce sujet d'une petite aventure qu'ils m'ont racontée eux-mêmes, & qui servira à mieux faire connoître, quelle est sur cela leur pratique.

Une jeune femme broüillée avec son mari, pour je ne sçais quel sujet, en fut abandonnée. Le temps de la chasse étant venu, n'ayant plus de mari qui pût l'y conduire, elle pria ses freres de vouloir bien la mener avec eux, ce qu'ils firent

volontiers. Un jour que cette femme alloit puiser de l'eau à une fontaine, qui étoit au pied d'un grand rocher escarpé à pic, & peu éloignée de son Cabanage, elle apperçût dans la clarté des eaux de cette fontaine la tête d'un homme, qui débordoit du haut du rocher où il étoit couché en sentinelle. Elle reconnut bien son mari, & se retira sans faire semblant de rien. Dès qu'elle fut de retour dans sa Cabane, elle raconta à ses freres ce qu'elle avoit vû. Ceux-ci soupçonnerent aisément, que le mari n'étoit-là que pour se venger de sa femme, & qu'ainsi ils recevraient bien-tôt quelque insulte de sa part. En effet ils furent attaqués la nuit suivante pendant leur sommeil. La femme plus attentive que les autres, ou avoit déjà pourvû à son salut, ou se sauva pendant le temps de l'attaque, avec le plus jeune de ses freres, qui étoit un enfant de 14. à 16. ans. Elle se retira dans le creux d'un arbre, qui joignoit sa Cabane, d'où elle entendit tout ce qui s'y passa. Ses freres, après une légère résistance, furent tous égorgés. Il déplaisoit fort au mari que sa femme lui eut échappé; mais il se flattoit, que quand le jour seroit venu, il la rejoindroit en suivant ses Pistes. Par bonheur pour elle, il la chercha au loin; & après avoir visité bien des arbres, & fait bien des pas inutiles, il partit delà avec sa troupe, sans esperance de la trouver.

Après leur départ, la femme se mit aussi en marche avec le seul frere qui lui restoit, en cou-
pant

pant par les bois tout droit au Village. Les meurtriers s'y rendoient aussi, parce que la chasse étoit sur sa fin, & qu'ils avoient profité de celle des malheureux qu'ils avoient assassinés. Ils étoient pleins de confiance, s'assurant, que quand bien même cette femme pourroit se rendre, elle ne les auroit pas reconnus, & qu'elles les auroit pris pour un parti de Guerriers ennemis.

Cette pauvre malheureuse n'étoit pas tranquille dans sa retraite, la peur lui faisoit prendre toutes sortes de précautions. Elles ne lui furent pas inutiles. Après quelques journées de marche, elle monta sur un pin fort touffu, avec son frere, pour y passer la nuit. Le mari & ses compagnons vinrent un moment après cabaner au pied du même arbre. Il survint un incident ridicule, qui pensa devenir funeste, & qui lui fit croire, à n'en pouvoir pas douter, qu'elle étoit découverte, ou qu'elle le seroit infailliblement. Dans cette mortelle inquiétude, la nuit lui parut bien longue; cependant elle fut assez heureuse pour échapper à cette nouvelle aventure.

Les Chasseurs décamperent dès le matin, & la femme, à qui la crainte donnoit des aîles, prit un autre chemin plus court, & arriva la première au Village, où elle donna secrettement avis à sa famille de tout ce qui s'étoit passé.

Sur ces nouvelles, on fit assembler le Conseil fort secrettement. La femme y donna des indices certains de la verité du fait; & elle dit, entr'au-

tres choses , que l'un des meurtriers avoit été mordu considérablement à la main par un de ceux qui avoient été tués. Le crime parut trop horrible , & d'une trop grande conséquence pour le laisser impuni , & la vengeance en fut sur le champ résolue .

On sçavoit déjà au Village que les Chasseurs étoient sur le point d'arriver ; ils avoient envoyé avertir ceux de leur famille de venir au-devant d'eux , selon la coutume , pour leur aider à porter leur chasse , & leur bagage. En même temps que ceux-ci partirent , on députa par un ordre secret du Conseil , sous le prétexte de se réjouir de leur retour , & pour les prier de faire diligence , parce que ce jour-là même , un des considérables du Village faisoit festin au nom d'un de ceux de leur troupe.

Les Chasseurs ne manquèrent pas de se rendre le soir. Ils entrèrent dans la Cabane du Conseil où le festin étoit préparé. On leur fit les civilités ordinaires : on leur demanda leurs aventures : quelqu'un apperçevant en même temps la main de celui qui avoit été mordu , enveloppée , lui demanda , comme sans dessein , ce que c'étoit ; il répondit froidement , qu'il avoit été mordu par un Castor. Alors on produisit la femme & l'enfant , qui étoient cachés au fonds de la natte. La femme raconta publiquement tout ce qui s'étoit passé , sans en oublier la moindre circonstance. Dès qu'elle eut fini , de jeunes gens apostés , &

assis entre les meurtriers étonnés , les poignardent , sans qu'ils se missent en devoir de faire aucune résistance.

Le Conseil ayant ainsi résolu la mort de quelqu'un , on le fait mourir de la manière dont je viens de le dire , en le poignardant sur la natte même , ou bien à l'entrée de la Cabane , qui est un endroit fort obscur ; ou bien on l'attire , sous quelque prétexte , hors du Village , & on lui casse la tête à quelques pas de la palissade.

Pour ce qui est de ceux qui se sont rendus odieux au Village , pour des raisons qu'on ne veut pas expliquer , comme , quand ils se sont fait connoître par de fréquens larcins , qu'ils troublent les mariages , la paix des familles , qu'ils se mêlent de trop d'affaires , qu'ils entretiennent au dehors quelque correspondance suspecte , on les accuse de jeter des sorts , & de donner des malélices.

Cette réputation étant bien établie , on n'attend plus que l'occasion favorable d'éclater. Afin de dissimuler davantage le dessein qu'on a formé , on ne s'adresse pas immédiatement à celui , ou à celle , dont la perte est déterminée ; mais le Conseil envoie chercher en première instance quelques personnes qui ayent la même réputation , dont il y a toujours un bon nombre au Village. On exhorte d'abord celles-ci avec douceur à déclarer leurs crimes , & leurs complices. Pour peu qu'elles se fassent prier , on fait mine de leur ap-

pliquer les fers rouges , qui font une violente question. La crainte des tourmens , ou l'esperance de s'en délivrer , leur fait nommer indifferemment innocens & coupables ; mais tout ce qu'elles disent , est regardé comme autant de calomnies , jusqu'à ce que par hazard , ou autrement , elles ayent nommé la personne qu'on veut perdre. Alors on se fait de celle-ci , on la traite de la même maniere , pour lui faire avouer qu'elle est coupable ; les Accusateurs ne lui manquent point ; elle seule a fait tous les maux du Village , elle a tué la mere de l'un , le frere de l'autre , on l'a vûë jeter du feu par la bouche , fouïller dans les sepultures , roder au-tour des Cabanes , &c. Il ne lui en faut pas tant pour avoir merité la mort , qu'on lui fait souffrir en la brûlant comme un esclave , si par pitié on ne la poignarde ; ou on ne l'affomme.

Les parens n'oseroient rien dire dans ces sortes d'occasions , & n'ont qu'à se reprocher de n'en avoir pas fait justice eux-mêmes. On a cependant quelquefois cette attention pour eux , qu'on les prévient pour leur demander s'ils abandonnent celui que le Village veut faire mourir ; & cela est en même temps une civilité d'une part , & une politique de l'autre , pour se défaire aussi de ceux-là , s'ils avoient la moindre pensée de s'en ressentir. Les parens à qui l'on fait ces sortes de propositions , n'ont garde de n'y pas donner les mains ; & ceux qui ont le courage de tenir ferme ,

s'il s'en trouve, ou sont poignardés eux-mêmes à l'entrée de la Cabane, ou pourvoyent à leur sûreté par la fuite pour n'en pas courir le risque.

C'est ainsi que ces Peuples, sans avoir de Loix écrites, ne laissent pas d'avoir une justice rigoureuse dans le fonds, & de se tenir en respect les uns les autres, par la crainte qui oblige les particuliers à veiller sur leur propre conduite, pour ne pas troubler l'ordre & la tranquillité publique; ce qui est le but de tout bon Gouvernement.

Les Affaires d'Etat sont celles, qui emportent la principale attention. La défiance continuelle où ils sont de leurs Voisins, leur fait avoir toujours l'œil au guet pour profiter de toutes les conjonctures favorables, ou de mettre le désordre parmi eux sans y paroître, ou de se les attacher en se rendant nécessaires. Leur prudence a sur ce point des ressorts infinis, qui sont toujours dans le mouvement & dans l'action: & tandis qu'ils ménagent leurs Alliés par des visites fréquentes, & par tous les devoirs d'une civilité réciproque, ils sont toujours occupés au-dedans, à réfléchir sur tout ce qui se passe, à observer, & à délibérer sans cesse sur les moindres événements, à former leurs jeunes gens aux affaires, à leur apprendre le style de leurs Conseils, la Tradition orale qu'ils conservent de l'histoire de leur pais; de la vertu de leurs Ancêtres, & à entrete-

Des Affaires
d'Etat.

nir en eux cet esprit martial, qui fait leur tranquillité pendant la paix, & leur supériorité pendant la guerre.

De la Porcelaine.

Toutes les affaires se traitent par des branches, & par des colliers de Porcelaine, qui leur tiennent lieu de paroles, d'écritures, & de contrats.

La Porcelaine dont nous parlons ici, est bien différente de ces ouvrages de Porcelaine, qu'on apporte de la Chine & du Japon; ou de ce qu'on appelle en France Porcelaine de Nevers, qui sont des ouvrages factices, & dont la matière est une terre blutée & préparée. Celle-ci est tirée de certains coquillages de mer, connus en général sous le nom de Porcelaines, & distingués par différents noms particuliers que leur donnent les curieux, & qui sont déterminés par la diversité de leurs espèces, de leurs figures, & par la variété de leurs couleurs, lesquelles sont quelque chose de si agréable à l'œil, qu'elles peuvent être regardées comme une des plus grandes merveilles de la Nature, & comme une des plus charmantes productions de l'Océan. Celles dont nos Sauvages se servent, sont canelées, & semblables pour leur figure aux coquilles de S. Jacques, excepté néanmoins qu'elles sont un peu plus allongées, qu'elles se terminent un peu plus en pointe, & qu'elles n'ont point ces oreillettes ou avances, qui se trouvent à côté de la charnière, où les

deux écailles s'emboitent, & se joignent ensemble. La chair en est moins délicate que celle de nos huîtres communes & ordinaires ; mais en récompense leurs Nacres sont si lissées en dedans & en dehors, & leurs couleurs sont si vives & si belles, qu'on ne voit rien de plus beau dans cette espèce.

On les trouve sur les Côtes de la Virginie, & de la Nouvelle Angleterre, où les Sauvages qui habitoient sur ces bords, les mettoient en œuvre, & en faisoient un grand commerce. Aujourd'hui, soit que les eaux-de-vie des Européens aient presque détruit ces Nations, comme elles en ont anéanti plusieurs autres ; soit que les guerres des Iroquois les aient presque entièrement dissipées, la Porcelaine est devenuë plus rare, & ne se travaille plus aussi proprement qu'autrefois.

Ces coquillages de mer, dont la Porcelaine est faite, sont la *Concha-Veneræ*, ou *Cytherea* des Anciens. Les Grecs les appelloient *χοιέλαι*, & des mots latins, *Porca*, *Porcella*, on a formé celui de *Porcellana*, porcelaine ; non pas à cause de la figure de ces coquillages, comme le dit Vossius : mais, à ce que je crois, à cause de l'usage qu'on en faisoit autrefois par modestie, pour cacher sa nudité, dans les temps où les hommes n'étoient presque pas mieux habillés, que les statuës qui nous restent de la main des Grecs. Les Sauvages en font encore aujourd'hui le même usage en plusieurs endroits de l'Amérique, & se servent pour

Vossius de
Orig. &
Prog. Idolot.
Lib. 4. cap.
35. p. 71.

Lopes de Go-
mara, Hist.
Gener. de
Ind. Lib. 3.
cap. 18.

cet effet. ou des coquillages entiers, ou de Porcelaine travaillée; mais ils en font encore un plus grand usage pour satisfaire à leur vanité, s'en servant pour faire divers ornemens, dont ils ont coutume de se parer.

Lery, Hist.
du Brésil,
ch. 8. p. 106.

Le Sieur de Lery, dans son Histoire du Brésil, nous fait connoître, que de son temps la mode étoit encore en France parmi les femmes, de porter quelques ornemens faits de ces coquillages de mer travaillés; car après avoir décrit, de quelle maniere les Bresiliens mettent en œuvre une grosse coquille, appelée *Vignol*, ou Escargot de mer. Il ajoute: » C'est à mon avis, ce » qu'aucuns appellent Pourcelaine, de quoi nous » voyons beaucoup de femmes porter des ceintures par-deçà, & en avois plus de trois brasses, d'aussi belles qu'il s'en puisse voir, quand j'arrivai en France.

Quoique le Commerce ne soit encore parmi ces Peuples, comme il l'étoit dans son origine, qu'un pur troc de denrées contre denrées; cette Porcelaine peut être regardée aussi comme une espece de monnoye, ainsi que certains petits coquillages de mer le sont encore en quelques endroit de l'Inde Orientale, & chez les Negres de l'Afrique. Les Sauvages n'ont rien de plus précieux que leur Porcelaine: ce sont leurs bijoux, leurs pierreries. Ils en comptent jusqu'aux grains, & cela leur tient lieu de toutes les richesses.

Il y a de la porcelaine de deux sortes; l'une est

est blanche , & c'est la plus commune. On se sert de celle-là plus universellement , pour faire quantité d'ouvrages , dont les hommes & les femmes ont coûtume de s'orner. L'autre est d'un violet obscur , elle est beaucoup plus recherchée que la première ; & plus elle tire sur le noir , plus elle est estimée.

La porcelaine , qui sert pour les affaires d'Etat , est toute travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce , & gros à proportion. On les distribuë en deux manieres , en branches , & en colliers. Les branches sont composées de cylindres , enfilés sans ordre , à la suite les uns des autres , comme des grains de chapelet ; la Porcelaine en est ordinairement toute blanche , & on ne s'en sert que pour des affaires d'une légère conséquence , ou que comme d'une préparation à d'autres présens plus considérables.

Les Colliers sont de larges ceintures , où les petits cylindres blancs & pourpre , sont disposés par rangs , & assujettis par de petites bandelettes de cuir , dont on fait un tissu assez propre. Leur longueur , leur largeur , & les grains de couleur , se proportionnent à l'importance de l'affaire. Les Colliers communs & ordinaires , sont de onze rangs de cent quatre-vingt grains chacun.

Le Fisk , ou le Trésor public , consiste principalement dans ces sortes de Colliers , qui leur tiennent lieu , ainsi que je l'ai dit , de contrats ,

Du Fisk ;
ou Trésor
public.

d'actes publics, & en quelque sorte de fastes, & d'Annales, ou de Registres. Car les Sauvages n'ayant pas l'usage de l'écriture & des lettres, & se trouvant par-là exposés à oublier bien-tôt les choses qui se passent parmi eux, & pour ainsi parler d'un instant à l'autre, ils suppléent à ce défaut, en se faisant une mémoire locale par des paroles qu'ils attachent à ces Colliers, dont chacun signifie une affaire particulière, ou une circonstance d'affaire, qu'il représente tandis qu'il subsiste.

Ils sont tellement consacrés à cet usage, qu'outre le nom de *Gaiõnni*, qui signifie ces sortes de Colliers, & qui est le plus usité; ils lui donnent encore celui de *Garihoua*, qui veut dire une affaire; celui de *Gaouenda*, voix ou parole, & celui de *Gaiãnderensera*, qui répond à celui de grandeur, ou de noblesse; parce que toutes les affaires désignées par ces Colliers, sont de l'appanage & de la compétence des Agoïanders, ou des Nobles; que ce sont eux qui les fournissent, & que c'est entr'eux qu'on les repartit, lorsqu'on fait des présens au Village, & qu'on répond aux Colliers de leurs Ambassadeurs.

Pour éviter la confusion que causeroit indubitablement la multitude des affaires, ces Colliers sont variés, & ces Cylindres blancs & pourpre, sont tellement disposés & entremêlés, qu'ils représentent tous différemment. Les Agoïanders & les Anciens, ont outre cela la coûtume de les re-

voir souvent ensemble, & de partager entr'eux le soin d'en remarquer quelques-uns, qu'on leur assigne en particulier; de sorte que de cette maniere ils n'oublient rien.

Leur Porcelaine seroit bien-tôt épuisée, si elle ne circuloit point; mais dans presque toutes les affaires, soit du dedans, soit du dehors, les Loix veulent qu'on réponde parole pour parole, c'est-à-dire, que pour un Collier, on en donne un autre, qui soit à peu près de la même valeur, observant néanmoins quelque difference d'un plus grand, ou d'un plus petit nombre de grains; ce qui doit se proportionner au rang des personnes, ou des Nations avec qui l'on traite.

Ils ne croient pas qu'aucune affaire puisse se déterminer sans ces sortes de Colliers. Quelque proposition qu'on leur fasse, ou quelque réponse qu'on leur donne seulement de bouche, l'affaire tombe, disent-ils, & ils la laissent effectivement tomber, comme s'il n'en eut jamais été question. Les Européens peu instruits, ou se souciant peu de leurs usages, les ont un peu dérangés sur celui-ci, en gardant leurs Colliers sans y répondre par d'autres semblables. Pour éviter les inconvéniens qui en peuvent naître, ils ont pris le style de n'en plus donner qu'un fort petit nombre, s'excusant sur ce que leur Porcelaine est épuisée, & ils suppléent au reste par quelques paquets de peaux de Cerf & de Chevreuil, auxquels on répond par des merceries de peu de valeur; de sorte que

les négociations entre les Européens & eux, sont devenues un commerce.

Quoique toutes les Nations Sauvages de l'Amérique fassent diverses sortes d'ornemens de Porcelaine, je crois qu'il n'y a que ceux de l'Amérique Septentrionale, qui s'en servent pour les affaires. Je ne puis pas même l'assurer de toutes celles-ci.

Le Trésor public se conserve dans la Cabane des Chefs, & passe alternativement de l'une à l'autre. Il n'y a point pour cela de temps déterminé, & il ne reste dans un endroit qu'autant que la jalousie peut l'y souffrir. On compte les années par nuits, pour le Trésor seulement; de sorte qu'on dit qu'il a passé deux ou trois nuits dans une telle Cabane, pour dire qu'il y est resté deux ou trois années.

Outre les Colliers de porcelaine, on porte encore dans le Fisk des Pelleteries, du bled d'Inde; des farines, des viandes fraîches, ou fumées, & généralement toutes les autres choses, qui peuvent servir pour les frais communs, & pour toutes les dépenses qui se font au nom du Public.

Des Assemblés solennelles.

Les affaires publiques & solennelles demandent presque toutes quelque dépense, parce qu'elles sont presque toujours accompagnées de festins, du chant, & de la danse. Ces actions, qui devoient leur origine à la Religion, & au Culte des Dieux, ainsi que nous l'avons dit, étant

indifferentes par elles-mêmes, ne furent pas toujours tellement annexées au culte religieux, qu'on ne les en séparât dans la suite, & qu'on ne pût les rendre prophanes, en les appliquant à des usages de la vie purement civile & commune. C'est ce qu'Athenée nous signifie lui-même, au sujet de certains vers, nommés Profodiaques, Apostoliques, & Parthéniques, qui se chantoient sur des airs fort agréables, & qui s'allioient parfaitement bien avec la danse. Car « on s'en sert, dit-il, quelquefois pour honorer Venus, Bacchus, & Apollon, & quelquefois aussi on en use sans faire cette attention aux Dieux. » Mais, soit que ce fussent des actes de Religion, comme ils l'étoient certainement dans les premiers temps; soit qu'ils fussent regardés comme de purs divertissemens, les Législateurs voulurent les établir dans leurs Républiques, comme propres à unir davantage les cœurs, à les faire concourir avec plus de plaisir au bien commun, & à serrer plus étroitement les liens de la société.

Athén. Lib.
14. p. 631.

Lycurgue, qui est celui, comme je l'ai remarqué ci-devant, dont la République a retenu plus long-temps les pratiques des Anciens, les avoit ordonnées à son Peuple, sur le même modèle que celles des Crétois. L'Institution de ces festins & de ces danses, étoit tellement regardée à Sparte comme une chose, dont ils étoient redevables à ceux de l'Isle de Crète, que le nom d'*Αἰσθησια*, qu'ils donnoient à ces festins, étoit

commun à l'un & à l'autre peuple; & que quand ils parloient de leurs chants, & de leurs danses, ils ne les appelloient pas autrement que chants & danses Crétoises.

Strabo, Lib.
10.
Plutarch. in
Lycurgo.

On appelloit les festins *Ἀνδρεία*, comme l'écrit Strabon, ou *Ἀνδρῖα*, ainsi qu'il est marqué dans Plutarque, parce qu'il n'y avoit que les hommes qui y assistassent. Le terme *Ἀνδρεία* signifie proprement ces grandes Halles, où les hommes d'un âge mûr habitoient ensemble, de même que le terme *Ἀγέλαι* marquoit, celles où les jeunes gens, qui avoient atteint l'âge de puberté, étoient élevés aussi en commun, mais séparément des hommes faits. Les femmes n'habitoient point, & ne mangeoient jamais dans ces Halles où étoient les hommes, & les jeunes gens. On changea depuis ce nom à Lacedemone, en celui de *συσίτια*, & de *φειδίτια*, auxquels on donne différentes explications, selon les diverses étymologies où l'on rapportoit ces mots, & dont les plus communes sont, qu'ils vouloient signifier un repas frugal, ou un repas propre à concilier la bienveillance.

Aristot. Po-
litic. Lib. 2.
cap. 10.
Athen. Lib.
4. p. 142.

Les particuliers contribuoient par tête à la dépense de ces festins. Aristote & Athenée marquent, quoiqu'un peu différemment, ce que chacun étoit obligé de fournir par mois, pour son contingent. Ceux qui offroient des prémices aux Dieux, ou qui avoient fait une bonne chasse, avoient soin d'en destiner une bonne partie à l'usage de ces festins.

Une femme avoit la direction du repas avec trois ou quatre personnes qu'elle choisissoit, lesquelles fournissoient aussi deux serviteurs pour porter du bois, & qu'on appelloit *Kalophores*, ou *Xilophores*.

Anciennement on y mettoit à chacun son plat en particulier devant soy; mais ensuite on changea cet usage, & on joignit un nombre déterminé de personnes ensemble, disent les Auteurs qui pourroient fort bien avoir changé les différentes Halles, ou lieux d'assemblée, en plats. Le principal mets étoit une espece de bouillie, ou de bouillon noir, appelé *jus nigrum*, fort célèbre parmi les Anciens. Les vieillards s'en contenoient, abandonnant les viandes solides aux jeunes gens, qui avoient de meilleures dents qu'eux. En Crète au contraire, on ne donnoit aux jeunes gens qu'une portion de viande, moins grosse de la moitié, que celle qu'on donnoit aux vieillards. La Matrone qui présidoit au festin, faisoit la distribution des plats, & donnoit les meilleurs morceaux à ceux qui s'étoient le plus distingués par leur prudence dans les Conseils, ou par leur bravoure dans les combats, & dans les autres exercices de leurs Gymnases. A la fin du repas, on distribuoit des fruits, & des gâteaux faits de farine d'orge. Lorsque le vin commença à être en usage dans la Grèce, on en donnoit à boire aux jeunes gens une certaine mesure, qui ne pouvoit pas leur faire de mal, parce que l'eau y dominoit

beaucoup. Le vin étoit pareillement bien trempé pour les Anciens, mais il n'étoit pas limité à une certaine mesure, comme pour la jeunesse.

Du temps de Lycurgue, la Ville de Sparte étoit fort peu peuplée, & peut-être qu'alors tous étoient obligés d'assister à ces festins, excepté ceux qui avoient offert un sacrifice, ou qui étoient allés à la chasse, à moins que les Auteurs n'ayent cru que ceux-là en étoient dispensés, sur ce que peut-être dans l'Antiquité, comme parmi les Sauvages de nos jours, celui qui fait le sacrifice, ou qui a été à la chasse, c'est-à-dire, celui qui fait le festin, & qui en fait toute la dépense, ne mange rien, & sacrifie tout à ceux qu'il invite. Je ne sçais si ce fut de ce temps-là, ou bien si ce fut après que la Ville se fut accruë, que le Peuple se partagea en associations, qu'on appelloit *Εταιρίαι*, lesquelles reconnoissoient pour le Saint de leur Confrairie, Jupiter *Εταιρείος*, ou l'Associateur, dont la dévotion aboutissoit, comme aujourd'hui, à des repas que se donnoient les Confreres. Pour recevoir quelqu'un dans ces associations, on ballottoit celui qui vouloit être reçu; pour cet effet on procédoit par voye de scrutin, & on mettoit en main à tous les Associés, une espece de fruit, que ceux qui étoient favorables au postulant, jettoient entier dans un vase que leur présentoit un esclave; ceux au contraire qui avoient des raisons de l'exclure, le comprimôient, & témoignoient par-là qu'ils ne vouloient point
de

Plutarch. in
Lycurgo.

de lui. Il est probable, que lorsque la Ville de Sparte se fut accruë, il fallut aussi multiplier ces sortes d'habitations communes, qu'on appelloit *Ἀνδρεία*, & *Ἀγάλαι*, & que chacune formoit une société, qu'Athenée désigne par le mot *Ἐταρεία*. Ainsi ces associations regardoient principalement la cohabitation.

Outre ces festins appellés *φειδίπια*, il y en avoit encore d'autres, comme le *κοπίς*, où assistoient les Etrangers, & les enfans. Celui qu'on appelloit *Ἄιλον*, & plusieurs autres, dont on peut voir le détail & les differences dans Athenée, & qui étoient tous marqués, selon cet Auteur, par quelque motif de Religion.

La frugalité de ces repas n'étoit pas trop attrayante, & les Lacedemoniens ne s'en accommoderent, que pendant que les Loix furent observées dans toute leur severité. Areüs & Acrotatus y introduisirent la délicatesse & la magnificence; après quoi il ne fut plus possible de revenir à la premiere simplicité. Cleomene tenta en vain de la rétablir, il y perdit sa peine, & fut la victime de son zele.

Les Lacedemoniens prenoient occasion de ces repas publics pour animer leur jeunesse; & pour exciter leurs Guerriers à imiter la vertu de leurs Ancêtres, qui s'étoient le plus distingués dans les combats. Et ceux-ci s'animoient les uns les autres dans leurs danses, & dans leurs chansons guerrieres, par lesquelles ils s'accouütoient à regarder

der la guerre comme un jeu , & s'exerçoient à affronter la mort , sous l'image du plaisir , afin que leurs ennemis n'eussent pas la première idée , qu'ils pussent la craindre.

Athen. Lib.
14. p. 630.

Athénée écrit ; sur le rapport de Philochore Auteur ancien , que Tyrtée se distingua beaucoup par ces sortes de chansons & de danses ; de sorte que quand les Lacedemoniens eurent vaincu les Messeniens , sous la conduite de ce Capitaine , ils ordonnerent que dans toutes leurs Assemblées pour leurs festins publics , leurs jeunes gens chanteroient les uns & les autres séparément , les chansons de Tyrtée , en dansant la Pyrrhique ; & que l'un des Rois , ou des Chefs , seroit le Juge de ce combat d'émulation , après lequel il donneroit les meilleurs morceaux du festin , à celui qui auroit le mieux chanté , pour prix de sa victoire.

Parmi les festins des Iroquois , & des autres Sauvages leurs Voisins , il s'en trouve aussi de différentes especes , dont quelques-uns ont plus , & les autres ont moins de solennité ; quelques-uns ou tout le Village à part , & d'autres , qui sont restraints à un plus petit nombre d'invités.

Outre ceux , dont j'ai déjà parlé , & qui sont marqués par le sacrifice , & par les harangues au Soleil , il y en a encore d'autres , où la Religion n'influe peut-être plus , mais dont la Religion semble presque évidemment avoir été le principe. Tel est celui qu'on fait de la première bête qu'a

tué un jeune Chasseur : festin, qui ressemble assez au sacrifice que les hommes avoient l'obligation de faire dans la Loy écrite, & peut-être aussi dans la Loy de nature, en offrant les prémices de toutes choses à Dieu. Tel est encore le festin à tout manger, qui est une espèce d'holocauste, où il n'étoit pas permis de rien laisser de la victime. Dans celui-ci on doit garder le silence pendant qu'on mange, & on doit manger tout ce qu'on présente, on n'en peut rien emporter chez soy, il faut tout consumer sur le lieu; mais il est permis à chacun d'avoir avec soy un Parasite, c'est-à-dire, un second, qui puisse suppléer à son défaut. S'il n'en peut trouver, même à force de présens, & qu'il ne puisse achever, il en est puni sur le champ; on lui fait un petit retranchement dans un coin de la Cabane, qui lui tient lieu de prison, & on l'y laisse quelquefois les 24. heures entières. Il y a souvent de quoi manger du matin jusqu'au soir. Après que les viandes sont dévorées, le maître du festin fait encore servir de grandes pièces de graisse d'Ours; ou bien on fait servir le bouillon, dans lequel on a fait cuire les viandes, & qui est extrêmement gras. Si malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent venir à bout de tout, il faut jeter ce qui reste, os & viande, dans le feu, en sorte qu'il n'en demeure pas la moindre chose, ainsi que les Juifs en usoient pour l'Agneau Paschal. Tous ces Peuples Barbares font un Dieu de leur ventre, ils mangent jusqu'à cre-

ver, & il n'est pas concevable, où ils peuvent mettre tout ce qu'ils mangent.

L'employ de Parasite étoit anciennement sacré & respectable, selon le témoignage d'Athénée. Ces sortes d'hommes devoient leur établissement à la Religion, & ils étoient donnés comme des Adjoints aux Prêtres, pour leur aider à manger les victimes, qui étoient offertes en sacrifice. C'est pour cette raison qu'on leur donnoit aussi le nom de *Coepulones*. Nous avons presque la preuve de ce qu'en dit Athénée, dans ce que je viens de rapporter de ces seconds, qui accompagnent les Sauvages invités au festin à tout manger : & ce que cet Auteur dit, sert en même temps à fortifier l'opinion que j'ai, que c'étoit originairement un véritable sacrifice, de ceux qu'on nommoit *Holocaustes*; où il ne devoit rien rester de la victime. Sur la fin des temps, la qualité de Parasite devint extrêmement odieuse; on ne la donna plus qu'à des gens vils & méprisables, qui se laissoient attirer par l'odeur de toutes les bonnes cuisines, & faisoient métier de se trouver à tous les bons repas, à la suite des gens de condition, dont on les appella aussi les Ombres, parce qu'ils les suivoient par-tout, comme l'ombre suit le corps, souffrant de leur part toutes sortes d'indignités, plutôt que de s'en separer, crainte de perdre leur fortune, attachée aux festins, où les personnes de qualité étoient invitées.

Bien que l'on puisse danser & chanter à tous

les festins, il y en a cependant où l'on ne chante point, comme il est aussi des occasions où l'on chante, & où l'on danse sans faire festin. Mais il y en a une espèce, où l'on ne peut absolument s'en dispenser; & pour cette raison-là même, on les nomme *Festins à chanter*. Ceux-là sont les plus ordinaires, les plus solennels, & les plus magnifiques. Le Pere de Brebeuf rapporte, qu'il avoit vû chez les Hurons, trois de ces festins, dans l'un desquels il y avoit dans les chaudières trente Cerfs, dans l'autre vingt Cerfs, & quatre Ours, & dans le troisième cinquante poissons, qui valoient bien nos plus grands brochets, & 120. autres de la grandeur de nos saumons.

Relat. de la
Nouv. France
1636. 2. part.
ch. 4. p. 92.

Voici à peu près l'ordre qui se garde dans ces solennités. Le jour de la fête, on prépare de bonne heure le festin dans une Cabane de Conseil, & l'on y dispose toutes choses pour l'Assemblée. Pendant qu'on met les chaudières sur le feu, on suppute, à proportion des Viandes qu'on a, combien de personnes y doivent être appelées. La supputation se fait avec des grains de bled d'Inde, ou avec de petites buchettes, qui leur tiennent lieu de calculs. On envoie ensuite ces buchettes, ou ces grains, dans les différentes Cabanes, où on les jette sur la Natte, en disant, *vous êtes invitez*. Ceux de ces Cabanes députent au festin un nombre de personnes, égal à celui des buchettes.

Cependant un Crieur public parcourt le Vil-

lage à diverses fois, pour avertir que la chaudiere est pendue dans une telle Cabane, & pour marquer l'heure à laquelle il faut s'y rendre. Au moment qu'on doit y entrer, on dépend les chaudières, & on les place entre les feux, qu'on a soin d'amortir un peu, afin qu'on n'en soit point incommodé. Les particuliers & les Chefs même, y entrent, portant chacun avec soy leur gamelle, ou leur petite chaudiere. Il ne paroît pas qu'il y ait entr'eux aucune distinction de rang, si ce n'est que les Anciens occupent les Nattes les plus avancées; néanmoins le Pere de Brebeuf assure, que chez les Hurons, il avoit vû s'élever une dispute pour la préséance, dans une occasion assez délicate, mais qui fut bien-tôt assoupie par la prudence de l'un des Anciens, qui y parla avec beaucoup de sagesse & de fermeté. Les femmes Iroquoises n'assistent point, que je sçache, à ces sortes de festins, & n'y sont point invitées. Il n'y a que celles de la Cabane qui y ayent place, & qui s'y trouvent fort parées. Plusieurs néanmoins s'y présentent pour satisfaire leur curiosité, elles se placent ordinairement aux extrémités de la Cabane; les enfans & les jeunes gens, qui ne sont pas encore aggregés au Corps des guerriers, montent sur les échafaux, qui regnent au-dessus des Nattes, ou bien au-dessus de la Cabane même, pour voir par le trou, par où la fumée s'exhale. Les autres qui ne peuvent entrer, ni prendre place, brisent les écorces, qui servent de mur

Relat. de la
Nouv. France,
l'an 1636.
2. part. ch. 7.
p. 133.

à la Cabane, afin d'avoir leur part au spectacle. Le désordre qu'ils font en cela, est de plein droit, & personne n'y peut trouver à redire.

Pendant que l'Assemblée se forme, celui qui fait festin, ou bien celui au nom de qui on le fait, chante seul, comme celui, qui, chez les Anciens, chantoit la Theogonie. C'est comme pour entretenir la compagnie, de choses qui conviennent au sujet, qui les assemble. La plupart de ces chansons roulent sur les fables du vieux temps, sur les faits héroïques de la Nation, & elles sont en vieux style; mais si vieux, qu'ils y disent souvent bien des choses qu'ils n'entendent, & ne comprennent point. Ce Chantre a souvent un Assesseur, qui le relève lorsqu'il est fatigué; car ils chantent de toutes leurs forces. Cette musique ne dure cependant qu'environ une demie heure, & finit lorsque tout le monde est rendu.

Alors l'Orateur ouvre la séance, en demandant comme par forme, si tous les invités sont présents. Il nomme ensuite celui qui fait le festin, il déclare le sujet pour lequel il le fait, & entre dans le dernier détail de tout ce qui est dans la chaudière. A chaque chose qu'il nomme, tout le Chœur répond par des *ho! ho!* qui sont des cris d'approbation: coutume ancienne, d'où semble être émanée celle de la République de Lycurgue, où l'on faisoit une semblable proclamation, & du nom de celui qui faisoit le festin, & de ce qui en étoit la matière, afin, dit Athe-

Athen Lib.
4. P. 141.

née, que ce fut pour lui un sujet de louïange de son infatigable application à la chasse, & au travail; & afin que tout le monde lui sçût gré de son amour pour sa patrie, & de sa magnificence envers ses Concitoyens.

Après cette premiere déclaration, l'Orateur rend raison de tout ce dont il faut que le Public soit instruit; car ces festins à chanter, se faisant pour toutes les actions importantes qui regardent le Village, ou la Nation, c'est-là proprement le temps des affaires publiques, de quelque nature qu'elles puissent être, comme de relever un nom, d'entendre les Ambassadeurs, de répondre à leurs Colliers, de chanter la Guerre, &c.

Dès qu'on a cessé de parler, quelquefois on se met à manger, avant de chanter, pour avoir meilleur courage, quelquefois on chante avant de manger, & si le festin doit durer toute la journée, une partie de la chaudiere se vuide le matin, l'autre se réserve pour le soir; & dans l'entre-deux, l'on chante, & l'on danse.

Le maître du festin n'y touche point. Il se donne seulement la peine de faire servir, ou sert lui-même, nommant tout haut le morceau qu'il destine, & qu'il présente à un chacun. Les meilleurs morceaux se donnent par préférence à ceux qu'on veut distinguer, de la même maniere qu'Agamemnon fit servir à Ajax une piece choisie du rable d'un Bœuf pour lui faire honneur, & pour récompenser la valeur qu'il avoit fait pa-

roître

Homer. Iliad.
Lib. 7. v. 321.

soître en combattant contre Hector. Tout étant fervi, il n'en est point, qui ne mange tout de son mieux.

Après le repas, le maître du festin commence l'Athonront, ou la Pyrrhique, laquelle est particuliere aux hommes. Ils se relevent dans cet exercice, en commençant par les plus considerables, & continuënt ainsi en descendant jusqu'aux plus jeunes. Ils ont cette civilité les uns pour les autres, & cette attention, que chacun attend qu'un autre plus digne que lui entre en lice, & prenne le pas. Ils ne se font point pour cela des révérences & des complimens à la Françoisise, mais ils demeurent dans l'inaction, sans rien faire, de sorte qu'on est obligé d'en nommer quelques-uns, & de les exhorter à ne point laisser d'interuption, quand un autre a fini.

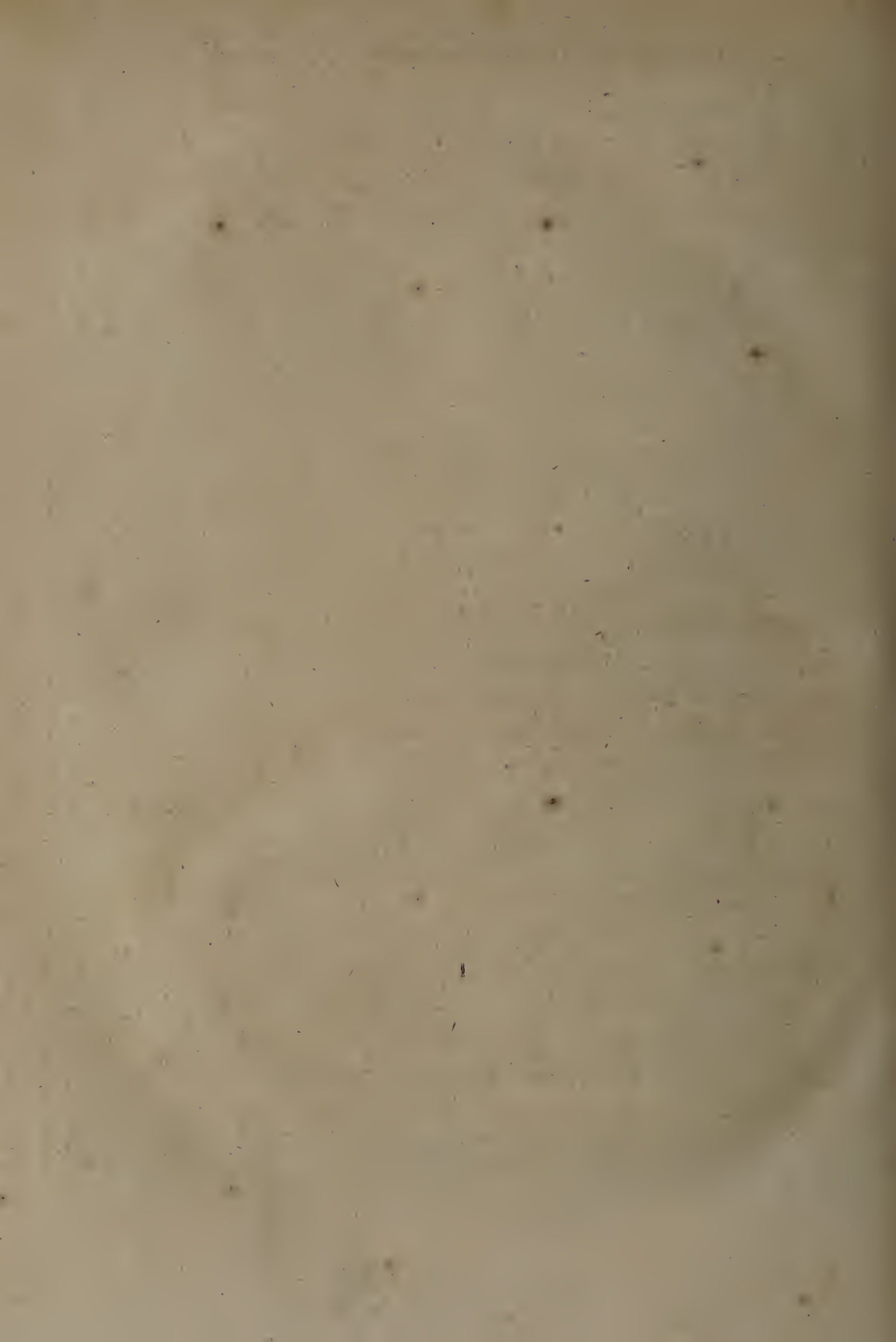
Les Anciens & les considerables ne font assez souvent autre chose, que de se lever à leur place, & se contentent en chantant, de faire quelques inflexions de la tête, des épaules, & des genoux, pour soutenir leur chant. Les autres, un peu moins graves, font quelques pas, & se promonent le long de la Cabane au tour des feux. Chacun a sa chanson particuliere, c'est-à-dire, un air, auquel il ajuste fort peu de paroles, qu'il répete tant qu'il veut; j'ai remarqué même qu'ils retranchent quelques syllabes des mots, comme si c'étoient des vers, ou des paroles mesurées, mais sans rime. Celui qui veut danser, commence en

se levant de dessus sa Natte, & tout le monde lui répond par un cri general d'approbation. A mesure qu'il passe devant un feu, ceux qui sont assis sur les Nattes des deux côtés, répondent en suivant la cadence par un mouvement de la tête, & en tirant du fonds de leurs goziers & de leurs poitrines, des *hé, hé*, continuel, qu'ils redoublent en certains endroits, où la mesure le demande, avec une justesse si grande, qu'ils ne s'y trompent jamais, & une finesse d'oreille si particulière, que les François les plus stiles à leurs usages, n'ont jamais pû y atteindre. Quand il passe à un second feu, ceux du premier reprennent haleine; ceux des feux éloignés se reposent aussi, mais la cadence est toujours soutenue par ceux devant qui il s'arrête. La chanson finit par un *hé* ou un *ehoié*, de tout le Chœur, qui est comme un second cri d'approbation.

Les jeunes gens ont leurs chansons plus vives, & les mouvemens plus forts; ce qui convient mieux à leur âge. Quand la danse est bien animée, ils se mettent à danser deux & trois ensemble, chacun à son feu, & ce mélange ne cause point de confusion.

Ces danses étant guerrieres, ou de Religion, il seroit de l'ordre qu'ils eussent la Tortuë, & les armes à la main, ainsi que les Satyres, & les Corybantes avoient leurs Thyrses & leurs Siftres. Mais cela ne se pratique qu'en certaines occasions. Cela n'est pas non plus nécessaire, & les Anciens





dansoient leur Pyrrhique indifferemment , armés ou non armés. Je n'ai vû que les esclaves chanter l'Athonront , la Tortuë à la main , quand ils arrivent dans le Village , & qu'on les fait danser pour s'en divertir , avant que leur sort soit décidé.

Parmi ces danses , quelques-unes ne sont qu'une maniere simple & noble de marcher à l'ennemi , & d'affronter le danger avec fierté , & avec gayeté.

Une seconde espece , mais toujous dans le même genre , est celle des Pantomimes , qui consiste à représenter une action , de la maniere dont elle s'est passée , ou telle qu'ils l'imaginent. Plusieurs de ceux , qui ont vécu parmi les Iroquois , m'ont assuré que souvent , après qu'un Chef de guerre a exposé , à son retour , tout ce qui s'est passé dans son expédition , & dans les combats qu'il a livrés , ou soutenus contre les ennemis , sans en omettre aucune circonstance , alors tous ceux qui sont présens à ce récit , se levent tout d'un coup pour danser , & représentent ces actions avec beaucoup de vivacité , comme s'ils y avoient assisté , sans néanmoins s'y être préparés , & sans avoir concerté ensemble. Les François ont été souvent témoins du talent admirable qu'ont ces Nations , pour représenter , par une vivacité extraordinaire , & une multitude de gestes qui ne se çonçoit pas , tout ce qu'ils veulent exprimer ; de maniere qu'ils semblent les mettre

sous les yeux, tant ils sont naturels, & expressifs dans leur action. Ils ont des Orateurs qui excellent dans cet art.

Les danses Crétoises étoient encore en honneur à Rome du temps des Césars. Celles des Pantomimes étoient fort célèbres. Les gestes en étoient si marqués, & représentoient si vivement les mœurs, les affections, & les actions des hommes, que les Auteurs les comparent, pour cette raison, à la peinture, & à la Poësie. On peut juger avec quelle adresse ces Pantomimes représentoient, par le goût bizarre d'un Prince de Pont, qui prenant congé d'un Empereur Romain, lui demanda, par preference à tous les présens qu'il lui offroit, un de ces Pantomimes, dont l'action lui avoit tellement plu, qu'il croyoit pouvoir, sans le secours d'aucun autre Interprète, se faire entendre aux Nations Barbares, qui relevoient de son Domaine, & dont il ne sçavoit pas la Langue. Les Asiatiques, & sur-tout les Esclaves qu'on amenoit du Pont & de la Cappadoce, réussissoient mieux dans cet exercice, & l'emportoient sur les autres Peuples. Nos Ballets sont encore un reste de ces danses représentatives, qui ont donné naissance aux pièces de Theatre.

Lucian. de
Salt.

Dans leurs chansons, ils louënt non seulement leurs Dieux & leurs Héros, mais ils se louent encore eux-mêmes, ne s'épargnant pas les louanges, & les prodiguant à ceux des assistans, qu'ils croient les mériter. Celui qui est ainsi

loüé, répond par un cri de remerciement, dès qu'il s'entend nommer.

Ils se raillent encore plus volontiers, & ils y réüffissent à merveilles. Celui qui danse, prend alors celui à qui il en veut, par la main, & le met hors de rang au milieu de l'Assemblée; à quoi celui-ci obéit sans résistance. Cependant le Danseur continuë à chanter, & soit en chantant, soit en s'interrompant, il lâche de temps en temps quelque trait de Satyre contre le patient, qui l'écoute sans rien dire. C'est-là une vraie Ecole à bons mots, une abondance surprenante d'ironies fines, de traits spirituels, de faceties plaisantes, de quolibets mordans; & de tours ingénieux, assaisonnés de tout le sel attique. A chaque bon mot s'élevent de grands éclats de rire de toute la gallerie, qui animent ce petit jeu, & qui obligent souvent le patient à faire le plongeon, en enveloppant sa tête dans sa couverture. Il n'en est pas quitte pour cela; celui qui lui fait son chapitre, après l'avoir bien tourné en ridicule, met le comble à son ignominie, en lui couvrant la tête de cendres, dont il aumône toujourn une partie aux femmes, qui sont au bout de la Cabane.

Il est inouï qu'aucun se fâche des paroles piquantes, & de tout ce qu'on peut lui dire, ou faire d'offensant; c'est au contraire un exercice d'un très-grand plaisir, ou chacun à son tour, & où celui qui a été patient, s'indemnise avec

avantage, aux dépens de celui qui l'a mis sur la scène. On m'a assuré que souvent, par pur divertissement, les jeunes gens se trouvant ensemble, même hors du temps de ces Assemblées publiques & solennelles, chacun prend son Emule; & puis se rangeant en deux files, ils se disent leurs vérités à toute outrance, & à faire pâmer de rire, jusqu'à ce que l'un des deux adversaires baisse pavillon, & ne sçache plus que dire, si ce n'est, qu'il a son compte, & qu'il s'avouë battu.

C'est sans doute de cette coûtume qu'avoient autrefois les Satyres & les Corybantes, & qu'ont aujourd'hui nos Sauvages, qu'on a donné le nom de Satyre à tous les discours mordans. C'est de là aussi qu'a tiré son origine la Danse Satyrique, appelée *Sicinnis*, du nom de l'un des anciens Curetes. Athenée semble encore nous dépeindre cette danse de nos Sauvages, où l'on jette des cendres, par une autre dont il parle, où l'on jettoit des farines, & qu'il met au nombre des danses plaisantes, & ridicules. Un Sauvage voulant noter un Officier François assez considerable, qui, selon lui (car c'est un homme de cœur) s'étoit mal comporté dans quelque occasion, voulant d'ailleurs marquer du respect pour son rang, prit de la farine, au lieu de cendre, & lui en couvrit la tête.

Athen. Lib.
14. p. 630.

Idem, Lib.
14. p. 629.

Plutarch. in
Lycurgo.

Lycurgue bien instruit des Danses Crétoises, avoit fait une loy de cette Danse Satyrique parmi les siens, commandant expressément que la jeu-

nesses s'y exerçât, & que les enfans même y assistassent, afin d'apprendre à railler sans faire injure, & à soutenir la raillerie sans emportement, & sans violence.

Dans ce genre de danses de l'Athorront, on en peut compter de plusieurs sortes, qui sont distinguées les unes des autres, plutôt par le sujet, & par le motif, qui rend les unes plus graves, les autres plus vives, ou plus badines, que par la mesure des pas réglés. Il est cependant difficile à un étranger de les distinguer, de la même manière qu'il leur seroit difficile à eux-mêmes de discerner nos différens menuets, ou de distinguer les menuets des autres espèces de danses, dans lesquelles ceux même des Européens, qui n'ont pas appris à danser, ne peuvent rien connoître. Je ne veux cependant pas omettre une circonstance d'une de ces danses, parce qu'il en reste encore quelque chose parmi nous, qu'on peut regarder comme une suite de cet usage; c'est que celui qui danse, va donner le bouquet, après avoir dansé, à celui qu'il invite de danser après lui; c'est-à-dire, qu'il va lui faire un présent, pour l'engager à répondre à son invitation; ce qui se continuë ainsi de l'un à l'autre, chacun faisant un présent, selon son goût, à celui qu'il invite.

Pendant les festins à chanter, on fait souvent des distributions de Tabac, & d'autres choses à ceux qui sont invités, & ils finissent aussi souvent par celle qui se fait de la sagamité, laquelle est

le vrai *jus nigrum* des Anciens. Il est libre de la manger dans la Cabane du festin, ou de l'emporter chez soy.

Ils ont une autre espece de Danse, que nos Iroquois nomment *Te Iennonniakoua*. Elle est hyporchematique; le Chœur y danse, & elle est commune aux hommes & aux femmes. Comme elle est très-differente des precedentes, on n'en fait point usage dans les festins à chanter. Les Jongleurs l'ordonnent souvent, comme un acte de Religion, pour la guérison des malades, & elle est du ressort de la Divination. Elle est aussi un pur exercice de divertissement, qui se pratique dans les fêtes & dans les solemnités du Village. En voici à peu près l'ordre. On envoye avertir de bonne heure dans toutes les Cabanes pour cette cérémonie, & chaque Cabane députe quelques personnes, soit hommes, soit femmes, qui se parent de tous leurs atours, pour y aller jouer leur rôle. Tous se rendent à l'heure marquée, dont on est averti par un Crieur public, ou dans une Cabane de Conseil, ou bien dans une place préparée pour cet effet. Au milieu de la place, ou de la Cabane, on dresse un petit échaffaut, où l'on met un petit banc pour les Chantres, qui doivent animer la danse. L'un tient en main le Tympanum, ou Tambour, & l'autre le Rhombe, ou la Tortuë. Tandis que ceux-là chantent, & accompagnent leur chant du son de ces instrumens, lequel est fortifié encore par les spectateurs,

teurs, qui frappent avec de petits bâtons sur des chaudières, ou des écorces qu'ils ont devant eux. Ceux qui dansent, tournent en espèce de danse ronde, mais sans se tenir par les mains les uns les autres, ainsi qu'il se pratique en Europe. Chacun d'eux fait diverses figures des pieds & des mains, comme il lui plaît; & quoique tous les mouvemens soient absolument différens, selon la bizarrerie, & le caprice de leur imagination, aucun cependant ne perd la cadence. Ceux qui sçavent le mieux varier leurs postures, & se donner plus d'action, sont censés danser mieux que les autres. La Danse est composée de plusieurs reprises; chaque reprise dure jusqu'à perte d'haleine; & après un instant de repos, ils en recommencent une autre. Rien n'est plus vif que tous ces mouvemens. Dans le moment ils sont tous en sueur; on diroit à les voir, que c'est une troupe de furieux & de frenétiques. Ce qui doit encore plus les fatiguer, c'est qu'ils suivent de la voix, aussi-bien que de l'action, la voix des Chantres & des instrumens. par des *hé, hé* continuels, mais un peu moins forts que ceux de l'Athlétisme, jusqu'à la fin de chaque reprise, laquelle est toujours terminée par un *oueh* général, plus élevé, & qui est comme un cri d'approbation, ce semble, de ce que la reprise a bien réussi.

Quoique dans cet article du Gouvernement, je n'aye parlé proprement que des nations Iroquoises & Huronnes, que j'ai suivies dans un

assez long détail, je puis dire néanmoins que j'ay dépeint en même temps toutes les autres Nations Barbares de l'Amérique, quant à ce qu'il y a d'essentiel & de principal. Car bien qu'il paroisse y avoir une très-grande difference entre l'Etat Monarchique, & l'Olygarchique, c'est pourtant par-tout le même esprit de Gouvernement, le même génie pour les affaires, la même méthode pour les traiter, le même usage pour les Assemblées secrettes & solemnelles, le même caractère dans leurs festins, dans leurs danses, & dans leurs divertissemens.

Les Chefs les plus absolus se regardent comme les Peres de leurs Peuples. Ce ne sont en effet que de nombreuses familles, distribuées en differens Hameaux, qui se réunissent en un Corps de Nation. Quelque autorité qu'ayent ces Chefs, il y a pourtant un Conseil, ou Senat, composé des Anciens, qui délibere sans cesse sur toutes les affaires qui interessent le bien public; & bien que ce Conseil n'influë peut-être pas par-tout aussi efficacement dans la décision des affaires, que chez les Nations Iroquoises, il a neanmoins par-tout un grand crédit, étant toujours composé de tous les Vieillards, & des principales têtes, qu'on suppose avec raison avoir plus de lumieres, plus d'expérience, & un désir plus sincere, & plus désintereffé pour procurer le bien general. Chaque Nation étant peu nombreuse, l'union s'entretient par ces Assemblées de religion & de politique,

ou mangeant tous ensemble, & vivant, pour ainsi parler, en commun, animant d'ailleurs par leurs chants & par leurs danses la joye de ces repas, qui sont pour eux de veritables fêtes, tous concourent avec plaisir au but que se sont proposés les Législateurs, qui est de lier les cœurs de leurs peuples, & de les engager eux-mêmes à serrer plus étroitement les nœuds, qui les attachent les uns aux autres, & qui rendent la société plus douce, & plus aimable.

Les Nations de l'Amerique Meridionale avec les mêmes principes de Gouvernement, partagées en differens Carbets sous plusieurs Peres de famille, réunies sous un Chef general, sont encore plus semblables aux Lacédemoniens & aux Crétois, dans leurs habitations, dans leurs festins solennels, & dans leurs danses.

Leurs Carbets sont de grandes Halles, qui nous représentent ce que les habitans de Sparte & de Crète, nommoient *Ἀνδρεία* & *Ἀγέλαι*. Tous les hommes y habitent ensemble, séparément des femmes, & des enfans, qui ont leurs Cases particulières. Le Pere de famille, semblable au ΠΑΙΔΟΝΟΜΟΣ, établi par Lycurgue, y harangue tous les matins la jeunesse, & veille sur elle, & sur tous les exercices de ces jeunes gens, dont la vie n'est pas moins dure, que celle des Spartiates.

Les differens Carbets se réunissent pour les affaires de quelque consequence, & les affaires ne

se traitent jamais sans un festin general ; festin qui a tout l'air dans les motifs pour lesquels on le fait , d'avoir été originairement un sacrifice. Car les motifs ordinaires de ces festins , sont la naissance d'un enfant ; les différentes Initiations , dont nous avons parlé , pour la pénitence que fait un mari après les couches de sa femme ; pour un enfant à qui l'on coupe les cheveux , & à qui l'on donne un nom : pour les filles & pour les garçons qui entrent dans l'adolescence : pour mettre un jeune homme dans l'ordre des Guerriers : un Guerrier dans l'ordre des Capitaines : pour installer un Chef general : pour faire un Devin : pour mettre une pyroque neuve à la Mer : pour commencer de nouveaux champs ; pour les semences & les récoltes des fruits : pour déterminer le temps d'une pêche : pour délibérer sur une expédition de guerre : pour faire mourir solennellement un esclave : pour les Mariages : pour la guérison d'une maladie : pour consulter leurs Devins , & évoquer les esprits : pour pleurer les morts , &c.

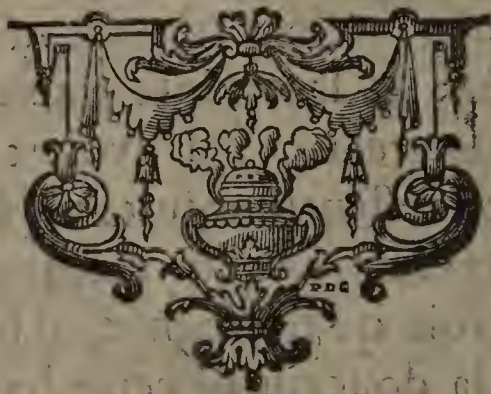
Ces festins seroient bien nommés *A'vd peia* ; car ce sont les femmes qui en ont la direction , sans que jamais elles y mangent dans le Carbet avec les hommes , n'ayant d'autre soin que celui de les servir , tandis que celui qui fait le festin , n'osant pas y toucher par respect , fait sentinelle à l'entrée du Carbet , un *Boutou* , ou massué à la main , comme si ce jour de fête étoit pour lui un jour de jeûne.

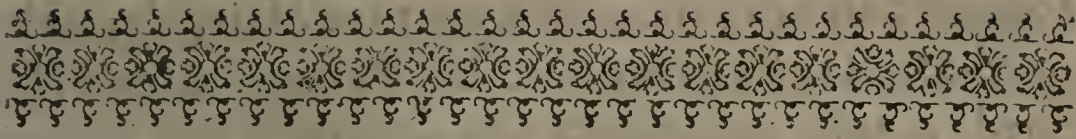
C'est toujours en dansant que se fait le festin, & leurs danses ont tout le goût des danses Crétoises : elles se font au son du *Maraca*, & sont animées par des *hé, hé*, semblables à l'Evasme des Bacchantes.

Ces Danses sont de différentes especes, selon le sujet qui les assemble. Le Sieur de Leri a noté quelques airs des danses Brésiliennes; elles ne paroissent pas différentes des danses Iroquoises. Il donne aussi le détail d'une, qui étoit une danse de Religion, & qui paroît être une imitation des Ménades, chantant leur *évohé*. Il y dépeint fort vivement ces Barbares, hurlant leur *hé, hé* d'une maniere horrible, écumant de la bouche, & faisant des mouvemens si violens, que quelques-unes tomboient par terre, comme si elles eussent été surprises du mal caduc, si bien qu'il fut d'abord persuadé qu'elles étoient saisies du malin esprit, & possédées du Démon dans toutes les formes; les hommes dansoient de la même maniere de leur côté, & les enfans de l'autre. C'étoit une musique affreuse; elle s'adoucit néanmoins peu de temps après; & la crainte que ce spectacle, qui lui étoit nouveau, lui avoit causé, s'étant évanouïe, il en ressentit ensuite un si grand plaisir, qu'il fut ravi hors de lui-même; & il ajoute que toutes les fois qu'il y pense, il lui semble encore entendre la douceur de cette harmonie, qui faisoit un effet si présent sur lui qu'il en ressentoit toujours un nouveau plaisir.

Hist. du Brésil, ch. 16.

Je n'ai point éprouvé, comme le Sieur de Leri, un plaisir si sensible aux fêtes de nos Sauvages; & j'ai de la peine à croire que celles des Brésiliens produisissent sur tout le monde la même impression que sur lui. La Musique & la Danse des Américains ont quelque chose de fort barbare, qui révolte d'abord, & dont on ne peut gueres même se former une idée sans en avoir eu le spectacle. On s'y accoûtume néanmoins peu à peu, & dans la suite on y assiste volontiers. Pour eux ils aiment ces sortes de fêtes à la fureur, ils les font durer des journées, ou des nuits entières; & leurs *hé, hé* font tant de bruit, qu'ils font trembler tout le Village. Dans la violence de ces Danses impétueuses, je n'ai jamais scû discerner ni finesse, ni délicatesse; mais les Naturels du pais scavent les distinguer, & leur jeunesse s'y passionne, comme on se passionne à nos spectacles de Théâtre.





DES MARIAGES,

ET DE

L'ÉDUCATION.

PAR une suite de l'erreur commune, où étoient les Anciens dans les derniers temps du Paganisme, qui s'imaginant, que dans chaque pais les hommes indigenes y étoient nés comme des champignons; les Auteurs persuadés, que ces hommes ferores se sentant encore de la bassesse, & de l'imperfection de leur origine, ne se distinguoient en rien des bêtes, ont cru en effet, que ces hommes avoient été long-temps avant que leur esprit se développât, & qu'ils fussent capables de cette docilité que demandent les loix & la police. Athenée étant dans ce principe comme les autres, a écrit que les hommes des premiers temps n'avoient aucune solemnité pour le Mariage, se mêlant indifferemment, comme les animaux, jusqu'au temps de Cecrops qui en régla les Loix, obligeant ses Sujets à prendre une épouse, & à se contenter d'une.

Athen. Lib.
17. p. 555.

La contagion des Auteurs se communique, & les verités de la Religion Chrétienne n'éclairent pas.

toûjours un Sçavant, assez pour se défaire des idées qu'il a prises dans les Auteurs Payens. Alexandre Sardi a aussi commencé son Ouvrage des Mœurs des Nations, par supposer ce principe comme une vérité constante, disant, qu'il étoit certain que les hommes n'avoient aucunes Loix pour le Mariage, qu'ils n'en connoissoient point les devoirs & les obligations jusqu'au temps de Jupiter & de Junon, ou bien de Cecrops Roy d'Athenes, à qui il en attribua l'Institution après Athenée, & qui furent, selon lui, les premiers, qui retirèrent les hommes de cette barbarie où ils vivoient, ne suivant d'autre regle que l'instinct.

La prévention de ces Auteurs est un effet du peu de connoissance qu'ils ont eüe des premiers temps, dont ils n'ont pû démêler l'obscurité. Il me paroît au contraire évident, que le Mariage a toûjours été regardé par tous les Peuples comme une chose sacrée, & solemnelle, dont les plus barbares même ont respecté les droits. En effet, quoiqu'il y ait aujourd'hui une grande multitude de Nations, lesquelles ont conservé toute leur ferocité, & qui nous paroissent vivre sans Loix, sans Religion, & sans Police, nous n'en connoissons cependant point, qui n'observent quelques solemnités dans les alliances qu'elles contractent, & qui ne soient jalouses de la foy conjugale.

Nous avons vû, dans l'Article de la Religion, la virginité respectée dans les temps les plus reculés, consacrée dans les personnes, qui étoient
plus

plus spécialement dévouées au Culte des Dieux, & maintenue en honneur parmi les Barbares, après une longue suite de siècles, jusqu'à l'arrivée des Européens en Amérique. Cette vertu ne pouvoit s'étendre à toutes les personnes pour tout le temps de la vie, à cause de la nécessité de la propagation du Genre Humain; mais dans cette nécessité on respectoit la chasteté conjugale, & le Mariage, honteux dans son usage, avoit des loix de bienséance, de modestie, de pudeur, & de retenue, que la nature inspire, que la raison soutient, & qu'elles ont conservé au milieu de la Barbarie.

Je conviens que, chez quelques Peuples, la dépravation & la grossièreté des mœurs, ont introduit sur ce point des abus, & même des coutumes honteuses en divers temps, & en divers lieux. Mais cela n'a pas été universel; le gros des Nations s'est assez bien soutenu; & chez quelques-unes, les Législateurs particuliers, pour frapper l'esprit des hommes, & réprimer leur licence, ont ajouté à la première simplicité, avec laquelle le Mariage se contractoit, de nouvelles loix & de nouvelles cérémonies, qui pour être arbitraires, ne laissoient pas d'être significatives, & qui rendant le Mariage plus solennel, le rendoient aussi plus respectable.

Si par Cecrops, on entend ce premier Roy des Atheniens, dont on a fixé l'Epoque, quelques siècles après le Déluge universel, mais avant ce-

lui de Deucalion, ce Législateur particulier pouvoit avoir fait de semblables Loix pour ses Sujets ; mais Alexandre Sardi pouvoit démontrer, que l'Institution du Mariage étoit antérieure à lui ; & en remontant, comme il fait, jusqu'aux Dieux, il pouvoit choisir un autre Auteur de la sainteté du Mariage que Jupiter, ou bien nous en donner une idée différente, de celle que nous en ont donné les Poëtes, qui en ont fait le plus adultère, & le plus libertin de tous les Dieux, quoiqu'il fût obligé d'être plus réglé que tous les autres, à qui il devoit l'exemple, comme leur Roy & leur Pere.

Je crois néanmoins, qu'en effet c'est Jupiter & Cecrops, qu'on doit regarder comme les Auteurs de l'Institution du Mariage, & de sa sainteté, pourvû que l'on entende par Jupiter, ce que les Payens ont souvent entendu eux-mêmes ; c'est-à-dire, Dieu, & le souverain Estre, Auteur de la Religion, non pas ces Rois impies, qui s'étant arrogé le nom de Dieu même, ont souillé leur vie par leurs crimes, & ont donné lieu aux fables, lesquelles ont deshonoré la Divinité ; & pourvû qu'on veuille entendre par Cecrops, Adam nôtre premier Pere, qui réglant la Religion selon les ordres de Dieu, a fait des Loix à ses Enfants par rapport au Mariage, comme par rapport à tout le reste de ce qui appartient au culte de Dieu. Ce que je dis, est fondé. Car si l'on a fixé l'Epoque de Cecrops après le Deluge uni-

verfel, c'est l'effet de l'ignorance où l'on étoit sur les premiers temps; c'est que les Athéniens eux-mêmes ayant été des Barbares fans lettres, n'ont point eu d'Annales & de fastes, & que n'ayant conservé que très-peu de chose d'une Tradition ensevelie, pour ainsi parler, dans l'espace de plusieurs siècles d'ignorance, ils ont rapproché des temps bien éloignés de celui, où ils ont commencé à laisser quelque chose d'eux-mêmes à la postérité. La même chose arriveroit aujourd'hui à tous les Peuples barbares qui existent, s'ils vouloient, ou si dans la suite ils pouvoient coucher par écrit quelque chose de leur histoire. Ils ont tous une tradition fabuleuse de leur origine, où l'on voit l'histoire des premiers temps déguisée, & ils la rapprocheroient indubitablement des temps où ils écriroient, faute de ne pouvoir rien dire des événemens arrivés dans un long enchaînement de siècles, qui sont pour eux dans un éternel oubli.

J'ai déjà remarqué, dans l'Article de la Religion, que nos premiers Peres avoient été représentés sous le symbole du Serpent, & que quelques Peuples rapportoient leur origine à des hommes indigenes, & formés du limon de la Terre, composés de l'assemblage monstrueux de l'homme & du serpent. Les Athéniens disoient la même chose de Cecrops. Il est vrai que Diodore* de Si-

Diodor. Sic.
Lib. 1. p. 17.

* Il manque quelque chose dans l'endroit cité de Diodore de Sicile, *Liv. 1. pag. 17.* Le nom même de Cecrops n'y est point; mais on voit bien que c'est de lui dont il est parlé.

cile dit , que les Atheniens ne sçavoient pas la raison de ce composé bizarre. Lui-même , & plusieurs autres , ont cherché à en donner des explications : mais je suis convaincu qu'il n'en faut point chercher ailleurs , que dans la Théologie Hieroglyphique des Anciens , où ces symboles mystérieux transmettoient en même temps la connoissance de nos premiers Peres , & celle de leur faute. Ops étoit un des noms de la Mere des Dieux , ou d'Eve ; celui de Cecrops s'y rapporte assez bien , pour dire que c'étoit celui de son mari. Ops ne seroit-il point aussi un mot formé par contraction d'O'φis , qui veut dire un Serpent , symbole d'Osiris & d'Isis , que je crois avoir été Adam & Eve ?

Quoiqu'il en soit , le Mariage a trop de connexion avec la Religion , pour que nos premiers Peres , qui en ont réglé le Culte , n'ayent rien statué sur cet Article , & que leurs enfans , imbus de leurs maximes , soient tombés dans un état de brutalité , à en oublier absolument toute idée. Si l'on veut se donner la peine de fouiller dans l'Histoire sacrée & dans la profane , on y trouvera assez de preuves pour rapporter l'Institution du Mariage , & sa sainteté , à l'origine de la Religion même.

La Monogamie , ou l'obligation de n'avoir qu'une seule Epouse , paroît dériver de ces premiers commencemens , & avoir été observée inviolablement jusqu'au Deluge , par Adam & par

ses Enfans , à l'exception de Lamech , qui étant un homme maudit, osa violer le premier l'intégrité du Mariage: en prenant deux femmes , & qui a été regardé comme un adultere par les saints Peres , * pour avoir donné un exemple si pernicieux dans une chose , qui étoit tellement contre l'ordre & contre l'usage , qu'on ne trouve que lui seul , avant le Deluge , qui se soit licencié de la sorte. En effet , la fable des Dieux , qu'on peut faire remonter jusqu'à ces premiers temps , ne nous présente par-tout qu'une Epouse en titre. Jupiter n'avoit que Junon pour femme légitime. En Egypte même , où le Mariage reçût plus d'alteration dans la suite des temps , Osiris n'avoit qu'Isis. La fable & l'histoire sont pleines des fureurs de ces épouses négligées , lorsque leurs maris s'abandonnoient à des amours illégitimes. Sous combien de déguisemens honteux , la Théologie payenne ne nous représente-t'elle point Jupiter , quand il veut dérober à Junon la connoissance de ses débauches ? Au temps du Deluge , & dans l'Arche , Noé & ses trois Enfans n'avoient chacun que leur Epouse unique ; aussi , lorsque Jesus-Christ a rétabli la Loy du Mariage dans son intégrité , il n'a rien ajoû-

Gen. cap. 4.
v. 18. 19.

Tertul. Lib.
de Monogam.
cap. 5.
Item, Exhort.
ad Castit. c. 5.
Hieron. Lib.
cont. Jovin.
Innocent. 3.
Capit. gaudemus.
extra. de
Divortis.

* *Tertullian. Lib. de Exhort. ad Castit. cap. 5. Numerus Matrimonii à maledicto viro coepit , primus Lamech duabus maritatus , tres in unam carnem effecit.*

Hieron. Lib. 1. contra Jovinian. Primus Lamech , sanguinarius & homicida , unam carnem in duas divisit uxores , fratricidium & digamiam eadem cataclysmi delevit poena.

té à ce qui est marqué dans la Genese.

On peut dire de plus, en faveur de la Monogamie, qu'on a dû remarquer dans l'Antiquité, ce qu'on observe encore dans la plûpart des pais, où le libertinage a introduit la pluralité des femmes ; qu'il y en a touûjours eu une principale, laquelle étoit proprement l'Epouse, & conservoit la prééminence, & certains autres droits sur celles qui ne l'étoient que de la seconde main, ou qui n'avoient rang que de Concubines.

On ne peut douter aussi qu'on n'ait eu de tout temps des égards aux liaisons du sang, qui ont touûjours fait regarder certains mariages comme incestueux, & inspiré de l'horreur pour ceux, qui osoient se les permettre contre les regles ordinaires.

Ce fut le Zoroastre des Assyriens, ou le Saturne Egyptien de Berose, qui, si l'on en croit cet Auteur, corrompit la sainteté du Mariage, comme il avoit alteré la Religion, en enseignant aux hommes les mysteres abominables de la Magie, & à consulter les Démons, autorisant par ses discours & par ses exemples le déreglement des mœurs, qui avoit irrité la colere de Dieu, & attiré le Deluge. Il introduisit la pluralité des femmes, & disoit hautement, qu'on pouvoit contracter indifferemment avec toutes sortes de personnes, sans aucun égard à la proximité du sang, une mere pouvant épouser son fils, & un frere sa sœur ; conduite détestable, qui lui fit donner

le nom de *Chemefuenus* , c'est-à-dire , ainsi qu'il l'interprete , d'infâme & d'impudique.

Mais sans nous attacher precisément au sentiment de cet Auteur , quelque autorité qu'on lui suppose , il est constant qu'une partie de ces maximes fut plus generalement reçûë parmi les Peuples de la posterité de Cham , & même de celle de Sem. La Polygamie fut autorisée en Egypte & dans l'Assyrie , par l'exemple des Rois , qui avoient plusieurs femmes titrées & légitimes , sans parler d'un plus grand nombre encore de Concubines. Elle étoit permise , & tolerée chez les Hébreux , & rien n'est plus connu , que ce que la sainte Ecriture dit des femmes d'Abraham , de Jacob , de David , & sur-tout du prodigieux nombre de celles de Salomon , qui ne s'étant pas contenté des filles d'Israël & de Juda , admit encore les étrangères , défenduës par la Loy , lesquelles pervertirent son cœur , & le firent tomber dans l'Idolatrie. Les Perfes & les Médes se conformerent peut-être en cela aux mœurs des Assyriens qu'ils avoient vaincus.

La posterité de Japhet se conserva plus pure dans l'Europe , & dans l'Asie Mineure. Les Romains , les Germains , les Peuples de Gaule & d'Iberie , & ce qui me surprend encore davantage , les Cadmonéens qui étoient de la posterité de Cham , ne pouvoient introduire dans leur maison une seconde Epouse du vivant de la premiere. Que s'il se trouve dans l'Histoire quelques exem-

Herod. Lib.
5. n. 39. &
seq.

ples du contraire, comme celui d'Anaxandride à Sparte, ces exemples sont rares; & bien loin de marquer un usage aussi étendu, qu'il l'a été chez les Egyptiens & chez les Assyriens, & tel qu'il se trouve encore aujourd'hui chez la plûpart des Monarques de l'Asie; ils sont des exceptions, qui servent à confirmer la regle generale, laquelle bornoit les hommes à une seule femme.

Pour ce qui est des liaisons du sang, il n'est pas moins certain qu'il y avoit des degrés prohibés, dans l'étendue desquels il n'étoit pas permis de contracter. Mais les Auteurs ne sçachant pas toujourns assez la force des termes, qui étoient en usage chez les différentes Nations, & ne discernant pas assez les degrés d'affinité, & ceux de consanguinité, nous ont laissé par écrit des choses, qui peuvent avoir été mal entendues, & qui peuvent souffrir aujourd'hui quelque explication, sans quoi elles nous font de la peine.

C'est ainsi que nous avons quelque horreur de lire, que les Mages épousoient leurs propres meres chez les Chaldéens; que sans cette condition les Rois Parthes ne pouvoient monter sur le Thrône; & que chez quelques autres Peuples, les freres épousoient leurs propres sœurs. Les Auteurs s'accordent tous à assurer que ç'a été une pratique constante des Egyptiens. Ils disent que chez eux le Mariage d'Osiris & d'Isis, qui étoient frere & sœur, avoit si bien réüssi, & avoit été si heureux, qu'en consequence des grands avantages qu'ils

Diodor. Si-
cil. Lib. 1. P.
1.

qu'ils avoient reçu de l'un & de l'autre, c'étoit une Loy parmi eux, que les freres & les sœurs d'un même liêt se mariaient ensemble. Abraham, & Isaac son fils, Peres du peuple Juif, donnent le nom de Sœurs à leurs Epouses. Philon rap-
 porte des Grecs, que Solon avoit permis aux Atheniens le Mariage avec des sœurs issuës d'un même Pere, défendant celui des sœurs d'une même mere : que Lycurgue au contraire avoit fait une Loy, qui permettoit le Mariage avec des sœurs uterines, & avoit défendu celui des sœurs sorties d'un même pere.

Philo, de Specialib. Legib.

Il semble néanmoins qu'on peut assurer universellement, que le Mariage dans la ligne directe du pere à la fille, & du fils à la mere, a toujours été regardé par-tout comme incestueux, & mis au rang des plus grands crimes. L'histoire d'Oedipe & de Jocaste, dont l'un se creva les yeux, & l'autre se tua de désespoir pour un mariage, qui ne pouvoit leur être imputé, puisqu'ils étoient tous les deux également dans l'erreur, nous témoigne assez combien ces Mariages incestueux étoient abhorrés. Rien aussi n'en fait mieux sentir l'abomination, que les noires couleurs, & les expressions vives dont se servent les Poëtes, pour nous peindre les horreurs de cette histoire tragique, aussi bien que la détestable passion de Myrrha, fille de Cynire Roy de Chypre, dont le crime fut à peu près semblable à celui des filles de Loth.

Sophocles in Oedipo, &c.

Ovid. Metamorph. Lib. 2.

Justin. Lib. 1.

Mais parmi les Orientaux même, la passion de Semiramis Reine de Babylone & de Chaldée, pour son fils Ninyas, causa tant d'indignation à ce Prince, qu'il l'a fit mourir. Celle de Parisatis pour son fils Artaxerxes, produisit le même sentiment d'horreur dans le cœur de ce Monarque; mais il ne voulut pas, comme le premier, ôter la vie à celle de qui il l'avoit reçüe. L'un & l'autre eussent-ils voulu faire un éclat, qui devoit flétrir dans la posterité deux Princeses d'ailleurs si illustres, si les Mages Chaldéens, qui étoient leurs sujets & les arbitres de la Religion, eussent eu l'obligation, ou la liberté d'épouser leurs propres meres? Bien loin que cela fut ainsi, Agathias dit, que le motif d'horreur & d'indignation, qui obligea ce Prince à repousser cette mere effrenée, fut, » que c'étoit une chose également » contraire à la pieté, à la coutume du pais, & » au sentiment commun des hommes. De maniere, que si les Perses se donnerent ensuite une trop grande liberté sur ce point, ainsi que l'assure ce même Auteur, trompé sans doute sur l'équivoque des termes, c'est une suite de cette étrange corruption de cœur, qui les plongea dans toutes sortes de vices. On pourroit néanmoins révoquer en doute ce que dit Agathias, ou justifier qu'il a été trompé sur les termes; car Tavernier, parlant des Gaures, qui sont descendus des Perses, assure qu'ils ne peuvent se marier jusqu'au troisiéme degré de consanguinité, & que

Agathias,
Lib. 2.Tavernier,
Voyage de
Perse, Liv.
4. ch. 8.Hist. de l'Inde
Liv. 1.

personne ne s'avise d'en demander dispense.

Il semble encore que la nature répugne aux Mariages dans la ligne collaterale , au premier degré , sur-tout entre les freres & les sœurs d'un même pere & d'une même mere ; & il seroit avantageux de pouvoir montrer que cela n'a jamais été permis , hors les cas de la nécessité absoluë , où se trouverent les premiers enfans d'Adam & d'Eve , de maniere que cela ait pû faire une Loy generale pour tout un Peuple , & une Loy de temps immemorial.

Les Auteurs qui nous ont fait le plus de peine , sont ceux qui nous parlent de la coûtume des Egyptiens , & qui nous citent les exemples d'Osiris & d'Isis , de Ptolomée & d'Arfinoé , du dernier des Lagides avec Cleopatre. Car s'il est vrai que cette coûtume ait fait loy chez eux depuis le temps d'Osiris & d'Isis , elle doit avoir été fondamentale , & aussi ancienne que la Monarchie. Un fait cependant des plus remarquables de la sainte Ecriture , m'oblige d'en douter. Le voici. Peut-être ne trouvera-t-on pas la conjecture mal fondée.

Abraham descendant en Egypte avec Sara son épouse , lui parle de la sorte. » Je sçais que vous « êtes belle , & que quand les Egyptiens vous au- « ront vûë , ils diront , c'est son Epouse , & ils « me tuëront pour vous posseder ; dites donc , je « vous prie , que vous êtes ma sœur , afin qu'ils « en usent bien envers moi en vôtre consideration ; «

Gen. cap. 12.
v. 11. 12. 13.

» & qu'ils me laissent la vie pour l'amour de vous. Abraham cherche un expedient pour éviter la mort ; qu'il a lieu d'apprehender de la part des Egyptiens , s'ils peuvent soupçonner qu'il soit le mari de cette femme , dont la beauté doit leur donner dans les yeux ; il n'en trouve point de plus efficace , que d'engager Sara à dire qu'elle est sa sœur ; mais si la coûtume generale & fondamentale de l'Egypte eut été , que les freres épousassent leurs sœurs , Abraham eut pris le moyen le plus infallible de tomber dans l'inconvénient qu'il vouloit éviter ; car les Egyptiens eussent raisonné juste , en concluant , elle est sa sœur , doncques elle est son Epouse. Il falloit au contraire , pour les faire tomber dans la pensée d'Abraham , les faire raisonner de la sorte C'est une chose énorme & inouïe , qu'un frere épouse sa propre sœur ; celle-ci est sa sœur , doncques elle n'est pas sa femme.

On dira peut-être qu'Abraham & Sara étant étrangers , les Egyptiens ne devoient pas juger d'eux par une Loy , qui pouvoit être particuliere à l'Egypte ; mais plutôt par celle du país de ces Etrangers même , qu'ils ne pouvoient pas ignorer , puisqu'ils étoient leurs voisins. Mais cela même favorise le sentiment que j'ai avancé ; car , ou les Egyptiens étoient ignorans des Coûtumes étrangères , & par conséquent ils devoient juger selon celles qui étoient propres de leur Monarchie , ou ils n'ignoroient pas celles des Chaldéens ;

s'ils n'ignoroient pas celles des Chaldéens, Abraham étoit également, ou même plus exposé ; car s'ils ne les ignoroient pas, ils eussent sçû que ceux-ci épousoient leurs sœurs. Il y a lieu de croire, du tour que prit Abraham, que les Chaldéens avoient quelque chose de singulier que les Egyptiens n'avoient pas, & même qu'ils ne sçavoient pas ; puisque le Roy se plaignit à lui de ce qu'il l'avoit induit en erreur, pour l'engager dans un crime aussi énorme que l'est l'adultere, en lui disant qu'elle étoit sa sœur, d'où il ne pouvoit pas s'empêcher d'inferer qu'elle n'étoit pas sa femme. En effet Abraham avoit pris ses mesures, pour que Pharaon ignorât que Sara fût son épouse. Il ne le trompa pourtant point par un mensonge, non plus qu'Abimelech, chez qui il lui arriva une pareille aventure ; car il dit nettement à celui-ci, que Sara étoit non seulement sa femme, mais qu'elle étoit aussi sa sœur, fille de son pere, mais non pas de sa mere.

Gen. cap.
10. v. 12.

Cela me paroît presque démontré par rapport aux Egyptiens, & il n'est personne qui n'en doive tirer une consequence légitime, qu'au moins en ce temps-là, les Mariages des freres & des sœurs, sur-tout d'un même licé, étoit défendu, & inouï chez eux.

Mais les paroles d'Abraham à Abimelech, nous jettent dans un même embarras par rapport à la These que j'ai avancée ; car il se trouvera que, dans la posterité de Sem, le Mariage étoit li-

cite au premier degré, dans la ligne collatérale, au moins entre les freres & sœurs de differents liëts. Les paroles d'Abraham paroissent fort positives au sujet de Sara. » Au reste, dit-il, elle est » vrayement ma sœur, fille de mon pere, & non » pas de ma mere. « On doit naturellement inferer, de cette maniere de s'exprimer, que Tharé pere d'Abraham, l'étoit aussi de Sara; mais que Tharé avoit eu ces deux enfans de diverses femmes.

Néanmoins les Interpretes nient tous assez unanimement que Sara fut propre fille de Tharé. En effet, quand Tharé prit dans sa maison Loth son petit-fils, dont le pere étoit mort, il prit aussi Sara, laquelle est appelée sa Bru, & non pas sa fille; & il semble que delà on doive conclure, qu'elle étoit cousine ou sœur de Loth, puisque habitant auparavant ensemble dans la maison de Nachor, ils furent reçus après la mort des deux freres Aran & Nachor, tous deux ensemble dans celle de Tharé. Pour expliquer donc les termes de l'Ecriture Sainte, les Interpretes recourent à d'autres exemples de la Sainte Ecriture, où ces termes de fils & de fille, de frere & de sœur, sont évidemment équivoques, & pris en divers sens, selon l'usage de ce temps-là, dans la posterité de Sem. Car, sans nous écarter des mêmes temps, Abraham appelle Loth son frere, quoique manifestement il ne fut que son neveu, fils de son frere Nachor. Isaac; chez Abimelech Roy

Gen. xi. v.

31.

Gen. 14. v.

14.

Gen. 26. v. 7.

de Gerare dans la Palestine, où il lui arriva le même inconvenient, qui y étoit arrivé auparavant à son pere, appelle Rebecca sa sœur, quoiqu'elle ne fût que sa nièce à la mode de Bretagne, étant fille de Bathuel, fils de Nachor, frere d'Abraham. Jair est appelé fils de Manassé, bien qu'il ne fût qu'un de ses petits-fils. Les Juifs conservèrent les mêmes usages jusqu'à la fin. Dans la Generation du fils de Dieu, il est dit, que Joram engendra Osias; cependant entre les deux, il manque trois Generations, de maniere que Joram n'étoit que le Trisayeul d'Osias, dont il paroît être appelé le Pere. Les cousins du Sauveur, dans un degré assez éloigné, sont appelés ses freres, ce qui a donné lieu à des herétiques de dire, que saint Joseph avoit eu d'autres enfans, ou de quelque autre Epouse, * ou de la sainte Vierge même. La regle generale des Juifs étoit de s'appeller freres & sœurs, en quelque degré de parenté qu'ils fussent dans les lignes collaterales, lorsqu'ils pouvoient remonter des deux côtés jusqu'à la souche.

Numer. cap.
32. v. 41.

Math. 1. v. 3.

Marc, cap.
3. v. 31.

La conjecture donc des Interpretes est, que Sara étoit fillè d'Aran, & la même qui est nommée Jescha, laquelle étant nièce d'Abraham, pouvoit l'épouser, de la même maniere que Melcha, autre fille d'Aran, & sœur d'Jescha, épousa

* Helvidius & les Antidico- Virginité de sa sainte Mere, & mariabites ses Sectateurs, qui desquels saint Hierôme a dit, étant Arriens, niant la Divinité *miraris si errant in fratribus qui errant in Patre?* de Jésus-Christ, nioient aussi la

Nachor frere d'Abraham ; & Abraham pouvoit l'appeller sa sœur , de la même maniere qu'il appelloit Loth son frere , quoiqu'il ne fût que son neveu. Sara pouvoit aussi fort bien être fille de Nachor , sœur de Loth , & épouse d'Abraham.

Dans les Coûtumes des Iroquois , nous trouvons des manieres de parenté , un peu differentes à la verité de celles des Hébreux & des Chaldéens , mais qui conviennent avec elles en ce point , qu'elles peuvent fonder des équivoques dans les termes , & servir par cet endroit-là même , pour corriger les idées que nous portent à l'esprit ces mêmes termes , quand nous les trouvons dans les Historiens , parce que nous ignorons , & que ces Auteurs ignoroient eux-mêmes comme nous , les sens differens qu'ils avoient chez les Peuples , dont ils ont parlé.

Pour rendre ceci sensible par l'application , il faut sçavoir que , parmi les Iroquois , & parmi les Hurons , tous les enfans d'une Cabane regardent comme leurs meres , toutes les sœurs de leurs meres , & comme leurs oncles , tous les freres de leurs meres : par la même raison , ils donnent le nom de Peres à tous les freres de leurs peres , & de tantes à toutes les sœurs de leurs peres. Tous les enfans du côté de la mere & de ses sœurs , du pere & de ses freres , se regardent entr'eux également comme freres & sœurs ; mais par rapport aux enfans de leurs oncles & de leurs tantes , c'est-à-dire , des freres de leurs meres , &
des

des sœurs de leurs peres, ils ne les traitent que sur le pied de cousins, quoiqu'ils soient dans le même degré de parenté, que ceux qu'ils regardent comme leurs freres & leurs sœurs. Dans la troisième Generation cela change; les grands oncles & les grandes tantes redeviennent grands-peres & grands-meres, des enfans de ceux qu'ils appelloient neveux, & nièces. Cela se continuë toujours ainsi en descendant, selon la même regle.

De cette façon il est facile de concevoir, comment les Chaldéens & les Rois Parthes pouvoient épouser leurs meres, c'est-à-dire, des tantes souvent moins âgées que leurs neveux, au lieu que si c'eut été une nécessité, que les Rois Parthes devinssent les époux de leur propre mere, ç'eut été une nécessité que la même personne eut été la mere & l'épouse de tous les Rois Parthes, ce qui est contre le bon sens. Il est facile de concevoir, comment les Egyptiens, & quelques autres Peuples, pouvoient épouser leurs sœurs, c'est-à-dire, des cousines germaines, ou bien même des parentes dans un degré encore plus éloigné.

Je ne nie point qu'il n'y ait quelques exemples, par lesquels on pourra prouver, que des Princes se sont licentiés jusqu'à épouser leurs propres sœurs: & que cet exemple n'ait pû autoriser dans la suite un usage. Tels sont, l'exemple de Cambyse fils de Cyrus, celui de ce Ptolomée qui épousa Arsinoé, & celui de ce Ptolomée, qui

fut le dernier Roy d'Egypte. Mais la passion de ces Princes, & l'abus, qui suivit la liberté qu'ils s'étoient donnée, portent manifestement le caractère de la corruption, & de la nouveauté. C'est ce qu'Herodote nous fait connoître évidemment, en rapportant le fait de Cambyse; car il dit en même temps, qu'avant lui les Perses n'épousoient point leurs sœurs, & que l'amour de ce Prince avoit quelque chose de si nouveau, que ne pouvant l'autoriser par aucun usage, il voulut au moins être autorisé par une décision des Mages, qui étoient les arbitres de la Religion. Il les rassembla donc, & les consulta sur son dessein, les chargeant d'examiner la chose avec maturité. Les Mages, qui sentoient bien que c'étoit un piège que leur tendoit ce Monarque, lequel à l'impiété joignoit encore toutes les cruautés d'un regne tyrannique; & voyant bien qu'ils étoient perdus, s'ils décidoient contre l'inclination de leur Souverain, répondirent qu'à la vérité ils ne trouvoient point de Loy, qui permit le mariage d'un frere avec sa sœur; mais qu'il y en avoit une autre, en vertu de laquelle le Roy étoit le maître de faire tout ce que bon lui sembloit. Le Prince à qui cela suffisoit, fut content de cette réponse, & les Mages furent tirés d'intrigue par leur lâcheté.

On trouve également dans toute l'Amerique la Polygamie & la Monogamie. La Polygamie paroît beaucoup plus étendue dans la Meridio-

nale , que dans la Septentrionale , où elle n'est gueres permise , que parmi quelques Nations de la Langue Algonquine. Les Nations Huronnes & Iroquoises sont adstraites à une seule Epouse ; & ce qui paroîtra plus singulier , c'est que , par une suite de la Ginécocratie , la Polygamie , qui n'est pas permise aux hommes , l'est pourtant aux femmes chez les Iroquois Tsonnontouans , où il en est , lesquelles ont deux maris , qu'on regarde comme légitimes.

La Polygamie , chez les Nations qui se la permettent , est bornée à un petit nombre de femmes , comme de deux ou de trois , si l'on en excepte les Chefs , qui prétendent avoir plus de privilege que les autres. Mais , où la pluralité est autorisée , parmi toutes ces femmes , il y a toujours une principale Epouse , dont le mariage est plus solemnel. Les Algonquins distinguent fort celle , qu'ils appellent de l'entrée de la Cabane , où est la place d'honneur , d'avec celles du milieu. Celles-ci sont comme les servantes de la premiere , & leurs enfans sont censés comme Bâtards & Roturiers , en comparaison de ceux qui sont nés de cette premiere Epouse légitime. Parmi les Caraïbes , il y en a aussi une , qui a la prééminence , & c'est celle qui leur est acquise par un droit de naissance que je vais expliquer , ou bien celle qu'ils ont épousé avec toutes les solemnités , & les formalités requises. Ils en ont aussi qu'on peut regarder comme des Concubines , tel-

les sont les esclaves qu'ils ont prises en guerre. Quelquefois ils épousent ces esclaves, mais elles conservent toujours les marques de leur esclavage, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent jamais porter les brodequins, ni les cheveux de la longueur de ceux des autres femmes, qui jouissent du droit de leur liberté.

Ces femmes habitent souvent ensemble sous le même toit, chez les Nations Algonquines, & elles font assez bon ménage. Mais chez les Caraïbes, ou bien elles habitent en differens Villages, ou, si elles sont du même Village, les maris leur font des Cases séparées, dans lesquelles elles vivent avec leurs enfans.

Il n'étoit permis nulle part dans toute l'Amérique, de contracter au premier degré dans la ligne directe, ou dans la collatérale, excepté aux Incas, légitimes héritiers du Trône, le Souverain seul épousant sa propre sœur, la vanité de ces Princes, qui se regardoient comme la Divinité même, les ayant obligé de porter cette Loy, dont ils avoient exclus tout le reste de leur propre famille, afin que la race du Soleil fut toujours plus pure dans le sang du Monarque, étant formé de celui du frère & de la sœur. L'Inca Garcilasso prétend que cette Loy étoit aussi ancienne que la Monarchie, & qu'elle avoit été portée par Manco Capac le Fondateur de cet Empire. Mais Acosta me paroît plus croyable en l'attribuant à l'un de ses derniers Rois, lequel attira par-là la

Garcilasso,
Comment.
Reales, Lib.
4. cap. 9.

Acosta, Hist.
Moral. Lib.
6. cap. 18.

malédiction de Dieu sur sa famille , & sur ses Etats , qui devinrent la victime , & la proie de l'Invasion des Espagnols.

Chez les Ameriquains Meridionaux , selon ce qu'en a écrit Thevet, l'oncle maternel a un droit légitime sur la fille de sa sœur ; il la leve de terre au moment de sa naissance , & la regarde dès-lors comme son Epouse future. Le Pere de cet enfant est délivré , dès ce moment ; d'une partie de la servitude qu'il devoit aux parens de sa femme , & à sa femme même , & c'est le futur Epoux de sa fille qui en est chargé. Les autres Auteurs disent néanmoins que ce droit des Caraïbes regarde les cousins par rapport à leurs cousines germanes du côté de la mere , lesquelles sont leurs Epouses nées. Je ne sçais s'ils ne leur donnent point le nom de Sœurs , ainsi que plusieurs autres Peuples , chez qui les termes de Germain & de Germaine , paroissent avoir la même signification qu'ils ont dans le Latin. En ce cas , on pourroit dire que les Caraïbes épousent leurs propres sœurs , quoique ces sœurs prétendues ne soient qu'au second degré de la ligne collatérale.

Thevet, Colmog. Univ. Liv. XXI. c. 10 p. 932.

Du Tertre, Traité 7. chap. 1. §. 4. &c.

Quel que soit ce droit des Caraïbes sur leurs cousines , ils ne les prennent dans la suite pour Epouses qu'avec l'agrément des parens , & avec les formalités requises ; & l'obligation de s'épouser n'est point telle , que ces filles ne puissent s'en dispenser. Mais ordinairement les filles , qui por-

tent des obstacles à l'accomplissement de ces Mariages, en perdent toute leur réputation, & tous les agrémens qu'elles pouvoient attendre dans leur famille.

Les Iroquois n'ayant pas l'obligation de se marier dans leur parenté, comme les Caraïbes, ou comme les Hébreux, sont encore plus scrupuleux sur les degrés prohibés de consanguinité, que ne l'étoient ceux-ci, au moins avant le temps que Moïse les eut restraints davantage, par les Loix qu'il leur impose dans le Levitique.

Les liaisons du sang sont si fortes dans la Cabane de la mere, à qui les enfans sont censés appartenir de plus près, qu'ils ne peuvent gueres s'établir dans cette Cabane, à moins qu'ils ne soient dans un degré si éloigné, qu'il n'y ait plus d'autre parenté, que celle d'être de la même Tribu. La bienséance n'y permet pas même le mariage avec les esclaves entés dans cette Cabane; car, comme en leur donnant la vie, on leur fait relever le nom de quelqu'un de cette famille, ils entrent dans tous les droits de l'adoption, & représentent ceux, ou celles, qu'ils ressuscitent, comme si c'étoient eux-mêmes en personne. Je me souviens, qu'un de nos Missionnaires ayant proposé le Mariage d'une esclave, avec quelqu'un de la Cabane où elle avoit été donnée, les Sauvages en rejetterent la proposition avec horreur; il fallut que le Missionnaire leur fit entendre raison pour lever le scandale, & s'excusât sur ce

qu'il n'avoit pas fait attention aux Loix de l'Adoption.

L'Athonni, ou la Cabane du pere, étant comme étrangere à ses enfans, les liaisons du sang n'y font pas si étroites. Si le pere avoit des enfans d'un autre liêt, ceux de ce liêt seroient encore plus éloignés des enfans du premier, la Cabane de ceux-ci étant encore plus étrangere à ceux du second, que celle du pere, dont ils font nés les uns & les autres, à moins que les enfans de ces deux liêts differens ne fussent de la même famille. Je ne suis pas assez exactement informé jusques où ils étendent les degrés de consanguinité, prohibés dans ces Cabanes, auxquelles ils ne tiennent que par des alliances; mais je suis assuré qu'ils respectent les liens du sang, quelque part où ils se trouvent, au premier degré de la ligne directe ou collaterale. Je crois même qu'ils ne contractent point avec ceux du second; & s'ils se permettent quelque chose de plus de ce côté-là, c'est sur le principe que j'ai déjà dit, qu'ils n'y croient point voir une parenté aussi étroite, que dans la Cabane de leur mere.

Ils ne font point tant d'attention aux degrés d'affinité. Les Algonquins, dont quelques-uns ne se font pas une difficulté de la Polygamie, épousent sans façon plusieurs sœurs; & quand l'une est enceinte, ils habitent successivement avec les autres, la regle generale de tous les Sauvages étant de ne point habiter avec leurs femmes dès

qu'elles se sont déclarées enceintes. Pour les Iroquois, les Hurons, & les autres, chez qui la Polygamie n'est pas usitée, après la mort de leur première femme, ils en épousent volontiers la sœur, & ceux de la Cabane de la défunte ne manquent pas de proposer cette nouvelle alliance au mari, s'ils ont été contents de lui dans le premier Mariage. On peut dire la même chose d'une veuve par rapport aux deux frères, mais sans l'obligation qu'avoient les Hébreux d'épouser la veuve de leur aîné décédé sans enfans. Le passage que j'ai cité de Philon Juif, pourroit peut-être s'entendre des degrés d'affinité, & non pas de consanguinité. Ainsi il aura été permis chez les Lacedemoniens, par les Loix de Lycurgue, non point au frère d'épouser ses sœurs uterines, mais à un étranger d'épouser successivement les deux sœurs, quoique nées d'une même mère; ce que Solon, plus rigide, avoit défendu, ne permettant que le Mariage avec les sœurs issues d'un même père. On peut expliquer, selon ces différentes manières de prendre les termes de frère & de sœur, ce que les Auteurs disent des usages des Crétois, des Cariens, des Parthes, &c.

Outre les Caraïbes qui naissent mariés, pour ainsi parler, en vertu de la destination établie par la Loy, & par le droit que les cousins ont sur leurs cousines germaines, il y a encore plusieurs autres Nations, où les parens des Epoux futurs prennent des engagements pour leurs enfans

Sans dès leur plus tendre enfance, & dès-lors ces Epoux contractent une servitude réelle, à l'égard de la Cabane de leurs Epouses, comme s'ils étoient effectivement mariés : servitude par laquelle ils semblent acheter le droit, ou l'honneur de leur alliance, comme Jacob acheta la sienne en servant Laban son beau-pere, sept ans pour Lia, & sept ans pour Rachel. Cela n'avance pourtant point le temps, où le Mariage doit se contracter en effet, le temps où l'on doit faire les propositions dans les formes, & manifester par des présens, qu'on ratifie ce que les Loix ont prescrit, ou ce que les parens ont déterminé par les engagements qu'ils ont pris. On ne pense point au reste à faire ces propositions que les Contractans ne soient d'un âge formé; qu'ils n'ayent passé le cours de ces Initiations, dont j'ai parlé, pour les filles, & pour les garçons adultes; & il est rare parmi les Ameriquains Meridionaux, qu'un jeune homme ose parler d'établissement, ou qu'on ose en parler pour lui, s'il ne s'est fait déjà quelque réputation, s'il n'a fait un ou deux prisonniers, ou tué quelque ennemi de la patrie.

Gen. cap. 29.
v. 18. & 30.

Indépendemment de ce droit, ou de ces engagements pris de si bonne heure, lesquels ne font pas une Loy universelle & sans exception, on peut assurer néanmoins généralement parlant, que les Mariages se reglent plutôt par l'interêt, & par le respect humain, que par l'inclination des Contractans. Suivant la regle commune, on

devroit être toujours pressé de marier une fille d'assez bonne heure ; parce que , outre que les femmes soutiennent les familles , lesquelles ne se fortifient que par le nombre des enfans , la Cabane de la femme y profite encore par le droit que l'Épouse acquiert sur la chasse de son mari ; on ne doit point se hâter au contraire de marier les jeunes gens , parce qu'avant qu'ils soient établis , toute leur chasse , tout le fruit de leur industrie , & de leurs travaux , appartenant de droit à leur Cabane ; ceux de cette Cabane ne peuvent que perdre à leur établissement , par les nouvelles obligations qu'ils contractent envers une épouse & des enfans , qu'il est de leur honneur de bien entretenir. Et quoique la Cabane de l'épouse contracte aussi quelques obligations à l'égard de celle du mari , les avantages n'en peuvent pas entrer en compensation de ceux que le jeune homme y apportoit avant que d'être marié. C'est-là du moins ce que je crois avoir remarqué parmi les Iroquois.

Cependant , comme il seroit contre la bienséance d'agir par cet esprit d'intérêt , & de le laisser paroître ; ils savent si bien se conduire par un respect humain admirable , que les jeunes gens ne peuvent se plaindre de ceux de leur Cabane , qui ne manquent pas de les solliciter de s'établir , & de jeter des propositions , qui puissent leur être agréables. Ceux de la Cabane ont aussi à se louer des jeunes gens , qui n'étant point pressés

de se marier, ou par complaisance, ou par d'autres motifs qu'ils ne disent pas toujours, ne consentent aux propositions, qu'on leur fait, qu'après avoir long-temps montré leur indifférence.

Les enfans appartenant à la mere, & les Sauvages paroissant tous égaux, il devroit, ce semble, être également indifférent de s'établir partout, sans autre regle que l'inclination.

Il y a cependant parmi eux trois Ordres distingués, à quoi ils ne laissent pas de faire quelque attention. Le premier est celui des *Iesendouans*, c'est-à-dire, des familles nobles; le second est des *Agongoueha*, ou des gens du commun; & le troisième est celui des *Ennaskoua*, c'est-à-dire, des esclaves à qui l'on a donné la vie, ou qui sont nés de ces esclaves; ils tâchent, autant qu'ils peuvent, de s'allier bien; les Sauvages Meridionaux & les Algonquins sont très-scrupuleux sur cet article; mais les Iroquois passent aisément sur cette délicatesse pour chercher des avantages plus réels, soit dans la Cabane où ils prennent alliance, soit dans la personne de l'Epoux & de l'Epouse. Il y a des Cabanes qu'on redoute, parce qu'elles sont peu nombreuses, & par conséquent pauvres & peu considérées, & d'autres, où il se trouve des esprits difficiles à vivre, dont on évite avec soin le commerce. Pour ce qui est des qualités personnelles des Epoux, on cherche dans un jeune homme qu'il soit brave, bon guerrier, & bon chasseur; dans une fille, qu'elle soit d'une bonne ré-

putation, laborieuse, & d'un caractère d'esprit docile. On se trompe dans ce choix comme dans tout le reste. Il est peu de maris sans défauts; une bonne femme est un meuble presque aussi rare en Amérique qu'en Europe; mais on fait ce qu'on peut, & on tâche de ne point s'y méprendre.

Ce sont les Matrones d'une Cabane, qui sont chargées, ainsi que je l'ai dit ailleurs, du soin de marier les garçons & les filles qui y sont. Il leur seroit honteux de faire aucune avance pour marier une fille, & elles doivent attendre pour leur honneur, & pour celui de la fille même, qu'on la recherche, & qu'on la désire; mais quand il se trouve des filles, qui attendent un peu plus que de raison, les Matrones ne manquent pas de s'intriguer, pour tenter sous main tous les partis qui leur conviennent. Par rapport aux garçons, comme il est de la bienséance qu'ils fassent les premières démarches auprès des parens de la fille qu'on leur destine, on fait ouvertement les premiers pas en leur nom, sans qu'ils y paroissent, & qu'ils fassent, de leur côté, la moindre démonstration.

La modestie des jeunes filles, à qui il seroit honteux de faire paroître de l'empressement pour le Mariage, ou de témoigner de l'inclination pour un jeune homme, plutôt que pour un autre, & d'autre part l'indifférence réelle, ou affectée des jeunes gens, jointe à une extrême complaisance

pour les volontés de leurs parens, autorise beaucoup ceux-ci à ne consulter que leur inclination propre, ou pour le moins à la suivre. Mais ceux & celles qui ont de l'esprit, sans manquer à la déference qu'ils doivent à leur parenté, ne manquent pas d'industrie pour fuggerer les personnes qui leur plairoient, sans paroître y toucher, ni de prétextes honnêtes pour éluder celles qui ne sont pas à leur gré. Cela est rare néanmoins, & la plupart sont les victimes de leur complaisance aveugle pour leurs parens.

Les Matrones ayant déterminé le choix d'une Epouse, & l'ayant fait agréer au jeune homme intéressé: elles vont en faire la proposition aux parentes de sa fille. Celles-ci tiennent leur conseil à part de la même manière: & si la proposition plaît après avoir obtenu le consentement de la future Epouse, elles rendent bien-tôt une réponse positive, & telle qu'on peut la désirer.

Le Mariage n'est pas plutôt résolu, que les parentes de l'Epoux envoient un présent dans la Cabane de l'Epouse. Ce présent consiste en des colliers de porcelaine, des pelletteries, quelques couvertures de fourrure, & d'autres meubles d'usage, qui vont aux parens de la fille, à laquelle on ne demande point de dot; mais seulement qu'elle veuille accepter l'Epoux qu'on lui offre. Ces sortes de présens ne se font pas seulement une fois, il s'en fait une espece d'alterna-

Cérémonies
du Mariage.

tive entre les deux Cabanes des futurs Epoux, laquelle a ses Loix prescrites par la coûtume; mais, dès que les présens sont acceptés, le Mariage est censé conclu, & le Contrat passé.

Chez quelques Nations, dit-on, les parens de l'Epouse la conduisent tous ensemble chez son Epoux. Mais chez les Iroquois, l'Epouse ne devant point quitter sa Cabane, elle y attend son Epoux, lequel s'y rend à l'entrée de la nuit, accompagné aussi de toute sa parenté. A peine y est-il entré, qu'on le fait asseoir sur la natte, vis-à-vis le feu, alors la nouvelle Epouse apporte devant lui un plat de *sagamité*, ou de bouillie de bled d'inde, & s'assied à ses côtés, non seulement sans lui rien dire, mais même lui tournant un peu le dos, enveloppée dans sa couverture, par pudeur, & par modestie. Le mari mange de ce qui lui est présenté, ce qu'il juge à propos, & pour l'ordinaire, peu de temps après, il se retire. C'est en cela que consiste toute la cérémonie.

Il ne paroît rien, ce semble, de plus simple; mais je puis dire que tout ceci est comme sacramentel, si j'ose ainsi m'exprimer, & qu'il n'y avoit rien de plus sacré parmi les Anciens. Nous pouvons en juger par tout ce qu'ont écrit les Auteurs de l'usage des Grecs & des Romains. Ceux-ci jaloux des coûtumes de leurs Ancêtres, quoiqu'ils eussent ajouté plusieurs cérémonies à la solennité des Noces, avoient cependant retenu

celles qu'ils avoient reçûes de la première antiquité; & celles-là étoient regardées comme les plus saintes; & les plus essentielles.

Les Auteurs, * qui ont traité des Coûtumes des Romains, ont distingué trois sortes de manières de contracter le Mariage: la *Coemption*, la *Confarreation*, & l'*usage*, ou la *Cohabitation*. De ces trois manières, les deux premières, qui étoient; & les plus solennelles, & les plus autorisées, se trouvent dans ce que je viens de dire de nos Sauvages. L'*usage*, & la *Cohabitation* étoit plutôt une espèce de concubinage, semblable à celui des Sauvages, quand ils prennent une femme de campagne, qu'un mariage légitime. En effet; ces sortes de mariages n'étoient autorisés qu'après un certain temps marqué par les Loix; car deux ou trois heures même avant l'an révolu, s'il en prenoit fantaisie aux maris, ils pouvoient chasser ces épouses prétendûes, comme des concubines, sans qu'elles pussent avoir action en justice contre eux.

Arnob. Lib.
4. adv. Gent.
Boet. in 2.
Topic. Cicet.
Servius in 1.
Georg.

* *Arnobius, Lib. 4. advers. Gent. de Nuptiis Deorum.* Uxores, inquit; Dii habent, atque in conjugalia foedera veniunt conditionibus ante quaesitis. Usu, farre, & coemptione genialis lectuli Sacramenta conducunt.

Servius ad illud Virgilii Georg. 1. Teque sibi generum Thebis emat omnibus unctis. Quod ait emat, ad antiquam Nuptiarum pertinet ritum; quo se maritus & uxor invicem emebant, sicut habemus in

jure. Tribus enim modis apud Veteres nuptiae fiebant. Usu; si verbi gratia, mulier anno uno cum viro, licet sine legibus, fuisset: farre; cum per Pontificem maximum & Dialem flaminem, per fruges & molam falsam conjungebantur, unde confarreatio appellabatur, ex quibus Nuptiis patrimii & matrimii nascebantur: coemptione vero, atque in manum conventionem, cum illa in filiae locum veniebat, &c.

Le présent que fait l'Epoux dans la Cabane de son Epouse, est une vraie Coemption, par laquelle il achette en quelque sorte l'alliance de cette Cabane. Il y a cette difference, que c'est ici le mari qui fait le présent, au lieu que chez les Romains, * c'étoit l'Epouse qui le faisoit, & qui donnoit trois sols marqués, comme un symbole de cette Coemption. La cause de cette difference, c'est que chez nos Sauvages les femmes sont maîtresses, & ne sortent point de chez elles; au lieu que chez les Romains elles passaient dans la maison, & dans la juridiction de leurs Epoux, de sorte qu'elles étoient obligées d'acheter d'eux le droit d'être meres de famille. Ce n'est pas que chez les Sauvages, les maris n'acquierent aussi un droit légitime sur leurs Epouses, mais un droit, qui a ses bornes plus ou moins étenduës, selon les differens usages des Nations.

Varro, de vitâ pop. Rom. Lib. 2.

Dans l'offre que fait l'Epouse du plat de *sagamité* qu'elle présente à son mari, se trouve la maniere de contracter par la Confarreation. Pline nous dit, qu'il n'y avoit rien de plus sacré dans les choses qui étoient du ressort de la Religion, que les liens qu'on formoit par la Confarreation; & que c'étoit pour cette raison, que les nouvelles

Plin. Lib. 18. cap. 3. Hist. Natur.

* Varro, de vitâ populi Rom. Lib. 2. apud Nonium, Lib. de Doct. Indagine. Nubentes veteri lege Romanâ asses tres ad maritum venientes ferre solitas ait. Atque unam quem in manu tenerent tamquam emendi causâ marito dare, alium quem in pede traherent in foco Larium familiarium ponere, tertium in sacciperio cum condidissent compito vicinali solere resonare.

mariées

mariées faisoient porter le *Farreum* devant elles , en allant chez leurs Epoux : *Quin & in sacris nihil religiosius Confarreationis vinculo erat , novaque nuptæ farreum præferebant.* Les Auteurs qui ont écrit sur les Mœurs des Amériquains , n'ont point fait d'attention à la Ginécocratie établie parmi ces Peuples ; il est certain aussi qu'elle n'a pas des droits également forts par-tout ; mais , comme la variété qu'il peut y avoir sur ce point , est difficile à démêler , cela a causé un peu de confusion dans les Auteurs des Relations , qui ont conçu les choses , selon les idées & les usages de l'Europe , par rapport au Mariage comme à tout le reste ; mais soit que les épouses passent dans la Cabane de leurs maris , ce qui n'est pas commun : soit que les époux passent dans celles de leurs femmes , ce sont toujours les nouvelles épouses , qui présentent , ou font porter le plat de sagamité nuptiale , comme une marque de l'obligation qu'elles ont , de faire les provisions de leurs maris , & de leur préparer à manger.

La Coemption & la Confarreation n'étoient d'abord que deux cérémonies différentes , mais nécessaires , d'une même alliance. Ce ne fut que dans la suite des temps , qu'on se contenta de contracter par l'une , ou par l'autre. Tacite nous dit , que de son temps la Confarreation , ou n'étoit plus en usage , ou n'étoit pratiquée que par peu de personnes. Boece * assure , qu'elle n'étoit que

Tacit. Annal.

4.

Boeti. in
2. Topic. Ci-
ceron.

* Rævardus ad Leg. xii. Tabul. cap. 21. Boetium dicentem

pour les seuls Pontifes ; mais, ou cet Auteur se-
feroit trompé, ou ses paroles souffrent quelque
autre explication.

Les Anciens ne nous donnent pas assez de lu-
mieres pour discerner entre les plantes frumen-
tacées, quelle est celle à qui ils donnoient le nom
de *Far*; (j'aurai lieu d'en parler en traitant de la
nourriture des Sauvages.) Mais les Romains se-
servoient du far dans les sacrifices, & dans les
actions de Religion, parce que leurs Ancêtres
n'avoient point eu d'autre nourriture, pendant les
trois cens premières années après la fondation de
Rome, & que chez les Nations on s'étoit tou-
jours servi, de temps immemorial, de ce qui
étoit le fondement de la nourriture commune,
pour ferrer les liens de l'hospitalité, de l'amitié,
& du mariage. Les Grecs, au lieu de far, se ser-
voient de l'orge, par cette même raison, que
l'orge avoit toujours été leur nourriture ordinaire,
selon le témoignage qu'en rend Denys d'Haly-
carnasse, en parlant de la solemnité des Nôces.

Les Hébreux & les Brachmanes des Indes con-
tractoient aussi par la Confarreation. Les premiers
répandoient à trois diverses reprises de l'orge sur
la tête des nouveaux mariés, en disant, *croissez &*
multipliez; Et c'est-là encore l'usage de leur Syna-
gogue, dit Seldenus. Les Brachmanes font cette
cérémonie par asperision avec du ris. Le *Farreum*

Plin. Lib. 18.
cap. 7.

Dyonis. Ha-
lyc. Lib. 2. p.
95.

Selden. Uxor.
Hebrai. Lib.
2. cap. 15.

Huet. De-
monst. Evan.
Prop. 4. cap.
6.

quod confarreatio solis Pontifici- per solos Pontifices peragebatur.
bus conveniebat, sic explicat,

des Romains , étoit un tourteau composé de far, d'huile , & de miel , ainfi que le rapporte Festus. Athenée dit , qu'à Argos on portoit de chez l'Epoufe dans la maifon de l'Epoux , un tourteau cuit fur les charbons , qu'il appelle *Kpñiov*. A Lacedemone , felon le même Auteur , tandis qu'on fe préparoit dans la maifon de l'Epoux à faire le feftin , à danser , & à chanter les éloges de la nouvelle mariée , on portoit de chez elle , tandis qu'elle en sortoit , une autre efpece de gâteau , qu'il appelle *Kueβάρas*. Seldenus dit , qu'il y a encore beaucoup d'endroits en France & en Angleterre , où l'on a confervé quelques reftes de l'ancien ufage de la Confarreation , & où l'on fait fervir de grands gâteaux nuptiaux.

Fest. Lib. 6.

Athen. Lib.
14. p. 645.

Idem , Lib.
14. p. 646.

Selden. Uxor.
Heb. Lib. 2.
cap. 25.

Le Sieur de la Potherie , qui vient de donner au Public une Hiftoire de l'Amérique Septentrionale , dit que l'Epoufe , après avoir apporté dans la Cabane de fon Epoux le *Bois de Mariage* , dont nous parlerons ci-après , y fait porter auffi le pain , qu'il nomme de la même manière , *Pain de Mariage* , & qui en eft , dit-il , comme le Contract. « Elle le fait cuire chez elle dans de l'eau bouillante , enveloppé de feuilles de bled d'inde , noué par le milieu d'un filet , qui lui donne la forme d'une calebaffe. « Etant dans le païs , je n'ai point appris cette circonftance particulière , & n'y ai point fait d'attention. Je n'ai cependant point de peine à croire ce qu'il en dit , d'autant mieux , que rien ne fe trouve plus conforme , à ce

Hift. de l'A-
meriq. Sept.
Tom. 3. p. 14.

que je viens de rapporter de l'usage des Anciens. Les Sauvages s'envoyent souvent de ces sortes de présens de pain bouilli, ou cuit sous les cendres; mais la circonstance du Mariage peut fort bien avoir quelque chose de sacré, qui ne se trouve point dans les autres occasions, où il n'y a qu'un devoir de bienfaisance, & de pure civilité.

Comme les Anciens, dans les premiers temps, ignoroient presque l'usage du pain & des gâteaux, ou que du moins ils n'en faisoient pas un usage ordinaire, ainsi que Pline l'assure en particulier des Romains, & qu'alors ils faisoient de leurs grains rôtis, & réduits en farine une espece de bouillie, qui leur fit donner le nom de *Pultophages*, & qui revient assez à la sagamité des Sauvages; j'ai quelque lieu de douter, si dans la cérémonie du Mariage des Romains, des Grecs, & de la plûpart des autres Nations, ce n'étoit pas aussi un plat de bouillie, ou de *sagamité*, que l'Epouse présentoit à son Epoux. On doit comprendre que chez les Peuples, qui ne s'emoient point, & qui ne vivoient que de chasse & de pêche, l'Epouse présentoit un plat de ce qui étoit la matière de leur nourriture commune.

Par cette nourriture commune, qui leur signifioit qu'ils devoient vivre d'une même vie, ils formoient entr'eux une alliance, dont cette nourriture étoit tellement le symbole, que comme chez les Romains, c'étoit le far qui en étoit la matière, par le seul mot de *Confarreation*, on

Vid. Fortun.
Licet, Tom.
II. Resp. I. p.
16.





entendoit le Mariage, comme le seul terme de Diffarreation exprimoit le divorce, ainsi que l'assure Festus.

Chez les Anciens, on faisoit asseoir les Epoux sur une peau, *in lanata pelle*, pour leur représenter le liêt nuptial des hommes des premiers siècles, lesquels n'avoient point d'autre liêt que les dépouilles des bêtes qu'ils avoient prises à la chasse, ou des victimes qu'ils avoient immolées, & qu'ils croyoient propres à leur faire avoir des songes, & des présages heureux. Apollonius de Rhodes fait consister toute la magnificence du lit nuptial de Medée, dans la Toison d'or, que Jason avoit enlevée à Colchos par son moyen.

C'est ainsi que, par la comparaison de ce que font aujourd'hui nos Iroquois, & le plus grand nombre des Sauvages, avec ce que faisoient autrefois les Anciens, nous trouvons, dans ce qui se montre à nos yeux sans mystere, un culte vraiment religieux dans une alliance contractée par ce qui servoit à ferrer les liens les plus étroits, & formée sur le liêt nuptial en présence des Dieux Domestiques, qui n'étoient autre chose que le feu de leurs foyers, avant que les Payens eussent élevé ces petites Idoles, à qui ils donnoient le nom de *Lares*, & qu'ils plaçoient dans leurs cheminées.

On n'oublie pas de rendre les nôces célèbres par des fêtes & des réjouissances, c'est-à-dire, par des chants, des danses, & des festins. C'est

Fest. Lib. 4.

Plutarchus
Prob. cap 30.
Alex. ab Alex.
Lib 2. cap. v.

[Apoll. Rhod.
Lib. 4. v.
1142.

dans la Cabane de l'Epoux que se fait le festin, mais c'est l'Epouse qui en fait les frais, & qui porte elle-même chez son mari, les viandes & les farines, qui doivent être mises dans la chaudiere. Pendant que tout le monde se réjouit, & se divertit à la nôce, comme on a coûtume de le faire dans les autres solemnités publiques, les nouveaux mariés semblent n'y prendre point de part, sur-tout l'Epouse, qui ne doit se parer que de sa pudeur; preuve encore autentique de l'estime que les Payens faisoient de la Virginité: estime si marquée dans cette occasion des nôces, que les Romains & les Grecs vouloient, que les filles fissent paroître un tel amour pour elle, qu'il semblât qu'elles ne se mariaissent qu'à regret; & qu'il étoit même ordonné, comme une des Loix, ou des cérémonies du Mariage, que l'Epouse, pour témoigner davantage ce regret, fut enlevée du sein de sa mere, & de la maison paternelle avec violence, pour être conduite dans celle de son Epoux, comme par force, & malgré elle.

Il est de l'ancien usage, parmi la plûpart des Nations Sauvages, de passer la premiere année, après le mariage contracté, sans le consommer. La proposition avant ce temps-là, seroit une insulte faite à l'Epouse, qui lui seroit comprendre, qu'on auroit recherché son alliance, moins par estime pour elle, que par brutalité. Et quoique les Epoux passent la nuit ensemble, c'est sans préjudice de cet ancien usage; les parens de l'Epouse

y veillent attentivement de leur part, & ils ont soin d'entretenir un grand feu devant leur natte, qui éclaire continuellement leur conduite, & qui puisse servir de garand, qu'il ne se passe rien contre l'ordre prescrit. Dans les commencemens de l'établissement de la Foy, la coûtume des Missionnaires ayant toujours été de ne point administrer le Baptême à ces Infidelles, sans les avoir long-temps instruits, & éprouvés, pour ne pas exposer nos Sacremens aux prophanaçons, & aux inconvéniens de leur inconstance, & de leur légèreté; il arriva, que deux jeunes personnes, de celles qu'on instruisoit, furent ainsi mariées par les parens à la façon du pais. Le mari n'ayant pas l'égard qu'il devoit avoir pour l'ancienne coûtume, voulut se prévaloir de l'exemple des Européens. L'Epouse en fut si outrée & si piquée, que quoique ceux qui avoient fait le mariage, eussent assez consulté son inclination, ils ne purent jamais l'obliger à revoir cet Epoux indiscret. Quelque représentation qu'on pût lui faire, elle ne se rendit point, & l'on fut obligé de les séparer. Un Missionnaire m'a aussi assuré, que quoique aujourd'hui l'ancien usage soit aboli dans le voisinage de la Colonie, une femme, parmi les Abenaquis, qui se trouve enceinte avant la première année révolüe, y devient un sujet d'étonnement, & y perd un peu de sa réputation.

La coûtume des Amériquains Meridionaux est, que les hommes & les jeunes gens couchent tous

ensemble dans les Carbets, où ils vivent en commun. Les jeunes gens n'en peuvent jamais décrocher. Cette regle est aussi generale pour ceux qui sont établis, sur-tout pour les nouveaux mariés, de telle sorte qu'ils n'osent aller dans les Cabanes particulieres où habitent leurs Epouses, que durant l'obscurité de la nuit, aux mêmes conditions, que le Législateur de Sparte avoit prescrit aux siens. C'est à peu près la même regle pour les nouveaux mariés chez les autres Nations, où les hommes n'habitent point ainsi en commun. Ils n'oseroient aller dans les Cabanes de leurs Epouses qu'à la dérobée, ce seroit une action extraordinaire de s'y présenter de jour. L'ancienne coutume veut encore qu'ils ne parlent point aux parens de leurs Epouses. Aucun n'a la hardiesse de se présenter devant eux. S'ils les apperçoivent, ils doivent les éviter, & prendre de longs circuits pour ne pas s'exposer à leur rencontre, comme si l'alliance qu'ils ont contractée, leur eut fait injure, & qu'ils eussent quelque chose à apprehender de leur ressentiment. Il y en a beaucoup, qui ne leur ont pas parlé avant d'avoir eu un ou deux enfans de leur mariage. Je crois que cette loy ne regarde les parens de l'Epouse que du côté maternel. Mais, comme les Auteurs n'ont pas fait cette distinction, c'est aussi ce que je ne puis assez démêler par rapport à toutes les Nations, où les Loix de la Ginécocratie peuvent être differentes.

Vid. Crag-
gium de Re-
pub. Lace-
dem. Lib. 3.
Tab. 5. Instit.
4. item Lib. 3.
Tab. 4. Inst.
7.

Thevet, Cos-
mograph. U-
niv. Tom. 2.
Liv. 21. pag.
932.

Du Tertre,
Traité 7. C.
1. §. 4.

Quoique

Quoique l'Epoux & l'Epouse appartiennent toujours à la Cabane de leurs meres, & ne soient point censés la quitter, soit qu'ils passent dans la Cabane l'un de l'autre, soit qu'ils en forment une troisième, & vivent séparément de leur parenté, ce qui arrive quelquefois, ces Cabanes alliées contractent de nouvelles obligations l'une envers l'autre, à cause de l'alliance. Non seulement l'Epouse est obligée de donner la nourriture à son Epoux, de faire ses provisions, lorsqu'il va quelque part en voyage, ou en guerre, ou à la chasse, ou en *traite*, mais elle est encore obligée de secourir ceux de la Cabane de son Epoux, quand on travaille à leurs champs, d'entretenir leur feu, & pour cela il y a des temps marqués, où elle est obligée d'y faire porter une certaine quantité de bois. Elle commence dès que le Mariage a été arrêté, & le présent accepté. Alors toutes les femmes de la Cabane de l'Epouse, aidées d'une grande partie de celles du Village, portent dans la Cabane du mari plusieurs faisceaux de petites buches d'un bois choisi, & coupé par éclats de deux pieds & demi de long, qui servent à entre-larder le gros bois, qu'elle n'est pas obligée de fournir, & qui sont comme l'ame du feu, parce qu'ils font une flamme vive & claire. L'Epouse, pour récompenser celles qui l'ont aidée dans cette corvée, fait chaudiere, & donne à chacune autant de cueillerées de sagamité, avec une grande cueillere à pot, qu'elle a porté de charges. Cela

ne se pratique, que je sçache, que chez les Nations sédentaires de l'Amérique Septentrionale.

Hist. de l'A-
meriq. Sept.
tom. 3. p. 14.

On donne un nom particulier à ce bois dans la Langue des Sauvages, & c'est ce bois que le Sieur de la Potherie appelle *Bois de Mariage*. Comme il s'en faut de beaucoup, que cette petite quantité de bois que doit fournir l'Epouse, suffise pour l'entretien annuel du feu dans la Cabane de son mari, je ne puis douter que cette institution ne renferme quelque symbole, dont la signification ne sera pas inconnüe à ceux qui sçavent ce qu'étoient dans l'Antiquité les *Torchès nuptiales*. Personne n'ignore, que pendant plusieurs siècles, avant qu'on eut mis en usage la cire & le suif, pour éclairer; les flambeaux ordinaires n'étoient que des morceaux d'un bois fort combustible, lequel étoit ou de pin, ou d'un autre espece d'arbre, qui pouvoit en approcher, tels que sont dans les grandes Indes le Bambou, dans l'Amérique Meridionale, ce qu'on appelle *Bois de Chandelle*; & dans la Septentrionale, celui dont je viens de parler. En memoire de l'ancien usage émané de la premiere Antiquité, qui obligeoit les Epouses à faire porter ce Bois dans la Cabane de leurs Epoux, les Grecs & les Romains avoient établi, que les meres des nouvelles mariées, accompagnées de leurs plus proches parentes, portassent des torches de cire à la solemnité des Nôces de leurs filles.

Vid. Tira-
quell. in not.
in cap. v. Lib.
2. Genia dier.
Alex. ab Alex.

Plutarch.
Prob. 2.

Joseph. de

Joseph rapporte, qu'en consequence de l'obli-

gation qu'avoient les Hébreux d'entretenir le feu sacré, il y avoit une fête instituée parmi eux, qu'il appelle *ευλοφείως*, au temps de laquelle, tout le monde étoit obligé de porter une certaine quantité de bois dans le Temple, où l'on en faisoit un grand amas, afin que le feu saint ne manquât jamais de matiere propre à son entretien. Je me persuade, que le Mariage étant un acte de Religion, & le feu des Cabanes sauvages ayant quelque chose de sacré, l'obligation qu'avoient, & qu'ont encore les Epouses de porter ce bois, ou ces torches dans les Cabanes de leurs maris, est une obligation, dont on doit aussi rapporter l'origine à la Religion.

bello Judaico,
Lib. 2. c. 31.

De la même maniere que l'Epouse contracte quelques obligations envers la Cabane de son Epoux, l'Epoux contracte aussi quelques obligations envers celle de sa femme. Il est obligé de lui faire une natte, de réparer sa Cabane, ou de lui en faire une nouvelle, lorsque la premiere tombe en ruine. Toute sa chasse appartient de droit à la Cabane de son Epouse, la premiere année de son Mariage. Les années suivantes, il est obligé de la partager avec elle, soit que sa femme ait resté au Village, soit qu'elle l'ait accompagné. Il est de l'honneur de l'Epoux, que son Epouse & ses enfans soient bien couverts, bien entretenus, & c'est à lui à y pourvoir. En un mot, quand ils vivent bien unis, ils ont soin de rendre à la Cabane l'un de l'autre, non seule-

ment les services prescrits par l'usage, mais encore tous ceux qui peuvent servir à fomentier leur union, & entretenir une bonne correspondance.

Du Divorce.

Cette correspondance est souvent troublée par les dégoûts que le mari & la femme se procurent mutuellement, & ce trouble va quelquefois jusqu'à causer le Divorce. Leur mauvaise humeur, leur peu de complaisance, leur entêtement pour ceux, ou pour celles de leur famille, par qui ils se laissent gouverner; leurs ombrages, leurs jalousies, & leurs infidélités mutuelles, leur fournissent diverses occasions de rupture.

Le Mariage est tel dans son institution, & dans les liens qu'il forme, que chez les Nations Barbares même, il paroît établi, de manière qu'il semble, que quand il a été contracté avec toutes les solemnités, rien ne peut le dissoudre. C'étoit peut-être pour cette raison, que dans les cérémonies du Mariage, les Prêtres du Mexique qui en étoient les Ministres, nouïoient les habits de l'Epoux & de l'Epouse, pour leur signifier qu'ils devoient rester ainsi toute leur vie inséparablement unis. Et c'est sans doute en conséquence de cette idée, que chez toutes ces Nations, le grand nombre de ceux qui ont pris cet engagement, ne sçait ce que c'est que de le rompre, & que fomentant mutuellement leur union, ils attendent que la mort les divise, & les sépare.

Mais, comme il se trouve des esprits incom-

patibles & infociables , & que dans les cœurs qui paroissent les mieux unis , il naît souvent des antipathies & des aversions , qui les divisent encore davantage ; cette même dureté de cœur , qui avoit autorisé Moïse à permettre le Divorce parmi les Hébreux , avoit aussi autorisé les autres Nations à le permettre pour des causes graves , sur-tout pour les causes d'infidélité averée. Il n'est pas surprenant que les Nations Idolâtres se soient licentiées en ce point , & aient porté les choses jusqu'aux plus grands abus.

Les Iroquois se font peu de peine du Divorce. Ils n'étoient pas autrefois aussi vitieux qu'ils le sont aujourd'hui ; & je croirois bien par cette raison que les Divorces , quoique permis , y étoient aussi moins frequens. Ils m'ont assuré eux-mêmes , qu'ils avoient toujours vécu avec beaucoup de simplicité & de modestie. J'ai souvent entendu des Anciens & des Anciennes , se plaindre qu'il s'étoit introduit chez eux un déreglement de mœurs , qui leur étoit inconnu , & qui leur faisoit méconnoître leur Nation. Les Hurons , dont les coutumes sont plus conformes aux leurs , étoient beaucoup plus dérangés ; & j'ai ouï dire à un ancien Missionnaire , qu'après leur entière défaite , ceux qui avoient été incorporés parmi leurs Vainqueurs , n'oseroient jamais proposer à Agnié & à Tsonnontouan , un festin de débauche , qu'ils pratiquoient dans leur pays , avant que d'être faits esclaves , & qui est le même , dont parle Hero-

Herod. Lib.
v. n. 18.

dote, dans la description qu'il fait des mœurs des Persans ; Ils n'osèrent, dis-je, jamais le proposer, dans la crainte de révolter les Iroquois, dont les mœurs n'étoient pas assez impures pour tolérer un tel désordre.

Quoiqu'il s'y soit glissé depuis, & qu'ils se soient fort déréglés, ils ont encore néanmoins tous les dehors de la vertu. Leur langue est chaste, & a des termes honnêtes pour s'exprimer avec décence devant les personnes qu'on respecte. Dans leur manière de s'habiller, ils gardent inviolablement certaines bienséances : leurs jeunes filles évitent avec soin de s'arrêter en public avec des personnes d'un sexe différent, dont la conversation ne manqueroit pas de devenir suspecte : elles marchent avec beaucoup de modestie ; & à moins qu'elles ne manquent tout-à-fait de prudence, ou ne soient entièrement déréglées, elles veillent avec soin aux moyens de conserver leur réputation, dans la crainte de ne point trouver à s'établir, chacun voulant avoir une Epouse, qui passe pour sage, & qui le soit.

Un Missionnaire du Bresil que j'ai vû à Rome, m'a assuré, que les Bresiliens étoient si délicats sur la réputation, que si une fille avoit manqué à son honneur, non seulement elle ne trouveroit plus à se marier, mais elle ne vivroit pas même en sûreté au milieu de sa parenté ; ce qui paroît d'autant plus admirable, qu'on devroit juger, ce semble, à leur nudité, qui est entière, qu'ils ne

font nul cas de la pudeur. Les Auteurs néanmoins qui ont parlé des mœurs de ces Peuples, en parlent d'une manière bien différente, & semblent supposer, que les filles avant d'être établies, y sont tellement maîtresses d'elles-mêmes, qu'on ne trouve point à redire à leur conduite, de quelque manière qu'elles se comportent.

Les jeunes gens gardent aussi des mesures en public. Ils se passionnent peu, & ne paroissent pas capables des excès, où l'on est souvent porté par la violence de la passion. Voilà ce que j'ai cru devoir dire pour la justification des Sauvages en general, sur une matière, dont il seroit bon de n'entendre pas même parler, selon le conseil de l'Apôtre; mais j'ai vû avec tant de peine une espèce d'affectation à les décrier, & à leur supposer un débordement general, & sans exception, dont on pourroit peut-être tirer avantage pour justifier ses propres désordres, que je me suis cru obligé de leur rendre cette justice. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il n'y ait point de libertinage, il y en a sans doute, & doit-on en être surpris? Est-il étonnant, que des Peuples Barbares soient corrompus, tandis qu'en Europe, où les motifs de la Religion & de l'honneur, sont bien plus forts, on ne voit presque plus par-tout qu'une licence effrenée, & un scandale sans bornes, qui feroit horreur aux Sauvages mêmes?

Le Baron de la Hontan, qui met par-tout beaucoup du sien dans son Ouvrage, donne une li-

berté sans regle à toutes les filles qui ne sont pas engagées dans le Mariage ; liberté qu'il dit être autorisée par l'usage, & comme de plein droit, & il fait en même temps de toutes les femmes mariées des modèles de vertu. L'un & l'autre est également contre la vérité, & contre la vraisemblance. De tous côtés il s'en trouve de sages, & d'autres qui ne le sont pas. Un mari libertin qui voit sa femme enceinte, ou nourrice, ou bien, dès qu'il est mécontent, prend sans façon une femme de campagne, ou enlève celle de son voisin, sans consulter si la femme ou le mari, en ont de la peine, ou non. Une femme qui a quelque inclination, ou qui veut se venger de son mari, sçait bien donner rendés-vous à un galant, sans faire attention s'il est libre, ou s'il est marié. Ces sortes de commerces ne sont pas si secrets, qu'il n'en transpire toujours quelque chose ; médifans & railleurs naturellement, ils n'ont que trop de mauvaises langues, dont le talent est de ne laisser rien ignorer, d'empoisonner tout, & de grossir les objets. Ce n'est pas néanmoins ce qui les arrête, la publicité de leur faute ne sert qu'à les enhardir, & à leur faire franchir les bornes, que leur prescrivoient la honte & la bienséance. Il faut pourtant avouer que les femmes gardent beaucoup plus de mesures, qu'elles n'auroient peut-être fait avant leur établissement, & de la même manière, que dans l'Antiquité elles commençoient à se voiler dès le moment qu'elles se marioient, ou

à prendre quelque autre marque distinctive pour marquer leur état ; il y a quelque chose de cela chez plusieurs Nations de l'Amérique. Il faut aussi avouer que parmi les Iroquois , les femmes étant plus maîtresses , craignent aussi moins un éclat.

Une femme chagrine va au-devant de la concubine de son mari au retour d'une chasse , elle lui enlève sans obstacle la part qu'il lui en a faite. Le mari le sçait , il le voit , & il n'en dit mot ; la femme a usé de son droit , il n'y prend plus d'intérêt. Mais si cette femme en prend occasion de tourmenter son mari par sa mauvaise humeur , & par ses reproches , le mari baisse la tête sans rien dire , il n'oseroit quereller sa femme , encore moins la battre ; mais à la fin ennuyé de ses mauvaises manières , il la quitte , & s'en sépare.

Si c'est la femme qui est dans son tort , le mari dissimule sa jalousie tant qu'il peut , & se fait un point d'honneur de n'en paroître point touché , mais il ne tarde pas de rendre à son épouse avec usure les infidélités qu'elle lui a faites , & il la met ainsi dans la nécessité de souffrir avec moins de peine qu'il la quitte , & qu'il l'abandonne.

Bien que les Iroquois affectent de n'avoir point de jalousie , ils ne laissent pas d'y être extrêmement sensibles , & d'en porter quelquefois la vengeance bien loin. Je rapporterai à cette occasion un fait que j'ai appris d'eux-mêmes. Un mari mécontent de sa femme , mais dissimulant par-

faitement son ressentiment , la mena à la chasse aux temps ordinaire. L'année étoit bonne, les bêtes fauves en abondance, le mari bon chasseur. Cependant il affectoit de ne rien trouver, & alléguoit pour raison, qu'il falloit qu'on eut jetté quelque sort sur lui, pour l'empêcher de rien prendre. La saison s'avançoit, les provisions étoient finies, & la femme souffroit beaucoup de la faim ; le mari l'ayant ainsi fatiguée long-temps, feignit d'avoir fait un songe, qui devoit avoir plus d'efficace que le charme, qui caufoit son malheur, & les exposoit aux dernieres extrémités. C'étoit, disoit-il, d'attaquer pendant la nuit la Cabane de sa femme, de lui donner l'assaut en ennemi de guerre, de la prendre prisonniere, & de la traiter en esclave. La femme, qui croyoit qu'on pouvoit éluder ce songe, comme ils ont souvent coûtume de le faire, exhorta son mari de l'accomplir. Il n'y manqua pas. Dès la nuit suivante, il surprend la Cabane, fait sa femme esclave, la condamne au feu, la lie à un poteau, allume un grand brasier, & fait rougir les fers. La pauvre malheureuse pensoit que le jeu devoit finir-là ; mais ce n'étoit pas un jeu, elle se trompoit. Quand tout fut prêt à la tourmenter, le mari prenant la chose dans le serieux, lui reproche ses infidelités, vraies ou prétenduës, & la brûla à petit feu, avec une lenteur, & une cruauté impitoyable.

Le frere de cette femme, qui étoit resté au

Village, & qui l'aimoit tendrement, ne pouvant résister à une certaine inquiétude secrète, qui lui faisoit appréhender qu'elle ne souffrit de la faim, s'étoit mis en chemin pour lui apporter des provisions. Il arriva dans le temps de cette cruelle execution & il fut de loin le spectateur de toute cette scène. La Cabane étoit toute ouverte, & la femme pouffoit des cris effroyables, n'étant retenüe par aucun respect humain. Enfin le jeune homme ayant reconnu le mari, & sa sœur, sans être apperçû, prit d'abord son parti, il couche le mari en jouë, tire, & le tuë. S'étant ensuite approché de sa sœur avec les mêmes précautions de modestie, que prirent les deux enfans de Noé, lorsque leur pere surpris de l'effet inconnu du vin étoit étendu dans sa tente, il la délie, & apprend d'elle les soupçons de ce mari jaloux, & la cause de ses violences. Cette pauvre femme étoit dans un état à ne pouvoir esperer d'en réchapper par aucun remede. Le frere compâtissant crut bien faire de l'achever, il la poignarda par pitié, de son consentement; & après lui avoir rendu les derniers devoirs, comme il pût, selon l'usage établi dans ces occasions, il revint au Village, où il fit le récit de cette triste aventure.

Ces exemples de jalousie violente & de vengeance sont beaucoup plus rares chez les Iroquois, que chez les Nations qui sont du côté de la Louisiane, où les maris ne se font pas une peine, après leur avoir fait plusieurs insultes, d'arracher à belles dents

Le nez & les oreilles à leurs épouses infidèles, ou même de leur enlever la chevelure, comme on feroit à un esclave, sans que personne s'en formalise, & ose s'en ressentir. Les Bresiliens les tuënt sans façon, & vont dire à leur pere : j'ai tué ta fille, parce qu'elle m'étoit infidelle. Le pere ne répond autre chose à ce compliment, si ce n'est : tu as bien fait, elle le méritoit bien.

Lettre du P.
de la Neuville,
Memoires de
Trevoux,
Mars 1723.

Les Caraïbes & les Galibis punissent l'adultere avec beaucoup de rigueur, soit que ce soit l'homme qui l'ait commis, soit que ce soit la femme. Si c'est l'homme qui est surpris en faute, il est appelé en jugement en présence de toute la Nation; & après avoir essuyé une verte réprimande, il essuye encore plusieurs vaisseaux d'eau bouillante, que chacun a droit de lui jeter sur le corps, après quoi on le livre à son épouse, ou aux parens de son épouse, qui peuvent le tenir quitte pour ce châtement, ou le faire mourir, s'ils ne sont pas satisfaits. La punition est plus dure pour les femmes coupables; car, après leur avoir fait dévorer les mêmes affronts, qu'on fait souffrir à l'homme adulteire, on la remet entre les mains de ses parens, qui rendent tous les présens au mari, & la font ordinairement mourir du supplice des Vestales, en l'enterrant toute vive. Là, où le supplice est si rude pour l'adultere, on peut croire que le Divorce n'est point permis, ou du moins qu'il est fort rare.

Dans l'Amerique Septentrionale, une femme

a droit dans le Divorce de dépouïllér le mari qui la quitte ; & elle le fait sans qu'il s'y oppose. Pour agir dans les formés , il faudroit rendre aussi le présent , ou un équivalent , de celui qui a été donné pour le Mariage , à moins qu'il ne soit rompu simplement par la Diffarreation. De cette maniere , le Divorce ne seroit qu'un simple abandon , qui ne leur ôte pas entierement l'esperance de pouvoir se réunir dans la suite ; comme il arrive assez souvent , soit que des amis s'entremêlent pour les raccommoder , soit que leur ancienne amitié , & leur amour pour leurs enfans , qui sont le nœud de leur union , & le plus fort motif de leur retour , se réveillent , soit enfin que le temps ait ôté le sujet de leurs plaintes , ou adouci leur mécontentement. Plusieurs prétendent , qu'il n'y a point en effet de véritable Divorce légitime , que ce n'est qu'un simple abandon , qui n'est autorisé par aucune formalité , & que dans leur séparation , quelque engagement qu'ils prennent , on les regarde encore comme les seuls légitimes , & véritables époux.

S'ils ont eu des enfans , les maris après leur séparation prétendent avoir droit de reprendre les garçons. J'en ai vû venir exprès de fort loin pour les enlever ; mais les merés se regardant toujours comme maîtresses de les laisser aller , ou de les retenir , ne manquent point de s'arrêter à ce dernier parti , & de prendre de justes mesures pour tromper leur attente. Les enfans eux-mêmes tou-

jours élevés sous l'aîle de la mere, ne paroissent sensibles qu'à l'affront que le pere leur a fait en l'abandonnant, & les abandonnant avec elle. Ce droit réel, ou prétendu des maris, pourroit venir de l'usage qu'avoient les Amazones, lesquelles ne retenoient pour elles que les filles, & renvoyoient les garçons chez les peuples voisins, où elles avoient leurs époux.

Des Enfans.

Les Nations Sauvages de l'Amérique ne sont pas nombreuses, & ne multiplient pas beaucoup. Les femmes quoique d'un tempérament fort & robuste, n'y ont pas cette fécondité qu'on voit ailleurs, & sur-tout dans le Nord de l'Europe, d'où sont venuës ces inondations de Barbares, qui l'ont ravagée en divers temps, & qui ont ruiné l'Empire Romain. Je n'en vois point de cause qu'on puisse apporter, laquelle soit aussi generale, que l'est cette espece de sterilité, qui les borne à un assez petit nombre d'enfans.

Les femmes enceintes se ménagent peu pendant leur grossesse, elles travaillent à l'ordinaire; & plus elles approchent de leur terme, plus elles fatiguent. Elles vont aux champs, portent de gros fardeaux sans difficulté, & elles prétendent que ces exercices violens facilitent leurs couches, & rendent leurs enfans plus robustes. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de surprenant dans la facilité qu'elles ont à les mettre au monde. Elles se font aider par quelque autre de leur Ca-

Bane, sans qu'il y ait pour cela personne en titre d'office. Si elles sont surprises seules en revenant des champs, elles se rendent ce devoir à elles-mêmes, lavent leurs enfans dans la première eau froide qu'elles trouvent, retournent à leur Cabane, comme si de rien n'étoit, & dès le même jour elles paroissent capables de leurs exercices ordinaires.

C'étoit une chose autrefois commune aux femmes des Celtes, des Iberiens, des Scythes, & des Peuples de Thrace, dit Strabon, qui ajoute, que Possidonius avoit écrit, qu'un certain Charmolaüs de Marseille lui avoit raconté dans la Ligurie, qu'ayant gagé pour remuer des terres une quantité d'ouvriers, hommes & femmes, il s'en trouva une, qui étant surprise des douleurs de l'enfantement, ne fit que s'écarter tant soit peu; & après s'être délivrée, elle revint sur le champ à son travail, pour ne pas perdre sa journée. Mais qu'ayant apperçû qu'elle s'y comportoit foiblement, & en ayant appris le sujet, il la paya, & la renvoya. Qu'alors cette femme alla laver son enfant, l'enveloppa dans quelques hardes qu'elle avoit sur soi, & l'emporta chez elle, sans que cet enfant en fût incommodé le moins du monde.

Il ne paroît presque pas qu'elles ayent souffert, ou qu'elles soient malades, ce n'est pas néanmoins qu'elles ne souffrent, & que quelques-unes même n'en meurent. Mais elles surmontent leurs douleurs par une force d'esprit ad-

Strabo, Lib. 3.
3. p. 119.

mirable , & s'abstiennent , autant qu'il dépend d'elles , de donner la moindre marque de foiblesse. Dans nôtre Mission , quelqu'une ayant un peu trop marqué sa sensibilité , il y a quelques années , une personne entendit les anciennes raisonner sur ce phenomene , & conclure avec beaucoup de gravité , qu'il ne falloit plus qu'elle eut d'enfans , parce qu'elle ne pouvoit mettre au monde que des lâches.

De Laet ,
Ind. Occid.
Lib. 17. c. 15.

C'est encore pis chez quelques Nations de l'Amerique Meridionale ; car si les femmes y ont trop de peine à se délivrer de leur fruit , si elles ne soustiennent pas les douleurs de l'enfantement avec toute la fermeté ordinaire au sexe dans ces pais-là , la crainte que l'on a que ces enfans n'héritent de la foiblesse de leurs meres , oblige les parens à les faire mourir , afin de n'avoir pas le chagrin de les voir dégengerer de la vertu de leurs Ancêtres. Ils usent de la même rigueur à l'égard de ceux qui naissent contrefaits , & souvent ils font périr la mere avec l'enfant. Ils sacrifient aussi l'un des gêmeaux , dans la supposition qu'une mere ne scauroit suffire à deux , de sorte qu'on voit encore parmi eux en vigueur le cruel ordre de Lycurgue , qui ne voulant élever que des hommes propres à rendre service à la République , avoit établi une Loy judiciaire pour les enfans qui venoient au monde , afin de délivrer l'Etat de bonne heure de ceux qui n'auroient pas les qualités corporelles , d'où on pût tirer d'heureux présages.

Plutarch. in
Lycurgo.

présages, qu'ils pourroient être utiles à leur patrie.

Les Sauvageſſes n'ont garde de donner leurs enfans à d'autres pour les nourrir. Elles croiroient ſe dépouïller de l'affection de mere, & elles ſont dans une ſurpriſe extrême de voir qu'il y ait des Nations au monde, où cet uſage ſoit reçu & établi. Que ſ'il arrive que les meres meurent en couches, ou pendant que les enfans ſont encore au berceau, on trouve dans ces cas de néceſſité des nourrices dans leur famille; & ce qui paroîtra plus étonnant de vieilles grands-meres, lesquelles ayant paſſé l'âge d'avoir des enfans, ſe ſont encore revenir le laiçt, & prennent la place des meres. Les Sauvageſſes aiment leurs enfans avec une extrême paſſion; & quoiqu'elles ne leur donnent pas des marques de leur affection par des caresses auſſi vives, que le ſont les Européanes, leur tendreſſe n'en eſt cependant pas moins réelle, moins ſolide, & moins conſtante. Elles allaitent leurs enfans auſſi long-temps qu'elles peuvent, & ne les ſévrent que par néceſſité. J'ai vû des enfans de trois & quatre ans, reprendre encore le laiçt avec leurs puînés.

Le Berceau pour les enfans des Sauvages, dans la Nouvelle France, eſt tout-à-fait joli & com-
Le Ber-
ceau.

cies par en bas, & arrondies par le pied, pour donner la commodité de bercer. L'enfant, enveloppé de bonnes fourrures, y est comme collé sur ces planches unies, & placé debout, de maniere qu'il appuie sur une petite avance de bois, où ses pieds portent, la pointe tournée en dedans, de peur qu'ils ne se blessent, & afin qu'ils prennent le ply qu'il faut pour bien porter la raquette. Les langes, ou fourrures, sont genés sur le devant par de larges bandes, d'une peau peinte, qui prête peu, & qui sont passées, & repassées dans des cordelettes d'un cuir fort, lequel regne des deux côtés du berceau, où elles sont fortement arrêtées. On fait déborder ces langes considérablement au-dessus du berceau, & on les rejette par derriere, quand on veut faire prendre l'air à l'enfant, ou bien on les fait retomber sur un demi cercle, qui prend aux deux extrémités des planches, lesquelles répondent à la tête de l'enfant, & qui en fait le tour par-devant, afin qu'il puisse respirer plus librement, sans être exposé au froid en Hyver, & aux piqueures des Maringoins ou cousins en Eté, & afin qu'il ne reçoive point de mal au cas que le berceau vint à tomber. On met sur ce demi cercle de petits bracelets de porcelaine, & d'autres petites baguettes, que les Latins nommoient *Crepundia*, lesquelles servent d'ornement & de jouet pour divertir l'enfant. Deux grandes langes d'un cuir fort, qui sortent du berceau par le haut, don-

nent la facilité aux merès de le porter par-tout avec elles, de le charger au-dessus de tous leurs autres fardeaux, quand elles vont aux champs, ou qu'elles en reviennent, & de le suspendre à quelque branche d'arbre, où l'enfant est comme bercé, & endormi par le vent, tandis qu'elles travaillent.

Les enfans sont dans ces Berceaux fort chaudement, & fort mollement; car, outre les fourrures qui sont fort douces, on y met encore quantité de duvet, tiré de l'épy du roseau, lequel leur sert d'ouïatte, ou bien de poudre d'écorce de Peruche, dont les femmes se servent pour dégraisser leurs cheveux, & pour les entretenir. Ils y sont aussi fort proprement, de maniere qu'ils ne peuvent gâter leurs fourrures; & par le moyen d'une petite peau, ou d'un linge qu'on fait passer entre leurs cuisses, & qui pend en dehors sur le devant, ils peuvent pourvoir à leurs besoins naturels, sans que le dedans en soit sali & gâté, excepté le duvet, auquel il est facile d'en substituer de nouveau.

Quelques Nations vers la Louisiane, à qui les François ont donné le nom de Têtes plates, parce qu'elles font consister leur beauté à avoir le front applati, & le sommet de la tête terminé en pointe, en façon de mître, ont des berceaux à peu près semblables à ceux que je viens de décrire, mais qui ont, outre cela, quelque chose de particulier pour contribuer à leur faire pren-

dré cette forme, dans laquelle elles trouvent un si grand agrément. C'est un trou pratiqué dans le berceau, où la mere fait entrer la tête de l'enfant, lui appliquant sur le front, & au-dessus de la tête une masse d'argile, qu'elle serre, & lie de toutes ses forces. Elle couche ainsi l'enfant toutes les nuits, jusqu'à ce que la tête ait pris son ply, & que les ossemens du crâne aient acquis assez de consistance. Les enfans souffrent extrêmement dans les premiers essais de cette violente opération, laquelle les fait devenir noirs, & leur fait jetter par le nez, par les yeux & par les oreilles, une liqueur blancheâtre & visqueuse; ils doivent encore beaucoup souffrir dans la suite de la situation gênante, où ils sont forcés de passer toutes les nuits, les premiers mois de leur enfance, mais il doit en coûter à ceux qui veulent être beaux par artifice, & qui souhaitent avoir des agrémens que la nature leur a refusés.

Les Caraïbes & la plupart des Sauvages Méridionaux ont aussi le front aplati, & la tête pointuë. Leurs meres ont soin de la leur enfoncer avec de petites planches, & de petits coussinets de coton, liés fortement derrière la tête. Mais les enfans n'ont point d'autre berceau, que des Hamacs proportionnés à leur petite taille, que les meres peuvent suspendre, & transporter fort commodément, & où les enfans sont couchés tout-nuds sans aucune gêne. Les Sauvages, qu'on nomme en Canada les gens des Terres, *Garha-*

gonronnon, ont un goût tout différent des Têtes-plattes, car ils font consister leur beauté à l'avoir fort ronde : c'est pour cela qu'on les nomme aussi les *Têtes de Boule*.

Au sortir du Berceau, les enfans commencent De l'Édu-
cation. plutôt à se rouler qu'à marcher. Les parens les laissent assez ordinairement nus dans la Cabane pendant les premières années, dans la persuasion que le corps se forme mieux, ou pour les endurcir de bonne heure aux injures de l'air. Dès qu'ils sont un peu grands, ils suivent leurs meres, & travaillent pour la famille. Elles les accoutument pour cet effet à aller puiser l'eau à la riviere, à porter de petites provisions de bois, proportionnées à leur taille, & qu'on peut regarder plutôt comme un jouët, que comme une charge. Peu à peu elles les stylent ainsi à rendre les services, qui sont de leur compétence. Du reste ils sont négligés pour leur personne, mal vêtus, jusqu'à ce qu'ils entrent dans l'adolescence, & qu'ils soient incorporés dans le corps de la jeunesse, qu'il leur est permis alors de s'orner.

Rien n'étoit plus dur que l'Education des jeunes gens dans l'Isle de Crète, & à Sparte. Dès qu'ils avoient atteint un certain âge, on les élevoit dans ces Ecoles publiques, qu'on nommoit *Αγείαι*, & *σοσιβια*, lesquelles étoient comme de grandes salles, ou des especes de Halles; là ils étoient formés tous ensemble, distribués par ban-

des, dont chacune étoit sous la discipline d'un Maître, qui les exerçoit à une vie extrêmement laborieuse & pénible. Les Législateurs, qui n'avoient en vûë que l'Art Militaire, seul capable d'aggrandir, ou de maintenir leur Etat, avoient banni de leur République toutes les Sciences, & tous les Arts Libéraux, soit qu'ils ne les crussent pas nécessaires, soit qu'ils les regardassent comme des exercices de gens oisifs, qui cherchent à tromper le temps, ou qu'ils pensassent que ces Arts & ces Sciences n'étoient propres qu'à amollir le cœur, & à introduire le luxe & la faineantise. La Guerre étant donc l'unique but où se rapportoit toute leur politique, ils avoient en même temps dirigé à cet objet tous les exercices de la Religion, & de la vie civile.

C'étoit donc pour cette unique fin, qu'au sortir de l'enfance, ils apprenoient à leur jeunesse à chanter les loüanges des Dieux, & des Heros, à danser la pyrrhique : qu'ils endurcissoient leurs corps en les faisant coucher sur la dure, marcher nus pieds, & tête nue, se couvrir de poussiere, & se baigner dans l'Eurotas en toute saison, qu'ils les accoûtumoient à souffrir la faim, la soif, le poids du jour, & de la chaleur : qu'ils les faisoient courir sans cesse à travers les rochers les montagnes, à la poursuite des bêtes feroces : qu'ils les tenoient toujourns en haleine par les exercices continuels de leurs Gymnases publics, où ils s'exerçoient de toutes les manieres, à tirer de

l'art, à lancer le javelot, à la lutte, à la course, & à divers combats à coups de pied & de poing, & même à fer émoulu : mais c'étoit sur-tout à ce dessein qu'ils les formoient à cette invincible patience d'un courage à toute épreuve, dont ils donnoient de si beaux témoignages dans ces cruelles flagellations, dont nous avons parlé au sujet des Initiations : patience si étonnante & si merveilleuse, qu'elle fit dire agréablement à un Etranger, qui en voyoit de ses yeux des exemples à Lacedemone, ce qu'un autre avoit déjà dit au sujet de leur nourriture. « Qu'il n'étoit pas surprenant, après cela, que les Lacedemoniens fissent des prodiges de valeur dans les combats, qu'ils y cherchoient apparemment la mort, en s'exposant aux plus grands dangers pour y finir la vie malheureuse, qu'ils menaient dans leur patrie, laquelle étoit pire cent fois que la mort même. »

Vid. Cragium de Republica Laced. Lib. 3. Inst. 8.

Que les Sauvages ayent eu autrefois une éducation aussi rigoureuse, cela est encore sensible par les restes qu'ils en avoient conservés jusqu'à nos jours, & dont j'ai fait voir la ressemblance avec les Initiations aux mystères des Payens, lesquelles n'étoient dans leur institution, ainsi que je l'ai dit, qu'une Ecole pratique, où l'on pouvoit les principes d'une vie nouvelle, conforme aux maximes de la Religion, de la Morale, & de la société civile.

Ce qui fait un nouveau motif de probabilité,

Pausanias, in
Laconicis, p.
98.

c'est que cette Education des Crétois & des Lacedemoniens avoit été prise des Barbares, qui avoient, en premier lieu, habité la Grèce, & qu'elle se trouvoit parfaitement conforme aux mœurs des peuples de Thrace & de Scythie. Si même nous en croyons Pausanias, ces cruelles flagellations des Lacedemoniens ne se faisoient que devant la statuë de la Diane Orthie, qu'il assure être la même que la Diane de Tauride, laquelle avoit été enlevée par Oreste, & par Iphigenie sa sœur, qui la porterent de Scythie en Grèce, comme je l'ai déjà dit.

Xenophon.
Lib. 1. Cy-
rop. p. 2.

Les Perles recevoient une éducation semblable, avant qu'ils se fussent rendus les maîtres des Empires des Assyriens, des Medes & des Lydiens; & avant que le luxe & les richesses de ces Monarchies en eussent fait des Sybarites. Xenophon nous en fait à peu près la même peinture dans les premières pages de sa Cyropédie, que les autres Auteurs font des Républiques des Crétois & des Spartiates. Il distribuë cette Nation en quatre Ordres differens, selon la diversité des âges. Chaque Ordre habitoit en commun dans de grandes Halles, qui répondent à ce que les Grecs appelloient *Ἀγέλαι*, & *Ἀνδρεῖα*, & l'on y pratiquoit à peu près les mêmes exercices.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit des Carbets des Sauvages Meridionaux, & de leurs exercices peu differens de ceux de la République

que de Lycurgue. Pour ce qui est des autres, qui n'habitoient pas ainsi en commun, il est certain qu'ils avoient aussi des épreuves très-difficiles, & une méthode très-rigoureuse pour former leur jeunesse. Quoiqu'aujourd'hui ils n'aient plus cette éducation suivie & réglée, sur-tout au voisinage des Européens, & dans les Missions, où l'on a aboli tous leurs anciens usages autant que l'on a pu; on voit cependant encore le même esprit, & le même génie d'une éducation austère. Toutes les instructions que leur donnent leurs parens, consistent dans des choses propres à échauffer leur courage, par les exemples de leurs Ancêtres, à les animer à suivre leurs traces, à les bien instruire de leurs coûtumes & de leurs usages, & à leur bien inculquer la gloire qu'ils peuvent acquérir par leur adresse & par leur bravoure. On leur met en main pour cet effet l'arc & la flèche, dès qu'ils peuvent les tenir, ils les gardent long-temps comme un jouët; mais leurs forces croissant avec l'âge, d'un amusement de leur oisiveté, ils en font un exercice nécessaire, & s'y rendent en peu de temps très-habiles.

Leur vie étant d'ailleurs dure par elle-même, & manquant de plusieurs choses nécessaires pour la nourriture, le vêtement, & le reste, elle ne contribuë pas peu à les endurcir, & à les rendre capables de soutenir la faim, la soif, les rigueurs des saisons, & d'autres travaux, sous lesquels on nous verroit succomber pour avoir reçu une éduca-

tion trop molle , & trop sensuelle.

Les petits Sauvages s'exercent continuellement ensemble , aussi-bien que les jeunes gens ; on les voit se joüer à coups de pied & à coup de poing ; exercice que Lycurgue avoit ordonné pour les siens. Si deux Antagonistes se battent , de maniere qui passe le jeu , la tranquillité des autres est admirable dans ces occasions , & m'a frappé. Ils forment un cercle autour des deux intéressés , qu'ils laissent se battre , & joüer , comme ils disent , tout à leur aise , comme simples spectateurs ; personne ne prend parti pour eux , non pas même leurs freres ; personne ne les separe , à moins que le jeu ne fût poussé trop loin , ou que la partie fût trop inégale ; ils se contentent ensuite de rire aux dépens de celui qui a eu du desavantage.

Mais , comme ils n'ont plus ces exercices publics & continus , qui peuvent contribuer beaucoup à la regularité des mœurs , ils se sont beaucoup relâchés de cette discipline exacte , qui les rendoit vertueux en quelque sorte comme malgré eux. Les parens font ce qu'ils peuvent pour leur donner de bons principes , mais ne les prêchant pas toujours par leurs exemples , leurs discours ne sont pas toujours efficaces pour les détourner du vice. Les meres qui en sont maîtresses , n'ont pas la force de les punir & de les corriger , quand ils manquent à leurs devoirs ; elles leur laissent faire tout ce qu'ils veulent dans le bas âge ,

sous le prétexte qu'ils n'ont pas encore de raison, & que lorsque les années leur en auront donné, ils suivront ses lumieres, & se corrigeront; mauvais principe, qui favorise des habitudes vicieuses, dont ils ne peuvent plus se défaire. Le plus grand châtiment qu'elles leur font, quand ils sont encore petits, c'est de leur jeter de l'eau au visage, ou de les en menacer: elles se contentent, quand ils sont plus avancés, de leur représenter leurs devoirs, à quoi ils ne sont pas toujours résolus d'obéir. Personne d'ailleurs n'oseroit s'ingérer de les frapper, & de les corriger. Malgré cela, les enfans sont assez dociles, ils ont assez de déference pour ceux de leur Cabane, & de respect pour les anciens, à l'égard de qui on ne les voit gueres s'émanciper; ce qui marque que dans la maniere d'élever les enfans, la douceur est souvent plus efficace que les châtimens, & sur-tout des châtimens outrés. Les Sauvages en general sont d'ailleurs si sensibles, que pour un reproche un peu trop amer, il n'est pas extraordinaire de les voir s'empoisonner avec la cigüe, & se défaire eux-mêmes.

L'*Athenrosera*, ou les Amitiés particulières entre les jeunes gens, qui se trouvent établies à peu près de la même maniere d'un bout de l'Amérique à l'autre, sont un des points des plus intéressans de leurs mœurs, parce qu'elles renferment un article des plus curieux de l'Antiquité, &

Des Amitiés particulières.

qu'elles servent à nous expliquer ce qui étoit sur cela en usage, particulièrement dans la République des Crétois, & dans celle des Spartiates.

On a calomnié les Législateurs de ces Républiques, comme s'ils avoient autorisé par leurs Loix, ce que quelques Auteurs en ont raconté depuis, & qu'ils ont voulu nous faire entendre par les noms odieux d'*Amator* & d'*Amasius*, qui ont été substitués à ceux de φιλήτωρ, & de κλείνος, qu'on donnoit dans la Grèce à ces illustres Amans. Plutarque, Xenophon, Maxime de Tyr, Elien, & plusieurs autres, les ont justifiés; & il n'est pas vraisemblable, que des Législateurs aussi sages, eussent rien statué, qui eut pû rendre leurs Républiques éternellement infâmes. Car, quoique les Grecs aient été sujets à des vices monstrueux, qui ne sont devenus par-tout que trop communs, le vice néanmoins, quel qu'il soit, porte toujours avec soy un caractère flétrissant de honte, qui lui fait chercher les ténèbres parmi les plus barbares mêmes.

Cette raison est plus que suffisante pour nous convaincre, que si celui des vices, qui est le plus abominable, & qui révolte le plus la raison, eut été attaché à ces sortes de liaisons d'amitié, ces Législateurs n'eussent eu garde de le mettre en honneur, à ce point que ceux qui étoient le plus recherchés, s'en fissent un mérite, & un sujet de gloire, & que ce fut au contraire une tache infamante, à l'égard de ceux pour l'amitié desquels

Plutarch. in
Lycurgo &
Agefilao.
Xenoph. de
Repub. Lac.
Maxim Tyr.
Serm. x.
Alia. Lib.
3. cap. x.

Cic. de Rep.
Strab. Lib. x.
p. 333.

on ne faisoit paroître aucun empressement.

L'intention donc de ces Législateurs , étoit de fonder des amitiés , qui eussent la vertu pour principe , qui fussent une liaison pudique , & un amour innocent , un commerce d'esprit , d'où l'on bannit jusqu'à l'ombre du crime , & une émulation réciproque entre l'amant & la personne aimée , telle que Platon l'a définie en plusieurs endroits. Xenophon compare l'ardeur & la modestie de cet amour mutuel des Lacedemoniens , aux enchaînemens du cœur , qui sont entre le pere & les enfans ; & Maxime de Tyr dit qu'il étoit semblable à l'amour qu'on pourroit avoir pour une belle statue.

Xenophon 234
Max. Tyr
loc. cit.

L'amant avoit un soin continuel d'inspirer des sentimens de gloire à l'objet de ses affections , il étoit chargé de lui donner bon exemple , de corriger , ou de prévenir les fautes qu'il eut pu faire ; de sorte que la République suivant l'esprit du Législateur , rendoit l'amant responsable de la conduite de l'aimé , lequel étoit comme son disciple ; en sorte que celui-ci ne pouvoit faire de fautes , qu'il n'exposât l'autre à en être puni , & à recevoir le châtimement qu'il auroit lui-même mérité ; car comme l'aimé étoit toujours un peu plus jeune , s'il venoit à faillir , on pardonnoit à l'imprudence , & à la foiblesse de son âge moins avancé ; mais la punition tomboit sur l'amant , qui étoit obligé d'être le surveillant , & le garant de la conduite de celui qu'il chérissoit. Plutarque

Plutarch. 124
Lycurgo.

rapporte un exemple de cette severité ; car un jour, dans les combats à outrance que les jeunes gens faisoient dans leurs gymnases, l'un d'eux ayant, dit-il, laissé échapper une plainte lâche, & indigne d'un Lacedemonien, on s'en prit à son amant, qui fut condamné à une peine.

Malheur à l'amant qui eut tombé dans des fautes plus considerables, & qui au lieu de former son disciple à la vertu, lui eut donné l'exemple du vice, en le portant au mal. Car, dit Elien, s'il lui arrivoit de concevoir des desirs criminels pour l'objet de ses affections, il n'y avoit point de sureté pour lui à Sparte, & il ne pouvoit se sauver d'une mort infâme que par une fuite honteuse.

La maniere dont les Auteurs racontent que se faisoient les enlevemens de ces sortes d'amis, & les abus qui purent s'y glisser dans la suite, furent sans doute ce qui fonda des soupçons sinistres contre les Législateurs, comme s'ils eussent autorisé par leurs Loix, les vices qui s'en étoient suivis. Mais le vice se glisse par-tout, & il n'est rien dont on n'abuse.

Si l'on veut comparer ce qui se pratiquoit à Sparte, & en Crète, au sujet de ces enlevemens, avec ce que j'ai rapporté dans l'Article de la Religion, & que j'ai tiré de l'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie, il se trouvera que la retraite de ces jeunes gens enlevés, & qui alloient passer quelques mois à la campagne sous la conduite de

leur ami, étoit peut-être une espèce d'initiation, & une pratique qui appartenoit à la Religion, comme en Amérique.

Cela paroît d'autant mieux fondé, qu'au retour de ces jeunes gens, ceux qui les avoient enlevés, étoient obligés de faire présent à chacun d'un Taureau, pour en faire un sacrifice à Jupiter, ainsi que le témoigne Strabon. Dans la Bœotie, où ces liaisons d'amitié étoient établies, comme dans l'Isle de Crète, & chez les Lacedemoniens, on appelloit *Ieēs λόχος*, ou la sacrée Cohorte, le Corps des Guerriers composé d'Amans, & d' Aimés, lequel étoit invincible par leur union. Ces Loix d'amitié paroissent avoir été communes dans toute la Grèce, & si nous faisons attention à l'Histoire des premiers temps, nous verrons, que presque tous les Heros se trouvent ainsi unis à quelque ami, lequel étoit le compagnon de leurs travaux & de leur fortune. Tels étoient Hercule, & Iolas; Thésée, & Pyrihoüs; Achille, & Patrocle; Ænée, & Achate; Oreste, & Pylade, &c. Plutarque, dans la vie de Pelops, assure qu'en memoire de l'amitié d'Hercule & d'Iolas, les Amans & les Aimés envoyoit des offrandes au Tombeau de ce dernier, & serroient les nœuds de leur alliance, par les sermens qu'ils faisoient en son nom, & en l'invoquant.

Les Bresiliens appellent ces sortes d'amis *Atour assap*, c'est-à-dire, le parfait Allié. Le Sieur de Leri assure, que l'alliance qui se forme entr'eux par

Strabo, Lib.
x. P. 333.

Leri, Hist.
du Bresil, ch.
xx.

cette sorte d'union, est si forte, que tous les biens leur deviennent absolument communs, comme s'ils ne faisoient qu'une même personne, & qu'ils ne peuvent pas plus se marier dans la famille l'un de l'autre aux degrés prohibés, que s'il y avoit entr'eux une liaison du sang au premier degré.

Ces liaisons d'amitié, parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, ne laissent aucun soupçon de vice apparent, quoiqu'il y ait, ou qu'il puisse y avoir beaucoup de vice réel. Elles sont très-anciennes dans leur origine, très-marquées dans leur usage constant, sacrées, si je l'ose ainsi dire, dans l'union qu'elles forment, dont les nœuds sont aussi étroitement serrés que ceux du sang & de la nature, & ne peuvent être dissous, qu'à moins que l'un d'eux s'en rendant indigne par des lâchetés qui deshonoreroient son ami, l'obligeât à renoncer à son alliance, ainsi que quelques Missionnaires m'ont dit en avoir vû des exemples. Les parens sont les premiers à les fomenter, & à en respecter les droits; elles sont honorables dans leur choix, étant fondées sur un mérite mutuel à leur façon, sur la conformité des mœurs, & sur des qualités propres à exciter l'émulation, laquelle fait souhaiter à un chacun d'être ami de ceux qui sont les plus considérés, & qui méritent mieux de l'être.

Ces amitiés s'achètent par des présens, que l'ami fait à celui qu'il veut avoir pour ami; elles s'entretiennent par des marques mutuelles de bienveillance,

veillance ; ils deviennent Compagnons de chasse , de guerre , & de fortune ; ils ont droit de nourriture & d'entretien dans la Cabane l'un de l'autre. Le compliment le plus affectueux que puisse faire l'ami à son ami , c'est de lui donner ce nom d'Ami : enfin ces amitiés vieillissent avec eux , & elles sont si bien cimentées , qu'il s'y rencontre souvent de l'héroïsme , comme entre les Orestes & les Pylades.

Le Pere Garnier m'a dit avoir appris d'un Sauvage , au sujet de ces amitiés , qu'ils avoient fait souvent entr'eux cette remarque , que lorsqu'on brûloit un Esclave , on pouvoit regarder comme un présage assuré , que celui que l'Esclave nommoit dans sa chanson de mort , seroit bien-tôt pris lui-même , & auroit le même sort. Ce Pere faisoit ensuite cette réflexion. Quand bien même le présage seroit suivi de l'événement , il n'y auroit à cela rien d'extraordinaire ; car cet Esclave , disoit-il , menaçant , selon la coûtume , ceux qui le brûlent , appelle à son secours pour le venger , celui avec qui il est lié d'une amitié plus étroite ; & celui-ci touché de la perte de son ami , du sort duquel il est bien-tôt instruit , ne tarde pas , dans l'esperance d'en tirer vengeance , à se précipiter aussi dans les mêmes périls , où il est presque toujours la victime de la témérité , que lui ont inspiré le regret de la mort de son ami , & la douleur qu'il a de l'avoir perdu.

J'ai lû aussi dans une de nos Relations ; qu'entre quelques prisonniers que l'on avoit amenés à On-

Relat de la
Nouv. Fran-
ce pour les an-

nées 1669. &
1770. chap. 7.
p. 146.

nontagué, il s'en trouva deux si fortement unis d'amitié, que comme on eut condamné l'un au feu, & donné la vie à l'autre, celui à qui on avoit donné la vie, fut si affligé qu'on n'eut pas fait la même grace à son compagnon, qu'il ne put dissimuler sa douleur, & fit tant par ses plaintes & par ses menaces, qu'il obligea ceux qui l'avoient adopté de l'abandonner au supplice : on les fit donc mourir l'un & l'autre, & le Missionnaire qui en parle, marque qu'il fut assez heureux pour leur administrer le Baptême, & pour les voir mourir dans de grands sentimens de piété, dont les Iroquois ne furent pas moins charmés, qu'ils l'avoient été du zèle du Missionnaire même.

Dans quelqu'une de nos Missions, les Missionnaires ayant supprimé ces sortes de liaisons, à cause des abus qu'ils en pouvoient craindre, sans dire néanmoins qu'ils agissoient par ce motif; les Sauvages n'en furent pas fâchés, à cause que ces amitiés étoient d'une trop grande dépense, & que par-là même elles devenoient trop onereuses.

Fin du premier Tome.











